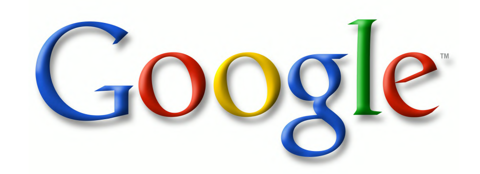
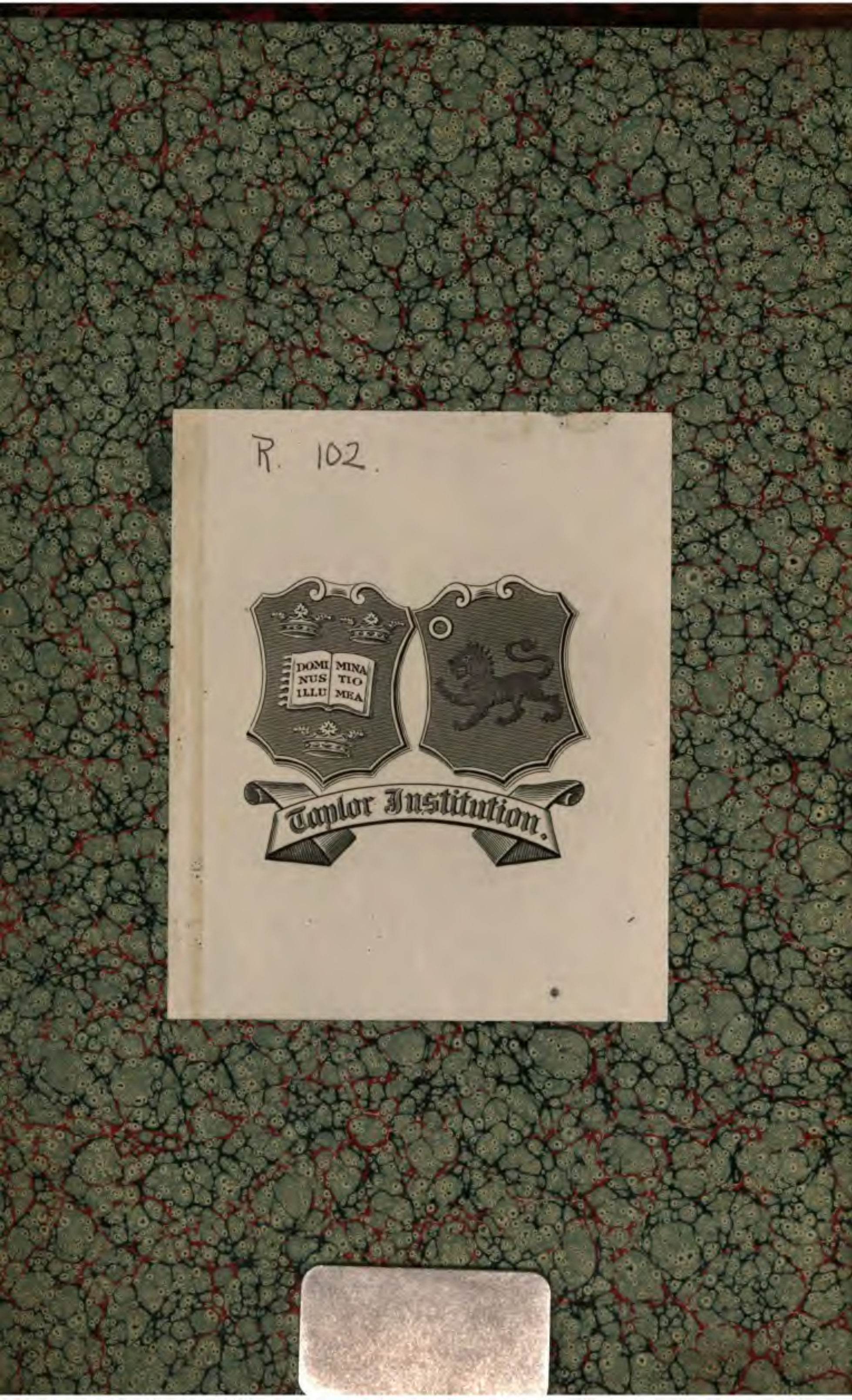
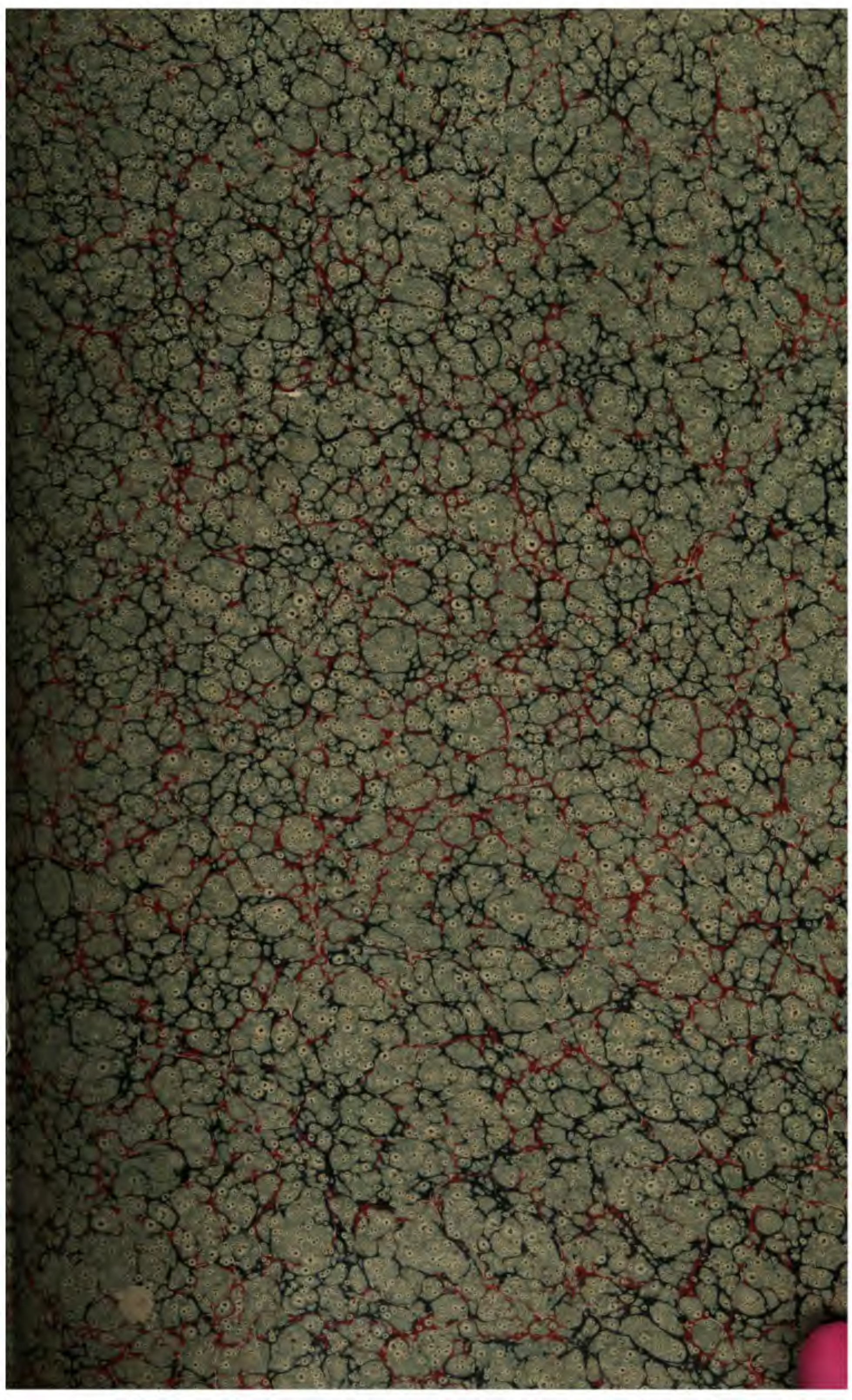





R. 102.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

UNIVERSELLE.

PAR

CÉSAR CANTU,

SOIGNEUSEMENT REMANIÉE PAR L'AUTEUR,

ET TRADUITE SOUS SES YEUX,

PAR EUGÈNE AROUX,

ANCIEN DÉPUTÉ,

ET PIERSILVESTRO LÉOPARDI.

Tome Troisième.

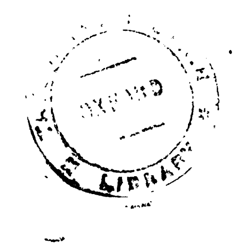
PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LVI.



HISTOIRE
UNIVERSELLE.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Successeurs d'Alexandre. — La Syrie et les Séleucides. — Les Lagides en Égypte. — La Macédoine et la Grèce. — Grande-Grèce. — Carthage. — Première guerre punique. — Deuxième guerre punique. — Guerres des Romains en Europe et en Asie. — Intérieur de Rome. — Les Achéens et la seconde guerre macédonienne. Conséquences de cette guerre. — Les Hébreux. — Soumission de la Grèce et abaissement de la Syrie. — Troisième guerre punique. — Littérature grecque. — Beaux-arts et sciences. — Philosophie. — Art du dessin. — Culture des Romains. — La Chine : le pays et ses habitants. — Temps très-reculés. — Considérations sur les antiquités des Chinois. — Première, deuxième et troisième dynastie. — Lao-Tseu. — Confucius. — Constitution. — Écriture et langue. — Arts et sciences. — Littérature. — Mœurs. — Épilogue.

CHAPITRE PREMIER.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

« Après qu'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, eut « défait Darius, roi des Perses et des Mèdes, il livra encore « beaucoup de batailles, prit les villes les plus fortes, mit à « mort les rois de la terre, parvint aux limites du monde, s'en- « richit des dépouilles d'une multitude de peuples, et la terre « se tut devant lui. Il réunit des forces immenses ; et avec son « armée, d'une valeur indomptable, il se rendit maître des na- « tions et de leurs princes, qui devinrent ses tributaires, et son « cœur s'enfla d'orgueil. Après cela il tomba malade ; et s'a- « percevant de sa fin, il fit venir en sa présence les grands de « sa cour qui avaient été élevés avec lui dès leur première jeu-

« nesse, et leur partagea son royaume. Ainsi ses lieutenants (1) « devinrent rois (2). » Au moment d'expirer, il dit : *Je laisse l'empire au plus fort; car je prévois que mes amis célébreront mes funérailles, les armes à la main, par des combats funèbres.*

En effet, le jour même où il donna à ses soldats sa main mourante à baiser, cavaliers et fantassins furent au moment de se charger aux portes de Babylone (3). Puis, quand deux jours après ses amis réunirent en conseil les principaux chefs de l'armée, les soldats et le peuple accoururent en foule, et beaucoup de ceux qui n'avaient pas été convoqués firent irruption à grand bruit dans l'assemblée; reprenant ainsi l'ancien droit macédonien de délibérer tous sur les intérêts communs. Perdiccas déposa alors sur le trône d'Alexandre les insignes royaux, avec l'anneau du prince, déclarant renoncer au pouvoir que celui-ci semblait lui avoir conféré en remettant cet anneau entre ses mains. Il dit que l'empire avait besoin d'un chef; que Roxane était enceinte; que, si elle donnait le jour à un fils, il devait succéder à son père. Néarque approuva que le diadème passât à un descendant de leurs rois; mais il ajouta qu'il était urgent d'avoir de suite un chef, sans attendre l'accouchement incertain de Roxane, et il proposa Hercule, qu'Alexandre avait eu de la danseuse Barsine; mais la phalange manifesta son improbation en choquant ses armes. Ptolémée était d'avis d'établir une régence jusqu'à ce que l'on eût un prince capable de régner; d'autres voulaient donner la royauté à Perdiccas; enfin Méléagre proposa Arrhidée, frère naturel d'Alexandre; et la phalange, affectionnée à la race de ses rois et au nom de Philippe, que ce prince avait pris, approuva ce choix à grands cris,

(1) Soldats sous Alexandre et rois après sa mort. (Voltaire : *Artémire*, acte I, scène 5.)

(2) Machabées, I, 1-9.

(3) DIODORE DE SICILE, qui puisa ses renseignements dans l'ouvrage de JÉRÔME DE CARDIE, écrivain contemporain, fournit dans ses livres XVIII, XIX et XX la principale base du récit des faits de cette époque. ARRIEN avait écrit l'histoire des successeurs d'Alexandre; mais elle a été perdue, sauf quelques fragments conservés par *Photius*. Nous nous sommes aidé aussi de PLUTARQUE dans les Vies d'Eumène, de Démétrius et de Phocion; de JUSTIN, dans le livre XIII, et de quelques autres qui ont été examinés et mis à contribution par MANNERT, *Histoire des Successeurs d'Alexandre*, Leipzig, 1786. Voyez aussi CHAMPOLLION-FIGEAC, *Annales des Lagides*, Paris, 1819; DROYSEN, *Geschichte Alexander des Grossen*, Berlin, 1838; FLAEHN, *Gesch. Macedoniens und der Reich, welche von macedonischen Königen beherrscht wurden*, Leipzig, 1834.

malgré l'extrême mécontentement des généraux, dont l'unique but était de s'emparer de l'autorité, chacun pour soi et à l'exclusion des autres.

On portait donc au temple de Jupiter Ammon (1) les restes du héros macédonien, et déjà ses amis formaient le dessein d'exterminer sa famille et de se partager ses dépouilles. A force d'employer l'épée dans tant de combats, ils avaient contracté ce besoin d'action qui ne trouve à se satisfaire qu'en se plongeant dans le carnage ; privés désormais d'un but commun et d'un chef, il était facile de prévoir leurs sanglantes dissensions. De la famille d'Alexandre il restait Roxane, sa veuve, qui trois mois après sa mort mit au monde un fils, héritier du nom paternel et de l'empire ; Hercule et Arrhidée, fils et frère naturels du monarque défunt ; sa cruelle et orgueilleuse mère Olympias ; sa sœur Cléopâtre, aussi veuve ; l'adroite Eurydice, fille de Cyane sa tante, mariée plus tard à Arrhidée ; enfin, Thessalonice, fille de Philippe, qui épousa Cassandre de Macédoine. Famille d'Alexandre.

Cratère, l'un des plus vieux généraux, était absent, ainsi qu'Antipater, autre débris de la cour de Philippe. Ce prince, en l'élevant aux premiers honneurs, avait mis en lui une telle confiance, qu'il s'écria une fois : *J'ai dormi profondément, parce qu'Antipater veillait.* Alexandre en fit aussi très-grand cas, car ce fut à lui qu'il confia non-seulement la Macédoine, mais toute la Grèce, dont le moindre soulèvement aurait pu arrêter les triomphes de l'armée d'Asie. Fidèle à son maître sans en être l'esclave, il conserva son estime tant qu'il vécut ; il se voyait désormais réduit par la nécessité à se maintenir au pouvoir avec la famille royale ou à tomber avec elle. Les autres généraux survivants étaient Léonnat, Lysimaque, Ariston, Perdiccas, Ptolémée, Peuceste, Pithon, déjà fameux sous Alexandre ; Eumène, Méléagre, Antigone, Séleucus, qui s'illustrèrent dans les querelles qui suivirent la mort du conquérant. Per- Ses généraux.

(1) Diodore décrit (livre XVIII, ch. 26-28) le char funèbre d'Alexandre ainsi que la pompe de ses obsèques, dont les préparatifs durèrent deux ans. Beaucoup d'érudits se sont exercés sur ce monument singulier, en essayant d'en donner la meilleure explication possible, c'est-à-dire en le dessinant ; mais, sans parler du marquis Poleni et du comte de Caylus, qui s'y employèrent avant que notre époque eût mis en lumière tant d'antiquités grecques, Sainte-Croix aussi le reconstitua, autrement que ne le fit Quatremère de Quincy, dont on peut voir la description et le dessin, fait sur une assez grande échelle, dans les *Mémoires de l'Institut*, tome IV.

diccas, qui l'emportait sur tous par sa naissance, par son grade, par la confiance d'Alexandre et des nobles macédoniens, se mit à la tête de la régence au nom du prince à naître; tandis que Méléagre, fort du vœu de la phalange, prit avec Attale parti pour Arrhidée, prince faible de corps et d'esprit, sous le nom duquel il agissait à son gré; il sut en outre faire placer à côté de Perdiccas Antipater et Cratère. Mais Perdiccas parvint à se débarrasser de Méléagre et de ceux qui le secondaient; il alla jusqu'à faire écraser, une fois, trois cents soldats sous les pieds des éléphants : puis, afin que chacun des généraux fût à même de satisfaire son ambition, il partagea entre eux plusieurs royaumes, en apparence pour les administrer, en fait pour y exercer le pouvoir souverain. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte; Léonnat, la Mysie; Antipater et Cratère, les États d'Europe; Antigone, la Phrygie, la Lycie, la Pamphylie; Lysimaque, la Thrace; Eumène obtint la Cappadoce et la Paphlagonie, qui étaient encore à subjuguer; Pithon, la Médie, où il eut bientôt à soutenir une guerre dangereuse.

Premier partage

Perdiccas ne réserva rien pour lui, déguisant sous une apparence de désintéressement le désir de rester à la tête de l'armée et de la régence. Mais s'il crut avoir ainsi décidé les choses à son avantage, le soulèvement général dut bientôt le désabuser. En effet, cette grande pensée d'Alexandre de faire marcher l'Europe contre l'Asie, et d'allier l'une à l'autre dans l'unité du commerce et des intérêts, fit place aux misérables intrigues, aux rivalités, tantôt ouvertes et violentes, tantôt secrètes et lâches, au moyen desquelles durant vingt-deux ans ces chefs, qui voulaient tous commander et non obéir, se supplantèrent l'un l'autre.

Grèce.

Déjà du vivant d'Alexandre la Grèce se plaignait de ces expéditions lointaines, qui l'épuisaient sans avantage apparent; d'autant plus qu'il traitait les Hellènes avec une orgueilleuse
324. dureté. A peine eut-il donc fermé les yeux, qu'il y eut des soulèvements en Europe et en Asie. Ceux qu'il avait répartis dans les nouvelles colonies, parmi lesquels se trouvaient des factieux bannis de leur patrie et des vétérans qui avaient combattu à Issus et à Arbelles, composèrent une armée de vingt-trois mille hommes, tant cavaliers que fantassins; et la voyant grossir de ville en ville, ils pensaient s'ouvrir le passage, revenir en Europe et y opérer des changements à leur profit. Ils avaient à leur tête Philon d'Ænos et Lypodore; mais Perdiccas

envoya contre eux dix-huit mille hommes commandés par Pithon, qui, à l'aide des troupes que lui fournirent les satrapes de différentes provinces, et plus encore par la trahison de Lypodore, remporta une victoire complète. Pithon cependant, loin de vouloir les exterminer, se proposait de les gagner et de s'en faire un appui pour se ménager une souveraineté indépendante; mais Perdiccas, qui avait deviné ses projets, les avait prévenus en donnant l'ordre exprès, aux trois mille Macédoniens qu'il lui avait envoyés pour cette expédition, de ne point accorder quartier aux révoltés. Ainsi, bien que Pithon leur eût promis la vie et la liberté dans les résidences que leur avait assignées Alexandre, les Macédoniens se jetèrent sur eux et les massacrèrent. Perdiccas profita de la circonstance, et dans la chaleur de la victoire il fit casser tumultueusement par le cri de la multitude ceux des règlements d'Alexandre qui auraient pu l'empêcher de disposer à son gré des forces et du trésor de l'État.

L'incendie ne fut pas aussi facile à éteindre en Europe, où les dispositions hostiles des Athéniens et des Étoliens, déjà mécontents du rappel des exilés ordonné par Alexandre, finirent par éclater contre Antipater. Léosthène, habile capitaine, qui avait conduit cette trame, se chargea de diriger la guerre une fois qu'elle fut déclarée. Les Locriens et les Phocidiens se réunirent à sept mille Étoliens, en même temps que les Athéniens, excités par les orateurs Hypéride et Démosthène, rappelés de l'exil, s'armèrent et chassèrent les garnisons. Phocion leur conseillait en vain de ne pas avoir recours à la violence, chacun se vantait d'être prêt à renouveler pour la liberté de la Grèce les prodiges héroïques de Marathon et de Salamine.

Mais combien la Grèce n'était-elle pas changée depuis ce temps! Des lois sévères étaient encore gravées sur l'airain et sur le marbre; mais l'argent, l'intrigue et le bavardage des sophistes étaient tout-puissants dans Athènes. La flotte qui avait vaincu celle des Perses exerçait maintenant la piraterie, et les capitaines des forces navales communes rançonnaient les îles et les côtes qui ne voulaient pas se racheter du pillage. L'expédition d'Alexandre avait détourné le commerce du Pirée : dans Rhodes et dans Alexandrie se multipliaient les écoles, qui jadis semblaient le privilége d'Athènes. D'excellents artistes y demeuraient encore, bien qu'Alexandre en eût emmené plusieurs avec lui; mais ils travaillaient désormais pour des rois et non

Corruption.

plus pour le peuple. La musique et la danse, l'occupation des esprits qui n'ont pas celle des affaires publiques, étaient plus cultivées que l'éloquence, l'histoire et la poésie. Trois mille acteurs célébrèrent les jeux en l'honneur d'Éphestion, et Démosthène reprocha à ses concitoyens de faire tant de frais pour le théâtre quand ils pourvoyaient si mesquinement aux besoins de la guerre.

L'exercice des armes était abandonné à des mains mercenaires; Sparte seule entretenait l'esprit guerrier, mais elle avait perdu ses vieilles institutions politiques, et rien ne restait pour mettre obstacle au débordement des mœurs. A ses sobres banquets, à son brouet noir avaient succédé des repas exquis qu'on servait sur des tapis précieux: l'éducation s'était amollie; les femmes s'étaient dépravées. D'après cela, que l'on songe à ce que devait offrir la voluptueuse Athènes. Les sommes énormes répandues par les corruptions de Philippe et par la générosité d'Alexandre avaient accumulé d'immenses richesses dans les mains de certains hommes; ils les employaient à construire des maisons qui rivalisaient avec les édifices publics de la ville la plus renommée pour sa magnificence. Épicrate possédait six cents talents (1).

Les fonctions publiques, la piraterie, les services vendus, le loyer des esclaves, étaient autant de sources de lucre. On tirait avec avidité de la Syrie, de Rhodes, de la côte d'Asie, les vins, les étoffes, les objets de luxe, tant pour les consommer à l'intérieur que pour les transporter dans les villes situées sur les côtes de la mer Noire. D'autres s'enrichissaient au métier de sophiste, en soutenant le pour et le contre, en flattant les rois et les hommes puissants, en tenant enfin des maisons de prostitution des deux sexes : car la débauche, ne se couvrant plus de cette délicatesse dans laquelle elle semblait chercher son excuse au temps d'Aspasie, affichait publiquement son obscène trafic.

Guerre lamiaque.

Avec de pareilles mœurs était-il à espérer que la Grèce s'unît dans cet accord de volonté qui la fit triompher des Perses? N'était-ce pas chez Démosthène le délire d'un esprit trop prévenu en faveur de ses concitoyens, que de vouloir ramener les temps glorieux qui n'étaient plus? Dès la première chaleur du soulèvement, les Béotiens, découragés par les ruines de Thèbes

(1) Près de trois millions et demi, et trente en proportion de la valeur actuelle de l'argent.

qu'ils avaient sous les yeux, refusèrent de prendre les armes. Corinthe en fut empêchée par la garnison macédonienne. Les 323-322. Spartiates, ayant essayé sous Agis II de secouer le joug macédonien, avaient essuyé une défaite dont ils se ressentaient encore, et d'ailleurs ils n'auraient pas consenti à marcher sous le commandement des Athéniens. Les autres Grecs se joignirent à Léosthène, qui attaqua Antipater près des Thermopyles et le défit. Les Macédoniens furent obligés de se retirer sur Lamia, ville située au confluent de l'Achéloüs et du Sperchius, et qui donna son nom à la guerre.

Les insurgés y serraient l'ennemi avec vigueur, quand les 322. Étoliens furent rappelés dans leur patrie par une invasion des Æníanes. Léosthène mourut sur le champ de bataille, mais il eut pour successeur Antipholus, dont l'habileté égalait presque la sienne. Antipater appela à son aide Léonnat, qui, venu avec une armée nombreuse pour délivrer Lamia, fut vaincu et tué par Antipholus : le manque de forces suffisantes empêcha celui-ci de tirer parti de la victoire, les milices s'étant dispersées, et les Athéniens restant dès lors presque seuls pour tenir tête aux vétérans macédoniens, conduits par un général des plus puissants et des plus expérimentés. En effet, Antipater, ayant réuni ce qui lui restait de troupes, et secondé par Clitus, commandant de la flotte, attaqua les Athéniens et les Thessaliens. Ceux-ci combattirent à Cranon avec toute l'ardeur que Septembre 322. leur inspirait la liberté qu'ils venaient de reconquérir : aussi la victoire resta-t-elle indécise ; mais ils reconnurent qu'ils ne pourraient résister aux forces macédoniennes, et demandèrent à traiter. Antipater s'y refusa, et Cratère, durant ces pourparlers, soumit l'une après l'autre les villes de la Thessalie en les réunissant à la Macédoine sous les conditions les plus dures.

Les Athéniens, voyant alors qu'ils ne devaient plus songer à la liberté, et qu'il ne s'agissait plus que d'obtenir la plus tolérable servitude, députèrent à Antipater Phocion, Démade et Xénocrate. Le premier s'était conservé pur dans son amour sévère de la patrie et de la probité ; bien que partisan d'Antipater, un jour que celui-ci réclamait un service qui répugnait à sa probité, il lui dit : *Tu ne peux m'avoir à la fois pour flatteur et pour ami.* Démade, intrigant et présomptueux, voulait imiter son collègue en paroles, et disait que la république athénienne était tombée dans ses mains comme les débris d'un glorieux vaisseau. Xénocrate, disciple et successeur de Platon,

non moins aimé pour sa vertu que renommé pour son esprit, avait été envoyé quelques années auparavant vers Antipater pour obtenir la liberté de quelques prisonniers athéniens. Celui-ci, qui d'abord ne parut pas faire attention à lui, l'ayant invité ensuite à un festin, le philosophe lui répondit par ces vers d'Homère : « *Comment goûterais-je les délices de la table avant de racheter mes amis et de les voir? Si tu veux vraiment que je me réjouisse, delivre mes compagnons chéris, montre-les-moi.* » Et Antipater lui accorda sa demande. Mais dans cette seconde ambassade il le regardait d'un mauvais œil, comme un partisan trop ardent de la démocratie, et il passa même devant lui sans le saluer; ce qui fit dire au philosophe qu'il en agissait ainsi parce qu'il avait honte en sa présence du mal qu'il projetait de faire à la ville d'Athènes.

Cependant Antipater, impatient de se tourner vers l'Asie Paix. pour y poursuivre ses desseins ambitieux, accorda la paix aux Athéniens, à condition qu'ils recevraient garnison dans le port de Munychie; qu'ils lui livreraient Hypéride et Démosthène, les principaux instigateurs de la coalition; qu'ils laisseraient transférer dans la Thrace, tous les citoyens dont le cens ne s'élèverait pas à vingt mines (1) (et il s'en trouva douze mille); que les autres citoyens peu aisés resteraient exclus de l'administration et qu'ils institueraient une oligarchie dont Phocion serait le chef.

Sparte avait imposé des lois moins rudes à sa rivale après la guerre du Péloponèse.

322. Au mois d'octobre 322, la garnison macédonienne entrait dans Athènes : Hypéride, arraché du temple d'Ajax dans Égine, fut tué lâchement; Démosthène, qui s'était réfugié dans celui de Neptune à Calaurie, s'empoisonna pour échapper à ses concitoyens, désireux d'expier sur lui le crime d'avoir voulu la 12 novembre. liberté. Xénocrate refusa d'accepter les droits de cité que lui offrait Phocion, pour ne pas se soumettre, dit-il, à une forme de gouvernement qu'il avait désapprouvée. Puis, ne pouvant payer la taxe comme étranger, les Athéniens le vendirent comme esclave; mais Démétrius de Phalère le racheta, et lui rendit la liberté.

Athènes domptée, les deux généraux macédoniens pénétrèrent dans les montagnes de l'Étolie, et la discipline aurait

(1) 20 mines, 1800 francs.

triomphé de l'héroïque valeur des habitants, si Antipater n'eût dû leur accorder une paix plus généreuse qu'ils n'auraient osé l'espérer, afin de s'unir avec Antigone et de se tourner vers l'Asie.

C'était là le théâtre des ambitions rivales. Quand tous se montraient jaloux de Perdiccas, Eumène seul était pour lui plein de déférence, le respectant comme le ministre d'Arrhidée et le tuteur du jeune Alexandre, fils posthume du héros macédonien. Eumène.

Eumène, né dans une condition obscure, était devenu le secrétaire de Philippe, puis d'Alexandre, qui l'éleva aux premiers grades militaires, le connaissant non moins vaillant général que ministre habile. Il mit ces qualités et son dévouement pour la famille royale au service de Perdiccas, qui, lui accordant en échange toute sa faveur, ordonna d'abord à Léonnat et à Antigone de le mettre en possession de la Cappadoce; et comme ceux-ci, trop orgueilleux pour se décider à obéir, n'en faisaient rien, Perdiccas vint lui-même renverser Ariarathe, seigneur de la Cappadoce, et l'ayant fait écorcher avec barbarie, laissa Eumène à sa place (1). Perdiccas voulut alors dompter les Pisidiens et les Lycaoniens, dans leurs retraites inaccessibles; mais les habitants de Larande et d'Isaure, déployant cette vigueur qui les rendit fameux dans le moyen âge, préférèrent à la servitude la dévastation de leurs biens, la perte de leurs femmes, de leurs enfants, et la mort. Cappadoce.

Perdiccas épousa Nicée, fille d'Antipater, ce qui ne l'empêcha pas de négocier un autre mariage entre lui et Cléopâtre, sœur d'Alexandre, afin d'acquérir par elle des droits au trône. Mais le vœu de l'armée l'ayant contraint de donner pour femme à Arrhidée Eurydice, nièce de Philippe, il trouva dans cette princesse une rivale et une ennemie active. La jalousie réunit contre lui Ptolémée et Antipater, auxquels se joignit aussi Antigone, plus rusé que les autres. Perdiccas leur déclara la guerre; et, ayant enlevé Samos aux Athéniens, il s'avança vers l'Égypte pour combattre Ptolémée : le passage du Nil lui coûta beaucoup de monde, et le mécontentement causé par ce revers ex-

(1) La Cappadoce était gouvernée en monarchie sacerdotale, et les Perses, voyant qu'il serait très-difficile de la réduire, lui avaient donné pour chef un grand feudataire de la maison royale : Ariarathe, que défit Perdiccas, était le dixième de ces princes. Son fils, du même nom, s'enfuit en Arménie, d'où il vint reconquérir une partie des États de son père.

Fin de Perdiccas. Octobre 321. cita la révolte dans son armée; des traîtres en profitèrent pour l'assassiner avec ses confidents intimes.

Bien qu'Eumène, à qui Perdiccas avait confié le commandement des troupes levées en Asie, eût beaucoup à faire pour les discipliner, il vainquit et tua Cratère, qui, animé d'une haine personnelle, l'avait attaqué corps à corps. Ainsi trois des principaux lieutenants d'Alexandre avaient rejoint leur maître. Ceux qui survivaient à la tempête se liguèrent contre Eumène, dont ils jurèrent la perte, résolus à faire périr encore d'autres personnages illustres et toute la famille de Perdiccas.

La régence du royaume de l'imbécile Arrhidée et la tutelle du jeune Alexandre avaient été confiées à Pithon, qui commandait les troupes de Perdiccas; mais il était trop faible pour un tel fardeau, et Eurydice, femme d'Arrhidée, eut peu de peine à s'emparer du gouvernement jusqu'à l'instant où les troupes remirent le pouvoir absolu aux mains d'Antipater. Celui-ci fit alors un nouveau partage des États de l'empire, à l'exclusion des fauteurs de Perdiccas et d'Eumène. Il conserva l'Inde à Porus et à Taxile; à Ptolémée l'Égypte, parce qu'il était impossible de les leur ôter : Pithon eut le pays depuis Candahar jusqu'à l'Indus; Oxyarthe, père de Roxane, la contrée à l'entour du Paropamise; Stanasor de Soles, la Bactriane et la Sogdiane; la Babylonie échut à Séleucus, fils d'Antiochus; la Phrygie et la Lycie, à Antigone, et en outre le commandement de l'armée réunie contre Alcétas, frère de Perdiccas, contre Eumène, son allié, et Attale, qui avait épousé leur cause. Les hostilités commencèrent; Eumène, abandonné et trahi par les siens, se renferma dans la forteresse de Nora, où il se maintint cinq années, et mérita d'être compté parmi les plus fameux capitaines de l'antiquité.

Partage de l'empire. 320.

Antigone, s'en remettant à ses officiers du soin de le soumettre, alla s'emparer de l'Asie antérieure, en même temps que Ptolémée faisait une tentative sur la Syrie et sur la Phénicie. Antipater combattait en Macédoine contre les Étoliens, quand il mourut; il désigna pour son successeur le vieux Polysperchon, de préférence à son fils Cassandre, le mérite et le bien public passant à ses yeux avant les affections de famille; mais son fils, loin de se résigner, déclara la guerre à Polysperchon. Le moment parut opportun à Antigone pour secouer toute dépendance à l'égard de la maison royale, et, dans ce but, il chercha à s'entendre avec Eumène, qui, feignant d'adopter

ses desseins, sortit de son refuge avec la pensée de recruter 319.
de nouvelles forces dans la haute Asie. Ayant appris sur ces entrefaites que Polysperchon, en sa qualité de régent de l'empire, l'avait nommé général des troupes royales, tandis que Cassandre s'était réuni à Antigone, il résolut d'embrasser le parti qui se servait du nom d'Alexandre, et, soutenu des argyraspides et du trésor, il menaça la Phénicie. Il était au moment de l'envahir quand Clitus, qui devait l'appuyer avec la flotte, fut défait par Antigone. La supériorité sur mer étant perdue,
Eumène, qui ne pouvait plus se maintenir dans l'Asie Mineure, 318.
pénétra dans la haute Asie, où il se réunit aux satrapes révoltés contre Séleucus, maître de la Babylonie. Antigone l'y suivit;
mais son habileté et sa vaillance l'auraient mis à même de tenir 317.
tête à l'ennemi sans l'indiscipline des soldats et la jalousie des chefs de l'armée royale. Attaqué par Antigone dans ses quartiers d'hiver, Eumène lui fut livré par les argyraspides révoltés; et sans respect pour le courage de ce guerrier malheureux, le vainqueur le fit condamner et mettre à mort. Avec lui tomba le meilleur et le plus loyal appui de la famille d'Alexandre. Fin d'Eumène.

Elle avait été ramenée en Macédoine par Antipater, à l'exception d'Olympias, qui s'était réfugiée en Épire. Polysperchon, ne négligeant rien pour lui conserver sa force et son crédit, rappela Olympias, promit de donner des institutions démocratiques aux villes; mais il était contrarié dans ses intentions par Cassandre, qui, prétendant succéder seul à son père, se ligua avec Ptolémée et Antigone, favorisa le parti aristocratique, et en rétablit, au moins de nom, le pouvoir. Il conféra le commandement de Munychie à Nicanor, son ami, qui, secondé par Phocion et par les oligarques athéniens, s'empara du Pirée; mais la démocratie ne tarda pas à être rétablie dans Athènes, et le peuple, comme d'ordinaire, se livrant à de cruelles représailles, enleva le commandement à Phocion, qui l'exerçait pour la quarante-cinquième fois, et le condamna à boire la ciguë. Pas une voix ne protesta contre cette honteuse sentence, quelques-uns même insistaient pour que des tourments vinssent l'aggraver. Ce philosophe, tout à la fois guerrier et homme d'État, mourut avec le courage qu'inspire une vie sans tache. Il avoua devant ses juges qu'il avait mal administré la république puisqu'on l'en accusait; mais il déclara que les autres généraux ses collègues, accusés avec lui, en étaient tout à fait innocents; pourtant il ne réussit pas à les arracher au châtiment qu'ils Mort de Phocion.

avaient mérité en se déclarant ses partisans. Une foule de parents et d'amis se pressaient autour des condamnés, les embrassant et pleurant avec eux; mais Phocion demeurait impassible: ses ennemis, d'autant plus irrités, l'accablaient d'injures, et l'un d'eux lui cracha même au visage. Il ne fit que tourner son regard vers les archontes, en s'écriant: *N'y aura-t-il donc personne pour faire cesser ces infamies?*

Comme Thudippe se désolait en entendant broyer la ciguë, et s'écriait qu'il était injuste de le faire mourir avec Phocion, celui-ci lui dit: *N'as-tu donc pas à te féliciter d'être condamné avec Phocion?*

Un ami lui demandait s'il n'avait rien à faire dire à son fils: *Oui*, répondit-il, *qu'il oublie l'injustice des Athéniens à mon égard.*

Il lui fallut prier un de ses amis de lui prêter de l'argent pour acheter un peu plus de ciguë, attendu qu'il n'y en avait pas assez. Son cadavre fut jeté hors du territoire d'Athènes, sans qu'il se trouvât personne pour lui rendre les devoirs funèbres, tant les âmes étaient avilies. Un fossoyeur le brûla, et une Mégarienne, ayant recueilli ses cendres, les emporta chez elle et les ensevelit près de son foyer, en priant les dieux de prendre sous leur protection les restes d'un homme de bien, jusqu'à ce que sa patrie, revenue de son égarement, envoyât les redemander.

Le peuple tarda peu à se repentir; il lui éleva une statue, poursuivit ses bourreaux, et ses cendres ainsi que l'humble demeure dans laquelle il avait vécu pauvre et irréprochable devinrent presque l'objet du culte public.

Polysperchon tenait Athènes bloquée pour empêcher que Cassandre, qui était entré dans Munychie, ne prît de l'ascendant dans cette ville; mais, voulant introduire aussi de vive force la démocratie dans le Péloponèse et n'ayant pu y réussir, sa prépondérance lui échappa, d'autant plus que sa flotte fut détruite devant Byzance par Antigone. Le déclin de sa puissance amena l'élévation de Cassandre, à qui les Athéniens se soumirent volontiers, joyeux de recouvrer au prix de la liberté les avantages du commerce et les délices de la paix. L'oligarchie fut donc rétablie dans la cité de Minerve; quiconque ne possédait pas dix mines se trouva exclu du gouvernement. Au lieu d'une magistrature annuelle, on créa un épimélète pour un temps indéterminé, et cette fonction fut conférée à Démétrius de Phalère, qui avait déjà dirigé les affaires avec Phocion durant cinq années.

Oligarchie dans Athènes.

Démétrius de Phalère.

Il conserva cette fois dix autres années l'autorité suprême, qui, quoique illimitée, eut toujours pour but l'intérêt public.

En l'absence de Polysperchon, Eurydice ressaisit l'influence, et s'employa activement pour empêcher le retour d'Olympias et du jeune Alexandre. Ces deux femmes eurent même recours aux armes ; mais Olympias, s'étant avancée au milieu des rangs opposés en tenant dans ses bras le fils du héros dont elle invoquait le nom, les soldats n'osèrent tourner leurs armes contre elle ; Eurydice fut livrée avec son mari à Olympias. L'âge n'avait pas dompté chez cette princesse la férocité qui faisait dire à Alexandre : *Combien elle me fait payer cher les mois que j'ai passés dans son sein !* Elle envoya des Thraces égorger dans sa prison Arrhidée, avec ordre de le mener expirant à Eurydice, en lui laissant le choix entre le poignard, le lacet et le poison. *Puissent les dieux*, s'écria la malheureuse, *offrir un jour à Olympias de pareils présents !* Et, après avoir pansé avec ses vêtements les blessures de son époux, quand elle vit qu'il avait rendu le dernier soupir, elle s'étrangla. Olympias immola après elle cent des principaux Macédoniens, au nombre desquels se trouvait un frère de Cassandre.

318-317.

Celui-ci ne tarda pas à accourir de l'Asie, trop tard pour secourir les siens, mais assez tôt pour les venger. Il assiégea dans Pydna la veuve homicide de Philippe, s'empara d'elle et la livra aux parents de ses victimes, qui la massacrèrent. Polysperchon et son fils empêchèrent plusieurs provinces de recevoir la loi de Cassandre, dont l'autorité s'étendait sur Argos, la côte orientale, la Thessalie, la Macédoine, et entourait d'une surveillance ombrageuse Roxane et son fils. Afin d'acquérir au moins l'apparence d'un titre légitime au pouvoir qu'il exerçait de fait, sinon de droit et de nom, il épousa Thessalonice, sœur consanguine d'Alexandre le Grand, dont les États se trouvèrent fatalement partagés entre les meurtriers de sa famille.

Mort d'Olympias. 316.

Dans l'Asie, cependant, Antigone, délivré d'Eumène, se débarrassa aussi de Pithon et de quiconque lui portait ombrage. Sa vieillesse vigoureuse s'appuyait sur son fils Démétrius, jeune homme d'une grande valeur, bien que s'abandonnant trop à la fougue de l'âge, et qui plus tard acquit le surnom de *Poliorcète*, c'est-à-dire dompteur de villes. Antigone était d'autant plus fier d'un tel fils et de l'harmonie qui régnait entre eux, que des divisions scandaleuses agitaient les familles de ses rivaux. Un jour que les ambassadeurs de Cassandre, de Ptolémée et de

Antigone et Démétrius.

Lysimaque étaient réunis près de lui, il leur montra Démétrius, qui, de retour de la chasse et les armes encore à la main, vint s'asseoir à ses côtés : *Vous ferez part, je vous prie, à vos maîtres,* leur dit-il, *de la manière dont mon fils et moi nous vivons ensemble* (1)!

Il promit à Séleucus, le plus habile des généraux d'Alexandre, de lui donner la Susiane avec la Babylonie; mais ce ne fut de sa part qu'un moyen adroit pour s'emparer sans obstacle des trésors déposés dans Suse. Lorsqu'il les eut en son pouvoir, il trouva des prétextes pour se déclarer contre Séleucus, qui ne
315. se crut en sûreté que près de Ptolémée, auquel il alla demander asile en Égypte. Antigone, après avoir remplacé Séleucus par
315-314. Pithon, résolut d'entrer en Syrie pour en chasser Ptolémée; il prit Gaza et Joppé, mit le siége devant Tyr, et s'en empara au bout de quatorze mois. Il poussa même ses excursions jusque chez les Arabes Nabathéens, sur les frontières de la Judée; et Athénée, son général, ayant surpris Pétra, s'y rendit maître d'immenses trésors. Mais les Arabes, revenus de leur effroi, l'investirent au retour, et lui ravirent son butin avec la vie. Démétrius tenta une seconde fois l'entreprise; il trouva Pétra en bon état de défense, l'assiégea, puis offrit des conditions; mais on lui répondit que *les Nabathéens, plutôt que d'accepter*
314. *un joug, se retireraient au fond du désert.* Démétrius leva donc le siége, et visita le lac Asphaltite. Antigone, informé par lui de la grande quantité de bitume qu'on tirait de ce lac, y expédia des gens pour en recueillir. Les Arabes laissèrent faire; puis quand il fut question d'emporter ce qui avait été extrait, ils tombèrent sur les soldats, en tuèrent un grand nombre, et s'emparèrent de ce qu'avait produit le travail des autres.

Cependant Séleucus avait organisé en Égypte une ligue entre Ptolémée, Lysimaque, Cassandre de Carie et Cassandre de Ma-

(1) La condescendance d'Antigone pour son fils était excessive, à tel point qu'il plaisantait sur ses désordres. Un jour que celui-ci l'embrassait avec ardeur à son retour d'un voyage lointain : *Eh quoi!* lui dit-il, *t'imagines-tu embrasser Lamia?* Cette Lamia était une joueuse de flûte, fort aimée de Démétrius. Comme il prétendait avoir été tourmenté par une fluxion un jour qu'il avait passé en débauches de table, Antigone lui demanda : *Était-ce une fluxion de vin de Chypre ou de Thasos?* Venant une fois le visiter pendant une indisposition, il aperçut un de ses mignons sortant de son appartement; puis, ayant demandé à Démétrius comment il se trouvait, sur sa réponse, que la fièvre venait de le quitter, Antigone repartit : *En effet, je l'ai rencontrée là sur la porte, qui s'en allait!*

cédoine, contre Antigone et Démétrius. Antigone, accouru pour empêcher la jonction des confédérés, chassa Cassandre de la Carie, et envoya son fils contre Ptolémée ; mais celui-ci, l'ayant défait à Gaza, fit retomber sous sa domination la Syrie entière et la ville de Tyr.

Séleucus profita du moment pour marcher en toute hâte sur la Babylonie avec treize cents hommes choisis et dévoués ; il s'y ressaisit du pouvoir, et le jour de son triomphe a été considéré depuis comme le commencement d'une dynastie qui se maintint sur le Tigre et sur l'Euphrate jusqu'au temps des Romains.

Le triomphe de Ptolémée ne fut pas de longue durée ; car à l'approche d'Antigone avec des forces supérieures, il dut abandonner la Syrie et la Phénicie pour se réfugier derrière le Nil. Ère des Séleucides. 312. 1er octobre
Enfin la première année de l'ère des Séleucides, Antigone conclut la paix avec Lysimaque, Cassandre et Ptolémée, paix dont il exclut Séleucus, auquel il se proposait de reprendre la haute Asie. Les conditions dictées par Antigone furent que chacun conserverait ce qu'il possédait ; que les cités grecques demeureraient libres, et que le fils d'Alexandre monterait sur le trône dès qu'il aurait atteint l'âge de majorité. La seconde de ces conditions laissait subsister un foyer de guerres qui devaient renaître sous le plus facile prétexte. La troisième était une atroce raillerie. En effet, Antigone et Ptolémée, voyant l'armée témoigner une vive affection à ce jeune prince pour le seul nom de son père, comme nous avons vu de nos jours à l'égard du fils de Napoléon, chargèrent Cassandre de les en débarrasser. En conséquence Glaucias, commandant de la citadelle d'Amphipolis, où Alexandre et Roxane étaient renfermés, leur
donna la mort à tous deux. Cléopâtre ne tarda pas à les suivre, 311.
Antigone craignant que, si Ptolémée l'épousait, il ne prétendît acquérir des droits à l'empire. Polysperchon, qui, par opposition à Cassandre, avait mis en avant Hercule, fils de Barsine et d'Alexandre, le tua pour avoir le Péloponèse, bien qu'il n'obtînt
par la suite pour salaire que cent talents (1). La seule Thessalo- 309.
nice, femme de Cassandre, survécut seize ans au massacre des siens. Avec elle périt le dernier débris de la famille du conquérant macédonien, de celui qui naguère s'affligeait d'apprendre qu'il ne lui restait presque plus de pays à conquérir.

(1) 100 talents, 550,000 fr.

Les villes de la Grèce donnèrent bientôt matière à de nouvelles guerres. Ptolémée voulait qu'Antigone en retirât ses garnisons, Antigone en exigeait autant de Cassandre ; mais ni l'un ni l'autre n'étaient disposés à s'exécuter : il en résulta cette conséquence singulière, qu'on les vit se faire la guerre pour cette liberté de la Grèce, ensevelie depuis longtemps, et qui plus est par leurs mains.

Ptolémée, neveu d'Antigone, parut du moins la prendre sincèrement sous sa protection, car il délivra des Macédoniens Thèbes de Chalcis, puis la Béotie tout entière, la Locride, et s'avança vers l'Attique pour lui rendre l'indépendance. Mais avant d'avoir pu mettre ce dernier projet à exécution, il fut envoyé par son oncle dans le Péloponèse, où il rendit à l'Élide la liberté et les trésors dont elle avait été dépouillée. Antigone cependant, qui voulait opprimer et tromper, non pas racheter et affranchir, laissa éclater son ressentiment contre son neveu, qui chercha un refuge en Égypte près de Ptolémée, et y trouva la mort.

Démétrius Poliorcète.

Son cousin Démétrius lui succéda dans la mission de libérateur de la Grèce. Bien différent de Ptolémée, des passions despotiques le poussaient à la débauche et à toute l'arrogance orientale. Les Grecs n'en crurent pas moins à ses brillantes promesses, et les Athéniens allèrent au-devant de lui avec des cris de joie, lorsqu'il entra dans le Pirée avec deux cents gros navires et cinq mille talents (1). Athènes était toujours gouvernée par Démétrius de Phalère, créature de Cassandre, qui, soutenu par la faction aristocratique et par la garnison, tenait en respect le parti populaire. Cassandre ayant exclu du gouvernement ceux qui ne possédaient pas dix mines de revenu (900 fr.), Démétrius n'était pas exposé aux caprices de la populace, et pouvait agir à son gré. Il avait remis en vigueur les anciens règlements, fait le recensement de la population et rétabli la tranquillité.

Athènes.

La patrie de Thémistocle était désormais réduite au rôle d'État secondaire : ses possessions au dehors étaient perdues, ses revenus diminués; aussi avait-elle plus de penchant pour les tyrans étrangers, pourvu qu'ils fussent splendides, que pour sa propre noblesse. Le souvenir de son ancienne grandeur faisait encore ambitionner aux puissants la gloire de lui com-

(1) 5000 talents, 27,500,000 fran

mander, aux savants l'honneur d'être loués par elle. Elle n'avait pas d'ailleurs renoncé encore à la splendeur de ses fêtes et de ses initiations, aux concours poétiques. Les philosophes, les courtisanes, y affluaient, et quiconque lui apportait du plaisir était certain d'être le bienvenu, que ce fût Lamia la prostituée, ou le tyran Lacharès, ou le rhéteur Démétrius de Phalère.

Ce dernier, que la beauté de son regard avait fait surnommer *Charitoblépharos*, trouvait à redire aux dépenses faites par Périclès en temples, en portiques et en théâtres, sans se douter de l'importance du sentiment du beau développé par les arts : pour lui, ne recherchant que les plaisirs des sens, il donnait des festins magnifiques, se montrait assidu près des courtisanes les plus fameuses, mettait son esprit en frais pour leur trouver des noms plus capricieux que ceux qu'elles avaient apportés de leur pays, inventait des modes qui lui procuraient l'honneur d'être cité en même temps que les femmes les plus élégantes. Son cuisinier acheta de riches domaines, rien qu'avec le produit des restes de sa table. Quand il allait se promener après le dîner, les jeunes garçons qui faisaient trafic d'infamie couraient en foule pour se montrer, et se récriaient sur le bonheur de Théognide, son favori. Il foulait les tapis les plus précieux, sa chevelure était imbibée des parfums les plus renommés, et ses discours n'étaient qu'apprêt, subtilités, paroles pleines d'afféterie (1). Il n'étouffa pas le besoin général de philosophie et de poésie qu'éprouvaient les Athéniens de toute classe; mais il le fit se fourvoyer, en encourageant les débauches de l'art, les sophismes de l'érudition, les spéculations politiques.

Quand il célébra les solennités de Bacchus, les poëtes vantèrent sa beauté, qui effaçait celle du soleil, et la noblesse de sa race, à lui, qui avait eu pour père un esclave de Timothée. Ce fut pourtant là l'homme qui durant dix années maintint l'ordre et la tranquillité dans la ville, lui imposa de sages règlements, et obtint son amour au point qu'elle lui éleva autant de statues que l'année compte de jours. Mais la Grèce marchait à sa ruine, et toute valeur morale y mourait, afin que bientôt il ne restât pas même aux vaincus de Rome la consolation de mériter un regret. Il nous suffira de dire que, dans les nécessités les plus urgentes de la guerre, chaque homme du peuple reçut une

(1) Voy. Carystius, ATHÉNÉE, liv. XII, p. 542.

drachme pour aller au théâtre, et qu'au moment où Démétrius Poliorcète assiégeait Athènes, on courait au spectacle comme pour y apaiser la faim (1). On peut donc juger de l'accueil enthousiaste que les Athéniens firent à ce dernier lorsqu'il entra dans leur ville en chassant Démétrius de Phalère, en la proclamant libre, en y répandant avec profusion les vivres, l'argent, les plaisirs auxquels le portaient les passions de son âge : il n'avait alors que vingt-sept ans.

Mégare fut aussi délivrée de la garnison macédonienne, et le fils d'Antigone continua l'affranchissement des villes grecques, c'est-à-dire l'abaissement du parti aristocratique, jusqu'au moment où son père le rappela pour l'opposer à Ptolémée, dont la puissance maritime s'était accrue et qui s'était emparé de Chypre. Démétrius se rendit en toute hâte à Salamine (2), et sortit vainqueur de la bataille navale de Chypre, la plus sanglante dont l'histoire fasse mention. Il avait sous ses ordres cent quatre-vingts voiles; Ptolémée cent cinquante, sans compter les bâtiments de transport. Démétrius en prit quarante, en coula bas le double, et fit prisonniers huit mille hommes des navires de charge. Le courtisan Aristodème, en portant cette heureuse nouvelle à Antigone, le salua roi, titre qui jusqu'alors avait été le privilége des Alexandrides. Ce titre de roi fut adopté ensuite par Démétrius, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque; Cassandre fut le seul qui s'en abstint.

Bataille de Chypre. 307.

La bataille de Chypre, comme les batailles navales, en général, ne décida rien, et Ptolémée, s'appuyant sur les autres rois, sut habilement dissiper l'orage. Antigone et son fils pressèrent
306. activement leurs préparatifs, et attaquèrent l'Égypte; mais d'une part les dispositions prises par Ptolémée pour se défendre, de l'autre la saison, qui fut des plus défavorables, firent avorter l'entreprise. Ils cherchèrent alors à lui nuire par un autre moyen, en lui enlevant l'empire de la mer, et (comme Napoléon fit de nos jours, à l'égard de l'Angleterre) en fermant tous les ports aux navires de l'Égypte, afin d'anéantir le commerce, source des richesses de cette contrée.

Guerre de Rhodes.

Rhodes, déjà opulente au temps d'Homère, donna une plus vaste extension à son commerce quand Tyr fut tombée, et parvint à une grande prospérité. Elle se gouvernait en république

(1) DENYS D'HALICARNASSE, *Jugement de Thucydide*, c. XVIII.

(2) Ville et port de l'île de Chypre, sur la côte orientale : *Ambiguam tellure nova Salamina futuram*. Horace, Odes, I, 7, 29.

sous des présidents renouvelés tous les six mois et qui étaient tout à la fois les chefs du sénat et de l'assemblée du peuple. Elle avait pour les besoins de son commerce des délégués dans tous les pays du monde; et comme Gênes et Venise plus tard, en même temps qu'elle s'appliquait au négoce, elle déployait une grande activité politique. Non-seulement ses flottes dominaient sur la mer Égée, mais elle étendait ses opérations dans la mer Noire et dans la partie occidentale de la Méditerranée, jusqu'en Sicile, en trafiquant avec les trois parties du monde. Le produit des douanes de ses ports remplissait abondamment les coffres de l'État; aussi elle élevait de splendides édifices, et tenait dignement son rang parmi les puissances du premier ordre, en favorisant les sciences, les lettres et les beaux-arts (1).

Sa politique à l'extérieur consistait, comme celle des peuples commerçants, à vivre en paix avec tout le monde, et à ne contracter d'alliance particulière avec aucune autre nation, pour éviter jusqu'aux moindres occasions de guerre. Elle avait cherché durant les discordes récentes à se maintenir en équilibre entre les deux rivaux, en élevant des statues à l'un comme à l'autre; hommages excusables s'ils n'avaient pour but que la prospérité publique. Mais alors Antigone voulait que Rhodes se déclarât contre Ptolémée; et comme elle hésitait, il la fit attaquer par Démétrius, qui déploya contre elle toute l'habileté qui lui avait valu le nom de Poliorcète. Les Rhodiens opposèrent à ses deux cents vaisseaux de guerre et à ses cent soixante bâtiments de transport, à ses machines d'une force terrible, l'unité de résistance, le courage de gens qui veulent la liberté, l'indomptable constance des citoyens et des étrangers, hommes libres ou esclaves, combattant tous pour leur propre défense. Après une année d'assauts furieux, Démétrius comprit qu'il ne dompterait jamais un peuple qui lui opposait une résistance aussi
énergique; il se résigna donc à traiter. Les Rhodiens furent 305.
exemptés de recevoir garnison étrangère, à la condition de seconder Antigone dans toutes ses entreprises, excepté contre Ptolémée. Ils se firent pardonner leur défaite par ce dernier, en lui rendant les honneurs divins, et lui donnant le titre de Sauveur (*Soter*), pensant ne pouvoir acheter trop cher leur sûreté et la faculté de se livrer de nouveau au luxe, au commerce et à la culture des arts.

(1) Voyez G. D. Ch. Haulsen, *Commentatio exhibens Rhodi descriptionem, macedonica aetate*. Göttingue, 1818.

Démétrius s'était décidé à s'éloigner de Rhodes, pressé qu'il était d'accourir en Grèce, où Cassandre et Polysperchon s'étaient entendus pour y opprimer les États encore libres et ceux qu'il avait émancipés. Ayant débarqué à Aulis, il chasse de la Béotie les troupes de Cassandre, se joint aux Étoliens et rentre dans Athènes, sauvée ainsi de la vengeance de Cassandre ; on l'y salue pour la seconde fois comme libérateur. Il est reçu dans le temple de Pallas au chant de l'Ithyphalle, hymne réservé pour les divinités du premier rang, et les Athéniens répètent en chœur autour de lui : « Toi seul es le vrai Dieu ; les autres « dorment ou voyagent, ou n'existent pas ; mais toi, fils « de Neptune et de Vénus, tu dépasses tous les hommes en « beauté ; tu es l'ami sincère du peuple, c'est à toi qu'il adresse « sa prière (1). »

La magistrature des archontes ayant été abolie, les années reçurent leur nom de celui du prêtre des *Dieux Sauveurs*, titre sous lequel on désigna les deux princes : deux tribus, la Démétriade et l'Antigonide, furent ajoutées aux anciennes. Le mois Munychion fut changé en Démétriade, et en Démétries les fêtes Dionysiaques (2). Les Athéniens prodiguèrent le titre de roi à

(1) ATHÉNÉE, liv. VI.

Fêtes d'Athènes. (2) Les Athéniens, au nom de toute la Grèce, célébraient en l'honneur de Cérès, qui introduisit avec l'agriculture les habitudes de la vie sociale dans le pays, trois fêtes des plus solennelles. La première s'appelait *Proérosies* (τὰ Προηρόσια), parce qu'elle précédait le temps des semailles; on y offrait un grand nombre de victimes, en invoquant la protection des dieux pour les semences qu'on allait confier à la terre.

La seconde se nommait *Thesmophories* (τὰ Θεσμοφόρια), parce que Cérès y était honorée comme législatrice. Durant cinq jours on la solennisait avec des cérémonies semblables à celles qui étaient pratiquées en Égypte en l'honneur d'Isis, s'il faut s'en rapporter sur ce point à Plutarque, à Diodore de Sicile et à Théodoret. Chaque jour les femmes des dix tribus de l'Attique choisissaient parmi elles celle qui devait présider aux cérémonies. Le prêtre qui offrait la victime était désigné sous le nom de *Stéphanophore*, parce qu'il portait une couronne. Les femmes qui avaient apporté trois talents en dot pouvaient exiger de leur mari l'argent nécessaire pour la dépense des sacrifices, que chacun faisait en proportion de sa fortune. Elles se réunissaient pour aller en procession à Éleusis en chantant des hymnes : les livres contenant les mystères de la fête et les lois données à l'Attique par Cérès étaient portés par des femmes d'une vie irréprochable. Dix jeunes personnes d'une naissance illustre étaient, à cet effet, entretenues aux frais de l'État, et avaient pour demeure le *Thesmophorion*. Arrivées à Éleusis, elles se préparaient aux saints mystères par un jour de jeûne et de prières aux pieds de la statue de la déesse. Une vieille se présentait ensuite devant Cérès en la provoquant, et aussitôt que celle-ci avait ri, les jeunes filles s'excitaient mutuellement à rire aussi. Les

Démétrius et à Antigone avant même qu'il leur fût donné par les flatteurs de Milet, et ils les appelèrent dieux avant les Égyptiens. Leurs exploits furent brodés sur les voiles de Pallas, que l'on exposait tous les cinq ans à la fête des Panathénées. Un autel fut même élevé à l'endroit où le pied de Démétrius toucha d'abord la terre en débarquant. L'adulation descendit encore plus bas, car Athènes éleva des temples à Lééna et à Lamia, courtisanes qu'il aimait, sous les noms de Vénus Lééna et de Vénus Lamia, et ses favoris Burichus, Adimante et Oxysthémis obtinrent aussi des temples avec des sacrifices et des libations.

hommes étaient exclus des processions et des purifications des jours suivants. Les prisonniers admis aux mystères de Cérès, s'ils n'avaient été condamnés antérieurement, restaient libres durant ces cinq jours, afin d'assister aux cérémonies.

La troisième fête en l'honneur de Cérès, dite les *Éleusinies* (τὰ Ἐλευσίνια) ou les *Mystères*, était la plus sainte. Instituée par Cérès, ou par le roi Érechthée, ou par Musée, ou par Eumolpe, elle réunissait vers le mois d'août à Éleusis tous les initiés. Nul ne pouvait célébrer les grands mystères s'il ne s'était d'abord purifié par les petits. Il fallait pour cela vivre neuf jours dans la continence, offrir des sacrifices et faire des prières avec une couronne sur la tête et en ayant sous les pieds la peau d'une victime immolée à Jupiter. Après une année environ on sacrifiait une truie à Cérès, et l'on était alors initié aux grands mystères. Cinq autres années après, on était introduit dans le sanctuaire. A la fin de leurs années de noviciat, on enseignait aux initiés les rites sacrés, à l'exception de quelques-uns réservés aux prêtres seuls, et de *mystes* qu'ils étaient, ils devenaient *époptes*, c'est-à-dire voyants.

L'hiérophante, Athénien de naissance et de la famille des Eumolpides, présidait à l'initiation : il était élu à vie et obligé à une chasteté perpétuelle : on avait pour lui tant de vénération, qu'on ne prononçait pas son nom devant les profanes. Trois collègues lui étaient adjoints : le *dadouchos*, qui portait devant lui le flambeau ; celui qui remplissait les fonctions de héraut, défendait l'entrée du temple à quiconque n'était pas initié ou s'était rendu coupable d'un crime ; le troisième était chargé de desservir l'autel et de rendre les dieux propices. Le roi de la fête, l'un des archontes, veillait à l'exacte observation des cérémonies, conjointement avec quatre épimélètes élus par le peuple, un de la famille des Eumolpides, un de celle des Céryciens, les deux derniers d'autres familles citoyennes.

La fête commençait le 15 et finissait le 23 du mois boédromion Nul ne pouvait être arrêté durant cet intervalle de temps, aucune plainte ne pouvait être déposée en justice, sous peine de mille drachmes ou de la vie. La femme qui se serait rendue à Eleusis en voiture aurait eu à payer six mille drachmes, comme pour effacer toute distinction injurieuse entre riches et pauvres.

Les aventures de Cérès étaient le sujet des cérémonies qui se faisaient durant ces huit jours. Celui qui violait le secret était puni par l'infamie et quelquefois par la mort, de même que celui qui par hasard aurait assisté aux mystères sans en avoir le droit. Les coupables d'un homicide, même involontaire, ne pouvaient être initiés.

C'étaient pourtant là les fils de ces Athéniens qui condamnèrent à mort un ambassadeur pour avoir salué le roi de Perse en se prosternant à la mode orientale! Comme rien ne corrompt davantage un tyran que de lui faire croire à la lâcheté des hommes, Démétrius s'abandonna librement à ses penchants, et foula aux pieds droits, justice, décence. Il avait, pendant son premier séjour à Athènes, épousé la veuve d'Ophellas de Cyrène, quoiqu'il eût déjà plusieurs femmes; et dès lors il se livra sans frein au despotisme et au luxe de l'Asie, souillant de débauches de toute nature le temple de la chaste déesse où il était logé. Sa société se composait de ces bouffons qui profanent le nom de poëtes et de littérateurs : parmi eux un nommé Stratoclès, orateur et l'un des magistrats du peuple, se signalait au premier rang comme son conseiller dans tous ses déportements. Ce misérable, ayant été informé d'une défaite essuyée par les Athéniens, courut sur la place et y annonça qu'on avait vaincu. Ce furent alors des fêtes et des chants de triomphe; la joie durait encore lorsque arriva la nouvelle du désastre. Comme les Athéniens se plaignaient d'avoir été trompés par lui, Stratoclès leur répondit : *De quoi vous plaignez-vous, quand je vous ai fait passer gaiement deux jours de fête?*

Démétrius voulut être initié aux mystères. Mais comme on n'était admis aux grands qu'une année au moins après avoir été reçu aux petits, Stratoclès fit décréter que le mois munychion, dans lequel on se trouvait alors, prendrait le nom d'anthestérion, dans le cours duquel se célébraient les petits mystères; puis qu'il serait appelé immédiatement boédromion, époque réservée aux grands mystères. C'est ainsi que l'année se hâtait dans Athènes pour que tout s'y passât à la plus grande satisfaction de Démétrius!

Ce prince avait bien raison de mépriser de si lâches flatteurs, et de s'écrier que pas un Athénien n'avait l'âme grande et virile (1); il avait raison de leur jeter l'insulte. Leur ayant demandé un jour deux cents talents pour une dépense urgente, lorsqu'ils les eurent réunis avec beaucoup de peine, il ordonna aux magistrats qui les lui présentèrent de les porter à Lamia pour faire sa provision de parfumeries. On peut dire qu'il aimait réellement cette Lamia, car il la garda même lorsqu'elle eut perdu sa fraîcheur. Une autre courtisane, nommée Démoné,

(1) Ὅτι οὐδεὶς ἐπ' αὐτοῦ Ἀθηναίων γέγονε μέγας καὶ ἀνδρεῖος τὴν ψυχήν.

l'en raillait souvent ; et comme il lui demandait une fois, tandis que Lamia jouait de la lyre, ce qu'elle en pensait : *Je pense qu'elle est bien vieille*, lui répondit-elle. Une autre fois, comme il lui montrait au dessert les friandises que lui envoyait Lamia, Démoné s'écria : *Ma mère t'en enverrait bien davantage si tu voulais être son amant.* C'étaient de semblables quolibets qui avaient remplacé auprès des Athéniens l'éloquence de Périclès et de Démosthène, ou la verve comique et le patriotisme d'Aristophane.

Non content des jeunes filles, Démétrius recherchait les jeunes garçons les plus beaux. La vertu de l'un d'eux mérite d'autant plus un souvenir de la postérité, qu'il eût moins d'imitateurs, quand les exemples contraires en trouvaient un grand nombre. Surpris dans le bain par Démétrius, Démoclès, pour échapper à sa brutalité, se précipita dans l'eau bouillante. Cléénète obtint au prix de l'infamie une lettre aux Athéniens pour qu'il lui fût fait remise d'une dette de cinquante talents (1). Il en résulta que Démétrius fut assiégé de demandes du même genre, et que les Athéniens décrétèrent une peine contre quiconque accepterait des lettres pareilles. Mais le fils d'Antigone en ayant témoigné son courroux, la peine fut révoquée ; bien plus, ceux qui l'avaient proposée furent en butte aux outrages, et une loi déclara que tout ce que Démétrius pourrait demander serait agréable aux Dieux et conforme aux besoins des hommes.

Tel est le genre de vie que le Preneur de cités mena durant tout l'hiver ; au retour du printemps, il chassa de Sicyone la garnison égyptienne, et rendit la liberté à cette ville, à Corinthe et à Argos ; puis, à l'exemple de Philippe de Macédoine, il convoqua adroitement sur l'Isthme une assemblée des députés des seize États libres de la Grèce, et il s'y fit proclamer général contre le despote de la Thessalie et de la Macédoine. 302.

Cette démarche révélait chez lui l'intention de s'emparer de l'empire ; Antigone son père le déclara même ouvertement lorsqu'il répondit à Cassandre, au nom duquel on lui demandait la paix, qu'il était l'unique héritier d'Alexandre, et ne considérait les autres que comme des vassaux. Cassandre sentit d'après cela le besoin de s'allier fortement avec Séleucus, Ptolémée et Lysimaque : ce dernier, déjà maître de la Thrace, de

(1) 50 talents, 275,000 francs.

l'Illyrie, de la Dalmatie, de la Phrygie et d'Héraclée sur la mer Noire, envahit tout à coup la Grèce. Le péril fit abandonner à Démétrius les plaisirs de la voluptueuse Athènes : Antigone, de son côté, interrompit les jeux qu'il célébrait près d'Antigonie, qu'il avait fondée; et, prodiguant ses libéralités envers les soldats, il déploya une activité prodigieuse chez un octogénaire, accourut et serra de près Lysimaque. Les forces ennemies se concentrèrent alors sur les rivages de l'Asie pour y décider à qui appartiendrait l'empire du monde. Au printemps de l'année 301, les armées de Séleucus et de Lysimaque en vinrent aux mains avec celles d'Antigone et de Démétrius près d'Ipsus en Phrygie. Antigone, chargé d'embonpoint et de ses quatre-vingt-quatre années, pria les dieux de lui accorder la victoire ou de le faire périr dans le combat plutôt que de le laisser survivre à sa gloire. Il fit des prodiges de valeur, mais il s'avança trop dans la mêlée; et comme on l'avertissait que les ennemis l'environnaient toujours plus nombreux : *Qu'importe!* s'écria-t-il, *Démétrius vient à notre secours*. Il regarda au loin, mais sans l'apercevoir; assailli de toutes parts, il tomba mort avant d'avoir appris que les siens étaient en pleine déroute. Son fils se sauva avec la plus grande peine, grâce à sa valeur et avec l'aide de Pyrrhus, ce roi d'Épire contre lequel les Romains eurent plus tard à se défendre.

Bataille d'Ipsus.

Les deux vainqueurs, sans s'occuper des absents, partagèrent entre eux l'empire. Lysimaque s'adjugea l'Asie antérieure jusqu'au Taurus, Séleucus le reste jusqu'à l'Inde : ils laissèrent seulement à Plistarque, frère de Cassandre, la Cilicie, et pendant ce temps Ptolémée acquérait pour son compte la Célésyrie et la Palestine, à l'exception de Tyr et de Sidon, qui restèrent à Démétrius. Celui-ci se réfugia en Grèce avec sa flotte ; mais Athènes, qui durant sa prospérité l'avait adoré comme un dieu, lui ferma ses portes quand il fut dans le malheur ; leçon éloquente pour les grands de la terre, s'ils étaient susceptibles d'en recevoir.

La guerre ne pouvait avoir un terme au milieu de tant de jalousies. Ptolémée fit alliance avec Lysimaque ; et Séleucus, qui en prit ombrage, se rapprocha de Démétrius, peut-être aussi par amour pour Stratonice, fille du Poliorcète. Démétrius, à qui le roi d'Égypte faisait de son côté des avances par suite de la crainte qu'il éprouvait, reparut en Grèce et rentra dans Athènes. Il réunit le peuple dans le théâtre, qu'il fit entourer

de soldats ; mais il se contenta de punir la lâcheté par l'épouvante. Il envahit ensuite le Péloponèse, et s'il se fût emparé de Sparte, il se serait trouvé maître de la Grèce et de la mer. Mais les rois, jaloux de ses succès, soutinrent la résistance du Péloponèse, et il lui fallut se retirer vers la Macédoine.

Cassandre y avait régné paisiblement, sinon avec tranquillité, Cassandre.
depuis la bataille d'Ipsus. Il laissa ce trône, acquis au prix de tant de forfaits, à ses trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier ne tarda guère à mourir ; Antipater égorgea sa mère, qui voulait le réconcilier avec son frère, et fut tué lui-même peu après. Alexandre tenta de faire assassiner Démétrius ; mais, comme l'un des conjurés dénonça le complot, celui-ci le prévint d'un jour, puis se disculpa du meurtre dans une harangue étudiée, en présence de l'armée macédonienne, qui le proclama roi.

Démétrius, naguère réduit aux abois, se trouva seul maître de la Macédoine, de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponèse, indépendamment de Mégare et d'Athènes. Mais son faste le rendait odieux ; il portait un costume théâtral ; il fit attendre deux ans une audience aux ambassadeurs d'Athènes. Un jour que sa chlamyde était remplie de pétitions que lui
avaient présentées les Macédoniens, il s'approcha du fleuve et [illegible]
les y laissa tomber : une pareille manière d'agir était d'autant plus impolitique, que tous se rappelaient l'affabilité populaire des anciens rois du pays.

Pyrrhus, roi d'Épire, qui lui avait sauvé la vie à la bataille Pyrrhus.
d'Ipsus, était pour lui un voisin dangereux, d'autant plus que les boutades capricieuses de Démétrius et les exhortations des rois ses rivaux l'encourageaient à l'attaquer. Ce roi romanesque était encore au berceau quand Æacide son père fut détrôné par Cassandre ; sauvé à grand'peine du poignard, on le porta à Glaucias, roi de Thrace, aux genoux duquel il enlaça ses petits
bras avec tant de grâce enfantine, que ce prince, malgré la [illegible]
crainte que lui inspirait Cassandre, le couvrit d'une hospitalité sacrée. Il méprisa les menaces, et repoussa l'offre de deux cents talents qui lui fut faite pour le livrer.

Pyrrhus demeura dans cet asile jusqu'à l'âge de douze ans : c'est alors qu'une faction qui lui était restée fidèle le rappela en Épire. Mais peu de temps après ses sujets, révoltés, lui substituèrent Néoptolème, son oncle. Pyrrhus alors, sans autre héritage que son épée, passa en Asie, où il s'illustra. Après la

bataille d'Ipsus, il se réfugia en Égypte, où il acquit les bonnes grâces de Ptolémée et de Bérénice, qui lui donnèrent en mariage leur fille Antigone, et l'aidèrent à remonter sur le trône d'Épire. Son oncle et lui tombèrent d'accord de régner conjointement ; mais quelque temps après, Pyrrhus, sous prétexte que son oncle avait tenté de l'empoisonner, le tua dans un festin, et resta seul en possession du pouvoir. Si l'on veut oublier la manière coupable dont il s'en empara, on reconnaîtra que Pyrrhus seul était capable de relever le trône de la Macédoine, qu'il disputa d'abord aux fils de Cassandre, puis à Démétrius, jusqu'à ce qu'avec l'aide de Lysimaque et de Ptolémée il
288. parvint à le lui enlever. Il régna adoré de ses soldats, qui disaient que les autres rois ne savaient imiter Alexandre qu'en portant une épaule plus basse et en parlant avec volubilité, tandis que lui non-seulement lui ressemblait extérieurement, mais possédait aussi sa valeur et son habileté ; aussi l'appelaient-ils l'aigle de l'Épire ; ce à quoi il répondait : *Si je suis l'aigle, vous êtes mes plumes.*

Quoique vainqueur, il consentit à traiter avec Démétrius ; mais ayant découvert les intrigues qu'il tramait avec Lanassa, sa femme, qu'il finit par enlever, il le chassa tout à fait.

Afin de ne pas laisser oisifs les soldats macédoniens, et dans l'espoir de recouvrer le royaume paternel, Démétrius alla tenter la fortune en Asie, à la tête de bonnes troupes et d'une flotte redoutable par la forte construction des vaisseaux. Mais il tomba dans les mains de Séleucus, qui le traita d'abord avec une générosité royale. Il s'était écrié en apprenant qu'il était en son pouvoir : *Je te remercie, ô Fortune, de m'avoir offert une aussi belle occasion de montrer ma clémence.* Mais Démétrius ne sut pas, même dans cette position, réformer l'inquiétude de son caractère actif et entreprenant. Séleucus se vit contraint de le faire renfermer dans une forteresse, et de repousser également les instances que lui adressèrent rois, princes et cités pour obtenir sa délivrance, l'offre d'une somme considérable de la part de Lysimaque pour le faire mourir, et les prières incessantes d'Antigone, qui, pour la rançon de son père, était prêt à céder tout ce qu'il possédait en Grèce, et à se donner lui-
Fin de Démétrius. 284. même en otage. Trois ans s'écoulèrent, et Démétrius Poliorcète termina sa vie, abrégée par des excès de tous genres.

Pyrrhus porta bientôt en Grèce ses armes triomphantes. Mais la Macédoine ne tarda pas à endurer impatiemment de se voir

réduite à n'être qu'une province de l'Épire, elle naguère la maîtresse du monde. Lysimaque, profitant de ce mécontentement, força Pyrrhus de rentrer dans le royaume paternel, dont il sortit peu après pour aller faire la guerre en Italie. Lysimaque, dont les vices semblaient s'accroître avec l'âge, se livrait aux caprices des femmes, qu'il épousait et tuait avec une égale facilité; il finit par tomber aussi au pouvoir de Séleucus.

L'empire macédonien se trouva désormais divisé en trois branches : celle des Séleucides en Syrie; celle des Ptolémées en Égypte, et celle des Macédoniens en Grèce; sans parler de divers petits États qui s'étaient formés de ses débris, non plus que des royaumes éloignés de l'Inde et de la Bactriane.

Ainsi, à peine la mort eut-elle glacé la main vigoureuse qui réunissait en une seule volonté tant de volontés contraires, on ne vit plus cet accord d'intérêts et de sentiments qui constitue les nations; tout fut désordre, et le despotisme militaire ne put que multiplier les crimes de l'ambition et de la force brutale. Guerriers et rien de plus; les nouveaux chefs ne songeaient qu'à se battre et à s'enrichir, peu soucieux de constituer une administration durable dans l'intérieur des pays.

Mais il s'établit entre eux une lutte d'amour-propre, et chacun d'eux voulut éterniser son nom en construisant des cités. On en attribue trente-cinq au seul Séleucus, qui ne fit que mettre à exécution les projets d'Alexandre. Les Macédoniens, qui, de beaucoup plus libres que les Grecs, avaient su conserver, même sous la domination de rois, et de rois conquérants, de la dignité et de la franchise, répandirent de nouveaux sentiments parmi le peuple de l'Asie. L'industrie grecque pénétra dans la Bactriane et dans tout l'Orient; elle donna de la vie au commerce entre les États despotiques voisins; les franchises municipales dont jouissaient les villes leur apprenaient à intervenir dans la confection des lois auxquelles elles devaient obéir. La civilisation et la langue grecques, se propageant dans le pays conquis, effacèrent ou adoucirent les traits caractéristiques des différentes nations; les langues diverses ne furent plus que des dialectes populaires. L'Asie adopta les mœurs et les idées grecques, en même temps que le luxe, la science, les superstitions de l'Euphrate et du Nil passaient en Europe. Il en résulta un sentiment de nationalité moins vif, des différences moins prononcées entre les peuples, une grande facilité pour la conquête dès qu'un étranger puissant se présenterait pour l'entreprendre.

Influence macédonienne.

Et cet étranger se montra dans le peuple de Rome. Poursuivons toutefois l'histoire partielle de ces divers États jusqu'au moment où ils auront à leur tour à exercer la valeur et à orner les triomphes de la gigantesque cité bâtie sur les bords du Tibre.

CHAPITRE II.

LA SYRIE; LES SÉLEUCIDES (1).

Seleucus Nicanor. 307. Le nouveau royaume de Syrie comprenait la Mésopotamie, la Médie, la Bactriane, l'ancienne Assyrie et une grande partie de l'Asie Mineure. Le premier soin de Séleucus avait été d'assurer aux Grecs les conquêtes d'Alexandre en Orient : aussi dominait-il véritablement sur tous les pays situés entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus.

Sandracottus. Dans le Pendjab cependant Sandracottus (2), de la caste des guerriers qui avaient servi sous Alexandre, réunit les quelques soldats laissés dans l'Inde par ce prince, en fit le noyau d'une
305. grosse armée, et déclara la guerre aux Macédoniens. Séleucus, s'étant avancé contre lui, pénétra jusque dans le Bengale; mais il se décida à conclure avec lui une alliance semblable à celle d'Alexandre avec Porus. Sandracottus put ainsi constituer l'un des plus grands empires qui aient jamais existé et conduire jusqu'à six cent mille hommes dans le Bengale. Séleucus reçut de lui de riches présents et cinq cents éléphants, qui l'aidèrent puissamment à triompher de ses rivaux. Ce traité rendit toute son activité au commerce des Indes, qui depuis ne fut plus interrompu.

301. Après la bataille d'Ipsus, Séleucus, à coup sûr le plus puis-

(1) Aucun écrivain ne traite spécialement de cette partie de l'histoire : nous nous sommes servis de ceux qui se sont occupés de celle de Rome, des livres des Machabées, des *Antiquités hébraïques* de Josèphe. La numismatique nous a été d'un grand secours pour coordonner ces fragments épars. On peut consulter indépendamment des histoires générales : HEYNE, Opuscula, tom. IV; *Opum regni macedonici auctarum, attritarum et eversarum causæ probabiles.* — VAILLANT, *Imperium Seleucidarum, sive Historia regum Syriæ*; 1681, in-4°. — FROELICH, *Annales rerum et regum Syriæ*; Vienne, 1754. — GUYON, *Histoire des Séleucides.* — NIEBUHR, *de la Version arménienne d'Eusèbe.*

(2) *Schandra-goupta*, protégé de la lune.

sant des successeurs d'Alexandre, fonda deux villes importantes, Séleucie, en face de la ville moderne de Bagdad, et Antioche, sur l'Oronte. La première enleva sa population et sa splendeur à Babylone, qui à partir de ce moment disparut de l'histoire; Antioche, durant seize siècles, demeura la reine de l'Orient, jusqu'à l'époque où elle fut détruite par Bibars, soudan de l'Égypte.

Antioche, fameuse pour son luxe, sa frivolité, ses plaisirs, non moins que par son goût pour les belles-lettres et pour les arts, était entourée dans ses plus beaux temps d'une enceinte de 10,000 pas de circuit, comprenant quatre cités ayant chacune ses murailles et ses fortifications particulières. La première eut pour fondateur Séleucus; la seconde, ceux qui y accoururent lorsqu'elle devint la capitale de l'empire, attirés par les priviléges accordés à ses habitants; la troisième, Séleucus Callinique, et la quatrième, Antiochus Épiphane. A deux lieues de distance, au midi de l'Oronte, s'élevait le petit village de Daphné, près d'un bois consacré par Séleucus à Apollon et à Diane, auxquels il fit élever un temple devenu l'un des plus célèbres sanctuaires du paganisme. Le bois consacré à la mémoire de Daphné, qui se déroba inutilement aux embrassements du dieu de la lumière, avait quatre-vingts stades de tour (1); des ruisseaux limpides y serpentaient sous des ombrages délicieux, asiles de la volupté. Dans le sanctuaire était la statue colossale du dieu, représenté une coupe d'or à la main et faisant une libation sur la terre. La colonie grecque d'Antioche avait imité dans ce lieu les rites de la Grèce, une fontaine *Castalie* y épanchait ses ondes prophétiques. Près de là, dans un stade, se reproduisaient les jeux de l'Élide, pour lesquels la ville dépensait chaque année quinze talents d'or. Des voyageurs, accourus de tous côtés, animaient ce village et apportaient des richesses au sanctuaire, où abondaient l'or, les pierreries et tous les chefs-d'œuvre de l'art grec. Les exemples du dieu séducteur y étaient imités à l'envi, et quiconque vivait sans amours, à Daphné, était considéré comme un homme de rien (2). Antioche.

Séleucus avait augmenté beaucoup son empire en y ajoutant

(1) 80 stades, 4 lieues environ.

(2) Voy. STRABON, liv. XVI. — SOZOMÈNE, V, 19. — J. CHRYSOSTOME, *in S. Babyla*. — LIBANIUS, *in Nœnia*. — CASAUBON, *ad Hist. Aug.* — GUYON, *Histoire des Séleucides*, tom. VII, p. 35-36.

une partie des pays dominés par Antigone, la Syrie, la Cappadoce, la Mésopotamie, l'Arménie; mais quand Lysimaque, son rival, succomba dans la bataille de Cyropédion, il réunit à la Syrie toute l'Asie antérieure. Il aurait ménagé à son empire une existence plus brillante s'il en eût établi le siége sur le Tigre, en prenant l'Euphrate pour frontière. Il se rapprocha au contraire de la Grèce, et se trouva mêlé aux petites guerres et aux intrigues à l'aide desquelles les successeurs d'Alexandre
301-283. voulurent maintenir l'équilibre entre eux. Il conserva néanmoins à l'Asie dix-huit années de paix, préférant à la gloire militaire les arts et la tranquillité, surtout pour faire prospérer le commerce, et il y réussit par la fondation de cités nouvelles et au moyen de communications qu'il établit par l'Oxus et les autres fleuves. Il restitua à la ville d'Athènes la bibliothèque que lui avait enlevée Xerxès; et, ayant divisé son royaume en soixante-douze satrapies, il prit soin de n'y nommer que des naturels du pays, maxime que ses successeurs mirent malheureusement en oubli. Afin que personne ne pût concevoir la pensée de démembrer la monarchie, il confia le gouvernement de
283. la haute Asie à son fils Antiochus, auquel il céda aussi Strato-
281. nice, sa femme, lorsqu'il se fut aperçu qu'il en était épris. Il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, dont il était le bienfaiteur, au moment où il allait rentrer dans la Macédoine, sa patrie; et avec lui s'éteignit la splendeur de ce royaume.

Antiochus, son successeur, accourut pour défendre les conquêtes paternelles; mais, se laissant subjuguer par les flatteries de Ptolémée Céraunus, le meurtrier de son père, il lui céda la Macédoine. Celui-ci épousa sa propre sœur, veuve de Lysimaque, et égorgea dans ses bras les enfants qu'elle avait eus de son premier mari, parce qu'une faction s'agitait en leur faveur: mais il ne s'était pas écoulé une année et demie qu'il tombait lui-même sous les coups des Gaulois ou Galates.

Gaulois. Ces ennemis terribles avaient envahi la Macédoine, la Thrace, la Thessalie; mais ils essuyèrent un rude choc de la part des Grecs et d'Antiochus, qui dans cette circonstance reçut le titre
277. de *Soter* ou sauveur. Le roi de Pergame les prit à sa solde, et leur céda la contrée qu'ils nommèrent Galatie: il se servit d'eux pour fonder une dynastie nouvelle et pour ériger la Bithynie en royaume, malgré les efforts d'Antiochus qui s'y opposait. Les Gaulois, faisant trafic de leur valeur, et assurant la victoire à quiconque voulait les acheter, en vinrent à un tel degré de con-

fiance dans leurs forces que quatre mille d'entre eux, appelés en Égypte par Ptolémée Philadelphe, tentèrent de s'emparer du royaume des Pharaons. Antiochus les défit à Sardes; mais 275.
ils ne cessèrent pas de se rendre redoutables jusqu'à l'avénement du troisième roi de Pergame. Antiochus dut, pour s'opposer à leurs progrès, renoncer à la guerre qu'il avait déclarée 264.
à Ptolémée II, roi d'Égypte, en faveur de Magas, prince de Cyrène, qui s'était révolté contre son frère, et il mourut près d'Éphèse dans une bataille livrée à ces Gaulois. Il bâtit deux villes, et ne perdit rien des possessions dont il avait hérité. Mais pour un empire fondé sur la conquête, c'est un signe de décadence prochaine que d'échouer dans de nouvelles entreprises. Un État qui n'a d'ailleurs pour se soutenir que les qualités personnelles de son chef n'a qu'une vie artificielle et prête à s'éteindre.

Ce fut en effet pour le royaume de Syrie un appui bien débile qu'Antiochus Théos, qui se livra de plus en plus aux intrigues de femmes. Antiochus Théos. 261.
Laodice, sa belle-sœur à la fois et sa femme, ainsi qu'Apamée, sa sœur, le poussèrent contre Ptolémée Philadelphe. Cette dernière était veuve de Magas, roi de Cyrène; ne voulant pas accorder à Ptolémée la main de Bérénice sa fille, qui lui avait été fiancée en signe de paix après une longue guerre, elle avait appelé pour la lui donner en mariage Démétrius, frère du père d'Antigone Gonatas. Mais elle s'en était éprise elle-même en le voyant, et il l'avait payée de retour en maltraitant Bérénice. Celle-ci, irritée, le fit assassiner dans les bras d'Apamée, qui s'était rendue à la cour d'Antiochus Théos, pour l'exciter contre Ptolémée, devenu l'époux de Bérénice, et parvint à lui faire déclarer la guerre. La fortune lui ayant été contraire, il se réconcilia avec son adversaire, et prit pour femme sa fille, en répudiant Laodice.

Durant ce temps, plusieurs provinces de l'Asie s'étaient soustraites à son autorité. Arsace (*Aschag*), pour venger l'outrage fait par le satrape Agathocle à la pudeur de son frère, chassa de la Parthie le gouverneur macédonien, et, ayant réuni les Parthes. 256.
tribus nomades, forma un royaume qui par la suite alla toujours croissant au préjudice des Séleucides. Son fils Artaban ou Ardivan commença la dynastie des Arsacides, qui compta vingt princes et finit au premier des Sassanides.

D'un autre côté, Théodote, gouverneur macédonien de la Bactriens. 254.
Bactriane, se rendit indépendant, et constitua un nouveau

royaume qui, à son origine, si nous en croyons Justin, ne comprenait pas moins de mille cités. Tous les successeurs de Théodote furent Grecs, et il paraît que leur domination s'étendit parfois jusqu'aux rives du Gange et aux frontières de la Chine : Démétrius, l'un d'eux, régna sur l'Inde septentrionale et sur le Malabar (1). Ce royaume fut ensuite détruit par les Scythes, selon Strabon, et, selon Justin, par les Parthes. L'empire de Darius resta ainsi divisé entre plusieurs princes jus-

(1) On ne connaissait jusqu'à nos jours que fort peu de médailles des rois de la Bactriane : mais le général Allard, qui demeura dans les Indes de 1815 à 1835, et y fut chargé de l'organisation militaire du royaume de Lahore, fit présent, lors de son retour en France, à la Bibliothèque royale, de plusieurs médailles qui peuvent se diviser comme il suit :

1° Monnaies grecques des rois macédoniens de la Bactriane et de l'Inde septentrionale ;

2° Monnaies des mêmes rois avec la légende grecque d'un côté et bactrienne de l'autre ;

3° Monnaies bilingues des conquérants scythes ;

4° Plusieurs autres d'époque incertaine, dans lesquelles l'art a dégénéré, offrant un mélange de symboles et d'inscriptions persanes, grecques, indiennes.

On peut, à l'aide de ces médailles, retrouver la série des rois macédoniens dans ce pays ; jusque-là le nom même de plusieurs était ignoré.

Voy. RAOUL ROCHETTE, *Notice sur quelques médailles grecques inédites de la Bactriane et de l'Inde*; Journal des Savants, 1834-1836.

Les fragments peu nombreux de l'histoire de ce royaume avaient été recueillis par THÉOPHILE SIGEFRID BAYER, *Historia regni Græcorum Bactriani, in qua simul græcarum in India coloniarum vetus memoria explicatur; accedit* CHRIST. THEODORI WALKERII *Doctrina temporum indica cum paralipomenis* (Pétersbourg, 1738). Voici ce qu'il est possible d'en tirer. A Théodote I succéda, en 243, son fils Théodote II, qui fit la paix avec Arsace, auquel son père avait fait la guerre. Il fut détrôné par Euthydème de Magnésie (221), contre lequel marcha Antiochus le Grand avec des secours fournis par Arsace (209-206) ; mais, quoique réduit à livrer ses propres éléphants, un traité de paix lui permit de conserver la couronne et de marier son fils Démétrius à une fille d'Antiochus. Ce Démétrius, étendant au loin ses conquêtes vers le levant, se rendit maître de l'Inde septentrionale et du Malabar. A la même époque la Bactriane avait pour roi Ménandre, qui poussa ses conquêtes dans la Sérique. Il paraît que de son temps la Bactriane aurait été divisée en plusieurs États grecs, qui se seraient peut-être rendus indépendants lors de l'expédition d'Antiochus III. Sous Eucratidas (181 ?), successeur de Ménandre, le royaume de Bactriane s'agrandit plus que jamais, ce prince y ayant réuni, avec l'aide de Mithriade, roi des Parthes (148), les conquêtes de Démétrius dans l'Inde. Puis il fut assassiné par son fils, peut-être Eucratidas II, qui lui succéda. Ce dernier s'allia avec Démétrius II, roi de Syrie, pour une expédition contre les Parthes (142) : mais il fut ensuite dépouillé par Arsace VI d'une partie de ses États ; de sorte qu'il ne tenta plus rien contre les nomades de l'Asie centrale, et son royaume divisé passa aux Parthes avec les pays en deçà de l'Oxus,

qu'aux Sassanides, lorsque Ardeschir réunit la Perse en un seul royaume, et que Sapor son fils fit périr les descendants de tous ces petits souverains (1).

On ne sait pas bien qui étaient ni d'où venaient les Parthes, qui figurèrent si souvent depuis dans l'histoire du monde. On ignore s'ils étaient originaires du Curdistan, du pays des Scythes ou de celui des Turcs. Ces terribles cavaliers, aux évolutions rapides, s'établirent dans le voisinage de la mer Caspienne, cinq années environ après la défection de Théodote. Poussant de là leurs excursions dans d'autres parties de la Perse orientale (2), ils s'étendirent de plus en plus vers l'occident, au grand dommage de la Syrie, sans pouvoir toutefois se fixer à demeure sur l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Ils eurent d'abord pour capitale Hécatompyles, puis Ctésiphon sur le Tigre, et Ecbatane d'Hyrcanie. Sans commerce et sans agriculture, la guerre était leur seule occupation. Le luxe effréné de la cour d'Antiochus, qui, dans ses expéditions contre eux, menait à sa suite plus de courtisans que de guerriers, laissa libre carrière à leurs progrès. Ce Parthes.

Bayer a disposé de la manière suivante cette chronologie des dynasties grecques dans la Bactriane :

255. Théodote fonde la monarchie de la Bactriane.
250. Premiers mouvements des Parthes.
246. Seconde époque de la domination des Parthes.
244. Arsace occupe l'Hyrcanie.
243. Il prépare la guerre contre Théodote.
242. Théodote II conclut la paix avec les Parthes.
241. Arsace fuit par suite de l'invasion de Séleucus Callinique.
240. Ce dernier est vaincu. Troisième époque de la domination des Parthes.
239. Commencement du règne d'Attalus, roi de Pergame.
220. Euthydème de Magnésie chasse le roi Théodote.
209. Antiochus le Grand fait la guerre aux Parthes.
208. Il la fait à Euthydème.
206. Il conclut la paix avec celui-ci.
196. Ménandre, quatrième roi de la Bactriane.
181. Eucratide, cinquième roi.
152. Mithridate, Parthe, occupe l'Hyrcanie du milieu et l'Élymaïde.
147. Fin de la guerre indienne.
146. Eucratide, sixième roi de la Bactriane.
141. Démétrius Nicanor est pris par les Parthes.
136. Mort de Mithridate le Grand, roi des Parthes.

(1) Voy. sur les royaumes formés des débris de l'empire Perse un mémoire du major VANS KENNEDY, dans les *Transactions of the literary Society of Bombay*, t. III ; Londres, 1823.

(2) Voy. MALCOLM, *History of Persia*, t. I, c. VII. — LONGUERUE, *Annales des Arsacides*.

prince envoyait d'Égypte à Antioche de l'eau du Nil dans des vases d'or à sa chère Bérénice (1); il abandonnait l'autorité à Thémison et à Ariston de Chypre, ministres de ses voluptés. Le peuple leur rendait les honneurs divins, et Hercule Thémison, étendu sur des coussins, enveloppé d'une peau de lion, recevait les offrandes des grands de la cour.

247. Lorsque mourut Ptolémée, Antiochus répudia Bérénice pour prendre Laodice, et assurer sa succession au fils qu'il avait d'elle; mais celle-ci, craignant l'inconstance de son mari, l'empoisonna, et régna en qualité de tutrice de Séleucus Callinique. Séleucus II. 246. Sa cruauté lui fit perdre une grande partie des États de son fils. Sa haine contre Bérénice la poussa à combattre quiconque était favorable à l'Égypte, jusqu'au moment où elle parvint à faire égorger sa rivale et le fils de celle-ci. Le désir de venger ce double assassinat mit en armes les villes de l'Asie antérieure et l'Égypte entière. La Syrie fut dévastée, et le sang de Laodice, les incendies et le pillage suffirent à peine à assouvir ces ressentiments. L'ennemi le plus redoutable de Séleucus II fut son frère Antiochus Hiérax (*le vautour*), qui se rendit maître de la Lydie et d'une partie de l'Asie Mineure. Secondé par les Gaulois, il mit le trouble dans le royaume de son frère jusqu'au moment où on le fit prisonnier. C'est en se sauvant d'Égypte qu'il fut tué par des brigands.

Tandis que Séleucus était occupé à se défendre contre lui et 243 à 238. à soumettre les provinces de l'Asie supérieure, Eumène, roi de Pergame, et Arsace, roi des Parthes, augmentaient l'un et l'autre leur puissance. Ce dernier, ligué avec le roi de Bactriane, vainquit Séleucus, et ce fut là pour les Parthes la véritable époque de la fondation de leur empire. Plus malheureux encore dans une seconde expédition, Séleucus tomba entre les mains de ses ennemis, et l'on dit qu'il resta leur prisonnier durant dix années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort; mais il paraît plus vraisemblable qu'il recouvra sa liberté, et finit tranquillement ses jours en fondant plusieurs villes et en agrandissant Antioche.

Séleucus III. 224. Séleucus Céraunus (*le foudre*) fut empoisonné après trois ans de règne, lorsqu'il s'occupait des préparatifs d'une expédition contre Attale, roi de Pergame, qui avait soumis à son autorité toute l'Asie Mineure, depuis le Taurus jusqu'à l'Hellespont.

(1) Athénée, VII, 12.

Achéus, oncle maternel du roi défunt, raffermit de nouveau, durant une sage régence, le pouvoir des Séleucides dans l'Asie antérieure ; il refusa la couronne qui lui était offerte, et l'assura à Antiochus III, qui reçut plus tard le surnom de Grand. Tandis Antiochus III. 223. qu'Achéus, nommé par lui gouverneur de l'Asie Mineure, domptait le roi de Pergame, les satrapes Molus et Alexandre faisaient soulever la Médie et la Perse ; son premier ministre, Hermias de Carie, exaspérait les peuples en le trahissant ; enfin, Achéus lui-même se révolta. Mais Antiochus les vainquit tous : il fit assassiner Hermias, et Achéus tomba entre ses mains. Il chercha alors à enlever aux Ptolémées leurs possessions en Syrie ; mais, bien que la fortune l'eût favorisé d'abord, elle l'abandonna à Raphia. Il fut aussi malheureux dans son expédition 214-208. contre Arsace III, qui s'était emparé de la Perse ; car il se vit obligé de lui céder entièrement la Parthie et l'Hyrcanie, à la condition qu'il le seconderait dans la guerre qu'il allait entreprendre contre la Bactriane. Cette guerre fut suivie d'une paix 206. qui assura à Euthydème la couronne et la totalité du territoire. Antiochus marcha alors contre l'Inde, mais il ne franchit pas l'Indus, ou ne s'avança guère au delà. Tant de combats n'eurent d'autre résultat que de remettre les Séleucides en possession des provinces de l'Asie supérieure, à l'exception de celles qui s'étaient définitivement séparées de leur empire.

Antiochus avait surtout à cœur d'enlever l'Égypte aux Ptolémées ; il se ligua dans cette intention avec Philippe de Macédoine, les chassa de la Syrie, et s'avança vers le cœur de leurs 203-198. États ; mais les Ptolémées demandèrent secours aux Romains, avec lesquels il eut ainsi la guerre.

CHAPITRE III.

LES LAGIDES EN ÉGYPTE (1).

Le peuple égyptien n'avait jamais pu se ployer au joug des Perses, qui avaient ses croyances et son culte en horreur ; et

(1) Les historiens particuliers nous manquent également ici, et de plus les livres hébreux et les médailles. Quelques monuments d'épigraphie grecque et des inscriptions hiéroglyphiques suppléent à cette disette de documents. On peut consulter : VAILLANT, *Hist. Ptolemæorum* ; Amsterdam, 1701, in-fol. — CHAMPOLLION FIGEAC, *Annales des Lagides, ou Chronologie des rois d'Égypte*,

de temps à autre il avait protesté par de sanglantes révoltes contre leur intolérance et leur domination; mais il se résigna sans peine au gouvernement des Ptolémées, qui lui firent oublier, par la liberté laissée au culte et par le sentiment du bien-être présent, ses grandeurs passées et ses espérances dans l'avenir. Alexandrie, simple colonie militaire dans le principe, acquit bientôt l'importance que lui assurait sa situation. En outre des indigènes et des mercenaires à la solde du roi que l'on y rencontrait, elle était habitée par des gens de toute nation, confondus sous le nom d'Alexandrins, parmi lesquels figuraient principalement des Grecs et des Juifs. Quand il serait si important de connaître l'histoire de cette ville, où convergeaient, comme les rayons au foyer de la lentille, les civilisations diverses de l'Orient et de l'Occident, nous nous trouvons dans les ténèbres pour ce qui la concerne, et pourtant c'est là que se résume toute l'histoire de l'Égypte.

Ce pays, dont Alexandre voulait faire un royaume puissant, le principal centre du commerce, le siége de la science et des beaux-arts, échut, lors du premier partage de son empire, à

Ptolémée Soter. 323.

Ptolémée Soter, qui passait pour fils naturel de Philippe, bien qu'il se dît né de Lagus. La dynastie des Lagides, qui finit avec Cléopâtre, prit son nom de ce dernier. Aussi habile dans le conseil que sur le champ de bataille, et particulièrement aimé d'Alexandre, Ptolémée fut le seul parmi ses successeurs qui sut se tenir en garde contre la manie des conquêtes. Il se concilia les Égyptiens en les délivrant des concussions de Cléomène, que le héros macédonien leur avait donné pour gouverneur, et considéra toujours l'avantage du pays comme le sien propre. Il favorisa donc le commerce; loin d'opprimer la religion, il l'appela habilement en aide à son système, et la fit concourir à la fusion des vainqueurs avec les vaincus. Il créa une flotte et une armée, en achetant un grand nombre de ces mercenaires dont le courage était au service du plus offrant. Il s'abstint pourtant de faire la guerre par ambition. Contraint de prendre parti

successeurs d'Alexandre le Grand. Quelques erreurs de cet important ouvrage ont été corrigées par : IDELER, *Ueber die reduktion ægyptischer Data aus den Zeiten der Ptolomäer*; Berlin, 1834.—LETRONNE, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains, tirées des inscriptions grecques et latines*; Paris, 1823. — HEYNE, *De genio sæculi Ptolemæorum*, Opusc., t. I. — MATTER, *Essai historique sur l'École d'Alexandrie*; 1820. — I. C. SCHMIDT, *Opuscula res maxime Ægyptiorum illustrantia*; 1765. Il s'occupe surtout du commerce d'Alexandrie.

dans les dissensions des autres chefs, il se conduisit avec une telle circonspection, qu'il ne hasarda jamais la sûreté de l'Égypte; et quand on vint l'attaquer dans ses États, il sut profiter en capitaine expérimenté des avantages que lui offrait la nature du pays.

La Phénicie et la Célésyrie étaient pour lui d'une extrême importance à cause de leurs bois de construction; il conquit ces provinces aussitôt après la chute de Perdiccas (320), mais elles ne tardèrent pas à lui être reprises par Antigone (314). Il les recouvra lorsqu'il eut défait Démétrius à Gaza (312); puis il dut les abandonner encore une fois à Antigone, qui en fut maître tant que dura la paix (311). Envahies de nouveau par Ptolémée lorsqu'il entra dans la ligue contre Antigone (303), elles demeurèrent sous la domination de l'Égypte jusqu'à Antiochus le Grand (203). La Syrie et Jérusalem furent aussi assujetties par Ptolémée.

Sa flotte le rendit maître des villes situées sur les côtes de l'Asie antérieure, de Chypre et des autres îles, bien que quelques-unes d'entre elles conservassent leurs rois particuliers. Il étendit aussi ses possessions dans l'intérieur de l'Afrique. La Cyrénaïque était parvenue à un haut degré de puissance; elle avait chassé ses rois, repoussé les Perses et, sous un gouvernement aristocratique, elle rivalisait avec Carthage. Agitée pourtant par des dissensions entre les riches et les pauvres, elle s'adressa à Platon, le disciple de Socrate, pour qu'il lui donnât une constitution; mais celui-ci ne déféra pas à sa requête, parce que ses habitants avaient trop d'opulence et n'étaient pas assez dociles au frein. Les partis continuèrent donc à s'y débattre, à se persécuter, à s'exiler tour à tour. Les bannis, s'étant réunis au Spartiate Thymbron, chef des soldats mercenaires dans la guerre Lamiaque, l'amenèrent à leur prêter secours pour les faire rentrer dans leur patrie. Il se mit à leur tête, en effet, et s'empara de Cyrène; mais bientôt les citoyens, soutenus par Ophellas, général de Ptolémée, le chassèrent de leurs murs, et puis le condamnèrent à périr sur la croix. Les troubles ne cessèrent pourtant pas, et un autre général égyptien, Agis, vint apaiser une révolte. Ptolémée finit par demeurer maître de la Cyrénaïque, et Magas, son beau-fils, la gouverna durant cinquante années.

Cyrène. 403. — 321. — 312.

Ptolémée ne négligea pas l'administration intérieure. S'il ne se montra pas dans sa conduite personnelle et dans sa politique

plus loyal que les autres successeurs d'Alexandre, il les surpassa dans l'art de se concilier les vaincus. Il conserva la division de l'Égypte en nomes, bien qu'avec des modifications : il préposa des gouverneurs aux provinces du dehors, et il est probable qu'il ne conféra les magistratures qu'à des Macédoniens et à des Grecs. Il y avait notamment à Alexandrie quatre magistrats supérieurs : l'*exégète*, chargé des approvisionnements en vivres ; un grand juge, qui présidait aux matières judiciaires ; un *hypomnématographe* ou archiviste ; enfin, un *stratége* ou inspecteur de nuit, qui veillait à la tranquillité de la ville. Tout ce qui dans les anciennes institutions s'adaptait aux mœurs présentes et pouvait affermir le despotisme royal fut conservé avec soin. La religion garda ses idoles et leur culte ; mais la caste sacerdotale avait été atteinte de tels coups, sous la domination des Perses, qu'elle ne donnait plus d'ombrage au roi ; elle servait au contraire à le consacrer aux yeux du vulgaire, car les rois étaient divinisés, et les prêtres leur rendaient un culte particulier durant leur vie et après leur mort. Memphis, où les princes recevaient leur consécration, et qui renfermait le temple de Phta, considéré comme le principal sanctuaire national, resta la capitale du royaume.

Richesses. Si nous en croyons Appien (1), l'Égypte avait une armée de deux cent mille hommes d'infanterie, de quarante mille chevaux, de trois cents éléphants et de deux mille chars de guerre ; ses arsenaux renfermaient trois cent mille armures ; elle disposait de deux mille vaisseaux et de mille cinq cents galères ; sept cent quarante mille talents, c'est-à-dire quatre milliards de francs, se trouvaient dans son trésor. En supposant même ces évaluations exagérées, il est certain que la richesse de l'Égypte était immense, Ptolémée ayant apporté dans son royaume les trésors provenant du pillage de l'Asie. Les statues y abondaient encore plus qu'à Rome. Ses grandes solennités y attiraient une foule prodigieuse, et avec elle beaucoup d'argent. Il est vrai qu'à côté de l'extrême opulence on voyait la misère la plus désolante, sort commun aux pays antiques, où tous les genres de négoce qui élèvent aujourd'hui la classe moyenne étaient le partage des esclaves.

Commerce. Le commerce enrichit Alexandrie, qui en était le centre. Il se faisait avec l'Asie à l'aide des caravanes qui longeaient l'Oxus,

(1) APPIEN, *Hist. rom.*, *préf.*, ch. X.

la mer Caspienne, la mer Noire, se répandant de la Syrie et de la Mésopotamie dans toutes les villes maritimes de l'Asie antérieure et de la Phénicie. Le commerce qui se dirigeait vers l'occident de l'Afrique par l'intermédiaire de Cyrène était fort important, mais plus encore celui de l'Éthiopie, où les Égyptiens pénétrèrent alors, et où ils firent des établissements considérables, surtout pour la chasse des éléphants. La navigation, même sur le golfe Arabique, concernait moins l'Inde que l'Éthiopie. Afin de la favoriser, le second Ptolémée ouvrit de nouveaux ports, tels que ceux de Bérénice et de Myos-Hormos sur le golfe Arabique, avec une route pour les caravanes, qui de Bérénice conduisait, par Coptos, au bord du Nil, d'où les marchandises étaient transportées plus loin.

Le canal entre le Nil et le golfe Arabique, bien que terminé, n'était pas encore d'une grande utilité : ainsi le port d'Alexandrie sur le lac Maréotis était toujours plus fréquenté que celui qu'elle avait sur la mer.

Ptolémée attira dans cette ville un grand nombre de colons, et il y éleva, ainsi que ses successeurs, des édifices magnifiques, faits pour rivaliser avec ceux de Rhamsès et de Sésostris : elle eut des temples à Isis et à Sérapis, un théâtre, un cirque, un forum, une palestre, un manége, un musée, un gymnase, et surtout son phare, compté parmi les sept merveilles du monde. Ce nom, devenu ensuite commun à tous les phares ou fanaux maritimes, vint de l'île de Pharos, sur laquelle Ptolémée le fit construire, en réunissant l'île au continent par une digue d'un mille de longueur. On le voyait, dit-on, à une distance de dix lieues marines, ce qui suppose une incroyable hauteur. Cette construction fut terminée la première année du règne de Ptolémée Philadelphe, par l'architecte Sostrate, qui, pour réserver à lui seul ou à sa postérité l'honneur d'un ouvrage aussi remarquable, fit graver son nom sur la pierre, puis la revêtit d'un ciment sur lequel il traça le nom de Ptolémée. Le temps, en détruisant l'enduit, devait laisser apparaître l'inscription qu'il recouvrait. Cette tour fut renversée plus tard par un tremblement de terre (1). Phare.

(1) Voir, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (vol. X), la description d'Alexandrie telle qu'elle était au temps de Strabon, par Bonamy. On y trouve tous les passages des anciens auteurs qui parlent du Phare. Voici l'inscription qui a été interprétée par Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, etc., p. 40 : Σώστρατος Κνίδιος Δεξιφανοῦς θεοῖς Σωτῆρσι ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων. *Sostrate de Gnide*,

Une autre opération fameuse de cette époque fut le transport de la statue de Sérapis du Pont à Alexandrie. Ptolémée, convaincu de la nécessité de raviver le sentiment religieux, fond du caractère égyptien, prétendit avoir été averti en songe d'envoyer chercher cette statue. Mais comme les habitants du Pont refusaient de céder ce simulacre révéré, celui-ci, tout de marbre qu'il était, s'embarqua de lui-même, et sans avoir besoin de pilote aborda au port d'Alexandrie. Un temple magnifique, dit le Sérapéum, lui fut élevé dans cette ville, où son culte prévalut sur celui des anciennes divinités.

Le Musée, terminé par Philadelphe, renfermait tout ce qui constitue aujourd'hui une université. On y trouvait de vastes portiques pour se promener en enseignant, et les collections de livres les plus fameuses de l'antiquité, avec un grand nombre d'employés pour copier, corriger, dorer les papyrus. Partout où il y avait des livres, on envoyait demander à les emprunter, et puis on en faisait parvenir de belles copies à leurs propriétaires en gardant les originaux. Ainsi Athènes donna les ouvrages de ses trois tragiques, et reçut en échange un élégant exemplaire avec quinze talents. Cette bibliothèque réunit jusqu'à quatre cent mille volumes; et l'espace y manquant, le Sérapéum reçut en outre un dépôt supplémentaire de trois cent mille volumes. Les savants les plus renommés de tous les pays furent appelés pour professer dans le Musée et pour y diriger l'enseignement, qui, laissant peu à peu prédominer le naturel égyptien, finit par prendre un caractère sacerdotal. Démétrius de Phalère fut, dit-on, chargé le premier de la direction du Musée par Ptolémée; mais comme il lui avait conseillé de choisir Céraunus pour son successeur de préférence à Philadelphe, ce dernier l'exila quand il monta sur le trône; ne pouvant supporter les peines de l'exil, Démétrius se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. La bibliothèque du Musée fut brûlée sous Jules César; celle du Sérapéum le fut par les Sarrasins.

Athènes voyait ainsi transporter sur les rives du Nil l'arbre encyclopédique des sciences humaines qui, parmi tant de bouleversements, ne pouvait trouver un sol propice, une atmosphère tranquille qu'à l'ombre d'un trône; ombre pesante, toutefois, qui étouffait leur libre épanouissement. Quand il serait

fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs (Ptolémée et Bérénice), *pour le salut des navigateurs*. Voir aussi MANSO, *Alessandria sotto i Tolomei*; Leipzig, 1800.

vrai pourtant que les savants d'Alexandrie n'eussent produit que des ouvrages de critique, et un amas de règles dont on ne pourra jamais composer un chef-d'œuvre, nous devrions encore leur savoir gré de nous avoir transmis les fruits du génie, d'en avoir facilité l'intelligence à la plus lointaine postérité, en les commentant lorsque la mémoire des faits était encore récente et les usages encore vivants.

Le repos dont jouit l'Égypte durant quarante années, tandis que le monde entier retentissait du fracas des armes, lui procura les plus grands avantages. Si la paix suffit en effet à guérir les maux d'un pays contre le vœu même de ses dominateurs, son influence devait être bien autrement efficace quand Ptolémée savait tirer parti de ce que les temps et les événements lui offraient de favorable. Il réunissait le savoir à la vaillance, et s'occupa d'écrire les campagnes d'Alexandre et sa propre histoire. Tout en environnant le trône de la magnificence la plus fastueuse, il vivait avec la modestie d'un simple particulier.

Au mois de novembre 285, il associa au trône Ptolémée Philadelphe, qu'il avait eu de Bérénice, sa seconde femme; il disait alors qu'il était plus glorieux d'être le père d'un roi que de régner lui-même. Callisthène de Rhodes raconte, dans son histoire d'Alexandrie, les fêtes splendides qui furent données à cette occasion. Il fait d'abord la description minutieuse d'un pavillon royal construit exprès, dans lequel l'or, l'argent, les pierreries, les dépouilles des animaux les plus rares, les plus riches tissus de la Perse et de l'Inde, se trouvaient entassés à côté de meubles d'un travail exquis et faits des matières les plus précieuses. Il trace la marche du cortége, en tête duquel on voyait les bannières des différents corps de métiers admis à la cérémonie. La fête étant toute grecque, les personnages de la religion grecque y figuraient dans leur ordre hiérarchique; et le mythe de Bacchus, selon lequel les prêtres et les prêtresses remplissaient leurs diverses fonctions, en avait fourni les sujets principaux.

Ptolémée II. 285.

Un char élevé, à quatre roues, s'avançait d'abord traîné par soixante hommes et portant la figure assise de la ville de Nysa, haute de dix-huit coudées, vêtue d'une robe jaune brochée d'or et d'une tunique de Laconie. Un mécanisme intérieur la faisait se lever, verser du lait d'une coupe et se rasseoir ensuite. Elle tenait de la main gauche un thyrse autour duquel étaient roulées

des bandelettes; sa tête était couronnée de lierre et de raisin en or, entremêlés de perles.

Un autre char venait ensuite, traîné par trois cents hommes, sur lequel était une cuve où soixante satyres foulaient la vendange en chantant au son de la flûte des chansons faites pour la circonstance; Silène présidait à leur œuvre, et le vin doux coulait sur la route que suivait le cortége.

Venait ensuite une autre troupe portant en pompe des vases et des ustensiles d'or, savoir : quatre cratères d'or semblables à ceux de Laconie, autour desquels courait une guirlande de pampres; d'autres encore de la contenance de quatre métrètes; puis deux vases corinthiens, avec des figures remarquablement belles, quatre grands trépieds d'or et un buffet du même métal garni d'une vaisselle précieuse, et sur l'étagère un grand nombre de figures d'un travail exquis, deux calices d'or et deux de cristal doré, avec d'autres beaux ouvrages.

Suivaient seize cents enfants en tuniques blanches, couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entre eux portaient des conges d'or et quatre cents des conges d'argent, trois cent vingt autres portaient des coupes d'or et d'argent. Ils puisaient du vin dans les urnes et dans les tonneaux, et ceux qui se trouvaient dans le stade en buvaient à discrétion.

On voyait sur un troisième char à quatre roues, traîné par cinq cents hommes, un antre extrêmement profond peint en rouge et entouré de lierre, d'où s'envolaient des colombes, des ramiers, des tourterelles avec des rubans attachés à leurs pattes pour que les spectateurs pussent les prendre. Deux fontaines jaillissaient de cet antre, l'une de lait, l'autre de vin. Les nymphes qui entouraient le char portaient des couronnes d'or.

Sur un quatrième char figurait Bacchus à son retour des Indes. Le dieu était conduit en triomphe assis sur un éléphant, vêtu de pourpre, une couronne de lierre et de pampres d'or sur la tête, un thyrse d'or à la main, et avec la chaussure dorée. Devant lui, et sur le cou de l'éléphant, était assis un satyre de cinq coudées, couronné de feuillages de pin en or, qui semblait faire un signe de la main droite dans laquelle il tenait une corne de chèvre aussi en or. Tout le harnais de l'éléphant était en or, ainsi que la guirlande de lierre qui s'enlaçait à son cou. Après lui marchaient cinq cents petites filles vêtues de pourpre, et ornées de tresses en fil d'or.

Puis venaient cinq troupes nombreuses d'ânes, montés par des silènes et des satyres couronnés ; derrière eux vingt-quatre chars tirés par des éléphants, soixante par des béliers, douze par des snaks, sept par des oryx, quinze par des buffles, huit par des autruches, sept par des gazelles, quatre par des zèbres.

D'autres chars, traînés par des chameaux et par des mules, portaient les tentes de nations étrangères, et des femmes indiennes assises à côté d'autres femmes habillées en captives. Plusieurs chameaux marchaient chargés de trois cents mines d'encens, de deux cents livres de safran, de cassie, de cinnamome, d'iris et d'autres parfums. Des Éthiopiens suivaient avec des présents; les uns avec six cents dents d'éléphants, d'autres avec deux mille madriers d'ébène; d'autres encore avec soixante cratères en or et en argent. Deux mille quatre chiens tant de l'Inde que de l'Hyrcanie, ou molosses et autres, étaient accouplés avec des laisses aussi en or. Puis s'avançaient cent cinquante hommes portant des arbres auxquels était suspendue une grande quantité de gibier et de volatiles de toute espèce, comme perroquets, paons, faisans et autres oiseaux d'Éthiopie. On voyait ensuite cent trente moutons d'Éthiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'Eubée, vingt-six bœufs entièrement blancs, quatorze léopards, seize panthères, quatre lynx, trois jeunes ours, une girafe et un rhinocéros d'Éthiopie. Tous ces animaux avaient été réunis dans le but de flatter la passion de Ptolémée Philadelphe pour l'histoire naturelle; ce musée vivant dut sans doute contribuer à faire faire des progrès à la science.

Un autre char était suivi par des femmes richement vêtues et aux ornements magnifiques, portant inscrits sur leurs couronnes d'or les noms des villes de l'Ionie, des Grecs d'Asie et des îles assujetties à la domination des Perses.

Callisthène, ne faisant mention que de ce qui était en or et en argent, au milieu de cette pompe merveilleuse, passe sous silence beaucoup d'objets dignes d'être vus et racontés, tels qu'un grand nombre de bêtes féroces et de chevaux ; vingt-quatre lions de la plus forte espèce ; beaucoup d'autres animaux sauvages ; des aigles de douze coudées ; des chars à quatre roues avec les images des rois et des dieux ; un char portant six cents musiciens, parmi lesquels on voyait trois cents joueurs de cithare, dont les instruments étaient revêtus d'une feuille d'or battu et dont les couronnes étaient du même métal ; deux

mille taureaux d'une même couleur, avec le front et les cornes dorés ; sept palmiers hauts de huit coudées ; un foudre et un caducée, tous deux de quarante coudées, et un temple, le tout en or, avec une quantité de figures dorées. On comptait dans ce cortége trois mille deux cents couronnes d'or, et il y en avait une, enrichie de perles et consacrée aux mystères et aux cérémonies religieuses, d'une circonférence de quatre-vingts coudées, si bien qu'elle embarrassait l'entrée du temple de Bérénice. Nous abrégeons ce récit en passant les quatre cents chars qui portaient les vases d'argent, les vingt autres sur lesquels brillaient ceux en or, et les huit cents chargés d'aromates. Toute cette procession, où resplendissait tant de magnificence, marchait accompagnée de nombreuses troupes de cavalerie et d'infanterie couvertes d'armures éblouissantes.

Le premier Ptolémée survécut deux ans à cette solennité; Philadelphe suivit ses traces durant son règne de trente-huit ans, plus tranquille encore que celui de son père. Comme il n'avait aucun goût pour la guerre, il n'en favorisa les sciences qu'avec plus d'ardeur. Il multiplia les édifices, embellit Alexandrie, augmenta l'armée navale, et rendit l'Égypte la première puissance maritime et l'une des premières sur terre. Il eut toujours deux flottes nombreuses à l'ancre dans la mer Rouge et dans la Méditerranée. Deux cent mille fantassins, quarante mille cavaliers, trois cents éléphants, deux mille chars armés de faux, et un arsenal approvisionné pour armer trois cent mille Égyptiens, le mettaient à même de ne redouter aucun ennemi. S'il ne possédait pas en effet trente mille cités, comme le dit Théocrite, il avait certainement un royaume des plus florissants : les revenus de l'État s'élevaient à quatorze mille huit cents talents égyptiens, sans compter les tributs en nature; et malgré la nombreuse armée qu'il tint sur pied, il laissa à sa mort sept cent cinquante mille talents dans le trésor. Nous ignorons quel était le système de répartition de l'impôt ; nous savons seulement que la perception en était affermée dans les provinces du dehors, à la très-grande oppression du peuple.

Si l'adulation n'allait pas habituellement jusqu'à ressembler beaucoup à la moquerie, on pourrait prendre pour une ironie le surnom de Philadelphe (ami de ses frères) donné à ce prince, quand on pense aux dissensions continuelles dans lesquelles il fut engagé avec ses frères, qui périrent misérablement, ou dont

il fit trancher les jours sous de misérables prétextes. Sa jalousie l'anima souvent contre Magas, son frère utérin, à qui Ptolémée I avait, comme nous l'avons dit, confié le gouvernement de Cyrène. Magas marcha sur Alexandrie ; mais Philadelphe y fit entrer quatre mille Gaulois, en même temps qu'à son instigation les Marmarides, peuples nomades de la Libye, envahissaient la Cyrénaïque, ce qui força Magas à revenir sur ses pas. 303-262.

Magas s'était acquis l'amitié d'Antiochus I en épousant sa fille ; aussi celui-ci, dans l'intention de le seconder, s'empara-t-il de Damas ; ce qui ne l'empêcha pas de perdre plus tard ses provinces de l'Asie Mineure et la suprématie sur la mer Égée. Son fils Antiochus II se réconcilia avec le roi d'Égypte en épousant sa fille Bérénice, dont nous avons vu la fin malheureuse. Magas, ayant de son côté fiancé au fils de Ptolémée Philadelphe Bérénice, sa fille unique, avec Cyrène pour dot, cette province se trouva réunie à l'Égypte après cinquante et une années de séparation.

Ptolémée Philadelphe, dont la constitution était débile, s'appliqua surtout à conserver la paix ; il entretint des relations amicales avec les Romains, qui devaient bientôt diriger tout à leur gré dans ses États. Il donna à Fabius Gurgès et à chacun des ambassadeurs envoyés par Rome une couronne d'or, qu'ils acceptèrent ; mais ils les posèrent le lendemain sur la tête des statues du roi disséminées dans la ville. Les autres dons qu'il leur prodigua furent déposés par eux dans le trésor de Rome. C'était ainsi qu'ils acquéraient à leurs concitoyens une réputation de générosité et d'intégrité qu'ils ne devaient pas tarder à démentir.

Philadelphe, répudiant le genre de vie modeste de son père, introduisit la mollesse asiatique dans ses États. On vit alors pour la première fois une cour imposer le ton et la mode à tout le monde. Il corrompit les mœurs en donnant l'exemple de se marier dans sa propre famille, car il épousa sa sœur Arsinoé, veuve de Céraunus, qui exerça sur lui un pouvoir absolu, bien qu'elle ne fût plus en âge de le rendre père.

Sous son règne, la philosophie grecque pénétra jusque dans l'Éthiopie, et brisa dans ce pays le joug sacerdotal, qui jusque-là avait pesé sur toutes les classes. Ergamène, roi des Éthiopiens, surprit un jour tous les prêtres dans le temple, et se fit souverain absolu (1).

(1) DIODORE, III, 6, 3.

Ptolémée III. 246. Ptolémée Évergète, que Ptolémée Philadelphe avait eu de sa première femme répudiée, monta sur le trône après son père; mais, au lieu de se contenter comme lui de voir l'Égypte prospérer par le commerce et par une politique prudente, il ambitionna la gloire périlleuse de conquérant. Séleucus II ayant répudié sa sœur, il résolut de la venger. Son armée se répandit donc dans l'Asie antérieure, conquit la Syrie jusqu'à l'Euphrate et une grande partie de l'Asie Mineure, de la Cilicie à l'Hellespont. Cette expédition fut favorisée par les dissensions nées entre Séleucus et son frère Hiérax. Évergète eut de plus l'avantage de ne pas avoir à combattre les Parthes et les Bactriens, dont les royaumes ne faisaient que de se fonder. Il ramassa dans ses excursions un immense butin, et ce qui flatta surtout les Égyptiens, ce fut de lui voir rapporter deux mille cinq cents simulacres enlevés à l'Égypte, durant les guerres de Darius, et soixante durant celle de Cambyse. Cette restitution patriotique et religieuse lui valut la vénération des Égyptiens et le surnom d'Évergète (*bienfaiteur*).

Il finit par conclure avec Séleucus une trêve de dix ans, en abandonnant spontanément ses conquêtes, à l'exception de Séleucie-Piérie, port d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte.

Bérénice, sa femme, avait fait vœu, s'il revenait vainqueur, de faire offrande de sa chevelure au temple élevé dans Chypre par Philadelphe en l'honneur d'Arsinoé. Elle accomplit son vœu; mais quelque temps après la chevelure disparut. Alors l'astronome Conon, de Samos, déclara l'avoir découverte dans le firmament, et il en donna le nom aux sept étoiles voisines de la queue du Lion; aussitôt des fêtes sacrées et profanes célébrèrent la chevelure de Bérénice, immortalisée par les savants et par les poëtes.

Ptolémée, tournant ensuite ses armes vers le midi, soumit la plus grande partie de l'Abyssinie, une portion du pays montagneux qui s'étend le long du golfe Arabique, la plaine de Sennaar jusqu'au Darfour, et la haute chaîne de montagnes qui se prolonge au delà des sources du Nil. Il dirigeait en personne cette expédition, tandis que ses généraux occupaient par terre et par mer les côtes de l'Arabie Heureuse. Ptolémée Évergète éleva à Adulis en Éthiopie un monument dont l'inscription, qui a tant exercé les érudits (1), portait que son père

(1) COSMAS INDICOPLEUSTES nous en a conservé une copie. Voy. *Monumentum adulitanum*, dans la *Bibl. Græca* de Fabricius, tom. II. — MONTFAUCON,

lui avait laissé, outre l'Égypte proprement dite, la Libye, c'est-à-dire l'Afrique occidentale jusqu'à Cyrène, la Célésyrie, la Phénicie, la Lycie, la Carie, Chypre et les Cyclades.

Ainsi durant un siècle entier l'Égypte fut gouvernée par trois grands rois, et il était néanmoins possible de s'apercevoir que la monarchie allait déclinant. Toutes ces expéditions l'épuisaient sans fruit, sauf l'activité qu'elles imprimaient au commerce. Alexandrie, qui en était le centre, voyait une foule immense affluer dans ses murs (1) et devenait un foyer de corruption alimentée encore par les dépouilles de pays extrêmement riches. Les rois eux-mêmes, donnant l'exemple d'un orgueil fastueux et d'une faiblesse lascive, se livraient sans mesure à leur goût pour les femmes. Ptolémée eut pour maîtresse Thaïs, la courtisane la plus célèbre après Aspasie; Philadelphe avait un sérail. Bérénice gouvernait à son gré Évergète.

Coll. Patr., t. II. — CHISHULL, *Antiq. Asiat.*, p. 76. — *Musée pour l'histoire de l'antiquité*, Berlin, 1810, t. II, p. 105-166. — SACY, *Annales des Voyages*, vol. XII, p. 330.

C'est, en définitive, une liste des pays possédés par l'Égypte, mais dont l'altération des noms rend l'interprétation très-difficile. En voici le sens : « Le grand roi Ptolémée fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé, dieux Adelphes, petit-fils du roi Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux Soters, descendant du côté paternel d'Hercule, fils de Jupiter, et du côté maternel de Dionysius, fils de Jupiter, ayant reçu de son père la couronne d'Égypte, de Libye, de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Lycie, de Carie et des Cyclades, puis conduit en Asie une armée nombreuse de fantassins, de cavaliers, de vaisseaux et d'éléphants du pays des Troglodytes et de l'Éthiopie, pris par son père et amenés par lui de ces contrées en Égypte, où ils furent dressés pour la guerre, s'empara de tous les pays voisins de l'Euphrate, de la Cilicie, de la Pamphylie, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace, des troupes et des richesses de ces contrées, des éléphants indiens qui s'y trouvaient, des rois qui les gouvernaient; ayant ensuite traversé le fleuve, il soumit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, la Médie, et tout le reste du pays jusqu'à la Bactriane. Ayant recouvré les dieux et les choses sacrées enlevés aux Égyptiens par les Perses, il les renvoya en Égypte avec d'autres trésors pris en ces divers lieux... » (*Le reste est perdu.*)

(1) DION CASSIUS (*Discours aux Alex.*), en vantant cette ville pour son immense population, ajoute : Ὁρῶ γὰρ ἔγωγε οὐ μόνον Ἕλληνας παρ' ὑμῖν, οὐδ' Ἰτάλους, οὐδὲ ἀπὸ τῶν πλησίων Συρίας, Λιβύης, Κιλικίας, οὐδ' ὑπὲρ τοὺς ἐκείνους Αἰθίοπας, οὐδὲ Ἄραβας, ἀλλὰ καὶ Βακτρίους, καὶ Σκύθας, καὶ Πέρσας, καὶ Ἰνδῶν τινὰς οἳ συνθεῶνται καὶ πάρεισιν ἑκάστοτε ὑμῖν. *Car je vois parmi vous non-seulement des Grecs et des Italiens avec des Syriens, des Libyens, des Ciliciens, des Éthiopiens et des Arabes, mais aussi des Bactriens, des Scythes, des Perses et quelques Indiens, qui tous viennent se rencontrer dans votre cité.*

Ptolémée IV. 221. Les choses allèrent en empirant sous Ptolémée Philopator. Il se plut toutefois à favoriser les sciences, et fit même élever un temple à Homère. Il montra une grande générosité envers Rhodes, lorsqu'elle fut renversée par un tremblement de terre, car il lui expédia trois cents talents en argent, un million de mesures de froment, les matériaux nécessaires pour construire vingt galères à trois rangs de rames, autant à cinq, et trois mille talents pour élever un nouveau colosse. Cet envoi était accompagné de cent architectes, de trois cent cinquante ouvriers, et d'une promesse de quatorze talents par an pour leur entretien, tant que les Rhodiens auraient besoin d'eux. Il ajouta à ces libéralités dix mille mesures de grain pour les sacrifices et vingt mille pour l'approvisionnement de la flotte (1). L'histoire n'appelle pas moins ce prince un lâche tyran, effréné dans ses débauches, soumis tour à tour à l'influence perverse de Sosibe, et à celle plus corruptrice encore d'Agathocle et de sa sœur Agathoclée. La guerre que lui déclara Antiochus le Grand semblait devoir lui être funeste, mais la victoire peu méritée de Raphia sauva l'Égypte.

204. Quand Philopator mourut, coupable de parricide, de fratricide à la fois, et de bien d'autres crimes, Agathocle et sa sœur
Ptolémée V. voulurent continuer à gouverner en qualité de tuteurs de Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans; mais le peuple se souleva, et remit la tutelle à Sosibe le jeune et à Tlépolème. Le premier savait du moins sauver les apparences; l'autre au contraire, prodigue et imprudent, en vint bientôt aux prises avec son col-
203-202. lègue. Les rois de Syrie et de Macédoine profitèrent de l'affaiblissement qui suivit cette lutte pour se liguer contre l'Égypte, dont ils se partageaient déjà les dépouilles dans leur pensée. Mais les deux régents eurent recours à Rome, et confièrent la tutelle de leur royal pupille au sénat, qui jusqu'alors s'était montré l'ami des Ptolémées, et qui de ce moment devint l'arbitre de l'Égypte.

(1) POLYBE, V, 89. — ATHÉNÉE, V.

CHAPITRE IV.

MACÉDOINE ET GRÈCE (1).

Le troisième des royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre, quoique inférieur aux deux autres pour l'étendue, la population et la richesse, était pourtant considéré d'abord comme le cœur de la monarchie; c'était de là qu'émanait, du 311.
moins en apparence, toute autorité administrative. Mais quand la famille royale fut anéantie, la Macédoine forma un État distinct, dans lequel les rois avaient à lutter encore avec le caractère indépendant et les franchises des habitants; tandis que les souverains de l'Asie et de l'Égypte se posaient en tyrans au milieu d'hommes efféminés et sans courage, accoutumés à obéir. La Macédoine excite en outre l'intérêt en ce qu'elle est liée à la fortune de la Grèce; il ne s'agit plus pour celle-ci de conduire l'Europe contre toute l'Asie, de vivre libre ou de tomber dans l'esclavage : elle est absorbée entièrement par les querelles qui divisent quelques ambitieux ou par des folies populaires. Ses glorieux souvenirs la sauvent seuls du mépris; et si quelque rameau vigoureux s'élance encore du vieux tronc, les fruits qu'il peut porter ne sauraient plus mûrir pour la patrie.

Les Thraces occupaient jadis une vaste région comprenant une partie de la Macédoine et tout le pays entre le fleuve Strymon, le Pont-Euxin et le mont Hémus: ils s'étendaient même au delà du Danube et du Borysthène. Les diverses tribus de cette nation avaient leurs coutumes particulières et leur gouvernement distinct. Homère nous offre dans Rhésus un roi des Thraces; ils en eurent beaucoup d'autres, mais on n'en trouve pas une série non interrompue jusqu'aux rois des Odryses, nation dont le territoire s'étendait du Strymon à l'Euxin et de l'Hémus à la mer Égée. Térée fonda ou affermit leur puissance

Thraces.

(1) Diodore de Sicile nous sert de guide jusqu'à la bataille d'Ipsus; puis, jusqu'en 224, les fragments du même historien, les récits de Justin, quelques vies de Plutarque, sont les seuls documents que nous ayons. Après 224, Polybe, bien qu'incomplet, vient à notre secours; ensuite Tite-Live et les autres historiens de Rome. Il est juste de citer parmi les modernes JOHN GAST, *the History of Greece, from the accession of Alexander of Macedon till the final subjection to the roman power*; Londres, 1782, in-4°.

430. vers 430 avant Jésus-Christ. Puis Sitalcès étendit la domination paternelle, et vit son alliance recherchée par les Athéniens, qui en profitèrent pour se venger des Chalcidiens et de Perdiccas, roi de Macédoine.

424. Seuthès I succéda à son aïeul, puis nous trouvons un Mésade après le règne duquel les villes maritimes se rendirent indépendantes; Médocus gouverna les autres villes des Odryses; mais Seuthès II, parvenu à l'âge d'homme, recouvra, avec l'aide de Xénophon, celles qui s'étaient affranchies. C'était l'usage, parmi les Thraces, que ceux qui avaient été conviés au banquet du roi bussent à sa santé et lui fissent un don proportionné à leurs moyens; Xénophon, ne trouvant rien de convenable sous sa main, dit : *Je t'offre et moi-même et tous ces Grecs, qui t'aideront, si les dieux nous prêtent assistance, à recouvrer les États de tes aïeux et à étendre leurs limites.*

A défaut d'historiens, nous ne pouvons que recueillir çà et là quelque mention relative aux rois thraces et aux événements qui les concernent. Ainsi nous voyons, dans une lettre de Philippe de Macédoine aux Athéniens, que les Odryses eurent pour roi Térée II, à qui Philippe fit la guerre malgré son alliance avec Athènes. Cotys régnait, à la même époque, sur les villes maritimes. Célèbre par son ingratitude, sa perfidie, ses déportements, et devenu l'ennemi d'Athènes après avoir été son allié, il envoya contre elle son gendre Iphicrate. Il répondit à un ministre qui lui reprochait de gouverner plutôt en fou furieux qu'en roi : *Et pourtant ma frénésie maintient mes sujets dans l'obéissance.*

Ayant été tué, son fils Chersoblepte lui succéda, non sans peine, et demeura, malgré l'opposition des Athéniens, maître des villes maritimes, jusqu'au moment où Philippe l'obligea de se reconnaître son tributaire.

Sous Alexandre il n'est fait aucune mention des rois thraces.
323? Après sa mort, leur pays étant tombé en partage à Lysimaque, Seuthès se révolta contre lui et fut vaincu malgré les secours d'Antigone : Lysimaque fonda un royaume dans la Thrace, et mena au combat les vaillants soldats que fournissait le pays dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir.

Les Gaulois dominèrent ensuite en Thrace; puis les Odryses, les ayant chassés, se choisirent un roi national, dont les successeurs continuèrent à régner avec des chances diverses; apportant un grand poids dans la balance en faveur de ceux du

côté desquels ils se rangeaient. Enfin, la Thrace fut réduite en province romaine sous Vespasien.

Nous avons vu les discordes survenues entre Pyrrhus et Lysimaque ; ce dernier, s'étant assuré le royaume de Macédoine, y joignit la Thessalie, et pour un temps l'Asie antérieure ; mais lorsqu'il eut fait mettre à mort Agathocle son vaillant fils, à l'instigation d'Arsinoé, marâtre du jeune prince, Lysandra sa veuve se réfugia, avec Ptolémée Céraunus son frère, auprès de Séleucus. Ils le déterminèrent à déclarer la guerre à Lysimaque, et celui-ci perdit le trône et la vie dans la bataille de Cyropédion. Un petit chien qu'il aimait, et qui s'était couché sur son cadavre, le fit reconnaître parmi les morts. 287. 282.

Séleucus fut alors proclamé roi de la Macédoine, et sembla appelé à devenir le chef de la monarchie ; mais il fut tué bientôt après par Ptolémée Céraunus, qui, maître de ses trésors, se servit des troupes échappées à la défaite de Lysimaque pour s'emparer du trône.

C'est alors qu'un redoutable fléau vint tomber sur lui, les Gaulois. Nous avons vu précédemment (1) les Gaulois et les Cimbres ou Kymris envahir l'Europe (1400?) et dans la suite (389) mettre Rome en cendres. Les Tectosages, qui habitaient, ainsi que nous l'avons dit, les montagnes des Cévennes, en sortirent, on ne sait pour quelles causes, dans le troisième siècle avant J. C. Ils gagnèrent par la forêt Hercynienne la vallée du Danube, où d'autres Gaulois étaient auparavant venus sous la conduite de Sigovèse, quand Bellovèse descendit avec les siens en Italie (597). Alexandre, dans son expédition contre les Scythes qui dévastaient les frontières de la Thrace vers l'embouchure du Danube, avait rencontré les Gaulois, et leurs envoyés l'avaient fait sourire quand ils répondirent à la menace qui leur était adressée : *Nous ne craignons que la chute du ciel!* Alexandre, à qui plaisait l'exaltation du courage, fit alliance avec eux ; et ils furent d'un grand secours à ses successeurs. Mais, en servant sous leurs ordres, ils apprirent à connaître et la beauté de la Grèce et ce qu'elle avait de faiblesse ; aussi le désir leur vint d'en devenir les maîtres. Tandis que Lysimaque continuait la guerre contre les Thraces et les Gètes, les hordes gauloises poussèrent jusqu'au mont Hémus sous le commandement de Cambaule (2), mais ils s'y arrêtèrent : puis les Les Gaulois.

(1) Voyez tome II, page 518 et suivantes.
(2) *Camh*, force, et *baos*, destruction.

Tectosages étant survenus quand Ptolémée Céraunus monta sur le trône, ils marchèrent en avant, divisés en trois corps : l'un, commandé par Cérétrius (1), se dirigea sur la Thrace ; l'autre, contre la Péonie, sous la conduite de Brennus et d'Achicorius; le dernier, contre l'Illyrie et la Macédoine, sous les ordres de Belgius.

280. Ptolémée refusa vingt mille hommes que lui offraient les Dardaniens pour repousser ces envahisseurs, redoutables à toutes les contrées environnantes; et, ayant engagé le combat contre cette troisième bande, il fut défait et tué. Les prisonniers les plus jeunes et les plus beaux furent immolés en sacrifice aux dieux sanguinaires de la Gaule; les autres, liés à des arbres, servirent de but aux *gais* des Gaulois et aux *matares* des Kymris. L'épouvante aura exagéré les atrocités commises par ces barbares, mais on raconte qu'ils buvaient le sang et mangeaient les chairs des enfants les plus gras ; les femmes ne pouvaient se soustraire à leurs brutalités que par le suicide, et l'agonie ou la mort même ne les sauvaient pas des derniers outrages (2).

(1) *Certh*, célèbre, *Certhrwiz*, gloire.

(2) DIODORE DE SICILE, *Excerpta Valesii*, page 316 ou XXII, 9; PAUSANIAS, X, 29.— « Quand les Gaulois firent une incursion dans l'Ionie, où ils dévastèrent plusieurs villes, les femmes de Milet étaient réunies pour les Thesmophories dans un temple à peu de distance de la ville. Un détachement de la horde barbare, venu dans la campagne de Milet, se dirigea de ce côté et enleva les femmes, qui furent rachetées ensuite à prix d'or et d'argent. Quelques-unes de ces femmes s'étant attachées à ces barbares, ils les emmenèrent avec eux, entre autres Érippe, femme de Xanthus, citoyen de l'une des premières familles de Milet; elle lui laissait un enfant de deux ans. Xanthus, qui la regrettait beaucoup, vendit une partie de ce qu'il possédait, et en ayant recueilli mille pièces d'or, il s'en fut d'abord en Italie; il se rendit ensuite à Marseille sous la conduite d'un de ses hôtes, puis il gagna le pays celtique. Arrivé à la maison qu'habitait sa femme avec un homme des plus réputés parmi les Celtes, il demanda l'hospitalité. Elle lui fut accordée volontiers. Il entra donc, et aperçut sa femme, qui, l'ayant serré dans ses bras avec beaucoup de tendresse, l'introduisit. Aussitôt que le Celte fut de retour, elle lui raconta le voyage de son mari, lui dit qu'il était venu pour elle, et payerait sa rançon. Celui-ci loua la bonté de Xanthus, et lui fit un accueil hospitalier. Le banquet étant préparé, il fit placer la femme à côté de son mari, et lui demanda, par son interprète, quelle était en tout sa fortune. *Mille pièces d'or*, répondit Xanthus; le barbare lui dit alors d'en faire quatre parts, d'en garder trois pour lui, son fils et sa femme, que la quatrième serait pour la rançon de celle-ci. Quand Xanthus se fut retiré avec sa femme, elle le gronda beaucoup d'avoir promis tant d'or à ce barbare, lorsqu'il ne l'avait pas, en ajoutant que sa vie était en danger, s'il ne tenait pas sa promesse. Xanthus lui dit alors qu'il avait la somme promise,

La Macédoine fut d'autant plus découragée à l'approche des Gaulois, qu'elle était en proie à l'anarchie. Le frère de Céraunus, Méléagre, qui s'était mis à la tête du royaume, avait été chassé au bout de deux mois; Antipater ne lui avait succédé que durant quarante-cinq jours; enfin, Sosthène, jeune citoyen plein de patriotisme et d'énergie, gouverna pendant deux ans, et, grâce à sa valeur, délivra la Macédoine de ces barbares.

Mais durant l'hiver Brennus était revenu parmi ses compatriotes, traînant à sa suite un grand nombre de prisonniers macédoniens qui, liés avec des chaînes d'or, mais laids, de petite taille et les cheveux ras, marchaient à côté des robustes Gaulois à la longue chevelure. Un tel spectacle inspira à beaucoup d'autres le désir d'aller au plus vite piller un peuple dont l'opulence égalait la faiblesse.

Ils passèrent donc le Danube au nombre de cinquante mille hommes libres, et de cent mille esclaves ou aventuriers sans armes; puis, s'étant précipités sur les Grecs, ils défirent et tuèrent Sosthène. Le danger était alors bien autrement grand qu'avec les Perses, car il ne s'agissait pas seulement de donner la terre et l'eau. Les Grecs ne surent pas pourtant s'accorder dans cette union qui donne la force; les oracles se turent. Les Péloponésiens se contentèrent de fortifier l'entrée de l'isthme, et la confédération que formaient les Athéniens ne s'organisait qu'avec lenteur, tandis que les Gaulois pénétraient dans le pays de deux côtés différents. Leurs vues se portaient de préférence sur Delphes, à cause des trésors qu'ils y savaient accumulés. Déjà les compagnons de Brennus étaient arrivés à ses portes, et, plongés dans l'ivresse, ils campaient sur les flancs du mont Parnasse, quand, surpris par des tourbillons et des avalanches,

et que, de plus, mille autres pièces d'or étaient cachées dans les chaussures de ses esclaves; car il n'avait pas espéré tant de modération dans un barbare, et il s'attendait à payer une rançon bien plus forte. Le lendemain cette femme apprend au Celte le secret de son mari, en lui disant qu'elle le préfère à sa patrie et à son enfant, et que, pour Xanthus, elle ne pouvait le souffrir. Le Celte entendit ses discours avec déplaisir, et conçut la pensée de la tuer; en effet, quand Xanthus fut prêt à partir, le Celte l'accompagna avec beaucoup de bienveillance, conduisant lui-même Érippe; arrivés aux montagnes de la terre des Celtes, le barbare dit qu'il voulait faire un sacrifice avant qu'ils se séparassent: il fit amener la victime, et enjoignit à Érippe de la tenir; elle obéit selon l'usage. Le Celte alors, tirant son épée, coupa la tête à Érippe, et persuada à Xanthus qu'il ne devait pas s'en affliger, en lui révélant les projets perfides de celle qu'il venait de frapper: il lui remit de plus tout son or pour qu'il le remportât. » PARTHÉNIUS, *des Passions amoureuses*, VIII.

ils furent saisis d'une terreur panique et prirent la fuite en désordre. Au même moment la troupe d'Achicorius, harassée par les Étoliens, était forcée de battre en retraite ; et c'est ainsi que les Gaulois, d'un côté poussés l'épée dans les reins par les Étoliens, de l'autre par les Thessaliens et les Macédoniens, ayant à souffrir du froid et de la faim, poursuivis par les prodiges divins comme des sacriléges, périrent presque tous.

Brennus, se voyant vaincu, fit une joyeuse orgie, puis se donna la mort. Quelques-uns de ses compatriotes qui avaient pénétré dans la Thrace s'y maintinrent, et y fondèrent un royaume qui dura longtemps. Il causa de graves inquiétudes aux Byzantins, fournit des auxiliaires aux rois de Bithynie ; mais plus tard le Chalcédonien Sostrate énerva par le luxe leur dernier chef, qui finit par succomber sous les efforts des Thraces (1). D'autres débris des Tectosages, des Tolistoboïes, des Trocmes, s'avancèrent dans l'intérieur de l'Asie Mineure, et s'établirent dans la contrée qui reçut d'eux le nom de Galatie.

Antigone Gonatas. 278.

La Macédoine, délivrée du fléau des barbares, le fut aussi de celui de l'anarchie, par l'avénement au trône d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète. Mais Pyrrhus, qui avait des prétentions sur ce royaume, reparut alors, de retour de son expédition en Italie, où ses projets avaient échoué. Plusieurs fois vainqueur d'Antigone, il fut enfin proclamé roi. Ce héros, l'un des plus singuliers de l'antiquité, aurait pu se couvrir de la gloire de Miltiade et de Thémistocle en réunissant la Grèce contre les Gaulois. Il était, au contraire, occupé en ce moment à se créer une souveraineté en Italie. Il revint ensuite troubler la Macédoine, où il mit des garnisons gauloises, qui ne respectèrent pas même les tombeaux des rois ses prédécesseurs ; puis il alla courir de nouvelles aventures, et attaqua Sparte à l'instigation du roi Cléonyme, qui avait été détrôné. Pyrrhus marcha à son secours avec vingt-cinq mille hommes, deux mille cavaliers, vingt-quatre éléphants. Le délai d'une nuit permit pourtant aux Spartiates de creuser un fossé et de se fortifier, en s'excitant les uns les autres à défendre la patrie ; Chélidonide donnait l'exemple : c'était la femme du roi banni Cléonyme, et la maîtresse d'Acrotatus, fils de l'autre roi Aréus. Elle courait par la ville une corde au cou, exhortant chacun à la résistance, et protestant qu'elle aimait mieux être étranglée que de tomber

Pyrrhus à Sparte.

(1) Athénée, *Deipnos.*, VI, 252.

dans les mains de son mari. Pyrrhus fut repoussé, en effet, et l'adultère Acrotatus fit dans cette journée des prodiges de valeur. Aussi (raconte naïvement Plutarque) n'était-il pas une femme qui n'enviât à Chélidonide un tel amant, et des vieillards suivaient ce dernier en s'écriant : *Sois heureux dans les bras de ta chère Chélidonide, et qu'elle donne à Sparte des fils qui te ressemblent.*

Pyrrhus fut alors appelé à Argos, qui s'était soulevée et qu'il voulait empêcher de tomber au pouvoir d'Antigone. Bien que les augures fussent défavorables, il persista à marcher contre cette ville ; il l'attaqua, la prit, et une femme, lui ayant lancé du haut d'un toit une tuile sur la tête, le tua lorsqu'il était vainqueur. Alcyoné, fils d'Antigone, courut porter à son père la tête de son ennemi ; mais celui-ci le réprimanda sévèrement, le frappa même et répandit des larmes en se rappelant son aïeul, son père et les changements subits de la fortune. La race des Æacides s'éteignit, vers 232, par le meurtre de Laodamie, sœur du dernier roi, Pyrrhus III ; et l'Épire se gouverna en république jusqu'au moment où elle tomba sous le joug des Romains.

Mort de Pyrrhus. 272.

Telle fut la fin de ce roi soldat, qui, dans un temps de bouleversement général, quand les usurpateurs se renversaient l'un l'autre successivement, pouvait invoquer en faveur de son ambition son origine royale, et sut s'abstenir, plus que les autres, des crimes inévitables à l'usurpation. Très-habile dans une bataille, il l'était peu dans une guerre (1) ; désireux d'acquérir, il ne savait pas conserver ; sûr de vaincre dans un nouveau combat, il ne ménageait pas les partisans qu'il s'était faits. Il n'était pas entouré de flatteurs comme les Alexandrides, mais d'amis, parmi lesquels il suffit de citer Cinéas. Généreux à pardonner, enthousiaste de l'héroïsme, il se prit de passion pour les Romains ; aussi est-ce un regret pour l'histoire d'avoir à lui reprocher deux fautes, le meurtre de son collègue, réclamé par la politique, et l'abandon de Sparte.

Système militaire.

On ne saurait mieux se faire une idée de ce prince qu'en le comparant aux condottieri italiens du moyen âge, quand tout dépendait des armées, et que celles-ci se composaient, non de citoyens armés pour la défense de la patrie, pour soutenir une cause ou une opinion, mais de mercenaires achetés à l'étranger :

(1) *Magis in prælio quam in bello bonus.* TITE-LIVE.

pour lui, c'étaient des Gaulois qu'il enrôlait de préférence, ou de ces aventuriers qui, habitués au sang et à la violence durant les guerres passées, se vendaient à qui promettait la plus grosse solde et plus d'occasions de pillage; c'étaient encore ceux qui, n'ayant sauvé des ruines de leur patrie que leurs bras et leur épée, s'unissaient aux soldats souillés du sang de leurs concitoyens (1). Les différents États se trouvèrent dès lors à la merci des chefs militaires, et leur sort dépendit uniquement de la chance d'une bataille : toute l'habileté financière consista à se procurer de l'argent, n'importe par quels moyens. Les victoires de Pélopidas et d'Épaminondas sont les dernières remportées en Grèce par le peuple qui, depuis lors, cessa d'avoir la passion des armes. Dans la guerre Lamiaque elle-même, où l'ardeur martiale parut s'être ranimée, où généraux et soldats se montrèrent dignes des meilleurs temps, la plus grande partie des combattants étaient des mercenaires. Un marché de soldats se tenait au cap Ténare et en Crète, et ce fut là que Thymbron, comme aussi Léosthène, recrutèrent leurs bataillons. La phalange macédonienne, pour sa part, au lieu de montrer cette discipline qui seule fait la force des armées, imposait des lois à ses chefs.

Antipater et Démétrius Poliorcète apportèrent de grands changements dans l'art militaire. Le premier réunit les débris des armées de Cratère et de Léonnat, et en forma un corps de mercenaires, auquel il confia la garde d'Athènes, en désarmant ainsi ses citoyens. Il introduisit aussi les éléphants dans ses armées, et sut combiner l'action de ces animaux avec la tactique européenne; mais il s'aperçut qu'il y avait peu d'avantage à en tirer. Démétrius appliqua la science de son temps aux machines de guerre et à la marine. Ses machines, qui lui valurent le surnom de Poliorcète, devinrent un modèle pour les anciens. L'Hélépole (*prend-ville*) avait soixante-cinq pieds de largeur sur cent cinquante de hauteur, neuf étages et quatre roues de quatorze pieds de diamètre. Au premier étage étaient les machines pour lancer les pierres qui devaient tomber perpendiculairement, et dont quelques-unes pesaient jusqu'à cent cinquante-quatre livres : du milieu partaient les dards et les projectiles horizontaux, et des points les plus élevés, ceux qui

(1) On appelait ces soldats *latrones*, mot qui, par la suite, acquit une triste signification, de même que celui de *masnadieri* en italien.

avaient le moins de volume (1). Il fut aussi très-habile dans l'art de pratiquer les mines.

Zoïle de Chypre, qu'il employa pour perfectionner les armures, lui en fit deux, les plus pesantes que l'on eût encore portées; les armures ordinaires ne dépassaient pas cinquante livres. Il établit le premier des chantiers réguliers et des arsenaux. Il fit construire des vaisseaux à cinq et à dix rangs de rames, même à quinze, ce qui ne s'était pas encore vu : mais plus tard, dans la flotte de Ptolémée Philopator, il y eut une galère à quarante rangs de rames, manœuvrée par trois

(1) « Au temps où Démétrius assiégeait Rhodes, comme il vit que les assauts du côté de la mer ne répondaient pas à ses efforts, il résolut d'attaquer la ville par terre. Ayant donc fait apprêter des bois de toute sorte, il construisit une de ces machines appelées Hélépoles, parce qu'elles prennent les villes, et la fit beaucoup plus grande que les premières. Sa base était carrée, chacun des côtés avait cinquante coudées; elle était tout en madriers équarris et assemblés à grand renfort de barres de fer. Au milieu se trouvait un espace formé de poutres placées à une coudée l'une de l'autre, où se logeaient ceux qui devaient la pousser. Toute cette masse était posée sur huit grandes roues, dont les essieux avaient deux coudées d'épaisseur, et entourés de cercles de fer très-forts. Elle avait, pour que l'on pût la tirer selon le besoin, plusieurs timons faciles à mouvoir dans tous les sens. Des colonnes, dont l'élévation n'était guère moindre de cent coudées, s'élevaient aux angles, liées entre elles de telle sorte que, sur les neuf étages, le premier présentait quarante-trois ouvertures et le dernier neuf. Trois des côtés de la machine étaient recouverts au dehors de plaques de fer bien garnies de clous, de manière qu'elle n'eût rien à redouter des matières combustibles qui pourraient être lancées par l'ennemi : sur le front, les cloisons étaient percées de meurtrières dont l'ouverture était proportionnée aux machines d'où partaient les dards et les autres projectiles. Des auvents mobiles y étaient suspendus pour mettre à couvert ceux qui tiraient des différents planchers. Il y avait aussi des sacs de peau remplis de laine, disposés exprès pour amortir les coups provenant des balistes ennemies. Chaque étage avait deux escaliers assez larges; on transportait par l'un tout le matériel nécessaire pour combattre, et ceux qui donnaient les ordres pouvaient au besoin aller et venir par l'autre sans confusion. Pour conduire cette machine où on voulait, on choisissait dans toute l'armée les hommes les plus robustes, au nombre de trois mille; partie se plaçait à l'intérieur, partie en arrière, et ils la poussaient ainsi avec l'intelligence convenable où il était opportun qu'elle fût placée.

« Démétrius construisit aussi des tortues, les unes pour miner, les autres pour manœuvrer les béliers, ainsi que des abris, appelés *vignes*, sous lesquels pouvaient passer sans danger ceux qui allaient au travail ou en revenaient. Il fit aplanir par la chiourme des vaisseaux un espace de quatre stades que les machines avaient à parcourir; l'action de celles-ci était si puissante, qu'elle suffisait pour répondre à sept tours de la ville et aux six bastions situés dans l'intervalle de ces tours. Les ingénieurs et ouvriers employés à ces travaux n'étaient pas moins de trente mille. » DIODORE DE SICILE, XX, 91.

cents matelots et des rameurs au nombre de quatre mille, sans compter trois mille combattants (1). Cette galère ne fut qu'un objet de curiosité, et Rhodes et Carthage ne construisirent jamais de navires ayant plus de cinq ou sept rangs de rames.

A la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas remonta sur le trône de Macédoine, et l'assura à sa descendance, malgré les efforts
266. que lui opposa Alexandre, fils de Pyrrhus. Il conçut alors le projet de soumettre toute la Grèce, et la prise de Corinthe lui donnait l'espoir d'y réussir. Mais l'ancien patriotisme se réveilla chez les Hellènes; et, comme les Lombards à l'égard de la maison de Souabe, ils formèrent une ligue de peuples, le frein le plus puissant contre l'ambition des tyrans.

Ligue achéenne. On avait déjà vu des coalitions se former contre des ennemis redoutables : telles furent celles des princes achéens contre Troie; des Ioniens, réunis par Crésus dans un intérêt commun, contre Cyrus; des Grecs contre Xerxès; des Péloponésiens contre Athènes, et naguère encore des Alexandrides contre Antigone et Démétrius. Il est même étonnant que les Achéens ne se fussent pas ligués contre les Doriens et les Héraclides à l'époque de l'invasion du Péloponèse, puis contre les Cimmériens et les Scythes; que les Étrusques, les Romains et les Latins n'en eussent pas fait autant contre les Gaulois. Déjà, depuis un temps fort ancien, les villes achéennes de Patræ, de Dyme, de Pharæ, de Tritée, d'Égium, de Pellène, de Cérynée, de Bura (2), avaient formé une alliance qui dura jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand. Elle se trouva dissoute lors des troubles qui suivirent, quand surtout Démétrius et Antigone eurent fait du Péloponèse le siége de leur domination; quelques-unes d'entre ces villes durent alors recevoir des garnisons étrangères,
281. d'autres des tyrans, créatures des princes macédoniens. Aussi dans le cours de l'année où Pyrrhus passa en Italie, le désir de renouveler leur antique association se ranima chez elles, et Dyme, Patræ, Tritée, Pharæ s'étant arrachées à la servitude, se coalisèrent. Leur exemple porta ses fruits, et dans les cinq années qui suivirent, profitant de ce qu'Antigone, devenu roi de Macédoine, était occupé ailleurs, d'autres cités chassèrent ty-
276. rans et garnisons et se joignirent à cette coalition : un traité

(1) PLUTARQUE, Vie de Démétrius, ch. 49.

(2) Ces dernières villes furent soumises après la bataille de Leuctres. Nous nous écartons ici de Pausanias, écrivain trop crédule, pour suivre Polybe, l. II, c. 41.

fédéral fut signé entre toutes, et gravé sur une colonne avec le nom de chaque nouvelle ville confédérée.

Plus il serait important de connaître la nature de ces sortes de ligues, afin que l'expérience nous apprît comment de petits États peuvent en s'unissant former une puissance robuste et se soustraire ainsi à la domination des forts, plus il est à regretter de ne trouver à ce sujet que de rares indications. La confédération achéenne, n'imitant point celles qui l'avaient précédée, établit une égalité politique absolue entre tous les alliés. Chaque cité conserva son administration, ses juges, sa juridiction propre ; mais toutes adoptèrent des lois communes, l'uniformité de poids, de mesures et de monnaies, chacune se réservant de battre les siennes à son coin particulier, comme les États de la Confédération germanique. Tout citoyen âgé de trente ans révolus pouvait siéger dans les assemblées générales tenues d'abord à Ægium, puis à Corinthe ; mais très-souvent les plus riches seulement s'y rendaient. La réunion durait deux ou trois jours au plus ; on devait y parler très-brièvement, à l'exception du stratége : ce qui pour nous est une preuve qu'il n'y était question que d'accepter ou de repousser les résolutions déjà discutées séparément par chacune des villes alliées. Le stratége, assisté d'un secrétaire d'État, était élu, comme les dix démiourgues ou magistrats supérieurs de la ligue, dans la diète générale. Polybe assure qu'il n'exista jamais, chez aucun peuple, autant d'égalité de droits et de liberté.

Après avoir gémi sur l'abaissement profond où était tombé, entre la tyrannie spartiate, la démagogie d'Argos et le bavardage athénien, un pays digne de tant de sympathie, l'âme se réjouit au spectacle d'un peuple naguère au dernier rang, se relevant soudain et doublant les forces de tous en les réunissant. On se plaît à le voir accueillir quelque ville que ce soit, sans distinction d'origine, résolu à s'abstenir de conquêtes comme à ne souffrir aucune dévastation ; faire prévaloir encore l'esprit démocratique achéen sur l'esprit aristocratique dorien ; ramener un moment la concorde et la gloire, abaisser la domination étrangère, puis recueillir les derniers soupirs de la liberté (1).

(1) Sur les ligues Achéenne et Étolienne, voyez :
UBBO EMMIUS, dans le tom. IV du *Thesaurus* de Gronovius ;
TITTMAN, *Darstellung des Griechischen Staatsverfassung* ;
HEYNE, *Opuscula* ;

Sicyone. La puissance de la ligue achéenne s'accrut beaucoup lorsqu'elle eut admis d'autres villes à en faire partie. Sicyone conservait encore l'éclat de ses anciennes écoles de peinture; Apelle avait séjourné quelque temps dans ses murs, comme nos artistes modernes vont étudier à Rome. Les tyrans eux-mêmes, malgré leur inimitié contre quiconque professait des idées généreuses, ne laissaient pas de cultiver les arts; ainsi Abrantidas, qui peu auparavant s'était rendu maître de Sicyone, bien que la moindre réunion lui portât ombrage, ne pouvait se passer de converser et de s'instruire avec des savants, de discuter avec les dialecticiens et d'admirer les ouvrages des peintres; tant l'amour des arts et de la science avait jeté de profondes racines dans la vie grecque. Ce fut dans cette ville que naquit Aratus, d'un citoyen fort considéré; mais, banni du pays natal quand il était encore enfant, il avait été élevé à Argos. Ses forces physiques, son intelligence s'y développèrent dans les gymnases; et l'amour de sa patrie exalté par l'exil, de sa patrie qu'il se rappelait avoir été la résidence des premiers rois de la Grèce, le berceau des beaux-arts, qu'il voyait encore briller au premier rang et munie de fortifications nouvelles, lui fit concevoir le projet d'en chasser le tyran Néoclès et d'assurer sa liberté.

Aratus.

Bien qu'Antigone Gonatas et Ptolémée Philadelphe fussent liés d'hospitalité avec son père, à leur assistance il préféra celle des villes achéennes. Ayant donc réuni ses amis et escaladé les remparts de Sicyone, il appela le peuple à la liberté, et, sans effusion de sang ni violences, il rendit à son pays son ancienne splendeur.

Sicyone affranchie.

Sicyone une fois affranchie, il fit renverser toutes les statues des tyrans, effacer leurs portraits. On lui présenta celui d'Aristrate, œuvre remarquable d'Apelle; mais sa haine contre la tyrannie prévalut sur l'admiration qu'il éprouvait, et il ordonna qu'il fût détruit comme les autres. Il resta même inflexible aux instances de Néalcès, peintre célèbre et son ami, qui le conjurait avec larmes d'épargner ce chef-d'œuvre, en lui disant qu'il devait faire la guerre aux tyrans et non pas à leur effigie. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut de conserver de ce tableau le char et la Victoire, en promettant à Aratus d'enlever la figure d'Aristrate; ce qu'il fit en la couvrant d'une palme.

Aratus avait à peine vingt ans quand il se rendit à Alexandrie,

EHELWING, *Gesch. des achæischen Bundes*; Lemgow, 1829;
C. F. MERLEKER, *Achaicorum libri tres*; Darmstadt, 1837.

comme Franklin à Paris, pour chercher un appui à la ligue achéenne. Son instruction, qu'il avait très-cultivée et qui plus tard lui permit d'écrire le récit de ses propres actions, lui valut dans cette ville savante le plus bienveillant accueil.

Il devint par la suite l'âme de cette confédération, qu'il organisa sur des bases nouvelles, en la plaçant sous un seul chef et en agrandissant ses projets. Il en fut élu généralissime à vingt- 251.
six ans, et conserva toute sa vie cette haute position, bien qu'il lui manquât beaucoup des qualités nécessaires à un dictateur. Très-habile à diriger une conspiration, il était bassement jaloux. Sa politique était plus rusée que ferme; il n'avait ni un très-grand courage sur le champ de bataille, ni une extrême prudence dans le conseil; il ne possédait pas non plus la première qualité des novateurs, la persévérance. Ce fut de sa part une détestable politique que de s'allier, dès le principe, avec Ptolémée II. Il se concilia l'amitié de ce prince en lui envoyant des chefs-d'œuvre; mais cette amitié obligea la ligue à s'immiscer dans les affaires d'États plus puissants qu'elle; ce qui la rendit le jouet de leur ambitiom ou de leurs intrigues.

Peu de temps auparavant, Antigone, en flattant la vanité de Nicée, veuve d'Alexandre, tyran de Corinthe, à laquelle il promettait la main de son jeune fils Démétrius, était parvenu à s'emparer de cette ville; mais Aratus l'en chassa et rendit aux Corin- 243.
thiens leur citadelle, qu'ils n'avaient jamais recouvrée depuis Philippe. Alors Corinthe s'unit à la ligue achéenne, puis Mégare, la ville dorique; ensuite Trézène, Épidaure, l'Élide, tout le Péloponèse, moins Sparte, et enfin Athènes, bien que les Étoliens contrariassent de toutes leurs forces cette confédération.

Ligue étolienne.

Les Étoliens formaient une autre ligue, non moins ancienne que celles de la Béotie, de la Locride, de la Phocide, de l'Arcadie et de la Thessalie, qui toutes étaient nées de la communauté des usages et des dialectes. Faible, épuisée d'abord, elle reprit de la vigueur quand les rois macédoniens voulurent la 284.
subjuguer, et surtout à l'époque où Antipater menaça de dompter l'orgueil des alliés en les transportant tous en Asie. Les Étoliens s'associèrent alors les villes de la Locride et de la Phocide, la plus grande partie de la Thessalie, les Acarnaniens, Céphallénie et les autres îles jusqu'au cap Malée; ils eurent même pour eux, lors de leurs plus grands succès, les Arcadiens, quelques-unes des îles de la mer Égée, et même Chios et Chalcédoine, villes asiatiques, et Lysimachie dans la Thrace.

Les Étoliens et leurs confédérés étaient égaux en droits, chaque État conservant son administration intérieure indépendante des autres. La diète générale se tenait annuellement à Thermus, dans le Panétolium, temple où l'on déposait ce que le butin avait produit de plus précieux. On y élisait un stratége et des magistrats (*apoclètes*) qui formaient le conseil d'État. Le stratége soumettait des propositions à l'assemblée, mais ne délibérait pas. Il n'avait que le pouvoir exécutif. On nommait de plus un secrétaire chargé des affaires tant intérieures qu'extérieures et un commandant de cavalerie, lieutenant du stratége.

Si les Achéens étaient confédérés pour la défense, les Étoliens l'étaient pour la guerre ; et comme eux seuls parmi les Grecs avaient alors une force nationale, ils durent naturellement l'emporter dans les combats. Il n'apparaît pas qu'ils fissent usage de machines, ni de forteresses construites sur le modèle de celles du temps ; ils avaient cependant occupé, lors de l'invasion des Gaulois, les forts qui bordaient les défilés de la Thessalie. Ayant pour principe invariable de n'admettre dans leur confédération que des villes étoliennes, ils ne purent jamais rivaliser en grandeur avec la ligue achéenne. Leur ligue, composée d'ailleurs de peuples grossiers, vivant de rapines sur terre et sur mer, se prêtait plus facilement à devenir l'instrument de la politique étrangère.

Antigone Gonatas fit alliance avec les Étoliens dans l'intention d'arrêter l'agrandissement des Achéens ; mais quand il fut octogénaire, son fils Démétrius II excita les Illyriens contre les Étoliens, et ceux-ci se réunirent alors aux Achéens. Ce roi, dont toute la politique était d'affaiblir les confédérés, prêtait son appui à tout tyran qui voulait s'emparer du pouvoir, soit dans Argos, soit dans toute autre ville. Mais son frère Antigone, qui lui succéda (au détriment de Philippe son fils) et qui fut surnommé *Doson*, à cause des belles promesses qu'il prodiguait, trop occupé de se tirer de graves embarras, ne put les favoriser ; il en résulta que ces tyrans trouvèrent prudent de renoncer au pouvoir afin de conserver leurs richesses et leur influence.

Démétrius II. 243.

Antigone II. 233.

Décadence de Sparte.

Un ennemi formidable pour les Achéens se préparait au sein de Sparte. Le temps y laissait apparaître les résultats funestes d'institutions n'ayant pour but que de conserver, sans améliorer. Non, une constitution ne saurait être ni libre ni bonne lorsqu'elle tend à immobiliser un état de choses quelconque, lorsqu'au lieu d'avoir égard aux circonstances qui se produisent,

aux habitudes qui changent, elle s'efforce d'étouffer toutes les aspirations naissantes, tous les besoins nouveaux. N'est-ce pas le sort de toutes les institutions humaines de grandir, puis de décliner? Ce qui est ancien dépérit, et si vous excluez ce qui est nouveau, il ne restera pas de la première constitution une seule partie qui ne soit vermoulue ; il ne subsistera qu'un vain simulacre incapable également de reproduire le bien d'autrefois et de remédier au mal actuel. Chercher à concilier les éléments nouveaux avec les institutions anciennes, leur assigner une place qu'ils puissent occuper sans détruire pour cela ce qui est vieux, car il faut veiller à la conservation et à la reproduction de ce qu'il y a de principal et de plus noble dans les vieilles lois, c'est en cela que se montre la sagesse du législateur.

Lycurgue n'avait pas introduit dans sa législation le principe réformateur ; ses institutions subsistaient donc dans leur forme primitive, respectées tout ensemble et négligées, ne répondant pas plus aux besoins qu'elles ne portaient remède à la corruption. Une pareille immobilité dans les institutions n'est pas moins funeste, selon nous, que de n'en pas avoir du tout : car dans l'anarchie les facultés de l'homme agissent, se développent; tandis que, dans la stabilité absolue, les plus nobles inspirations sont comprimées, tyrannisées par la lettre morte, sous une apparence d'égalité et de justice.

Les ordonnances continuaient de répéter à Sparte les rigides prescriptions de l'austérité dorique; mais les richesses et l'usure s'étaient introduites dans l'État, et y faisaient éclater des abus que la loi ne réprimait pas, parce qu'elle ne les avait pas prévus. Les lettres et les sciences, qui consolaient les autres Hellènes de leur décadence, certes moins pénible, en même temps qu'elles étaient pour les mœurs une sauvegarde plus ou moins efficace, continuaient d'être bannies de Sparte, ou s'y glissaient dans l'ombre, ce qui les rendait corruptrices. En excluant tout à fait l'argent monnayé, on ne s'était pas occupé du soin de le répandre équitablement, de sorte que certaines familles étaient devenues immensément riches, quand la multitude languissait dans l'indigence; surtout depuis qu'Épitadée avait fait passer une loi autorisant l'aliénation de la propriété. Quelques centaines d'individus possédaient donc tout le territoire et dominaient, comme naguère les chefs des Clephtes, au milieu d'une population étrangère et privée de tous droits. Les Héraclides eux-mêmes allaient s'enrichir et intriguer à la cour de Macé-

doine; Cléonyme, irrité d'avoir été chassé du trône, troublait le pays par son ambition, tandis que le roi Aréus rivalisait, par son faste, dans Lacédémone, avec les satrapes de la Perse.

Les âmes généreuses déploraient cette dépendance et songeaient à faire revivre dans leur patrie les anciens principes, en augmentant d'une part la puissance des rois au détriment de celle des éphores, et en flattant de l'autre la classe pauvre par l'abolition des dettes et une nouvelle loi agraire. Le roi Agis III, excité peut-être par l'exemple d'Aratus son ami, pensa sérieusement à opérer une réforme dans Sparte. Monté à vingt ans sur le trône, il disait ne faire cas de l'autorité que pour ramener ses concitoyens à leurs anciennes coutumes : plus intéressé que les oligarques au bien public, il voulut élever au rang de citoyens ces plébéiens dédaignés, foulés par les grands, et faire couler un sang jeune et nouveau dans les veines épuisées de Sparte.

Agis III. 244.

Il sentait pourtant quel poids assume quiconque entreprend une révolution; il prévoyait que les hommes âgés seraient obstinément opposés à toute amélioration; qu'il n'amènerait les oligarques à y consentir que par force ou par ruse; que les amis dont il se servait le trahiraient, et que le peuple qu'il voulait servir le maudirait pour ses bienfaits.

Il osa néanmoins tenter l'entreprise. Il commença par se vêtir, se nourrir et se baigner à la manière ancienne; la jeunesse l'imita en foule, toujours enthousiaste de ce qui lui présente une idée de sacrifice et de générosité. Il démontra à sa mère qu'il ne pourrait jamais rivaliser de faste, non pas seulement avec les rois d'Égypte et de Syrie, mais avec les satrapes mêmes; tandis qu'il parviendrait à la gloire en donnant l'exemple de la tempérance et de la simplicité : il lui persuada ainsi de le seconder et de mettre dans ses intérêts les femmes, dont l'influence est si grande en fait de réformes, quand toutefois elles veulent s'apercevoir de ce qu'elles peuvent.

Il fit alors en sorte que Lysandre, l'une de ses créatures, entrât parmi les éphores : celui-ci proposa aussitôt l'abolition des dettes et une nouvelle répartition des terres. Léonidas, l'autre roi, s'opposa fortement à cette mesure; et la discorde éclata. Mais avant que le conseil eût résolu la question, Agis soumit l'affaire au peuple, en lui exposant l'avantage qui en résulterait pour lui, et en offrant le premier de mettre en commun ses

biens, dont la valeur s'élevait à six cents talents (1). Il fut imité par les jeunes gens, qui brûlèrent leurs titres de créances, apportèrent leur or et leurs ornements, et firent l'abandon de leurs propriétés ; générosité que ne pardonnent jamais les partisans de l'immobilité. Agis s'en prévalut du moins pour faire déposer Léonidas et lui substituer Cléombrote, qui était favorable à ses desseins. Alors il déclara hautement son intention de rétablir l'ancienne autorité royale, cassa les éphores, en créa de nouveaux, et l'on put croire, un moment, qu'il allait réaliser ce qu'il avait projeté.

Mais il est difficile, dans des temps corrompus, que ceux avec le concours desquels on entreprend une réforme veuillent se résigner au rôle de simples citoyens. Plus le chef est ardent et généreux, plus il leur est aisé de le tromper. Agésilas, oncle d'Agis, homme des plus rusés et criblé de dettes, ayant acquis toute la confiance de son neveu, en vint à le diriger à son gré. Il lui représenta qu'il n'était pas besoin de tout faire à la fois ; qu'il fallait se contenter d'abord de l'abolition des dettes. Profitant ensuite de l'absence d'Agis, il abusa de l'autorité et irrita le peuple au point que les oligarques reprirent le dessus. Léonidas fut rappelé, Cléombrote réussit à s'enfuir ; Agis eut à expier le tort d'avoir voulu le bien. Comme il s'était réfugié dans un temple, Fin d'Agis
quelques éphores l'en firent sortir sous de faux semblants d'amitié. 241.
On lui fit alors un de ces procès ironiques dont la sentence est arrêtée d'avance, et il fut étranglé. Sa mère et son aïeule, qu'on avait conduites à sa prison sous prétexte de lui rendre visite, furent égorgées elles-mêmes. Jamais il ne s'était commis à Sparte une iniquité aussi effrontée.

Agiatide, femme d'Agis, fut contrainte d'épouser Cléomène, Cléomène.
fils de Léonidas : mais, au lieu de s'abandonner au désespoir, son cœur magnanime conçut le projet d'une noble vengeance ; elle fit de son nouvel époux un héros en l'habituant aux mâles vertus, en lui inspirant la haine du luxe et de la corruption. En même temps un philosophe stoïcien lui enseignait la politique et la philosophie. Aussi quand il succéda à son père, son- 225.
gea-t-il à mettre à exécution le plan d'Agis, mais avec plus de maturité.

Il comprit qu'il ne pourrait triompher des oligarques sans l'aide de l'armée ; or, l'occasion d'en former une lui était four-

(1) 600 talents, 3,300,000 francs.

nie par Aratus, qui, se rapprochant toujours de la Laconie, voulait contraindre Sparte à entrer dans la ligue achéenne. Cléomène, l'ayant attaqué, le vainquit, et, revenu en triomphe à Sparte, fit mettre à mort les éphores avec leurs partisans, et chasser les quatre-vingts principaux oligarques ; puis, faisant le sacrifice de ses biens particuliers, il obligea tous les propriétaires à consentir au partage des terres, dont il fut fait quatre mille portions. En même temps il fortifia Sparte, augmenta sa force en y admettant un grand nombre des habitants de la campagne, et ramena, par son exemple, les citoyens à l'antique austérité. La rigidité dorique se pliait toutefois au changement opéré dans les mœurs, car des flacons en argent remplis de vin pur paraissaient même sur sa table, et il reprocha un jour à l'un de ses amis d'avoir servi à des étrangers qu'il traitait la galette spartiate et le brouet noir. Il se conciliait d'ailleurs les esprits par son affabilité comme aussi par sa manière de parler, à la fois piquante et sensée.

Il avait proposé aux Achéens vaincus de l'élire pour chef et de former ainsi une seule confédération ; mais Aratus, jaloux de Cléomène, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir sans un protecteur entre les Étoliens dévastateurs et Sparte redevenue forte, appela à son aide, contre cette dernière, Antigone Doson, et persuada aux Achéens de préférer au roi citoyen de Sparte le monarque absolu de la Macédoine. Le sort de la Grèce dépendait donc du résultat de la lutte qui allait s'engager entre ces deux adversaires. Elle fut terrible ; Cléomène s'y montra grand capitaine : s'étant procuré de l'argent en permettant à tout Ilote de se racheter moyennant cinq mines (1), il recruta des soldats de tous côtés et les organisa d'après la discipline antique, en bannissant du camp les mimes, les danseuses, les bateleurs qu'on voyait en foule dans les armées grecques. Nonobstant ses généreux efforts, il fut entièrement défait à Sellasie (2) et contraint de se réfugier en Égypte. Là, Ptolémée Évergète apprit à le connaître ; il cessa dès lors de le mépriser, et lui témoignant les égards qu'il méritait, il lui promit une armée pour retourner en Grèce. Mais Philopator, son successeur, agit envers le roi de Sparte comme les lâches ont l'habitude d'agir

(1) 5 mines, 450 francs.

(2) Ville du Péloponèse au nord de Sparte. Voy., sur l'ordre et l'emplacement de cette bataille, la lettre écrite d'Athènes, le 16 avril 1836, par L. Ross, dans le VIIIe vol. des *Annali di Corrispondenza archeologica*.

envers les exilés ; il l'outragea et saisit l'occasion de le jeter en prison. Quelques Spartiates venus avec lui le délivrèrent à force ouverte ; mais, dans leur fuite, voyant que le cri de liberté qu'ils poussaient ne trouvait pas d'écho parmi les Alexandrins amollis, ils se tuèrent les uns les autres. Philopator fit mettre en croix le cadavre de Cléomène ; et par ses ordres sa mère, sa femme, ses enfants, ainsi que les femmes de ses compagnons, périrent dans les tourments. Fin de Cléomène. 222.

Telle fut la déplorable fin de deux rois qui, dans une intention sainte, avaient voulu régénérer leur patrie et remettre en vigueur la constitution de Lycurgue. C'est que la mission de Sparte était terminée. Elle avait défendu les Thermopyles, vaincu à Platée, abaissé Athènes ; elle restera désormais au second rang jusqu'à ce qu'elle devienne esclave. Si elle conserva encore son indépendance, elle le dut à la générosité d'Antigone Doson. Non moins habile que magnanime, après qu'il eut assuré l'indépendance des Achéens, il voulut un moment y trouver son avantage propre en s'emparant d'Orchomène et d'autres places fortes, pour récompenser ceux qui prudemment avaient favorisé les Macédoniens, et punir ceux qui les avaient desservis ; mais il sut se modérer au milieu de ses victoires et laisser libres l'Achaïe et Sparte. Celle-ci dut aux discordes des éphores Lycurgue et Machanidas de tomber de plus en plus dans l'abaissement d'où Agis et Cléomène avaient voulu la relever : enfin, un certain Nabis, scélérat consommé, renversa tout à fait la 207.
constitution et les lois, et s'y rendit maître absolu.

Avant d'abandonner cette cité naguère si florissante, contemplons dans la force d'une de ses femmes la vertu expirante des institutions de Lycurgue. Quand Pyrrhus attaquait Sparte, Mandricide lui dit : *Si tu es un dieu, nous ne devons pas te craindre, puisque nous ne t'avons pas offensé ; si tu es un homme, tu en trouveras ici qui le sont plus que toi*. Au moment où l'on venait de décréter que les femmes sortiraient de la ville, Archidamie s'écriait : *Déchirez ce décret injuste ; vous nous déshonorez en nous supposant assez lâches pour survivre à la patrie ; nous sommes résolues à vaincre ou à mourir avec vous*. Agésistrate, mère d'Agis, voulut périr avec lui, proclamant qu'elle avait approuvé tous ses actes, et priant les dieux que son injuste trépas pût au moins tourner à l'avantage de Sparte. Chélonide, femme de Cléomène, le rejoint dans son exil pour partager son malheur ; l'abandonne dans le bonheur pour suivre son Femmes spartiates.

père exilé. Cratésilée, mère de ce prince, au moment de partir pour l'Égypte comme otage de Ptolémée, ne verse pas une larme et exhorte son fils à ne rien faire pour elle qui soit indigne de Sparte. La femme de Panthée, prise à Alexandrie avec la suite de Cléomène, assiste au supplice de la veuve et des enfants de ce roi, les exhorte ainsi que les autres victimes à ce moment fatal, arrange honorablement leurs restes pour qu'ils ne soient pas profanés par la main du bourreau, et vient la dernière s'offrir au coup mortel.

221. Antigone Doson eut pour sucesseur Philippe V, fils de Démétrius, prince doué des plus brillantes qualités, ami d'Aratus, dont il avait mis à profit l'intimité, brave, éloquent et consommé dans l'art de se faire aimer de ses sujets. Il trouva la Macédoine remise de ses pertes par une longue paix, et placée désormais à la tête de la Grèce, par suite de l'alliance d'Antigone avec les Achéens et de la victoire de Sellasie. L'occasion s'offrit à lui de montrer sa prudence et sa force lorsque vint à éclater la guerre entre les deux ligues achéenne et étolienne, guerre qui fut amenée par les excursions des Étoliens sur le territoire de la Messénie, dont les Achéens embrassèrent la défense. Ces derniers, trouvant qu'Aratus dirigeait mal leurs opérations, eurent recours à Philippe. Celui-ci, ayant de son côté les Acarnaniens, les Épirotes, les Illyriens et les Messéniens, avait à combattre aussi Sparte et les Éléens, commandés par Scopas. Il entra dans l'Étolie, et l'ennemi dans la Macédoine, chacune des deux armées ravageant le pays à l'envi l'une de l'autre, sans même épargner les temples.

Guerre des deux ligues.

Les progrès de Philippe furent entravés par les intrigues de ses trois ministres, Apelles, Mégalée et Léontius, qui, jaloux d'Aratus, aux conseils duquel le roi était si redevable, cherchaient à l'abaisser. Mais leurs manœuvres furent découvertes; le roi les fit mettre à mort, et put enfin dicter les conditions de la paix. Le principal avantage qu'en retira la Macédoine fut de recouvrer sa prééminence sur mer.

Cependant le pouvoir croissant de Philippe était en péril; un orage s'amoncelait contre lui du côté de l'Italie, vers laquelle il est temps que nous reportions nos regards.

CHAPITRE V.

GRANDE-GRÈCE.

Nous avons laissé Rome à l'instant où elle venait, après un demi-siècle de guerre, de dompter ses ennemis les plus opiniâtres, les Samnites; elle se trouvait avoir en face, désormais, la Grande-Grèce et la Sicile. Les colonies si florissantes de la première avaient décliné depuis les guerres avec les Lucaniens et avec Denys l'Ancien. Il est vrai que Posidonie avait reçu des colons étrangers, et que les autres avaient réparé leurs pertes en se recrutant au dehors; mais elles étaient toutes tellement affaiblies, que leur puissance se renfermait dans l'enceinte de leurs murailles, et même, dans l'intérieur, elles étaient déchirées par les dissensions civiles qui les faisaient passer d'une démagogie effrénée à une tyrannie atroce. Les citoyens, livrés au commerce et aux jouissances du luxe, confiaient volontiers leur défense à des mercenaires, ouvrant ainsi le chemin du pouvoir à quiconque avait le moyen d'acheter ces aventuriers. Agathocle, fils d'un potier, ramassé sur la voie publique, élevé dans une infâme abjection, parvient avec leur secours à s'emparer de la tyrannie à Syracuse, à dominer par la force jusqu'à ce qu'il soit renversé par le même moyen.

Les mercenaires avaient même tenté de former un établissement et de se créer un État. Les Mamertins de la Campanie s'étaient emparés de Messine; Jubellius Décius, aussi Campanien, avait occupé Rhégium, et, maîtres de cette position, ces aventuriers inspiraient la terreur aux Carthaginois, aux Romains et aux habitants du voisinage.

Tarente était l'une des républiques les plus florissantes de la Grande-Grèce; vers la moitié du cinquième siècle, elle armait vingt mille fantassins et deux mille cavaliers. Les nobles ayant péri dans la guerre contre les Messapiens, la démocratie y prévalut; elle admit dans son sein non-seulement des Grecs, mais encore des Italiens, de sorte que les nombreux éléments indigènes qu'elle renfermait la rapprochaient plus de l'Italie que de la Grande-Grèce. Elle avait une marine puissante, des fabriques et des teintures d'étoffes de laine, industrie très-favorable à l'ac- Tarente.

croissement de la population. L'illustre pythagoricien Archytas est une preuve de l'aptitude de ses habitants pour les sciences. Les rivalités entre citoyens faisaient qu'elle n'employait, comme Venise, que des troupes étrangères, et prenait à son service jusqu'à des princes, comme fit Florence avec le duc d'Athènes. Archidamus de Sparte, fils d'Agésilas et père d'Agis, qui était sorti de sa patrie pour ne pas être témoin de son humiliation, fut à la solde des Tarentins, et périt avec ses compagnons en combattant contre les Lucaniens, le jour de la bataille de Chéronée : l'histoire adulatrice dit que la Providence l'avait puni pour s'être rangé du côté des Phocidiens violateurs du temple, c'est-à-dire de ceux-là qui seuls soutenaient la cause de la Grèce contre les Macédoniens. Alexandre, roi d'Épire, beau-frère de Philippe de Macédoine, désirant rivaliser avec son neveu et peut-être se créer un État indépendant, se mit aussi à la solde des Tarentins ; mais ceux-ci, en ayant conçu de l'ombrage, le chassèrent. Alors, pour leur nuire et se venger, il fit une alliance avec Rome, alliance déshonorante pour les Romains, en ce qu'elle n'eut pas pour motif déterminant un danger à conjurer et ne fut pas dirigée contre un État ambitieux, mais contre des gens qui ne voulaient que défendre leurs foyers et leur indépendance.

Cette alliance avait déjà dû jeter de la mésintelligence entre Rome et les Tarentins quand ces derniers se plaignirent de ce que les Romains avaient violé une ancienne convention en naviguant au delà du cap de Junon Lacinienne, et arrêtèrent leurs bâti-
281. ments. Les ambassadeurs de Rome, venus pour les réclamer, furent accueillis outrageusement et leurs toges couvertes de boue. *Ces taches seront lavées avec le sang!* s'écrie l'un des ambassadeurs. La guerre est déclarée, et les Tarentins prennent à leur solde Pyrrhus, roi d'Épire.

Pyrrhus en Italie.

Ce prince, gendre d'Agathocle, aimait à marcher sur ses traces : obligé de quitter la Macédoine, comme nous l'avons vu, il rêvait un beau royaume dans la Grande-Grèce ou sur les côtes d'Afrique. Sa valeur impétueuse avait pour modérateur le Thessalien Cinéas, disciple de Démosthène, le seul qui rappelât un si grand maître : sa parole était si puissante, que Pyrrhus avouait lui devoir plus de villes qu'à sa propre épée. Quand le roi lui exposa ses projets sur l'Italie : « Les Romains, dit-il, « sont dans cette contrée un peuple très-belliqueux ; mais si les « dieux nous accordent d'en triompher, quel avantage tirerons-« nous de cette victoire?

« Tu le demandes? répondit Pyrrhus; les Romains subju-
« gués, il n'y aura pas une ville grecque ou barbare qui puisse
« nous résister, et toute l'Italie nous appartiendra. »

Cinéas, après avoir réfléchi un moment, reprit : « Et quand
« nous aurons l'Italie, que ferons-nous?

« La Sicile est à deux pas, île riche par son territoire et par
« sa population; rien de plus aisé que de s'en emparer, agitée
« comme elle l'est par ses discordes intestines depuis la mort
« d'Agathocle, et en proie aux intrigues des orateurs qui flattent
« les passions populaires.

« Nous arrêterons-nous en Sicile? demanda de nouveau
« Cinéas.

« Non certes, répondit Pyrrhus : qui nous empêcherait alors
« de passer en Afrique et d'arriver à Carthage? Une fois que
« nous en serons maîtres, qui osera nous tenir tête parmi les
« ennemis qui nous bravent?

« Aucun certainement; nous recouvrerons alors la Macé-
« doine, et nous dominerons la Grèce. Mais cela obtenu, que
« ferons-nous ensuite?

« Alors, reprit Pyrrhus en souriant, alors, nous resterons
« tranquilles et joyeux, mon cher Cinéas, passant le temps au
« milieu des fêtes et des banquets.

« Et qui t'empêche de commencer dès à présent cette heu-
« reuse vie? reprit le sage conseiller, qui l'attendait à ce point;
« n'as-tu pas en ton pouvoir, et sans te donner aucune peine,
« ce que tu veux acheter au prix de tant de sang, de tant de
« travaux et de dangers (1)? »

Mais l'ambition ne se rend pas aussi facilement à de bonnes raisons, et, à la demande des Tarentins, Pyrrhus accourut avec son armée. Comme il était en marche, un citoyen avec toutes les apparences de l'ivresse, la tête encore couronnée de roses fanées, ayant une joueuse de flûte près de lui, se présente de-

(1) PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*. Un de ces philosophes qu'à juste titre on appelle saints, arriva à une conclusion différente. Philippe de Néri était allé un jour à la rencontre d'un prêtre qui venait de Rome pour entrer dans la prélature. Comme celui-ci lui racontait avec toute l'emphase de l'espérance qu'il pourrait devenir camérier, secrétaire, puis protonotaire... *Et puis?* lui demanda le saint. — *Je pourrai devenir monseigneur. — Et puis? — Et puis le chapeau vert pourra devenir rouge. — Et puis? — Et puis on a vu de grands hasards, et ce qui est arrivé à un peut aussi arriver à un autre. — Vous voulez parler de la tiare, n'est-ce pas? Et puis?* — Le prêtre hésitant à répondre, le saint ajouta : *Et puis mourir!*

vant les Tarentins, réunis en assemblée. *Eh bien! Méton,* lui crient-ils, *chante et réjouis-nous. — Oui,* leur répondit-il, *chantons et réjouissons-nous tandis que nous en avons le temps : nous aurons autre chose à faire quand Pyrrhus sera ici.*

280. En effet, à peine le roi est-il arrivé qu'il fait fermer les théâtres et les palestres, avec défense à tous les habitants de sortir de la ville sous peine de mort. Pour son début, il vainquit à Héraclée les Romains, épouvantés par les *bœufs de Lucanie;* c'est ainsi qu'ils appelaient les éléphants, qu'ils voyaient pour la première fois. Cependant il répondit aux félicitations qu'on lui adressait : *Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus!* Renforcé par les Samnites, par les Lucaniens et les Messapiens, il s'avança jusqu'à Préneste, et des hauteurs voisines il découvrit Rome, cette Rome dont il était capable d'apprécier la grandeur. Il dit en contemplant les cadavres des soldats morts dans le combat : *Le monde ne tarderait pas à être conquis, si j'avais les Romains pour soldats, ou si lès Romains m'avaient pour général.* Il envoya Cinéas proposer la paix; et celui-ci ne perdit pas cette occasion de connaître les admirables institutions de cette grande cité. Déjà les Romains, persuadés par son éloquence et par les motifs qu'il alléguait, étaient disposés à traiter, lorsque le patricien Appius parut au milieu du sénat, dans lequel l'ambassadeur crut voir une assemblée de rois.

Appius Claudius. Cet ancien censeur, despote dans sa famille comme un patriarche, avait réparti la plèbe dans toutes les tribus, et fait admettre dans le sénat jusqu'aux affranchis. Avant lui, les seuls descendants d'un certain Potitius, aborigène, de même que ces familles que nous avons vues en Grèce chargées par privilége des fonctions d'un culte, avaient sacrifié sur l'autel du grand Hercule; Appius persuada aux Potitiens de laisser participer à leurs fonctions des esclaves du peuple romain, mettant ainsi en commun même le sacerdoce, qui primitivement avait été le partage exclusif des nobles. On dit bien que la colère des dieux avait fait périr tous les Potitiens dans une seule année et rendu Appius aveugle; mais les barrières une fois abattues ne se relèvent plus, et la noblesse poursuivit en vain de sa haine le sévère censeur. Sa magistrature fut d'ailleurs immortalisée par la construction d'un aqueduc de quatre-vingts stades de longueur (1), et par la route qu'il fit ouvrir de Rome à Capoue,

Voie Appienne.

(1) 80 stades, 14 kilomètres et demi.

sur un espace de mille stades (1) : monument qui, après vingt siècles, atteste encore la grandeur de la ville reine du monde, et semblait déjà annoncer la réunion de l'Italie à sa métropole.

Le vieux patricien se présenta donc dans le sénat, porté par ses quatre fils, qui tous avaient été consuls, et il dicta cette réponse, qui devait être reportée à Pyrrhus : *S'il veut la paix, qu'il commence par sortir de l'Italie!*

Les éléphants avaient cessé d'effrayer les Romains, qui, faisant usage de dards enflammés (2), les rejetèrent sur l'armée de Pyrrhus, la mirent ainsi en désordre et remportèrent la victoire. Fabricius, qui fut envoyé vers Pyrrhus pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers, excita l'admiration de ce prince par son intégrité. Ayant appris combien il était considéré dans sa patrie et pauvre dans son intérieur, Pyrrhus lui offrit une grosse somme d'argent, et il la refusa. Il essaya le lendemain de l'effrayer au moyen d'un éléphant, et ne réussissant pas davantage, il s'écria : *Il est plus facile de détourner le soleil de son cours que Fabricius du chemin de la probité.* Le Romain, entendant Cinéas exposer durant le souper la philosophie d'Épicure, et dire que dans l'opinion de ses sectateurs les dieux ne s'occupaient en rien des actions humaines, qu'ils se tenaient à l'écart des affaires de la république et vivaient dans une douce insouciance : *O dieux!* s'écria Fabricius, *faites que Pyrrhus et les Samnites goûtent ces belles doctrines tant qu'ils seront en guerre avec nous!*

Plus le roi d'Épire apprenait à le connaître, et plus il désirait se l'attacher; aussi l'exhortait-il à ménager la paix entre ses concitoyens et lui, et à venir ensuite se fixer à la cour : *Ce ne serait pas à ton avantage,* lui répondit Fabricius; *car ceux qui t'honorent aujourd'hui, une fois qu'ils me connaîtraient, aimeraient mieux être gouvernés par moi que par toi.*

Pyrrhus renvoya deux cents prisonniers sans rançon, et permit à tous les autres d'aller à Rome voir leurs parents, pourvu que Fabricius s'engageât à les faire revenir. Les prisonniers rendus furent notés d'infamie, les cavaliers mis à pied, les fantassins incorporés parmi les frondeurs, et tous durent passer les

(1) 1000 stades, 180 kilomètres : *Appia longarum teritur regina viarum.* Stace, *Silv.* II, 2.

(2) Élien, *Historia animalium,* I, 38, dit que, pour épouvanter les éléphants, ils leur présentèrent des porcs. Voy. ARMANDI, *Histoire militaire des éléphants,* p. 280.

nuits hors du camp sans abri ni tranchée, jusqu'à ce qu'ils eussent dépouillé chacun deux ennemis. Fabricius ayant prévenu Pyrrhus que son médecin lui avait proposé de l'empoisonner (1), le roi d'Épire, touché de tant de générosité, mit fin aux hostilités, consacra dans le temple de Tarente une partie des dépouilles, et ne rougit pas de se déclarer vaincu (2); puis deux ans et quatre mois après son débarquement à Tarente, il quitta l'Italie avec ses soldats, ses chevaux, ses éléphants, et passa en Sicile sur soixante navires que lui avaient expédiés les Syracusains. Appelé par eux pour les défendre contre les Carthaginois, il en purgea l'île, et aurait pu s'y créer un royaume, si le siége inutile de Lilybée n'eût pas fait avorter ses projets et découragé les Siciliens, qui l'abandonnèrent. Il pilla alors autant qu'il le put, et, pressé par les instances des Tarentins, qui ne pouvaient plus résister aux Romains, il fit voile vers la
277. Grande-Grèce. Mais son équipage avait été recruté par force, et les marins, comprenant qu'ils allaient être sacrifiés pour sauver de la flotte punique les bâtiments de transport chargés de butin, se laissèrent vaincre par les Carthaginois. Soixante-dix navires furent coulés à fond, douze seulement purent aborder à Rhégium. Pyrrhus, réduit alors à une grande pénurie, enlève le trésor de Proserpine, à Locres; puis un remords de conscience le lui fait restituer. Enfin, vaincu de nouveau, il retourne en Grèce, sans avoir tiré aucun fruit de son expédition.

Cependant les Romains avaient continué de faire la guerre à la Campanie, qui finit par être subjuguée. Les prisonniers furent bannis; la légion campanienne, qui s'était révoltée, fut conduite à Rome, et là, quatre mille hommes furent successivement mutilés et égorgés, sans obsèques et sans deuil (3). Rome avait donc soumis l'Italie, en combattant les redoutables Sam-

(1) Fox révéla aussi à Napoléon, en 1806, une prétendue conspiration contre sa vie, et quoique l'on sût de part et d'autre que c'était une pure invention, on en tira parti pour en venir à un traité et pour mettre fin à la guerre.

(2) Paul Orose nous a conservé ces deux vers inscrits sur les trophées par l'ordre de Pyrrhus :

QUI ANTE HAC INVICTI FUVERE VIRI, PATER OPTIME OLYMPI,
HOS EGO IN PUGNA VICI, VICTUSQUE SUM AB ISDEM.

Ils doivent avoir été traduits du grec, mais à coup sûr à une époque reculée; peut-être sont-ils d'Ennius.

(3) Tite-Live, XXVIII, 28.

nites. Elle avait amélioré sa tactique; Pyrrhus l'avait habituée à ne pas craindre les étrangers, et lui avait enseigné la tactique macédonienne : elle commençait alors à s'allier avec des peuples éloignés, et en même temps à mettre en œuvre cette politique qui lui fut propre, d'enchaîner les vaincus au char du vainqueur.

Quand Pyrrhus avait abandonné la Sicile, il s'était écrié : *Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois!* Son habileté lui faisait prévoir que le moment était venu où ces deux puissances, s'étant agrandies chacune de son côté, devaient se heurter et en venir aux prises. La querelle qui va s'engager entre elles nous attire sur la côte d'Afrique, pour y observer des peuples qui depuis longtemps s'y sont accrus, mais qui ne font que commencer à jouer un rôle important dans le drame de l'humanité. Il ne s'agissait pas en effet, dans les guerres puniques, de décider seulement laquelle des deux villes aurait à triompher, ou si la victoire ferait dire, Foi punique, ou foi romaine; mais laquelle des deux races, sémitique ou indo-germanique, aurait à dominer le monde.

CHAPITRE VI.

CARTHAGE.

L'Afrique est le continent qui offre les variétés les plus nombreuses. Elle commence à notre zone tempérée, passe dans une largeur presque égale sous la ligne, et finit en pointe dans la zone tempérée méridionale. L'Afrique.

C'est une vaste péninsule en forme de cœur; sa longueur est de dix-huit cents lieues sur seize cents de largeur. Elle n'est sillonnée que par un très-petit nombre de grands fleuves, n'a point de mers méditerranées, ni de golfes, ni presque de rades qui permettent de pénétrer dans l'intérieur de cette grande masse terrestre; elle n'est point entourée d'îles, et à son centre se trouve un désert aussi vaste que la moitié de l'Europe (1). Elle étend vers les autres parties du monde le cap Bon dans la

(1) Ce désert a 72,000 milles géographiques carrés, en y comprenant les oasis, et 52,000 sans les compter. Sa longueur est de 450 milles, et sa largeur de 300 : le double en superficie de la Méditerranée.

Méditerranée, le cap Vert à l'occident du côté de l'Amérique, le Guardafui (1) à l'orient, et celui de Bonne-Espérance dans l'hémisphère méridional. D'autre part, elle se rapproche de l'Europe par le détroit de Gibraltar; de l'Arabie, par celui de Babel-Mandeb, et l'isthme sablonneux de Suez la réunit à l'Asie. Ces divers points et ses côtes sont depuis longtemps connus et fréquentés, le reste est demeuré presque mystérieux. Les royaumes florissants d'Égypte et de Méroé remontent aux premiers temps de l'histoire humaine, et des voyages récents ont découvert des traces de civilisation en des lieux où l'on ne pensait pas qu'il en eût jamais existé. On avait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, sous les Ptolémées, pour en tirer des éléphants, devenus d'une grande utilité dans les guerres de cette époque; plus tard les Romains étendirent leurs conquêtes jusqu'au pays des Garamantes.

La révolution la plus importante pour l'intérieur de l'Afrique fut la prédication de l'islamisme. Les mahométans, apôtres armés, se transportèrent jusqu'au cœur du pays sur les chameaux, dont ils faisaient habituellement usage dans leur patrie, et ouvrirent ainsi des communications directes avec les contrées qui fournissaient l'or et l'ivoire. En 965, beaucoup de docteurs musulmans allèrent extirper l'anthropophagie et établir leur religion parmi les Nègres et dans les oasis, qui donnèrent à l'islamisme ses plus ardents défenseurs. Les découvertes se multiplièrent après la fondation des empires florissants de Maroc et de Fez. Le premier s'éleva à son plus haut degré de splendeur dans le treizième siècle sous le kalife Mansour : Mensé Suleiman fonda alors Tombouctou, terme périlleux des dernières reconnaissances. Les Maures, en retournant après leur expulsion d'Espagne sur les côtes septentrionales, y augmentèrent l'industrie et la civilisation; puis des hordes féroces et ignorantes tombèrent sur les pays barbaresques pour former, non des établissements, mais des repaires de brigands, demeurés jusqu'en 1830 comme une barrière entre ce continent et le nôtre.

Déjà Roger de Sicile avait fait rédiger par Édrisi une géographie qui révéla l'existence de plusieurs villes et royaumes de l'Afrique intérieure. Beaucoup de voyageurs se dirigèrent de ce côté, quand après 1400 l'ardeur des découvertes envahit

(1) L'*Aromatum promontorium* des anciens.

l'Europe ; en 1455 les Portugais, sous la conduite du Vénitien Cadamosto, pénétrèrent les premiers jusqu'au Sénégal et à la Gambie ; s'étant établis dans l'île d'Arguin, ils lièrent des relations avec plusieurs nations nègres : Bemoys, prince des Yolofs, ayant recherché leur alliance, vint à Lisbonne, où il se fit chrétien le 3 novembre 1489, et donna des renseignements sur Tombouctou et la Guinée. L'attention des Portugais se porta ensuite plus particulièrement sur le Congo, maintes fois décrit par leurs missionnaires. Léon l'Africain, auteur d'une description de l'Afrique, la plus complète et la plus riche jusqu'à ce jour, fut d'un grand secours à Marmol, qui, vers la fin du seizième siècle, écrivit sur ce pays, en ajoutant à ce qu'il lui avait emprunté beaucoup de choses nouvelles recueillies durant les années qu'il y avait fait la guerre. Une fois qu'ils eurent doublé le cap de Bonne-Espérance, les Portugais formèrent des établissements dans ces extrémités méridionales, ensanglantées par des guerres continuelles de tribus, qui se tuent en détail, sans qu'un grand empire vienne les réunir en un seul corps de nation.

On peut dire que du Cap jusqu'au tropique du Capricorne l'Afrique est explorée. Les missions se sont seules avancées jusqu'au pays des Biciuanos sous le tropique ; mais l'irruption que les Mantales, peuples nomades du centre, y firent en 1823, paraît devoir être pour longtemps un obstacle à toute découverte nouvelle. Les Anglais, alléchés par des récits exagérés sur l'abondance de l'or de ces contrées, instituèrent la compagnie du Sénégal et de la Gambie, qui entreprit plusieurs voyages d'exploration. Ils furent imités par les Français, qui formèrent aussi une société pour hâter les découvertes en Afrique.

Un concours de circonstances heureuses souleva quelque peu le voile qui couvrait la partie septentrionale. Denham et Clapperton parvinrent jusqu'au dixième degré de latitude nord ; les deux frères Lander, Anglais, gagnèrent Youri en 1831 ; et s'étant embarqués sur le Niger, arrivèrent jusqu'à la baie de Biafra, en reconnaissant ainsi ce fleuve dans tout son cours jusqu'alors inconnu (1). Il est vrai que les Européens, plus

(1) Voy. les voyages de MUNGO-PARK, HORNEMANN, LYON, DENHAM, CLAPPERTON, CAILLIAUD, GAU, BURCKHARDT, BELZONI, MINUTOLI, DELLA CELLA, BROCCHI, PACHO, CAILLIÉ, CHAMPOLLION, ROSELLINI, RUPPEL, SENKOWSKI, GWADDINGTON, B. HAMBURY, etc. ; et le résumé de leurs voyages dans la *Géographie* de RITTER.

occupés de s'enrichir que de civiliser, tirèrent de l'Afrique de l'ivoire, des épiceries, des Nègres, sans songer à améliorer la condition de ses habitants ni presque à la connaître.

Les peuples qui habitent sur les côtes situées en face de l'Europe diffèrent peu de notre race ; mais, en avançant à l'intérieur, la couleur de leur peau prend une teinte plus foncée ; leurs cheveux deviennent laineux, le profil s'altère, jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait Nègres, et se modifient encore par gradations infinies en Cafres et en Hottentots. Le développement de ces peuples, qui s'est opéré presque uniquement par leurs propres efforts, sera très-important à étudier, quand les voyageurs auront poussé leurs découvertes à travers les déserts au milieu desquels la nature semble vouloir cacher ses œuvres gigantesques ; quand la civilisation européenne pourra imposer son joug salutaire à un continent qui, déjà connu des nations les plus anciennes, et retourné pourtant en partie à la barbarie, a continué, en partie aussi, de se soustraire obstinément aux recherches de l'avarice, de l'ambition, de la science et de la charité.

L'histoire a limité ses traditions à la partie septentrionale. Hérodote la divisait déjà en trois parties, la Libye habitée, la Libye sauvage, la Libye déserte, appelées par les modernes Barbarie, Bilédulgérid, Sahara. Il embrassait la Nigritie, le Soudan et le reste de l'Afrique sous le nom général d'Éthiopie. Ce philosophe voyageur ne pénétra pas lui-même en Afrique ; mais durant son séjour en Égypte il s'informa minutieusement des naturels de la Libye, de ce qui concernait leurs pays respectifs ; il put même en tracer une description que les découvertes modernes montrent toujours plus rapprochée de la vérité.

« On connaît le Nil, dit-il, jusqu'à une distance de quatre « mois de navigation, en outre de son cours à travers l'Égypte. « Ce qu'il est plus loin, personne ne pourrait le dire positive« ment, le pays étant désert à cause de l'extrême chaleur. Ce« pendant des Cyrénéens, qui disaient être allés consulter l'o« racle d'Ammon, et s'être entretenus avec Étéarque, roi des « Ammoniens, sur les sources inconnues du Nil, racontent « avoir entendu dire au roi qu'il était venu une fois des Nasa« mons à sa cour. Les Nasamons sont un peuple de Libye qui « habite la Syrte et un pays de peu d'étendue à l'orient de la « Syrte. Comme il leur demandait s'ils avaient à lui apprendre

« quelque chose de nouveau sur les déserts de la Libye, ils lui « répondirent que des jeunes gens des plus puissantes familles, « parvenus à l'âge viril et pleins d'ardeur, imaginèrent, entre « autres extravagances, de tirer au sort cinq d'entre eux pour « explorer les déserts de la Libye, et tâcher d'y pénétrer « plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Toute la côte de « la Libye, au nord, depuis l'Égypte jusqu'au promontoire « Soloéis, est habitée en entier par les Libyens, qui se divisent « en plusieurs nations, à la réserve de ce qu'y possèdent les « Grecs et les Phéniciens. Mais, dans l'intérieur des terres, au-« dessus des côtes et des peuples qui habitent le long de la « mer, il y a une contrée qui est remplie de bêtes féroces. « Au delà de cette contrée, on ne trouve plus que le sable, « une horrible aridité et partout le désert. Ces jeunes gens « donc, bien approvisionnés d'eau et de vivres, s'en allèrent « d'abord par des pays habités, et gagnèrent ensuite la contrée « des bêtes féroces. De là ils s'enfoncèrent dans le désert, vers « l'ouest. Après avoir franchi beaucoup de terrain sablonneux, « et cela durant un grand nombre de jours, ils aperçurent à la « fin une plaine où il y avait des arbres, ils s'en approchèrent « et goûtèrent des fruits qu'ils portaient. Tandis qu'ils en man-« geaient, survinrent de petits hommes, d'une taille au-dessous « de la moyenne, qui s'emparèrent d'eux et les emmenèrent. « Les Nasamons n'entendaient pas leur langue, et ces petits « hommes ne comprenaient rien à celle des Nasamons. En tra-« versant de vastes marais, ils arrivèrent à une ville où tous « étaient de la même taille que leurs guides et de couleur noire. « Près de la ville coulait un grand fleuve, dont le cours se di-« rigeait du couchant au levant, et l'on y voyait des crocodiles. « Voilà quel fut le récit de l'Ammonien Étéarque. Il ajouta, « selon ce que rapportèrent les Cyrénéens, que les Nasamons « étaient revenus dans leur pays, et que les hommes chez les-« quels ils étaient parvenus étaient tous sorciers. Quant au « fleuve en question, Étéarque conjecturait que c'était le Nil, « ce qui paraît fort raisonnable (1). »

Bien qu'Hérodote n'indique pas ici, ni nulle part ailleurs, que les voyages se fissent par caravanes, il est évident que cinq jeunes gens appartenant aux principales familles, partant avec de grandes provisions de vivres et d'eau, ne pouvaient voyager

(1) HÉRODOTE, *Euterpe*, ou liv. II, 32.

que de cette manière dans un semblable pays. Mungo-Park nous a appris lui-même que les Nègres pratiquent la magie, ont foi dans les amulettes et exercent l'hospitalité ; ce qui nous fait croire que ce fut chez eux qu'arrivèrent les cinq Nasamons. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce voyage, c'est le fleuve allant d'occident en orient. Tant qu'on n'en connut aucun en Afrique qui coulât dans cette direction, on put croire que c'était une erreur d'Hérodote ; mais dans la suite on a découvert le Joliba, Grand Fleuve, ou Niger (1), qui se jette dans la baie de Benin (2), et sur les rives duquel étaient situées les villes principales de l'Afrique intérieure.

On comprenait dans la Libye habitée la Mauritanie, la Numidie, le territoire de Carthage, la Cyrénaïque, la Marmarique, qui forment aujourd'hui la partie la plus septentrionale des États de Maroc, d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Barca, pays fertiles et peuplés, à l'exception de quelques plaines sablonneuses sur la côte de Tripoli et à l'orient de Barca, parcourues anciennement par des tribus errantes. Cette contrée est dominée par la chaîne du mont Atlas, qui traverse l'Afrique sous le 30e parallèle nord. Les bêtes féroces qui se trouvent dans la partie occidentale, et les dattes qu'elle produit en abondance, lui ont valu son nom ancien et son nom moderne (3). Elle se termine au Sahara, désert qui s'étend depuis la côte occidentale jusqu'à l'Égypte (4) ; puis, de l'autre côté de la mer Rouge,

(1) V. MUNGO-PARK, *Travels*, p. 194.

(2) V. RICHARD et LANDER.

(3) *Libya ferina*, abondant en bêtes féroces ; *Bilédulgérid*, pays des dattes. Les anciens l'ont aussi appelée *Gétulie*, et les modernes *Fezzan*.

(4) Ailleurs Hérodote nous conduit dans l'intérieur de l'Afrique : « Les peuples mentionnés jusqu'ici sont ceux du littoral parmi les Libyens nomades : au-dessus d'eux, dans l'intérieur des terres, est la Libye des bêtes féroces ; puis, encore au-dessus, il y a une large ceinture de sable qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Dans cette zone, de dix journées en dix journées de marche, on trouve de gros quartiers de sel sur les collines, et du sommet de chaque colline jaillit, au milieu du sel, une eau fraîche et douce. A l'entour habitent des hommes, les derniers du côté du désert, en haut de la contrée des bêtes féroces. Les premiers hommes que l'on rencontre à dix journées de marche de Thèbes sont les Ammoniens, qui ont un sanctuaire à l'imitation de celui de Jupiter à Thèbes ; on y voit en effet, comme à Thèbes, le simulacre de Jupiter sous forme de bélier. Il existe chez eux une source d'eau vive qui est tiède au matin, plus fraîche quand le marché se remplit de peuple, et qui à midi devient extrêmement froide ; c'est alors qu'on en arrose les jardins. A mesure que le jour baisse, elle perd de sa fraîcheur, jusqu'à ce que le soleil se couche, et l'eau va tiédissant ; elle s'échauffe ensuite

traverse l'Arabie et les provinces méridionales de la Perse, jusqu'au centre de l'Inde septentrionale. Ce désert aride et sablonneux, brûlé par le soleil, dont les rayons y tombent perpendiculairement, est de temps en temps interrompu par des îles de

peu à peu jusqu'à minuit, et à ce moment elle bout avec violence; quand minuit est passé, elle se refroidit jusqu'à l'aurore. On l'appelle la Fontaine du Soleil. Après les Ammoniens, lorsqu'on a fait encore dix jours de marche dans cette zone de sable, il y a une colline de sel semblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une source d'eau. Ce canton est habité : il s'appelle Augila; les Nasamons y viennent en automne pour cueillir des dattes. A dix autres journées d'Augila, il y a une autre colline et de l'eau, et grand nombre de palmiers portant du fruit, comme sur les autres collines. Les hommes qui habitent ce pays sont appelés Garamantes, nation extrêmement nombreuse; ils transportent de la terre sur le sel et l'ensemencent. La route qui mène de ceux-ci chez les Lotophages est de trente journées. C'est chez les Lotophages que naissent les bœufs qui paissent à reculons, par le motif que voici : Leurs cornes sont recourbées en avant, et cela les oblige de paître en rétrogradant, attendu qu'ils ne pourraient le faire en avançant sans que leurs cornes s'enfonçassent dans la terre. Ils diffèrent des autres bœufs aussi en ce que leur cuir est plus épais et plus lisse. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes éthiopiens; ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux, attendu que ces Troglodytes sont plus rapides à la course que tous les hommes dont nous ayons ouï parler. Ils se nourrissent de serpents, de lézards et d'autres reptiles semblables. Ils parlent un langage qui ne ressemble à aucun autre : on croit entendre le cri des chauves-souris.

« Après les Garamantes, et à la distance de dix autres journées de chemin, il y a une autre colline de sel et d'eau, et des hommes que l'on appelle Atarantes habitent à l'entour. Seuls parmi tous les hommes que l'on connaît, ils ne portent pas de noms; réunis, ils s'appellent Atarantes, mais aucun d'eux n'est désigné par un nom particulier. Ils vomissent des malédictions contre le soleil lorsqu'il est au plus haut de son cours, et lui prodiguent toutes sortes d'injures quand il dévore les hommes et le pays par son ardeur. Plus loin, à dix autres jours de marche, il y a une autre colline et de l'eau, et des hommes habitent à l'entour. A cette colline touche le mont Atlas; il est étroit et rond dans toutes ses parties, et on le dit si élevé, que l'on ne peut apercevoir ses sommets, parce que les nuages ne les quittent ni l'été ni l'hiver, et les gens du pays prétendent que c'est la colonne du ciel. Ils ont pris de cette montagne le nom d'Atlantes. On dit qu'ils ne se nourrissent d'aucun animal, et qu'ils n'ont jamais de songes. Je puis mentionner les noms de ceux qui habitent cette zone sablonneuse jusqu'à ce mont Atlas, mais non pas au delà. La zone se prolonge donc jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et même plus loin encore, et, de dix journées en dix journées, il s'y trouve des mines de sel et des habitants. Les maisons de toutes ces peuplades sont bâties de blocs salins, la pluie ne tombant jamais dans ces contrées de la Libye; car s'il y pleuvait, les murs, étant de sel, ne pourraient résister : le sel qu'on y extrait est de couleur blanche et pourprée. Au-dessus de cette zone, vers le midi et dans la Libye méditerranée, la contrée est déserte, privée d'eau; on n'y rencontre ni bêtes féroces ni bois, et il n'y tombe ni pluie ni rosée. » HÉRODOTE, *Melpomène*, ou liv. IV, 181-185.

verdure arrosées et cultivées : aucun pays n'offre ainsi l'aridité la plus nue tout à côté de la végétation la plus vigoureuse.

Dans les régions intérieures de l'Afrique, l'homme, sous l'influence d'un ciel de feu, a perdu son activité intelligente et généreuse. Aussi l'esclavage n'a-t-il jamais cessé d'y courber sous son joug des populations incapables de défendre leur liberté. Des deux races principales qui s'y rencontrent, les Nègres et les Berbers, l'une a de tous temps approvisionné les marchés d'esclaves, l'autre a conservé des habitudes nomades, et sans industrie, sans progrès, sans amour du sol, sans patrie, elle change de lieux comme ses troupeaux de pâturages.

Carthage.

Un seul État indépendant s'est élevé sur la côte d'Afrique : c'est Carthage, la première république conquérante et commerçante à la fois dont l'histoire fasse mention, et qui durant, plusieurs siècles, résolut le problème difficile de devenir riche en conservant la liberté. Mais lorsqu'il serait d'un si grand intérêt d'avoir sur cet État des renseignements étendus et minutieux, la tradition nous laisse, au contraire, presque entièrement au dépourvu. Les Carthaginois eurent certainement des historiens nationaux (1); par malheur, leurs ouvrages ont péri. Les Romains et les Grecs n'ont fait mention d'eux qu'en ce qui se rattachait à l'histoire de leur pays. Hérodote lui-même, que son plan devait amener incidemment à parler de Carthage, ne nous a donné sur cette importante cité que quelques indications, et leur valeur augmente le regret de n'en pas trouver davantage : Aristote en a dit quelques mots en courant dans sa *Politique* (2), mais avec ce jugement plein de finesse qui fait déplorer la perte de ses livres sur les Constitutions. Bien que Justin ait puisé dans Théopompe et dans Timée, il ne fournit que des renseignements peu nombreux et presque insignifiants, trop restreints surtout pour les temps les plus prospères de cette république. Diodore de Sicile nous entretient de ses guerres

(1) *Qui mortales initio Africam habuerint, uti ex libris punicis, qui regis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est, dicam.* SALLUSTE, Jug., c. 17.

CICÉRON, *de Orat.*, I, 58, dit que les Romains firent présent aux rois numides de toutes les bibliothèques trouvées à Carthage, excepté les livres de Magon, qu'ils gardèrent.

(2) Voy. ARISTOTE, *De Politica Carthaginiensium*, édition de KLUGE, avec un commentaire ; le chapitre de THÉODORE METOCHITA sur le même sujet (περὶ Καρχηδόνος καὶ αὐτῆς πολιτείας) ; et une dissertation *sur la vie d'Hannon, et sur les grands hommes de Carthage*, Breslau, 1824.

avec Syracuse, mais il est trop bref aussi et, de plus, inexact. Polybe donne de précieux détails sur sa constitution et des documents authentiques ignorés de tout autre historien. Tite-Live et plus encore Appien, outre qu'ils copient tout simplement Polybe, ne savent y voir que les guerres, et les racontent avec les préoccupations de la puissance victorieuse qui cherche à effacer tout souvenir de sa rivale (1).

Les conquêtes que les armes et la civilisation française font en ce moment sur la côte africaine donnent à espérer que nos connaissances à l'égard de Carthage s'accroîtront (2), et que

(1) Sont à consulter parmi les modernes :

HENDREICH, *de Republica Carthaginiensium*, 1664. — Compilation peu importante, avec des hypothèses hasardées.

DAMPMARTIN, *Histoire des rivalités de Carthage et de Rome*, et l'*Histoire* allemande *de la république de Carthage* (Francfort, 1781), sont aussi de peu de valeur, de même que les *Considérations* de lord MONTAGU *sur la décadence des républiques anciennes*.

CAMPOMANES, *Antiquedad maritima de la republica de Carthago*, ouvrage assez intéressant en deux volumes, dont le premier traite de la puissance maritime, le deuxième du périple d'Hannon, commenté trop longuement, et sur trop de conjectures tirées de la ressemblance des noms.

BECKER, *Vorarbeiten zur*, etc., matériaux pour l'histoire de la seconde guerre punique.

KELLERMAN, *Versuch einer Erklärung der punischen Stellen*; Berlin, 1812.

HAMAKER, *Diatribe philologico-critica monumentorum aliquot punicorum... interpretationem exhibens*; Leyde, 1822. Il explique les monuments portés de Tunis au musée de Leyde par Humbert.

HEEREN, *Idées*, etc., ouvrage que nous suivons de préférence.

MUNTER, *Religion des Carthaginois*, 1816; ouvrage augmenté en 1821.

ONORATO BRES, *Malta antica illustrata co' monumenti e colla storia*; Rome, 1816.

F. AGIUS DE SOLDANIS, *Annone cartaginese ou Vera spiegazione dell' atto quinto della commedia di Plauto, in Poenulo*, etc.; Roma, 1767; insipide brochure.

(2) FALBE, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*; Paris, 1837.

DUREAU DE LA MALLE, *Recherches sur la topographie de Carthage*; ibid.

SIR GRENVILLE-TEMPLE fit faire, durant six mois, des fouilles autour de Carthage : parmi les monuments qu'il a découverts, on remarque le temple de Thamat ou Junon Céleste, dans les ruines duquel on trouva environ sept cents pièces de monnaie et divers ustensiles en terre et en verre; une maison de plaisance, sur le bord de la mer, aux murailles peintes, au pavage en mosaïque; une inscription punique entière, et plusieurs autres par fragments; des débris de statues, de lampes, etc. Ces découvertes et celles de Falbe ont paru confirmer les indications de Dureau de la Malle, sur l'emplacement de cette ville. On a surtout remarqué des dessins représentant les amours d'un centaure et d'une centaure. Près de cent trente inscriptions, sépulcrales la plupart, ont

nous pourrons un jour nous former une idée plus claire de sa constitution et de son histoire.

Les commencements de Carthage, comme ceux de presque toutes les antiques cités, se perdent dans un nuage de fables (1). La tradition vulgaire, en racontant que Didon ou Élise

478-480. re époque.

s'enfuit de Sidon pour échapper à Pygmalion son beau-frère, qui avait assassiné son mari, s'écarte sans doute de la vérité historique; mais elle indique pourtant que des discordes civiles

Fondation.

dans la Phénicie contraignirent une partie des citoyens à émigrer vers le nord de l'Afrique. Déjà d'autres colonies s'étaient établies dans ces parages, attirées par la facilité des communications avec l'Espagne méridionale, qui était alors pour les Phéniciens ce que le Mexique et le Pérou furent plus tard pour les Espagnols. La colonie, personnifiée dans Didon, obtint à

878.

prix d'or la permission de bâtir une ville dans une position si favorable, qu'il suffisait de le vouloir pour la rendre puissante. La première construction fut celle de la citadelle de Byrsa (2), appelée aujourd'hui fort de Mastinax par les chrétiens et par les naturels Almenara; par la suite elle forma la partie haute de la cité, et la ville basse en s'étendant reçut le nom de Mégara. Elle était située dans un vaste golfe formé par la saillie des caps Bon et Zibib, sur une péninsule entre Tunis et Utique, cités que l'on découvrait du haut de ses remparts. L'isthme qui joignait la ville haute et la ville basse au continent avait quatre milles ou vingt-cinq stades de largeur (3), et la muraille qui entourait la presqu'île avait vingt-trois milles ou cent quatre-vingt-quatre stades de circonférence.

Son origine rendit Carthage indépendante de la mère patrie; il ne resta entre elles d'autres liens que ces devoirs pieux prescrits de métropole à colonie par le droit public des Grecs et des Phéniciens. Ainsi les Tyriens refusèrent à Cambyse le secours de leur flotte pour attaquer Carthage, qui envoyait des présents et des députations au dieu de Tyr, et les Carthaginois

été recueillies dans les environs; quelques-unes sont numidiques, en caractères africains. On a retrouvé aussi la trace du grand aqueduc qui amenait les eaux pour l'irrigation des jardins et des champs, etc.

(1) *Kartha hadath*, ville neuve, en langue phénicienne.

(2) Appien veut que Carthage ait été fondée cinquante ans avant la prise de Troie; Velléius Paterculus, soixante-cinq ans avant Rome; Justin, soixante-douze; Tite-Live, quatre-vingt-treize.

(3) 25 stades, un peu plus d'une lieue; et 184 stades, 8 lieues environ.

accueillirent les familles qui s'exilèrent de cette ville lorsqu'elle fut assiégée par Alexandre.

Les Phéniciens trouvèrent sur le rivage où ils s'établirent des peuples nomades comme les Libyens, les Maxiens, qui se laissaient croître les cheveux du côté droit et se rasaient du côté gauche ; les Zauèques, dont les femmes conduisaient les chars de guerre ; les Gizantes, qui, tatoués de minium, se nourrissaient de la chair des singes et de miel, très-abondant dans ces parages. Les nouveaux venus eurent l'habileté de se maintenir en bonne intelligence avec ces peuplades et de s'en servir dans leur intérêt jusqu'à l'instant où, de beaucoup supérieurs par la force et l'intelligence, ils parvinrent à les assujettir, en établissant des colonies au milieu de leurs tribus ; celles-ci, par le mélange des deux nations, donnèrent naissance à la race des Libyens-Phéniciens, leur apprirent à avoir des demeures fixes et à cultiver le sol. Les Syrtes néanmoins et la plage septentrionale entre la grande et la petite Syrte, qui forme aujourd'hui le royaume de Tripoli, n'étaient pas susceptibles de culture. Elles étaient habitées par les Lotophages (1) et les Nasamons, peuples pasteurs et nomades, qui servaient d'intermédiaires pour le commerce avec l'intérieur : ils formaient en outre une barrière contre Cyrène, avec laquelle Carthage eut de longues querelles, jusqu'au moment où les deux États déterminèrent leurs limites.

Les autres colonies fondées directement sur cette côte par les Phéniciens étaient plutôt des alliées pour Carthage, qui se trouvait à la tête de leur confédération ; après elle venait Utique. Mais cette alliance n'embrassait pas toute la côte : les populations y différant même entre elles, il en résultait une faiblesse intérieure accrue encore par les vexations auxquelles les colonies étaient en butte, comme il arrive trop souvent de la part des peuples commerçants.

Or, aucun peuple de l'antiquité n'entendit mieux que les Carthaginois le système de colonisation ; c'était, selon eux, le meilleur moyen d'empêcher que la population ne devînt exces-

(1) Mangeurs de lotos, non pas celui qui croît en Égypte, mais le *rhamnus lotus* de Linné, dont les Africains mangent encore aujourd'hui le fruit, et qu'ils emploient à la préparation d'un vin ou hydromel, qui ne peut se conserver au delà de quelques jours. Théophraste dit qu'Offella, roi de Cyrène, marchant contre Carthage, et n'ayant pas d'autres vivres, nourrit son armée durant plusieurs jours avec le lotos.

sive, de satisfaire les citoyens pauvres et d'alimenter le commerce par l'agriculture. Le tribut que Carthage percevait de ses colonies constituait le trésor public; et c'est à l'aide de leurs subsides qu'elle soutint tant de guerres et fit tant de conquêtes. Elle n'y était pas poussée par le même mobile que les Mèdes et les Perses, mais par le désir de se procurer de nouveaux établissements de commerce. Attentive à n'acquérir que ce qu'elle pouvait conserver, les îles lui parurent des plus favorables sous ce point de vue; et c'est une opinion qu'on ne saurait désapprouver, quand on a vu l'Angleterre repoussée de l'Amérique septentrionale et de l'Inde, tandis que la Hollande se maintient dans les îles de la mer indienne. La Sardaigne et les îles Baléares se présentaient les premières aux Carthaginois dans la Méditerranée, et elles furent assujetties avec d'autres d'une moindre étendue, et peut-être aussi la Corse. Ils envahirent ensuite la Sicile, au moment où les Perses étaient victo-
550-480. rieux sous Cyrus, Cambyse et Darius. Il est à croire qu'ils s'emparèrent aussi des Canaries et de Madère. A l'exemple des Phéniciens, ils envoyaient des colonies sur la terre ferme, comme en Espagne et sur la côte occidentale de l'Afrique, en ayant soin toutefois qu'elles restassent faibles, pour n'avoir pas à les craindre.

Carthage fut principalement redevable de sa domination sur ces divers pays à Magon, à deux de ses fils, et à six de ses petits-fils. Ce fut lui qui créa son armée, perfectionna sa tactique militaire, et jeta les bases de sa puissance en Sicile. Asdrubal et Amilcar, ses fils, conquirent la Sardaigne, où le premier mourut plus tard après avoir été onze fois général. Amilcar se tua en Sicile, pour ne pas survivre à la déroute que lui avait fait éprouver Gélon de Syracuse. Il laissait trois fils : Imilcon, qui lui succéda dans le commandement de l'armée en Sicile, Hannon et Giscon. Son frère Asdrubal avait aussi laissé trois fils, Annibal, Asdrubal et Saffus, généraux qui combattirent avec succès les Numides et les Mauritains.

Les Carthaginois fondèrent en Sardaigne Cagliari et Sulchi; et comme c'était la plus importante de leurs provinces, ils la considéraient à l'égal de l'Afrique. Ils en tiraient des grains, abondants surtout dans les vallées, où ils étendirent l'agriculture, si elle n'y fut pas portée par eux; ils extrayaient de ses montagnes des pierres fines et des métaux.

Quand les Phocéens, impatients du joug des Perses, occu-

pèrent la Corse, où ils bâtirent Aléria, Carthage prit ombrage de ces navigateurs intrépides, et elle les en chassa, de concert avec les Étrusques, moins pour posséder cette île que pour empêcher qu'elle ne fût au pouvoir de négociants trop actifs.

Elle mit au contraire tout en œuvre pour se rendre maîtresse de la Sicile et l'occuper, comme une possession de laquelle dépendait sa suprématie dans la Méditerranée, l'approvisionnement des armées et le commerce de l'huile et du vin. Il n'y a donc pas à s'étonner si elle y apporta toute l'obstination particulière aux gouvernements aristocratiques; mais ses colonies siciliennes, tenues en bride avec la jalousie naturelle aux aristocraties mercantiles, ne purent jamais y prévaloir absolument contre les Grecs, qui défendaient des villes riches, indépendantes et leur appartenant en propre. Elle n'y fonda pourtant pas d'établissements nouveaux, elle ne fit qu'occuper ceux qui avaient appartenu jadis aux Phéniciens; et c'est ce qui inquiétait extrêmement les Grecs, surtout lorsque Darius et Xerxès cherchèrent à recruter des ennemis contre leurs ennemis. Néanmoins le jour où ce dernier fut défait à Salamine, Amilcar, fils de Magon, fut aussi vaincu en Sicile; il s'y donna la mort, et les Carthaginois eurent peine à défendre leurs anciennes possessions. Ils s'efforcèrent d'en acquérir de nouvelles sous le règne de Denys l'Ancien, et se mêlèrent dans ce but aux inimitiés soulevées entre Ségeste et Sélinunte, en prenant parti pour la première, ce qui leur servit de prétexte pour s'emparer d'autres villes. Mais Denys et Agathocle, dont l'intention était de ne faire qu'un seul État de la Sicile, furent au moment de les en chasser tout à fait : Agathocle osa même porter ses armes sous les murs de Carthage, où il inspira assez d'épouvante pour que ses habitants livrassent deux cents enfants à leur idole embrasée. Ce péril passé, les Carthaginois eurent toujours un pied dans l'île du Soleil, et leur constance, jointe à la légèreté des Syracusains, l'État le plus turbulent de la Grèce, aurait fini par les mettre en possession de toute la Sicile, s'ils avaient eu à leur tête un chef capable. Une guerre sanglante se continua de 410 à 264 avec des chances diverses, en faisant varier sans cesse l'étendue des possessions carthaginoises qui, lors de la paix de 383, comprenaient un tiers de la Sicile et avaient pour limite le fleuve Alicus.

Majorque, Minorque, Iviça fournissaient à Carthage du vin, de l'huile, des laines fines et des mulets. Gaulos, Cercina, Mé-

lieux où s'élèvent aujourd'hui Fez et Maroc. La relation de son expédition, par lui déposée dans un temple où elle aura été co-

une grande baie que nos interprètes appelèrent *Corne de l'Occident*, Ἑσπέρου Κέρας. (*Il faut entendre par ce mot, non des promontoires, comme firent Gosselin et Bougainville; mais bien des bras de fleuves.*) Il y avait dans cette baie une grande île, et dans cette île un lac salé qui embrassait un autre îlot. Nous prîmes terre, et n'aperçûmes durant tout le jour que des forêts; mais dans la nuit, nous vîmes briller beaucoup de lumières, et nous entendîmes résonner des flûtes, des cymbales, des timbales et des hurlements effroyables. Nous en fûmes épouvantés, et nos devins nous enjoignirent de quitter aussitôt l'île. Étant donc partis, nous voguâmes le long d'une côte aride appelée Tymiamate, d'où s'élançaient partout dans la mer des torrents de feu; le sol en était si brûlant, que les pieds ne pouvaient le supporter. Nous nous retirâmes promptement, et durant quatre jours nous nous tînmes au large; la terre nous parut toute la nuit pleine de feux. Du milieu de ces feux, il en sortait un plus élevé que les autres, et qui semblait monter jusqu'aux astres; mais, de jour, on ne distinguait qu'une haute montagne nommée Char des dieux (Θεῶν ὄχημα).

« Nous passâmes trois jours près de ces feux, puis nous arrivâmes à une baie appelée *Corne du midi*. Au fond de celle-ci était de même une île qui contenait aussi un lac, au milieu duquel un autre îlot habité par des sauvages. Les femmes, en plus grand nombre que les hommes, avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient *Gorilles*. Nous ne pûmes prendre aucun homme, parce qu'ils fuyaient à travers des précipices, et se défendaient à coups de pierres; mais nous nous emparâmes de trois femmes : elles brisaient leurs liens, mordaient, égratignaient avec fureur; nous les tuâmes donc, et les ayant écorchées, nous remportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes aller plus loin, faute de provisions. »

On voit que ce récit n'est pas une relation de voyage comme nous les entendons, mais bien un monument public de l'expédition, gravé dans un temple principal : en effet, il porte pour souscription : Ἄννωνος περίπλους ὃν ἀνέθηκεν ἐν τῷ τοῦ Κρονοῦ τεμένει : *Périple d'Hannon, qui l'exposa dans le temple de Cronos* (Saturne). Il était d'usage général, chez les Carthaginois, de placer dans les temples de pareils souvenirs de leurs entreprises. Ce monument, écrit sans doute en langue punique, aurait été traduit par quelque Grec, peut-être un marchand, certainement un homme peu instruit; mais ni les altérations du traducteur, ni celles du temps, ne sauraient nous autoriser à en nier l'authenticité.

Il a été l'objet des investigations d'un grand nombre de critiques; les uns le font remonter à la guerre de Troie, d'autres le placent à l'époque d'Alexandre le Grand; il en est qui, peut-être avec plus de raison, veulent qu'il soit du temps d'Hérodote. Il y a aussi discussion sur le point de savoir jusqu'où fut poussée cette navigation, ce que le traducteur grec a laissé incertain, en mentionnant tour à tour et en passant sous silence le nombre des journées, qui n'aura jamais été omis dans le texte. On peut voir les opinions diverses résumées dans Malte-Brun, *Hist. de la Géographie*, liv. IV, pag. 85 et suivantes (Paris, 1836), et dans Heeren, *Idées sur la politique et sur le commerce carthaginois*. Il paraît que ce pays de feu n'était autre que la Sénégambie, dont Rennel a démontré que la nature s'accorde parfaitement avec les phénomènes remarqués par Hannon.

piée inexactement et traduite par quelque Grec, nous a été heureusement conservée. Nous y voyons avec quelle puissance et dans quel vaste proportion Carthage conduisait ses entreprises maritimes. Il partit avec soixante vaisseaux, portant trente mille colons, tant hommes que femmes et enfants, qu'il répartit entre six villes. Il poussa jusqu'à la Sénégambie, où il chercha vainement à s'emparer de quelques hommes parce qu'ils s'enfuyaient précipitamment et se défendaient à coups de pierres : *Mais*, dit-il, *nous prîmes trois femmes; et comme elles rompaient leurs liens et mordaient avec rage, nous les tuâmes, puis, les ayant écorchées, nous remportâmes leurs peaux à Carthage*. Il revint enfin avec ses vaisseaux ornés de branches de laurier; et, comme monument, on érigea à Neptune sur le cap Bon un autel couvert de bas-reliefs représentant en mosaïque des figures humaines, des lions, des dauphins.

Vers la même époque Imilcon établissait une suite de colonies sur la côte occidentale de l'Europe, et il déposa aussi dans le temple une relation qui a péri. Mais Rufus Festus Aviénus en tira parti dans son poëme géographique. Il aborda après un voyage de quatre mois dans la Grande-Bretagne, bien que les colonies qu'il fonda ne dépassassent pas le cap Sacré (Saint-Vincent) et l'Anas (la Guadiana). On a découvert aussi les traces des Carthaginois dans le Jutland méridional (1); on a prétendu même avoir trouvé un débris punique dans les forêts de Boston : mais combien de hasards pouvaient l'y avoir porté.

Il y aurait trop d'exigence à vouloir qu'ils eussent admis déjà ce que certaines nations repoussent encore aujourd'hui, c'est-à-dire la libre concurrence. Bien loin de là, leur jalousie ne négligea rien pour s'assurer la conservation du monopole. Carthage était la tête et le cœur, les colonies ne devaient agir que dans son intérêt, ne pas trop s'enrichir, ne pas ouvrir leurs ports aux vaisseaux étrangers, auxquels ils fermaient, *per fas et nefas*, les passages et les marchés. Le monopole était d'autant plus envié qu'il est plus avantageux de l'exercer avec des barbares échangeant leurs denrées contre des bagatelles. Si les Carthaginois ne purent être seuls à trafiquer dans la Méditerranée occidentale, ils firent tous leurs efforts pour tenir tête à la concurrence de leurs rivaux. La piraterie avait en eux un ennemi vigilant. Ils faisaient peu le commerce de commission : le

Commerce maritime.

(1) Mueller, dissert. *Sur les cornes d'or de Tondern*; Copenhague, 1805.

négociant avait ses vaisseaux particuliers, qu'il conduisait lui-même. Ils exerçaient l'hospitalité afin de la trouver chez les autres, et, de même que les Grecs, ils échangeaient avec leurs hôtes des signes de reconnaissance.

Ils tiraient du fond de l'Afrique les Nègres, très-recherchés en Italie; des pierres et de l'or, de la Grèce; du coton, de Malte; du bitume, de Lipari; de la cire, du miel et des esclaves, de la Corse; du fer, de l'île d'Elbe; ils vendaient aux îles Baléares du vin et des femmes, au prix même des services militaires, et en exportaient des mulets et des juments. Ils allaient jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe, aux îles Cassitérides (Sorlingues), chercher de l'étain et de l'ambre; peut-être même se procuraient-ils le dernier au Samland (1) : leurs établissements et ceux des Massiliens, qui vinrent par terre dans ces parages, contribuèrent à civiliser quelque peu les habitants des deux rives de la Manche.

Commerce par terre.

Ils ne trafiquaient pas seulement par mer; et bien que leur jalousie ait fait disparaître les traces de leur commerce par terre, nous pouvons du moins deviner quelle en était la direction. Hérodote nous apprend qu'ils se rendaient dans l'intérieur de l'Afrique pour y prendre des esclaves; de l'or en grains et en poudre, dont la Nigritie était si abondamment pourvue qu'on en faisait les ustensiles les plus communs; le sel, qui s'y trouve par bancs, déposés peut-être par une mer disparue; et les dattes, qui croissent où cesse de venir le blé, aux confins du grand désert, entre le 29° et le 26° de latitude nord. Ces fruits se récoltent en octobre, remplacent le pain, procurent aussi une boisson fermentée, se conservent facilement, et se transportent jusque dans la Nigritie et au delà du Niger : les habitants du désert surtout vont les chercher dans le Bilédulgérid, où ils les échangent contre les produits de leurs troupeaux. La manière dont les Carthaginois acquéraient l'or n'est pas encore entièrement tombée en désuétude. Ils déposaient leurs marchandises sur le bord d'un fleuve, les barbares y apportaient la quantité d'or qu'ils croyaient suffire pour l'échange; les marchands revenaient au même endroit, et s'ils n'en trouvaient pas assez, ils reprenaient leurs marchandises : alors les naturels ajoutaient à ce qu'ils avaient offert jusqu'à ce que les deux parties fussent d'accord.

(1) Le Samland est une ancienne division de la Prusse orientale, dont le chef-lieu était Kœnigsberg.

Le commerce ne pouvait, à une si grande distance et à travers tant de périls, être fait par des trafiquants isolés : il fallait se réunir en caravanes, dont les stations devinrent des centres d'opérations très-importants. Hérodote put connaître en Égypte des gens de toutes les contrées de l'Afrique et recueillir des renseignements détaillés sur la patrie de chacun. Nous ne saurions douter, en le lisant, que l'on ne parcourût dès lors les mêmes routes qu'aujourd'hui pour communiquer entre la haute Égypte et le Fezzan, entre Carthage et les pays situés peut-être au delà du Niger (1). Toute la partie septentrionale de l'Afrique était, en outre, sillonnée en tous sens par des routes dont les voyageurs modernes ont reconnu l'existence. L'entrepôt principal du commerce africain était le temple d'Ammon, enrichi de dons immenses par la gratitude de ceux qui revenaient de l'intérieur de l'Afrique après avoir échappé à tant de dangers.

Le Carthaginois Magon fit trois fois le voyage du désert, sans autres provisions que de la farine torréfiée (2). Nous avons déjà mentionné le voyage d'exploration entrepris par cinq jeunes Nasamons (c'est-à-dire Libyens de la Syrte) jusqu'aux bords du Niger, voyage dont les Cyrénéens avaient entendu le récit de la bouche d'Étéarque, roi des Ammonites.

Forces militaires.

Il était important, pour conserver les communications libres et les colonies dans la dépendance, d'entretenir de grosses flottes qui empêchassent le débarquement des rivaux aussi bien que des ennemis : tel fut le système des Carthaginois. Leurs forces s'accrurent encore durant leurs luttes successives avec les Étrusques, avec les Grecs, avec les Massiliens, puis enfin avec les Romains; et l'on s'étonne de la promptitude avec laquelle ils réparaient leurs pertes. Leur port principal était Carthage; ils n'employaient d'abord que des trirèmes; après les avoir agrandies du temps d'Alexandre, ils en vinrent, lors de la guerre punique, à construire des bâtiments de cinq et de sept rangs de rames, portant à la poupe les effigies de leurs dieux marins, Poséidon, Triton, les Cabires. Ils armèrent contre Syracuse de cent cinquante à deux cents vaisseaux, beaucoup plus contre Rome; et dans la bataille qui ouvrit l'Afrique à Régulus, trois cent cinquante de leurs galères, montées par cent cinquante mille hommes, combattirent contre quarante mille Ro-

(1) Hérodote, IV, 181-185.
(2) Athénée.

mains, que portaient trois cent trente galères. Ils fournirent à Xerxès jusqu'à deux mille grands navires et trois mille bâtiments de transport (1). Une galère à cinq rangs portait cent vingt soldats et trois cents marins; aussi ses évolutions étaient-elles très-rapides : des esclaves manœuvraient les rames. Les amiraux dépendaient des généraux des troupes de terre, dans les expéditions faites de concert, sinon ils relevaient du sénat. Les victoires étaient une occasion de réjouissances publiques, comme les défaites un sujet de deuil général.

Ils apportèrent moins d'attention à l'organisation de leurs forces de terre, composées pour la plupart de mercenaires recrutés parmi toutes les nations : on y voyait tout à la fois des Gaulois presque nus, des Ibères vêtus de blanc, des Ligures montagnards à côté de Nasamons et de Lotophages, auxquels se joignaient les cavaliers numides et les frondeurs baléares. Les Carthaginois savaient ce que coûtait un soldat grec, un soldat africain ou campanien; aussi mettaient-ils en balance les frais d'une armée avec le fruit probable d'une conquête. A la fin de la campagne ils rachetaient les prisonniers, et les dépenses se payaient avec ce que rapportaient les pays dont ils avaient acquis la possession. La désertion ou la trahison étaient difficiles dans ces rangs bigarrés d'hommes de tous pays, attendu qu'ils combattaient hors de leur patrie et contre des peuples plus pauvres; la différence de langage et de religion était en outre un obstacle à ce qu'ils pussent se concerter entre eux; mais la discipline en devait quelque peu souffrir. Les transports par mer étaient pénibles, et les épidémies fréquentes. Comme de pareils soldats manquaient de ce courage qui a pour base le patriotisme et le sentiment de la dignité individuelle, ils résistaient mal à des troupes disciplinées et nationales.

La cavalerie, étant une arme dispendieuse, était composée de nobles Carthaginois, qui s'ornaient d'un anneau dans chaque expédition à laquelle ils prenaient part. Il y avait aussi une légion sacrée, formée de citoyens, au riche costume militaire.

Revenus. La guerre chez les Carthaginois avait donc pour principal mobile l'argent, cette force des États commerçants. L'industrie était leur première source de richesses, tant pour la fabrication que pour le négoce : il y faut ajouter les douanes, les péages, les droits d'entrée dans les ports, les tributs des peuples vas-

(1) DIODORE, XI, 20.

saux et ceux des colonies; tributs payés souvent en nature et qui étaient augmentés dans les cas de nécessité. Ils tiraient aussi de grands produits des mines, qu'ils faisaient exploiter par des esclaves, en obligeant même les indigènes à y travailler. Dans les circonstances urgentes, ils faisaient aussi la course à titre de représailles.

Religion. La religion des Carthaginois se composa d'éléments libyens, mêlés aux croyances phéniciennes; Elim, Alomin, Baalat, Melkart, Dan, leurs dieux, ont des noms presque identiques avec ceux des Tyriens. Ils rendaient principalement un culte au soleil, comme pouvoir générateur, sous le nom de Baal-Moloch; leur vénération pour lui était si profonde, que, craignant de prononcer son nom, ils le désignaient en disant l'Ancien, l'Éternel. L'idole de Baal, comme le Moloch de Tyr, était en métal, les bras étendus, avec une cavité dans la poitrine, fournaise ardente où l'on jetait des enfants. Au dieu mâle était associée la déesse Astarté, dont les temples étaient nombreux et dont le culte, empreint de volupté, se maintint après l'établissement du christianisme. Puis venait Melkart, roi de la cité, en l'honneur duquel, comme dans toutes les colonies phéniciennes, on allumait de grands feux, et à qui l'on envoyait des offrandes à Tyr. Un culte était aussi rendu aux Cabires, dont le huitième, Péon, médecin divin, était particulièrement honoré dans toute l'Afrique, où il faisait des cures miraculeuses; son temple se releva même sous les Romains, et les médecins, ainsi que les savants, s'y réunissaient pour discuter et professer. Les Cabires étaient, comme les Dioscures, dont ils tenaient, les protecteurs des navigateurs, et Carthage avait pour arme le cheval consacré au dieu des mers.

Élisa ou Didon fut aussi honorée comme déesse par les Carthaginois, dont les assemblées se tenaient en sa présence; ils révérèrent de même les frères Philène, dont les autels marquaient la limite entre Carthage et Cyrène. Ils croyaient que les âmes des bons montaient vers l'éternelle lumière, et ils appelaient la mort le dernier port, la relâche commune. Ils adoptèrent quelque chose de la religion des vaincus; ainsi il est probable qu'ils apprirent des Africains à adorer les vents, le feu, l'air, la terre; le culte de Cérès et de Proserpine leur vint de la Sicile; de la Sardaigne, celui d'Iolas, neveu d'Hercule. Les prêtres ne formaient pas chez eux une caste à part : choisis parmi les principaux citoyens, ils étaient très-honorés et char-

gés d'appeler sur tous les actes solennels la bénédiction des dieux par des cérémonies religieuses.

Mais la religion prit au milieu d'eux l'empreinte de leur caractère avare et mélancolique jusqu'à la cruauté. Les jeunes filles se prostituaient sous les yeux de la divinité, et l'argent qu'elles recevaient était conservé pour leur dot (1). A quoi donc leur servait d'avoir un magistrat pour veiller sur les mœurs? Hercule ou Melkart leur inspira sans doute de grandes entreprises; mais l'éclat en était souillé par des sacrifices humains, qui se renouvelaient à des époques fixes; on lui immolait même, dans les circonstances difficiles, ceux que l'on chérissait le plus. Quand les Carthaginois furent vaincus par Agathocle, ils pensèrent que c'était un châtiment de Melkart, parce que depuis quelque temps ils avaient été peu généreux dans les offrandes qu'ils lui avaient envoyées à Tyr. Ils lui en expédièrent donc à profusion, dépouillant jusqu'aux temples de leurs tabernacles d'or. Puis, craignant que le dieu ne fût encore irrité de ce qu'ils lui immolaient, au lieu d'enfants bien nés, de malheureuses créatures achetées, ils lui en sacrifièrent deux cents des premières familles; plus, trois cents hommes qui, poursuivis pour différents délits, s'offrirent spontanément à mourir (2). Pendant le siége d'Agrigente, lorsque la peste sévissait le plus, un grand nombre d'hommes furent jetés à la mer pour calmer le courroux de Neptune (3). Annibal était en Italie quand on lui annonça que son fils était désigné pour le sacrifice annuel. *Je prépare aux dieux*, s'écria-t-il, *des sacrifices qui leur seront plus agréables*. En vain Darius et Gélon imposèrent-ils pour condition aux Carthaginois de cesser d'ensanglanter leurs autels, la superstition prévalut; elle survécut même à la perte de la gloire et de l'indépendance, elle résista aux décrets impériaux, et dans le troisième siècle après Jésus-Christ, cet abominable usage subsistait encore, mais en se couvrant du secret (4).

Les Carthaginois portèrent ce rite abominable partout où s'étendirent leurs armes et leur commerce. Des images sombres et féroces dominaient toute leur religion, ainsi que des abstinences volontaires, des tortures, des réunions nocturnes dans les ténèbres, des superstitions atroces et dissolues qui dégra-

(1) SELDEN, *de Diis syriis*, Synt. II, c. 7.
(2) DIODORE, XX, 3; LACTANCE, *de Falsa Relig.*, I, 21.
(3) DIODORE, XIII, 87.
(4) TERTULLIEN, *Apologie*, c. 9.

daient les âmes. Faut-il donc s'étonner de trouver les Carthaginois durs, serviles, égoïstes, cupides, inexorables, sans foi comme sans pitié, quand leur culte, une aristocratie mercantile et l'argent, leur mobile suprême, fermaient leur cœur à toute émotion généreuse?

Persistant donc à juger de la bonté d'un gouvernement selon qu'il favorise davantage la moralité privée et publique, nous ne saurions nous réunir à ceux qui font l'éloge de celui de Carthage, et moins encore au philosophe de Stagire, qui proclame la constitution des Carthaginois et celle des Spartiates les meilleures parmi celles des peuples anciens. Aristote, dégoûté des continuelles agitations d'Athènes, ne voyait de mérite que dans l'immobilité; erreur qu'il partage avec bien d'autres, pour qui bonté et stabilité sont tout un. Constitution.

Carthage était le centre de la vitalité et de l'action : tout ce qui se faisait dans les provinces et dans les colonies devait tendre uniquement à son avantage; ses citoyens étaient le corps dominant. Les Phéniciens émigrés transportèrent probablement en Afrique les formes de leur pays natal en même temps qu'une monarchie tempérée : mais dans la suite l'aristocratie l'emporta, ce qui, nonobstant toute tentative contraire, dura jusqu'aux guerres avec les Romains. C'était sans doute une noblesse héréditaire, issue des principaux personnages sous la direction desquels s'établit la colonie primitive. Deux suffètes, chefs du gouvernement de Carthage, présidaient le sénat; ils n'étaient pas élus, comme à Sparte, dans deux seules familles, mais parmi tous les citoyens; ils ne commandaient pas les armées, mais ils exerçaient les fonctions judiciaires, autre différence avec les rois spartiates. En cas de dissentiment de leur part avec l'assemblée aristocratique, le peuple était consulté, sans qu'il eût néanmoins ni le droit de voter l'impôt, ni celui d'élire des magistrats autres que ceux d'un ordre inférieur. Il paraît que, dans un espace de quatre cents ans, personne n'aspira à la tyrannie; puis vint un moment où plusieurs tentèrent successivement de s'en emparer, tels que Hannon (340) et Bomilcar (308); mais tous échouèrent. Les centumvirs furent institués dans le but d'obvier aux abus du pouvoir de la part des chefs d'armée; ce n'était pas une magistrature populaire, car les grands seuls y étaient appelés; ce n'était pas le sort comme pour les éphores de Sparte, qui décidait de l'élection; mais le mérite ou la ri-

chesse (1) : la richesse, parce que, les charges étant honorifiques, et non lucratives, même très-coûteuses, les riches seuls pouvaient y aspirer. En même temps que les membres de l'aristocratie composaient le grand conseil (σύγκλητος), les cent formaient un petit conseil (γερουσία), tribunal suprême d'État et de police, pouvant facilement dégénérer en tyrannie; aussi s'arrogea-t-il à la fin la direction de toutes les affaires. Le sénat lui-même se divisait en commissions de quinquévirs (πενταρχίαι) qui s'occupaient d'objets spéciaux et élisaient les membres de la *gérousie*.

Le Sanhédrim, composé du grand et du petit conseil, délibérait sur les affaires extérieures, les ambassades, la paix et la guerre, les finances; et parfois il fallait à ses décisions la sanction du peuple.

Il n'y eut jamais à Carthage de tribunaux populaires, ni dès lors les maux sans nombre qu'ils produisirent en Grèce; mais les juges prononçaient souvent contre les accusés des peines atroces, les condamnant à être mutilés, lapidés, écorchés vifs, crucifiés, écrasés entre des pierres, foulés ou dévorés par des bêtes féroces.

La démocratie prit de la force durant les guerres puniques, et alla même jusqu'à la violence; les faibles prétendirent non-seulement participer au pouvoir, mais encore tyranniser les forts. Les factions nées dans le sénat, en se multipliant, par suite de rivalités entre les deux familles pour lors dominantes, multiplièrent les occasions d'avoir recours au peuple. Puis vint Annibal, qui ébranla l'antique constitution en faisant décréter que les magistratures seraient annuelles : les abus allèrent en augmentant par suite de cette mesure, et ce fut une des causes de la ruine de Carthage (2).

Une autre cause de sa perte fut l'influence excessive qu'y

(1) ARISTOTE, *Politique*, V, 7 : Ὅπου οὖν ἡ πολιτεία βλέπει εἰς τε πλοῦτον καὶ ἀρετὴν, καὶ δῆμον, οἷον ἐν Καρχήδονι, αὐτὴ ἀριστοκρατικὴ ἐστί. — II, 8 : Οὐ μόνον ἀριστίνδην, ἀλλὰ καὶ πλουτίνδην οἴονται δεῖν αἱρεῖν τοὺς ἄρχοντας. Cet ἀριστίνδην n'indique pas la naissance, mais les qualités personnelles.

(2) Qui élisait les suffètes? Étaient-ils réellement deux? nommés à la fois? à vie? L'aristocratie était-elle absolument héréditaire? Le sénat était-il un corps permanent, ou se renouvelait-il périodiquement? Tous les citoyens pouvaient-ils y être admis? Quel était le nombre de ses membres? Qui les nommait? — Telles sont les questions que pourraient nous adresser ceux qui ne veulent pas qu'on élude la précision critique par des formules générales; mais personne ne saurait donner de réponses satisfaisantes.

exerçait la richesse disproportionnée et la prédominance de certaines familles, parmi lesquelles on choisissait de préférence les généraux et les principaux magistrats. Telle fut celle de Magon, qui durant quatre générations donna des capitaines à la république. Les généraux n'avaient pas d'autorité civile, et, après la guerre, ils redevenaient simples citoyens. Des pouvoirs illimités leur furent parfois conférés dans certaines expéditions; dans d'autres on plaçait près d'eux quelques membres de la gérousie, qu'il leur fallait consulter, comme les commissaires de Venise et de la Convention nationale. Mais Carthage se montrait d'une justice trop rigoureuse à l'égard de ses généraux, et souvent la croix y attendait le vaincu; elle perdait ainsi un homme de guerre utile, et rendait les chefs de ses armées incertains, irrésolus, dans les moments décisifs. C'était un système tout contraire à celui de Rome, où le peuple et le sénat vinrent au-devant du consul vaincu à Cannes pour le remercier de n'avoir pas désespéré du salut de la patrie et pour en faire un héros désireux de prendre sa revanche.

Carthage, très-commerçante, était aussi agricole, et ses alentours, très-fertiles, étaient partout admirablement cultivés; Polybe les vit « couverts de jardins et d'arbres, de canaux pour l'irrigation, de maisons de campagnes ombragées d'oliviers et de vignes, avec des prairies aux pelouses verdoyantes. » Les principaux citoyens et les magistrats les plus élevés s'occupaient d'agriculture; plusieurs d'entre eux écrivirent même sur ce sujet des traités dont les Romains firent leur profit. Magon, notamment, traita de tous les travaux champêtres, dans un ouvrage en dix-huit livres, malheureusement perdu. Les enfants des grandes familles étaient élevés dans les temples depuis l'âge de trois ans jusqu'à douze; ils apprenaient de douze à vingt ce qui concerne l'industrie et les différents métiers; puis à vingt ans on les instruisait aux exercices militaires. Ils devaient alors choisir la carrière dans laquelle ils voulaient entrer, sacerdoce, marine, commerce, industrie ou guerre. La langue grecque fut bientôt dominante dans le pays, et des professeurs grecs y enseignaient la philosophie (1). Mœurs. Civilisation.

Nous avons pour unique monument du langage carthaginois quelques vers de Plaute, qui, à la fin du *Pœnulus*, fait parler un marchand de cette nation dans son idiome vulgaire, pa-

(1) Fabricius, *Bibl. Græca*, p. 826.

roles qu'un autre personnage traduit ensuite en latin. Mais quelque peine que les savants se soient donnée, aucun, selon nous, n'a trouvé jusqu'ici une interprétation satisfaisante, pas même Bellermann (1).

A en croire Strabon, sept cent mille personnes auraient été assiégées dans Carthage par Scipion : mais en admettant qu'il s'y fût réfugié beaucoup d'habitants des campagnes environnantes, le nombre est assurément exagéré, et la population ordinaire ne dut pas y dépasser deux cent cinquante mille âmes. Elle était répartie dans trois quartiers principaux : la ville neuve, appelée Mégara, entourée d'une muraille qui, dans plusieurs endroits, était triple ; la plus rapprochée de l'intérieur s'élevait à trente coudées de hauteur, avec nombre de tours ; on y avait appuyé une construction dont le rez-de-chaussée servait à loger trois cents éléphants (2) et quatre mille chevaux, plus les fourrages et les équipages militaires. Sur la hauteur se dressait le quartier de Byrsa (la citadelle). Le troisième comprenait le port militaire et l'île du Cothôn, dont il prenait le nom et qui communiquait avec le port marchand.

Sauf quelques inscriptions, rien n'est encore sorti de ces ruines qui puisse nous faire connaître l'état des arts puniques. Rien n'atteste même que l'admirable aqueduc de soixante pieds de hauteur, dont Charles-Quint fit prendre le dessin, et qui servit de modèle au Titien pour une tapisserie destinée à la maison d'Autriche (3), soit l'ouvrage des Carthaginois ou celui

(1) En 1815, Mai publia ces vers, avec variantes, dans les *Frammenti inediti* découverts à la bibliothèque Ambroisienne. Mais dernièrement un savant prussien, en comparant ces variantes avec l'original existant à Milan, affirma que l'auteur avait fait un travail de fantaisie, ajouté et retranché selon qu'il lui avait plu.

(2) Polybe donne cinquante éléphants aux Carthaginois qui assiégèrent Agrigente, cent à ceux qui combattirent à Adis (auj. Rhadès) contre Régulus; quatre-vingts à Annibal, dans les plaines de Zama. Selon Diodore de Sicile, Asdrubal, le fondateur de Carthagène, en avait deux cents en Espagne ; il y en eut cent cinquante à la bataille de Thapsus, la dernière livrée en Afrique où il ait paru des éléphants. Les Carthaginois ne les tiraient pas de l'intérieur de l'Afrique, mais du pays contigu au leur, sur le versant méridional de l'Atlas, où il ne s'en trouve plus depuis bien longtemps. C'est ainsi qu'ils disparaissent actuellement de l'Afrique méridionale, où ils étaient en nombre immense lors des premières colonies du Cap ; ils ont été mis en fuite ou détruits par les colons.

On peut voir, dans l'*Indische Bibliotek* de Schlegel, un mémoire très-savant : *Zur Geschichten des Elephanten*, t. I; on peut consulter aussi l'*Histoire militaire des éléphants*, de M. Armandi, p. 17 et 138.

(3) Fischer d'Erlach, *Architecture histor.*, liv. II, planc. II ; Vienne, 1721.

des Romains. L'eau qu'il amenait était reçue dans seize immenses citernes communiquant entre elles, et qui n'avaient pas moins de quatre cent trente pieds de largeur.

Tel était l'État contre lequel Rome allait avoir à combattre.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE (1).

Au quatrième siècle après sa fondation, Carthage se montre conquérante redoutable, ce qu'elle doit surtout à la famille de Magon. Elle avait principalement en vue l'acquisition de la Sicile, mais elle se trouva arrêtée dans ses projets par Syracuse, qui, avec non moins d'ardeur, poursuivait le même but. Depuis le moment où Gélon eut défait les Carthaginois, qui, pour empêcher les colonies de secourir la Grèce assaillie par Xerxès, avaient envahi la Sicile, nous ne savons rien d'eux durant soixante-dix années, sinon qu'ils étendaient et consolidaient leur domination en Afrique. Ils recommencèrent à s'entremettre dans les affaires de Sicile pendant la tyrannie de Denys, puis sous Agathocle, ainsi que nous l'avons déjà vu. Ces guerres avaient sans doute pour cause l'importance de l'île ; mais elles avaient aussi pour objet d'occuper les citoyens les plus puissants, dans la crainte que, par leur crédit et par leurs richesses, ils ne trouvassent trop de facilité à mettre les troupes mercenaires dans leurs intérêts et à étouffer la liberté dans leur patrie. Il est probable qu'ils seraient parvenus, à force de persistance, d'habileté, et grâce à l'inépuisable puissance de l'or, à subjuguer la Sicile, sans l'obstacle qui surgit de la rivalité des Romains.

Carthage s'était anciennement rencontrée sur les mers avec ce peuple, lorsque, déjà puissant sous ses rois, il luttait avec les Étrusques : nous possédons des documents qui le prouvent (2). 1er traité entre Carthage et Rome. 509.

(1) Notre principale autorité est POLYBE, dont le récit va jusqu'à 216 et les fragments jusqu'à 165. TITE-LIVE (XXI-XLV) et APPIEN suivent ses traces. Les vies de Fabius Maximus, de Paul Émile, de Marcellus, de Caton, de Flaminius, écrites par Plutarque, se rapportent au même temps.

(2) Ces documents, de la plus haute importance, furent ignorés par les historiens romains, et nous ont été conservés par le Grec Polybe.

Le premier porte ce qui suit :

1° Que les Romains et leurs alliés ne naviguent pas au delà du cap Beau, à

Dès l'année même de l'expulsion des Tarquins, Carthage conclut avec Rome un traité qui est le plus ancien document de la république romaine. Il y est stipulé que celle-ci et ses alliés font alliance avec Carthage, à la condition de ne pas naviguer au delà du cap Beau, à moins d'y être poussés par la tempête ou par l'ennemi ; dans ce cas même ils s'obligent à ne pas trafiquer, sauf pour les objets strictement nécessaires à l'approvisionnement des vaisseaux et au culte des dieux, et à repartir dans le délai de cinq jours. Cependant leurs marchands qui aborderont à Carthage seront exempts de droits, les ventes seront faites sous la foi publique ; ils obtiendront mêmes priviléges dans la partie de la Sicile soumise aux Carthaginois, qui en outre ne causeront aucun préjudice aux peuples d'Antium, d'Ardée, de Laurente, de Circéi, de Terracine, ni à aucun autre peuple latin dépendant d'eux, ni dommage aux villes indépendantes ; que, s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront intacte aux Romains ; ne construiront point de forteresse dans les pays des Latins, et s'ils y entrent en armes, ils n'y passeront pas la nuit.

Ce document précieux suffirait à démontrer combien sont inexacts les récits des écrivains qui nous ont représenté Rome comme faible encore tant qu'elle n'eut pas pris son essor avec la liberté, quand nous la voyons ici puissance maritime, souveraine de plusieurs peuples latins et protectrice des autres:

moins d'y être contraints par la violence de la tempête, ou par des ennemis. S'ils y sont obligés, qu'ils ne fassent point de trafic et ne prennent rien, sauf les choses nécessaires pour approvisionner les navires ou faire les sacrifices ; qu'ils ne puissent y séjourner plus de cinq jours. (D'après les motifs déduits par Heine, *Opuscula*, II, ce cap Beau ou Bon, τῷ Καλῷ ἀκρωτηρίῳ, ne peut être que le *promontorium Hermæum*, au nord de Carthage, τὸ προκείμενον αὐτῆς τῆς Καρχηδόνος ὡς πρὸς τὰς ἄρκτους, dit Polybe. Il est donc enjoint aux Romains de ne pas naviguer le long de la côte du territoire carthaginois, vers la petite Syrte, où se trouvaient et la cité et les cantons les plus fertiles de Carthage.)

2° Que celui qui viendra pour trafiquer dans la ville de Carthage ne paye point de droits, sauf le salaire du hérant et du scribe : toute vente faite en présence de ceux-ci sera sous la garantie de la foi publique, soit que le marché ait lieu en Afrique ou en Sardaigne. Que si un Romain vient dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois, il y jouira en tout d'un droit pareil.

3° Que les Carthaginois ne fassent nulle injure aux habitants d'Ardée, d'Antium, de Laurente, de Circéi, de Terracine, ni à aucun autre des Latins qui sont sous la dépendance des Romains. Qu'ils épargnent aussi les places qui sont indépendantes des Romains, et s'ils venaient à les prendre, qu'ils les rendent aux Romains sans y causer de dommage. Qu'ils n'élèvent aucun fort dans la campagne latine ; s'ils entrent armés dans une place, ils n'y passeront pas la nuit.

Carthage s'y montre, d'autre part, jalouse de se conserver maîtresse dans la Méditerranée, et c'est le motif qui lui fait fixer des limites à la navigation étrangère, tout en laissant aux marchands la liberté du commerce avec la Libye et la Sardaigne. Dans un second traité, les villes de Tyr et d'Utique et leurs alliés furent associés aux Carthaginois. Il y fut convenu que, si les Carthaginois s'emparaient de quelque ville latine indépendante de Rome, ils la lui céderaient en ne retenant pour eux que l'or et les prisonniers; mais que, si les prisonniers étaient faits sur un peuple en paix avec les Romains, sans toutefois leur être soumis, les Carthaginois ne les feraient pas entrer dans les ports romains: autrement la liberté leur serait rendue dès qu'ils auraient été touchés par un citoyen. La réciprocité fut stipulée du côté des Romains, qui consentirent à ne point bâtir de villes en Afrique et en Sardaigne; mais ils purent vendre et acheter dans les pays carthaginois sur le pied de l'égalité avec les indigènes, et de même les Carthaginois sur le territoire romain (1). IIe traité.

(1) Qu'il y ait paix entre les Romains, leurs alliés et les Carthaginois, les Tyriens, les habitants d'Utique et leurs alliés, aux conditions suivantes :

1° Que les Romains ne naviguent pas au delà du cap Beau, de Mastia et Tarsus. (Il s'agit probablement des deux cités de ce nom en Espagne; le cap Beau désignerait ainsi la limite à l'est et les villes la limite à l'ouest assignées à la navigation des Romains.)

2° Si les Carthaginois prennent dans le Latium quelque cité qui ne dépende pas des Romains, qu'ils prennent pour eux le butin et les prisonniers, et qu'ils leur remettent la ville;

3° Si les Carthaginois font des prisonniers sur un peuple lié aux Romains par un traité, sans qu'il soit soumis aux Romains, qu'ils ne soient pas tenus de les conduire dans un port romain; mais s'ils y sont conduits, et qu'un Romain mette la main sur eux, qu'ils deviennent libres. Que les Romains soient astreints aux mêmes conventions.

4° Si le Romain prend de l'eau et des vivres dans un pays soumis à Carthage, qu'il ne s'en serve pas pour faire tort à aucun de ceux avec qui les Carthaginois sont sur le pied de paix et d'amitié.

5° S'il est fait injure à un Carthaginois ou à un Romain, qu'il en soit référé devant le juge ou le magistrat; s'il n'est pas fait justice, que le tort soit réputé public, et que vengeance soit faite par les armes contre la république qui l'aura causé.

6° Que nul Romain ne trafique et n'élève des villes en Afrique et en Sardaigne; qu'il n'y aborde que pour recevoir des vivres ou réparer son navire, si la tempête l'y pousse; qu'il parte au bout de cinq jours.

7° Que le Romain agisse et vende dans la Sicile soumise aux Carthaginois, de même qu'à Carthage, comme il est loisible de le faire à un citoyen carthaginois. A Rome, tout Carthaginois jouira des mêmes droits. (POLYBE, III, 22 et 23.)

IIIe traité. Quand Pyrrhus envahit la Sicile, Rome et Carthage firent une convention aux termes de laquelle il fut entendu que l'une ne traiterait pas sans l'autre avec le roi d'Épire. Carthage devait, *en cas de besoin*, fournir des navires, mais ne pouvait débarquer en Italie sans le consentement de Rome. Les Carthaginois, pensant que l'expulsion de Pyrrhus était *un cas de besoin*, envoyèrent en secours trente galères à Ostie. Mais Rome leur adressa des remercîments et renvoya les galères, ne voulant pas qu'après la victoire elles emportassent des esclaves et des dépouilles du sol italien.

Chacune des deux cités s'efforçait donc d'empêcher l'autre de posséder sur les terres de sa dépendance, et elles traitaient sur le pied d'une parfaite égalité. Cependant la constitution intérieure des deux républiques mettait entre elles une grande différence. Carthage possédait assez d'or pour acheter autant de troupes qu'elle en voulait; mais Rome avait la prépondérance naturelle à un peuple guerrier sur une nation commerçante. Carthage lui était supérieure sur mer, car on conclurait à tort de ce que nous avons dit que Rome avait de gros bâtiments, et nous avons vu de nos jours la marine des États barbaresques être redoutable sans armer de vaisseaux de ligne. Quand on se rappelle d'ailleurs ce qu'étaient, il y a peu de siècles, Gênes, Venise, la Toscane, et ce qu'elles sont actuellement, on ne saurait s'étonner que Rome eût aussi perdu en peu de temps son importance navale; tout occupée d'assujettir l'Italie, elle laissa dépérir sa marine, au lieu de la maintenir au niveau des améliorations que Denys et les Carthaginois introduisaient dans leurs flottes. Aussi la marine romaine était-elle au dépourvu sous ce rapport, quand éclata la première guerre punique.

Les événements qui s'accomplirent en Sicile, ainsi que l'avait prédit Pyrrhus, devaient changer cet état de choses. Cette île, toujours agitée, tantôt par les excès de la tyrannie, tantôt par ceux de la liberté, était alors partagée entre les Carthaginois, les Syracusains et les Mamertins. Ceux-ci, réduits à l'extrémité par Hiéron, roi de Syracuse, résolurent de lui rendre Messine, la dernière ville dont ils fussent restés en possession. Mais au moment où ce roi s'avançait pour l'occuper, Annibal, général des Carthaginois, jaloux du pouvoir croissant de Syracuse, le tint en respect, et envoya des troupes sur Messine. Placés ainsi entre deux ennemis, les Mamertins tournèrent, comme Cam-

paniens, leurs regards vers l'Italie et demandèrent à Rome des secours.

Les citoyens honnêtes s'opposèrent à une intervention injuste; les hommes politiques l'approuvaient comme une occasion d'acquérir de nouvelles possessions et d'empêcher l'accroissement de Carthage. Le sénat la refusa; mais le peuple la décréta, la démocratie étant déjà prépondérante dans la république. Le tribun Appius Claudius embarqua les légions, partie sur des vaisseaux de la Grande-Grèce, partie sur des bateaux plats, bien que les Mamertins se désistassent de leur demande. La flotte carthaginoise et une tempête dispersent cet armement. Hannon, dans l'intention de faire appel à la loyauté romaine, renvoie les bâtiments qui avaient été pris; mais les envoyés s'étant plaints de la violation des traités, en déclarant que Carthage ne permettrait pas que Rome s'emparât du détroit, Appius Claudius, élu consul, s'obstine à l'expédition, trompe la vigilance des Carthaginois, débarque et défait les Syracusains avec tant de promptitude, que Hiéron avouait n'avoir pas eu même le temps de l'apercevoir. Ce roi, comprenant combien l'amitié d'un peuple sans vaisseaux lui serait plus avantageuse que celle des Carthaginois, conclut avec les Romains une alliance dont il observa fidèlement les conditions. Ceux-ci s'emparèrent du port de Messine, en violation du droit public; et sous le prétexte d'une conférence, ils prirent aussi le général carthaginois, qui, pour obtenir sa liberté, fit sortir la garnison de la place: trahison ou lâcheté dont Hannon fut puni, à son retour dans sa patrie, par le supplice de la croix.

Ire guerre punique.

261.

Les Romains virent alors briller à leurs yeux la possibilité d'expulser de l'île les Carthaginois. Et, en effet, en moins de dix-huit mois ils avaient pris soixante-dix-sept places fortes et la grande cité d'Agrigente, défendue par deux armées de cinquante mille hommes. On peut se faire une idée de l'état dans lequel se trouvait la Sicile, que parcourait dans tous les sens un si grand nombre de troupes; et quelle espèce de troupes encore! Dans la seule ville d'Agrigente, dont la conquête coûta vingt mille hommes aux Romains, ceux-ci vendirent vingt-cinq mille hommes libres. Hannon, ne pouvant obtenir la restitution de Messine occupée contre tout droit, avait fait passer au fil de l'épée tous les Italiens qui servaient sous ses drapeaux. Amilcar, pour apaiser les murmures des Gaulois qu'il avait à sa solde, leur accorde le pillage d'Entella; puis il en donne secrètement

263.

avis aux Romains, qui se mettent en embuscade et les égorgent sans pitié. Voilà les forfaits que les anciens ont exaltés comme de beaux stratagèmes de guerre (1).

Les Romains comprirent cependant qu'il était impossible de conquérir et de conserver la Sicile, de défendre la côte et les villes contre la flotte carthaginoise sans avoir des vaisseaux à lui opposer. Une galère carthaginoise naufragée leur fournit un modèle à imiter; les sommets des Apennins, le bois nécessaire; et leur naturel, la persévérance. Soixante jours leur suffirent pour construire cent trente navires de bois vert; l'équipage fut bientôt exercé à la manœuvre; et, pour mettre en défaut l'habileté supérieure de leurs adversaires, ils inventèrent les rostres et une sorte de ponts qui, s'abaissant sur le vaisseau ennemi, s'y attachaient au moyen de grappins et de crampons de fer; ce qui réduisait la lutte à des combats corps à corps
260. comme sur la terre ferme. L'emploi de cette machine valut au consul Duillius la première victoire maritime, en mémoire de laquelle on lui érigea une colonne ornée de rostres. Il fut décrété de plus que le vainqueur serait précédé par des fanaux lorsqu'il rentrerait le soir à sa demeure, et ramené au son des trompettes. La fortune continua d'être favorable aux Romains, qui, dans les années suivantes, s'emparèrent de Lipari et de Malte, puis de la Corse et de la Sardaigne.

Lorsqu'après sa défaite Annibal ramenait à Carthage les tristes débris de sa flotte, craignant le châtiment que sa patrie réservait aux généraux vaincus, il se fit précéder par un envoyé qui dit au sénat : *Le consul romain est à la tête d'une flotte nombreuse; mais ses vaisseaux sont d'une mauvaise construction, bien qu'armés de certaines machines inusitées jusqu'à ce jour. Annibal vous demande s'il doit lui livrer bataille.*

Qu'il combatte, répondirent les suffètes, *et qu'il punisse les Romains d'avoir osé nous attaquer sur notre élément!*

Il a combattu, reprit alors l'envoyé, *décidé par les mêmes*

(1) Hiéron II, roi de Syracuse, mit en œuvre une ruse du même genre. Inquiété par les étrangers enrôlés sous ses drapeaux, il s'avisa, au moment d'attaquer les Mamertins, de séparer son armée en deux corps, dont l'un composé des Syracusains, l'autre des soldats mercenaires. Il se mit à la tête des premiers pour assaillir l'ennemi, et laissa les autres exposés aux coups des Mamertins, qui les taillèrent en pièces. DIODORE, XXII, 13; POLYBE, I, 9. — On remarque sans cesse, chez les anciens, ce même mépris pour la vie de l'homme.

motifs que vous, et il a été vaincu. L'amiral malheureux dut à cet artifice d'échapper à une condamnation.

Déjà Agathocle avait montré combien Carthage était faible contre l'ennemi qui l'attaquait sur son territoire, où les colonies opprimées et les cités rivales venaient en aide à ses adversaires. Rome songea donc à faire une descente en Afrique; mais Attilius Régulus dut recourir aux menaces pour décider les soldats à entreprendre ce qu'ils appelaient un trop long trajet. De leur côté, les nombreux Italiens que Rome obligeait à ramer sur ses galères avaient tramé, de concert avec les esclaves, une révolte que la trahison seule fit échouer. Régulus mit donc à la voile avec la flotte la plus nombreuse qui fût encore sortie des ports du Latium; il dispersa celle des Carthaginois, et, ayant débarqué en Afrique, il se rendit bientôt maître de deux cents villes. En voyant les aigles romaines plantées jusque sur les remparts de Tunis, si voisins des siens, Carthage demanda la paix, et Régulus aurait pu obtenir alors les conditions auxquelles Rome souscrivit après treize années de guerre et une perte de plus de cent mille hommes : mais, dans la crainte de laisser à d'autres la gloire d'une expédition commencée par lui, il répondit qu'il n'accorderait la paix aux Carthaginois que lorsqu'ils n'auraient plus un navire sur la mer. Réduits au désespoir par l'arrogance de cette réponse, indigne d'un grand capitaine, les Carthaginois confièrent le commandement de leurs forces au Spartiate Xanthippe, l'un de ceux peut-être qui fuyaient leur patrie pour ne pas être témoins de son humiliation. Ce nouveau chef reconnut que la victoire ne dépendait ni de la valeur des Romains, ni de la lâcheté des Carthaginois, mais uniquement du manque de généraux. Il enseigna à son armée à faire un meilleur emploi des éléphants et de la cavalerie; puis, ayant attiré les Romains en rase campagne, il les vainquit et fit prisonnier le consul.

Attilius Régulus.

267.

Les Carthaginois envoyèrent alors à Rome, s'il faut en croire le récit de quelques historiens, Régulus lui-même, pour inviter ses concitoyens à consentir à l'échange des prisonniers, après lui avoir fait jurer de revenir s'il ne réussissait pas. Mais, préférant à son propre salut l'intérêt public, il conseilla au sénat de continuer la guerre et de laisser mourir prisonniers ceux qui n'avaient pas su conserver leur liberté. Esclave de sa promesse, il revint à Carthage, où de cruels tourments l'attendaient. Rome alors, luttant de barbarie avec sa rivale, livra les prisonniers

carthaginois à la vengeance de la femme de Régulus, qui exerça sur eux les plus cruelles tortures, jusqu'à ce qu'ils lui fussent repris par l'autorité publique (1).

(1) Les livres dans lesquels Tite-Live devait raconter le dévouement héroïque de Régulus ont péri. Polybe n'en fait pas mention. Dion Cassius en parle comme d'une tradition, et c'est pour Silius Italicus un texte qu'il amplifie en style poétique. Le livre XXIII de Diodore de Sicile, écrivain minutieux et le plus souvent exact, dans lequel ce fait devait être rapporté au long, manque presque en entier, mais deux fragments du même auteur paraissent le démentir. Il raconte dans le premier la défaite de Régulus, en l'attribuant tout à fait à son arrogance, qui compromit les intérêts de sa patrie, quand il pouvait lui assurer les avantages d'une paix glorieuse. « La moindre part d'infortune, dit-il, ne fut pas celle qui tomba sur l'auteur de tant de maux; car la gloire qu'il avait d'abord acquise fut ternie par la honte bien plus grande qui en résulta pour lui. Son malheur fut une leçon pour d'autres, et leur enseigna à ne pas s'enorgueillir avec insolence dans la prospérité. » (XXIII, 12.) Diodore ne tempère par aucune parole de commisération la dureté du reproche. Il raconte même dans un autre fragment les horribles traitements dont la femme de Régulus usa envers les prisonniers qui lui avaient été confiés. — « Ne pouvant se consoler de la mort de son mari, elle excita ses fils à sévir cruellement contre les prisonniers. Renfermés dans un réduit extrêmement étroit, ils se trouvèrent contraints de s'y tenir le corps replié sur lui-même, comme des animaux, puis on les laissa cinq jours sans nourriture. Bodostar mourut de chagrin et d'inanition. Amilcar, dont l'âme était grande, se soutenait encore, et il conjurait souvent la matrone romaine avec des larmes, lui rappelait le soin qu'il avait pris de son mari, sans pouvoir éveiller dans son cœur aucun sentiment d'humanité. Cette femme cruelle laissa durant cinq jours le cadavre de Bodostar renfermé avec Amilcar, et elle ne fournissait à Amilcar que la nourriture suffisante pour laisser vivre chez lui le sentiment de ses souffrances. Amilcar, voyant toute espérance perdue et ses prières sans effet, se mit à implorer Jupiter hospitalier et les dieux qui prennent soin des choses humaines, s'écriant qu'il endurait des peines bien dures en récompense de la bonne action qu'il avait faite. Il ne mourut pas néanmoins dans une position si douloureuse, soit par un effet de la miséricorde des dieux, soit par son heureux destin, qui lui procura un secours inespéré. Au moment où il se trouvait à l'extrémité, tant par l'infection horrible exhalée du cadavre que par les autres misères de ce cachot, quelques esclaves de la maison racontèrent le fait à des personnes étrangères, qui, irritées d'une manière d'agir si cruelle, la dénoncèrent aux tribuns. Le fait ayant donc été vérifié et les Attilius mandés par les magistrats, il s'en fallut peu qu'ils ne fussent condamnés à la peine capitale, comme ayant souillé le nom romain par une cruauté si infâme. Les magistrats les menacèrent du châtiment le plus sévère, si désormais ils ne rendaient pas aux captifs tous les soins que réclamait leur situation. Ceux-ci, rejetant sur leur mère le tort de tout ce qui était arrivé, firent brûler le cadavre de Bodostar, et envoyèrent ses cendres dans sa patrie. Pour Amilcar, ils le ranimèrent peu à peu jusqu'à ce qu'il fût rétabli des souffrances qu'il avait endurées. » (XXIV, 12.)

L'argument le plus fort à opposer à la prétendue ambassade de Régulus pourrait être tiré de l'inutilité, pour ne pas dire plus, du conseil qu'on lui fait

La jalousie soupçonneuse de ce gouvernement de marchands nous fait croire plus facilement que les Carthaginois, ayant pris ombrage de Xanthippe, comme les Vénitiens de Carmagnola, hâtèrent la fin de celui qui les avait rendus vainqueurs, soit en l'embarquant sur un bâtiment destiné à couler bas, soit en chargeant des assassins de le jeter à la mer. Dès lors, en effet, on ne le vit plus reparaître.

La guerre se ralluma en Sicile; durant huit années la chance 249.
y fut contraire aux Romains, qui perdirent quatre flottes. Leur plus grand revers fut celui qu'ils essuyèrent sous le consul Claudius Pulcher. Celui-ci, ayant consulté les poulets sacrés et voyant qu'ils ne mangeaient pas, s'écria: *Eh bien! qu'ils boivent*, et les fit jeter à la mer. L'impiété du général découragea les soldats, qui furent vaincus à l'avance. Agrigente fut prise par les Carthaginois et rasée entièrement. Mais enfin les Romains remportèrent à Palerme une victoire décisive, qui mit toute la Sicile en leur pouvoir, à l'exception de Drépane et de Lilybée. Ces deux promontoires, à l'occident de l'île, pouvaient être considérés comme les avant-postes de Carthage; leur possession était donc d'une haute importance. Mais un général consommé, Amilcar Barca, père d'Annibal, rendit inutiles tous les efforts que tentèrent les Romains pour s'en emparer. Re- 247.
tranché sur le promontoire d'Éryx, avec des soldats gaulois pour la plupart, sans alliés dans le voisinage, sans forteresses et sans espoir de secours, il sut s'y maintenir, dirigeant de là ses excursions sur les côtes de l'Italie jusqu'à Cumes, et maintes fois il battit les Romains. Carthage envoya pour l'appuyer une flotte avec de l'argent et des provisions, mais peu de troupes. Rencontrée près des îles Ægates par Lutatius, qui avait deux 241.
cents trirèmes, elle fut mise en déroute avec une perte considérable. Les Gaulois finirent par abandonner Amilcar, et pas-

donner à ses concitoyens. L'échange des prisonniers n'aurait fait recouvrer à Carthage que des mercenaires, qu'elle pouvait remplacer ailleurs avec de l'argent seulement: Rome aurait recouvré des citoyens qui pouvaient, comme ceux rendus par Pyrrhus, effacer leur déshonneur par de plus grands exploits.

Rome, au surplus, accepta quelques années après la paix dont Régulus serait venu la détourner.

Que les doutes que nous exprimons sur un trait d'héroïsme dont on nous apprend dès notre enfance à révérer l'auteur, ne nous fassent pas du moins compter parmi ceux qui révoquent en doute les actes de vertu, faute de croire à la vertu elle-même.

sèrent aux Romains, qui pour la première fois prirent à leur solde des barbares.

Rome avait cependant perdu sept cents galères dans les batailles navales par l'inexpérience de ses marins, mais plus encore par les difficultés de la navigation sur la côte d'Afrique, difficultés dont les vaisseaux français eurent encore à souffrir en 1830; Carthage en avait à peine cinq cents à regretter. Aussi l'argent était-il si rare dans la ville du Tibre, que le boisseau de froment s'y vendait un as (1). Mais Rome, dont la persévérance était indomptable, vivait de la guerre; Carthage, de négoce. En calculant l'interruption du commerce et l'accroissement des dépenses, l'avarice des Carthaginois venait en aide à l'humanité, et lui faisait demander la paix. Rome, qui l'avait refusée

Paix des îles Ægates. 241.

pour suivre, si l'on veut, le conseil de Régulus, y consentit après tant de dépenses ruineuses et tant de sang répandu inutilement. Elle fut conclue aux conditions suivantes : *Que les Carthaginois abandonneraient la Sicile et les îles voisines; payeraient aux Romains, dans un délai de dix ans, deux mille deux cents talents pour contribution de guerre; restitueraient les prisonniers et les déserteurs; ne feraient point la guerre à Hiéron, roi de Syracuse.*

CHAPITRE VIII.

ACCROISSEMENTS DE ROME.

Provinces romaines.

Rome introduisit en Sardaigne et dans la partie de la Sicile qui lui appartenait le gouvernement des provinces, ainsi qu'on appelait les terres conquises hors de l'Italie, et dans lesquelles on envoyait chaque année un préteur et un questeur: le premier pour juger les affaires civiles, le second pour percevoir les tributs. Le pouvoir aristocratique s'était accru à l'intérieur, comme il arrive dans les pays libres durant les guerres longues et heureuses. Le temple de Janus fut fermé; mais il devait se rouvrir promptement, pour ne plus se refermer que sous Auguste.

Guerre contre les Illyriens.

La première guerre éclata contre les Illyriens, qui, en dépit

(1) PLINE, XVIII, 13. — L'as, dixième partie du denier, valait 8 centimes.

des traités, faisaient la course sur le littoral de l'Adriatique et attaquaient les vaisseaux. Les Romains envoyèrent à Teuta, 230-227. leur reine, pour se plaindre de ces actes de piraterie, et elle fit mettre à mort les ambassadeurs. Alors on lui déclara la guerre; elle fut vaincue, et forcée de céder une partie de ses États. Les Romains s'établissent donc dans l'Illyrie, et garantissent de ce côté la tranquillité des Grecs. A cette époque, les ligues étolienne et achéenne, témoignant à l'envi leur reconnaissance à Rome, lui envoient des ambassades et lui rendent des actions de grâces; les Corinthiens admettent les Romains à la célébration des jeux Isthmiques; les Athéniens, au droit de cité et aux mystères de Cérès : et ils commencent ainsi à se trouver mêlés dans les affaires de la Grèce comme des libérateurs.

Mais d'autres ennemis surgissaient dans l'Italie elle-même. Gaulois. L'ancien désastre de leur cité avait laissé chez les Romains une telle impression, que le jour de la déroute éprouvée sur les bords de l'Allia avait toujours été considéré comme néfaste, et que toute guerre avec les Gaulois obligeait la masse des citoyens à prendre les armes, sans qu'aucun motif pût en exempter : un trésor spécial était même conservé au Capitole pour les dépenses des *tumultes gaulois* (1). Durant un espace de vingt- 389-366. trois ans, à partir de l'instant où ils furent repoussés de Rome, incendiée par eux, les Gaulois, retirés sur la rive gauche du Pô, ne sortirent pas de cette région de l'Italie supérieure. Puis 366-361. ils recommencèrent à inquiéter par leurs excursions le Latium et la Campanie. Rome les en chassa, mais ils revinrent; et après une alternative d'agressions et de défaites des deux parts, la paix fut conclue. Ils paraissaient avoir renoncé depuis long- 336. temps à leurs incursions, quand plusieurs bandes nouvelles, 299. passant les Alpes, descendirent dans la Gaule cisalpine et demandèrent des terres : on leur indiqua alors les campagnes florissantes de l'Italie centrale. Sur ces entrefaites l'Étrurie, qui se trouvait en mesure de résister à leurs attaques, offrit de les prendre tous à sa solde pour combattre Rome. Ils acceptèrent; mais à peine eurent-ils touché l'argent convenu, qu'ils refusèrent de marcher contre l'ennemi et repassèrent l'Apennin.

Ce fait annonce que les Étrusques étaient en guerre avec les Romains : les Samnites les inquiétaient à la même époque, et, reconnaissant que les faibles ne peuvent résister aux forts qu'en Ligue étrusco-samnite. 296.

(1) *Tumultus*, de *timor multus*. Voy. CICÉRON, *Philipp.*, VIII, 1, et FESTUS.

s'associant, ils formèrent avec les premiers une ligue contre Rome, désormais prédominante. Les nouveaux alliés envoyèrent des ambassadeurs à Séna (1), Bononia, Médiolanum, pour demander des secours aux Gaulois. Ils les obtinrent, et combat-
296. tirent avec eux pour l'indépendance de l'Italie; mais ils succombèrent tous sous la valeur d'Appius Claudius, de Fabius Maximus et de Décius. Lorsqu'une fois Rome eut subjugué, après une guerre acharnée, les États italiques, elle chargea Dolabella d'aller dévaster le territoire des Sénones, au moment même où l'autre consul, Lucilius Métellus, mettait leur armée
284. en déroute à Arétium. La discipline l'emporta sur la fougue gauloise : hommes, femmes, enfants, tout ce qui se rencontra sur le territoire des Sénones fut massacré. Drusus rapporta à Rome beaucoup d'or et d'ornements trouvés dans le trésor des Sénones, en se vantant d'avoir recouvré toute la rançon payée pour la délivrance du Capitole : une colonie fut établie à Séna.

283. Déjà Rome en avait fondé plusieurs; mais celle-ci fut la première sur le territoire gaulois, sentinelle avancée du côté de la Cisalpine, et foyer d'intrigue et d'espionnage. Les Gaulois jouissaient alors, dans l'Italie supérieure, de la prospérité et de l'abondance; à ce point qu'une mesure de froment se vendait quatre oboles; deux, une mesure d'orge ou de vin, et que dans les auberges, au lieu de payer un prix pour chaque mets, le repas ne coûtait qu'un quart d'obole (2). Il n'est donc pas étonnant qu'ils eussent renoncé à leur ancienne fureur des conquêtes; aussi quand At et Gall, rois des Boïens, établis aux alentours de Bologne, manifestèrent l'intention de déclarer la
236. guerre aux Romains et de s'emparer d'Ariminium, colonie fondée en 268, le peuple les massacra.

Leur conseil était pourtant dans l'intérêt du pays, car d'Ariminium et de Séna les Romains ne cessaient de répandre la discorde parmi les Gaulois; entravant le commerce, surtout
233. celui des armes. Enfin, le consul Flaminius proposa que les terres enlevées aux Sénones cinquante ans auparavant, restées en partie aux mains des patriciens, fussent aussi partagées au peuple et réduites en colonies. Ce dernier coup réveilla les

(1) Séna ou Sénogallia, aujourd'hui *Sinigaglia*, fondée par les Sénones ou Gaulois : *Senonum de nomine Sena*. Sil. Ital., VIII, 453.

(2) POLYBE, II, 15.—L'obole était le sixième de la drachme, et valait 15 centimes.

Boïens, et ils essayèrent d'opposer au péril une ligue de l'Italie supérieure. Mais les Venètes, nation slave établie sur les bords de l'Adriatique, jaloux de ces voisins, refusèrent d'entrer dans l'alliance. Les Cénomans avaient été gagnés par l'argent des 238-225
Romains; les Ligures, après une longue guerre soutenue avec toute leur intrépidité naturelle, avaient été forcés dans leurs retraites inaccessibles par le consul Fulvius; Bæbius les attira dans la plaine, et Posthumius les désarma, ne leur laissant que le fer nécessaire pour les travaux des champs. Les Boïens et les Insubriens, réduits ainsi à leurs seules forces, eurent recours à leurs compatriotes au delà des Alpes, composant la ligue des Gæsates ou Allobroges. Alors les Lingones, les Anamans, les 231
Boïens et les Insubres se réunirent sur les rives du Pô. Mais, inquiétés sur leurs derrières par les Cénomans et les Venètes, une partie d'entre eux dut rester pour les tenir en respect, tandis que les autres se mirent en marche, en jurant de ne déposer les armes que dans les murs du Capitole.

Rome, effrayée par ce *tumulte* et par des prodiges épouvantables, crut détourner les présages funestes en faisant enterrer 226.
vivants dans le Forum un Gaulois et une Gauloise; puis elle fit prendre les armes à tous ses citoyens. L'ennemi n'était plus qu'à trois journées de Rome quand la fortune latine prévalut, et les Gaulois furent exterminés à Télamon. Les nouveaux consuls, profitant de la victoire, envahirent la Cispadane; puis, l'année suivante, favorisés par la trahison des Cénomans, ils passèrent le Pô près de l'embouchure de l'Adda. Les Gaulois, 224.
réduits à leur tour à l'extrémité, tirèrent du sanctuaire les *Immobiles* (ils appelaient ainsi des enseignes d'or pur, vénérées par eux comme l'étendard de Mahomet par les Turcs), et toute la nation se réunit en armes autour d'elles. Ils ne furent pas 222.
moins vaincus encore; Milan tomba au pouvoir de l'ennemi avec le reste de l'Insubrie, et Marcellus put offrir à Jupiter Férétrien les dépouilles de leur chef Virdumar ou Viridomar. Rome se livra aux joies d'un triomphe solennel, et, pour mieux le sanctifier, égorgea un à un tous les prisonniers d'une nation qu'elle traitait de barbares. Elle fonda sur le Pô les colonies de Plaisance et de Crémone, et, glorieuse d'avoir dompté les Insubres, assuré sa domination sur les deux mers qui la séparaient de l'Espagne et de la Grèce, occupé l'Istrie et l'Illyrie, s[illegible]is assez de pays en Italie pour armer à sa volonté huit

cent mille hommes, elle brava insolemment son unique rivale, Carthage.

CHAPITRE IX.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Il était facile de voir que la paix des îles Ægates n'était qu'une trêve tout à l'avantage de Rome, et qu'aussitôt qu'elle aurait réparé ses pertes, après avoir ravi à sa rivale l'honneur des armes et son influence politique, elle trouverait aisément un prétexte pour lui enlever encore et ses richesses et son indépendance. En effet, cette haine nationale qui s'envenime à un si haut point dans les républiques s'était déclarée entre les deux nations représentant les races de Cham et de Japhet, et elles comprenaient que la vie de l'une devait entraîner la mort de l'autre. Il est bien vrai que Rome dans le cours d'une guerre des plus meurtrières avait perdu des citoyens, et Carthage des mercenaires; mais la première possédait l'art de réparer le sang perdu en adoptant de nouveaux fils, tandis que l'autre recrutait des ennemis dans ses soldats. Ils avaient déjà causé de graves inquiétudes aux généraux carthaginois; nous avons vu trois ou quatre mille Gaulois envoyés à la boucherie sous les murs d'Agrigente; d'autres furent abandonnés sur une île déserte et condamnés à y mourir de faim. Quand, la paix étant conclue, il fut question de congédier les troupes mercenaires, les Carthaginois, dans leurs habitudes de spéculation, regrettant la dépense, auraient voulu se dispenser de les payer; celles-ci réclamèrent leur solde à grands cris, et les successeurs d'Amilcar, peut-être par esprit d'hostilité contre la faction qui avait voulu la paix, leur suggérèrent d'aller à Carthage pour y faire valoir leurs prétentions. Les bandes s'y rendirent en effet, et s'exprimant dans leurs divers langages, elles réclamèrent avec arrogance l'arriéré de leur solde. Carthage, les payant de paroles et prétextant la pénurie du trésor, voulut qu'elles se contentassent d'une somme inférieure à celle qui était due. Ces hommes redoutables patientèrent quelque peu; mais, en attendant, ils voyaient quelle était la richesse du pays le plus commerçant du globe, et combien leurs bras l'emporteraient facilement sur ses

Guerre des mercenaires.

241-238.

habitants industrieux. Se mutinant donc, ils appelèrent à l'indépendance les villes africaines, toujours disposées à favoriser les ennemis de leurs tyrans, et d'autant plus irritées alors qu'ils avaient aggravé le poids des tributs. Soixante-dix mille Africains s'unissent aux vingt mille auxiliaires et assiégent Carthage, qui se trouve isolée et à la merci de rebelles et d'étrangers. A l'intérieur, les factions se renvoient mutuellement les accusations; enfin, celle des Barca l'emporte, parce que l'imminence du péril rend nécessaire le bras d'Amilcar.

Ce général, ayant donc repris le commandement, gagne à prix d'argent les Numides, de sorte que les révoltés, privés de cavalerie, commencent à souffrir de la disette des vivres. Plus irrités que domptés, ils saisissent Giscon, envoyé pour traiter avec eux, ils le mutilent ainsi que sept cents Carthaginois ou gens qui tenaient pour eux, et après leur avoir coupé les oreilles et les mains et brisé les jarrets, ils les précipitent tous au fond d'un gouffre, jurant d'en faire autant à quiconque leur sera envoyé. Amilcar, pour user de représailles, jeta aux bêtes féroces tous les prisonniers, et, après avoir réclamé des secours de Rome et de Hiéron, il parvint, grâce à la supériorité de la discipline, à environner les révoltés et à les affamer à tel point, qu'ils durent se dévorer les uns les autres. Dans une semblable extrémité Spendius, Autarite et huit autres chefs se présentent à Amilcar et demandent la paix. Celui-ci feint d'y consentir, sous la condition qu'on lui livrera dix personnes à son choix. A peine le traité est-il signé: *Vous êtes des dix!* leur dit-il; on s'empare d'eux, et il les fait expirer sur la croix. Il lui fut facile alors d'envelopper les quarante mille hommes privés de chefs et d'en faire un tel massacre que pas un n'échappa. Une autre bande, commandée par Mathos, fut prise aussi, et durant longtemps les cris et l'agonie de ces malheureux servirent de divertissements dans les spectacles de Carthage (1). Amilcar.

Ces ennemis vaincus, il en restait un non moins redoutable: c'était leur vainqueur; n'ayant pu le perdre par une accusation, les Carthaginois envoyèrent Amilcar faire la guerre aux Numides, et dans cette expédition il soumit toute la côte d'Afrique jusqu'au grand Océan. Il emmena de là avec lui de nombreuses bandes d'Africains, de Numides, de Mauritains, et, n'ayant pas d'autre ressource pour les entretenir que la guerre 237.

(1) POLYBE, liv. I, chap. 85 et suiv.

et le butin, il les conduisit dans la riche Ibérie. Carthage fit semblant de ne pas s'en apercevoir, dans l'espoir, soit que la valeur des Lusitaniens et des Celtibères la débarrasserait du général et de sa dangereuse armée, soit, s'il était vainqueur, qu'il lui faudrait pour se maintenir avoir recours à la flotte et livrer dès lors à celle-ci le fruit de ses conquêtes.

On peut donc dire qu'Amilcar faisait la guerre pour son compte et en chef indépendant. Il partageait le butin en trois lots : un pour les soldats, un autre pour le trésor carthaginois; avec le troisième il achetait des amis dans sa patrie, afin d'empêcher que le parti d'Hannon, qui ne cessait de conseiller la paix, ne fût le maître à Carthage. Chacun de ses actes révélait chez lui la pensée d'une guerre plus importante que celle qu'il faisait, car il ne pouvait supporter la honte d'avoir vu la Sicile abandonnée dans un moment de désespoir intempestif, et la Sardaigne enlevée au sein de la paix à l'aide d'une autre rébellion de mercenaires. Il voulait se dédommager, en attendant,
227. par des conquêtes en Espagne, où il trouva pour adversaires des Celtes, frères de ceux qu'il avait exterminés sous Carthage. Il les battit, et soumit la côte occidentale de la Péninsule. Mais les naturels du pays, que le désir de défendre leurs foyers rendait ingénieux, parvinrent à le vaincre, en chassant contre les Carthaginois des bœufs attelés à des chariots remplis de matières embrasées. Ce stratagème, qui causa la défaite et la mort d'Amilcar, délivra Rome d'un grand ennemi, et peut-être Carthage elle-même.

Asdrubal. Les partisans d'Amilcar se reportèrent alors vers Asdrubal, son gendre, qui, appuyé par la bourgeoisie, fut au moment de donner un tyran à Carthage. Mais, son projet ayant échoué, il passa en Espagne, où il se mit à la tête de l'armée d'Amilcar. Il y gouverna à son gré, se concilia par son affabilité et par sa politique les habitants du pays, contre lesquels il employa peu la force, et fonda en face de l'Afrique la nouvelle Carthage (*Carthagène*). Peut-être avait-il l'idée d'en faire le siége d'une domination espagnole, une rivale de Carthage et de Rome; mais un esclave gaulois, qui avait gardé le ressentiment du massacre de ses compatriotes par les Barca et du meurtre de son maître, tué en trahison par Amilcar, avait résolu de donner la mort au général carthaginois. Il trouva moyen de s'approcher de lui et le suivit si assidûment, avec cette obstination particulière aux assassins du Vieux de la Montagne, qu'il

parvint à le poignarder au pied des autels; satisfait alors d'avoir accompli sa vengeance, il endura, le sourire sur les lèvres, les tourments qui lui furent infligés.

L'armée, privée de son chef, mit à sa tête Annibal, fils d'A- Annibal.
milcar, jeune homme de vingt et un ans, qui, sorti à treize ans de Carthage, pouvait passer pour étranger à sa patrie. Son père l'avait élevé dans les rudes fatigues de la guerre espagnole et dans la haine de Rome, à laquelle il lui avait fait jurer une inimitié perpétuelle en le consacrant par le feu sur l'autel de Melkarh. Il ne pouvait léguer sa fureur implacable à un plus digne héritier. Personne ne réunissait plus d'aptitude aux choses les plus diverses. Il savait à la fois obéir et commander, se faire chérir des soldats et des capitaines, dresser le plan d'une expédition et l'exécuter : versé dans tout ce que l'on connaissait alors en tactique et en stratagèmes, le premier des fantassins comme le plus habile des cavaliers, il ne se distinguait en rien des autres dans les marches et dans les campements, mais se faisait remarquer dans la mêlée par ses armes et par son cheval; infatigable, le premier à l'attaque, le dernier dans la retraite, il était sans pitié, sans foi, sans respect pour ce qu'il y avait de plus saint et pour la religion du serment.

Il comprit que pour délivrer Carthage de sa rivale il fallait porter la guerre en Italie, mais, avant tout, se mettre en état de n'avoir rien à redouter des barbares du centre de l'Espagne.
Il vainquit en effet les Oclades, les Carpétans, les Vaccéens des 221.
deux Castilles, et se trouva bientôt sur l'Èbre, où il eut pour la 220.
première fois les Romains en face de lui. Ceux-ci, jaloux des progrès des Carthaginois, étaient convenus avec eux, dès le temps d'Amilcar, de prendre l'Èbre pour la limite de leurs pos-
sessions, Sagonte devant rester libre entre les deux puissances, Sagonte.
comme naguère Cracovie entre la race allemande et les nations slaves. Sagonte, fondée par les Grecs de Zacynthe et par les Italiens d'Ardée, était odieuse aux Espagnols, qui par ce motif secondèrent avec ardeur Annibal lorsqu'il l'assiégea en violation des traités. Les Sagontins lui opposèrent la plus héroïque résistance, et, voyant enfin leur patrie perdue sans retour, ils se précipitèrent dans les flammes qui la dévoraient.

Rome délibérait encore pour savoir si elle secourrait cette ville quand elle apprit qu'elle avait succombé. Elle envoya alors des ambassadeurs à Annibal pour se plaindre de cette infraction, et comme il ne voulut pas leur donner audience, ceux-ci

passèrent à Carthage. Ils demandèrent qu'Annibal leur fût livré comme violateur du droit public. Le sénat carthaginois répondit que, même en le voulant, cela ne serait pas en son pouvoir; et il disait vrai; mais Q. Fabius, faisant un pli avec un pan de sa toge, le montra en disant : *Ici je porte la paix et la guerre, choisissez!* Les Carthaginois répondirent tout d'une voix : *Choisis, toi-même;* et lui, secouant sa toge, s'écria : *La guerre!*

218. Ainsi fut déclarée la guerre que Tite-Live appelle *maxime memorabile omnium,* et que la postérité regarde encore comme l'une des plus importantes parmi toutes celles qui ont ensanglanté le monde. Il ne s'agissait plus pour Rome de combattre les brigands de l'Istrie et de l'Illyrie, ou même les Gaulois, terribles sans doute, mais indisciplinés : elle allait avoir à lutter avec une nation qui depuis vingt-trois ans était victorieuse en Espagne, enorgueillie d'avoir triomphé récemment encore d'une ville belliqueuse, et dont l'armée aguerrie était commandée par un général d'une haute habileté. C'était une guerre de passion; aussi combattit-on plus avec l'intrigue et les machinations qu'avec les armes; les chances en furent très-variées, et la victoire même eut ses périls.

Rome, comprenant combien une défaite pouvait être fatale, fit de très-grands préparatifs, arma ses citoyens et ses alliés, et adressa des supplications aux dieux. Elle demanda l'amitié des peuples d'Espagne; mais ceux-ci lui répondirent de s'adresser à des gens à qui l'exemple de Sagonte n'eût pas appris avec quelle vaillance elle protégeait ses alliés. Elle se tourna du côté des Gaulois, en les priant de ne pas accorder le passage aux Carthaginois. Les Gaulois, s'étant réunis en armes pour en délibérer, répondirent en riant que Carthage n'avait pas mérité qu'ils lui fissent du mal, ni Rome du bien; qu'ils savaient seulement que cette dernière avait cherché à repousser leurs frères de l'Italie.

Cependant Annibal, riche des dépouilles de Sagonte, ayant laissé seize mille soldats à son frère Asdrubal pour garder l'Espagne, se mit en route pour l'Italie. Les Romains l'attendaient par mer; il résolut au contraire de venir par les Pyrénées et les Alpes; entreprise effrayante et sans exemple, mais depuis l'expédition d'Alexandre dans les Indes, rien ne paraissait impossible aux guerriers. De même que ce dernier avait marché sur les traces de Bacchus, Annibal se proposait de suivre celles

Passage des Alpes. 28 juin 218.

d'Hercule, qui, disait-on, avait passé de l'Ibérie en Italie ; aussi entreprit-il de traverser des pays barbares, en gagnant les chefs, et de se frayer un chemin nouveau, exploit que les anciens mettaient au-dessus de tout.

Il fit courir le bruit que le dieu de sa patrie lui était apparu dans un songe pour lui promettre la victoire et lui montrer la voie dans les sinuosités d'un serpent. C'était la part du vulgaire : il expédiait cependant des émissaires chez les Boïens et les Insubres, pour les exciter contre cette Rome qui se préparait à les assujettir au moyen des colonies de Crémone et de Plaisance. Annibal gagna les cimes des Pyrénées, et calma les inquiétudes des Gaulois du versant septentrional en faisant avec eux un traité mémorable pour sa singularité. Il y était stipulé, en effet, que tout différend entre les Carthaginois et les indigènes serait soumis à la décision des femmes gauloises (1).

Après avoir effectué le passage du Rhône et de la Durance, il commença, vers les premiers jours d'octobre, à franchir les Alpes, couvertes de neiges, semées de périls et défendues (2). Sa marche avait été si désastreuse, que de cinquante mille hommes de pied et vingt mille chevaux, avec lesquels, cinq mois auparavant, il était parti de Carthagène, il ne lui restait plus que vingt mille fantassins et six mille chevaux (3). Mais il lui

(1) PLUTARQUE, *de la Vertu des femmes*. Quelque chose de semblable est raconté par PAUSANIAS, *Élide*, 16. Les Éléens, dit-il, se croyant lésés par les Pisans, et ayant en vain demandé satisfaction à Démophon, tyran de Pise, ils convinrent, après sa mort, avec les habitants de cette ville, de remettre la décision du différend à seize femmes, choisies dans chacune des seize villes des Éléens. Leur jugement fut si satisfaisant, que l'on établit un collége perpétuel de seize matrones pour présider les jeux et décerner les prix.

(2) « Là, pour rendre praticable une roche qui seule présentait un passage possible, les soldats furent obligés de la tailler ; ils abattirent tout autour des arbres énormes qu'ils dépouillèrent de leurs branches et qu'ils entassèrent en forme de bûcher ; puis ils y mirent le feu, sous un vent très-propre à exciter la flamme, et versèrent sur la pierre brûlante du vinaigre pour la dissoudre. La pierre étant ainsi calcinée, ils l'ouvrirent avec le fer. » TITE-LIVE, XXI, 37. C'est ce qui a fait dire à Juvénal, en parlant d'Annibal : *Diducit scopulos et montem rumpit aceto*, Sat. X, 152. Encore aujourd'hui, dans les fameuses mines du Hartz, on fend les blocs de rochers en y allumant de grands feux, et quand la pierre est bien échauffée, on y jette de l'eau. Cette opération devait être commune, avant l'usage de la poudre.

(3) On pourrait former toute une bibliothèque des ouvrages écrits au sujet de la marche d'Annibal d'Espagne en Italie. Preuve que les données sont aussi arbitraires que les conséquences sont inutiles. Sans entamer la discussion sur ce point, nous renvoyons à POLYBE, livre III, 42-56.

restait son courage et les bonnes dispositions des Gaulois en sa faveur. En quittant les défilés des Alpes, il entra dans le pays des Taurins et descendit vers le Pô, où les Gaulois avaient dispersé les colonies de Plaisance et de Crémone, et défait le consul Manlius dans la forêt de Mutina.

La première pensée de Rome avait été de diriger une armée sur l'Afrique, une autre sur l'Espagne, et une troisième sur la Gaule. La seconde inquiéta la marche des Carthaginois; mais lorsqu'elle les vit gravir les Alpes, elle accourut pour défendre l'Italie, où l'arrivée inattendue d'Annibal retint le corps d'armée destiné pour l'Afrique. Scipion affronta Annibal au Tésin, et fut vaincu; Sempronius voulut l'arrêter à la Trébia, et il fut vaincu. Les plaines de la vallée du Pô offraient le terrain le plus favorable aux mouvements de l'excellente cavalerie numide, et les Gaulois enrôlés par les Romains passaient dans les rangs d'Annibal, qui se trouvait à la tête de quatre-vingt-dix mille guerriers.

Victoire sur le Tésin. Sur la Trébia.

Il n'avait pas cependant trop sujet de se réjouir. Les Gaulois, délivrés du voisinage menaçant des colonies, se souciaient peu de risquer leur propre indépendance pour des étrangers, dont le nombre était trop petit pour assurer leur liberté, et trop grand pour ne pas être une occasion de gêne et de dépenses. L'armée même d'Annibal était composée d'étrangers de toute nation, qui, audacieux et indociles dans l'inaction, arrogants dans la victoire, prétendaient imposer à leur général l'instant et le lieu du combat; réfrénés par un bras vigoureux, ils conspiraient contre Annibal, qui, pour tromper leurs desseins, se voyait obligé de changer sans cesse d'habillements. Quoi qu'il en soit, aussitôt que la saison le permit, il se dirigea vers Arétium par la route la moins fréquentée; il perdit dans cette marche sept éléphants et un assez grand nombre d'hommes et de chevaux, ce qui ne l'empêcha pas de vaincre de nouveau les Romains, commandés par Flaminius, au lac de Trasimène.

Victoire de Trasimène.

Fabius Cunctator.

A cette nouvelle, l'épouvante se répand dans Rome; Fabius Maximus, élu dictateur, met la ville en état de défense, fait couper les ponts, persuadé qu'il s'agit désormais non de protéger toute l'Italie, mais de garantir la capitale. Il a le courage de temporiser et de se résigner à l'accusation universelle d'impéritie et de lenteur, tandis qu'Annibal passe, sous ses yeux, dans l'Italie méridionale et dans l'Ombrie jusqu'à Spolète, et qu'il

dévaste les campagnes florissantes de Falerne, de Massique, de Sinuesse.

Le résultat prouva combien il y avait de prudence dans ces temporisations. En effet, Annibal songeait, par suite de la disette des subsistances, à se retirer dans la Gaule, quand le consul Varron, se laissant entraîner, malgré les conseils de Fabius et de son collègue Paul Émile, à un excès de confiance, lui offrit le combat à Cannes sur l'Aufide. Grande fut la joie d'Annibal quand il rangea en bataille ses Africains, revêtus des armes gagnées à la Trébie et sur les bords du lac Trasimène, ses Gaulois aux longues épées, ses Espagnols aux glaives aigus, ceux-ci nus jusqu'à la ceinture, ceux-là vêtus de blanc, tous portant des boucliers presque semblables. La lutte fut acharnée; mais le Carthaginois l'emporta. Environ soixante-dix mille Romains périrent; trois boisseaux et demi d'anneaux enlevés aux cadavres des chevaliers romains furent répandus dans le vestibule du sénat de Carthage. Paul Émile, en exhalant sa grande âme sur le champ de bataille, envoyait dire à Rome qu'elle eût à faire ses préparatifs de défense avant que le vainqueur ne tombât sur elle. Celui-ci, en effet, marcha en avant et arbora l'étendard de Carthage sur une hauteur d'où l'on découvrait la cité éternelle; puis, s'en éloignant, il alla établir ses quartiers d'hiver à Capoue. Bataille de Cannes. 216.

Ici tous les écrivains répètent à l'envi les paroles de Maharbal, lieutenant du général carthaginois : *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire* (1). Et toutefois pouvait-il véritablement pousser la guerre? D'une part, il s'était écarté du nord de l'Italie de manière à ne pouvoir plus recruter son armée à l'aide des levées de la Gaule. Il avait perdu la plupart de ses chevaux, si précieux pour les Africains et en général pour les soldats mercenaires, qui, privés de patrie et de famille, mettent toute leur affection et leur espoir de salut dans cet unique bien. Il ne possédait pas une place, pas une forteresse. Situation d'Annibal.

(1) C'est le sentiment de Tite-Live, XXIII, 18, suivi par Saint-Évremond, Rollin et beaucoup d'autres. — Montesquieu, *Grandeur des Romains*, ch. 4 : « Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout des secours. »

Si les Italiens désertaient les drapeaux de Rome, c'était parce qu'ils étaient las de remplir ses légions; ils auraient donc été moins disposés encore à servir dans les rangs d'Annibal. Il n'avait par conséquent de secours à attendre que de Carthage, à laquelle il en demandait; mais il avait là pour le traverser Hannon, chef de la faction opposée à celle des Barca.

Cet Hannon était véritablement un rusé diplomate, qui eût fait honneur à l'école moderne. Lorsque Asdrubal avait demandé qu'on lui donnât pour lieutenant en Espagne le jeune Annibal son neveu, il avait dit : *Il réclame une chose juste; je propose toutefois de la lui refuser;* et il développa ce paradoxe en soutenant qu'il ne convenait pas d'habituer ainsi de bonne heure un enfant à un commandement presque héréditaire; qu'il y aurait plus d'avantage à en modérer la fougue par la soumission aux lois (1). Quand les ambassadeurs romains vinrent demander satisfaction au sujet de la prise de Sagonte, il parla hautement de droit et de justice, en insistant pour qu'on livrât Annibal. Il détournait actuellement de le secourir en disant : *Quel besoin en a-t-il après tant de victoires dont il nous entretient sans cesse? N'a-t-il pas tué deux cent mille Romains, fait cinquante mille prisonniers, soumis les Apuliens, les Bruttiens, les Lucaniens, les Campaniens, ainsi que Magon nous le raconte?*

Sa jalousie n'était pourtant pas seule à arrêter le prudent sénat de Carthage dans les envois de secours à Annibal. Ce général, qui avait fait la guerre en Espagne, on peut dire pour son propre compte, et qui triomphait à cette heure de l'Italie avec la même indépendance, donnait de l'ombrage à sa patrie; les révolutions qu'il y excita plus tard, étant vaincu, indiquent ce qu'il eût fait vainqueur. Reconnaissant, toutefois, l'importance de la guerre qu'il faisait, on songeait à lui faire passer des secours. Mais Annibal n'avait pas besoin de nouvelles recrues africaines : ce qu'il lui fallait, c'était une armée déjà aguerrie en Espagne. C'était en ce pays-là que résidaient la force et la puissance des Barca. Annibal y tirait d'une seule mine trois cents livres d'argent par jour (2). Asdrubal, son frère, y commandait des troupes déjà exercées, et c'étaient celles-là qu'il demandait, voulant que les levées d'Afrique fussent envoyées à leur place pour

(1) TITE-LIVE, XXI, 1.

(2) *Ex quibus Bebulo puteus appellatur hodieque, qui* CCC *pondo Hannibali sumnistravit in dies.* PLIN., *Hist. nat.*, XXXIII, 6 ou 31.

tenir tête aux Romains sur les bords de l'Èbre. Asdrubal se mit en effet en marche; mais les Scipions, qui commandaient dans la Péninsule, lui barrèrent le chemin; ils arrêtèrent aussi Magon, qui y était débarqué avec les troupes fraîches d'Afrique, et les victoires d'Ibéra, d'Illiturgi, de Munda préservèrent l'Italie d'une nouvelle invasion.

Annibal ne restait pourtant pas oisif dans Capoue, car, d'un côté, il amenait Hiéronyme, qui avait succédé à Hiéron II, comme roi de Syracuse, à se ranger du côté des Carthaginois; d'un autre côté, il négociait avec Philippe, roi de Macédoine, pour que ce prince fît la guerre aux Romains; il concluait avec lui un traité (1) dans lequel, chose remarquable, il stipula en son pro- 216.

(1) « Traité que le général Annibal, Magon, Myrkal et Barmokal, tous les sénateurs qui sont avec eux, et tous les Carthaginois qui sont dans leur armée, ont juré avec Xénophane, fils de Cléomaque d'Athènes, envoyé en qualité d'ambassadeur par le roi Philippe, fils de Démétrius, pour lui, les Macédoniens et leurs alliés.

« Et ils l'ont juré en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; du génie de Carthage, d'Hercule et d'Iolaüs; de Mars, de Triton, de Neptune et des dieux qui combattent avec eux : en présence du soleil, de la lune, de la terre, des fleuves, des prés, des eaux; en présence de tous les dieux qui protégent Carthage, et de tous ceux qui protégent la Macédoine et le reste de la Grèce, et de tous les dieux présidant à la guerre qui sont témoins de ce serment.

« Le général Annibal, tous les sénateurs de Carthage qui sont près de lui, et tous les Carthaginois qui sont dans son armée, ont dit : Du consentement des nôtres et des vôtres, nous nous obligeons à jurer cette alliance d'amitié et de paix, comme amis, alliés et frères.

« Le roi Philippe, les Macédoniens et les autres Grecs leurs alliés prêteront assistance et secours aux Carthaginois, au général Annibal, à tous ceux qui l'accompagnent, aux sujets de Carthage qui reconnaissent les mêmes lois, aux habitants d'Utique, aux cités et peuples soumis aux Carthaginois, à l'armée, aux alliés, à toutes les cités et à tous les peuples avec lesquels nous sommes liés d'amitié en Italie, dans la Celtique et dans la Ligurie, ou avec lesquels nous pourrions encore former dans ces pays des relations amicales et des alliances.

« Il sera aussi accordé assistance et paix au roi Philippe et aux autres Grecs alliés, par les Carthaginois, par les habitants d'Utique, de toutes les cités et de tous les pays soumis à Carthage, leurs alliés et généraux, et par les cités et peuples qui en Italie, dans la Celtique et la Ligurie, sont ou désireront devenir nos alliés.

« Nous ne nous surprendrons point ni ne nous tendrons de piéges, de part ni d'autre. Vous serez les ennemis des ennemis de Carthage, à l'exception des rois, des cités et des peuples avec lesquels vous auriez contracté alliance. Et nous serons également les ennemis des ennemis du roi Philippe, à l'exception des rois, des cités ou peuples avec lesquels nous aurions fait alliance. Vous serez aussi nos alliés dans la guerre contre les Romains, jusqu'à ce que les dieux l'aient heureusement terminée. Vous viendrez à notre secours quand il en

pre nom et en celui de son armée, et s'occupa moins des intérêts de Carthage que de ceux d'Utique, sa rivale. Qui peut savoir ce que méditait ce chef aventureux?

Mais le plus grand obstacle qu'il eût à combattre était l'indomptable persévérance des Romains. Frappés d'abord de stupeur, ils avaient même songé à abandonner une patrie fondée sous des auspices funestes; déjà une troupe de jeunes gens des plus nobles familles s'étaient réunis pour se transporter ailleurs, quand le jeune Scipion les détourna d'un tel projet. Tous les moyens parurent bons alors pour ramener la confiance. Il se trouva qu'un certain Martius, auteur d'un recueil de vers prophétiques, dans le genre de ceux de Nostradamus, avait prédit la vérité au sujet de la bataille de Cannes; or il ajoutait qu'il fallait pour conquérir la paix instituer des jeux annuels en l'honneur d'Apollon. Ses réponses étaient si obscures, qu'il fallut un jour entier pour parvenir à les comprendre. Enfin on se hâta de suivre son conseil. On fit ensuite la cérémonie du *lectisternium*, on promit un printemps sacré (1), on fit revivre toutes les superstitions étrusques; on alla même jusqu'à enterrer vivants dans le Forum deux Grecs et deux Gaulois, comme dans les circonstances les plus désespérées.

Si Annibal se réjouit à ces signes d'abattement, il dut perdre

sera besoin, et selon que nous en conviendrons. Si les dieux favorisent et vous et nous dans la guerre contre les Romains, et que ceux-ci viennent à demander la paix, nous la ferons de manière à ce que vous y soyez compris, et il ne leur sera point permis de vous faire la guerre. Corcyre, Apollonie, Épidamne, Pharos, Dimale, le pays des Parthéniens et des Atintanes ne pourront tomber sous la domination romaine. Ils rendront aussi à Démétrius de Pharos tous les hommes de sa nation qui se trouvent sur leur territoire. Mais si les Romains venaient à attaquer l'un de nous, nous nous assisterions mutuellement selon l'exigence du cas; il en serait de même si d'autres nous faisaient la guerre, sauf toujours les rois, cités et peuples avec lesquels nous avons contracté alliance. Et si nous jugions à propos de retrancher ou d'ajouter quoi que ce soit à ce traité, il nous sera libre de le faire d'un commun accord. » POLYBE, VII, 3. Ce traité forme le IX[e] chapitre de l'édition Firmin Didot.

(1) *Lectisternium*, *Ver sacrum*. TITE-LIVE, XXII, 10; XXVII, 37; XXXIV, 44. — Le *lectisterne* était une cérémonie dans laquelle on dressait des lits pour les dieux (*lecti sternebantur*). Leurs statues, enlevées des piédestaux, y étaient couchées près d'autels chargés de mets. — Le *Ver sacrum* était un vœu particulier aux peuples d'Italie. *Vovebant quæcumque proximo vere nata essent apud se animalia immolaturos. Sed quum crudele videretur pueros ac puellas innocentes interficere, perductos in adultam ætatem velabant, atque ita extra fines suos exigebant.* PAULUS *ex Festo*.

grandement de sa confiance quand on répondit à l'ambassadeur envoyé par lui pour traiter de la paix et de la rançon des prisonniers que Rome n'avait pas besoin des soldats qui se laissaient prendre vivants, et qu'il eût à sortir dans la nuit du territoire romain. Puis le domaine sur lequel était assis son camp ayant été mis en vente, les enchères furent poussées avec autant de chaleur que si l'ennemi n'eût pas été en Italie. En effet, les forces de Rome se multipliaient dans les revers, comme il advint de Venise lors des défaites qui suivirent la ligue de Cambrai : l'argent fut versé à l'envi par les citoyens dans le trésor public, tous les jeunes gens au-dessus de dix-sept ans s'enrôlèrent; huit mille esclaves qui s'offrirent volontairement furent équipés avec les armes enlevées anciennement à l'ennemi; Naples offrit quarante patères d'or, dont la plus légère seulement fut acceptée; Hiéron envoya une Victoire d'or du poids de trois cent vingt livres, trois cents muids de blé, deux cents d'orge et mille hommes armés de frondes qui furent accueillis. Enfin la direction des affaires fut confiée de nouveau à la prudence courageuse de Fabius Maximus, qui les rétablit en temporisant toujours (1).

L'oisiveté, la mollesse et l'indiscipline affaiblissaient dans Capoue l'armée d'Annibal, qui déclinait à mesure que Rome se relevait. Sempronius parvint à le vaincre et ranima la confiance chez les guerriers romains. Le roi de Macédoine Philippe, venu pour ravager l'Italie, fut défait et se rembarqua promptement pour porter remède aux embarras que Rome lui suscitait dans ses États; elle expédiait d'un autre côté Marcellus pour punir Syracuse.

Prise de Syracuse.

Cette cité, après la mort d'Hiéron II, qui l'avait sagement gouvernée, était tombée sous la tyrannie de Hiéronyme, son petit-fils, dont elle se délivra par un assassinat. De grands troubles suivirent, durant lesquels certains démagogues excitèrent le peuple contre Rome, au nom de l'indépendance. Il en 214.
résulta qu'Appius Claudius et Marcellus vinrent assiéger la ville, le premier par terre, l'autre par mer. En vain le grand Archimède fit pour la défense de sa patrie l'usage le plus saint qu'un homme puisse faire de ses connaissances, et repoussa l'ennemi par des machines puissantes et meurtrières, en même temps qu'il embrasait ses vaisseaux à l'aide de miroirs. Marcel-

(1) *Unus homo nobis cunctando restituit rem.* ENNIUS.

212. lus la prit, la livra au pillage et aux flammes, et Archimède lui-même, qui, absorbé dans ses méditations studieuses, ne s'était pas même aperçu du tumulte de l'assaut, fut tué par un soldat. On trouva dans Syracuse plus de richesses que, plus tard, dans Carthage elle-même, et Rome s'embellit des statues et des colonnes qui y furent transportées de la ville détruite. Les Syracusains vinrent se plaindre de ce que l'on eût ainsi puni sur eux la foi trahie par leurs tyrans, et demandèrent, après avoir tant souffert, d'être au moins indemnisés par la restitution des dépouilles enlevées. Manlius Torquatus, appuyant leur réclamation, s'écriait : *Que dirait Hiéron, s'il revenait à la vie, lui qui fut pour nous un allié si fidèle, en voyant sa cité en ruines et Rome parée de ses dépouilles !* Le sénat répondit qu'il déplorait leur malheur, mais que Marcellus avait agi conformément au droit de la guerre (1), et la Sicile fut réduite à la triste condition de province.

Prise de Capoue.

Les Romains s'avancèrent alors contre Capoue : Annibal, après avoir fait des prodiges pour la sauver, opéra avec une habileté merveilleuse la retraite de son armée chargée de butin vers la Daunie et la Lucanie, dans le voisinage du détroit. N'ayant plus désormais d'espoir de salut, les voluptueux citoyens de Capoue, après un banquet splendide, firent circuler autour de la table la coupe empoisonnée qui devait les soustraire à la vengeance des Romains ; puis les uns se retirèrent dans leur demeure, les autres continuèrent leur funèbre orgie jusqu'à ce qu'ils tombassent morts successivement. Les survivants furent immolés judiciairement, attendu qu'un incendie qui éclata peu après dans Rome ayant été imputé aux Capouans, ceux-ci, appliqués à la torture, s'en avouèrent les auteurs et furent livrés au supplice.

Armée d'Espagne.

Il ne restait donc plus d'espérance à Annibal que dans l'armée de son frère Asdrubal ; mais celui-ci était retenu par la guerre non moins vive, quoique moins célèbre, qui se faisait en Espagne. Les deux frères Cnéius et Publius Cornélius Scipion avaient trouvé la Péninsule irritée contre les Carthaginois par suite de la dureté avec laquelle ils levaient les tributs et les troupes. Il y avait en même temps des soulèvements dans certaines contrées et jusqu'à quinze mille soldats ennemis égorgés. Cet état de choses facilita les victoires remportées tout d'abord par

(1) Tite-Live, XXVI, 25, 26.

les Scipions, qui parvinrent même à recouvrer Sagonte; mais 212.
ils furent défaits à leur tour et périrent tous deux. Cet événement produisit à Rome une telle impression, que personne n'osait demander le commandement vacant, quand Publius Cornélius Scipion, âgé de vingt-quatre ans seulement, se présenta pour venger son oncle et son père. Ce jeune homme, qui plus tard devait recevoir le surnom d'Africain, tempérait par l'amabilité, fruit de l'éducation grecque, l'héroïsme des anciens patriciens. Il était avec la noblesse, mais il flattait le peuple pour en tirer parti. Il savait, selon l'avantage qu'il en attendait, se prévaloir ou se moquer des lois, de la religion ou des traités : c'était enfin un de ces hommes dont la popularité et l'exemple sont puissants pour amener l'asservissement d'une cité libre. P. Cornélius Scipion.

Il ranima le courage ébranlé des légions, et, leur assurant que Neptune lui ordonnait d'aller à travers les forces carthaginoises assiéger Carthagène, l'arsenal et le grenier de l'ennemi, il l'assiégea et la prit d'assaut. Scipion y mit à exécution la loi qui prescrivait aux Romains, quand ils pénétraient dans une ville, d'y passer tout au fil de l'épée, hommes et animaux utiles, jusqu'aux chiens mêmes (1). Il renvoya avec les procédés les plus affables les otages espagnols qu'il y trouva, ainsi que les femmes, qu'il préserva de toute insulte; ce qui lui concilia grandement, comme on peut le penser, les habitants du pays.

Il ne put empêcher toutefois Asdrubal de conduire une armée en Italie. Ce général, que Diodore appelle le plus grand après Annibal, traversa dans une marche rapide les Pyrénées et les Alpes; déjà Annibal se réjouissait de sa prochaine arrivée, lorsque sa tête lui fut jetée dans son camp. Il avait été défait et 207.
tué, près du Métaure, par les consuls Livius Salinator et Claudius Néron. Asdrubal en Italie. 208.

C'est ainsi qu'était traité le frère de cet Annibal qui, ayant reçu longtemps auparavant le cadavre de Sempronius Gracchus, vaincu par Magon, au lieu de le faire mettre en morceaux, comme le lui conseillaient les siens, l'avait honoré de magnifiques obsèques et renvoyé ensuite au camp des Romains.

Il ne lui restait plus qu'à se tenir sur la défensive en se faisant un rempart des Abruzzes, barrière infranchissable quand elle est gardée par des hommes. Or, la prudence déployée par

(1) POLYBE, liv. X, 15.

Annibal dans les revers fut si admirable, qu'il parvint à imposer aux Romains au point qu'ils n'osèrent l'attaquer, tout affaiblis et en mauvais état qu'étaient les débris de son armée. Son armée, composée de mercenaires, gens de tout pays, différant entre eux de langage, de religion, de mœurs, ne perdit rien de son respect envers lui, au contraire de ce qui arrive souvent quand la fortune vient à changer : rejetée à l'extrémité de l'Italie que naguère elle parcourait victorieuse, manquant de paye et souvent de vivres, elle ne se mutina point contre son général. Carthage tenta de nouveau de lui faire passer des secours, en
205. faisant débarquer à Gênes son frère Magon à la tête de quatorze mille hommes; celui-ci fit en sorte d'attirer dans ses rangs les Ligures, et, ses forces augmentées, il pénétra dans la Gaule, où il se maintint longtemps; mais, vaincu à la fin, il fut rappelé. Les Carthaginois envoyèrent aussi Imilcon en Sicile; mais la guerre se traînait partout avec lenteur, comme il arrive alors que, d'un côté ou de l'autre, on n'ose tenter un coup hardi. C'est Scipion qui devait le frapper.

Le départ d'Asdrubal lui avait facilité la conquête de toute l'Espagne carthaginoise jusqu'à Cadix, et la victoire, qui lui avait constamment été fidèle, lui avait valu d'être élu consul avant l'âge. Il songea alors à effectuer le projet qui lui paraissait pouvoir seul mettre fin à la guerre, une descente en Afrique. Il avait déjà, dans ce but, conclu une alliance avec Syphax, roi de Numidie : mais les vieux généraux de Rome, soit par envie, soit par prudence, s'opposaient à cette expédition; et ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint trente galères (1). La mauvaise volonté du sénat fut suppléée par l'ardeur des Italiens, qui désiraient s'affranchir des dévastations continuelles des bandes d'Annibal, n'ayant plus à en attendre la liberté promise. Les Étrusques tirèrent de leurs arsenaux des armes et des agrès, débris très-riches encore de leur ancienne splendeur. Populonie fournit le fer, Tarquinies les toiles, Arétium trente mille boucliers, casques, javelots, cinquante mille piques longues et tout ce qui était nécessaire en haches, madriers, fascines, vases pour l'eau, et ustensiles divers : les habitants de Clusium, de Pérouse et de Ruselles fournirent les sapins; de sorte que Scipion, tout en semblant plongé dans la mollesse et les plaisirs,

(1) Appien les réduit à dix seulement, fournies encore à l'aide de contributions volontaires. Χρήματα οὐκ ἔδωκαν πλὴν εἴ τις ἤθελοι τῷ Σκιπίωνι κατὰ φιλίαν συμφέρειν. VIII, 7.

réunit en Sicile un armement redoutable et débarqua en Afrique. Scipion en Afrique.

Il est tout à fait étonnant que Carthage ne lui ait opposé aucune flotte durant le trajet. Scipion trouva Syphax passé du côté des Carthaginois à l'instigation de Sophonisbe, fille d'Annibal Giscon, qui employait sa beauté à susciter des ennemis à Rome. Il le renversa du trône et y plaça Massinissa, guerrier plein de courage qui, à quatre-vingts ans passés, restait à cheval une journée entière. Désireux de se venger de ceux qui lui avaient ravi le royaume qu'il venait de recouvrer, ce prince ne contribua pas peu à la victoire que Scipion finit par remporter sur les Carthaginois. Syphax étant tombé entre ses mains, il lui ravit Sophonisbe, dont les charmes furent si puissants sur ce vieillard qu'il l'épousa. Syphax, dans le courroux qu'il en ressentit, persuada au consul qu'elle n'aurait pas moins d'influence sur Massinissa qu'elle n'en avait eu sur lui, et le pousserait de même à trahir les Romains. Scipion exigea donc du roi numide qu'elle lui fût livrée ; celui-ci monte à cheval, va la trouver, lui présente la coupe empoisonnée et s'éloigne ; *Je vous remercie de ce don nuptial !* s'écria cette femme intrépide, et elle but le poison. Massinissa montra son cadavre aux Romains qui venaient la chercher, et Scipion mit sur la tête du Numide la couronne qu'il avait méritée par l'assassinat.

203. Sophonisbe.

Carthage, serrée de tous côtés, rappela de l'Italie Annibal et Magon. Avec combien de dépit Annibal ne quittait-il pas ce beau pays, qu'il avait si longtemps regardé comme sa proie ! Il l'avait parcouru durant seize ans, pillant et dévastant sur son passage, réduisant aux abois amis comme ennemis, exterminant les familles qui le trahissaient ou qu'il redoutait, ou celles dont il convoitait les richesses pour nourrir ses mercenaires. Au moment même de quitter l'Italie, feignant de vouloir inspecter les forteresses de ses alliés, il envoya ses commissaires chasser et piller les citoyens ; ceux qui voulurent résister à ces exactions furent en butte à des violences sanglantes. Il aurait voulu emmener en Afrique vingt mille Italiens environ qui combattaient sous ses drapeaux ; ceux-ci, à l'exception des criminels, s'y étant refusés, il les donna à ces derniers pour esclaves ; mais, comme eux-mêmes rougissaient de se voir les geôliers de leurs frères, Annibal réunit à ces débris d'auxiliaires indigènes quatre mille chevaux et un grand nombre de bêtes de somme, puis il en fit un horrible massacre (1). Rappel d'Annibal.

(1) Cette boucherie est rapportée par Diodore dans ses fragments, liv. XXVII,

Telles étaient les traces qu'Annibal laissait après lui pour signaler son passage (1). A peine Carthage eut-elle reçu dans ses murs le grand général, qu'elle reprit toute son assurance; elle rompit la trêve jurée, maltraita des bâtiments romains poussés à la côte par la tempête, et fut au moment de faire un mauvais parti aux ambassadeurs venus pour demander une réparation. Annibal cependant n'avait pas hâte de vaincre; et il répondait, à ceux qui le pressaient de livrer bataille, qu'ils se mêlassent de ce qui les concernait; que c'était à lui de décider quand il fallait agir ou non. Dans une conférence avec Scipion, il lui offrit la cession de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Espagne; Scipion refusa : on en vint aux mains à Zama; et, bien que les Celtes et les Ligures, qui composaient le tiers de l'armée punique, combattissent avec toute l'animosité de la race gauloise contre la nation romaine (2), Annibal fut vaincu.

Paix avec Carthage.

Ce fut alors le tour de ceux qui voulaient négocier, et ils conclurent la paix aux conditions suivantes : Carthage conservait son territoire et son gouvernement, en livrant tous ses éléphants et ses vaisseaux, à l'exception des trirèmes : elle s'obligeait à payer en cinquante années dix mille talents; à n'entreprendre aucune guerre sans le consentement de Rome; à restituer à Massinissa tout ce que ses aïeux avaient possédé, et à donner cent otages.

C'était là une de ces paix qui portent atteinte à la souveraineté d'un peuple. Carthage se vit ravir les cinq cents vaisseaux avec lesquels elle n'avait pas su empêcher le débarquement de Scipion : il lui fallut subir à ses portes le voisinage du turbulent Massinissa, sans cesse occupé de lui nuire, et renoncer au droit de lui déclarer la guerre. Quand l'ambassadeur carthaginois se rendit à Rome pour demander la sanction du traité, un sénateur lui demanda : *Quels dieux invoquerez-vous maintenant en témoignage, vous qui vous êtes parjurés envers tous? — Ceux,* répondit le Carthaginois, *qui nous en ont châtiés avec tant de rigueur.* Carthage se sentait bien abaissée!

3, et par Appien, à la fin du livre sur la guerre d'Annibal. Voy. aussi Tite-Live, liv. XXX, ch. 20.

(1) Entre Catanzaro et Crotone on montre la Tour d'Annibal, où, suivant la tradition, il s'embarqua pour retourner en Afrique.

(2) Τὸ τρίτον τῆς στρατιᾶς Κελτοὶ καὶ Λίγυες. Le tiers de l'armée se composait de Celtes et de Ligures. Appien.

Galli proprio atque insito in Romanos odio incenduntur. Tite-Live, XXX, 33.

Le dépit d'une telle humiliation mit au faîte du pouvoir Annibal, qui seul se trouva debout quand tous étaient abattus autour de lui. Six mille cinq cents mercenaires, accoutumés à vaincre et à vivre de butin avec lui en Espagne et en Italie, le rendaient maître absolu dans Carthage désarmée. Il se fit donc nommer suffète, et entreprit la réforme du gouvernement. Voyant que la *gérousie* s'était arrogé un pouvoir tyrannique sur les biens et sur les personnes, il rendit les magistratures annuelles, de perpétuelles qu'elles étaient. Jetant la raillerie à ces marchands qui se désolaient d'avoir à payer aux Romains le premier à-compte du tribut imposé, plus qu'ils ne l'avaient fait lors de l'incendie de leur flotte, il améliora l'administration des finances, recouvra les anciennes créances, ordonna le retour au fisc de l'argent mal acquis, et prouva que la répression des concussionnaires peut rapporter plus qu'un nouvel impôt. Il mit enfin à profit l'oisiveté de ses soldats en les employant à planter des oliviers, dans l'espoir que l'agriculture et le commerce aideraient à infuser un sang nouveau dans les veines épuisées de Carthage, dont il voulait faire le centre d'une grande coalition contre Rome.

Réforme d'Annibal.

CHAPITRE X.

GUERRES DE ROME EN EUROPE ET EN ASIE.

Rome se livrait dans sa force à toute la joie orgueilleuse d'une grande victoire. Si elle avait vu durant une longue guerre tout son territoire et celui de ses alliés dévastés par Annibal, elle venait d'assurer sa domination sur toute l'Italie, sur les mers, et sur des provinces florissantes. A l'intérieur le sénat avait acquis la prépondérance qui lui revient naturellement dans une république guerrière, et il voulait la conserver. La prudence des hommes d'État s'appliquait donc à diriger avec sagesse le bras des vaillants défenseurs de la patrie. Quand l'art militaire était déchu dans tous les autres pays en passant aux mains des mercenaires, ou en n'ayant pour règle, ici que la fougue désordonnée de la multitude, là que le caprice des tyrans, il consistait pour Rome moins à gagner des batailles, qu'à préparer peu à peu des victoires à l'aide d'une intervention pacifique, de

manœuvres adroites, d'une constance artificieuse, soit pour empêcher, soit pour dissoudre toutes les coalitions que la jalousie ou l'amour de l'indépendance cherchaient à opposer à ses conquêtes.

Espagne. Rome avait à combattre en Orient et en Occident des ennemis bien différents. L'Espagne formait, depuis l'année 206, deux provinces romaines, la Citérieure et l'Ultérieure. Courbée, mais non domptée, elle se soulevait contre sa dominatrice avec une invincible opiniâtreté. Les Espagnols se réunissaient par associations nombreuses, dont les membres étaient liés par serment à la vie et à la mort; jamais un seul ne se parjurait, ou ne survivait aux autres. Une mère cantabre tua son fils plutôt que de le laisser au pouvoir de l'ennemi; un fils, sur l'ordre de son père, rendit la liberté à ses parents enchaînés, en leur donnant la mort. Les prisonniers, avant d'expirer sur la croix, entonnaient des chansons guerrières et insultaient à leurs bourreaux (1). Faut-il s'étonner si de pareils gens s'insurgèrent, et s'ils exterminèrent le préteur Sempronius Tuditanus avec son armée?

Gaule. Magon avait laissé dans la Gaule cisalpine un guerrier expérimenté, nommé Amilcar, qui préférait une vie agitée au milieu des ennemis de Rome, à la tranquillité sans gloire dont il eût
201. pu jouir à Carthage. Il sut tellement exciter les Cisalpins, Boïens, Insubriens, Cénomans et Ligures, qu'ils se liguèrent ensemble, brûlèrent la colonie de Plaisance et menacèrent Crémone; mais ils furent vaincus sous les murs de cette dernière ville par Lucius Furius, et Amilcar lui-même périt en combattant. Les
197. chances de la guerre varièrent l'année suivante; puis Rome, résolue à en finir, envahit à la fois d'un côté la Ligurie, de l'autre l'Insubrie; mais ce qui lui fut plus utile encore, elle gagna les avides Cénomans, qui, dans le fort de la mêlée, passant du côté
196. des Romains, causèrent l'entière déroute des Gaulois. Ce revers ne suffit pas pour dompter les Boïens et les Insubriens; ils livrèrent encore de rudes combats avant que Claudius Marcellus pût s'emparer de Côme et de vingt-huit places fortes, d'où il remporta un immense butin à Rome.

Trois armées furent de nouveau envoyées contre eux dans le cours des années suivantes. Unissant à la discipline tout l'acharnement d'une haine nationale, elles portaient partout le ravage.

(1) Plutarque, *vie de Sertorius*. — Appien, *Iber.*, 33, 72.

La désolation était telle, que quelques-uns des plus riches habitants venaient chercher un refuge près des Romains eux-mêmes, et souvent y trouvaient les traitements les plus atroces.
Un jeune garçon, objet des honteuses amours de Quintus Fla- 192.
mininus, se plaignait d'avoir, pour le suivre, abandonné Rome la veille d'un combat de gladiateurs, spectacle qui le divertissait beaucoup. Tous deux étaient encore à table, faisant assaut d'excès et d'obscénités, quand on annonce à Flamininus qu'un chef des Boïens vient d'arriver avec sa famille. Il est introduit, accompagné des siens; il expose sa position, et réclame protection et hospitalité. Une pensée horrible traverse alors l'esprit de Flamininus, et se tournant vers son favori : *Tu m'as sacrifié,* dit-il, *le plaisir d'un combat de gladiateurs; je vais t'en récompenser en te donnant le spectacle de la mort de ces Gaulois.* A ces mots, brandissant son épée, il en frappe le Gaulois, qui, invoquant en vain la foi divine et humaine, tombe massacré avec sa famille. Ce ne fut que huit ans après, sous la censure du sévère Caton, qu'il fut demandé compte à Flamininus de ce fait abominable.

Si le consul en agissait de cette façon, qu'on juge de ce que devait faire la soldatesque, et qu'on dise à laquelle des deux
nations convenait le nom de barbare. Scipion Nasica tua dans 191.
un jour vingt mille Boïens, et en prit trois mille. Lorsqu'il demanda au sénat les honneurs du triomphe, il se vanta de n'avoir laissé vivants dans le pays que les enfants et les vieillards, et fit marcher derrière son char les plus nobles prisonniers gaulois confondus avec les chevaux, lui qui avait été récompensé pour sa vertu. En même temps, il déposa dans le trésor de la république mille quatre cent soixante-dix colliers en or, deux cent quarante-cinq livres du même métal, deux mille trois cent quarante livres d'argent en barres et en vases de fabrique gauloise, enfin deux cent trente mille pièces d'argent monnayé. Envoyé ensuite dans la Gaule cisalpine pour achever son ouvrage, il occupa à main armée le territoire confisqué; mais les enseignes romaines inspirèrent une telle horreur, que les faibles débris de cent douze tribus boïennes préférèrent émigrer, et se transportèrent au confluent du Danube et de la Save. Le nom des Boïens, des Lingones, des Anamans, fut alors effacé du sol italien. Les colonies de Plaisance, de Crémone et de Mutina se repeuplèrent, et deux nouvelles colonies furent établies à Parme et à Bologne. Les Insubriens se soumirent au joug; les Céno-

mans reçurent le prix de leur perfidie ; les Vénètes cédèrent
197. aussi ; les Ligures résistèrent longtemps encore au brigandage romain, mais enfin ils succombèrent à la force.

Les Gaulois avaient occupé la haute Italie durant quatre cents ans depuis le temps de Bellovèse. Le pays forma dès lors la province de la Gaule cisalpine, ou *Gallia togata*, et Rome déclara que la nature avait placé les Alpes entre les Italiens et les Gaulois : malheur donc à ces derniers, s'ils osaient jamais les repasser!

L'oppression souleva encore quelquefois les Gaulois cisalpins, notamment les Salasses aux sources du Pô. Ils mirent en déroute Appius Claudius Pulcher, qui, cependant, au moyen de cérémonies sacrées, ranima le courage des soldats, et répara son échec. Quand il demanda le triomphe, il lui fut refusé, et comme il voulait, nonobstant ce refus, faire son entrée triomphale, un tribun du peuple lui barra le passage du Capitole. Mais sa fille, qui était vestale, monta sur son char avec lui, et personne ne s'opposa plus à sa marche. Sa fille fut louée de cette action, et lui fut maudit.

Orient. Quant à l'Orient, nous avons vu se grouper par ligues les petits et turbulents États de la Grèce, comme aussi les grandes puissances de l'Asie. La Macédoine et la Syrie s'étant alliées contre l'Égypte, celle-ci se rapprocha des Romains, dont l'amitié était ambitionnée et par le roi de Perse, et par Rhodes, et par la ligue étolienne. Aussi pauvres de forces que riches de prétentions, les Étoliens se plaçaient au niveau de Rome ; les Rhodiens se flattaient de tenir la balance entre celle-ci et la Macédoine. Partout une immense corruption se cachait sous l'apparence de l'urbanité, des lettres et des arts ; un gouvernement immoral autant qu'inique était sorti de guerres meurtrières. Mais pour que les États puissent être iniques en toute sûreté, il leur faut être forts ; tandis que ceux-ci étaient petits et indépendants, ou bien composés d'éléments hétérogènes, tendant toujours à se détacher, se soutenant à l'aide de troupes énervées par la molle Asie.

Macédoine. Philippe V, roi de Macédoine, avait dicté aux alliés la paix à Naupacte, pour se préparer à la guerre et équiper une flotte contre Rhodes et le roi de Pergame, dans l'intention de protéger la Thrace, qui seule offrait un passage pour pénétrer jusqu'à la Macédoine. Il aurait pu, quand les Achéens réclamèrent

son secours contre la ligue étolienne, se mettre à la tête de la Grèce, et réunir les deux ligues contre les Romains; mais, bien que politique délié et d'un naturel doux, il avait été corrompu par les flatteurs. Au lieu de se concilier les deux partis, il se les aliéna par d'ignobles forfaits. Il déshonora la famille d'Aratus, puis empoisonna ce général lorsqu'il était pour la dix-septième fois préteur des Achéens. Il essaya de faire assassiner Philopœmen, prit enfin Ithome par trahison; ce qui détermina les Étoliens et les Spartiates à implorer contre lui le secours des Romains.

Mort d'Aratus. 214.

Rome avait là un de ces prétextes, comme elle en cherchait toujours, pour prendre le parti des faibles et pour combattre les forts, lorsqu'elle y trouvait son avantage. Quand le peuple romain, après seize années de luttes sanglantes, entendit qu'on lui proposait une nouvelle expédition contre Philippe de Macédoine, il se montra mal disposé, et trente-cinq tribus la repoussèrent. Mais il importait au sénat de conserver par la guerre le pouvoir dictatorial qu'il avait acquis par la guerre; il lui convenait que les fils indociles de ces anciens plébéiens, qui gardaient mémoire de l'Aventin et du mont Sacré, périssent en combattant, et fissent place aux Latins, aux Italiens, à des affranchis, population nouvelle, et plus facile à manier. Le sénat l'emporta donc, fit commencer les hostilités, et voulut, fidèle à son système, attaquer l'ennemi au cœur de ses États; mais les montagnes escarpées qui abritaient la Macédoine, défendues par les fantassins de l'Épire et par la cavalerie thessalienne, firent payer cher cette tentative.

201.

200.

Titus Quintius Flamininus vit mieux le parti qu'il y avait à suivre. C'était un de ces hommes de guerre que l'exercice des armes initie aux stratagèmes politiques; lion ou renard selon le besoin, il employait les peuples et les individus pour arriver à ses fins. Ses prédécesseurs avaient l'habitude de passer presque toute l'année de leur consulat à jouir des honneurs civils; puis, lorsque leurs fonctions étaient près d'expirer, ils commençaient la guerre avec l'intention d'être prorogés dans le commandement, pour qu'ils pussent la terminer. Flamininus au contraire, délaissant les prérogatives de la cité, partit aussitôt pour combattre, à la tête d'un grand nombre de soldats formés au métier des armes, sous Scipion, contre Annibal et Asdrubal.

T. Q. Flamininus.

Convaincu que l'arsenal, le grenier, le trésor de Philippe

était la Grèce même, il reconnut que c'était sur elle qu'il fallait diriger l'attaque, non pas à main armée toutefois ; mais, comme le général Bonaparte s'écriant de Chérasco : *Peuples d'Italie, nous venons briser vos chaînes ; nos ennemis sont vos tyrans !* Flamininus débuta par promettre la liberté. Il se dit envoyé par une république pour rétablir dans toute la Grèce les républiques : évoquant les souvenirs de l'ancien héroïsme, il invitait les Grecs à se montrer tels qu'ils avaient été. Les Grecs le croyaient ; et lui, se riant de leur crédulité, ne manquait pas d'en profiter. Comme il s'avançait vers Thèbes avec l'intention de s'en emparer, les principaux citoyens sortent au-devant de lui : Flamininus les accueille avec de grandes démonstrations, les embrasse, et, tout en discourant familièrement, poursuit sa route, et pénètre avec eux dans la ville, où il supprime la liberté, si mal gardée par les Béotiens. Un traître lui ouvre le passage pour entrer en Macédoine, et il a bientôt enlevé l'Épire à Philippe, à qui les Achéens refusent une assistance que lui-même n'a pas voulu leur prêter. La Phocide, l'Eubée, la Béotie, se détachent de l'alliance de Philippe ; les grandes cités de la Thessalie, irritées de ce que, pour défendre le pays, il a ruiné les petites villes, se donnent aux Romains ; de sorte que Philippe, monté sur le trône dans un moment si favorable pour relever la Grèce et le nom macédonien, circonvenu désormais par une politique toute nouvelle, n'agit plus qu'au hasard, tour
197. à tour humble, arrogant, téméraire et découragé. Flamininus lui livre enfin bataille près des collines de Cynoscéphales, dont les inégalités mettent obstacle à l'union compacte de la phalange, et permettent à la légion mobile et divisible de pénétrer dans ses intervalles ; il est vaincu, et l'ancienne tactique cède à la nouvelle.

Philippe demande alors à traiter, Les Étoliens, avec lesquels il avait été convenu que toutes les villes prises leur appartiendraient, insistaient pour que ce roi fût exterminé ; mais Flamininus, qui voulait les empêcher de prédominer, prétendit qu'il serait inopportun de détruire une aussi forte barrière contre les Thraces et les Gaulois, parla d'humanité, de générosité, de respect pour les vaincus, en déclarant qu'il suffisait à Rome d'avoir rendu à la Grèce sa liberté. Les conditions de la paix furent donc que les différents États de l'Asie et de l'Europe demeureraient indépendants ; que Philippe en retirerait ses garnisons, donnerait toute sa flotte, n'entreprendrait aucune guerre

hors de la Macédoine sans le consentement de Rome, payerait une somme de mille talents (1), et donnerait en otage son fils Démétrius.

Les Étoliens ne recueillirent ainsi aucun fruit de la victoire qu'ils avaient procurée. Le dépit qu'ils en éprouvaient les poussa à révéler aux Grecs les desseins secrets et la politique de Rome: ils disaient hautement que ce n'était pas être libres que de porter une chaîne plus légère, et de l'avoir au cou au lieu de la traîner aux pieds; mais les Grecs avaient bien plus confiance en Flamininus, qui parlait purement leur langue, composait en grec des épigrammes contre les Étoliens, et suspendait à Delphes un bouclier portant une inscription qui faisait descendre les Romains d'Énée. Au moment où le rusé général présidait aux jeux Isthmiques, il fit proclamer par un héraut le décret suivant: *Le sénat et le peuple romain, et le proconsul Q. Flamininus, vainqueur de Philippe et des Macédoniens, déclarent libres et exempts de tributs les Corinthiens, Phocidiens, Eubéens, Locriens, Phthiotes, Magnètes, Achéens, Thessaliens et Perrhèbes.*

Liberté proclamée. 196.

Qui pourrait décrire la joie des Grecs à cette annonce de la liberté qui leur était ainsi rendue? Ils firent répéter le décret, en croyant à peine leurs propres oreilles; et des acclamations si bruyantes s'élevèrent, que l'on vit, dit-on, tomber du haut des airs des corbeaux étourdis par la violence de ces subites clameurs. Flamininus courut risque d'être étouffé. Ce ne fut qu'embrassements, banquets, orgies; il y eut assaut d'odes et d'épigrammes (2); des trépieds furent dédiés au héros de la race d'Énée, et à sa nation descendue d'Énée; des sacrifices furent offerts en l'honneur de Titus et d'Hercule, de Titus et d'Apollon Delphique. Durant plusieurs siècles un prêtre de Flamininus fit des libations sur l'autel, en chantant cet hymne: *Vénérons la foi sans tache des Romains, jurons d'en conserver la mémoire éternelle. Chantez, ô Muses, le très-grand Jupiter, Rome et Titus, et la foi romaine. O Apollon guérisseur! ô Titus sauveur!*

La plus belle récompense que reçut le consul fut la remise que lui firent les Achéens de mille deux cents Romains rachetés par eux à raison de cinq mines par tête (3), qui, faits prisonniers

(1) 1000 talents, 5,500,000 francs.

(2) Ἄγαγε καὶ Ξέρξης, κτλ. — Ζηνὸς ἰώ, κτλ. *Anthol. græca*, t. I, p. 490, et t. III, p. 182.

(3) 5 mines, 450 francs.

dans la guerre d'Annibal, avaient été vendus comme esclaves et gémissaient sur le territoire de la Grèce : ils ne s'en désolaient que plus, en voyant leurs fils et leurs frères salués du titre de libérateurs (1).

Cet heureux fourbe retira ses garnisons des forteresses de Co-

(1) Ce bonheur inattendu pour sa patrie fait déposer à Polybe la froideur habituelle de son récit : « C'était l'époque des jeux Isthmiques; les hommes les plus éminents étaient accourus de toutes les parties de l'univers dans l'attente de quelque grand événement, et au milieu de cette immense assemblée circulaient mille propos divers. Les uns disaient qu'il était impossible que les Romains s'éloignassent de certaines positions et de certaines villes; d'autres affirmaient qu'ils abandonneraient les lieux les plus en renom, et occuperaient ceux moins en évidence, mais où ils pourraient trouver les mêmes avantages : chacun désignait ces lieux à son interlocuteur, et l'on se livrait à des conversations sans fin. Au moment où tous étaient livrés à de telles incertitudes, la multitude se trouvant réunie dans le stade pour les jeux, le héraut s'avança, et après avoir imposé silence au peuple en sonnant de la trompette, il lut cet édit : *Le sénat romain et le proconsul Titus Quintius Flamininus, ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, déclarent libres et exempts de garnisons et de tributs, et habiles à se gouverner d'après les lois de leur patrie, les Corinthiens, les Phocidiens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhèbes.* Un immense applaudissement s'étant élevé aux premiers mots, quelques-uns n'avaient pas compris l'édit, d'autres voulurent l'ouïr une seconde fois. Mais le plus grand nombre ne pouvaient y croire et se figuraient avoir entendu cette déclaration comme en songe, tant elle était inattendue et invraisemblable. Le même élan se reproduisant donc chez tous, ils s'écriaient d'une voix unanime qu'on fît avancer le héraut et la trompette au milieu du stade, et que les mêmes paroles fussent répétées. On voulait, non-seulement entendre, mais voir celui qui parlait; car on ne pouvait ajouter foi à ce qui avait été prononcé. Mais quand le héraut, s'étant avancé de nouveau et ayant apaisé le tumulte à l'aide de la trompette, eut répété, dans les mêmes termes, ce qu'il avait dit précédemment, il éclata un applaudissement tel, que celui qui lit actuellement le fait ne peut se le figurer facilement. Quand l'applaudissement eut cessé, personne ne fit attention aux athlètes : les uns discouraient entre eux, les autres se parlaient à eux-mêmes; ils étaient presque insensés. Ainsi lorsque les jeux eurent cessé, il s'en fallut peu que, dans l'excès de la joie, ils n'étouffassent Titus en le remerciant. Ceux-ci, en effet, voulaient le contempler en face et saluer leur libérateur; ceux-là s'efforçaient de lui toucher la main; un plus grand nombre lui jetaient des couronnes et des guirlandes, de sorte qu'il en était accablé. Et cependant le remerciment ne paraissait pas excessif pour la grandeur de l'action, car il était admirable de voir les Romains, et Titus leur général, prendre une telle résolution après avoir supporté toute la dépense et couru tout le danger pour assurer la liberté des Grecs. C'était beaucoup aussi d'avoir déployé un appareil de forces dignes de l'entreprise elle-même. Ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que la fortune ne s'opposa pas à un tel dessein; au contraire tout y concourut, car une seule proclamation suffit pour que tous les Grecs de l'Asie et de l'Europe devinssent libres, exempts de garnisons et de tributs, et habiles à se gouverner par leurs propres lois. » *Fragments*, liv. XVIII, 29.

rinthe, de Chalcis et de Démétriade, et promit de ne pas laisser en Grèce un soldat romain. Il refusa néanmoins de délivrer Sparte du tyran Nabis; il aida même ce dernier contre les Achéens, et Philippe contre les Étoliens. Vouloir que chaque cité conservât ses lois propres, c'était les maintenir désunies, afin de pouvoir les subjuguer facilement et à son gré; c'était aussi empêcher la ligue achéenne d'acquérir de la force, entreprise d'autant plus aisée que chaque ville vit se former dans son sein un parti favorable aux Romains, contre un qui leur resta opposé. Le simple bon sens suffisait donc pour s'apercevoir que la Grèce n'était pas affranchie, mais passée seulement de la domination macédonienne sous celle des Romains.

Comme à Carthage, Rome avait enlevé à la Grèce sa flotte, réalisant ainsi de plus en plus le projet de dominer sur les mers, sans avoir une marine considérable, et en restant puissance continentale.

Cependant les Étoliens, déjà naturellement peu portés au repos, prenant ombrage de ce que les Romains différaient à retirer entièrement leurs troupes de la Grèce délivrée, tentèrent de s'emparer de Sparte, de Chalcis et de Démétriade. Ce mouvement ne causa pas peu d'inquiétude aux Romains, attendu qu'à la même époque les Espagnols, s'étant insurgés, avaient contraint le préteur Caton à livrer de nouveaux combats, qui 198.
eurent pour résultat la prise de quatre cents villes dont les fortifications furent rasées; d'un autre côté, les Boïens et les Ligures résistaient encore dans les Alpes, et faisaient payer cher la victoire à leurs ennemis.

Ces foyers de révolte étaient probablement attisés par Annibal, qui, désireux d'inspirer à tous sa haine contre Rome, cherchait à former une coalition entre Carthage, la Syrie, et peut-être aussi la Macédoine, à laquelle se seraient réunis les petits États de la Grèce, désabusés des promesses romaines, et persuadés désormais que la liberté ne se reçoit pas en don, mais qu'il faut la conquérir.

Les cités libres de la Grèce prétendirent que les franchises accordées par les Romains devaient s'étendre aux villes libres d'Asie, notamment à celles qui appartenaient à Antiochus. An- Antiochus III. 196.
tiochus soutenait, au contraire, que personne n'avait le droit de s'immiscer dans les affaires de l'Asie. Ce prince avait acquis le surnom de *Grand* moins par ses succès militaires que par sa clémence, sa libéralité; par la prudence surtout avec laquelle

il se conduisit jusqu'à l'âge de cinquante ans environ ; mais il tomba alors dans une irrésolution pusillanime, qui fut pour lui la source de grands désastres. Lorsque, mettant en avant d'anciennes prétentions, il eut occupé la Chersonèse de Thrace, les Romains, à la requête de Smyrne, de Lampsaque et du roi d'Égypte, lui enjoignirent de ne pas mettre le pied en Europe ; mais, à la suggestion de conseillers qui, étrangers aux affaires du dehors, jugeaient de Rome par l'Orient, il répondit qu'il ne s'occupait pas de l'Italie ; qu'ils eussent donc à en faire autant pour ses États. Supposant même que la mort de Ptolémée Philopator était imminente, il étendait déjà la main vers la Célésyrie, la Phénicie et l'Égypte. Son ardeur s'accrut encore lorsque Annibal, inquiété dans sa patrie par les Romains, se réfugia près de lui. Le grand aventurier méditait une alliance entre Antiochus, le roi de Macédoine et Carthage ; alliance qui devait le ramener, avec une armée, en Italie. Dans cette pensée, il expédia à Carthage un Tyrien qui s'y rendit comme négociant, et, ne se faisant connaître qu'aux amis d'Annibal, leur communiqua de vive voix ce qu'il eût été dangereux d'écrire ; mais cet agent, ayant été découvert, dut prendre la fuite, et les timides Carthaginois renouvelèrent alors leurs protestations de soumission envers les Romains.

Heureusement pour Rome, Antiochus se défiait d'Annibal, soit qu'il fût incapable de comprendre son génie, soit qu'il souffrît impatiemment les représentations de ce guerrier sévère, qui le voyait avec dépit traîner après lui un monde d'esclaves et rêver triomphes, monté sur un éléphant, au milieu de femmes séduisantes. Le roi de Syrie écouta donc plus volontiers les Étoliens, qui, désirant attirer la guerre en Grèce pour l'exploiter à leur profit, lui assuraient que de tous côtés les peuples se lèveraient en sa faveur, dès qu'il aurait couvert les mers de ses vaisseaux. Il promit ; mais on mentait des deux parts. Antiochus ne conduisit que dix mille soldats en Grèce ; les Étoliens et Nabis, tyran de Sparte, furent les seuls à se mettre en avant : les Romains eurent tout le temps d'arriver, de les battre l'un après l'autre, et de faire tuer Nabis.

Antiochus adoptait le système le plus funeste, celui de l'incertitude. Tantôt il rendait sa confiance à Annibal, qui déclarait les Romains invincibles partout ailleurs qu'en Italie ; tantôt il écoutait ceux qui lui inspiraient de la défiance à l'égard du général carthaginois. Il cherchait à se procurer de nouveaux alliés ;

et nonobstant cela, il fit valoir des prétentions surannées sur la couronne de Macédoine, qui lui aliénèrent Philippe. Celui-ci, trop peu résolu pour se prévaloir de ces divisions à l'avantage de la Grèce et pour l'agrandissement de son royaume, livra le passage par terre aux Romains; les vaisseaux du roi de Pergame et des Rhodiens le leur facilitèrent par mer; et, au moment où les flatteurs d'Antiochus lui affirmaient que les Romains n'entreraient jamais en Grèce, il les y vit apparaître menaçants. Après avoir été défait aux Thermopyles et dans la mer d'Ionie, il fut par Glabrion chassé de la Grèce et réduit enfin à une guerre défensive.

Les revers se succédèrent à tel point, qu'Antiochus disait qu'un dieu lui avait jeté un voile sur les yeux. Prusias et Eumène ne cessaient de s'agrandir à ses dépens; et Annibal, dont les conseils étaient écoutés trop tard ou imparfaitement suivis, s'efforçait en vain de réparer tant de désastres. Lucius Scipion, que l'Africain avait fait nommer au commandement de l'armée d'Asie, en offrant de lui servir de lieutenant, s'avançait rapidement; après avoir traversé l'Hellespont, il s'arrêtait à Troie, pour y vénérer le berceau de sa nation et faire des sacrifices dans cet Ilion, dont les habitants étaient si pauvres qu'ils n'avaient pas même de quoi couvrir leurs maisons de tuiles.

Le fils de Scipion étant tombé entre les mains d'Antiochus, ce roi le renvoya à son père, sans obtenir pour cela des conditions meilleures. Il réunit enfin toutes ses forces près du mont Sipyle : on pouvait dire que c'était là le dernier effort de l'Orient contre la réaction occidentale. Seize mille hommes armés à la macédonienne, quinze cents Galates, des cavaliers et des cuirassiers mèdes, des argyraspides, des archers scythes et des Mysiens, des Cirtéens, des Élyméens, des Thraces, des Cappadociens, des Crétois, des Arabes, montés sur des dromadaires; cinquante-deux éléphants de l'Inde, beaucoup plus gros et plus vigoureux que ceux d'Afrique; enfin, un grand nombre de chars armés de faux, composaient l'armée d'Antiochus. Mais les Romains, et surtout Eumène, roi de Pergame, suppléèrent au nombre à force de courage et d'habileté. Ils défirent entièrement Antiochus, à qui ils tuèrent cinquante mille hommes et firent cent quatre-vingt-dix mille prisonniers.

Cette déroute abattit pour toujours la puissance de la Syrie. Rome se proposa, en accordant la paix à son souverain, non pas tant de le chasser de l'Asie en deçà du Taurus, que de l'af-

faiblir, et de le tenir dans une dépendance absolue : ce fut notamment son but en l'obligeant à payer en douze années la somme de douze mille talents (1), plus celle de trois cent cinquante à Eumène, roi de Pergame ; à livrer tous ses éléphants et tous ses vaisseaux ; à donner en otage son propre fils et l'Étolien Thoas. Il lui fut en outre imposé de livrer Annibal (2) ; et peut-être ne tint-il pas à lui de ne pas accomplir cette condition, tache honteuse pour la diplomatie de ceux qui, peu auparavant, avaient dénoncé à Pyrrhus l'empoisonnement médité par son médecin (3).

(1) 12,000 talents, 66,000,000 francs.

(2) On veut qu'Annibal et Scipion aient eu dans cette occasion une conférence à Éphèse, et que le dernier ait demandé à l'exilé carthaginois quel était, à son avis, le plus grand capitaine : *Alexandre, qui avec si peu de monde défit des armées innombrables. — Et après lui? — Pyrrhus, qui le premier enseigna l'art des campements. — Le troisième? — Moi.* Scipion alors, piqué de cette réponse, aurait repris : *Et que dirais-tu donc si tu m'avais vaincu? — Alors je me mettrais au-dessus d'Alexandre et de Pyrrhus.*

(3) « Voici à peu près les clauses du traité : Il y aura amitié perpétuelle entre Antiochus et les Romains, aux conditions suivantes. Le roi Antiochus et ses lieutenants n'accorderont point le passage sur leur territoire aux ennemis des Romains et de leurs alliés, et ne leur fourniront aucun secours. Antiochus ne fera la guerre ni aux insulaires ni aux Européens ; il évacuera les villes, les campagnes, les bourgs et forts en deçà du mont Taurus, jusqu'au fleuve Halys, et, à partir de la vallée du Taurus, jusqu'au versant de cette montagne du côté de la Lycaonie. Les soldats n'emporteront des villes et des campagnes évacuées que leurs armes; s'ils enlèvent quelque autre chose, ils le restitueront. Antiochus ne donnera asile dans ses États à aucun sujet ou soldat du roi Eumène. Si quelques citoyens des villes remises par Antiochus aux Romains se trouvaient dans son armée, il devrait les faire conduire dans Apamée. Si quelques habitants des États d'Antiochus étaient parmi les Romains ou chez leurs alliés, ils auraient la faculté de rester ou de s'en aller, à leur gré. Antiochus s'oblige, pour lui et ses lieutenants, à restituer les esclaves des Romains et de leurs alliés, les prisonniers, les déserteurs, et tous ceux qui, venus de quelque manière que ce fût, se trouveraient en leur pouvoir. Antiochus livrera, s'il est possible, Annibal, fils d'Amilcar, Carthaginois ; Mnasiloque, Acarnanien ; Thoas, Étolien ; Eubulide et Philon, Chalcidiens, et tous les Étoliens qui ont occupé les premiers grades ; comme aussi tous ses éléphants. Il s'engage en outre à remettre ses vaisseaux longs, avec leurs voiles et agrès ; à n'avoir pas à l'avenir plus de dix bâtiments pontés, ni aucun navire de course à trente rames, même pour le besoin d'une guerre qu'il aurait déclarée. Il ne pourra naviguer au delà du fleuve Calycadnus et du promontoire Sarpédon, sauf le cas où ses navires porteraient des tributs, des ambassadeurs ou des otages. Il est interdit à Antiochus de recruter des soldats dans les pays soumis aux Romains, et de donner asile aux bannis. Tout ce qui appartenait aux Rhodiens et à leurs alliés, et se trouvait compris dans le

Rome, fidèle au rôle qu'elle avait adopté, ne garda pas pour elle un pouce de territoire, et distribua ses conquêtes à ses deux plus puissants alliés dans cette guerre. Les Rhodiens eurent la Carie et la Lycie; Eumène, les deux Phrygies, la Lydie, l'Ionie, la Chersonèse. Or la perte de ces États fut moins préjudiciable à Antiochus, que d'avoir à côté de lui un rival et un surveillant si puissant; de même que Massinissa avait été placé aux portes de Carthage, et les deux ligues près de Philippe.

Antiochus fut ensuite assassiné, lorsqu'il voulait s'emparer des trésors d'un temple, pour payer le tribut qui lui avait été imposé : son fils Séleucus Philopator vécut dans l'état de paix auquel le condamnait sa faiblesse. L'Arménie s'était rendue indépendante après la défaite d'Antiochus; et les deux gouverneurs Artaxias et Zariadras constituèrent les deux royaumes de la grande et de la petite Arménie, que nous verrons figurer plus tard dans l'histoire de Rome. 187-176. Séleucus IV. 190.

Nous avons vu, un siècle avant ces événements, les Gaulois s'établir dans la Phrygie, sous le nom de Galates. Ils y avaient Galates.

royaume d'Antiochus, devra revenir aux Rhodiens, comme avant la guerre; s'il leur est dû de l'argent, il deviendra immédiatement exigible; et s'il leur a été enlevé quelque chose, enquête faite, on la restituera. Les biens des Rhodiens seront exemptés de droits comme avant la guerre. Si Antiochus a donné à d'autres quelques-unes des cités qu'il sera tenu à rendre, il devra en faire sortir les garnisons et les étrangers; et s'il en est qui, plus tard, veuillent retourner à lui, il lui est enjoint de ne pas les accepter. Antiochus s'oblige à payer aux Romains, en douze années, douze mille talents du meilleur argent attique, à raison de mille par an, le talent ne pesant pas moins de quatre-vingts livres romaines; et en sus, quatre cent quarante mille boisseaux de froment; plus, à Eumène trois cent cinquante talents par an durant cinq années, en temps convenable, comme aux Romains; et comme compensation du blé dû à ce prince, il devra payer, selon que l'avait estimé le roi Antiochus, cent vingt-sept talents et mille deux cent huit drachmes, que le roi Eumène consent à recevoir, cela convenant mieux à son trésor. Antiochus livrera vingt otages qui seront changés de trois en trois ans, lesquels n'auront pas moins de dix-huit ans, ni plus de quarante-cinq. S'il se trouvait quelque différence dans les payements annuels à effectuer, la compensation se ferait à l'échéance suivante. Au cas où quelques-unes des cités ou nations contre lesquelles Antiochus n'a pas la faculté de faire la guerre seraient les premières à l'attaquer, il lui sera loisible de les combattre, mais sans pouvoir acquérir de domination sur ces nations et villes, et sans contracter alliance avec elles. A l'égard des différends qui pourront s'élever entre eux, on les soumettra aux tribunaux. Si les deux parties contractantes veulent d'un commun accord ajouter ou retrancher quelque chose au traité, elles auront la faculté de le faire. » POLYBE, *Fragment* 26 du liv. XXII.

fondé une aristocratie militaire, dans laquelle étaient pris douze tétrarques électifs et temporaires, chargés de l'administration des diverses provinces, et qui constituaient le gouvernement. Il y avait en outre le conseil des trois cents, gardiens des priviléges de la race conquérante, et cour suprême de justice. Ils laissèrent aux vaincus leur religion, et les Grecs continuèrent à adorer Jupiter et Diane, comme les Phrygiens la Déesse Mère, révérée à Pessinunte sous la forme d'une pierre noire et informe tombée du ciel, en y mêlant les rites follement obscènes des Gaulois. Lors de la seconde guerre punique, les Romains avaient lu dans les livres sibyllins que, si un étranger envahissait l'Italie, ils devaient amener à Rome la Cybèle de Pessinunte. Ils envoyèrent donc à cet effet des ambassadeurs dans cette ville, et les Phrygiens leur livrèrent la déesse.

Les Galates se mettaient alternativement à la solde des rois de Syrie et de Pergame, pour lesquels ils étaient des alliés indociles et dangereux. Ce métier et leurs brigandages leur valurent de grandes richesses; de telle sorte qu'Ariamne, un de leurs feudataires, put tenir table ouverte durant toute une année, obligeant les voyageurs à s'arrêter pour prendre part à son hospitalité (1). Annibal et Antiochus avaient projeté de les attirer dans la ligue qu'ils méditaient; mais ils répondirent qu'ils se trouvaient suffisamment en sûreté au milieu de leurs montagnes. Malgré ce rempart, le consul Manlius attaqua les trois tribus galates des Trocmes, des Tolisboïens et des Tectosages, et, secondé par les prêtres phrygiens, les vainquit, et les obligea de rendre les places enlevés aux alliés de Rome. Ils furent obligés en outre de renoncer au brigandage, et de s'allier avec Eumène, à qui fut remis le soin de les contenir.

Femmes galates. 189. Dans ces désastres, la femme du tétrarque Ortiagone, nommée Chiomana, mérite un souvenir. Prisonnière, elle fut donnée en garde à un centurion, qui, brutal et cupide, usa de violence envers elle, puis lui promit la liberté moyennant une rançon d'un talent attique. Elle en donna avis à ses parents, qui, au terme convenu, envoyèrent la rançon sur le bord d'un fleuve; le centurion s'y rendit de son côté avec elle; mais au moment où il pesait l'argent, elle commanda aux esclaves de le tuer, et, emportant sa tête, elle alla rejoindre son mari. Celui-ci, en apprenant ce qu'elle avait fait, s'écria : *O femme,*

(1) ATHÉNÉE, IV, 10, 13, 15.

que la fidélité est une belle chose! — Oui certes, reprit-elle; *mais il est encore plus beau de pouvoir dire : Deux hommes vivants ne se vanteront pas de m'avoir possédée!*

On cite encore Camma, femme du tétrarque Sinate, dont le jeune Sinorix s'éprit si éperdument que, ne pouvant ni vaincre ni satisfaire sa passion, il tua son mari, puis demanda sa main à ses parents. Pressée par sa famille de consentir à cette union, elle céda; mais le jour du mariage elle présenta à l'autel une coupe empoisonnée à son fiancé, après y avoir bu elle-même, et mourut en s'applaudissant de sa vengeance (1).

Les villes de la Troade, de l'Éolie, de l'Ionie, offrirent des couronnes à Manlius, pour les avoir délivrées de ces hordes barbares. Rome continuait ainsi à se montrer en libératrice; 200-190.
et, dans l'espace de dix années, elle était devenue non la maîtresse, mais l'arbitre du monde, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Atlantique. Les principales puissances se trouvaient affaiblies au point de n'oser déployer une bannière sans son assentiment : l'Égypte s'était mise sous sa tutelle dès l'année 201 ; les petits États ambitionnaient son amitié, ou imploraient sa protection. Partout présente par ses émissaires, qui, sous les insignes d'ambassadeurs, jouaient le rôle d'espions et d'agitateurs, elle entretenait les jalousies réciproques, fomentait les factions au dedans et les guerres au dehors, même dans les plus petits pays : elle accueillait toutes les plaintes portées contre Philippe, contre Antiochus ou contre les Étoliens, en donnant toujours raison aux faibles et en condamnant les forts. Ce qu'il y a de prodigieux, c'est que tant de guerres ne l'avaient pas épuisée, et qu'elle envoyait même de nouvelles colonies. Preuve évidente de l'efficacité de son système, qui consistait à se recruter sans cesse parmi les nations italiennes et les affranchis, en se les assimilant (2).

(1) VALÈRE MAXIME, VI, 1. — SUIDAS, s. v. 'Ορτιάγων. — FLORUS, II, 11. — A. VICTOR, 55. — PLUTARQUE, *de la Vertu des femmes.*

(2) Le reste de l'Italie devait être alors très-riche en population, et n'avoir que peu d'esclaves. Voy. une dissertation de DUREAU DE LA MALLE, dans les Mém. de l'Acad. des inscript., t. X, 1833, et son *Économie politique des Romains*, liv. II, ch. 1.

CHAPITRE XI.

ROME A L'INTÉRIEUR.

Tandis que la Grèce perdait sa liberté dans les embrassements d'une prétendue sœur, Rome se dépouillait de son caractère original : l'Orient vaincu se vengeait en répandant ses idées et ses usages parmi ses vainqueurs. Ceux-ci s'étant préservés jusqu'alors du vice plutôt par ignorance que par l'effet de doctrines discutées ou de croyances sévères, n'eurent pas plutôt connu les débauches asiatiques, qu'ils s'y précipitèrent.

Ce n'était pas seulement en secret, mais publiquement, dans le Forum et dans le Capitole, qu'on adorait les dieux avec des rites différents de ceux de la patrie. Le Saturne latin épousa la Grecque Rhéa ; on enleva au Mars sabin son ancienne épouse Nériène, et il fut confondu avec l'Arès homérique ; le Janus étrusque se métamorphosa en Diane, bien qu'il demeurât, en tant que Janus, à côté du Zeus des Grecs, avant lequel il était toujours nommé dans les invocations ; une génération de dieux guerriers, ayant à leur tête Romulus, se mêla aux divinités agricoles et pastorales.

220. En l'an 534 de Rome, le sénat ordonna par un décret la démolition des temples d'Isis et de Sérapis : comme aucun citoyen n'osait prêter la main à l'œuvre sacrilége, Paul Émile donna le premier coup de hache à l'édifice. Quatre-vingts ans après, le
110. préteur C. Cornélius Hispallus chassa de Rome et de l'Italie les astrologues chaldéens et les adorateurs du Jupiter Sébazius. Nous venons de dire que lors de la seconde guerre punique les Romains, afin de ranimer peut-être le courage des citoyens, avaient fait apporter de Phrygie la grande déesse, dont le culte fut une source de nouvelles superstitions. Elles allèrent se multipliant selon que les dangers devenaient plus grands, et jamais les prodiges ne furent aussi nombreux que durant la guerre avec Carthage. Un enfant de six mois cria, *Triomphe!* dans le Forum ; des figures de navires s'empourprèrent dans le ciel, la foudre tomba sur le temple de l'Espérance. Junon brandit sa lance ; une pluie de pierres tomba dans le Picénum ; ailleurs, une onde sanglante jaillit de la terre ; les cieux s'ou-

vrirent ; les idoles se couvrirent de sueur ; les poules se changèrent en coqs ; il naquit des chèvres avec une toison de laine ; la lune se choquait avec le soleil, ou apparaissait double.

Pour conjurer ces présages sinistres, les cérémonies se multiplièrent ; et il semblait que d'autres divinités et d'autres hommes eussent remplacé les anciens (1).

Si dans la Grèce la variété des dieux et l'introduction d'un culte étranger ne devenaient qu'une nouvelle source de beau, chez les Italiens, portés naturellement à appliquer les idées à la politique, elles altéraient la manière de vivre et de se conduire, en fournissant un nouvel aliment à l'orgueil et à la sensualité. Le libertinage et l'habitude de répandre le sang prirent donc un caractère religieux. Le peuple accourut aux jeux des gladiateurs importés de la Campanie, pour s'y rassasier du spectacle du meurtre. Il se livra dans les bacchanales à tous les Bacchanales.
excès de la débauche. Le culte de Bacchus, symbole de la vie et de la destruction, était très-ancien chez les Étrusques : les initiations se faisaient chaque année, durant trois jours, par les femmes seules et à la lumière du soleil. Elles furent perverties, selon Tite-Live, par une prêtresse de Capoue nommée Paculla Minia et par un prêtre grec, qui admirent ensemble hommes et femmes, et portèrent à cinq par mois les réunions nocturnes. Varron décrit les pompes bachiques à Lavinium, où la figure du phallus était promenée par les rues sur un char, et couronnée par la plus chaste des matrones (2).

Ces rites s'étaient introduits secrètement dans Rome, de 186.
l'Étrurie et de la Campanie. Titus Sempronius Rutilus, ayant proposé à son gendre de l'y faire initier, celui-ci en fait part à sa maîtresse, qui, saisie de terreur, lui inspire le soupçon que ce pourrait être un artifice pour le faire périr et ne pas lui rendre compte des biens dont son beau-père avait eu l'administration. Il la croit, et se réfugie près d'une tante. Cette dernière dénonce le fait aux consuls, et l'on apprend ainsi l'existence de ces mystères, dans lesquels les initiés se mêlaient au hasard dans l'obscurité, après avoir couru comme des furieux vers le Tibre pour y plonger des torches allumées. Quiconque se refusait de prendre part aux infamies qui se commettaient, était appréhendé par une machine, et précipité dans des gouffres profonds. L'épouvante du vulgaire, l'astuce des gouvernants,

(1) TITE-LIVE, XXV, 1 ; XXIX, 5.
(2) S. AUGUST., *de Civit. Dei*, VII, 21.

l'habitude de juger criminel tout ce qui est mystérieux, auront sans doute altéré les récits à ce sujet ; il est donc impossible de discerner ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ces imputations : toujours est-il que des postes de surveillance furent placés durant la nuit, que l'on fit des perquisitions, et que l'on découvrit sept mille initiés dans la seule enceinte de Rome. Un grand nombre de femmes, reconnues coupables, furent remises à leurs parents pour qu'ils leur infligeassent le supplice domestique ; enfin l'enquête, continuée de ville en ville, fit trouver partout une foule d'initiés.

D'autres atrocités se multipliaient, et, dans une seule année, cent soixante-dix femmes furent convaincues d'avoir empoisonné leurs maris pour en épouser d'autres. Que le crime fût constant ou que la loi eût frappé des victimes innocentes, il n'y aurait pas moins d'atrocité. Que dire des cérémonies destinées à invoquer ou à célébrer la victoire, et de la coutume d'enterrer des hommes vivants ou d'en égorger par troupeaux dans les triomphes ? C'était pourtant l'époque où les mœurs commençaient à se polir par le contact des étrangers. La médecine était d'abord abandonnée aux superstitions et à l'empirisme : Caton le Censeur, en pythagoricien, considérait les choux comme le remède unique ; défendait aux servantes de rien donner aux bestiaux malades ; réglait selon le nombre ternaire la composition des ingrédients dans les remèdes à administrer aux génisses, et prétendait guérir les luxations au moyen de formules magiques (1). Le Grec Archagathe fut le premier à exercer dans Rome la médecine comme science. Valérius Messala apporta de Sicile le premier cadran solaire ; et on y était à tel point ignorant, que l'on s'imagina qu'il pourrait servir à Rome, bien que fait pour un autre méridien. Scipion Nasica introduisit ensuite la clepsydre ; un autre Scipion fut le premier à se raser la barbe : puis le luxe s'accrut à tel point que, le sénat ayant cherché à y mettre un frein par la loi Oppia, les femmes se soulevèrent en tumulte, courant par la ville sans retenue ni pudeur, et menaçant de ne plus devenir mères : Scipion l'Africain lui-même,

(1) *Luxum si quod est, hoc cantione sanum fiet. Harundinem prende... incipe cantare in malo :* S. F. MOTAS VÆTA DARIES DARDARIES ASTATARIES : *dic una pares usque dum coeant... Vel hoc modo :* HUAT HANAT HUAT ISTA PISTA SISTA, DOMIABO DAMNAUSTRA ET LUXATO : *vel hoc modo :* HUAT, HUAT, HUAT ISTA SIS TAR SIS ARDANNABON DUNNAUSTRA. (S. F. signifie *sanitas fracta.*) *De Re rustica*, c. 160.

dont les mœurs étaient loin d'être austères, se plaignait que les femmes fussent élevées dans l'art des comédiennes et dressées à des prestiges déshonnêtes (1).

Encore si le luxe eût aidé dans Rome à la culture des arts, comme chez les peuples industrieux ! Mais non, il fallait pour l'alimenter piller l'ennemi et opprimer les clients. Pour faire de l'argent, les sénateurs équipèrent des navires de transport, sur les chargements desquels ils bénéficiaient. On entretenait dans chaque grande maison un esclave grec, chargé d'enseigner aux enfants la langue d'Homère et la générosité. Oui, un esclave !

Cependant Livius Salinator, ce sévère censeur qui, durant sa magistrature, admonesta vingt-quatre des trente-cinq tribus, avait chez lui, pour instituteur de ses enfants, le Tarentin Livius Andronicus, qui traduisit l'Odyssée en latin et fit représenter le premier sur la scène des imitations des drames grecs. La demeure de Paul Émile était remplie de pédagogues grecs, sophistes, grammairiens, rhéteurs, sculpteurs, peintres, écuyers, chasseurs. Ennius, natif de Rudiæ en Calabre, centurion en Sicile et en Espagne, qui se vantait d'avoir trois âmes parce qu'il savait l'osque, le grec et le romain, fut le client et le panégyriste de Scipion l'Africain ; il voulut que l'Italie lui dût de joindre à la gloire des armes celle de la poésie, et pour sujet d'une épopée il choisit la première guerre punique et l'éloge des Scipions. **Ennius.**

Il disait que Rome se maintenait forte parce qu'elle conservait les mœurs antiques (2); et pourtant ses chers Scipions avaient surtout contribué à les altérer, en y introduisant celles de l'étranger. Un autre poëte, le Campanien Nævius, osa élever la voix contre ces innovations : pour faire la guerre à l'aristocratie et aux partisans de ce qui était grec, il préféra aux mètres ioniques la rudesse du rhythme saturnin, originaire du Latium; il inventa la tragédie *prætextata*, dans laquelle des personnages, aux caractères et aux costumes nationaux, remplaçaient les héros étrangers revêtus du *pallium ;* et il lançait ses traits contre les patriciens orgueilleux, les Claudius, les Métellus, les Scipions. **Nævius.**

Ces maisons et d'autres voulaient bien conserver avec opiniâtreté les formes du droit patricien, qui avaient servi à leurs ancêtres pour régir les familles de leurs clients et de leurs es-

(1) *Docentur præstigias inhonestas, eunt in ludum histrionum, in ludum saltatorium, inter cinædos, virgines.* MACROBE.

(2) *Moribus antiqueis res stat romana vireisque.*

claves ; mais, favorisées par la victoire et par le mérite personnel de leurs membres, elles méconnaissaient les lois, et mettaient leur orgueil à la place de la justice, le droit héroïque au-dessus de la loi écrite, empêchant la plèbe de parvenir en fait à l'égalité qu'elle avait acquise en droit. C'est pour cela que Nævius faisait dire à l'un de ses personnages : *Souffre, puisque le peuple souffre aussi !* Il faisait dire au peuple : *Quoi ! ces rois oseront lancer leurs traits contre ce que j'ai, moi, sanctionné au théâtre par mes applaudissements ! Combien la tyrannie l'emporte ici sur la liberté !* Les Métellus, qu'il avait attaqués par ce vers : *Les Métellus naissent consuls dans Rome,* lui répondirent sur le même ton par celui-ci : *Les Métellus causeront malheur au poëte Nævius* (1) ; et ils le firent mettre en prison. Mais il y écrivit encore, et cette fois contre les Scipions, en rappelant que le fameux Africain avait été emmené par son père, de la demeure de sa maîtresse, avec un simple pallium pour le couvrir. Les Scipions invoquèrent contre lui la loi des Douze Tables, qui prononçait la peine de mort contre l'auteur de libelles diffamatoires. Mais les tribuns s'étant interposés, il parut suffisant de le condamner à l'exposition publique et au bannissement en Afrique. Il composa au moment de son départ son épitaphe, dans laquelle il regrettait que l'originalité italienne dût périr avec lui. Le peuple garda son souvenir, et donna son nom à une porte de la ville ; du temps d'Horace, ses vers étaient encore dans toutes les bouches (2).

Nævius appelait des rois, et tels ils paraissaient en effet, ces magistrats qui se plaçaient au-dessus des lois et les bravaient : le consul Caïus Flaminius, qui se mettait en lutte non-seulement avec le sénat, mais encore avec les dieux immortels, méconnaissant la majesté des pères conscrits, celle des lois, et les auspices des dieux (3) ; Quintius Flamininus, qui s'était joué des Gaulois, et qui fut prince du sénat ; tous ces patriciens puissants, qui, au moyen des alliances contractées entre eux, opposaient leur force commune à la loi et à la justice. On est séduit par certains traits, empreints du caractère héroïque, qui apparaissent encore à cette époque. Fabius, accusé par un tribun,

(1) *Fato Metelli Romæ fiunt consules.*
Dabunt malum Metelli Nævio poetæ.
Il faut se rappeler que *Metellus* signifie portefaix.

(2) VARRON, *de Lingua latina*, IV, 45.

(3) TITE-LIVE, XXI, 27 ; XXII, 4.

répond : *Fabius ne peut être suspect à ses concitoyens !* Il se présente pour un de ses gendres auquel on imputait une trahison, et dit : *S'il était coupable, il ne serait plus mon gendre !* et il n'en faut pas davantage pour obtenir une sentence d'absolution. Émilius Scaurus, inculpé d'avoir trahi la république à prix d'or, déclare l'accusation fausse, et cela suffit. Un Métellus est poursuivi pour concussion, et le sénat détourne ses regards des registres produits à sa charge (1). Scipion l'Africain, sommé de rendre compte des deniers publics mal employés, rappelle ses victoires sur les Carthaginois, et sa cause est gagnée.

De pareils traits séduisent, disons-nous : mais quel devait être le sort de la plèbe, quand tels étaient les moyens de justification qui suffisaient aux nobles ? Scipion l'Africain refusa le consulat à vie, mais conserva toujours un pouvoir dictatorial. Un jour que les questeurs hésitaient à ouvrir le trésor public parce que les lois le défendaient, il saisit les clefs et l'ouvrit, quoique simple particulier. Sa statue avait été érigée dans le sanctuaire de Jupiter ; celle de Lucius Scipion était dans le Capitole, avec le manteau et le costume grecs (2). Ils accordaient, à la manière des rois, leur faveur aux gens de lettres ; Plaute et Térence furent protégés par Scipion et Lélius ; on a dit même qu'ils les avaient eus pour collaborateurs. Le philosophe Panétius et l'historien Polybe les accompagnaient dans leurs expéditions.

Caton.

La censure de Marcus Porcius Caton fut terrible pour l'aristocratie et pour les innovations. Ce jeune plébéien, d'une sagacité remarquable, comme l'indiquait son surnom (*catus*), courageux dans ses actes, mordant en paroles, avait fait la guerre à l'âge de dix-sept ans contre Annibal. Il avait ensuite habité Tusculum ; de là, parcourant dans la matinée les villes des environs, il y plaidait gratuitement ; puis à son retour il se dépouillait de ses vêtements, et se mettait à travailler aux champs avec ses esclaves, partageant leur nourriture, et buvant comme eux de l'eau mêlée à du vinaigre. Cependant ces esclaves n'étaient à ses yeux que du bétail ; il les achetait, les instruisait, et les revendait : il disait qu'un bon chef de maison devait se défaire des vieux charriots, des vieux fers et des vieux serviteurs. Il avait établi une taxe pour les esclaves qui voulaient s'unir avec une esclave. Après chaque repas il faisait

(1) VALÈRE MAXIME, II, 10 ; III, 8 ; IV, 1, 3 ; VIII, 1.
(2) *Id.*, II, 7, 6 ; VIII, 15.

fouetter ceux qui s'étaient montrés négligents dans leur service. Il avait soin d'entretenir entre eux des sujets de dissension, craignant qu'ils ne fussent trop d'accord. Plus tard, il exerça l'usure la plus infâme du temps, l'usure maritime. Il s'enivrait quelquefois : il entretenait dans sa maison des liaisons intimes avec une servante, et, à l'âge de quatre-vingts ans, il épousa la fille, toute jeune encore, d'un de ses clients.

Tel fut le modèle de la sévérité des mœurs antiques, le réformateur de la corruption romaine, celui dont le nom sert encore proverbialement pour indiquer un homme austère et de réputation intacte. Valérius Flaccus l'appela à Rome, où il devint, avec l'appui des Fabius, tribun d'une légion, questeur, préteur, consul, puis censeur avec son ancien patron. Lorsqu'il fut en Espagne en qualité de préteur, il congédia tous les fournisseurs de vivres, en disant que la guerre devait nourrir la guerre. Il prit en trois cents jours quatre cents villes ou bourgades, qu'il fit toutes démanteler à l'instant même. Il rapporta au trésor public des richesses immenses; mais au moment de se rembarquer il vendit son cheval de bataille, afin, disait-il, d'épargner au fisc la dépense du trajet. Il avait fait toutes les marches à pied, portant lui-même ses armes, et suivi d'un seul esclave chargé de quelques provisions. Il obtint les honneurs du triomphe; mais à peine avait-il déposé les insignes de triomphateur, qu'il partait comme simple tribun, pour faire la guerre à Antiochus le Grand : le général avoua qu'il lui devait la victoire des Thermopyles, et le chargea d'aller en porter la nouvelle à Rome.

Tandis que les Romains ne savaient qu'admirer la Grèce, Caton, par un excès d'orgueil national, ne cessait de la rabaisser. Il ne voulut jamais étudier sa littérature; et si plus tard il jeta les yeux sur les ouvrages de Thucydide et de Démosthène, ce fut pour les juger sévèrement. Socrate lui paraissait un bavard turbulent, qui agitait sa patrie par des innovations dangereuses. Il reprochait à Isocrate de laisser ses disciples vieillir dans son école, au point qu'ils ne pouvaient plus avoir, en sortant, à pérorer qu'aux champs Élysées. Il grondait son fils de ce qu'il étudiait les auteurs grecs, et avait en horreur les médecins de cette nation, prétendant qu'ils voulaient faire sortir de ce monde tous les barbares, y compris les Romains. Il détesta par-dessus tout l'éloquence grecque, notamment depuis que Carnéade, étant venu à Rome comme ambassadeur,

y parla un jour en faveur de la justice, et le lendemain déclama contre elle.

On comprend quel irréconciliable ennemi devaient trouver en lui les innovations romaines. « Les voleurs privés, s'écriait-« il, sont envoyés aux fers ou aux verges ; les voleurs publics, « dans l'or et dans la pourpre. Frémissez sur les maux que l'a-« venir nous prépare. Nous savourons les délices de la Grèce et « de l'Asie ; nos mains ont pris les trésors des rois ; maîtres de « tant de richesses, nous en serons bientôt les esclaves. Mar-« cellus, en nous rapportant les statues de Syracuse, a intro-« duit chez nous de dangereux ennemis : je n'entends plus que « gens admirant le marbre et le ciseau de Corinthe et d'Athènes, « et se riant de nos dieux d'argile (1). » Il proposa donc des

(1) AULU-GELLE, XI, 18.

« Quel homme ce fut que Caton, dieux immortels! Je laisse de côté le citoyen, le sénateur, le général d'armée : je ne m'attache ici qu'à l'orateur. Qui fut plus que lui grave dans la louange? qui fut plus ingénieux dans les sentiments? qui fut plus habile dans la discussion et dans l'exposition d'une cause? Ses cent cinquante discours (car c'est là ce que j'en ai trouvé et lu) sont pleins de choses et d'expressions magnifiques... On y trouve toutes les qualités propres à l'orateur. Et ses *Origines*, quelle beauté et quelle éloquence n'ont-elles pas?... Il est vrai que le style en est quelque peu suranné, et que certaines paroles sont triviales ; mais c'est ainsi qu'on parlait alors : corrigez-les, ce qu'il ne put faire ; ajoutez-y l'harmonie, donnez plus d'ornement au style... Il ne sera alors personne que vous puissiez mettre au-dessus de Caton. » CICÉRON, *de Oratore*, 17.

Tite-Live fait de ce Romain un éloge encore plus magnifique, en ce qu'il est plus universel : « M. Porcius Caton surpassait de beaucoup tous les plébéiens et les patriciens, même ceux des familles les plus illustres ; il était d'une âme si grande et d'un esprit si distingué, que, dans quelque condition qu'il fût né, il aurait été l'artisan de sa fortune. Rien de ce qui concerne le maniement des affaires publiques ou privées ne lui était étranger. Il administrait avec une égale habileté les affaires de la cité et celles de la campagne. Les uns s'élèvent aux suprêmes honneurs par l'étude des lois, d'autres par l'éloquence, beaucoup par la gloire des armes ; mais son esprit, à lui, avait une telle aptitude à tous les arts, qu'on l'aurait cru né exclusivement pour celui auquel il s'adonnait, quel qu'il fût. Courageux dans les combats et célèbre par plusieurs victoires, après avoir été élevé à des emplois considérables, il parvint au commandement suprême et se montra un général consommé. Il se montra de même, dans la paix, très-versé dans l'étude des lois, et très-habile orateur, non pas de ceux dont on ne fait grand cas que durant la vie, et qui ne laissent après eux aucun monument de leur éloquence. Car la science lui a survécu, et elle est encore en honneur, consacrée pour ainsi dire par les livres qu'il a composés dans tous les genres. » (XXXIX, 40.)

Dans Plutarque, la vie de Caton représente la limite entre l'ancienne manière de vivre italienne et la nouvelle, qui était un résultat des habitudes étrangères.

lois somptuaires, nota plusieurs personnages consulaires et alla même jusqu'à déposer un sénateur, parce qu'il s'était laissé entrevoir par sa fille au moment où il donnait un baiser à sa femme.

Mais si son activité infatigable avait pour mobile le patriotisme, elle était excitée encore par une animosité personnelle. Dès l'époque où il était questeur en Sicile, il avait accusé Scipion l'Africain d'afficher un luxe excessif et d'imiter trop les Grecs : celui-ci le renvoya, en disant : « Je ne saurais que faire « d'un questeur aussi exact : j'ai à rendre compte de mes expé« ditions, et non de ce qu'elles coûtent. » Le mot ne fut pas perdu, et une fois censeur, il demanda aux Scipions un compte détaillé de ce qui s'était fait pendant la guerre contre Antiochus. On pouvait dire avec vérité qu'ils l'avaient dirigée à leur gré et pour leur compte, portant les hostilités là même où le peuple ne l'avait pas décrété, et dictant les traités de paix selon qu'il leur convenait : qui sait même les sommes qu'ils avaient extorquées de l'Asie et des successeurs d'Alexandre, enrichis des dépouilles du monde ? Scipion, cité comme prévenu de détournement des deniers publics, écoute l'accusation, monte à la tribune et dit : *Romains, c'est en ce jour qu'avec la faveur divine j'ai vaincu en Afrique Annibal et les Carthaginois : montons au Capitole pour remercier les dieux, et les prier de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent.* Tous alors, peuple, tribuns, juges, accusateurs, le suivirent au Capitole : triomphe plus signalé que tous les autres ; car le vaincu n'était ni Annibal ni Syphax, mais bien la sainteté des lois républicaines.

Accusations contre les Scipions.

Les tribuns ayant ensuite mis en accusation son frère Lucius, il leur arracha des mains les registres publics et les lacéra, en s'écriant : *Je ne rendrai pas compte de quatre millions de sesterces, moi qui en ai fait entrer deux cents millions dans le trésor sans me réserver autre chose que le surnom d'Africain.*

Mort de Scipion l'Africain.

183.

C'étaient les derniers soupirs de l'héroïsme patricien. Forcé désormais de céder à la voix prépondérante du peuple, Scipion se retira, exilé volontaire, à Literne (1), où les tribuns ne l'inquiétèrent pas, mais d'où il ne fut pas rappelé. Il y mourut, et voulut que l'on inscrivît sur sa tombe : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.*

(1) Ville de la Campanie, aujourd'hui *Torre di Patria.*

L'enquête fut poursuivie contre son frère, sur la proposition des tribuns Pétilius et Névius, appuyée par Caton, et adoptée par le vote unanime des trente-cinq tribus. Il fut jugé que Lucius Scipion avait reçu d'Antiochus, pour lui faire des conditions meilleures, six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts d'argent, en sus de ce qu'il avait déposé dans le trésor public; qu'Hostilius, son envoyé, avait reçu quatre cents livres 184.
d'or et quatre cent trois d'argent, et le questeur Caïus Furius cent trente livres d'or et deux cents d'argent; tant étaient loin les temps de Fabricius et de Cincinnatus! La pauvreté de Scipion, qui ne se trouva pas en état de payer l'amende, sembla démontrer son innocence; mais le coup était porté à l'aristocratie. Caton n'en fut que plus animé à poursuivre ses investigations, auxquelles personne ne pouvait plus se soustraire, après la condamnation des Scipions.

Politique.

Mais quand une république est dans la main d'un corps tel qu'était le sénat romain, peu importe que les personnages changent; celui qui tombe est bientôt remplacé par d'autres. Comment d'ailleurs espérer une amélioration dans les mœurs privées, quand les exemples de corruption venaient des mœurs publiques; quand la sévérité censoriale n'empêchait pas Caton d'agir avec toute la ruse d'une politique immorale; quand la cabale, l'intrigue, la trahison, la violence foulaient aux pieds ou éludaient le droit des nations? Deux ennemis, Annibal et Philippe, étaient toujours pour Rome un sujet d'ombrage, car elle sentait que, tant qu'ils vivraient, elle aurait toujours à redouter une coalition générale. Elle ménageait donc Antiochus, Rhodes, l'Achaïe, Eumène, et faisait épier les moindres pas d'Annibal, toujours infatigable à lui chercher des ennemis. Prusias, roi de Bithynie, avait accueilli ce grand capitaine, et ce fut à son génie qu'il dut de remporter la victoire sur Eumène. Rome envoya alors à Prusias Flamininus, le libérateur de la Grèce, pour lui enjoindre de livrer Annibal, qui n'échappa à ses éternels persécuteurs qu'en s'empoisonnant, l'année même où son vainqueur mourait à Literne. *Délivrons Rome*, dit-il, *de ses longues inquiétudes, puisqu'elle n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. Elle ne sera ni belle ni mémorable, la victoire de Flamininus; elle est indigne de ses ancêtres qui avertissaient dans Pyrrhus un ennemi menacé du poison. Le triomphe des Romains sur un vieillard trahi et désarmé les couvrira de honte chez la postérité!*

Mort d'Annibal.

CHAPITRE XII.

LES ACHÉENS. — SECONDE GUERRE DE MACÉDOINE.

Délivrés de toute crainte de ce côté, les Romains commencèrent à exciter sous main la Lycie contre Rhodes, Sparte contre les Achéens. Les dissensions, cet héritage éternel des républiques grecques, se ranimaient chez ces derniers ; mais ils eurent du moins le bonheur d'avoir à leur tête une succession d'hommes remarquables, tels qu'Aratus et Philopœmen. Ce général, né à Mégalopolis dans l'Arcadie, élevé dans les champs, de manières simples et même vulgaires, dormait sur un grabat, cultivait son modeste domaine avec des vignerons et des laboureurs, l'agriculture étant, selon lui, l'unique moyen d'enrichir sa famille ; et ce qu'il gagnait à la guerre, il l'employait à racheter des prisonniers. Travailler à l'avantage et pour le bien de sa maison était à ses yeux une obligation, parce que celui qui n'a rien à soi s'abstient difficilement de ce qui appartient à autrui. Il se plaisait à discuter, à lire les philosophes et les poëtes, surtout Homère, parce qu'il excite l'imagination et stimule la valeur. Soit dans une marche, soit dans le camp, il proposait aux soldats de mettre en discussion ce qu'ils auraient à faire, s'ils étaient surpris dans telle ou telle position. Élu général de la cavalerie achéenne, plein d'élan et de courage, ayant l'expérience qui manquait à Aratus, il améliora l'armée, lui enseigna à combattre de pied ferme, modifia les boucliers et les lances, lui donna des casques, des cuirasses, des cuissards, et dirigea le luxe vers la richesse de l'équipement guerrier. On vit donc l'élégance se déployer dans les armures, et les femmes travailler à orner des cimiers, à broder des cottes d'armes et des caparaçons. Il savait en même temps diriger les affaires politiques, soutenir la dignité de la ligue, à une époque où Rome laissait déjà paraître ses prétentions (1).

Philopœmen.

Tandis que les Achéens se proposaient pour but de prendre tout le Péloponèse dans leur ligue, les différentes villes de cette contrée, et principalement Messène et Sparte, obéissant à un

(1) La vie de Philopœmen, dans PLUTARQUE, est presque entièrement puisée dans celle que Polybe avait écrite, et qui est perdue.

désir mal entendu d'indépendance, agissaient dans leur intérêt particulier. Machanidas, qui s'était fait tyran de Sparte, commençant à menacer la liberté des autres États, Philopœmen l'attaqua à Mantinée, et le tua. Mais il fut bientôt remplacé par Nabis, qui, durant quatorze années, exerça la tyrannie la plus impitoyable. Philopœmen lui fit la guerre et en délivra Sparte, qu'il réunit à la ligue. Lacédémone reconnaissante décréta qu'on offrirait à Philopœmen cent vingt talents (1), produit de la vente des biens de Nabis. Mais son désintéressement était si connu, que personne ne voulait aller les lui présenter. Un de ses amis, nommé Timolaüs, consentit à s'en charger; puis lorsqu'il eut vu de près l'austère simplicité du général achéen dans sa manière de vivre, il n'osa d'abord accomplir sa mission; il s'enhardit enfin, et quand Philopœmen l'eut entendu, il prit avec lui le chemin de Sparte. Après avoir remercié les citoyens, il leur conseilla d'employer l'argent qu'ils lui avaient destiné à gagner ceux qui agitaient le peuple de leur cité, à leur fermer la bouche pour qu'ils fussent moins à craindre : *C'est à ses ennemis*, ajouta-t-il, *et non à ses amis, qu'il faut ôter la liberté de parler*.

Cependant la ligue se ressentait déjà trop de l'influence romaine. Des différends s'étant élevés entre Messène et Élis, Flamininus s'interposa et calma les deux partis. Comme il comparait la confédération achéenne à une tortue, forte tant qu'elle est à l'abri sous son écaille, mais en péril dès qu'elle met la tête ou les pieds dehors, il lui persuada de céder aux Romains l'île de Zacynthe, qu'elle avait acquise depuis peu. Ceux-ci, déjà maîtres de Céphalonie, n'eurent dès lors qu'un court intervalle à franchir pour gagner le Péloponèse; ce fut de là, en effet, que l'on vit accourir le préteur Fulvius Nobilior pour apaiser d'autres démêlés et disposer les choses au gré du sénat romain. Sparte souleva des inimitiés plus sérieuses en inquiétant ses bannis, qui s'étaient réfugiés sous la protection des Achéens: Philopœmen saisit cette occasion de l'humilier; il s'en rendit maître, fit cruellement mettre à mort quatre-vingts, on dit même trois cent cinquante Spartiates, et bannit ceux qui avaient été admis au droit de cité par les tyrans. Il vendit comme esclaves ceux qui refusèrent d'obéir, et construisit un superbe portique à Mégalopolis avec le prix qu'il en retira. En outre,

(1) 120 talents, 660,000 francs.

il obligea ceux qui restèrent dans la ville à en raser les murailles, à recevoir des colons d'Achaïe, et à renoncer aux institutions de Lycurgue, en élevant leurs enfants à la manière des Achéens.

Philippe, qui le considérait comme la principale force de la ligue, essaya de le faire assassiner, mais ne put y réussir. Cependant Messène s'étant révoltée, il fut chargé, quoique sexagénaire, d'aller la réduire; mais il tomba dans la mêlée, et fut fait prisonnier. Conduit en triomphe par les Messéniens dans leur cité, il y fut condamné à boire la ciguë. Il vida tranquillement la coupe, et demanda au bourreau des nouvelles de son armée. Comme il lui fut répondu qu'elle s'était retirée victorieuse : *Bonnes nouvelles*, s'écria-t-il, *puisque tout n'a pas été au plus mal !*

Mort de Philopœmen. 183.

Il mourut avec calme. Quant à Messène, elle fut châtiée sévèrement par Lycortas, qui, ayant succédé à Philopœmen dans le commandement, conduisit contre elle la jeunesse achéenne, animée d'un vif désir de venger le grand capitaine. Mais avec lui avait succombé le dernier des Grecs; et les Romains n'eurent pas de peine à se former un parti parmi les Achéens, surtout quand le lâche Callicrate, qui se vendit à eux, eut préparé par la corruption la ruine de sa patrie.

Macédoine. 183.

Philippe de Macédoine ne tarda pas non plus à s'apercevoir que les ménagements dont les Romains avaient usé à son égard n'avaient eu d'autre motif que la crainte de provoquer son inimitié, lorsqu'ils avaient sur les bras Antiochus. Philippe, que les circonstances et ses talents semblaient appeler à exercer une grande influence sur les destinées de la Grèce, ne sut ni profiter des occasions, ni se montrer entièrement bon ou entièrement mauvais. Il échoua dans tous ses projets, et il ne montra d'habileté que pour parer les coups dirigés contre lui.

Quand Rome lui ordonna de lever le siége de Lamia, il lui fut permis par compensation d'étendre ses conquêtes dans l'Athamanie, en Thrace et en Thessalie. Là, les habitants des principales villes, surtout de celles au bord de la mer, furent chassés de leurs demeures, et il transporta les vaincus en Macédoine. D'autres excès qu'il exerça encore provoquèrent contre lui des plaintes continuelles, qui furent portées à Rome, et aux commissaires chargés d'épier ses actions. Indigné de l'ingratitude des Romains, dont il avait trop bien servi les vues contre les Étoliens, et qui maintenant lui refusaient les droits et les

honneurs accordés à Eumène, il ne respirait que vengeance, il ne souhaitait qu'une occasion de recouvrer l'intégrité de ses États. Mais il ne se sentait pas assez fort pour oser déclarer la guerre; et, en attendant, tantôt des paroles menaçantes sortaient de sa bouche, tantôt il grevait de nouvelles taxes les marchandises des Romains, ou excluait ceux-ci des priviléges dont se trouvaient favorisés d'autres étrangers; enfin, il fit exterminer, en haine de Rome, les habitants de Maronée.

Alors Rome le cite, lui roi indépendant, à se justifier devant elle; il se voit contraint de lui envoyer son fils Démétrius; et le sénat, à la seule considération de ce jeune prince, laisse la couronne à Philippe, sous la condition qu'il se renfermerait dans les anciennes limites de la Macédoine.

Démétrius, ayant été quelque temps comme otage à Rome, s'y était fait généralement aimer; sa bonté et son esprit lui avaient de même valu l'affection des sujets macédoniens; c'était là précisément pour Persée, son frère aîné, un motif de haine contre lui, dans la crainte qu'il ne voulût régner à sa place. Il le rendit donc suspect à son père, qui finit, à son instigation, par le faire mettre à mort. Ce fut le premier assassinat 180. domestique commis dans la descendance d'Antigone le Grand, citée jusque-là pour la pitié filiale. Persée s'en réjouit lâchement; mais Philippe, reconnaissant qu'il avait été abusé, tomba dans une mélancolie profonde qui le conduisit au tombeau.

Persée succéda donc à son père; et, doué d'une capacité peu Persée. 178. inférieure à la sienne, il se trouva avoir à sa disposition les moyens que Philippe préparait depuis longtemps pour faire la guerre aux Romains : le trésor était bien garni, la population augmentée; la Thrace, cette pépinière de braves, assujettie en grande partie; les Dardanes, nation voisine, d'un caractère inquiet et indomptable, étaient tenus en bride par les Bastarnes, race celtique, appelés dans le pays par Philippe, et qui ne demanderaient pas mieux que de suivre en Italie le nouveau roi de Macédoine. Il y était appelé par la pensée de profiter des guerres, peu importantes, mais continuelles, qui épuisaient Rome. Telles étaient les guerres sans cesse renaissantes de l'Espagne et de la Ligurie, pays toujours indociles, et qui ne pouvaient se plier au joug; telles encore celles dont l'Istrie, la Corse, la Sardaigne, étaient devenues le théâtre.

Cependant une partie de ces Bastarnes, qui, à la mort de Philippe, étaient encore en route, s'en retournèrent sur leurs

pas; d'autres furent repoussés par les Thraces; trente mille seulement s'établirent dans la Dardanie : mais Persée les connaissait pour être des alliés aussi perfides que des ennemis dangereux, et de plus il voyait la puissance de Rome grandir dans l'opinion et dans la réalité. Il commença donc par dissimuler son avarice et son ambition, et mit sa couronne aux pieds du sénat, déclarant ne vouloir la tenir que du peuple romain. Les Macédoniens, pour lesquels il se montra d'un accès facile, plein de générosité et de justice, crurent que le temps des prédécesseurs d'Alexandre allait renaître. D'un autre côté, il s'efforçait de rendre à la Macédoine son ancienne supériorité, en se conciliant l'esprit des Grecs, en affichant la clémence et la modération, en prenant le parti des pauvres, qu'il protégeait contre les riches, partisans des Romains. Il fit alliance avec Rhodes, donna sa sœur en mariage à Prusias, roi de Bithynie, épousa Laodice, fille du roi de Syrie Séleucus, et chercha à se faire d'eux tous des points d'appui contre Rome.

Il envoya dans le même but à Carthage des ambassadeurs qui y furent reçus de nuit, dans un temple, au milieu des cérémonies formidables d'une religion sanguinaire et d'une sombre aristocratie. Il conclut en outre des arrangements avec les Thraces, qui s'obligèrent à lui fournir des troupes toutes les fois qu'il en aurait besoin. Enfin il réunit des sommes considérables et des vivres en quantité suffisante pour nourrir pendant plusieurs années l'armée, qu'il porta à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux.

Les Grecs, qui peu de temps auparavant avaient comblé d'honneurs Eumène, roi de Pergame, se détachaient de lui maintenant pour se réunir à Persée, le représentant de la cause nationale : mais ils ne le favorisaient que sous main et à la dérobée; car la vigilance et les intrigues des agents de Rome effrayaient les Achéens. Quant aux Étoliens, en tournant leurs armes les uns contre les autres, ils s'étaient mis dans l'impossibilité de rien tenter désormais; il en était de même de l'Acar-
171. nanie, et la ligue des villes béotiennes avait été anéantie par les Romains.

Eumène, irrité du changement de la Grèce à son égard, eut la lâcheté de dénoncer Persée à Rome : mais il fut au moment d'en subir le châtiment, sous les coups de quatre assassins envoyés par ce dernier. Accusé d'être l'auteur de cette tentative, et d'avoir voulu faire empoisonner les premiers citoyens de

Rome, Persée, au lieu de descendre à se justifier, reprocha aux Romains la manière indigne dont ils traitaient les rois et les républiques, renonça à leur alliance, et accepta la guerre avant qu'ils y fussent bien préparés.

Eumène, roi de Pergame, Antiochus, roi de Syrie, et l'Égypte, avaient embrassé le parti de Rome; les Illyriens, les Rhodiens, tout ce qui appartenait en Grèce à la démocratie, s'était rangé du côté de Persée; Prusias conservait la neutralité. Si Persée avait poussé les hostilités avec l'ardeur qu'il avait mise à menacer, il aurait fait payer chèrement la victoire aux Romains; mais à peine l'armée commandée par le consul Licinius 171.
Crassus s'est-elle avancée, qu'il fait entendre des paroles de paix. Rome les accueille; et une trêve trompeuse, en laissant cette première flamme s'évaporer, lui fait gagner du temps, des alliés et des sujets. Cependant, lorsqu'on en vint aux mains, Persée fit subir aux Romains la plus terrible défaite qu'ils eussent essuyée depuis quarante ans. Si, profitant alors de la victoire, Persée eût poussé ses avantages, et assailli avec la phalange le camp ennemi, la guerre eût probablement été terminée; car déjà les Grecs s'agitaient de toutes parts sous leurs chaînes, dont ils commençaient à sentir le poids. Ce prince se retrancha au contraire dans un système de défense, bien combiné sans doute, mais qui ne vaut rien dans les circonstances suprêmes, ainsi que l'avait éprouvé Antiochus : il laissa l'occasion lui échapper, puis il demanda et redemanda la paix au consul, se déshonorant ainsi lui-même, et décourageant ceux qui lui étaient demeurés fidèles.

Cependant Eumène, en voyant ses succès, lui avait offert son amitié, à la condition qu'il lui payerait une somme considérable, et de plus sa médiation près des Romains, en demandant une autre somme. Persée conclut le traité; mais lorsqu'il fut question de l'exécuter, il refusa le prix convenu, dans l'espoir que la convention parviendrait à la connaissance des Romains, et qu'Eumène se verrait ainsi forcé de s'arranger avec lui pour se sauver. Sa prévision ne fut pas trompée, et les Romains montrèrent à Eumène combien ils avaient de mépris et de haine pour tous les rois : mais Persée n'en tira aucun avantage. Comme il était extrêmement important de maintenir l'Illyrie dans des dispositions favorables et bienveillantes, puisque c'était le seul côté par où les Romains pussent pénétrer dans la Macédoine, il s'adressa à Gentius, roi de ce pays, qui consentit à faire

cause commune avec lui moyennant le prompt envoi d'une forte somme en or. L'or était devenu l'unique mobile de la guerre et de la paix; tous savaient combien Persée en avait amassé, et tous devaient voir combien il en serait maladroitement avare. Gentius s'était donc soulevé contre les Romains; Persée, pensant alors qu'il était suffisamment compromis à leur égard, lui refusa la somme convenue, et ne le soutint pas même dans sa résistance; ce qui permit à l'ennemi de l'exterminer avec sa famille, sans qu'il en revînt aucun profit à Persée. Clondicus, chef des Bastarnes, lui amena dix mille Gaulois, qui pouvaient, en inquiétant la Thessalie, détourner les Romains de la Macédoine; mais, sur le refus de Persée de lui compter la somme promise, il s'en retourna en dévastant la Thrace.

C'est ainsi que Persée gâta lui-même son propre ouvrage, lorsqu'il semblait avoir de grandes chances de succès. Eumène, Prusias, les Rhodiens, qui avaient épousé sa cause, se contentèrent d'envoyer des ambassadeurs aux Romains; ceux-ci les accueillirent avec hauteur, en leur faisant comprendre combien ils étaient des maîtres impérieux pour leurs créatures, et combien il y aurait de folie à prétendre les mettre en balance avec le roi de Macédoine. Rome, au surplus, résolue d'en finir par un grand effort, arma cent mille hommes, dont elle donna le commandement à Paul Émile.

Paul Émile. Ce général s'était formé dans les terribles guerres d'Espagne et de Ligurie : mais, comme il avait conservé toute la fierté hautaine de l'ancienne aristocratie, le peuple, indisposé contre lui, l'avait écarté du consulat, et depuis longtemps ne lui confiait plus aucune charge. En se voyant élu cette fois, il dit publiquement qu'il voyait bien qu'on ne l'avait choisi que par nécessité; que dès lors le peuple n'eût pas à s'embarrasser de la manière dont il conduirait la guerre; que les soldats eussent à tenir leurs bras prêts et leurs glaives bien affilés; que du reste on fît trêve aux bavardages et aux avis; qu'il aurait soin de tout. Il se mit donc en marche, et franchit le mont Olympe; il ne put s'empêcher d'admirer, à la bataille de Pydna, les efforts de la puissante phalange macédonienne, qui fut au moment de mettre ses légions en déroute; mais une éclipse, qui glaça d'épouvante les soldats de Persée, parut annoncer la chute du royaume d'Alexandre. La victoire resta à Paul Émile; vingt mille Macédoniens, sur quarante-quatre mille qu'ils étaient, se firent tuer en combattant; onze mille furent enveloppés et faits prisonniers. Per-

Bataille de Pydna. 22 juin 168.

sée, atteint d'une blessure, combattit sans cuirasse au milieu de sa phalange (1), démentant ainsi l'accusation de lâcheté que lui jetèrent les historiens romains : blessé de nouveau, il tomba enfin, et avec lui la Macédoine, qui dans son dernier jour ne se montra pas indigne d'elle-même.

Ce royaume, qui ne s'appuyait que sur l'armée, périt avec elle, et fut soumis en deux jours. Persée, qui s'était aliéné ses amis en les accusant et en les punissant de ses propres erreurs, montrant son avarice même dans cette extrémité, s'enfuit avec son trésor, dont il ne pouvait se séparer. Il se réfugia dans le temple révéré des dieux Cabires en Samothrace, et implora du consul la faveur d'un traité : mais abandonné par les siens, et dépouillé de ses trésors par un rusé Crétois, il lui fallut se rendre au vainqueur. Celui-ci le reçut au milieu de ses capitaines avec toute l'austère solennité latine, et lui reprocha sa conduite passée; il finit cependant par lui promettre la clémence des Romains; puis, s'étant tourné vers ses officiers, il leur montra cet exemple remarquable de l'inconstance du sort, en leur rappelant que le courage véritable consiste à ne pas s'enorgueillir dans la prospérité, comme à ne pas se laisser abattre dans l'infortune.

La Macédoine fut déclarée libre, et divisée en quatre gouvernements, régis chacun par des lois particulières que dicta le vainqueur. Aucun Macédonien ne put, soit se marier, soit acheter des terres hors de son gouvernement; le commerce des bois de construction fut interdit; les habitants durent se livrer à l'exploitation de leurs mines de fer et de cuivre, en payant aux Romains la moitié de ce qu'ils payaient à leurs rois. Un sénat fut investi de l'autorité souveraine; les grands seigneurs avec leurs fils âgés de plus de quinze ans, et tous ceux qui avaient occupé des emplois élevés près des souverains macédoniens, 167.
furent tenus de se rendre en Italie.

C'était là ce qu'on appelait liberté. Après avoir solennisé la victoire par des jeux splendides, brûlé les armes qui ne pouvaient servir au triomphe, tué le petit nombre de serviteurs demeurés fidèles à Persée, saccagé les villes de l'Épire qui l'avaient secondé, Paul Émile, au comble de la gloire, revint en Italie, traînant prisonniers à sa suite Gentius, roi des Illyriens, et la famille de Persée.

(1) Plutarque a pour autorité Posidonius, présent à la bataille (Vie de Paul Émile, XX).

Triomphe de Paul Émile.

Quand ce dernier le supplia de lui épargner la honte de suivre enchaîné son char de triomphe, *Cela est dans ta main et en ton pouvoir* (1), lui répondit son vainqueur. Mais Persée n'eut pas le courage de se tuer; et il para de son infortune le triomphe le plus splendide que l'on eût vu jusqu'alors. La pompe dura trois jours. Le premier jour, douze cents chars se mirent en marche, chargés de boucliers d'argent massif, et douze cents autres de bouliers de bronze; trois cents autres contenaient les lances, les épées, les arcs, les dards; ils étaient précédés d'hommes qui portaient des armes de toutes sortes et huit cents trophées. Le second jour, on vit transporter mille talents en or et en argent monnayé, deux mille deux cents talents en barres; un nombre infini de coupes; cinq chars chargés de statues grandes et petites; puis on voyait des boucliers d'or et beaucoup de tableaux des galeries royales : le troisième jour enfin, on promena cent vingt bœufs de la plus grande blancheur, deux cent vingt vases d'argent, une urne de dix talents d'or, ornée de pierreries, et dix autres vases remplis d'objets divers, aussi en or; deux mille dents d'éléphant, de trois coudées; un char d'ivoire garni d'or et de pierreries; un cheval avec son collier semé de perles, et le reste de son harnais en or; un lit aussi en or, avec ses couvertures de diverses couleurs; une litière d'or et de pourpre; quatre cents couronnes dont les villes avaient fait hommage au vainqueur. Enfin, sur un magnifique char blanc paraissait le triomphateur (2). Derrière lui venait Persée en habits de deuil, entouré de deux cent cinquante amis, tous enchaînés, de deux fils, et d'une petite fille à laquelle ceux qui la conduisaient enseignaient à tendre ses mains innocentes au peuple romain, pour invoquer sa compassion ou plutôt pour flatter sa vanité, en lui montrant à quelles misères il pouvait réduire les monarques.

27 septembre.

Fin de Persée.

Le dernier roi de la Macédoine fut ensuite jeté dans un sale et ténébreux cachot, où l'on renfermait les condamnés jusqu'au moment de leur supplice. On l'y laissa sept jours sans lui apporter de nourriture; et il fallut que les autres prisonniers, émus de compassion, partageassent avec lui le peu d'aliments que leur jetaient les geôliers au milieu des immondices : ils lui offrirent un lacet et un couteau, mais il n'osa encore renoncer

(1) *In tua quidem id potestate est.* Cicéron, *Tuscul.*, V, 40. Voy. aussi Tite-Live, XLV, 39.

(2) Diodore, XXXI, 8, 3, éd. Firmin Didot.

à la vie. Enfin Paul Émile, soit par humanité, soit par respect pour le malheur, obtint du sénat qu'il serait transféré dans une prison plus convenable; mais, au bout de deux ans, ses gardiens se faisant un jeu barbare de l'empêcher de dormir, ses forces s'épuisèrent à ce supplice, et la mort l'en délivra. Le seul fils qui lui survécut fut réduit à gagner sa vie en faisant le métier de tourneur; il devint ensuite greffier des magistrats d'Albe Poëtes, historiens, orateurs, exaltèrent le peuple romain pour avoir vengé sur le dernier des Éacides les Troyens, leurs aïeux (1). Ils portèrent aux nues la gloire du grand peuple qui écrasait les superbes et pardonnait aux vaincus.

CHAPITRE XIII.

CONSÉQUENCES DE LA GUERRE DE MACÉDOINE.

La Macédoine ne perdit donc pas sa liberté, c'est-à-dire qu'elle ne fut pas réduite en province, les Romains persistant à suivre la politique adoptée d'abord à l'égard de la Grèce. L'Illyrie, subjuguée en trente jours par le préteur Anicius, fut traitée de même, ainsi que l'Épire, à laquelle il fut enjoint néanmoins de verser au trésor tout l'or et l'argent qu'elle possédait. Soixante de ses cités, dans lesquelles les Romains étaient entrés sous prétexte de les délivrer des garnisons étrangères, furent toutes démantelées, et cent cinquante mille hommes vendus comme prisonniers. Un décret du sénat annonça au monde cette nouvelle preuve de magnanimité, afin que la Macédoine et l'Illyrie apprissent à tous les peuples comment Rome était prête à défendre leur liberté.

Elle avait attendu la fin de la guerre pour punir non-seulement ceux qui l'avaient desservie, mais encore ceux qui avaient montré peu de zèle pour sa cause. A ce titre, Rhodes aurait Rhodes
subi le sort de l'Épire, si Caton n'eût osé opposer une digue à cet abus de la force. Il démontra que l'unique but de cette glorieuse république maritime avait été de se conserver indépendante. Si elle avait fait des vœux pour que Persée fût vainqueur, il en devait être ainsi de la part de quiconque comprenait son

(1) *Ultus avos Trojæ*. Voyez Virgile, *Æneid.* VI, 841.

véritable intérêt, et voyait dans la chute de ce prince l'asservissement commun. *Eh! quoi*, dit-il, *punissez-vous l'intention? Mais vous-mêmes comment vous conduisez-vous quand vous y trouvez votre compte? Ils sont orgueilleux! Vous êtes donc fâchés que d'autres le soient autant que vous?* Ce langage hardi valut à Rhodes d'être seulement privée des droits qui lui avaient été accordés sur la Syrie et la Carie dans le partage des dépouilles d'Antiochus, ce qui au fond était un bienfait pour elle; car cette république, semblable à tant d'égards à Venise, dut comme elle tous ses revers à son désir d'avoir des possessions en terre ferme : c'est cette ambition qui amena sa ruine totale.

Tremblement de terre de Rhodes.

Ne passons pas outre sans rappeler le désastre dont cette île fut le théâtre en 227. Dans le cours de cette année, de graves convulsions agitèrent la nature : elles firent sortir de la mer une île nouvelle parmi les Cyclades, et donnèrent à Rhodes des secousses telles, qu'elles détruisirent son port, ses arsenaux, ses palais, et mirent en pièces son fameux colosse. Mais les Rhodiens entretenaient tant de relations au dehors, et l'importance qu'il y avait à les maintenir était si bien reconnue, que, sans descendre à aucune démarche humiliante, mais en s'employant avec habileté, ils amenèrent les souverains et les cités à réparer leurs pertes. Hiéron et Gélon donnèrent d'abord soixante-quinze talents d'argent, puis cinq pour l'huile nécessaire aux exercices de la palestre, dix pour les sacrifices, autant pour les citoyens pauvres, cinquante catapultes, des bassins et des aiguières en argent, et, de plus, ils accordèrent l'exemption de tous droits aux Rhodiens abordant en Sicile. Enfin, comme s'ils eussent été même reconnaissants envers ces insulaires de ce qu'ils avaient accepté leurs secours, ils érigèrent dans le marché de Rhodes deux statues représentant le peuple de cette île couronné par celui de Syracuse. Ptolémée promit trois cents talents d'argent, un million de mesures de froment, du bois pour la construction de six vaisseaux à cinq rangs de rames et de dix à trois rangs, la toile nécessaire pour les voiles, et vingt mille mesures de froment pour l'approvisionnement de dix trirèmes; plus, douze mille autres mesures à l'occasion des spectacles; trois mille talents de bronze pour refondre le colosse, et cent architectes avec trois cent cinquante ouvriers, tous payés par lui, pour la reconstruction des édifices. Antigone envoya dix mille madriers, une très-grande quantité de planches pour

cloisons, trois mille talents de fer, mille de poix cuite, autant de poix crue, et cent talents d'argent; sa femme Chryséide y ajouta cent mille boisseaux de froment et trois mille talents de plomb. Séleucus, père d'Antiochus, accorda l'exemption de tous droits aux vaisseaux rhodiens qui aborderaient dans ses États, et leur expédia dix vaisseaux à cinq rangs, deux cent mille mesures de blé, sept mille brasses de bois de charpente, de la résine et du crin pour calfater les navires. Prusias, Mithridate, et d'autres princes de l'Asie, montrèrent autant de générosité, et plus encore les cités. « Nous avons rapporté ces choses, dit « Polybe, premièrement pour donner une idée de la magnifi« cence des Rhodiens dans leurs institutions publiques, et par « là ils sont bien dignes de louange et d'imitation ; en second « lieu, pour faire connaître combien sont mesquins aujourd'hui « les dons des rois, et combien est misérable ce que reçoivent « d'eux les nations et les cités. Il faut que les princes qui font « une largesse de quatre ou cinq talents ne croient pas avoir « fait quelque chose de bien extraordinaire, et n'attendent pas « des Grecs la bienveillance et les honneurs qu'en ont obtenus « les anciens rois ; il faut aussi que les cités, se remettant de« vant les yeux la grandeur des libéralités passées, ne récom« pensent pas inconsidérément les libéralités mesquines qui se « font aujourd'hui, par de grands et solennels honneurs (1). »

Ainsi que Rhodes, Eumène se vit payé d'ingratitude par les Romains; le sénat, prenant ombrage de son agrandissement, n'eut plus pour lui que dédains et menaces, et finit par transférer sa couronne à son frère.

Prusias vint en personne se justifier, la tête rasée et couverte d'un bonnet d'affranchi; prosterné au seuil de la curie, on l'entendit s'écrier : *Salut, ô dieux conservateurs! votre affranchi se présente à vous, prêt à exécuter tous vos ordres.* Tant d'abjection, et son fils laissé en otage, lui valurent de conserver la couronne.

De son côté, Massinissa envoya son fils se plaindre de deux choses : la première, de ce que le sénat avait réclamé de lui des secours comme une grâce, quand il était en droit de les lui imposer; la seconde, de ce qu'il avait voulu lui payer le blé qu'il avait fourni, tandis que, se reconnaissant redevable envers Rome de la couronne, et satisfait d'en avoir l'usufruit, il savait qu'elle appartenait en propriété au peuple-roi.

(1) POLYBE, liv. V, ch. 88 et suiv.

On peut croire que de pareilles ambassades et d'autres non moins lâches ne firent qu'alimenter l'insolent orgueil des Romains; aussi de ce moment, renonçant au rôle d'arbitres qu'ils avaient soutenu jusque-là, conçurent-ils la pensée de devenir les maîtres du monde.

Ce fut ce sentiment qui les dirigea dans leur conduite à l'égard des autres successeurs d'Alexandre; ne cherchant que les moyens de les affaiblir durant la paix, afin de les rendre incapables de se défendre lorsqu'ils seraient provoqués à combattre.

Ptolémée Épiphane.

Ptolémée V avait huit ans quand le sénat lui envoya des ambassadeurs pour le remercier de la constante amitié que l'Égypte avait montrée envers Rome, même au temps de ses revers, et lui annoncer la paix conclue avec Carthage. Les tuteurs de Ptolémée saisirent cette occasion pour placer le roi enfant sous la tutelle du sénat romain, qui l'accepta volontiers. Marcus Lépidus fut chargé d'exercer ces fonctions ; et il les confia à l'Acarnanien Aristomène, homme rompu aux affaires, et aussi prudent que fidèle.
196. Les possessions que l'Égypte avait en Syrie avaient été occupées par Antiochus III ; mais celui-ci promettait de les donner en dot à sa fille Cléopâtre, fiancée au jeune roi (1).

(1) L'inscription de Rosette, que nous avons rapportée précédemment, appartient à cette époque. Les prêtres d'Égypte, réunis à Memphis pour la cérémonie du couronnement de Ptolémée Épiphane, rendirent en son honneur le décret que nous transcrivons : « L'an IX, le 18 du mois de méchir (mars 196), les pontifes et les prophètes, ceux qui entrent dans le sanctuaire pour vêtir les dieux, les ptérophores, les hiérogrammates, et tous les autres prêtres qui se sont transportés, de tous les temples situés dans le pays, près du roi à Memphis, pour la solennité de la prise de possession de cette couronne, que Ptolémée, toujours vivant, le bien-aimé de Phta, dieu Épiphane, prince très-gracieux, a héritée de son père, se trouvant réunis dans le temple de Memphis, ce même jour ont dit :

« Considérant que le roi Ptolémée toujours vivant, bien-aimé de Phta, dieu Épiphane très-gracieux, fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé, dieux Philopators, a comblé de bienfaits les temples et ceux qui y font leur demeure, et en général tous ceux qui sont sous sa domination;

« Qu'étant dieu, fils d'un dieu et d'une déesse, comme Horus, fils d'Isis et d'Osiris, vengeur d'Osiris son père, et jaloux de signaler généreusement son zèle pour les choses qui concernent les dieux, il a consacré au service des temples des revenus tant en argent qu'en blé, et fait de fortes dépenses pour rétablir la tranquillité en Égypte, et y élever des temples;

« Qu'il n'a négligé aucun moyen en son pouvoir pour accomplir des actes d'humanité;

« Qu'à l'effet de faire vivre dans l'abondance le peuple de son royaume, et en général tous les citoyens, il a supprimé tout à fait certains tributs et impôts établis en Égypte, et diminué le poids des autres;

A quatorze ans Ptolémée prit les rênes du gouvernement; mais corrompu par les flatteurs, il se montra détestable souverain,

« Qu'en outre il a fait une remise générale de tout ce qui lui était dû de droits régaliens, tant par ses sujets habitants de l'Égypte, que par les habitants de ses autres royaumes, bien que par leur quantité ces droits ne fussent pas chose peu importante;

« Qu'il a renvoyé libres et absous ceux qui étaient emprisonnés et depuis longtemps sous le coup de jugements;

« Qu'il a ordonné que les revenus des temples et les tributs qui leur étaient payés chaque année tant en argent qu'en blé, ainsi que les parts réservées aux dieux sur les vignobles, les jardins, et sur toutes les choses auxquelles ils avaient droit sous le règne de son père, devaient continuer à être perçus dans le pays;

« Qu'il a dispensé ceux qui appartiennent aux tribus sacerdotales de descendre annuellement à Alexandrie;

« Qu'il a voulu que les émigrés revenus, gens de guerre et tous autres dont les sentiments avaient été dans les temps de troubles opposés au gouvernement, et qui depuis étaient rentrés dans le devoir, fussent maintenus en possession de leurs biens;

« Que s'étant rendu à Memphis comme pour venger son père et sa propre couronne, il a puni, comme ils le méritaient, les chefs de ceux qui s'étaient révoltés contre son père, avaient dévasté le pays et dépouillé les temples;

« Qu'il a fait beaucoup de dons à Apis, à Mnévis, et aux autres animaux sacrés de l'Égypte;

« Qu'il a embelli l'Apiéum de magnifiques ouvrages, en fournissant pour ce temple une grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses;

« Qu'il a fondé des temples, des oratoires et autres édifices, en faisant les réparations nécessaires à ceux qui en avaient besoin, avec le zèle d'un dieu bienfaisant, pour tout ce qui concerne la Divinité;

« Que, s'étant informé de l'état dans lequel se trouvent les choses les plus précieuses renfermées dans les temples, il les a, en tant qu'il était nécessaire, renouvelées sous son administration, en récompense de quoi les dieux lui ont accordé la santé, la victoire et les autres biens.... la couronne devant lui demeurer, ainsi qu'à ses fils, jusqu'à la postérité la plus reculée,

« Il a plu aux prêtres de tous les temples du pays de décréter que les honneurs revenant au roi Ptolémée, toujours vivant, bien-aimé de Phta, dieu Épiphane très-gracieux, seront considérablement augmentés, comme aussi ceux qui sont dus à son père et à sa mère, dieux Philopators, et ceux de ses aïeux; que la statue du roi Ptolémée, toujours vivant, sera érigée dans tous les temples, au lieu le plus apparent, en la nommant la statue de Ptolémée, vengeur de l'Égypte; près de ladite statue sera mis le dieu principal de l'Égypte qui lui présentera les armes de la victoire, le tout disposé de la manière la plus convenable. Les prêtres feront trois fois par jour le service religieux près desdites statues, les revêtiront des ornements sacrés, et auront soin de leur rendre dans les grandes solennités tous les honneurs qui doivent, selon l'usage, être rendus aux autres dieux. Il sera consacré au roi Ptolémée une statue et une châsse dorées dans le plus saint des temples; et la châsse sera placée près du sanctuaire avec toutes les autres; et dans les grandes solennités où il est d'usage de porter les châsses hors du sanctuaire, celle du dieu Épiphane très-gra-

fit mourir Aristomène, qui osait blâmer sa conduite, et excita par ses désordres un soulèvement dangereux, qui fut pourtant
184. apaisé par son ministre Polycrate.

Antiochus de Syrie passa pour avoir favorisé ces troubles; aussi Ptolémée lui en conserva-t-il toujours rancune, et il excita par des offres et des subsides considérables les Romains à lui faire la guerre. Ses vices le précipitèrent dans la tombe à l'âge de vingt-huit ans.

Ptolémée VI. 182. Ptolémée Philométor n'avait encore que cinq ans lorsqu'il lui succéda. Cléopâtre, sa mère, gouverna dignement en son
173. nom; mais lorsqu'elle fut morte, la régence passa aux mains de Lénéus et de l'eunuque Eubée, qui élevèrent des prétentions sur la Syrie et sur la Phénicie, promises en dot à Cléopâtre; ce qui les brouilla avec Antiochus Épiphane. La guerre ayant éclaté, Antiochus s'empara de l'Égypte jusqu'à Alexandrie, et Philométor tomba entre ses mains. Les Alexandrins élurent alors en
172-168. sa place son frère Physcon, ce qui détermina Antiochus à rétablir Philométor, non par générosité, mais afin que les deux princes s'affaiblissent mutuellement en se faisant la guerre, et lui

cieux en sera tirée également. Et afin que celle-ci puisse être mieux distinguée des autres, tant à présent que dans la suite des temps, on posera dessus les dix couronnes d'or du roi, qui dans leur partie antérieure porteront un aspic, à l'imitation des couronnes en figure d'aspic qui sont sur les autres châsses; et au milieu des couronnes sera placé l'ornement royal appelé *pschent*, celui que portait le roi en entrant dans le temple de Memphis, lors des cérémonies légales prescrites pour se mettre en possession de la couronne : on attachera, au tétragone qui entoure les dix couronnes dont il a été parlé, des phylactères d'or avec l'inscription suivante : « Ceci est la châsse du roi qui a rendu illustres la région d'en haut et la région d'en bas. » Il sera célébré chaque année une fête et tenu une grande assemblée (panégyrie) en l'honneur du toujours vivant, du bien-aimé de Phta, du roi Ptolémée, dieu Épiphane très-gracieux; fête qui aura lieu dans tout le pays tant de la haute que de la basse Égypte, et durera cinq jours, commençant avec le mois de Thouth, et dans le cours desquels ceux qui feront les sacrifices, les libations, et toutes les autres cérémonies d'usage, porteront des couronnes, seront appelés prêtres du dieu Épiphane Euchariste (très-gracieux), et réuniront ce nom aux autres qu'ils prennent des dieux auxquels ils sont déjà consacrés.

« Et afin qu'on voie pourquoi dans l'Égypte on glorifie et on honore, comme il est juste, le dieu Épiphane, très-gracieux monarque, le présent décret sera gravé sur une colonne de pierre dure, en caractères sacrés et en lettres grecques; colonne qui sera placée dans chaque temple de premier, second et troisième ordre, par tout le royaume, près de l'image du roi toujours vivant. » (Le texte, la traduction et le commentaire de cette inscription se trouvent à la fin du 1er vol. des *Fragmenta historicorum græcorum*, édit. de Firmin Didot.)

rendissent ainsi plus facile la conquête de l'Égypte. Ils devinè-
rent ses intentions, se réconcilièrent ; et comme Antiochus se
préparait à les attaquer, ils eurent recours à Rome. Popilius 168.
Lénas, envoyé en ambassade vers Antiochus, lui intima de la part du sénat d'abandonner ses conquêtes : comme ce monarque demandait du temps pour réfléchir, Popilius décrivit avec sa baguette un cercle autour de lui, et lui enjoignit de se décider avant d'en sortir. Antiochus dut fléchir, et le sénat répondit à ses ambassadeurs qu'il le félicitait de son obéissance. C'est ainsi que Rome traitait un roi après avoir vaincu la Macédoine; et Antiochus, en acceptant le paix qu'elle lui dictait, dut céder Chypre et Péluse.

D'autres scènes d'humiliations royales ne devaient pas tarder à suivre. Les deux frères Ptolémée se partagèrent le royaume : Philométor prit l'Égypte et Chypre; Physcon, Cyrène et la Libye. Mais ils en vinrent bientôt aux mains; et Philométor, forcé de fuir, débarqua en Italie ; il se rendit à Rome, où il entra vêtu pauvrement, à pied, couvert de poussière, et alla se loger dans l'humble demeure d'un peintre d'Alexandrie. Le sénat, charmé de l'aventure, lui adressa des excuses, et l'invita à venir, sous des habits plus convenables, lui exposer ses griefs. Après les avoir entendus, il se porta médiateur entre les deux frères, et les réconcilia. Mais quelle valeur les serments échangés pouvaient-ils avoir, quand l'ambition et les causes de division continuaient à subsister ? De nouveaux différends ne tardèrent pas à éclater. Physcon, qui prétendait à des possessions plus étendues, se rendit à Rome; et le sénat, s'occupant moins du droit que de l'intérêt de la république, lui donna raison. Ce prince, ayant donc levé un grand nombre de mercenaires en Grèce, regagna la Libye. Bien que soutenu par les Romains, il avait contre lui le vœu des peuples maltraités par lui lorsqu'il occupait le trône : aussi après des chances diverses fut-il vaincu, et il se trouva prisonnier de Philométor. Mais celui-ci, oubliant ses torts, lui pardonna; il fit plus : il lui accorda encore Cyrène et la Libye, en y ajoutant plusieurs villes, et lui promit sa fille en mariage. Une conduite aussi clémente désarma les Romains, qui, pour le moment, laissèrent l'Égypte respirer sous Ptolémée Philométor.

Quant à la Syrie, elle avait encore des provinces florissantes, la Comagène, la Cyrrhestique, la Séleucide, la Palmyrène. La Séleucide s'appelait aussi la Tétrapole, des quatre villes que Sé-

leucus Callinice y avait fondées dans les riches vallées entre l'Antiliban et la Méditerranée : ces villes étaient Antioche, Séleucie, Laodicée, Apamée. Antioche, reine de l'Orient, survécut au règne des Séleucides. De Laodicée partaient les vins renommés du pays pour le midi de l'Asie Mineure, et Palmyre devait sa prospérité aux caravanes qui traversaient ce désert pour communiquer entre l'Inde et l'Europe.

SYRIE. Antiochus IV. 176-164.

Là, en Syrie, Antiochus Épiphane, que nous avons nommé plusieurs fois, avait succédé à son frère Séleucus IV Philopator, fils pacifique du belliqueux Antiochus le Grand. Il avait été élevé à Rome comme otage, et, monté sur le trône, il chercha à combiner le faste syrien avec la popularité romaine ; mais il ne réussit qu'à se rendre un objet de haine et de mépris. Il s'en allait seul, suivi de deux ou trois serviteurs et vêtu modestement, par les rues d'Antioche, passait des heures entières dans les boutiques des orfévres et des graveurs, à discuter sur leur art ; se mêlait avec les hommes du peuple, buvant et causant à leur table ; arrivait à l'improviste dans les endroits où il y avait un banquet ou quelque réjouissance ; se promenait dans les places, serrant la main aux étrangers, s'informant de ce qu'ils désiraient, et prêtant l'oreille aux petites discussions qui s'élevaient pour la vente et l'achat, comme cela se pratiquait à Rome. Enfin il se livrait dans les bains, à la vue de tous, à mille indécences qui le rendaient non pas *illustre*, ainsi qu'il s'intitulait, mais la fable et la risée de ses sujets.

Il se maintint dans les bonnes grâces des Romains en leur faisant la cour tout en les détestant ; il fit heureusement la guerre contre l'Égypte, qui lui disputait la Palestine et la Syrie, et s'étant emparé de Péluse, au lieu d'en exterminer les habitants, il usa de clémence à leur égard, ce qui détermina beaucoup d'autres villes à se soumettre à son autorité. Quand Ptolémée Philométor tomba entre ses mains, il le traita honorablement ; puis profitant, comme nous l'avons vu, de ses discussions avec son frère Physcon, il s'apprêtait à réunir l'Égypte à la Syrie, lorsque les Romains, intervenant avec arrogance, l'obligèrent à en sortir et à subir la paix qu'ils lui imposaient.

Le tribut que la Syrie devait payer aux Romains n'était rien en comparaison des dons au moyen desquels Antiochus était obligé de s'acheter des partisans dans Rome, où tout était vé-

nal. Le luxe allait d'ailleurs toujours en augmentant à la cour de Syrie. Antiochus déploya notamment un faste inouï dans la fête qu'il donna à Daphné, petite ville près d'Antioche, renommée par son oracle d'Apollon et de Diane, et par les mœurs infâmes qu'on y affichait. Dans la procession solennelle par laquelle s'ouvrirent les jeux qu'il y donna, cinq mille jeunes gens marchaient en tête, avec le costume de soldats romains; il en venait ensuite autant vêtus à la mysienne, puis trois mille Ciliciens armés à la légère avec des couronnes d'or sur la tête, autant de Thraces, cinq mille Galates avec des boucliers d'argent, quatre cent quatre-vingts gladiateurs, mille jeunes guerriers sur de magnifiques chevaux de Nicée, et trois mille autres, la plupart chamarrés d'or, avec des couronnes d'or sur la tête. Venaient, après eux, mille amis du roi, splendidement vêtus, sur des chevaux pompeusement harnachés, puis quatre mille cavaliers aux habits brodés en or, cent chars traînés par six coursiers de front, et quarante-deux à quatre chevaux; huit cents jeunes garçons avec des diadèmes d'or précédaient les statues des dieux et des héros de la Grèce et de la Syrie, portées par des hommes magnifiquement habillés, et accompagnées par mille pages de Denys, le secrétaire du roi, chacun desquels portait un vase d'argent du poids de mille drachmes; les vases des six cents pages du roi étaient en or. Deux cents femmes tenant des coupes d'or en épanchaient sur les spectateurs des eaux odorantes. La marche était fermée par quatre-vingts femmes splendidement parées, dans des litières aux bâtons d'or massif; celles de cinq cents autres dames avaient des bâtons en argent.

Jeux à Daphné. 166.

La fête dura un mois, et quinze cents tables furent servies tous les jours, auxquelles l'Europe et l'Asie prodiguèrent ce qu'elles avaient de plus exquis. Quinze grands vases pleins de parfums précieux étaient placés dans les salles, et l'on peut se faire une idée de la magnificence de tout le reste. Antiochus se donna misérablement en spectacle, et parfois d'une façon obscène, dans ces différentes solennités. Tantôt on le vit durant la procession courir comme un fou en avant et en arrière, sur un mauvais petit cheval; tantôt dans les banquets, servir tour à tour à une table, puis à une autre, ou précéder, avec le manteau royal et le diadème en tête, ceux qui apportaient les mets. Il se jetait tout à coup par terre, ou se mettait à danser, pour ne rien dire des actes indécents dont ceux qui n'avaient pas

noyé leur raison dans le vin détournaient les yeux avec dégoût. Un jour qu'il traitait les principaux personnages du royaume, il se fit transporter dans la salle du festin vêtu en pantomime, et s'étant étendu sur le pavé, il contrefit le mort; puis, feignant de ressusciter au son des instruments, il se mit à gambader et à faire de telles grimaces, que les conviés, honteux de ce qu'ils voyaient, se retirèrent (1).

Tibérius Gracchus, qui se trouvait alors à sa cour, chargé par le sénat de surveiller les rois et les États de l'Orient, dut concevoir d'autant plus de mépris pour Antiochus, qu'il s'humilia davantage pour se mettre dans ses bonnes grâces; car il se comporta à son égard plutôt en esclave qu'en roi, lui céda son palais, et alla même jusqu'à lui offrir la couronne. L'ambassadeur put donc affirmer au sénat qu'il n'avait rien à redouter de la part du roi de Syrie.

Malgré tout ce qu'Antiochus avait rapporté de richesses de son expédition en Égypte, et bien que ses tributaires et les provinces d'Orient lui fournissent beaucoup d'argent, l'état de ses finances était plus mauvais de jour en jour; de sorte que pour les rétablir il avait recours aux trésors des temples, expédient toujours dangereux. Il s'était aussi aliéné ses sujets par sa manie de vouloir changer leurs coutumes nationales, et en essayant d'introduire parmi eux le culte grec; non par zèle religieux, mais parce qu'il se prêtait davantage aux cérémonies pompeuses dont il était engoué. A peine eut-il donné l'ordre de changer le costume national et de renoncer aux anciens usages, qu'Artaxias, roi d'Arménie, se révolta contre lui, et que la Perse refusa de lui payer le tribut. Forcé d'avoir recours aux armes, il vainquit le roi d'Arménie et le fit prisonnier, puis il fit rentrer la Perse dans le devoir; mais s'étant mis en marche pour saccager le temple d'Élymaïs, renommé pour ses richesses, le peuple soulevé réunit contre lui toutes ses forces, et parvint à le repousser.

Des conséquences plus graves encore résultèrent de son intolérance envers une nation que nous avons laissée longtemps à l'écart, et qui continuait de garder dans son isolement les trésors de la tradition.

(1) POLYBE, XXXI, 3. — DIODORE DE SICILE, XXXI, 16.

CHAPITRE XIV.

LES HÉBREUX.

Quand le grand Cyrus, affranchissant les Hébreux de la servitude, leur eut permis de quitter Babylone et de retourner dans leur patrie, beaucoup d'entre eux qui, durant les soixante-dix années d'exil, s'étaient établis au delà de l'Euphrate et avaient acquis des propriétés, ne voulurent pas changer les plaines fertiles de la Mésopotamie pour les landes dévastées de la Palestine, quoique ce fût la patrie. C'est pour cela que postérieurement à cette époque nous trouvons les Hébreux répandus dans la Syrie, dans la Perse, dans la Chaldée, en plus grand nombre que dans la populeuse Palestine. Parmi les étrangers, ils continuaient à vivre d'après leurs lois naturelles, sous un prince de la captivité assisté d'un sanhédrin, et célébraient leurs fêtes religieuses aux époques déterminées (1).

Quarante-deux mille personnes environ des tribus de Juda, 536.
Benjamin et Lévi, retournèrent à Jérusalem sous la conduite du grand prêtre Josua et de Zorobabel, issus des anciens rois hébreux. La prospérité de la nouvelle colonie se trouva entravée par ses différends avec les Cuthéens, Mèdes et Perses, transportés dans le pays par Salmanasar, quand il en eut enlevé les habitants, et qui, s'étant mêlés avec les indigènes, formèrent la population samaritaine : celle-ci suivait la loi de Moïse, mais différait des Hébreux en quelques articles de foi, ce qui les empêcha de s'entendre pour rétablir la nationalité à l'aide de la communauté du culte. Les Samaritains édifièrent même un temple particulier sur le mont Garitzim, près de Sichem, de sorte que les deux peuples en vinrent à se regarder mutuellement avec cette animosité nationale et religieuse que le temps n'amortit pas, et qui survit à la perte de la liberté et de la patrie.

Les Samaritains mirent tout en œuvre pour empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem; ils disaient aux rois de Perse de faire consulter les annales des règnes précédents, où

(1) Nous avons pour autorités les livres d'Esdras, ceux des Machabées et les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe.

ils trouveraient la preuve que les Hébreux, peuple pervers et turbulent, n'auraient pas plutôt repris haleine, qu'ils refuseraient les tributs et leur feraient perdre la souveraineté du pays. Ils obtinrent en effet sous Cambyse d'abord (529), puis sous Smerdis (522), des ordres portant défense de reconstruire le temple; mais enfin sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, il fut réédifié sans de nouveaux obstacles, et l'autel fut consacré par le sacrifice de cent veaux, de deux cents béliers, de quatre cents agneaux et de douze chèvres. Une magnificence bien plus grande avait été déployée lors de l'érection et de la consécration du temple, au temps où la Judée une et libre était florissante sous Salomon. Mais le prophète prédit aux vieillards qui déploraient cette différence, que le nouveau temple l'emporterait sur l'ancien, parce qu'il verrait le salut d'Israël (1).

Reconstruction du temple. 520.

Esdras. 478.

D'autres Hébreux retournèrent successivement à Jérusalem: tels furent ceux qui vinrent avec Esdras, descendant d'Aaron. Envoyé par le roi de Perse pour réorganiser le gouvernement des Hébreux, il leur apporta de la Mésopotamie l'argent provenant des offrandes du roi et de leurs compatriotes; il s'appliqua à faire revivre la loi de Moïse, tombée en oubli ou en désuétude, en recueillant avec soin, pour rétablir le code sacré, les fragments épars, tant de la bouche des vieillards que des copies qui avaient survécu; et en cela il put être aidé par les prophètes Aggée, Zacharie et Malachie, surtout par l'inspiration divine. Dans la transcription qu'il en fit, il substitua à l'ancien caractère hébreu l'écriture syriaque ou chaldéenne, plus belle et plus commode. Peut-être inventa-t-il les voyelles, les points, et la massorah (2); il écrivit enfin l'histoire des événements de son temps (3).

(1) Le prophète AGGÉE, II, 3.

(2) Mot hébreu qui signifie tradition. On appelle ainsi une critique du texte de l'Écriture sainte, qui a fixé les différentes leçons, le nombre des versets, des mots, des lettres, etc.

(3) Selon le Koran, au chapitre *Bacra*, Esdras recouvra plusieurs livres de l'Ancien Testament qui étaient perdus, et les écrivit avec cinq plumes à la fois. Quelques Hébreux ne voulurent pas croire à ce prodige, et l'un d'eux dit que son père avait caché un exemplaire des livres saints dans le creux d'un rocher : ils allèrent donc le chercher; mais quel ne fut pas leur étonnement de le trouver conforme à ce qu'avait écrit Esdras!

Les chrétiens orientaux croient qu'Esdras avala un peu de la fange du puits dans lequel fut enseveli le feu sacré avant la servitude, et qu'il acquit par là la faculté d'écrire de nouveau tous les livres saints.

Des quatre livres d'Esdras, les troisième et quatrième sont réputés apocry-

Mettant à profit l'autorité dont il avait été investi par la Perse, il fit cesser le scandale des mariages mixtes, en persuadant aux Hébreux de renoncer, suivant les prescriptions de la loi mosaïque, à prendre des femmes étrangères ; il mit aussi un terme aux profanations du culte, et le régla selon la coutume ancienne.

Il fut remplacé après treize ans par Néhémie, qui amena d'autres Juifs en Palestine, et entoura de murailles Jérusalem, 445.
où il réunit la population, éparse jusque-là dans la campagne.

Soixante-dix mille Hébreux environ étaient donc revenus dans leur patrie. Il en fut alors comme dans l'Inde au siècle passé, quand, le pays une fois conquis et pacifié par les Anglais, les habitants de la campagne, que les guerres intestines avaient forcés de se réfugier dans l'intérieur des terres en laissant déserts des cantons entiers, s'en revinrent occuper leurs maisons et leurs champs, comme si rien n'eût interrompu leur possession. La langue hébraïque s'était tant soit peu altérée durant un long séjour parmi les étrangers ; les croyances même avaient perdu de leur pureté, se résolvant en pratiques minutieuses, en subtilités sur des questions de mots. Les malheurs subis avaient néanmoins affermi dans les âmes l'espérance du Réparateur promis par les prophètes, bien qu'ils se trompassent en ne voulant voir en lui qu'un conquérant appelé non-seulement à les délivrer, mais à les rendre les maîtres du monde.

L'histoire, assez pauvre de faits, qui nous reste des Hébreux à cette époque, se compose d'altérations introduites par le peuple dans le culte et dans les usages, de réformes prêchées par les prophètes ou ordonnées par les ministres de la Perse, de discussions avec ceux-ci et de querelles avec les Samaritains, toujours plus entachés de paganisme. Les Hébreux relevaient des satrapes de Syrie ; mais à mesure que la puissance de la Perse allait en déclinant, les grands prêtres acquéraient une autorité plus grande, comme il advint des évêques au moyen âge ; si bien qu'à la fin ils devinrent les chefs de la nation.

Les Perses maintinrent les Hébreux en paix, et par reconnaissance ils soutinrent les rois et notamment le dernier, Darius Codoman. Flavius Josèphe raconte qu'Alexandre le Grand, lors du siége de Tyr, demanda des subsides aux Hébreux, qui refusèrent de les lui donner, par fidélité à Darius, et qu'irrité de

phes par tout le monde ; le premier et le second sont reconnus pour canoniques dans l'Église latine.

Alexandre à Jérusalem. 332. ce refus, il marcha contre Jérusalem. Mais le grand prêtre Jaddus s'avança à sa rencontre dans la pompe de son costume pontifical, et lui montra que les prophètes de sa nation s'étaient occupés de lui longtemps auparavant. Le roi macédonien resta frappé de tant de majesté, et raconta qu'avant son expédition un homme lui était apparu vêtu de la même manière, qui l'avait exhorté à entreprendre ses conquêtes : oubliant donc sa colère, il laissa les Juifs en paix, les autorisant à se gouverner par leurs propres lois, et leur faisant même remise du tribut dans les années sabbatiques. Il en résulta que beaucoup de Juifs s'enrôlèrent dans son armée, comme d'autres avaient servi dans celle de Xerxès. Les Samaritains secondèrent énergiquement Alexandre contre Tyr et en Égypte, ce qui leur valut la même exemption tous les sept ans. Ce roi établit beaucoup d'Hébreux dans sa nouvelle ville d'Alexandrie, où il leur accorda la liberté religieuse et des immunités égales à celles des Macédoniens ; ils y eurent un ethnarque pour les gouverner, juger leurs différends, s'occuper des intérêts du commerce, donner les ordres et les faire exécuter, comme pourrait le faire le chef d'un royaume bien assuré.

324-167. Après Alexandre, la Palestine partagea le sort de la Phénicie
312. et de la Célésyrie, tombées sous la domination des rois de Syrie. Ptolémée I assiégea Jérusalem ; et, sachant que les Hébreux ne combattraient pas pendant le sabbat, il choisit ce jour pour donner l'assaut. Leur ville fut prise, et cent mille d'entre eux furent transportés à Alexandrie ; quelques-uns pénétrèrent plus avant en Afrique, jusqu'à Cyrène (1) et dans l'Éthiopie.

Samaritains. Les Samaritains, moins fidèles observateurs de la foi jurée, se rangeaient du parti du plus fort : ce qui les mit à même de prospérer, et de bâtir Sichem, dont ils firent leur capitale. Selon leurs croyances, il n'y a qu'un Dieu, qui a envoyé Moïse, dont les livres seuls sont des règles de foi, et non pas les prophéties, ni les histoires, ni la tradition. La circoncision ne peut se différer comme le font les Hébreux, mais doit être pratiquée

(1) Indépendamment de Simon, qui aida Jésus Christ à porter sa croix, et qui était de Cyrène, Jason, auteur d'une histoire des Machabées, dont le IIe livre des Machabées est un résumé, était aussi de cette ville. Saint Luc (II, 10 ; VI, 9) parle aussi des Juifs de Cyrène. Mille d'entre eux furent tués sous Vespasien comme rebelles ; ils se soulevèrent sous le règne suivant, et tuèrent jusqu'à deux cent mille habitants de cette province. XIPHILIN, à la fin du règne de Trajan.

le huitième jour après la naissance. A la différence de ceux-ci, ils ne se marient jamais deux fois, et n'épousent point leurs nièces : ils font une ablution après l'acte conjugal et après toute souillure accidentelle. Ils observent le sabbat avec une telle rigueur, qu'ils n'allument pas même de feu, ne touchent pas leurs femmes, et ne sortent du logis que pour se rendre à la synagogue. La Pâque est leur plus grande solennité, puis la Pentecôte, la fête des Tabernacles et le grand jeûne de l'expiation; mais ils n'offrent de sacrifices que sur le Garitzim. Leur grand prêtre réside à Sichem, et descend, par une succession non interrompue, de Ruz, fils de Phinéès. Le Pentateuque conservé par eux devrait être le texte le plus authentique; mais les critiques y signalent des passages altérés à dessein. Comme l'ancienne langue hébraïque n'était familière qu'à peu de personnes, pour l'usage ordinaire ils avaient une version grecque, la seule probablement dont les premiers chrétiens aient entendu parler (1).

Bien que la loi mosaïque se fût conservée intacte dans l'antique synagogue, les soixante-dix années de captivité ne l'avaient pas peu altérée dans son application. Les jubilés avaient cessé; les solennités et les pénitences s'étaient trouvées interrompues; la hiérarchie sacerdotale avait été modelée sur celle de Babylone, et la kabale ou tradition, remplie d'opinions et de rites chaldaïques, s'était introduite dans le culte. Au temps de la vie patriarcale, la loi avait été appliquée par le père de famille, prêtre et juge à la fois; sous le gouvernement national, elle devint une loi parlante, active plus que spéculative, prompte, sans formules, séparant les juges des prêtres, toujours claire parce qu'elle était attachée à la vie, et gravée dans les âmes par le culte : mais une fois suspendue par la captivité, il fut nécessaire de lui rendre son ancien empire, de la faire comprendre à des générations qui n'en avaient plus l'habitude, de la faire pénétrer de nouveau dans les mœurs publiques. Sectes.

De là dériva le scrupule de la lettre; l'esprit d'argutie des Grecs s'y mêlant, l'interprétation en fut altérée, et plusieurs sectes prirent naissance. Les *justes*, qui ne voulaient admettre d'autre loi que la loi écrite, se divisèrent ensuite en Samari- Justes. Caraïtes. Saducéens.

(1) Le texte samaritain, perdu pour les chrétiens durant quatorze siècles, fut signalé par Scaliger, puis apporté en Europe et imprimé dans les éditions polyglottes.

tains, en Caraïtes, et surtout en Saducéens. Antigone, fils de Socus, président de la synagogue, enseigna qu'on ne devait pas servir Dieu par crainte ou par espoir, mais uniquement par un motif d'amour et de respect. Sadoc, son disciple, ne s'élevant pas à la noblesse de cette pensée, supposa que son maître avait entendu qu'il n'y avait ni peines ni récompenses au delà de cette vie, que la justice positive de la loi écrite suffisait; qu'il n'y avait point d'anges, point d'intelligences supérieures, point de résurrection des corps. Cette doctrine fut embrassée par les Hébreux les plus riches. Les Caraïtes, qui admettaient une rémunération postérieure, s'en écartaient quelque peu. Ces doctrines avaient contre elles les Assidéens ou *religieux*, aspirant à une plus grande perfection, divisés en Esséniens et en Pharisiens. Les Pharisiens, c'est-à-dire *séparés*, prétendaient que Moïse, indépendamment de la loi écrite, avait reçu de l'ange Raziel une loi orale qu'il transmit à Josué, celui-ci aux anciens du peuple, les anciens aux prophètes, et ceux-ci aux membres de la grande synagogue. Cette tradition ou kabale expliquait des choses tenues secrètes à la multitude, le véritable sens des cérémonies, des prophéties, des énigmes. Ils savaient par là qu'il existait un Créateur, un destin, une Providence concourant à déterminer la volonté de l'homme, en le laissant libre toutefois de se résoudre pour le bien ou pour le mal; que la récompense ou le châtiment l'attend dès lors dans un autre monde, où l'esprit continue à vivre, jusqu'à ce qu'il revêtisse de nouveau le corps destiné à la résurrection (1). L'homme peut, selon ce qu'ils professaient, se préserver des châtiments, en observant strictement le jeûne, par les aumônes, les ablutions, les sacrifices, les prières, qui sont efficaces aussi pour l'autre vie. On peut même, en faisant au delà de ce que la loi exige, se préparer un trésor de mérite, dont on pourra par la suite disposer à son gré. Leur symbole était : *Soyez lents à juger, multipliez le nombre des disciples, entourez la loi d'une haie* (2).

Assidéens. Pharisiens. Esséniens.

(1) Josèphe dit que, dans leur croyance, les âmes passaient dans d'autres corps (*de Bello Judaico*, II, 12). Mais le rabbin Maimonide est plus exact, lorsqu'il écrit dans la *Misna : Tertia classis statuit quod felicitas quam post mortem speramus est resurrectio mortuorum; nimirum quod homo post mortem resuscitabitur, et cum propinquis et familiaribus bibet et comedet in æternum*. T. IV, p. 259 de l'édit. de Wageinselius.

(2) La *Misna* dit, t. IV, ch. *Pulv.* : *Moses accepit legem oralem seu traditionalem de Sinaï, et tradidit eam Jehoschuæ; Jehoschua vero senioribus; seniores prophetis; prophetæ tradiderunt eam viris synagogæ ma-*

C'est pourquoi ils parcouraient la terre et les mers pour faire des prosélytes (1).

Ils se signalaient en outre par des vêtements particuliers, par un étalage d'austérité dans leur existence, et par une certaine faconde arrogante, dans laquelle la subtilité des idées, l'aridité des paroles, l'étroitesse des vues, le vide d'une recherche pointilleuse, démentaient leur prétention de parler au nom de Dieu. Mais comme le contact avec les étrangers devenait de plus en plus inévitable, et le droit national insuffisant en plusieurs points, les Pharisiens crurent entourer la loi d'une barrière, en multipliant les pratiques extérieures. Ils portaient au front et aux poignets des phylactères, ou, si l'on veut, des bandes de parchemin plus larges que les autres, des franges plus longues à leurs manteaux : quelques-uns y attachaient même des épines, afin que leur piqûre les fît souvenir d'invoquer Dieu. Ils ne rentraient jamais au logis sans se laver depuis le coude jusqu'au bout des doigts, et tout ce qui leur appartenait était purifié avec un soin extrême. Ils ajoutaient aux prescriptions de la loi un grand nombre d'œuvres surérogatoires, en négligeant celles de la charité. Jésus-Christ leur reprochait leur hypocrisie, parce qu'ils soutenaient que, l'homme ayant le libre arbitre, la moralité ne doit pas se juger d'après les dispositions intérieures, mais d'après les pratiques extérieures; non pas selon une loi subjective, mais selon une loi objective. Le peuple, qui s'attache aux choses extérieures, en avait une haute opinion : aussi dégénérèrent-ils en faction politique, et ils remplirent de troubles toute la période des Asmonéens.

Il paraît que les Esséniens naquirent chez les Hébreux réfugiés en Égypte et sur les confins du désert, où le malheur et la pauvreté les disposèrent à la vie monastique. Les doctrines orientales et grecques étant venues là à leur connaissance, ils les mélangèrent avec les doctrines mosaïques, de manière à former une secte distincte, qui se subdivisa elle-même en deux fractions ; la première toute spéculative, l'autre tout à fait pratique, dont Philon nous fait connaître la manière de vivre et les principes. Repoussant la tradition comme les Saducéens, croyant comme les Pharisiens à l'immortalité de l'âme, ayant la ville en

gnæ. Isti dixerunt tres sententias : Estote moram trahentes in judicio, constituite multos discipulos, et facite sepem pro lege.

(1) Jésus Christ leur en fait un reproche : *Væ vobis, Pharisæi, quia circuitis mare et terram, ut faciatis unum proselytum*. S. Matth., XXIII, 15.

dégoût, ils vivaient aux champs, s'abstenaient de tout trafic, s'adonnaient au travail, bannissaient l'esclavage, et n'amassaient point de richesses; mangeant en commun, ils portaient des robes blanches qui n'appartenaient à personne en propre, et que chacun mettait à son tour. Leurs maisons étaient ouvertes à tout venant, et ils y demeuraient plusieurs ensemble. Ils s'abstenaient du mariage, et s'occupaient de l'éducation des enfants des autres; pleins de respect pour les vieillards, ils ne mentaient ni ne faisaient de serments, et gardaient le silence sur leurs mystères, qui n'étaient autres que le morale écrite dans la loi.

Ces germes devaient, quand les temps seraient venus, donner de bons fruits au christianisme; tandis que les Pharisiens, changés en faction dominante, accéléreraient la ruine de la nationalité juive, dont ils se portaient les fervents défenseurs.

Traditionnalistes et scribes.

Ceux qui s'intitulaient eux-mêmes traditionnalistes (*taunaïm*) sont appelés scribes ou docteurs dans le Nouveau Testament. C'étaient les membres d'une seconde synagogue qui, à la différence de la première, fondée par Esdras, s'adonnant seulement à recueillir et à revoir le texte canonique de l'Ancien Testament, s'appliquait à l'expliquer et à le commenter, se transmettait la doctrine par tradition orale, et déclarait apostat quiconque ne reconnaissait pas dans les controverses l'autorité de son maître. Comme il se présentait dans la vie civile beaucoup de cas susceptibles d'être décidés par la loi mosaïque, on choisissait les scribes les plus savants pour siéger comme assesseurs dans toutes les cours de justice.

Version des Septante.

Ptolémée Philadelphe, voulant enrichir aussi sa bibliothèque des livres sacrés des Juifs, dont lui avait parlé Démétrius de Phalère, s'adressa au sanhédrin pour qu'il lui procurât des personnes capables de les traduire; il s'engageait, en récompense, à rendre la liberté aux Juifs qu'il avait faits prisonniers. Ils étaient au nombre de cent vingt mille; et le trésor de Ptolémée dépensa pour les racheter 460 ou 660 talents (1), selon le chiffre différent indiqué par Aristée et par Josèphe, qui rapportent ce fait. Le roi d'Égypte envoya donc des ambassadeurs avec des présents au grand prêtre Éléazar, qui accéda volontiers à sa requête, et lui adressa une copie en lettres d'or des livres saints, que devaient lui présenter soixante-douze délégués, également

(1) Environ 2,580,000 francs ou 3,630,000 francs.

versés dans la connaissance du grec et de l'hébreu. Ptolémée les accueillit avec beaucoup d'égards, et se prosterna sept fois jusqu'à terre devant le manuscrit sacré. Il traita magnifiquement durant sept jours ces savants étrangers, leur déclarant qu'il considérait leur venue comme l'un des événements les plus heureux de son règne. Ils furent ensuite conduits dans l'île de Pharos, où Démétrius avait fait construire exprès pour eux, sur le rivage, un édifice magnifique. Ils se mirent à l'œuvre, travaillant depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après midi; ils revenaient ensuite à la ville, où ils trouvaient un banquet servi aux frais du roi. Quand il se présentait quelque difficulté dans la traduction, elle était discutée en assemblée générale, et à mesure que l'ouvrage avançait, on en adressait une belle copie à Ptolémée : il fut terminé en soixante-dix ou soixante-douze jours.

Philon ajoute à ce fait d'autres circonstances miraculeuses : selon lui, chacun des soixante-dix interprètes travailla isolément; puis, quand on compara leur travail, il se trouva que leurs traductions correspondaient si parfaitement l'une à l'autre, qu'il n'y avait pas une syllabe qui différât. Saint Justin martyr ajoute avoir vu les cellules dans lesquelles ils avaient été renfermés séparément, par l'ordre de Ptolémée. Épiphane, qui vivait vers la moitié du troisième siècle, a conservé la prétendue lettre que Ptolémée écrivit aux Hébreux, pour obtenir cette version de leurs livres (1). Il dit que ces cellules étaient au nombre de trente-six, éclairées seulement par en haut; chaque couple d'interprètes avait un livre à traduire, et le transmettait lorsqu'il était fini au couple suivant; de sorte que chaque livre était traduit trente-six fois. Ils travaillaient depuis l'aube jusqu'au soir; on les conduisait alors deux par deux au palais, où ils soupaient avec Ptolémée; puis ils étaient renfermés dans des chambrettes séparées jusqu'au lendemain matin, pour être ramenés alors dans les cellules. La traduction finie, on en fit une lecture en présence du roi et de trente-six personnes, tandis que la trente-septième tenait l'original; et la surprise du roi fut extrême en voyant que toutes étaient si parfaitement d'accord.

Nous pourrions raconter encore beaucoup de fables du même genre accumulées autour d'un fait si simple en lui-même, et

(1) *De pondere et mensur.*, nº 9.

qui se réduit probablement à ceci : que les Hébreux, établis en grand nombre à Alexandrie, devenant de plus en plus étrangers à leur idiome natal, désirèrent avoir une traduction des livres saints. Elle fut donc faite avec la solennité scrupuleuse que requérait un code sacré ; les soixante-dix membres du sanhédrin, constitué dans Alexandrie sur le modèle de celui de Jérusalem, la revirent avec soin. En mémoire de cette traduction authentique, les Hébreux helléniques instituèrent une fête annuelle, pendant laquelle ils allaient en procession à l'île de Pharos ; tandis que, de leur côté, les Hébreux judaïsants la regardaient comme une œuvre sacrilége, et l'expiaient par un jeûne annuel. Quoi qu'il en soit, les livres sacrés se trouvèrent ainsi connus des Gentils eux-mêmes, avant que les prophéties dont ils avaient reçu le dépôt ne fussent pleinement accomplies.

Parmi les Hébreux venus plus tard à Alexandrie on cite Jésus fils de Sirach, qui y traduisit en grec l'*Ecclésiastique*, œuvre d'un de ses ancêtres, livre de morale en grande partie, avec quelques notices historiques à la fin, terminé par une magnifique prière de Jésus lui-même : « Je vous rendrai grâce, ô Seigneur Roi ! Je vous louerai, Dieu mon Sauveur. Béni soit votre « nom, parce que vous êtes mon secours et mon protecteur ! « C'est vous qui m'avez délivré de la ruine, des piéges d'une « langue inique et menteuse, qui m'avez défendu contre ceux « qui m'accusaient. Dans la multitude de vos miséricordes, vous « m'avez préservé des lions rugissants prêts à me dévorer ; de la « violence de la flamme dont j'étais entouré ; des lèvres souillées « et des paroles de mensonge ; d'un roi injuste et des langues « médisantes. Ils m'avaient environné de tout côté, et nul n'é« tait là pour me secourir. Alors je me suis souvenu, Seigneur, « de votre miséricorde et de vos œuvres, et vous m'avez déli« vré. C'est pourquoi je chanterai vos louanges et bénirai le nom « du Seigneur. Jeune encore, avant que je ne fusse égaré, j'ai « recherché la sagesse dans mes prières, je la rechercherai jus« qu'à la fin de ma vie. Et mon cœur s'est réjoui en elle ; mes « pieds ont marché dans un chemin droit, et je l'ai trouvée dès « ma jeunesse. Je rendrai gloire à celui qui me l'a donnée. Ap« prochez de moi, vous qui ne savez pas. Pourquoi tardez-vous « encore ? Achetez la sagesse sans aucune dépense, et courbez « votre front sous le joug. Que votre âme embrasse la science, « car elle est près de ceux qui la cherchent. Voyez de vos yeux « que j'ai travaillé peu de temps et que j'ai obtenu un grand

« repos. Recevez la sagesse plus précieuse que l'argent, et vous « posséderez en elle un grand trésor. Faites votre œuvre avant « la fin de vos jours, et quand le temps sera venu, le Seigneur « vous en donnera la récompense. »

La savante Alexandrie ne daigna pas peut-être jeter un regard sur les compositions des poëtes hébreux; mais elles auraient fait un étrange contraste avec les adulations des Grecs, qui mettaient au rang des divinités les rois adultères, leurs femmes qui étaient aussi leurs sœurs, et jusqu'à des chevelures coupées.

De 311 à 301 les Hébreux restèrent sujets d'Antigone; puis 301-283.
quand son royaume fut renversé, ils relevèrent des Ptolémées, et furent gouvernés par leurs grands prêtres, appelés ethnarques ou alabarques, et assistés d'un sanhédrin. Une imposition générale servait à l'entretien du temple, qui acquérait ainsi de grandes richesses. Il en résultait, d'un côté, que l'avarice des rois de Syrie en était vivement excitée; de l'autre, que les fonctions de grand prêtre étaient d'autant plus enviées : aussi n'étaient-elles plus conférées au mérite, mais achetées à prix d'or, et se conservaient en favorisant, non la cause la plus juste, mais la plus heureuse. Parmi ces pontifes, les plus célèbres furent Simon le Juste; puis l'avare et imprudent Onias, qui, en refusant 291.
à Ptolémée III le tribut annuel de vingt talents d'argent, mit la 218.
Judée dans le plus grand péril; elle allait être livrée à la fureur et à l'avidité de la soldatesque, quand Joseph, neveu d'Onias, se rendit près du roi, et parvint à l'apaiser. Ayant représenté à ce prince que les droits et taxes de la Célésyrie et de la Phénicie étaient affermés à un taux trop bas, il proposa et obtint de se charger de leur perception pour une somme double, ce qui lui donna les moyens d'acquitter la dette de sa nation; et il continua d'exploiter ainsi ces provinces tant qu'elles demeurèrent à l'Égypte. Hyrcan, fils de ce Joseph, nous donne la preuve des immenses richesses qu'il amassa dans cette exaction à ferme, par le luxe qu'on le vit déployer à Alexandrie, quand il s'y rendit pour féliciter Ptolémée de la naissance d'un prince; il acheta et donna cent jeunes garçons au roi et cent jeunes filles à la reine, dépensant quatre cents talents (1), sans compter les riches présents qu'il fit à toute la cour.

Lors d'un voyage dans ses provinces, Ptolémée Philopator

(1) Environ 2,200,000 francs.

voulut pénétrer dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, en dépit de l'opposition des Hébreux; mais une frayeur mystérieuse le retint. Le dépit qu'il en conçut le fit sévir contre les Hébreux d'Alexandrie; il abolit leurs priviléges, et ordonna que ceux qui n'apostasieraient pas fussent marqués d'une feuille de lierre. Trois cents d'entre eux obéirent lâchement; les autres furent réunis dans l'hippodrome, pour y être foulés aux pieds des éléphants. Mais ces animaux tournèrent leur fureur contre les spectateurs; si bien que Ptolémée punit les apostats, et rendit la liberté de croyance avec leurs priviléges à ceux qui étaient demeurés fidèles à leur foi.

De pareils traitements diminuèrent l'attachement des Hébreux pour l'Égypte; aussi quand Antiochus le Grand lui déclara la guerre, ils se soumirent volontairement au roi de Syrie, et l'aidèrent même à repousser les troupes égyptiennes, qui, com-
198. mandées par Scopas, avaient occupé le territoire et la citadelle de Jérusalem. Antiochus, en reconnaissance de ce service, confirma aux Hébreux leurs franchises, délivra ceux qui étaient esclaves dans ses États, et promit des sommes d'argent pour l'achèvement du temple.

Mais les successeurs de ce souverain, moins généreux et moins opulents à cause de leur luxe, jetèrent sur les richesses
Onias. du temple des regards de convoitise. Le grand prêtre Onias III ayant irrité le Benjamite Simon, chargé de l'administration du temple, celui-ci informa Séleucus Philopator des trésors considérables qui s'y trouvaient renfermés. Le roi syrien envoya aussitôt Héliodore pour les enlever; mais au moment où le sacrilége voulut dépasser le seuil sacré, il en fut repoussé par un guerrier miraculeux. Onias fut ensuite dépouillé de sa dignité par son frère Josué, qui, changeant servilement son nom en celui de Jason, acheta la protection d'Antiochus Épiphane, quand ce prince se proposait d'introduire en Judée les idées
175. et les usages de la Grèce, et de soumettre à son joug les Hébreux.

Ménélas. Josué fut ensuite chassé par son jeune frère Ménélas, qui
172. abjura même la religion de ses pères, fit assassiner Onias, et
170. continua de faire la guerre à celui qu'il avait dépossédé; enfin Antiochus, profitant de la discorde, s'empara de Jérusalem, massacra quarante mille citoyens, en vendit autant, immola des pourceaux dans le temple, d'où il fit enlever l'autel des parfums, la table de proposition, le candélabre, un nombre im-

mense de vases; puis soupçonnant chez les Hébreux l'intention de recourir aux Romains, il voulut raser Jérusalem, l'incendia, éleva une forteresse sur les ruines de la citadelle de David, dédia le temple à Jupiter Olympien, et s'appliqua entièrement à détruire cette nationalité puissante, en effaçant tout souvenir de l'ancien culte, les sabbats, la circoncision, pour leur substituer les dieux et les usages des Gentils.

Beaucoup d'Hébreux abjurèrent la croyance de leurs pères; les Samaritains acceptèrent facilement les rites et les divinités de l'étranger; des idoles furent érigées, l'encens fuma devant elles; on brûla les livres de la Loi; ceux qui osaient circoncire les enfants furent poursuivis et mis à mort; et la Judée, remplie de simulacres païens, devint le théâtre des solennités obscènes de Bacchus. Mais les exemples d'une résistance magnanime n'en furent que plus éclatants. Un grand nombre de familles s'enfuirent de leur patrie, et se réfugièrent dans des endroits déserts. Une mère se résigna à mourir avec ses sept enfants, plutôt que de manger des viandes de sacrifices. Enfin Les Machabées.
le grand prêtre Matathias, entouré de ses cinq fils Jean, Simon, 167.
Judas Machabée, Éléazar et Jonathas, faisant appel à tous les hommes de bonne volonté et zélés pour la loi de Dieu, met à mort les ennemis, abat leurs autels, et, suivi par les Assidéens, s'enfuit vers les montagnes, asile de la liberté. Là il circoncit les enfants, institue des juges selon les rites nationaux, et commence la révolution de la Judée; à son lit de mort il exhorte ses fils à demeurer fermes dans la loi, en leur disant que la persécution est la preuve de la vérité, et que Dieu assiste la valeur plus efficacement que des milliers de glaives.

Les Syriens accoururent pour étouffer les premiers symptômes de la rébellion; mais ils trouvèrent une résistance généreuse. Antiochus vint lui-même; et s'étant emparé d'Éléazar, vieillard octogénaire, de vie sainte et d'une grande instruction, il ne put jamais, quelques tourments qu'il lui fît endurer, l'amener à manger de la chair de porc; il le vit expirer intrépide, 166.
en exhortant les Juifs à rester inébranlables dans leur foi. D'autres, au nombre de mille, s'étant réfugiés dans le désert, se laissèrent égorger plutôt que de combattre le jour du sabbat. Mais ensuite les Machabées déclarèrent que l'on pouvait sans crime prendre les armes dans le saint jour, pour la défense de la patrie et de la religion.

Ce nom de Machabée vint de ce que Judas, fils de Matathias, Judas Machabée. 166-161

avait inscrit sur son étendard les lettres M C B I, *Qui est semblable à vous, Seigneur* (1)? Aussi vaillant dans les combats que sage dans le conseil, il sut mettre à profit la force inhérente à toute révolution produite par le désir de la liberté religieuse ; ses exploits contristèrent les rois et réjouirent les peuples. Il fit revivre les anciens usages; et avant d'engager le combat, même le plus inégal, il faisait proclamer, selon les prescriptions du Deutéronome (2), que quiconque avait bâti une maison, pris femme ou planté une vigne, pouvait se retirer. Le héros juif défit les généraux envoyés contre lui par Antiochus, délivra Jérusalem, et purgea le temple de l'abomination.

Antiochus étant mort comme il marchait contre Babylone,
164. la minorité d'Eupator fut profitable aux Hébreux, avec lesquels Lysias dut conclure la paix, en leur assurant la liberté du culte. Ce fut pour les Hébreux un premier pas, et bientôt ils aspirèrent à l'indépendance nationale ; ils songèrent dans ce but à se concilier les Romains, *sachant qu'ils étaient puissants en soldats, écoutaient volontiers ceux qui avaient recours à eux; qu'ils donnaient et ôtaient les sceptres, sans qu'il y eût parmi eux personne portant la couronne ou la pourpre.* Les Romains acceptèrent leur alliance, et intercédèrent pour eux près des rois ennemis, mais sans résultat ; la guerre s'alluma donc plus violente contre Antiochus V et contre le grand prêtre Alcime, qui, ayant obtenu le pontificat à l'aide d'intrigues, l'exerçait
162. comme un vassal de l'étranger.

Après la mort d'Antiochus V, Démétrius son successeur défit Judas : ce vaillant chef hébreu, après avoir remporté plusieurs victoires non-seulement sur les Syriens, mais encore sur les Arabes, les Iduméens et autres voisins, pour la cause de sa patrie et de son Dieu, périt généreusement les armes à la main.

Mort de Judas.

Les Hébreux furent désolés d'une si grande perte, et leurs ennemis en triomphèrent ; mais Jonathas son frère prit le commandement, et à la mort d'Alcime aspira même au souverain pontificat. La guerre ayant éclaté entre Démétrius et Alexandre Bala pour la succession au trône de Syrie, les deux compétiteurs recherchèrent l'alliance de Jonathas, qui prit parti pour Bala, et reçut de lui des présents, avec le titre de grand prêtre :

Jonathas. 161-143.

(1) Ces lettres sont les initiales des mots : *Mi Camoca Be-elohim, Iehovah* : Qui est semblable à vous, entre les dieux, Seigneur ? Ce qui est tiré de l'Exode, XIII, 15.

(2) Voir tome I, page 224.

il voulut néanmoins se le faire conférer par la nation, dont il devint ainsi le chef, non pour une partie seulement, mais pour la totalité, en continuant pourtant de payer le tribut aux rois de Syrie. Bala ayant succombé, Démétrius II conserva la dignité de grand prêtre à Jonathas, qui, par reconnaissance, vint à son secours lorsque Antioche se révolta contre lui, et rentra dans Jérusalem chargé de butin.

Démétrius ayant ensuite manqué aux promesses qu'il lui avait faites, Jonathas se détacha de lui pour s'unir à Antiochus, fils de Bala, qui lui dut ses victoires. C'est alors qu'il fit alliance avec les Romains, et s'occupa de fortifier Jérusalem. Mais Tryphon, gouverneur d'Antioche, s'empara de lui par trahison et le mit à mort. 144.

Son frère Simon lui succéda dans sa dignité, et fut reconnu par les Romains et par Démétrius II, qui le nomma ethnarque, et affranchit le pays du tribut. Démétrius ayant été fait prisonnier par les Parthes, Antiochus Sidétès, qui lui succéda, garda sa foi à Simon jusqu'à ce qu'il eût eu raison du rebelle Tryphon; puis il envoya contre lui Condebée, qui fut vaincu.

Simon fut assassiné par son gendre Ptolémée, qui désirait s'emparer de l'autorité; mais Jean Hyrcan, fils de Simon, put lui succéder. Il devint forcément tributaire d'Antiochus Sidétès, jusqu'à l'instant où, ce prince ayant été vaincu par les Parthes, le royaume de Judée put recouvrer son indépendance. La décadence de la Syrie, sans cesse déchirée par des guerres intestines, et l'alliance renouvelée avec les Romains, lui permirent de la conserver; son territoire s'accrut même, par suite des victoires remportées sur les Iduméens et sur Samarie. Jean Hyrcan. 135-107. 129.

Cette ville, habitée par une colonie macédonienne, resta presque en ruine jusqu'à l'époque où elle fut rebâtie par Hérode, qui la nomma Sébaste. Hyrcan vécut respecté au dehors, sans être tranquille à l'intérieur, où de graves dissentiments étaient une cause perpétuelle de lutte entre les Pharisiens et les Saducéens, luttes qui ne firent que s'envenimer sous ses successeurs.

Aristobule ayant succédé à son père dans le pontificat, partagea l'autorité avec son frère Antigone, puis l'en exclut violemment, retint ses autres frères prisonniers, fit mourir sa mère de faim, et prit le titre et les ornements de roi; son frère Antigone, envoyé par lui contre l'Iturée, la subjugua. Comme il revenait le jour de la fête des Tabernacles, dans son empres- Aristobule. 107-106.

sement de se rendre au temple, il ne déposa pas ses armes et ne congédia pas ses compagnons. Le roi, qui le regardait déjà d'un œil soupçonneux, feignit de voir dans cette manière d'agir l'attentat d'un rebelle, et le fit mettre à mort; puis les remords dont il se sentit dévoré hâtèrent sa fin.

Sa veuve Alexandra, appelé Salomé par les Grecs, l'instiga-
Jannée. trice de ses crimes, fit proclamer son autre frère Jannée ou
104. Alexandre. Celui-ci ayant tué l'un de ses frères, réduit l'autre à la vie privée, défendit le royaume contre Ptolémée Lathyre, et, secondé par la reine Cléopâtre, étendit au loin sa domination. Mais il avait pour adversaires à l'intérieur les Pharisiens, qui mettaient tout en œuvre pour lui aliéner le peuple. Le jour de la fête des Tabernacles, où la population entière accourait avec des palmes et des branches de citronnier, ils lui jetèrent de tous côtés des cédrats, accompagnant cette insulte de paroles outrageantes. Jannée les fit charger par ses troupes, et en tua
90. six mille : il soudoya ensuite une garde étrangère. Mais ni ces satellites, ni les nouvelles victoires qu'il remporta, ne suffirent à réprimer l'arrogance de ses adversaires; ils en vinrent même à la guerre ouverte, et cinquante mille hommes périrent dans ces sanglants combats qui bouleversèrent le royaume. En vain Jannée essaya-t-il d'en venir à un arrangement quelconque; quand il demandait aux révoltés ce qu'ils désiraient : *Que tu t'étrangles!* répondaient-ils. Ils eurent enfin recours à Démétrius Euchère, qui envahit la Judée et défit Jannée; mais celui-
86. ci ne tarda pas à se relever, et exerça sur ses ennemis de cruelles vengeances.

La terreur ramena la tranquillité, et Jannée put faire de nou-
79. velles conquêtes, au milieu desquelles il mourut, plongé dans la débauche. Il avait donné le conseil à Alexandra, sa femme, de tenir sa mort secrète jusqu'à ce qu'elle fût entrée à Jérusalem; de s'y concilier avec les Pharisiens, qu'il se souvenait lui avoir été si nuisibles, et de leur promettre de se conduire en tout par leurs avis. Elle fit comme il le lui avait dit; et les Pharisiens non-seulement cessèrent d'outrager la mémoire du roi mort, mais ils le proclamèrent un héros et le père du peuple; ils confirmèrent enfin le gouvernement à sa veuve, au détriment de ses deux fils Hyrcan et Aristobule, l'un d'un esprit faible, l'autre d'un caractère violent.

Mais ces Pharisiens mirent leur faveur à un haut prix, exigeant qu'Alexandra abrogeât tous les décrets promulgués

contre eux, qu'elle accordât une amnistie générale, et le rappel des bannis. Ils dégradèrent la loi mosaïque, en l'assujettissant à leurs interprétations capricieuses; et leur nombre s'étant accru au point de pouvoir ce qu'ils voulaient, ils demandèrent à la reine d'exterminer les Saducéens. Une persécution atroce fut donc dirigée contre cette secte pendant plusieurs années, malgré les efforts d'Alexandra pour l'adoucir : à peine eut-elle fermé les yeux, que ses sujets, joyeux de se voir délivrés de la tyrannie des Pharisiens, se déclarèrent en faveur d'Aristobule, Aristobule.
auquel Hyrcan fut contraint de résigner les dignités de pontife et 69.
de roi. Mais Antipater, gouverneur de l'Idumée, craignant que l'appui qu'il avait prêté à Hyrcan ne lui valût le ressentiment d'Aristobule, persuada à l'aîné que son frère lui tendait des piéges, et le décida, malgré son indolence naturelle, à revendiquer le trône avec le secours d'Arétas, roi d'Arabie. Ce scheik, ayant pénétré en Judée, vainquit Aristobule, et l'assiégea dans le temple de Jérusalem, tandis que l'on proclamait au dehors Hyrcan, sous le nom duquel la faction des Pharisiens cachait ses projets ambitieux.

Comme c'était le temps où l'on solennisait la Pâque, les assiégés supplièrent leurs adversaires de leur procurer les victimes, offrant mille drachmes par tête d'animal. Mais une fois le prix descendu au pied des murailles, les assiégeants refusèrent de livrer les victimes. Les sacrificateurs se présentèrent donc les mains vides devant l'autel, et implorèrent la vengeance d'Adonaï. Alors vivait le saint homme Onias, qui, plein d'horreur pour ces guerres fraternelles, s'était retiré dans le désert. On courut le chercher, pour qu'il lançât des imprécations contre Aristobule : le vieillard, voyant qu'il ne pouvait échapper, pria Dieu de n'exaucer ni les prières des assiégeants, ni celles des assiégés. Les Hébreux irrités le lapidèrent, et le ciel en signe de colère fit éclater sur eux la tempête; mais il la leur témoigna plus encore en leur envoyant les Romains, le plus redoutable fléau déchaîné contre eux par la main du Seigneur.

C'est ainsi qu'avec les autres peuples le peuple de Dieu marchait rapidement à sa perte. Toutefois sa position exceptionnelle mérite une attention particulière. Au spectacle des vicissitudes continuelles de ce temps, de la chute de tant de royaumes, de la ruine de tant de cités, les Gentils n'étaient frappés que de la réalisation d'une décadence toujours crois-

sante, dont la tradition primitive avait laissé chez eux le pressentiment : toutes les choses humaines étaient, dans leur opinion, destinées à vieillir et à périr. Ceux-là même qui faisaient de Rome leur idole et révéraient l'éternité du Capitole, auquel chaque nouveau roi, montant enchaîné par la voie Sacrée (1), semblait venir ajouter une nouvelle pierre, proclamaient chaque génération pire que la précédente, et voyaient le monde marcher à sa ruine, inévitable, fatale.

Israël seul, au milieu de si grands désastres extérieurs, a gardé vivante l'autre partie de la tradition, et en même temps que le dogme de la chute il révère celui de la régénération ; il s'y rattache d'autant plus énergiquement qu'il se sent tomber plus bas. Israël seul parmi les nations antiques connaît cette doctrine du progrès, caractère et gloire de la civilisation moderne. Mais, aveuglés par un amour erroné de la patrie, les Hébreux n'aperçurent dans le Rédempteur qu'un héros de leur nation, un réparateur de la race d'Abraham selon la chair, non selon la foi ; un Messie juif triomphant des ennemis des Hébreux, non le Fils de l'homme venant proclamer la fraternité universelle, et une loi d'amour indépendante des temps, des lieux, des conditions.

CHAPITRE XV.

SOUMISSION DE LA GRÈCE. — ABAISSEMENT DE LA SYRIE.

Rome, qui jusqu'alors avait tenu la Grèce sous sa dépendance, mais plutôt de fait que de nom, aspirait désormais à la réduire en province. Pleins d'admiration que nous sommes pour la grandeur poétique de ce pays, nous nous sentons saisis de pitié au spectacle de son agonie, au récit des humiliations et des outrages au milieu desquels il vit venir sa dernière heure.

Du moment où Aratus ouvrit le Péloponèse aux Macédoniens, la ligue achéenne fut perdue : si Philopœmen lui avait fait reprendre quelque vigueur, elle se rendit après lui odieuse et méprisable, en passant tour à tour d'une complaisance servile envers le sénat romain à un désespoir ridicule, comme si

(1) Voyez Horace, Ode VII du liv. III, v. 46.

elle eût voulu se priver elle-même de la compassion qu'un sentiment généreux fait accorder à ceux qui sont destinés à périr. Les victoires des Romains avaient inspiré une audace excessive à leurs partisans : c'étaient pour la plupart des hommes avares et sans importance personnelle ; mais ils se trouvaient soutenus au besoin par les vainqueurs, qui mettaient tout en œuvre pour abaisser, décréditer, contrarier quiconque avait assez de générosité dans l'âme pour résister, quiconque aimait sa patrie et cherchait à défendre ses droits. Amie des faibles afin d'avoir occasion de lutter contre les forts, Rome se mit à favoriser particulièrement Sparte, dont les murailles avaient été abattues ; et celui qui osait contredire ses commissaires lui était aussitôt dénoncé par des gens vendus. Callicrate se signalait dans le nombre par sa lâcheté et sa puissance : désireux de monter au premier rang, il dépeignait sous les couleurs les plus sombres ceux qui l'emportaient sur lui en mérite ; et le thème perpétuel de ses accusations était d'avoir été favorable à Persée, à ce Persée que les Romains avaient si cruellement traité vivant, et dont ils poursuivaient jusqu'à la mémoire.

Deux commissaires furent envoyés à la ligue achéenne pour demander que le procès fût fait à ceux qui avaient été ainsi dénoncés, et l'un de ces inquisiteurs en vint à proposer à l'assemblée de condamner à mort les fauteurs de Persée, dont il donnerait ensuite les noms. Cette prétention parut insensée, et les Achéens se bornèrent à promettre de condamner ceux qui ne pourraient rien alléguer pour leur justification.

Puisque vous le promettez, reprit le commissaire romain, *je dis que tous vos capitaines, tous vos généraux, et tous ceux qui ont occupé des charges dans votre république, se sont souillés de ce crime.*

A une semblable inculpation, Xénon se lève et dit : *J'ai commandé l'armée et j'ai été le chef de la ligue ; or je proteste n'avoir rien fait contre l'intérêt des Romains. Si quelqu'un ose m'accuser de ce qu'on traite de crime, je suis à même de m'en justifier, soit devant la diète des Achéens, soit devant le sénat de Rome.*

Le commissaire ne laissa pas tomber cette parole imprudente, et il ajouta que l'on ne pouvait en appeler à un tribunal plus équitable. Lisant alors les noms de tous ceux dont Callicrate lui avait remis la liste, il leur intima l'ordre de se rendre à Rome pour se disculper. Ils étaient au nombre de plus de mille,

la fleur du pays; et d'un seul coup, tel que les plus farouches tyrans n'eussent osé jamais la frapper, la ligue achéenne demeura ainsi privée de ses chefs. A peine arrivés en Italie, ils furent relégués dans différentes villes, sans même avoir été entendus, sans qu'on s'occupât de leurs réclamations, ni des députations que les Achéens envoyèrent à plusieurs reprises. Callicrate, devenu chef de la ligue avilie, entendait sans s'émouvoir la plainte de leurs parents, qui les redemandaient, et les vociférations des enfants, qui en le voyant paraître en public
167-150. criaient derrière lui : *Traître! ennemi de la patrie!* Ces exilés continuèrent durant dix-sept années à solliciter un jugement, et à entendre vanter l'*équité romaine*. Enfin, Caton étant revenu à la charge en disant que la question se réduisait désormais à délibérer s'ils devaient être ensevelis par les fossoyeurs de Rome ou par ceux de la Grèce, il obtint qu'ils fussent entendus, et que l'on renvoyât ceux, en bien petit nombre, qui avaient survécu à la faim, à la torture et au chagrin. Tyrannie infâme contre un pays indépendant comme était l'Achaïe, et contre des hommes recommandables, qui la plupart avaient combattu pour les Romains.

Ceux qui revinrent dans leurs foyers ne purent que déplorer l'abjection à laquelle était réduite leur patrie, bien que les Romains s'y fussent fait beaucoup d'ennemis par leur perfidie et leur cruauté : beaucoup osaient encore, en dépit du parti contraire, murmurer ou protester contre les honteuses intrigues et les concussions; ils paraissaient même résolus à en venir à une rupture ouverte, entraînés par un généreux patriotisme et aussi par l'exemple de la Macédoine.

III° guerre de Macédoine. Ce royaume, qui sous le règne d'Alexandre avait naguère donné des lois au monde, s'indignait de se voir réduit à n'être plus même un État indépendant, mais une province. Ceux de ses habitants qui s'étaient réfugiés à Rome n'épargnaient ni les instances ni l'argent pour se faire des amis dans le sénat, afin d'obtenir qu'on n'usât point de violences envers leurs compatriotes. Ils se ménagèrent Paul Émile tant qu'il vécut, puis son fils Scipion l'Africain, qui, sans les mouvements de l'Espagne, serait allé en Macédoine pour faire droit aux réclamations; mais le sénat s'occupait d'intrigues politiques, et cherchait à tirer parti des fautes des princes. Ne pensant pas que le mécontentement des Macédoniens pût avoir des conséquences

graves, il laissait ses officiers les traiter plus mal de jour en jour, et conférait les premiers grades à ceux qui se montraient les plus asservis à la volonté romaine.

Ces plaintes et ce courroux dédaignés suscitèrent un certain Andriscus, personnage que les Romains, qui furent les seuls à rapporter cet événement, nous donnent comme de très-basse extraction, mais qui, pour justifier sa révolte et ses droits, se vantait d'avoir eu pour mère une concubine de Persée. Il disait avoir passé douze ans sous le toit d'un homme pauvre, duquel il avait ensuite appris sa royale origine. S'étant alors enfui par crainte du roi Eumène, ennemi mortel de sa famille, il s'était réfugié près de Démétrius Soter, qui eut la lâcheté de le livrer aux Romains pour s'assurer leur amitié. Ceux-ci redoutant peu le faux Philippe, comme ils l'appelèrent, le firent garder si négligemment, qu'il put s'échapper et gagner la Thrace. Il se présenta successivement chez les petits seigneurs du pays, exposant ses griefs, les indignités commises par les Romains, et montrant la facilité d'une révolution. A son appel les Thraces se soulèvent; Andriscus a une cour, une armée; il soumet quelques places fortes; et bientôt toute la Macédoine, convaincue ou non de ses droits héréditaires, se donne avec empressement à ce rejeton de ses anciens rois, qui, pour s'affermir, envahit les provinces voisines. Faux Philippe.

Rome n'avait pas alors d'armée de ce côté, et il était à craindre que les Grecs ne profitassent de l'occasion pour se venger de tant d'outrages; elle savait même que Carthage avait envoyé des ambassadeurs à Andriscus, pour s'en faire un allié dans la guerre qu'elle voyait imminente. Mais la Grèce, avilie par la servitude, s'empressa de protester de son dévouement envers ses tyrans, et d'en donner des preuves. Scipion Nasica, d'un caractère affable et juste, servit mieux sa patrie par sa conduite conciliante qu'il ne l'eût fait par les armes : il parcourut les villes de la ligue achéenne, faisant droit aux réclamations qu'elles lui adressaient; et, terminant les différends qui s'étaient élevés entre elles, il en obtint quelques troupes, et parvint ainsi à réunir une armée. Cette armée fut mise plus d'une fois en déroute par Andriscus; mais il ne joignait pas à la valeur les autres qualités d'un chef de parti. S'il avait enduré dignement l'adversité, il ne sut pas supporter la prospérité; il se montra tyrannique, hautain, soupçonneux, avare, et même il eut recours au meurtre. Le préteur Q. Cécilius Métellus put

alors le vaincre. Mais il se réfugia, après avoir vaillamment combattu, dans le pays des Thraces, et reparut avec une nouvelle armée dans la Macédoine. Défait de nouveau, il chercha un asile près de Byzas, petit roi de Thrace; mais celui-ci le livra aux Romains, qui le firent servir aux pompes d'un triomphe.

D'autres prétendus fils de Persée cherchèrent encore à soutenir leurs droits par la force, mais ils furent tous vaincus.

Soumission de la Macédoine.

Q. Métellus soumit entièrement la Macédoine, enleva de Dium vingt-cinq statues équestres des soldats morts au passage du Granique, et établit un gouvernement sévère, livré à la volonté arbitraire des magistrats. D. Junius Silanus, l'un d'eux, se signala surtout pour son iniquité, et les Macédoniens envoyèrent à Rome pour se plaindre de son intolérable administration. Son père Titus Manlius Torquatus obtint de le juger dans sa demeure, selon l'ancienne loi patricienne; les parties entendues et son fils reconnu coupable, il le condamna à ne plus paraître devant lui. Silanus s'en trouva tellement blessé dans son honneur, qu'il se pendit; et Manlius ne ferma point sa maison, ne prit point le deuil, déclarant que celui qui avait perdu la vertu n'appartenait plus à sa famille.

L'équité des Romains dut être portée aux nues, et l'oppression de la Macédoine continua comme par le passé.

Les troubles de cette province avaient paru favorables à la ligue achéenne pour faire rentrer dans le devoir Sparte, que les manœuvres des Romains avaient soulevée contre elle. Un différend s'étant élevé entre Orope et Athènes, les habitants de la première ville eurent recours aux Achéens; ils promirent de plus dix talents au Lacédémonien Ménalcidas, général de la ligue, s'il se prononçait en leur faveur. Il le fit, d'accord avec Callicrate; mais bien que les secours eussent été dirigés sur Orope quand déjà elle était prise et saccagée, il ne prétendit pas moins toucher le prix de la corruption. Le marché vint ainsi à se découvrir; et il eût été condamné, s'il ne se fût fait absoudre, moyennant trois talents, par Diéus, qui lui succéda dans le commandement. Celui-ci fut dès lors vu de mauvais œil par la ligue, et accusé de favoriser les Lacédémoniens. Que faut-il pour se disculper? Il propose à la diète d'enlever aux Spartiates le droit de juger leurs propres affaires criminelles, bien que ce droit leur eût été donné par les Romains. Les Spartiates adressent leurs réclamations à Rome, où Diéus et Ménalcidas accou-

rent de leur côté, et achètent leur absolution; puis, revenus dans le Péloponèse, ils se mettent à y souffler la discorde.

Les commissaires romains, voyant l'impossibilité d'apaiser ces dissensions renaissantes, convoquent la diète à Corinthe, et y exposent que Rome voit avec douleur les Grecs se déchirer ainsi mutuellement; que la cause en est dans la forme de leur gouvernement fédéral, et que, leurs députés ne pouvant s'entendre, ils étaient contraints d'en venir aux mains; que le sénat avait dès lors pensé dans sa sagesse qu'ils seraient plus heureux si la confédération était moins étendue. Les commissaires, en conséquence, ordonnèrent que toutes les villes qui, dans l'origine, ne faisaient pas partie de la ligue, Corinthe, Sparte, Argos, Héraclée, Orchomène, eussent à en sortir.

On ne saurait dire avec quelle indignation fut entendue cette proposition désastreuse. Le peuple furieux massacra tout ce qu'il rencontra de Spartiates à Corinthe, et les envoyés romains ne lui échappèrent qu'avec peine.

Rome, encore en guerre avec Carthage et avec les prétendus fils de Persée, expédia, faute de pouvoir se venger immédiatement, de nouveaux agents chargés de faire entendre des plaintes modérées; mais Diéus, Critolaüs, Démocrite, débris survivants des exilés revenus d'Italie, firent comprendre aux Achéens les véritables motifs de cette modération inaccoutumée de la part des Romains. D'autres envoyés de Métellus furent insultés à leur tour; et toutes les villes excitées par ces chefs, comme saisies d'un accès d'héroïsme et de liberté, s'écrièrent qu'il était plus glorieux de périr les armes à la main que de céder lâchement : elles parvinrent ainsi à faire déclarer la guerre contre Rome et Sparte.

Mais comme il manquait à cette détermination le concours de volontés persistantes, Chalcis et Thèbes furent les seules à
venir en aide à la ligue, qui fut défaite par Métellus, et Crito- 148.
laüs perdit la vie dans la dernière bataille livrée pour la défense de la liberté grecque. Diéus prit après lui le commandement, appela aux armes tous les citoyens, fit enrôler douze mille esclaves nés dans le pays, en invitant hommes et femmes à porter au trésor public ce qu'ils possédaient d'or et de bijoux. Le découragement néanmoins était grand : les uns imploraient la clémence de Métellus, les autres se donnaient la mort; et il en était qui se mettaient lâchement en sûreté au moment même où leurs compatriotes refusaient les propositions de paix faites

par Métellus, qui désirait avec une jalouse ardeur de ne pas laisser le mérite du triomphe au consul Mummius, envoyé pour le remplacer. Diéus tenta, nouveau Léonidas, de défendre l'Isthme contre ce dernier avec six cent quatorze soldats; mais ayant été vaincu, il distribua du poison à sa famille, et mourut avec elle. Mummius s'empara alors de Corinthe, cité très-opulente, vendit ses habitants, incendia la ville, et fit un butin immense.

Prise de Corinthe. 146.

Au nombre des Achéens exilés en Italie était Polybe, à qui son esprit, son instruction, valurent l'amitié des personnages les plus influents de Rome, et notamment celle des Scipions, à l'aide desquels il obtint quelque adoucissement aux misères de la Grèce. Il était en Afrique avec Scipion lorsqu'il apprit le siége de Corinthe, et il accourut pour apporter, s'il était possible, quelque secours à sa patrie; mais il n'arriva que pour être témoin de sa désolation. Quelle dut être la douleur de ce Grec à l'esprit cultivé, quand il fut témoin de la barbarie du vainqueur, qui laissait à ses soldats grossiers les chefs-d'œuvre de la sculpture, de la peinture, de l'art du fondeur, magnifiques ornements de la ville conquise; lorsqu'il les vit jouer aux dés sur un tableau d'Aristide, qui faisait l'admiration des artistes, vendre à l'encan ceux d'Apelle et les statues de Phidias! Attale, roi de Pergame, ayant poussé un tableau jusqu'à six cent mille sesterces (1), Mummius émerveillé s'écria : *Il faut que ces peintures renferment quelque vertu magique!* Il les fit donc retirer de la vente, et les envoya à Rome, enjoignant aux gens chargés de les y porter d'en prendre grand soin, sous peine d'avoir à les remplacer à leurs dépens.

Par décret du sénat, les flammes consumèrent Corinthe, neuf cent cinquante-deux ans après sa fondation par Alétès, descendant d'Hercule. La ligue entière en fut tellement épouvantée, qu'elle ne songea plus ni à résister au vainqueur, ni même à chercher à l'apaiser. Les confédérés furent rassemblés dans une grande plaine, et environnés par les légions romaines. Après être demeurés quelque temps dans une attente terrible, ils entendirent déclarer que les Corinthiens seraient vendus comme esclaves, que les autres Achéens s'en iraient en liberté. La plupart des terres des Corinthiens furent achetées par les habitants de Sicyone. Les villes qui avaient servi l'étranger ne

(1) Environ 120,000 francs.

purent sauver leurs murailles de la destruction. Le gouvernement populaire fut aboli et toute la Grèce réduite en province, bien que certaines cités isolées, comme Athènes, conservassent une ombre de liberté.

Dans la fureur de la victoire, un misérable vint dénoncer à Mummius Philopœmen, déjà mort, comme un grand ennemi des Romains, et demander qu'on abattît ses statues. Polybe entreprit de les défendre; et sa généreuse reconnaissance envers son maître lui fit obtenir plus qu'il ne demandait : non-seulement les commissaires romains épargnèrent les statues de Philopœmen, mais ils accordèrent de plus à Polybe celles d'Aratus et d'Achéus, fondateurs de la nation. Lorsque ensuite on mit en vente les biens de ceux qui avaient insulté les envoyés de Rome, les commissaires donnèrent à l'historien la faculté de choisir ce qu'il voudrait parmi les dépouilles de Diéus : mais il refusa, disant qu'il ne pouvait s'enrichir honorablement de l'infortune de ses concitoyens. Son désintéressement lui valut d'être choisi pour organiser le nouveau gouvernement dans les villes conquises. Il s'acquitta de cette mission avec toute la douceur possible, ce qui lui fit ériger plusieurs statues ; l'une d'elles portait cette inscription : *En mémoire de Polybe, qui, s'il eût été écouté, aurait par ses avis sauvé l'Achaïe; il la consola dans son infortune* (1).

Voyons maintenant ce qu'il advint des autres peuples sur lesquels s'étendit la domination d'Alexandre.

Antiochus IV laissa en mourant, lorsqu'il marchait sur Babylone, un fils unique, nommé aussi Antiochus, âgé de neuf ans, auquel il donna pour tuteur Philippe, son favori. Mais comme celui-ci arrivait à Antioche pour se charger de la régence, il trouva Lysias déjà installé comme régent, et alors s'engagea entre eux une lutte qui durant plusieurs années compromit de plus en plus la puissance des Séleucides. D'un autre côté, Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui après la mort de son père était toujours demeuré à Rome comme otage, fit valoir près du sénat ses droits à la couronne, en lui représentant qu'il était très-important pour la Syrie de n'avoir pas un enfant pour roi; mais sa réclamation fut repoussée par ceux des pères conscrits qui trouvaient plus avantageux pour Rome de

SYRIE. Antiochus Eupator. 166.

(1) Voy. PAUSANIAS, *Arcadie*, 37 ; POLYBE, XL, 10, 4.

maintenir sur le trône des princes obligés à une dépendance continuelle. On nomma donc trois tuteurs au roi de Syrie, comme on avait fait pour celui d'Égypte. Si les intentions du sénat romain n'eussent pas été déjà manifestes, il les eût alors révélées par l'ordre donné aux nouveaux tuteurs de brûler tous les navires d'une certaine dimension, et de couper les jarrets à tous les éléphants (1).

Tandis que Lysias faisait la guerre aux Machabées, Philippe, revenu d'Égypte, s'empara d'Antioche, dans l'espoir de recouvrer la régence. Lysias l'en chassa; mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit l'arrivée des députés de Rome, sans qu'on les eût appelés, pour s'emparer de l'autorité suprême? Octavius, chef de la commission, dédaignant l'escorte que lui offrait Ariarathe, roi de Cappadoce, et croyant qu'il suffisait du nom de Rome, s'avança vers Antioche sans même en donner avis au régent; mais celui-ci envoya à sa rencontre un Africain, qui le tua.

On peut juger du courroux qu'en ressentit le sénat romain. Démétrius crut alors l'occasion favorable pour faire valoir ses droits, et consulta à ce sujet l'historien Polybe, qui lui répondit : *Qu'est-il besoin qu'un prince tel que vous se soumette comme un enfant à la volonté d'un sénat composé d'hommes ambitieux et injustes? Brisez vos chaînes, et vous serez roi.*

Démétrius Soter. Démétrius, adoptant néanmoins l'avis d'un ami plus prudent, demanda au sénat qu'il lui fût permis de passer en Syrie; mais le sénat refusa, quelques motifs que pût alléguer le prince, sentant bien que, lui roi, il ne pourrait plus diriger la Syrie à son gré. Alors Démétrius s'enfuit sur un vaisseau chargé d'offrandes que les Carthaginois envoyaient aux dieux de Tyr. Arrivé dans le royaume, il fut proclamé roi; Lysias et Eupator terminèrent leurs jours sur l'échafaud : mais bien que Démétrius protestât qu'il ne faisait rien qu'au nom de la république romaine, celle-ci n'était pas moins en grande défiance à son
163. égard; aussi lui envoyait-elle des commissaires chargés de le surveiller. Cependant, soit qu'elle fût contente de sa manière d'agir, soit plutôt qu'il ne lui convînt pas de rompre avec lui, elle le reconnut roi.

Démétrius délivra les Babyloniens de l'oppression dans laquelle les tenaient Timarque et Héraclide, créatures d'Antio-

(1) JUSTIN, XXXIV, 3; POLYBE, XXXI, 12; APPIEN, *de Rebus Syriacis*.

chus Épiphane ; ce qui lui valut le surnom de *Soter* ou sauveur. Avide de combats, il fit d'abord la guerre aux Hébreux ; mais il y renonça, peut-être d'après les ordres de Rome, dont les Hébreux avaient demandé l'alliance : il attaqua ensuite Ariarathe, roi de Cappadoce, pour favoriser Horopherne, qui prétendait à la couronne de ce royaume.

Nous devons dire que le roi précédent, aussi nommé Ariarathe, avait épousé Antiochide, fille d'Antiochus le Grand. Cette princesse, ne devenant point mère, dans la crainte de perdre l'affection de son époux supposa successivement deux fils, qu'Ariarathe considéra comme lui appartenant. Mais, longtemps après, il arriva qu'elle mit réellement au monde un fils, et son amour pour lui la décida à tout avouer au roi. Celui-ci envoya à l'étranger les deux enfants supposés et garda près de lui le nouveau-né, qui en ce moment occupait le trône paternel. L'un des deux exilés s'était résigné à son sort ; l'autre, Horopherne, réclama l'assistance de Démétrius, qui, mécontent de ce qu'Ariarathe avait renoncé à son alliance, prit parti pour son compétiteur, et réussit à le mettre sur le trône de Cappadoce. Démétrius s'attira par là l'inimitié des rois d'Égypte et de Pergame : il excita en outre le mécontentement de ses sujets, en se livrant à des débauches dans lesquelles il ne connut point de frein. Une conjuration se forma donc contre lui, favorisée par Attale, roi de Pergame, Philométor, roi d'Égypte, et Ariarathe, qui avait recouvré la Cappadoce. D'un autre côté, le sénat romain voyait toujours d'un œil de jalousie un souverain qui ne lui était pas redevable de sa couronne.

Héraclide, chassé, comme nous l'avons dit, de la Babylonie par Démétrius, se tenait prêt à exploiter contre lui tant de dispositions hostiles. Il avait élevé à Rhodes, où il s'était réfugié, un jeune homme de basse extraction, auquel il avait appris à jouer le rôle de fils d'Antiochus Épiphane ; il le présenta donc aux trois rois et au sénat romain, qui saisit cette occasion d'humilier Démétrius : tout en considérant, de même que les villes du royaume, ce prétendant comme un imposteur, le sénat lui remit une déclaration formelle qui l'autorisait à faire valoir ses droits à la succession paternelle (1). Alexandre Bala. 154.

Il se rendit donc en Syrie, armé de ce titre ; appuyé par les troupes de l'Égypte, de la Cappadoce et de Pergame, il occupa

(1) POLYBE, XXXIII, 16.

Ptolémaïs, et réunit autour de lui les nombreux mécontents : mais ce qui constate l'affaiblissement du pays, c'est l'empressement avec lequel Bala et Démétrius recherchèrent l'amitié de la petite Judée. Démétrius, abandonné par ses sujets et par les Romains, mit ses enfants en sûreté, puis courut les chances d'une bataille contre son compétiteur ; mais il fut vaincu, et
152. périt dans le combat.

Bala, resté maître de la Syrie, chercha à sanctionner son usurpation en épousant Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor ; mais il oublia que la meilleure base des gouvernements est l'amour des sujets, et les excès de toute nature auxquels il s'abandonna, plus encore que Démétrius, facilitèrent au fils unique de ce prince les moyens de recouvrer le diadème.

Démétrius II Nicator.

Quand Bala apprit qu'il était abandonné à son tour par beaucoup de ses sujets, il essaya d'avoir recours aux armes, dans l'espoir d'être secouru par Ptolémée ; mais celui-ci avait été gagné par Démétrius, à qui il donna même pour femme sa fille, soustraite à l'usurpateur. On en vint à une bataille décisive : Philométor, renversé de son cheval, fut blessé dangereu-
146. sement ; puis la nouvelle de la défaite de Bala, et la vue de sa tête sanglante, lui causèrent une telle joie qu'il en mourut.

Peut-être qu'en secondant Démétrius il n'avait en vue que son propre avantage, et qu'il cherchait à recouvrer la Célésyrie avec la Phénicie ; mais sa mort laissa Démétrius maître de tout ce qu'il ambitionnait. Une nation où les changements de dynastie se font avec tant de facilité est sans doute bien faible. Or, Démétrius ne sut pas mieux que ses prédécesseurs conserver ce qu'il avait acquis : monarque insouciant, il abandonna les rênes de l'État à Lasthénès, qui tyrannisa la Syrie, fit massacrer tous les Égyptiens que Ptolémée avait mis en garnison dans les villes maritimes, persécuta ceux qui avaient travaillé contre son père, et mit toute sa confiance dans les Crétois qui étaient à sa solde et dans les Juifs.

Alors parut un nouvel usurpateur, un certain Diodote, dit Tryphon, que Bala, dont il était très-aimé, avait chargé de gouverner Antioche. Lors de la chute de son souverain, il occupa Coracésium, place forte de la Cilicie, d'où il expédiait des corsaires pour enlever des malheureux qu'il vendait aux Romains dans l'île de Délos. Quand il vit la manière insensée dont se comportait Démétrius, il lui opposa Antiochus, fils de Bala et de Cléopâtre, et se trouva soutenu par les Syriens mécontents.

Démétrius appela à son secours Jonathas, grand prêtre des Hébreux, et avec son aide il fit rentrer dans le devoir les habitants d'Antioche, soulevés contre lui. Mais il ne tarda pas à les irriter encore davantage par ses proscriptions, et il s'aliéna Jonathas par sa perfidie, de sorte que Tryphon finit par l'emporter; il vainquit Démétrius, et fit proclamer roi Antiochus, surnommé Théos. Ici commence la lutte entre les deux compétiteurs, combattant avec des chances diverses et avec une inexpérience égale, mettant en œuvre la trahison, qui irrite, au lieu de la loyauté généreuse qui attire et concilie. Antiochus Théos.

Au plus fort de ces combats, Démétrius reçut des envoyés des colonies grecques de l'Asie supérieure : ces colonies le pressaient de venir les délivrer du joug des Parthes, qui, ayant inondé l'Orient, s'étaient emparés du pays entre l'Indus et l'Euphrate, appartenant autrefois à la Syrie; elles le suppliaient d'accourir, s'engageant à lui fournir ensuite des troupes pour recouvrer son antique héritage et combattre Tryphon avec des forces supérieures.

Il se rendit à leurs vœux; et, à peine arrivé, Élyméens, Perses, Bactriens, se réunirent sous ses drapeaux. Il battit les Parthes à plusieurs reprises; mais ils l'attirèrent dans une embuscade, et le firent prisonnier. Mithridate, fils de Priapazius, prince non moins généreux que valeureux et sage, promena son prisonnier par toutes les villes qui refusaient encore de se soumettre, afin que l'humiliation de leur prétendu libérateur les déterminât à céder; puis il lui assigna pour résidence l'Hyrcanie avec des revenus considérables, et lui donna en mariage sa fille Rodogune. Démétrius resta dix ans dans cette captivité royale. Captivité de Démétrius. 140.

Cependant Cléopâtre, sa première femme, s'était retirée à Séleucie; mais, à l'instigation des nombreux ennemis que s'était faits l'orgueilleux Tryphon après avoir tué Antiochus II son pupille, elle épousa de son côté Antiochus Sidétès (*chasseur*), jeune et vaillant frère de son mari. Celui-ci, secondé par les Hébreux ses alliés, arracha à Tryphon le royaume avec la vie, et occupa tranquillement le trône. Après avoir dompté les villes de Syrie qui s'étaient révoltées, il marcha contre les Parthes avec une armée que les extorsions et le pillage avaient prodigieusement enrichie. Il vainquit dans trois batailles Phraate, nouveau roi de ces peuples, et vit accourir en foule sous ses étendards les habitants des anciennes provinces syriennes, qu'il recouvra en totalité, à l'exception de la Parthie. Antiochus Sidétès. 130. 132.

Mais son armée traînait après elle des femmes, des munitionnaires, des esclaves sans nombre; et l'entretien, le luxe de tant de monde, grevaient de dépenses énormes les contrées dans lesquelles elle avait établi ses quartiers. Les choses en vinrent au point que les habitants du pays conspirèrent pour massacrer tous les soldats dans une même journée, ce qui fut exécuté;
131. Antiochus lui-même perdit la vie. Phraate, faisant allusion à ses excès de table et à sa témérité, s'écria sur son cadavre : *O Antiochus, le vin et une confiance aveugle ont accéléré ta mort. Pensais-tu pouvoir mettre dans une de tes énormes coupes le royaume d'Arsace, et l'avaler d'un trait* (1)?

Démétrius II. Au moment où ses affaires étaient presque désespérées, Phraate avait pris la résolution de délivrer Démétrius, qui s'indignait à la pensée de son royaume et de sa couche usurpés par son frère; son intention était de l'envoyer soulever la Syrie, et de forcer ainsi Antiochus à la retraite. La fortune ayant changé, Phraate ne voulut plus délivrer Démétrius; mais celui-ci réussit à lui échapper et ressaisit le sceptre. Phraate accourait pour le combattre, quand une invasion des Scythes le força de songer à la défense de son propre royaume.

L'infortune n'avait pas mûri le jugement de Démétrius; au lieu d'affermir son autorité faible encore, il se mêla aux dissensions qui déchiraient l'Égypte. Cléopâtre, répudiée par Ptolémée Physcon, l'appela pour être son vengeur, en lui promettant la couronne. Il vint, et assiégea même Péluse; mais Physcon le contraignit à revenir promptement sur ses pas, en lançant contre lui Alexandre Zébina, qui, se disant fils de Bala, revendiquait la couronne de Syrie. Démétrius, vaincu près de Damas par ce prétendant, se réfugia dans les murs de Tyr, où un traître le fit assassiner. Le royaume se trouva divisé, après sa mort, entre Cléopâtre sa femme et Alexandre Zébina.

Nous avons outre-passé les limites de cette époque, pour conduire jusqu'à sa fin un empire naguère si puissant. A sa fin, avons-nous dit; car, à partir de ce moment, l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'une déplorable succession de guerres civiles, de dissensions domestiques, de cruautés atroces. Les Parthes avaient occupé l'Asie supérieure jusqu'à l'Euphrate; les Hébreux s'étaient affranchis de toute dépendance; de sorte que le royaume se bornait à la Syrie proprement dite et à

(1) Posidonius d'Apamée, dans ATHÉNÉE, X, 53.

la Phénicie. Les Romains voyaient avec joie ces déchirements intérieurs, qui hâtaient pour eux l'instant où ils étendraient aussi la main sur ce royaume, et en feraient une nouvelle province.

CHAPITRE XVI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

Rome, tout orgueilleuse d'avoir vaincu tant d'ennemis, ne voyait plus à dompter que Carthage, sa rivale. Les deux républiques avaient conclu la paix; mais la politique romaine tendait à la guerre, et les plaintes continuelles qui s'échangeaient des deux parts en fournissaient un facile prétexte. Rome, en faisant peser sur Carthage toute la malédiction du *Væ victis!* alléguait sans cesse de nouveaux griefs; elle lui imputait comme un manque de foi manifeste les manœuvres hostiles d'Annibal en Asie; elle l'offensait, et c'était elle qui se récriait, tactique des forts, tandis que Carthage, humiliée et sans armes, se perdait de plus en plus en recherchant la protection des vainqueurs, en invoquant la justice d'un peuple qui n'en connaissait pas d'autre que son intérêt et sa grandeur.

Cependant Massinissa, roi de Numidie, père de quarante- Massinissa.
quatre fils, farouche et turbulent vieillard que la mort semblait respecter pour le tourment de Carthage, s'agrandissait à son détriment. Son esprit rusé abondait en ressources. Il accusa Carthage d'être d'accord avec Annibal, et Carthage, pour se disculper, expédia des vaisseaux à la poursuite de son général; elle confisqua ses biens, rasa sa maison, et donna connaissance au sénat romain d'une commission confiée par lui à Ariston. Le roi numide attesta ensuite que les Carthaginois avaient envoyé vers Persée pour conclure une alliance avec lui; et les ambassadeurs, venus de Rome à cette occasion, acquirent la certitude que le sénat de Carthage avait reçu de nuit, dans le temple d'Esculape, les envoyés du roi de Macédoine. Après avoir ainsi semé la défiance entre les deux villes, après avoir excité les soupçons de Rome contre les vaincus, il s'empara du territoire
d'Emporium, qui était situé sur le bord de la mer, près de la 160.

petite Syrte. Quand les Carthaginois s'en plaignirent, les députés envoyés par Rome pour vérifier les faits trouvèrent que
193. le roi numide n'avait pas tort. Peu après il envahit une autre
182. province, puis une autre. Scipion l'Africain, chargé de faire droit aux nouvelles plaintes, ne voulut pas mécontenter un allié et lui sacrifia la justice. Pourtant Rome, en 181, assurait encore aux Carthaginois l'intégrité de leur territoire. Mais quoi? le Numide ne tarde pas à occuper une autre province et soixante-dix cités ou villages, et Rome le laisse faire.

Lors de la guerre avec Persée, Massinissa fournit des secours aux Romains, qui lui en surent gré : les Carthaginois offrirent des hommes, des vaisseaux, des vivres; et Rome ne vit là que l'effet de la crainte et de l'avilissement. Craignant cependant qu'ils ne s'unissent de désespoir avec les Macédoniens, elle leur envoya Caton le Censeur, avec mission d'examiner les griefs et de concilier les différends; mais il se montra tellement partial et inflexible, que les Carthaginois refusèrent son arbitrage. Ce rigide et orgueilleux censeur n'oublia plus un pareil affront; et, pour ce motif autant que par jalousie contre les Scipions tout-puissants dans le sénat, il ne cessa de conseiller la destruction de Carthage. Soit qu'il convînt aux Scipions de laisser subsister ce vivant trophée de leur gloire, soit qu'ils craignissent, comme ils le disaient, que Rome ne vînt à mollir quand cesserait l'imminence du péril, ils s'opposaient à la ruine de la ville rivale. Le censeur, au contraire, ne se lassait pas de représenter combien son voisinage était dangereux, combien sa population s'accroissait; et, quelque sujet qu'il traitât dans le sénat, il terminait invariablement son discours par ces mots : *Je suis d'avis qu'il faut détruire Carthage!*

Quiconque connaissait Rome pouvait prévoir que le parti le plus violent finirait par l'emporter. Et toutefois la ville phénicienne ne contribua que trop elle-même à rendre plus facile le triomphe de son implacable ennemie. Comment ne pas nous arrêter ici quelques instants à méditer sur sa décadence? La chute des républiques est de beaucoup plus instructive que celle des empires; car ceux-ci se soutiennent ou tombent le plus souvent par des vertus ou des fautes individuelles, par l'incapacité ou l'habileté d'un monarque; tandis que la prospérité ou la ruine des républiques proviennent de causes plus profondes et plus générales.

Décadence de Carthage.

Carthage attire particulièrement l'attention par sa grandeur

et par sa chute, ayant été si florissante et étant tombée à une époque de si grandes lumières. Malheureusement les documents puniques nous manquent, et, à leur défaut, nous sommes forcés de glaner chez les étrangers des renseignements sur cette catastrophe mémorable. Tite-Live, préoccupé uniquement de l'apparence pompeuse et de ce qui peut glorifier sa chère Rome, ne songea presque point à étudier la constitution de la cité ennemie. Polybe, qui, contemporain des Scipions, vécut dans leur familiarité et put examiner à fond cette république, lui est de beaucoup supérieur sous ce rapport; mais, séduit aussi par la grandeur, il se complaît à admirer Carthage tant qu'elle lutte avec Rome; puis c'est à peine s'il jette un coup d'œil sur l'intervalle écoulé entre la guerre des mercenaires et le moment où éclata la troisième guerre punique. Il ne reste de Diodore que des fragments; mais ils sont précieux, surtout lorsqu'on les compare avec le récit d'Appien, et nous mettent à même de sonder les causes des désastres de cette république (1).

L'agrandissement de Rome et la jalousie excitée contre la famille des Barca ne suffisent pas à beaucoup près pour rendre raison de l'affaiblissement de Carthage; il faut en chercher la cause dans sa constitution elle-même. En premier lieu, la vénalité des charges les plus élevées dut lui être très-préjudiciable; car en même temps qu'un pareil abus exclut l'homme méritant, il rend les électeurs accessibles à la corruption, et fait accumuler sur une même personne des dignités et des pouvoirs qu'il importe de maintenir séparés, et dans une dépendance mutuelle. Il est vrai que dans une république aristocratique, comme était Carthage, tous les nobles ayant intérêt à conserver la constitution intérieure, ils ne cherchaient pas à la détruire. Il ne paraît même pas que jusqu'à la guerre avec Rome l'organisation politique se fût notablement altérée, puisque l'autorité du sénat continuait à être respectée, et qu'il n'est jamais parlé de factions. Vénalité des charges.

Les factions, ce fléau des républiques, naquirent ou se développèrent dans Carthage durant la guerre des mercenaires. La famille d'Amilcar Barca, destinée à faire de sa patrie une puissance gigantesque et à l'entraîner à sa perte, entra en rivalité avec celle d'Hannon. Les haines furent poussées à un tel excès, Factions.

(1) Voy. notamment le liv. XXV de DIODORE, les liv. VII et VIII d'APPIEN, et HEEREN, *Ideen*, etc.

que trente sénateurs ne parvinrent qu'à grand effort à les assoupir dans toute l'imminence du péril, jusqu'à l'instant où l'on eut raison de ce redoutable soulèvement des mercenaires.

Elles se ranimèrent alors. Amilcar se mit à prendre le parti du peuple, s'entourant de gens compromis et turbulents; et, à l'aide aussi du crédit que lui avaient acquis ses victoires, il donna une rude secousse à l'autorité du sénat, qui dut réunir toutes ses forces pour lui tenir tête. Ne se trouvant pas pourtant assez fort pour se soutenir, il conseilla la guerre, dans laquelle son bras devenait nécessaire. Il envahit l'Espagne; puis les trésors qu'il expédia de cette contrée lui servirent à justifier le conseil et l'expédition : ils allumèrent de plus le désir de conquérir toute la Péninsule, pour compenser la perte de la Sardaigne et de la Sicile, et pour atténuer les effets de la concurrence que l'on faisait au commerce carthaginois dans la Méditerranée.

Or, de même que la possession de l'Amérique devait perdre l'Espagne, la conquête de l'Espagne devint désastreuse pour Carthage. Les immenses richesses qu'elle tirait de ce pays, indépendamment de ce qu'elles corrompirent les nobles et le peuple, fournirent au général conquérant les moyens d'acheter la multitude et le sénat, et de diriger à son gré la chose publique. Durant les neuf années qu'Amilcar passa en Espagne, dont il subjugua la partie la plus riche, il se maintint puissant dans sa patrie, grâce aux trésors dont il disposait; et rien ne l'eût empêché d'en renverser la constitution, si sa mort n'eût fait avorter ses projets.

Asdrubal marcha sur ses traces; il fonda même en Espagne une nouvelle Carthage (*Carthagène*), déploya une pompe royale, épousa la fille d'un roi du pays; et toute sa conduite semble démontrer qu'il se proposait de rendre l'Espagne indépendante. Un assassin délivra Carthage de cette crainte.

Le parti d'Hannon, qui ne laissait pas la patrie s'endormir sur un danger aussi imminent, voulait alors traduire en jugement ceux qui s'étaient laissé séduire par les largesses d'Amilcar et d'Asdrubal; et une magistrature semblable à l'inquisition de Venise aurait pu éventer les machinations des Barca, si Annibal n'eût habilement provoqué l'expédition contre Rome.

Le peuple, d'abord partisan des Barca, puis jaloux de leur prospérité, en revint alors, par admiration pour les prodigieuses

campagnes d'Annibal, à les élever et à les soutenir contre le sénat. Mais les négociats opulents, opposés de leur nature à la guerre, et les gens sages, qui connaissaient l'intérêt de leur patrie, s'accordaient pour ne rechercher d'autre résultat des expéditions en Espagne et en Italie qu'une paix digne et avantageuse avec Rome. Hannon n'était donc pas mû uniquement par la jalousie quand il se montrait si opposé à une guerre dont le seul résultat devait être l'agrandissement de la famille Barca. Mais la généreuse obstination de Rome d'une part, de l'autre les manœuvres du parti contraire, ne permirent jamais d'en venir à des négociations qu'au moment où la cause carthaginoise était trop compromise : survinrent alors le débarquement de Scipion en Afrique, les revers de Magon, d'Asdrubal et d'Annibal au delà et en deçà des Alpes, enfin, la défaite de Zama (1), qui ruinèrent l'influence des Barca, en laissant prévaloir le parti qui poussait à la paix.

Réformes d'Annibal.

Les Barca ne cessèrent pas pour cela d'avoir la principale autorité dans le sénat. De chef de l'armée, Annibal devint le chef du gouvernement, et le réforma à son gré, en faisant les magistratures annuelles, de perpétuelles qu'elles étaient. Mais de même qu'un arbre qu'on émonde reprend sa vigueur s'il est encore plein de séve, et meurt s'il est sur son déclin, ainsi les réformes accroissent la vitalité des États qui en sont encore susceptibles, tandis qu'elles nuisent à ceux dont la décadence est commencée. En déplaçant les bases sur lesquelles ils s'étaient appuyés jusque-là, elles ne font que les ébranler davantage, en excitant des mécontentements si profonds, que l'on redoute plus son adversaire particulier que l'ennemi commun. C'est ce qui arriva à Carthage, où les factions s'exaspérèrent et divisèrent les citoyens en trois partis : le romain, le numide et le national. Ce dernier parti était loin d'être le plus nombreux, et, après l'exil d'Annibal, il ne trouva pas même un chef pour le diriger convenablement.

Ambition guerrière.

Toutes les nations ont en outre une vocation particulière. Les unes se trouvent poussées vers le négoce, les autres vers la guerre ; celles-ci recherchent la gloire, celles-là la richesse : c'est vers ce but différent que sont dirigées l'éducation et les institutions, et c'est en harmonie avec ces tendances que se forme l'esprit public. Les peuples commerçants pensent à s'agrandir,

(1) Voy. ci-dessus, page 129.

à s'enrichir, au moyen des relations pacifiques; les autres, par la voie des armes. Les premiers établissent des comptoirs, jettent les bases d'opérations de trafic, font des échanges, satisfont aux besoins des divers pays; les seconds veulent un vaste territoire, des sujets, des tributs : l'intérêt privé est tout pour les uns; les autres ne songent qu'à l'intérêt public et à la gloire. Celui qui prétend changer de rôle et aspirer aux destins de son rival met en péril sa propre existence : l'exemple de l'Angleterre ne serait qu'une exception, la question fût-elle définitivement jugée à son égard.

Tant que Carthage étendit sa puissance par le commerce et par les colonies, comme elle l'avait appris de Tyr, sa métropole, elle prospéra avec sécurité; elle devint en quatre siècles la souveraine des mers, la capitale de l'Afrique : elle fut riche, respectée, tranquille. Une fois livrée à l'ambition des conquêtes, elle s'aliéna ses voisins comme puissance belliqueuse, lorsqu'elle aurait dû se concilier leur amitié par le commerce. Ses vaisseaux, employés à la guerre, cessèrent de porter des marchandises qui l'enrichissaient; les dépenses de l'armée vidaient le trésor de tout ce que le commerce y faisait entrer : l'esprit militaire avait-il alors à prévaloir, tout trafic devait être abandonné; au cas contraire, il fallait soudoyer des étrangers. Les citoyens ne pouvaient suffire pour soutenir de grandes guerres, et les villes vassales ne fournissaient des hommes qu'avec répugnance. Sans doute on n'enlevait pas ainsi autant de bras à l'industrie et à l'agriculture, et l'argent réparait les pertes essuyées par l'achat des soldats et des capitaines; mais ceux-ci, ne combattant pas pour leur patrie, pouvaient se faire les tyrans du pays, ou déserter à l'ennemi, ou devenir un instrument dangereux dans la main d'un général qui aurait voulu détruire la liberté.

Les indigènes vaincus étaient traités durement par Carthage, qui les associait seulement aux charges et aux fatigues, ne les considérant pas comme des colons, mais comme des serfs auxquels ne profitaient ni le sol ni l'industrie; à la différence de Rome, qui, conservant du moins à ceux qu'elle soumettait l'apparence des droits, accordait aux vaincus le titre de colons ou d'alliés. Carthage était donc abhorrée de ses sujets : les Numides étaient toujours prêts à se révolter; Utique elle-même s'insurgea; d'autres villes opprimées constituèrent de nouvelles puissances, ou bien, la jalousie de Carthage ne leur permettant pas

de se fortifier, elles laissaient un libre accès au premier envahisseur.

Le résultat le plus funeste de l'ambition guerrière de Carthage fut de l'avoir entraînée à lutter avec Rome. Au moment de leur rupture, toutes les chances paraissaient en faveur de la cité africaine. Riche, puissante sur la mer, elle était maîtresse de la moitié de la Sicile et d'autres îles de la Méditerranée, d'où elle pouvait débarquer avec des forces considérables dans les ports sans défense de sa rivale. Mais, pour peu que l'on considère la différence des mœurs et des constitutions, on ne saurait avoir de doute sur l'issue de ce grand conflit. Rome acquiert plus de vigueur et grandit à chaque nouvelle guerre, en s'assimilant ses voisins, en étendant au loin son territoire; Carthage, renfermée dans son enceinte, ne voit au dehors que des sujets à exploiter; les Romains sont guerriers dès l'enfance, ou se forment au métier des armes dans les utiles travaux des champs; les Carthaginois, adonnés au commerce, sont élevés aux habitudes du comptoir et des spéculations : pour ceux-ci tout moyen de lucre est bon, tout profit ambitionné, parce qu'il conduit au pouvoir; ceux-là se font gloire, au contraire, de mépriser l'or et de supporter dignement leur pauvreté robuste. Carthage se confiait dans ses sujets et dans son argent, Rome n'avait foi qu'en elle-même; et tandis que celle-ci demeurait inébranlable sur sa roche natale, celle-là glissait sur un sable d'or (1). Les Carthaginois manquèrent donc de ce courage désespéré qui donne la victoire ou répare les défaites; vaincus, ils craignirent de perdre tout et plièrent, tandis que les Romains, qui n'ont rien à perdre, mettent en vente publique, au milieu de leur plus grand danger, le terrain sur lequel Annibal est campé; quand ce général leur propose la paix, ils lui répondent : « *Sors de l'Italie, et alors nous traiterons!* » Les défaites de Rome n'altérèrent point sa constitution; le contraire eut lieu pour Carthage, et ce résultat lui fut d'autant plus funeste que le péril était plus pressant. Après la bataille de Zama, le pouvoir des magistrats fut restreint; et le peuple, livré à ses entraînements habituels, prévalut dans les délibérations, tandis qu'un sénat habile décidait à Rome des mesures d'intérêt public. Carthage eut à la vérité de grands généraux, et c'est à leur mérite personnel qu'elle dut de rendre parfois douteuse la décision du sort. Mais chez elle

Parallèle avec Rome.

(1) Le parallèle que fait Polybe entre la constitution romaine et celles de Lacédémone et de Carthage (liv. VI, ch. 43 et suiv.) mérite d'être consulté.

l'éducation n'avait pas pour but principal de former des héros; elle ne gardait pas aux vainqueurs les solennités du triomphe; au milieu de leurs victoires, ses généraux se voyaient entravés par la jalousie ou par un calcul financier qui leur refusaient les renforts nécessaires. Ils devaient redouter une défaite qui les exposait à un procès, et l'ignominie de la croix s'offrait en perspective, lorsqu'ils méditaient le plan d'une bataille. Rome, au contraire, va au-devant du consul vaincu à Cannes, le remercie de n'avoir pas désespéré de la patrie, et donne tout ce qu'elle a, dépouillant les temples et les femmes, pour lui fournir une nouvelle armée.

La nouvelle armée fut victorieuse. Annibal, repoussé de l'Italie, ne put même résister dans sa patrie; et Carthage, d'humiliation en humiliation, encourageait ses ennemis à renverser ses remparts.

Le parti de la cause nationale avait à lutter contre la faction romaine et contre celle qui, favorable à Massinissa, le soutenait dans ses usurpations, en les couvrant de son indulgence ou en les excusant par ses subtilités. Mais l'audace toujours croissante du Numide inspira un redoublement d'énergie au parti carthaginois, qui chassa ses partisans. Massinissa s'avance alors pour s'en venger comme d'un outrage; et les Carthaginois, las de souffrir plus longtemps ses insultes, se décident à courir la chance des armes. Elle leur est contraire; car le monarque nonagénaire, secondé par les deux princes Hiempsal et Adherbal, cerne leur armée, l'affame et en tue cinquante mille hommes. Rome avait envoyé des ambassadeurs chargés, au cas où Carthage aurait le dessus, de lui intimer l'ordre de déposer les armes, autrement d'exciter le Numide à poursuivre ses succès. C'est ce qu'ils firent; et tandis que Carthage achetait, au prix de concessions nouvelles, la compassion de Massinissa et condamnait comme criminels d'État les instigateurs de cette guerre, Caton se présentait devant le sénat de Rome, et tirant de dessous sa toge des figues qui paraissaient fraîchement cueillies : *Ces fruits*, dit-il, *étaient, il y a trois jours, attachés à leur rameau dans les jardins de Carthage; et vous laisserez subsister aussi près de vous une pareille ville!*

Déclaration de guerre à Carthage.

Tout étrange que fût le motif pour exterminer un voisin, il prévalut; et Rome signifia à Carthage qu'elle devait s'attendre, pour avoir violé la paix, à subir un châtiment. Les consuls M. Manilius Népos et L. Martius Censorinus partirent donc avec

quatre-vingt mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, cinquante galères à cinq rangs de rames, et une quantité innombrable de bâtiments de transport. Ils avaient ordre de ne pas cesser les hostilités que Carthage ne fût détruite. Les Carthaginois, convaincus de l'impossibilité de résister, envoient de nouveaux ambassadeurs avec pleins pouvoirs d'accepter quelques conditions que ce fût, et même de s'en remettre à la discrétion des Romains, *pourvu que la ville fût épargnée.* Mais ceux-ci, redoublant d'orgueil en proportion de l'abaissement de la cité rivale, demandent qu'il leur soit remis dans le délai 150.
de trente jours trois cents otages des premières familles, pour garantie d'une soumission absolue à ce que décideront les consuls.

La condition imposée parut exorbitante, et pourtant on s'y résigna. Les trois cents otages partirent au milieu des gémissements de leurs proches et de l'indignation des cœurs généreux. Mais les consuls se réservèrent de faire connaître la volonté du sénat lorsqu'ils seraient arrivés à Utique. Craignant cependant, une fois dans les murs de cette ville, que l'excès du malheur ne poussât les Carthaginois au désespoir, les consuls n'exposent qu'une à une les conditions prescrites. D'abord les Carthaginois devaient fournir les grains nécessaires à l'approvisionnement de l'armée, ensuite livrer toutes les galères à trois rangs de rames, puis toutes les machines de guerre, enfin toutes les armes. Il fut remis deux mille machines et deux cent mille armures complètes : richesse bien inutile, il est vrai, à ceux qui ne savaient pas s'en servir au moment suprême pour la défense de leurs foyers.

Quand les consuls voient les Carthaginois dépourvus de tout ce qui pouvait les faire craindre encore et incapables de soutenir un siége, ils déclarent que la ville sera détruite, et que les habitants seront forcés de se retirer à trois milles de la mer. Quand les ambassadeurs représentent que les Romains se sont engagés par le traité à épargner la ville, il leur est répondu que *civitas* signifie les habitants, et non les habitations (1).

(1) Rollin lui-même, admirateur dévoué de l'équité romaine, a peine à la retrouver dans ces infâmes atrocités, et il ne peut s'empêcher de dire : *On n'y reconnaît pas,* CE ME SEMBLE, *l'ancien caractère des Romains, cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisements, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque part, du génie romain.*

Les Carthaginois restèrent quelque temps atterrés ; ils gémissaient, ils se désolaient, les uns pleurant leurs fils donnés en otage, les autres maudissant leurs aïeux de n'avoir pas préféré une mort glorieuse aux transactions honteuses qu'ils avaient subies : puis, rougissant d'eux-mêmes, leur abattement fait place à une fureur désespérée, et ils prennent la résolution de ne pas abandonner leur patrie. Tout ce qui reste de métaux est converti en armes ; chaque magasin devient un arsenal ; on fabrique par jour cent boucliers, trois cents épées, cinq cents lances, mille dards ; les femmes coupent leur chevelure pour faire des cordes ; les esclaves sont appelés à la liberté. Asdrubal, chef de la faction nationale, qui maltraité par les siens et banni venait à la tête de vingt mille hommes pour assiéger Carthage, se réconcilie avec ses concitoyens. Il ramène la campagne à l'obéissance, il repousse les consuls, il incendie leur flotte. Carthage ranimée conçoit l'espérance de succomber au moins avec honneur. Bien que les Romains employassent contre ses remparts tout ce que l'art des siéges avait de plus efficace ; bien qu'ils les battissent, si Appien dit vrai, avec un bélier mis en mouvement par six mille fantassins, et avec un autre que manœuvrait un nombre infini de rameurs, l'habileté d'Asdrubal et la valeur des Carthaginois déjouaient tous les efforts des assiégeants.

Il semble que la victoire, dans les différentes guerres puniques, fût attachée fatalement au nom des Scipions. Émilien, fils de Paul Émile, le vainqueur de Persée, avait été adopté par Scipion l'Africain et porté au consulat avant l'âge. Il est envoyé en Afrique ; il sauve l'armée romaine près de succomber, recueille la succession de Massinissa, qui vient de mourir, et s'empare de la partie basse de Carthage, appelée Mégara. Il étend alors des lignes de circonvallation à travers l'isthme qui réunit la ville à la terre ferme ; il élève une haute muraille flanquée de tours, pour dominer sur Carthage autant qu'il lui est nécessaire ; enfin, appelant à son aide les rites sacrés, il profère contre la ville assiégée la formule d'imprécations (1) pour

(1) MACROBE (*Saturnales*, III, 9) nous a conservé la formule par laquelle Scipion évoqua les dieux de la ville assiégée : « S'il est un dieu, s'il est une « déesse sous la tutelle de qui soient la ville et le peuple de Carthage, je te prie, « je te conjure et je te demande en grâce, ô grand Dieu qui as pris cette ville « et ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peuple et la ville de Carthage, « de déserter toutes ses maisons, temples ou lieux sacrés, et de t'éloigner « d'eux ; d'inspirer à ce peuple et à cette ville la crainte, la terreur et l'oubli, « et après les avoir abandonnés, de venir à Rome chez moi et les miens. Que

attirer sur elle la colère des dieux, et vouer aux Furies vengeresses ceux qui osent résister à sa patrie.

Les Carthaginois, réduits à l'extrémité, tentent un dernier effort : hommes, femmes, enfants travaillent sans relâche, creusent à travers le rocher une nouvelle issue à leur port, et lancent contre les Romains une flotte qu'ils sont parvenus à construire avec le bois de leurs maisons démolies. D'autres s'avancent à la nage jusqu'auprès des machines des Romains, et, sortant tout à coup des flots, allument des torches et mettent le feu aux instruments de guerre des assiégeants, qui s'enfuient épouvantés. 146

Cependant Scipion demeure vainqueur et pénètre d'assaut dans Carthage, dont les citoyens se défendent encore de rue en rue, de maison en maison, durant six jours et six nuits, jonchant de leurs cadavres leur patrie expirante. Cinquante mille d'entre eux, renfermés dans la citadelle de Byrsa, demandent et obtiennent la vie sauve. Les déserteurs qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Esculape, prévoyant le sort qui les attendait, mirent le feu à leur asile et périrent sous les décombres. Le général Asdrubal n'avait cessé de diriger courageusement les efforts de ses concitoyens; et comme chaque fois qu'il était question de traiter, Rome imposait pour première condition la démolition de Carthage, il protestait en s'écriant : *Non, moi vivant, le soleil ne verra pas la destruction de ma patrie !*

L'énergie lui manqua pourtant au dernier moment, et il tomba aux pieds du vainqueur. Mais sa femme, restée avec les derniers défenseurs de Carthage, ne voulant pas survivre à la ruine de sa patrie et à la lâcheté de son mari, monte au faîte du temple, revêtue de ses habits les plus splendides, et, après avoir maudit la trahison de son époux, se précipite dans les flammes avec ses enfants.

Sur les sept cent mille habitants de Carthage, la plupart avaient péri; le reste fut transporté en Italie et dispersé dans les différentes provinces. Quatre millions quatre cent soixante-dix mille livres d'argent ornèrent le triomphe de Scipion Émilien, qui reçut alors le surnom d'Africain, comme son aïeul par

« nos maisons, nos temples, nos objets sacrés et notre ville te soient plus « agréables et plus convenables; en sorte que nous sachions et que nous com- « prenions que désormais tu es mon protecteur, celui du peuple romain et de « mes soldats. Si tu le fais ainsi, je fais vœu de fonder des temples et d'instituer « des jeux en ton honneur. »

adoption (1). Beaucoup d'objets d'art précieux, entre autres le taureau de Phalaris, furent restitués à la Sicile; le roi de Numidie reçut en don les bibliothèques, à l'exception des livres de Magon sur l'agriculture, qui furent emportés à Rome et traduits; on démantela toutes les villes favorables à Carthage, tandis que celles qui s'étaient déclarées contre elle obtinrent un agrandissement de territoire : Utique notamment eut en partage le pays compris entre Carthage et Hippone. Tous les Africains assujettis durent payer un tribut annuel, et l'État de Carthage devint la province d'Afrique. En exécution des ordres du sénat, Scipion fit passer la charrue autour des murailles condamnées à la destruction, et renouvela les imprécations rituelles qui devaient rendre les dieux ennemis à la cause vaincue; l'incendie fut ensuite allumé, et, en dix-sept jours, les flammes consumèrent l'ancienne rivale de Rome.

Ce fut ainsi qu'après sept siècles et demi d'existence, et deux siècles de lutte contre Rome, cette ville puissante fut anéantie sans but et contre toute justice. Cette dévastation inique fut pourtant le titre de gloire de la famille des Scipions, hommes pleins d'humanité et d'un esprit cultivé, qui toujours s'étaient opposés à cette mesure sauvage; elle fit la gloire d'Émilien, que tout le monde citait avec éloge pour la douceur de son caractère, et dont Cicéron fit le principal interlocuteur de son dialogue de la République. On disait de lui qu'il n'avait jamais commis une mauvaise action, ou dit une parole qui ne fût digne de louange. Mais Rome n'assimila jamais les idées de gloire et d'humanité, et tout ce qui n'était pas romain était sans valeur à ses yeux. Cependant Scipion, au spectacle du désastre d'une cité si puissante, demeura quelques moments absorbé dans un sombre silence; puis il s'écria, avec l'Hector d'Homère: « Le jour viendra où tomberont les murs sacrés d'Ilion, et « Priam, et toute sa race! » Comme Polybe lui demandait ce qu'il entendait par Ilion et par la race de Priam, il répondit, sans nommer Rome, qu'il réfléchissait à la manière dont les États les plus florissants déclinent et périssent, selon qu'il plaît au destin (2).

On pourrait croire que la chute presque contemporaine des

(1) L'histoire l'a désigné sous le nom de second Africain, *Africanus minor* ou *junior*, pour le distinguer du Scipion vainqueur d'Annibal, qu'elle appela le premier Africain, *Africanus prior* ou *major*.

(2) APPIEN, VIII, 132; EUTROPE, IV, 6.

deux cités les plus commerçantes, Corinthe et Carthage, produisit un grand changement dans le commerce du monde: mais Rhodes et Alexandrie avaient déjà attiré à elles une grande partie des affaires de négoce, et Utique succéda à son ancienne dominatrice.

Bien que les Romains eussent maudit quiconque bâtirait sur les ruines de Carthage, Caïus Gracchus fut envoyé vingt-quatre ans après pour y établir une colonie; puis la ville fut reconstruite sous Auguste. Au temps de l'empereur Gordien, Hérodien (1) la disait grande et populeuse au point de ne le céder qu'à Rome et de rivaliser avec Alexandrie; Ausone (2) la met au quatrième rang: il la nomme après Rome, Constantinople et Antioche; Salvien parle de sa grandeur peu avant l'époque où elle fut envahie par les Vandales, et cite l'aqueduc, l'amphithéâtre, le cirque, le gymnase, le prétoire, le théâtre, les temples d'Esculape, d'Astarté, de Saturne, d'Apollon, ses basiliques et ses places. Enfin les Sarrasins la détruisirent entièrement dans le septième siècle; et de même que Marius s'était assis anciennement sur ses premières ruines pour y méditer sa vengeance, saint Louis vint mourir sur ses nouveaux décombres, en réfléchissant sur le néant des choses humaines et en fortifiant son âme d'espérances immortelles.

CHAPITRE XVII.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Détournons enfin nos regards de ce spectacle incessant de batailles, et reposons notre esprit par la tranquille contemplation des travaux de l'intelligence, des rivalités fécondes de la science.

L'histoire ne nous offre peut-être aucun siècle où dominât un désir de connaissances aussi général, où les gens de lettres et les artistes fussent aussi honorés qu'ils l'étaient alors parmi les Grecs. Les rois bons ou mauvais, les hommes vertueux ou dissolus, les gens riches, les villes malgré leur décadence, recherchaient les arts avec empressement, soit comme orne-

(1) HÉRODIEN, VII, 6. — (2) AUSONE, CCCCIX, 34.

ment de la vie, soit comme instrument de volupté et d'oubli. Tous les peintres accouraient à Sicyone pour visiter son école célèbre, bien que la ville languît sous la tyrannie; les courtisanes mêmes ambitionnaient la gloire d'attirer autour d'elles les littérateurs les plus éminents, et d'orner leurs boudoirs des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture.

L'historien n'a plus à s'occuper seulement d'Athènes et de Memphis; il lui faut porter son attention sur cette foule d'États qui se formèrent des débris de l'empire macédonien; il lui faut observer et suivre des générations entières qui se transportent aux lieux où Pythagore et Platon purent à peine pénétrer comme voyageurs, et qui modifient leur génie sous un nouveau climat, sur un sol nouveau, à l'aspect d'une autre nature et d'autres monuments.

Par leur protection généreuse, les Ptolémées appelèrent à leur cour tout ce qui avait une réputation méritée; et Alexandrie devint le centre des relations qui se nouèrent entre les nouveaux États, entre l'Orient et l'Occident. Les rois de Pergame ne favorisèrent pas moins les lettres, et rivalisèrent avec les Ptolémées pour acquérir, à des prix élevés, les livres, les écrivains; et comme les Ptolémées empêchaient l'exportation du papyrus, on inventa à Pergame le papier de peau, qui reçut le nom de περγαμηνή, parchemin.

Mais s'il fut un temps pour prouver avec évidence que la faveur des princes ne suffit pas à produire des merveilles, ce fut celui dont nous parlons; car il ne vit naître que des fruits avortés, des travaux d'école, des efforts d'érudition; rien qui indique le génie et la spontanéité. De la création, qui avait cessé, on passa aux analyses et aux préceptes; on se mit à faire beaucoup, faute de pouvoir faire bien : on visa au style sans défaut, mais il resta sans beauté. On sut justifier par l'exemple et par l'autorité chaque ligne qu'on écrivait, au lieu de se faire pardonner des incorrections par la vigueur de la pensée.

La liberté avait péri en Grèce; et, dans les lieux mêmes où les formes s'en étaient conservées, l'esprit n'était plus inspiré par le mouvement de la vie publique, par les grands intérêts de la nationalité, par les luttes magnanimes contre les envahisseurs de la patrie. La comédie était enchaînée, l'éloquence réduite au silence ou aux fleurs de rhétorique, la poésie appelée à endormir les sujets et à flatter les rois. D'un côté, la corruption allait augmentant, sans se voiler même de formes élégan-

tes; et Athènes, Tarente, Milet, Antioche, étaient le théâtre d'excès sur lesquels il nous faut tirer un voile : il en était de même dans les villes achéennes, et pis encore dans les capitales des royaumes. D'un autre côté, la guerre était continuelle et acharnée; chaque nouvel avénement au pouvoir procédait d'un assassinat nouveau; les parricides et les incestes étaient pour ainsi dire des événements journaliers.

Le zèle même des rois d'Égypte et de Pergame à ramasser partout les livres n'était pas tant l'effet d'un désir éclairé de faciliter les moyens d'étude qu'un luxe et une rivalité d'amour-propre. Dans leurs bibliothèques, les auteurs n'étaient pas classés d'après le mérite ou la matière, mais en raison de la rareté, et les livres venus par mer (τὰ ἐκ πλοίων) étaient placés dans une armoire à part. Cette manie était poussée au point que la cupidité faisait contrefaire beaucoup de manuscrits, et il devint fort difficile de reconnaître ceux qui étaient authentiques; puis les gens de lettres, se proposant pour but de leurs travaux la faveur de quelque emploi dans le musée ou dans la bibliothèque, manquaient de naturel, de vigueur, de liberté, d'inspiration. Le nombre des critiques augmenta, comme il arrive quand il y a disette d'invention; et ces gens-là savaient tous rendre compte de la moindre tournure de phrase, mieux que n'eussent pu le faire Thucydide et Aristophane; mais le raisonnement perdait son énergie, l'imagination s'égarait étrangement, et c'était un grand mérite que d'accumuler des autorités, des citations, souvent encore en les falsifiant.

Homère devint l'idole de cette époque, où il fut plutôt adoré que révéré; et sur ses ouvrages on entassa tant d'érudition, que le génie en était comme étouffé. Démétrius de Phalère composa plusieurs traités sur l'Iliade et l'Odyssée; Zénodote entreprit d'en fixer le meilleur texte, d'après les divers exemplaires de la bibliothèque de Ptolémée; puis vinrent les commentaires sur les commentateurs; Ptolémée Évergète lui-même écrivit une dissertation critique sur l'Iliade, et Ptolémée Philopator érigea un temple au chantre d'Achille.

Parmi les commentateurs d'Homère, Aristarque de Samothrace est placé au premier rang. Il s'appliqua à la correction du texte des deux poëmes, avec le respect que l'on doit aux œuvres des grands hommes; il élimina beaucoup de vers interpolés, indiqua ses doutes, et n'ajouta du sien que ce qui était strictement nécessaire; encore prit-il soin de le noter de

Aristarque. 160.

à ce qu'on ne pût s'y méprendre. On comptait, tant à Rome qu'à Alexandrie, jusqu'à quarante professeurs ou grammairiens sortis de son école.

Le grand poëte ne manquait pas toutefois de détracteurs; le plus fameux dans le nombre fut Zoïle d'Amphipolis, surnommé le fléau d'Homère (ὁμηρομάστιξ). Oser supposer des défauts au chantre d'Achille parut un sacrilége; le vulgaire érudit inventa cent fables sur le compte de Zoïle; et Ptolémée Philadelphe le punit, ainsi qu'Attale Ier punit plus tard Daphitas, coupable du même délit. Tous les deux périrent du supplice de la croix : excellent moyen de réfutation.

Les grammairiens et les rhéteurs, qui avaient besoin de confirmer les préceptes par l'autorité des exemples, n'avaient pas encore songé à la nécessité de faire un choix parmi les écrivains, pour n'imiter que les modèles jugés parfaits; ils tiraient les preuves de tous indistinctement, sans faire aucune différence du degré de considération mérité par chacun d'eux: aussi ne pouvait-on imaginer au hasard une locution vicieuse, à l'appui de laquelle on n'eût à citer un auteur connu. Si tout exemple devait faire règle, il était facile de prévoir que les mauvais écrivains auraient fini par l'emporter sur les bons, par cela précisément qu'ils étaient plus nombreux. Il était donc nécessaire d'opposer une digue à la corruption dont la langue était menacée. Aristophane de Byzance entreprit de choisir avec soin les écrivains dont l'autorité était valable parmi la foule de ceux dont il n'y avait pas à tenir compte, et il établit plusieurs catégories auxquelles Aristarque donna plus tard la dernière main. La classe principale, qui contenait les modèles en chaque genre, fut appelée *canon* (1) (κανών, règle, modèle).

(1) Voici le canon des grammairiens d'Alexandrie :

Poëtes épiques : *Homère, Hésiode, Pisandre, Panyasis, Antimaque.*

Poëtes ïambiques : *Archiloque, Simonide, Hipponax.*

Poëtes lyriques : *Alcman, Alcée, Sapho, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide.*

Poëtes élégiaques : *Callinus, Mimnerme, Philétas, Callimaque.*

Poëtes tragiques, première classe : *Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Achéus, Agathon.*

Deuxième classe, ou pléiade tragique : *Alexandre d'Étolie, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère le jeune, Éantide, Sosiphane* ou *Sosiclète, Lycophron.*

Poëtes comiques, comédie ancienne : *Épicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Platon.*

Comédie moyenne : *Antiphane, Alexis.*

Si ce canon contribua à la pureté de la langue, la considération attachée aux productions déclarées *classiques* devint funeste à celles qui furent exclues du premier rang. Elles se trouvèrent dès lors moins recherchées, et les exemplaires en devinrent plus rares. Il en était cependant plusieurs qui pouvaient rivaliser avec celles qu'on avait inscrites dans le canon, quelques-unes de ces dernières devant moins cette préférence à un mérite transcendant qu'à des motifs de prédilection. Il en résulta que beaucoup d'ouvrages d'imagination du second ordre et une foule d'écrits, qui nous auraient fourni des données précieuses sur l'état de la Grèce et sur la littérature, se sont perdus.

Quoi qu'il en soit, les admirateurs pas plus que les détracteurs des classiques ne réussissaient à produire une seule de ces beautés dont ils faisaient l'anatomie ; car l'analyse ne pourra jamais engendrer cette puissante parole de l'âme éprise des beautés de la nature, s'inspirant des souvenirs intimes du passé, et s'élançant vers les régions de l'avenir et du ciel. Froids imitateurs, dépourvus du sentiment du passé, et dans le présent ne songeant qu'à obtenir les faveurs des rois, au lieu de celles des Muses, apportant le doute ou l'indifférence dans les croyances, les écrivains de ce temps ne firent que glaner où leurs prédécesseurs avaient moissonné largement : leur principal, leur seul mérite peut-être, est d'avoir épuré la langue et conservé certaines traditions qui auraient péri avec les poëtes antiques.

Telle est la belle tradition des Argonautes, qu'Apollonius, membre du musée d'Alexandrie, choisit pour sujet d'un poëme. Cette œuvre ne fut point épargnée par l'envie, et de dépit le poëte se retira dans l'île de Rhodes ; il y ouvrit une école, où il acquit une telle réputation, que les Romains lui accordèrent

Apollonius. 240.

Comédie nouvelle : *Ménandre, Philippide, Diphilus, Philémon, Apollodore.*

Historiens : *Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Éphore, Philiste, Anaximène, Callisthène.*

Orateurs, les dix Attiques : *Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride, Dinarque.*

Philosophes : *Platon, Xénophon, Eschine, Aristote, Théophraste.*

On forma ensuite une liste de six autres poëtes célèbres, qui vivaient à peu près à la même époque, et qu'on nomma la pléiade poétique. Elle se composait de : *Apollonius de Rhodes, Aratus, Philiscus, Homère le jeune, Lycophron, Nicandre, Théocrite.*

les droits de cité. Rejeté par son sujet à une époque antérieure même à celle des poëmes d'Homère, il manquait tout à fait de cet instinct qui devine les temps, ou de ce sentiment qui s'y reporte : s'il parvint parfois, à force d'art, à se maintenir dans une sorte de médiocrité (1), on sent néanmoins à chaque vers l'effort qu'il fait pour rappeler d'antiques souvenirs, sans pouvoir jamais les ranimer. Son poëme est pourtant le meilleur commentaire d'Homère; et, en reproduisant ses comparaisons, ses caractères particuliers, jusqu'à sa période, sous des formes nouvelles, il en facilita l'intelligence aux Romains, qui empruntèrent beaucoup à Apollonius. Virgile lui prit les amours de Didon.

Art dramatique. Athènes continuait cependant à se montrer passionnée pour les représentations scéniques. Aristote avait tracé des préceptes pour le drame; Alexandre avait rendu un véritable culte à Sophocle et à Euripide, et leurs ouvrages étaient représentés dans toute l'Asie; Denys de Syracuse écrivait des tragédies sur des tablettes qui avaient appartenu à Eschyle; Ptolémée Lagus invita Ménandre à sa cour, et envoya sa flotte au-devant de lui; Artabaze, roi d'Arménie, faisait dans son palais réciter des tragédies d'Euripide; Orode, roi des Parthes, fit improviser à sa table un drame, quand Suréna lui envoya la tête de Crassus. Les riches, par imitation, voulaient à leur table des représentations de mimes, et de ce genre sont les *Syracusaines*, de Théocrite, et la *Magicienne*, que Racine regardait comme une des œuvres les plus passionnées et les plus belles de l'antiquité. Mais les libres institutions qui avaient servi de base au théâtre grec avaient disparu, et les compositions dramatiques étaient tombées si bas, qu'elles ne servaient plus qu'aux caprices et aux distractions des tyrans. Les parabases n'adressaient plus au peuple de patriotiques conseils, elles ne débitaient aux puissants du jour que des facéties ou des adulations.

Par une métaphore conforme au goût du temps, les Alexandrins donnèrent le nom de pléiade tragique à la réunion de sept auteurs de tragédies dont voici les noms : Alexandre d'Étolie, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère, Éantide, Sosiphane, Lycophron. Bien qu'il ne soit rien parvenu jusqu'à nous de leurs nombreux ouvrages (2), les jugements portés sur eux,

(1) *Æquali quadam mediocritate*. QUINTILIEN.
(2) Nous avons un poëme, l'*Alexandra*, que l'on prétend être de Lycophron.

et les quelques fragments qui ont survécu, suffisent pour nous en faire connaître la pauvreté fastueuse. La tragédie perdit dans leurs mains ce caractère religieux que, grâce à son origine, elle avait conservé avec les anciens maîtres. Ils affectaient même de les dédaigner, et prétendaient offrir de nouveaux modèles à la postérité (1).

Lycophron. 280.

L'écrivain le plus remarquable de la pléiade tragique fut Lycophron de Chalcis, qui ne composa pas moins de soixante tragédies. Il est impossible de pousser plus loin l'obscurité que cet écrivain, dont le style fatigue cruellement l'esprit du lecteur, en même temps qu'il met le sien à la torture pour faire étalage d'érudition. Il a en horreur le mot propre, les allusions faciles à saisir, la simplicité de la phrase ; il ne désigne un héros ou une divinité que par ses attributs les moins connus ; ses constructions sont alambiquées, et les métaphores les plus étranges sont celles qu'il recherche avant tout. Il entend l'éclair, et voit un cri ; Ulysse sur son dos musculeux soutient les menaces de ses esclaves, c'est-à-dire les coups ; Apollon est Molossus ; Hercule est le lion des trois nuits, le dieu avalé par le chien de Triton, dont il déchira les entrailles ; expressions dont chacune exige, pour être comprise, un long commentaire.

Son *Alexandra* fut, par ce motif, appelée le poëme nébuleux (τὸ σκοτεινὸν ποίημα). C'est un monologue de 1474 vers ïambiques. Dans ce monologue, Cassandre prophétise les malheurs qui doivent arriver depuis Io jusqu'à Alexandre ; et le poëte y accumule tout ce qu'on avait pu imaginer pour expliquer scientifiquement la religion. Ce poëme s'appuie aussi, comme on le voit, sur Homère. Mais il en dit plus que lui, puisqu'il remonte aux causes de la guerre de Troie, et en fait voir l'issue et les conséquences. En outre, Lycophron inventa les anagrammes (2) ; Simmias fit à la même époque des compositions en

(1) Voy. MATTER, *Essai sur l'école d'Alexandre* ; Paris, 1836.

(2) Il fit de *Ptolemaios* ἀπὸ μέλιτος, c'est-à-dire de miel ; d'Arsinoé, ἴον Ἥρας, violette de Junon. Rien n'indique que les Latins aient employé les anagrammes. Il en est plusieurs qui sont célèbres chez les modernes. Par exemple, Voltaire donne, *O alte vir* ; Pierre de Ronsard, *Rose de Pindare* ; frère Jacques Clément, meurtrier d'Henri III, *C'est l'enfer qui m'a créé* ; Marie Touchet, beauté célèbre du temps de Charles IX, *Je charme tout* ; Cornélius Jansénius, *Calvini sensus in ore* ; sacramentum Eucharistiæ, *Sacra Ceres mutata in Christo* ; Paulus apostolus, *Tu salvas populos*. On a changé de même Galenus en *Angelus* : aussi pourrait-on changer *laudator* en *adulator* et *logica* en *caligo*. Les littérateurs italiens du dix-septième siècle s'occupèrent

forme d'œufs, de haches, d'ailes et de coins (1). Tryphiodore écrivit une *Odyssée lippogrammatique*, c'est-à-dire que, dans chacun des vingt-quatre chants qui la composaient, une lettre de l'alphabet était omise, l'A dans le premier livre, le B dans le second, et ainsi de suite. Tels étaient les amusements d'une littérature tombée en enfance, et cette littérature faisait les délices de la cour des Lagides.

Ménandre. La comédie, plus heureuse, produisit Ménandre, le dernier poëte qui ait illustré Athènes. Il clôt la période des trois siècles, à partir de Solon, dans lesquels se déploya l'admirable fécondité des Muses grecques. La comédie avait déjà renoncé à son ancienne licence politique; Ménandre lui apporta quelque dignité en y introduisant certains éléments sérieux empruntés à la tragédie, en lui imprimant un caractère philosophique, et en la rendant, ce qu'elle est demeurée depuis, le tableau des vices et du ridicule, sans mélange de satire personnelle. Le petit nombre de fragments qui nous restent de lui sont précieux pour l'élégance du style. Mais nous ne pouvons juger de l'intrigue, et de la manière dont il sut la conduire, que par les imitations de Plaute et de Térence. Il n'eut pas la variété inépuisable d'Aristophane; les mêmes caractères reviennent sans cesse dans ses pièces, bien plus, les mêmes personnages, comme les masques de l'ancien théâtre italien. On peut dire qu'ils sont tous énumérés dans ce distique d'Ovide :

aussi de ce jeu d'esprit, comme de tout ce qui avait beaucoup d'apparence et peu de fonds. Je ne vois cité nulle part une fort belle anagramme sur le savant Torricelli : de *Evangelista Turicellius*, on a fait *En Galileus alter*.

Il faut, selon nous, attribuer au temps de l'école d'Alexandrie deux épigrammes du liv. I, chap. 38, de l'Anthologie grecque (*Anth. pal.* IX, 524) : l'une en l'honneur de Bacchus, l'autre en celui d'Apollon, de vingt-cinq vers chacune. Le premier vers expose le sujet, les vingt-quatre suivants, composés chacun de quatre épithètes commençant par la même lettre, se succèdent dans l'ordre de l'alphabet. C'est l'exemple d'acrostiches le plus ancien que nous connaissions ; et il enlève le mérite de l'invention, si c'en est un, à Optatianus Porphyrius, contemporain de Constantin, à qui on l'attribue généralement, et qui dédia à cet empereur un poëme rempli de ces bagatelles difficiles (*difficiles nugæ*). On fait honneur à Sidonius des arguments des comédies de Plaute, où les initiales donnent le titre même de la pièce. Cicéron semble dire qu'Ennius avait fait quelque chose de semblable. A l'époque de décadence il y eut un déluge de ce genre de compositions, qui deviennent l'occupation des poëtes courtisans et des généalogistes.

(1) On trouvera quelques-unes de ces compositions bizarres à la fin du volume, note A.

Dum fallax servus, durus pater, improba lena
Vivent, dum meretrix blanda, Menandros erit (1).

La prose, paraissant trop simple et trop naturelle, était reléguée bien après l'art des vers ; de sorte que le siècle le moins poétique possible avait la réputation de l'être éminemment. La poésie se trouvant ainsi entraînée hors de ses voies, qui sont la tradition, la représentation et l'inspiration, on voulut revêtir ce qui n'est que précepte du prestige de la versification, et l'on inventa les poëmes didactiques (2), forme bâtarde, qui n'est susceptible ni des élans vigoureux de la poésie, ni de l'exactitude limpide de la prose. On composa donc des poëmes sur les phénomènes de la terre et du ciel, sur l'organisme humain, sur l'astrologie judiciaire ; et l'on criait merveille dès que les choses les plus difficiles à exprimer avaient été rendues de la manière la plus éloignée du naturel, seul mérite que l'on apprécie en ce genre. Nicandre chanta les remèdes que l'on emploie contre les animaux venimeux, en parant son style d'expressions surannées, étranges, et les plus triviales de chaque dialecte. Dicéarque fit une description de la Grèce en vers ïambiques. Sotade peignit les obscénités les plus dégoûtantes. L'Égyptien Manéthon traita de l'influence des étoiles sur l'existence ; Archestrate, des poissons, des légumes, et de tout ce qui contribuait aux délices de la table. Poëtes didactiques.

Aratus, qui l'emporta sur tous ses prédécesseurs, mit en vers un traité d'anatomie, puis le système astronomique d'Eudoxe. Il en résulta la perte des livres de ce dernier, et la preuve que son interprète était assez peu versé dans la science des astres ; mais ce genre d'études prit faveur, grâce à son poëme, qui dans la suite servit de texte aux commentaires de divers mathématiciens. Or, c'était surtout aux commentaires qu'il aspirait, pour rester fidèle à la distinction alors établie, et maintenue depuis chez les Romains, entre le vulgaire et les lettrés. Cicéron accrut sa réputation en traduisant son ouvrage en latin. Aratus. 278.

Chérile, Agis d'Argos, Cléon de Sicile, Piérion, s'adonnèrent à la poésie lyrique ; mais ces poëtes étaient la fange des cités grecques (3) : stipendiés par Alexandre pour chanter ses ex- Poésie lyrique.

(1) *Amours*, I, 15, 18.
(2) Les seuls pédants, pour la commodité de la classification, rangeront Hésiode parmi les poëtes didactiques.
(3) *Urbium purgamenta*. Q. CURCE, VIII, 5.

ploits jour par jour, en dénigrant les anciens capitaines macédoniens, ils gagnèrent de l'or, mais furent déshérités par la gloire.

Callimaque. Callimaque, issu du sang royal de Cyrène, fit, tant en prose qu'en vers, plus de huit cents compositions. Il échoua dans la comédie, et parvint à la postérité par ses hymnes et ses élégies. Cette dernière forme poétique survit assez généralement aux autres, attendu qu'elle n'exige pas l'enthousiasme, mais plutôt ces doux accords qui conviennent aux siècles méditatifs. Comment pouvait-on attendre d'une époque telle que la sienne, dénuée de toute naïveté dans les mœurs et dans les croyances, des hymnes qui exprimassent les vifs élans d'une âme pieuse vers les sublimes régions d'où l'on domine les misérables événements de la terre? Quiconque, mettant de côté les préjugés d'école, comparera un psaume avec les meilleurs hymnes de Callimaque, sentira dans le premier l'effusion des cœurs ardents et convaincus, auxquels le sien ne manquera pas de faire écho; tandis qu'il apercevra chez Callimaque l'effort de l'homme érudit, qui, accumulant des traditions de temps et d'origine divers, cherche dans sa mémoire ce qu'il ne trouve pas dans son âme, raisonne et se rappelle, là où il ne faudrait que sentir et prier (1).

Pouvait-il en être autrement dans un temps où les dieux étaient tantôt bafoués sur la scène, tantôt niés dans les écoles, et où les tyrans et leurs courtisanes étaient divinisés? Maintes fois Aratus, le chef de la ligue achéenne, le front ceint de guirlandes, entonna des hymnes en l'honneur d'Antigone. Toutes les poésies de cette époque contiennent des louanges les plus serviles prodiguées aux Ptolémées déifiés, comme celles de Callimaque, qui chanta aussi la chevelure de Bérénice, que l'on avait placée parmi les constellations. Callimaque était pourtant en si haute estime parmi ses contemporains, que les Rhodiens bannirent Apollonius, qui avait osé rabaisser son mérite.

Bucoliques. Un genre nouveau fit revivre la gloire littéraire dans cette Sicile qui avait donné à la Grèce les premiers modèles de l'art

Théocrite. 280. théâtral. La poésie pastorale fut créée par Théocrite, qui par ses beaux vers essaya de ramener la pensée aux jours heureux

(1) Il nous reste de Callimaque six hymnes et soixante-quinze épigrammes. G. PARTHEY (*Das alexandrinische Museum*) nous donne de bonnes informations sur la science de cette époque.

où l'île du Soleil jouissait en paix de la tranquille abondance des champs. Mais quoi ! l'on sent bien vite que ses chants sont éclos à la cour splendide de Ptolémée; les louanges de ce prince et celles de Bérénice se mêlent sans cesse aux accents de la muse champêtre ; car *il veut que le commencement, le milieu, la fin de toutes ses compositions poétiques, s'ennoblissent du nom de Philadelphe, le plus grand des héros.* On s'est plu à penser que la poésie pastorale était née de la satiété causée par les raffinements de la vie des cours, à y voir comme un regret de l'imagination embellissant le souvenir de ce qu'elle a perdu : mais encore bien que le naturel de certains chants de Théocrite soit favorable à une pareille supposition, on trouve, à y regarder de plus près, que ses vers ont pour unique but de mettre mieux en relief la magnificence royale par le contraste de la simplicité champêtre, et d'ajouter au merveilleux des fêtes du palais, en les faisant décrire par des hommes grossiers qui, comme le dit Dante, *demeurent muets d'admiration quand, rustiques et sauvages, ils entrent dans une grande ville.* Bien plus, le panégyriste de la vie champêtre n'a pas honte de tendre la main aux rois, en leur disant : *Ma muse reste négligée dans la solitude; encouragez-la, et elle saura se présenter avec une noble confiance.*

Si néanmoins nous considérons le poëte esthétiquement, il faut avouer que la contexture de son vers et la naïveté de sa phrase sont admirables, bien qu'il n'évite pas toujours les jeux de mots, délices de son siècle; que lui seul parmi les poëtes bucoliques a su réunir l'originalité et le naturel, et que ses personnages sont vraiment des bergers ; tandis qu'on n'en saurait dire autant de ceux de Virgile, de Segrais, de Gessner, de Voss; et bien moins encore de ceux de Guarini et de Sannazar, qui trahissent la fiction, en montrant pour les champs un enthousiasme qui n'est propre qu'à ceux qui n'y ont jamais vécu.

Les idylles de Bion de Smyrne et celles de Moschus de Syracuse sont moins pastorales que les églogues de Théocrite, et font preuve de moins de génie; elles seraient mieux nommées élégies ou chants mythologiques. 180.

L'idylle mourut avec les poëtes que nous venons de nommer, et la poésie alla se rapetissant de plus en plus; si bien que vint la vogue des épigrammes, compositions très-brèves, toutes différentes de ce qu'indique leur nom et de l'idée que nous nous en formons aujourd'hui. Leur forme primitive dut être celle Épigrammes.

de l'inscription, comme leur nom en fait foi (ἐπίγραμμα), et il n'est pas de monument, de tableau, de statue, sur lesquels il n'en ait été tracé quelqu'une; il en a été mis sur les tombeaux, sur les hermès qui bordaient les chemins, sur les offrandes que l'on faisait aux dieux et aux déesses en accomplissant des vœux, sur les trophées, au frontispice des temples. Elles devinrent ensuite un exercice n'ayant que l'art pour but: c'était tantôt quelque trait d'esprit, tantôt l'expression d'un sentiment quelconque; c'était un applaudissement, une satire, une plaisanterie, un récit d'accidents tendres ou tristes; et, dans leur variété infinie, elles atteignent parfois jusqu'au sublime et parfois inspirent les vertus domestiques. Il en est qui brillent par la finesse, d'autres n'ont pour elles que la délicatesse de la pensée ou de l'expression : quel qu'en soit le sujet, elles doivent être si parfaites dans leur brièveté qu'il n'y apparaisse pas la moindre tache. Métrodore en fit quelques-unes, sur l'astronomie et la géométrie, qui sont réellement de petits poëmes; d'autres contenaient des énigmes, ou présentaient quelques difficultés à résoudre (1). Quand on les lit une à une, elles flattent, et on les admire; mais, prises ensemble, elles font réfléchir avec tristesse sur l'épuisement et la décadence de ce puissant génie grec qui avair créé l'Iliade et le Prométhée. On en fit plusieurs anthologies, et quelques-unes avec des titres bizarres (2).

Un but d'utilité fit entreprendre plus tard d'autres collections de ce genre. On reconnut que les inscriptions gravées sur les monuments pouvaient être d'un grand secours à l'histoire, et l'on commença à les recueillir deux siècles avant Jésus-Christ. Polémon le Périégète en fit une collection (περὶ τῶν κατὰ πόλεις ἐπιγραμμάτων). Il rédigea aussi un *catalogue des dons offerts aux dieux* et placés dans l'Acropolis d'Athènes, de ceux du trésor de Delphes, et d'autres sanctuaires. D'autres firent, à son exemple, comme simple étude littéraire, des recueils d'épigrammes de tout genre, auxquels ils donnèrent, selon le goût du temps, des titres recherchés, les appelant guirlandes, bouquets de fleurs (*anthologies*), etc. Après celui

(1) Théon d'Alexandrie fit entrer dans un seul vers tous les dieux qui donnent leur nom aux jours de la semaine : Ζεύς, Ἄρης, Παφίη, Μήνη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς.

(2) Celle de Méléagre de Gadara était intitulée Λεκίθου καὶ φακῆς σύγχυσις, *les lentilles au jaune d'œuf.*

de Méléagre de Gadara, où les compositions de quarante-six auteurs sont disposées par ordre alphabétique, selon la lettre initiale de chacune, Philippe de Thessalonique en fit un plus étendu, et disposé de même, au siècle d'Auguste. On en dut un autre à Diogénien d'Héraclée, contemporain d'Adrien : mais tous se sont perdus, aussi bien que celui de Diogène Laërce (Πάμμετρον), qui comprenait les épigrammes à la louange des hommes illustres. Il nous en reste deux cent vingt de la Παιδικὴ μοῦσα de Straton de Sardes, qui célèbrent d'infâmes amours.

Agathias de Myrine, historien et poëte, compila, vers la fin du sixième siècle, un recueil d'épigrammes, sous le titre de *Cercle* (Κύκλος), en sept livres par ordre de matières (1). Cette compilation, qui malheureusement s'est aussi perdue, moins la préface en cent trente-trois hexamètres, a été funeste aux lettres en ce qu'elle a fait négliger les collections antérieures de Méléagre et de Philippe, plus riches de morceaux antiques et d'un goût plus pur.

Plusieurs des compositions de ces derniers ont été sauvées par Constantin Céphalas, littérateur du dixième siècle, qui n'est connu que par son *Anthologie*. Il la distribua en quinze sections (2). Maxime Planude, moine du quatorzième siècle, en fit

(1) Dans le I[er] livre se trouvaient les épigrammes dédicatoires (ἀναθηματικά), c'est-à-dire inscrites sur les offrandes déposées dans les lieux sacrés; dans le II[e], les descriptions de pays et d'objets d'art; dans le III[e], les épitaphes; dans le IV[e], les épigrammes relatives à la vie; dans le V[e], les vers *scoptiques*, c'est-à-dire satiriques; dans le VI[e], les vers érotiques ou amoureux, et dans le VII[e], les vers bachiques ou chants de table.

(2) Elles sont dans l'ordre suivant : 1° les épigrammes chrétiennes, c'est-à-dire cent vingt-trois inscriptions d'églises ou d'images sacrées; 2° le poëme de Christodore, en quatre cent seize hexamètres; 3° dix-neuf épigrammes inscrites dans le temple élevé à Cyzique par Attale et Eumène à leur mère Apollonie, sous des bas-reliefs représentant des actes d'amour filial; 4° les préfaces des trois anthologies précédentes; 5° les compositions érotiques; 6° trois cent cinquante-huit épigrammes dédicatoires; 7° sept cent quarante-huit inscriptions funéraires; 8° deux cent cinquante-quatre épigrammes de saint Grégoire de Nazianze; 9° huit cent vingt-sept épigrammes *épidictiques* ou démonstratives, dans lesquelles le poëte veut exprimer une idée philosophique, ou faire briller son esprit; 10° cent vingt-six épigrammes morales; 11° quatre cent quarante-deux sur les plaisirs de la table, et du genre satirique (συμποτικά, σκωπτικά); 12° deux cent cinquante-huit compositions obscènes, dans le genre de celles qu'avait rassemblées Straton; 13° trente et une de mètres divers; 14° cent cinquante problèmes, énigmes, oracles; 15° mélanges sur des sujets divers, au nombre de cinquante et une épigrammes.

un extrait, qu'il divisa en sept parties (1). Par malheur, le goût de ce religieux n'égalait pas son immense érudition; mais il nous a conservé beaucoup de morceaux autres que ceux qui avaient été recueillis par Céphalas (2); le manuscrit de l'anthologie de ce dernier n'a été découvert qu'en 1606, par Claude Saumaise (3).

Éloquence. La carrière était fermée à l'éloquence dans les États constitués en monarchies; elle déclina en Grèce à mesure que se calmèrent les passions politiques et que s'y accrut l'influence étrangère, devenant l'apanage des rhéteurs, dont la parole inoffensive n'inspirait pas même d'ombrage aux conquérants. Aristote, dans sa *Rhétorique*, avait tiré des anciens exemples une série de préceptes qui ne facilitèrent en rien des créations nouvelles, et ne retardèrent pas d'un jour la décadence de l'art. On entendit dès lors des harangues compassées et des panégyriques adulateurs retentir du haut de cette tribune où avait tonné la parole puissante de Démosthène et d'Eschine. Il ne s'agissait plus des sentiments profonds revêtus d'une expression saisissante, secondés par un débit vif et naturel; tout devait prendre une couleur maniérée, emprunter une pompe nouvelle, presque orientale, au grand détriment de la langue

(1) 1° Épigrammes choisies parmi les protreptiques ou exhortatives, anathématiques ou dédicatoires, et épidictiques ou démonstratives; 2° trois cent cinquante-deux des quatre cent quarante-deux de la onzième section de Constantin Céphalas; 3° les épitaphes; 4° les épigrammes descriptives; 5° le poëme de Christodore, et les inscriptions mises sur les statues de ceux qui guidaient les chars dans l'hippodrome de Constantinople; 6° épigrammes dédicatoires; 7° épigrammes érotiques.

(2) La seconde seulement de ces deux dernières anthologies a été imprimée plusieurs fois, et l'édition la plus estimée est celle qu'a publiée à Utrecht Jérôme de Bosch, de 1795 à 1810; plus, un cinquième volume ajouté en 1822, par D. J. van Lennep. Le fameux H. Grotius s'était amusé à mettre en vers latins les épigrammes de cette anthologie. Il en existe une traduction italienne en vers blancs *sciolti*, par Gaetano Carcano et Pasquale, dans la très-belle édition qui en fut faite à Naples de 1788 à 1789, en quatre vol.

(3) Il fut ensuite publié par fragments, et ne parut en entier que dans l'édition de Fréd. Jacobs; Leipsick, 1794-1814, en treize vol., avec le titre d'*Anthologia græca, sive poetarum græcorum lusus, ex recensione Brunckii. — Frid. Jacobs animadversiones in epigrammata Anthologiæ græcæ, secundum ordinem Analectorum Brunckii, adjecit.*

Dans la suite, aidé par de nouvelles découvertes, il put en donner une édition plus soignée, avec le titre d'*Anthologia græca ad fidem cod. olim Palatini, nunc Parisini, ex apographo Gothano edita. Curavit epigrammata in cod. Palatino desiderata, et annotationem criticam adjecit Fr. Jacobs;* Leipsick, 1813-1817, trois vol. in-8°.

elle-même ; des paroles sonores suppléaient au vide des pensées, et la mâle éloquence avait fait place à une emphase prolixe. S'il s'élevait encore quelque voix digne d'être ouïe, c'était seulement à Rhodes, cité libre, où continuait de subsister l'école fondée par Eschine.

Cicéron dit que les harangues de Démétrius de Phalère étaient d'une pureté irréprochable, ce qui prouve combien la correction est différente du beau. Orateur flasque et sans énergie, il charmait l'oreille, sans enflammer les âmes et sans déterminer la volonté. On l'accuse d'avoir entrepris le premier de traiter des sujets imaginaires (1), et c'est trop l'honorer que de l'appeler le dernier des orateurs grecs.

Histoire.

A quelle hauteur l'histoire n'aurait-elle pas pu porter son essor en s'inspirant des exploits romanesques d'Alexandre, dans le tumulte de tant de batailles, au milieu des catastrophes retentissantes des villes et des royaumes! Mais la grandeur du théâtre ne rendit pas les compositions meilleures ; et si l'on en excepte un seul homme de génie et de cœur, aucun ne mérita un nom glorieux parmi ceux qui virent l'Inde avec Alexandre, s'entretinrent avec les gymnosophistes et les Chaldéens, interrogèrent les inscriptions de Persépolis et de Babylone ; aucun non plus, parmi ceux qui nous ont raconté l'histoire de ses successeurs.

Théopompe, Philiste et leurs disciples furent de trop indignes successeurs de Thucydide ; et le jugement qu'en ont porté ceux qui purent les lire nous épargne tout regret sur la perte de leurs ouvrages : c'étaient des hommes si lâches qu'ils n'osaient dire la vérité, ou si médiocres qu'ils ne pouvaient l'exprimer dignement. Ceux qui vinrent après eux falsifièrent la réalité à force d'exagération, et semèrent de fables le récit des expéditions d'Alexandre. Aussi, quand nous voyons que personne n'eut la pensée d'exploiter les trésors amassés dans les bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame, nous sommes en droit de dire que les livres y étaient ensevelis comme l'or dans le coffre de l'avare, non comme la semence sous le sol mis en culture. A défaut d'autres preuves, il suffirait de voir les historiens postérieurs à la version grecque de la Bible n'en tirer aucun parti, et propager encore des fables absurdes sur le peuple singulier dont elle révélait la véritable vie.

(1) QUINTILIEN, II, 4, 41.

Cependant la chronologie et la géographie, ces deux yeux de l'histoire, s'enrichissaient de nouveaux documents : les temples et les archives de l'Euphrate et du Nil, livrés aux investigations, avaient révélé les listes des rois; les Ptolémées, en ouvrant des routes au commerce, rendaient plus faciles les explorations scientifiques; ils envoyaient des voyageurs reconnaître les côtes de l'Arabie, la péninsule indienne, l'île de Taprobane (*Ceylan*); d'autres pénétraient dans l'intérieur de l'Afrique; puis les relations de ces voyages, avec les curiosités qu'on avait recueillies, étaient apportées à Alexandrie, devenue l'entrepôt des connaissances universelles.

Mais l'observation était devenue minutieuse, la froide analyse étouffait toute idée grande, et les historiens ne possédaient pas cette imagination qui vivifie ce qu'elle recueille. Les œuvres d'érudition se multipliaient donc, et l'on se mit à rechercher aussi l'origine des peuples appelés jusque-là barbares. Philochore fit l'histoire des premiers temps d'Athènes; Cléanthe traita des dieux, des héros et des mythes nationaux. Zénon et Idoménée écrivirent sur les antiquités de Rhodes et de Samothrace; Apollonius de Rhodes, sur l'origine des villes; Callimaque, sur les institutions des peuples barbares; la Bithynie eut pour historien Asclépiade, la Phénicie Hiéronyme, la Sicile et les rois de Syrie Timée; Abidène écrivit l'histoire de l'Assyrie, et Philinus d'Agrigente celle de la guerre punique.

Évhémère. Évhémère combattit ceux qui voulaient faire du culte un mysticisme sacerdotal : s'appuyant sur des inscriptions recueillies par lui-même dans un voyage entrepris par ordre de Cassandre, il prétendit démontrer que tous les dieux avaient été des personnages historiques, placés au ciel par la gratitude, par la peur ou par la superstition des peuples. Son livre sur l'île de Panchaïe fut le premier qui ait été traduit du grec en latin, et cette traduction eut pour auteur Ennius (1).

(1) Cette île de Panchaïe est une sorte de problème géographique. Diodore nous a conservé avec mille autres traditions fabuleuses le voyage d'Évhémère, qui, selon lui, découvrit trois îles au sud de l'Arabie, dont une longue de deux cents stades, et Panchaïe beaucoup plus grande. Elle était habitée par quatre nations; chez l'une d'elles le gouvernement était confié à des rois électifs, qui ne pouvaient punir de mort sans le consentement des prêtres. Il y avait dans l'île un temple magnifique avec des hiéroglyphes; elle renfermait trois villes, et l'on y trouvait toutes sortes d'arbres et d'animaux; des palmiers d'une hauteur extraordinaire, des vignes, des myrtes, des cyprès, ombrageaient ses paisibles habitants. Le lion et l'éléphant erraient dans les forêts. Cette île,

Bérose, prêtre chaldéen, dédia au premier Antiochus une histoire dans laquelle il mêla, dit-on, l'astrologie et les mythes, avec les renseignements qu'il put puiser dans les archives du temple de Bélus à Babylone, dont il était prêtre. Il enseigna à Cos la science des Chaldéens; son histoire de la Babylonie commençait quatre cent soixante-trois mille ans avant la conquête macédonienne; mais il prétendait que Nabonassar, dont l'ère mémorable date de 747 ans avant Jésus-Christ, avait anéanti les annales du passé, assertion qui ne saurait être admise par quiconque possède quelque jugement en matière historique (1).

Bérose. 260.

De même que Bérose flattait les rois de Syrie en voulant démontrer la haute antiquité des pays soumis à leur domination, Manéthon chercha peut-être à caresser l'orgueil des souverains de l'Égypte en exagérant la série de leurs prédécesseurs. Il ne reste de lui que des fragments transcrits par Josèphe. Nous avons déjà eu occasion de discuter son mérite historique, en faveur duquel semblent déposer les dernières découvertes. Eusèbe, Cyrille et le Syncelle rapportent plusieurs passages d'une histoire des Chaldéens écrite par Abidène. Ératosthène de Cyrène, bibliothécaire d'Alexandrie, écrivit par ordre de Ptolémée Évergète l'histoire des rois de Thèbes, d'après les registres sacrés confiés à sa garde; mais nous n'avons de lui qu'un petit nombre de morceaux et une description fabuleuse des étoiles.

Manéthon.

Tous ces historiens sont bien dépassés par Polybe. Il naquit, en l'an 550 de Rome, à Mégalopolis, l'une des dernières villes grecques qui aient conservé la liberté, quand la ligue achéenne venait à peine de perdre Aratus. Il eut pour père Lycortas, préteur des Achéens, et pour maître Philopœmen. Il fut tour à tour ambassadeur près du roi d'Égypte, général de la cavalerie achéenne auxiliaire des Romains contre Philippe, puis des

Polybe.

dont la longueur était de deux cents stades, produisait assez d'encens pour en défrayer les autels de tous les dieux du monde. Le phénix y déposait sur l'autel du soleil les aromates dont il formait son bûcher et son berceau. La plupart ne voient dans cette île de Panchaïe qu'un produit de l'imagination : cependant les circonstances locales dont nous venons de parler semblent se rapporter à la côte orientale de l'Arabie, et le gouvernement est semblable à celui de l'Yémen. (Niebuhr, *Description de l'Arabie*, II, 32.) Évhémère n'aurait-il pas voulu indiquer le cap de Guardafui (*Aromatum promontorium*), avec les îles de Socotora et de Kouria, ou bien encore l'île de Messirah, sur la côte d'Arabie ?

(1) Voy. tome I, page 121.

troupes de Ptolémée Philométor contre Antiochus, roi de Syrie. Déporté à Rome avec les mille Achéens trahis par Callicrate et opprimés par la déloyauté romaine, son mérite lui valut la faveur des Scipions, qui avaient à cœur de civiliser leur patrie à l'aide des arts de la Grèce. Il raconte lui-même (1) ce

(1) « Nos rapports d'amitié avec Scipion ont commencé par des discussions sur les livres qu'il me prêtait. Nous nous étions ainsi déjà liés d'affection, quand les Grecs appelés à Rome furent dispersés dans différentes villes. Alors les deux fils de Paul Émile, Fabius et Publius Scipion, demandèrent instamment au préteur de me laisser demeurer avec eux; et ils l'obtinrent. Je me trouvais donc à Rome quand une circonstance singulière contribua à resserrer encore les liens de notre amitié. Un jour que, laissant Fabius se diriger vers le Forum, nous nous promenions d'un autre côté Publius et moi, ce jeune homme se plaignit avec un air de douceur et d'affection, en rougissant même un peu, de ce qu'à table avec lui et son frère, c'était toujours à Fabius que j'adressais la parole, et jamais à lui : *Je sais bien*, ajouta-t-il, *que cette froideur de votre part vient de l'opinion dans laquelle vous êtes, comme tous nos concitoyens, que je suis un jeune homme insouciant, n'ayant aucune disposition pour les sciences qui fleurissent actuellement à Rome, et cela parce qu'on ne me voit pas m'appliquer aux exercices du Forum, ni cultiver l'éloquence. Mais comment pourrais-je le faire, mon cher Polybe? On me dit journellement qu'on n'attend pas un orateur de la famille des Scipions, mais bien un général d'armée. Je vous avoue que votre froideur à mon égard me touche et m'afflige.*

« Je restai tout surpris de ce discours, auquel j'étais certes loin de m'attendre de la part d'un jeune homme de dix-huit ans. *De grâce*, lui dis-je, *cher Scipion, veuillez ne penser ni dire que, si j'adresse d'ordinaire la parole à votre frère, ce soit l'effet d'un manque d'estime pour vous. Il est l'aîné, et voilà pourquoi je lui parle plutôt qu'à vous, sachant d'ailleurs fort bien que vous avez tous deux la même manière de penser. Mais je ne puis que me réjouir en vous voyant si convaincu que la paresse siérait mal à un Scipion. Vos sentiments se montrent par là bien supérieurs à ceux du vulgaire. Quant à moi, je m'offre bien sincèrement et tout entier à votre service. Si vous me croyez capable de vous diriger dans un genre de vie digne de votre grand nom, vous pouvez disposer de moi à votre gré. Quant aux sciences, pour lesquelles vous montrez du goût, vous trouverez des secours suffisants parmi ce grand nombre d'hommes instruits qui chaque jour arrivent de la Grèce; mais pour le métier de la guerre, dans lequel vous voudriez vous instruire, je crois pouvoir vous y être plus utile qu'aucun autre.*

« Alors Scipion, me prenant la main et la serrant entre les siennes : *Quand verrai-je*, me dit-il, *l'heureux jour où, libre de tout autre engagement, et toujours à mes côtés, vous pourrez vous appliquer à former mon esprit et mon cœur? Alors je me croirai digne de mes ancêtres.* Depuis ce moment il ne me quitta plus. A tous les plaisirs il préféra ma société, et les différentes affaires dans lesquelles nous nous trouvâmes ensemble ne firent que rendre notre amitié plus étroite. Il me respectait comme un père, et je l'aimais comme un fils. » POLYBE, XXXIII, 9 et 10.

qu'il employa d'adresse pour devenir le client et l'ami de Scipion Émilien, dont il fit servir la protection à l'avantage de ses compagnons d'infortune, surtout en amenant Caton, par l'entremise de son illustre patron, à conseiller le renvoi des exilés.

Revenu en Grèce, il exhorta ses concitoyens à la paix, leur recommandant d'éviter toutes révolutions imprudentes qui ne pourraient qu'empirer leur situation, et de respecter les Romains, qui leur étaient trop supérieurs en force. Lors de la prise de Corinthe, il accourt d'Afrique, où il avait suivi Scipion, pour tâcher de rendre, autant qu'il dépendait de lui, le sort des vaincus moins misérable; il refuse de s'enrichir des dépouilles de ses compatriotes; il aide de ses conseils Scipion, qui lui facilite les moyens de voyager en Bretagne, en Égypte, sur la côte occidentale de l'Afrique, jusqu'au pays que nous nommons aujourd'hui la côte de Guinée. Après la mort du second Africain, Polybe se retira dans sa patrie, et il y mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il commença l'histoire universelle de son temps à la cent 220-148.
quarantième olympiade (1), au moment où la guerre des deux ligues confondit, comme il le dit, les intérêts de l'Europe et de l'Asie, qui d'abord étaient isolés; et il conduisit cette histoire jusqu'à la cent cinquante-huitième olympiade (2). Sur les quarante livres dont elle se composait, cinq seulement nous sont parvenus en entier. On doit un assez grand nombre de fragments des autres livres à l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui les inséra dans les extraits d'écrivains politiques. Les autres ouvrages de Polybe ont été perdus en totalité.

L'exil le conserva pur de la contagion des rhéteurs. Il répudia la phraséologie, et ce qui n'était qu'exercice d'art. Pourtant il ne s'élève pas dans la forme au-dessus de ses contemporains; car son style est le plus souvent sans élégance, mélangé de latinismes, et dépourvu de goût. Il ne faut pas chercher chez lui la combinaison épique d'Hérodote, ni la précision de Xénophon, ni l'énergie de Thucydide; mais il les dépasse tous comme homme d'État: il juge les gouvernements, sans accorder pour cela de préférence à l'un plutôt qu'à l'autre. Né dans un pays en décadence, adopté par un autre qui grandissait, il mesure les progrès de celui-ci d'après l'expé-

(1) 220 ans avant J. C.
(2) 148 ans avant J. C.

rience de l'autre; il fut le seul dans son siècle, et le premier parmi tous les historiens, qui ait abordé ces sortes de considérations. Il visita les lieux dont il voulait raconter l'histoire; *car notre temps*, disait-il, *réclame un pareil soin* (1); et les descriptions dont il enrichit çà et là son ouvrage offrent toute la vivacité dont aurait pu les empreindre un témoin des événements. Elles n'y sont pas déplacées comme chez tant de ses imitateurs; mais, indépendamment de ce qu'elles reposent l'âme au milieu de combats continuels, elles donnent du relief aux groupes historiques, elles déterminent mieux aussi la nature des faits et la disposition des batailles, dans le récit desquelles on reconnaît l'ami du plus grand guerrier de l'époque, un homme enfin qui est guerrier lui-même.

Polybe, qui savait la langue latine, fouilla dans les antiquités des Romains, et découvrit des documents dont ils ignoraient eux-mêmes l'existence. Il nous instruit mieux qu'aucun d'eux de ce qui concerne leur constitution, parce qu'il ne suppose pas, comme il leur arrive, trop de choses connues, bien qu'à dire le vrai il n'ait envisagé que l'extérieur de la cité. Il ne se contente pas d'attribuer l'agrandissement de Rome à la fortune, mot vide ou insensé, mais il en fait honneur au patriotisme des citoyens, au génie des législateurs; il met la constitution romaine au-dessus de celles de Sparte et de Carthage, et il ajoute que près d'elle la république de Platon est comme une statue à côté d'un homme doué de vie et de sentiment.

La masse des matériaux historiques s'était enrichie de son temps; des villes et des royaumes avaient surgi ou s'étaient écroulés en assez grand nombre pour qu'on pût déduire de tant de révolutions des principes généraux. C'est ce que fit Polybe, qui le premier appliqua à l'histoire les théories philosophiques. La vue d'un acte d'ingratitude donna, selon lui, les premières notions du devoir; le spectacle d'une action généreuse ou vile inspira celles de l'honneur et de la honte. La reconnaissance fait accorder le rang suprême à un particulier; mais la monarchie dégénère bientôt en tyrannie, et celle-ci produit les conspirations. Aux conspirations succèdent les aristocraties, qui se changent en démocratie et dégénèrent en anarchie, jusqu'à ce que renaisse le gouvernement d'un seul: cercle fatal auquel on ne peut assigner un temps, mais dont la succession est inévitable.

(1) Livre IV, 40.

On voit combien il s'écarte des platoniciens et des philosophes les plus célèbres, en faisant naître de l'expérience les idées de vice et de vertu, qui dès lors seraient variables et privées de sanction; mais si la vue d'un acte honteux ou honnête excite en nous un sentiment de dégoût ou de plaisir, il y a donc déjà en nous une idée de la vertu, un pouvoir de la conscience : d'où nous viendraient-ils?

Les historiens s'étaient montrés jusque-là non-seulement religieux, mais même pieux. Chez Hérodote, les dieux n'interviennent pas moins dans les événements humains, que chez Homère dans les combats des Grecs et des Troyens. Dans Thucydide, tout se fait à l'aide des oracles et des augures: Xénophon ravive continuellement par l'amour des dieux sa bienveillance pour les hommes. Déjà cependant d'autres écrivains appartenant à l'école d'Alexandrie avaient introduit l'athéisme dans l'histoire, se raillant de toute conviction, de tout dévouement, et rendant l'impiété plus atroce en la mettant en contact avec les douleurs de l'humanité. Polybe arrive, et non-seulement il répudie les superstitions de ses prédécesseurs, mais encore il exclut l'idée de la Providence (1). Il suppose que les opinions concernant les dieux sont une pure invention d'hommes habiles, de même que la croyance aux peines et aux

(1) POLYBE, VI, 56 : « La principale supériorité des Romains sur les autres peuples me paraît consister dans l'opinion qu'ils se font de la divinité. Ce qui pour les autres peuples devient souvent blâmable est peut-être le fondement même de la puissance romaine, je veux dire la crainte superstitieuse des dieux. La dévotion a pris parmi eux de tels développements, et pénétré si profondément dans la vie privée comme dans les affaires publiques, que rien ne saurait y être comparé. Beaucoup s'en étonneront, mais moi je crois qu'ils en agissent ainsi pour le vulgaire. S'il était possible de ne composer une république que de sages, tout cela sans doute ne serait pas nécessaire; mais comme la multitude est légère et pleine de passions déréglées, qu'un penchant aveugle l'entraîne à la colère et à la violence, il ne reste pour la contenir que des terreurs mystérieuses et des fictions redoutables. Ce n'est donc ni témérairement ni au hasard, à mon avis, que les anciens ont introduit de semblables opinions à l'égard des dieux et des peines de l'enfer; c'est un tort, c'est une imprudence que de les rejeter comme on fait aujourd'hui. Aussi, pour ne citer que cet exemple, si un talent est confié à ceux qui chez les Grecs administrent les deniers publics, on aura beau avoir dix contrôleurs, autant de sceaux et deux fois autant de témoins, ils manqueront probablement de délicatesse et de loyauté. Les Romains, au contraire, dans les magistratures et dans les ambassades ont à manier beaucoup d'argent, et sous la seule foi du serment ils observent ce que leur prescrit le devoir; enfin, tandis que chez les autres nations il est rare que l'on s'abstienne de mettre la main sur les deniers publics, c'est un pareil délit qui est rare chez les Romains. »

récompenses après la mort. On ne sait plus après cela ce que signifie ce pouvoir de la conscience qu'il dit siéger au sein de chaque homme, comme un juge incorruptible, un accusateur redoutable. Si ces théories peuvent subsister, toute idée d'harmonie et de cause finale doit disparaître des événements humains; et si Brutus lit Polybe avant de se frapper du coup mortel, il aura raison de s'écrier que la vertu est un vain mot.

On vante beaucoup l'impartialité de Polybe, qui sut se préserver de l'enthousiasme général pour Rome, et faire entendre quelques vérités aux oreilles du vainqueur, en lui déclarant que les chefs-d'œuvre de Corinthe avaient été ravis contre toute justice, et que Rome eût acquis plus de gloire par du désintéressement et de la magnanimité. Avouons toutefois qu'il ne se garantit pas toujours, dans son récit froid et calculé, de cette sympathie, si commune et si funeste, pour le succès. Quand les Achéens étouffent la généreuse tentative de Cléomène, Polybe les approuve; il se prononce contre eux quand ils sont défaits par les Romains. Ceux-ci se font livrer par le roi d'Égypte un malheureux qui cherche à leur échapper par la fuite; et Polybe blâme, insulte la victime de la trahison. Il fait un crime à l'historien Philarque de témoigner de la compassion pour Aristomaque, tyran d'Argos, précipité dans la mer par Antigone et Aratus; il se rend même l'apologiste de ceux-ci et de la cruauté des Achéens envers Mantinée. Il est toujours favorable aux Carthaginois durant la guerre contre les mercenaires; puis, quand ils succombent sous l'ascendant de la fortune romaine, il se met à représenter comme un roi de théâtre cet Asdrubal au gros ventre, au visage rubicond, qui soutint le siége de Carthage, et à qui il ne manqua pour être un héros que de persévérer jusqu'à la fin.

L'art n'est pas le seul mérite chez un historien; la postérité lui demande en outre compte de ses sentiments, des idées qui l'ont inspiré, et qu'il a répandues parmi les hommes.

CHAPITRE XVIII.

ARTS ET SCIENCES.

En temps de guerre l'art militaire fait des progrès, et nous

avons déjà vu (1) que des machines nouvelles et d'une puissance étonnante avaient été inventées tant pour l'attaque que pour la défense des villes. L'art de la mécanique s'exerça encore à cette époque dans d'autres travaux. Au couronnement de Ptolémée Philadelphe, une statue colossale représentant la nourrice de Bacchus se leva du haut de son char, répandit du lait d'un vase d'or, et se rassit. Hiéron envoya à ce même Ptolémée un vaisseau à vingt rangs de rames, construit par Archias de Corinthe, bâtiment qui surpassait tous ceux de construction égyptienne tant par son agilité que par son mécanisme ingénieux. Le bois abattu sur l'Etna pour le faire aurait suffi à la construction de soixante galères. Pour le lancer, on n'en mit à la mer que la partie inférieure; le surplus y fut ajouté ensuite. Il arriva heureusement de Syracuse en Égypte, où on le fit entrer dans le Nil comme une merveille pour un pays qui comptait tant de vaisseaux. Il contenait des chambres splendides, avec trente tables pour quatre personnes (τετράκλινοι); un parquet en marqueterie représentait la guerre de Troie; on y voyait des boudoirs voluptueux, des pavés en agate et autres pierres de Sicile, des galeries de tableaux, des écuries, des magasins, des cuisines, un four, une horloge, une promenade avec un jardin. Archimède, qui en avait donné le dessin, et qui peut-être inventa à cette occasion la poulie et la vis sans fin, y ajouta un appareil de guerre, en l'entourant d'une espèce de muraille, avec des machines qui lançaient des poutres de vingt pieds de longueur et des pierres du poids de cent vingt-cinq livres à la distance de cent vingt-cinq pas (2).

Mécanique.

(1) Chapitre IV ci-dessus, page 56.

(2) C'est là ce que rapporte Athénée (V, 40, p. 206); mais Montucla pense qu'il faut rejeter un pareil récit parmi les fables. « Ceux qui savent, dit-il, quelle quantité considérable de puissance le frottement enlève à quelque machine que ce soit, jugeront que c'est là une fiction. Il est, de plus, de principe en mécanique que plus on gagne en force, et plus on perd en vélocité. Si donc une machine met un homme en état de faire ce que cent hommes pourraient exécuter avec leurs forces naturelles, elle le fera cent fois plus lentement. D'après ce principe, il aurait donc fallu à Archimède un temps trop considérable pour faire avancer sensiblement une machine aussi énorme. »

Supposer un vaisseau de vingt rangs de rames superposés, et même de quarante, comme celui de Ptolémée Philopator, est chose tellement extravagante, qu'il faut chercher une explication un peu plus naturelle que celle qui est communément acceptée, et selon laquelle le bord du bâtiment devait être tellement élevé et les rames si démesurément longues, que la raison se refuse à l'admettre. Il paraît probable que ce nombre aurait indiqué, non les rangs de

Archimède. Archimède est un de ces noms qui se gravent à perpétuité dans l'histoire des sciences; et Leibnitz a dit que, pour quiconque sait comprendre Archimède, il restera peu de chose à admirer chez les modernes (1). Pour apprécier exactement son mérite, il faudrait connaître avec certitude où la science était arrivée avant lui. Les lettres dont il accompagnait ses différents livres indiqueraient qu'il avait appris et non inventé beaucoup de choses. Quoi qu'il en soit, ses théories sont encore aujourd'hui le fondement des méthodes pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou des surfaces courbes, et pour évaluer leurs rapports avec des figures et des plans rectilignes. Nous lui sommes redevables du rapport approximatif entre le diamètre et la périphérie du cercle. Il trouva de deux manières tout à fait indépendantes la quadrature de la parabole; il s'éleva, dans son traité sur les spirales, aux considérations les plus ardues, en conduisant les tangentes, et en mesurant les aires de ces courbes que nous regardons aujourd'hui comme transcendantes. Il y parvint à l'aide de méthodes si subtiles et si épineuses, que l'astronome Boulliau déclarait n'y rien comprendre, et que Viète l'accusait d'en avoir imposé, lorsque enfin le calcul différentiel et intégral vint prouver l'exactitude de ses résultats.

Non-seulement il démontra que dans tout le corps il existe un centre de force et de gravité, mais il détermina ce centre

rames, mais le chiffre des rameurs. Ainsi les mots εἰκοσήρεις, τριακοντήρεις, τεσσαρακοντήρεις, désigneraient des navires où il fallait vingt, trente, quarante hommes pour manœuvrer la rame du rang le plus élevé. Ce rang s'appelait *thranus*, θρᾶνος, celui du milieu *mediojugum*, ζυγά, et *thalamus*, θάλαμος, le plus voisin de l'eau. Le vaisseau de Ptolémée, τεσσαρακοντήρης, avait quarante-sept pieds et demi d'œuvres vives : comment eût-on pu répartir dans cet espace quarante rangées de rames, quand bien même on pourrait imaginer une rame susceptible de se mouvoir en offrant une longueur au moins de cinq cents pieds avant d'atteindre l'eau? On lit dans la *Tactique* de l'empereur Léon : « Que l'on fasse de grandes trirèmes pouvant contenir deux cents hommes, dont cinquante seront placés dans le *thalamus*; les autres, se tenant au-dessus, repousseront l'ennemi. » Voilà donc une trirème à deux rangs, ce qui donne à croire que ces bâtiments prenaient leur nom des trois hommes affectés au service de chaque rame. En supposant dans le vaisseau de Ptolémée cinquante rames comme dans celui de Léon, si l'on met dix hommes par rames dans le *thalamus*, trente dans le *mediojugum*, quarante dans la partie supérieure, on aura quatre mille hommes pour la chiourme de la τεσσαρακοντήρης, et les rames les plus longues pourront avoir quarante-sept pieds. Que ceux qui ont une explication meilleure à proposer la fassent connaître.

(1) *Qui Archimedem intelligit, recentiorum summorum virorum inventa parcius mirabitur.*

dans le parallélogramme et dans le triangle : il fit ainsi rentrer dans le domaine de la mécanique rationnelle tous les problèmes relatifs à l'équilibre des solides. Il découvrit le rapport entre le cylindre et la sphère en démontrant que la superficie de celle-ci est égale à la convexité du cylindre circonscrit; ce qui est encore aujourd'hui le plus joli théorème de la géométrie élémentaire; il en fut si charmé lui-même, qu'il voulut que la figure de ce théorème fût sculptée sur sa pierre funéraire, de même que J. Bernoulli demanda que l'on gravât sur la sienne la spirale logarithmique, avec ces mots : *Eadem mutata resurgo*.

Son *Arénaire* pourrait être considérée comme un simple amusement de curiosité, ayant pour but de réfuter celui qui prétendait qu'aucun nombre, quelque grand qu'il fût, ne suffirait à exprimer la quantité des sables du rivage : mais Archimède, en donnant la formation d'une progression numérique à l'aide de laquelle on pourrait exprimer non-seulement les grains de sable contenus dans un globe du volume du nôtre, mais ceux-là même d'une sphère égale à celle sur la surface de laquelle on supposait alors que les étoiles fixes étaient attachées, précisa les idées contemporaines au sujet du système du monde, et appliqua le calcul à connaître le diamètre du soleil. On aime à voir là combien cet homme de génie eut à lutter contre l'imperfection de l'arithmétique grecque, qui manquait de figures pour exprimer au delà de cent millions (1). Il est probable qu'on lui doit aussi la première idée de la réfraction astronomique, et les plus anciennes recherches sur les équations indéterminées (2).

(1) Il n'en faut pas davantage, ce nous semble, pour réfuter ceux qui veulent que les Grecs aient connu le système numérique indien, dans lequel les chiffres acquièrent une valeur de position, et qui est devenu l'arithmétique du monde civilisé. On a voulu même trouver chez eux la première idée des logarithmes. Delambre a démontré que ni Archimède ni Euclide ne songèrent à la trigonométrie rectiligne, ni à la trigonométrie sphérique. On peut consulter un mémoire de Delambre sur l'arithmétique des Grecs, à la fin de la traduction française des œuvres d'Archimède par Peyrard; Paris, 1808, 2 vol. in-8.

(2) Théon d'Alexandrie, dans son *commentaire*, attribue à Archimède, dans la catoptrique, la découverte de la réfraction qu'éprouvent les rayons en passant par un liquide. Ideler a joint, à son commentaire pour la météorologie d'Aristote, les passages relatifs à la catoptrique d'Archimède. La preuve qu'il s'occupa d'analyse indéterminée peut se déduire du problème en vers, découvert par Lessing, et publié dans le *Zur Geschichte und Litteratur*; Brunswick, 1773. Mais déjà les pythagoriciens avaient fait des recherches sur les

Le second Hiéron, voulant s'assurer si son orfèvre avait employé réellement dans la fusion de sa couronne la quantité d'or qui lui avait été fournie, eut recours à la science d'Archimède, et lui proposa de trouver un moyen pour reconnaître en quelle proportion l'alliage y était entré. Archimède ne cessa d'y songer jusqu'à l'instant où, en se plongeant dans un bain, brilla tout à coup à ses yeux la première idée de la pesanteur spécifique (3). La solution de ce problème lui causa tant de joie, dit une tradition, qu'il sortit tout nu du bain, et courut en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! Εὕρηκα. »

Que cette anecdote soit véritable ou non, c'est à Archimède que revient certainement l'honneur d'avoir inventé et perfectionné l'hydrostatique : il découvrit que chaque parcelle d'un fluide quelconque est pressée par une colonne du même fluide qui lui est superposée verticalement, et que la partie la plus comprimée repousse celle qui l'est moins. Quand l'expérience lui eut confirmé la vérité de son observation, il vit qu'un fluide pesant vers le centre du globe devait présenter une superficie sphérique; qu'un solide pesant autant qu'un volume égal de liquide y sera submergé, tandis que ceux plus légers n'y plongeront qu'en partie. Il en déduisit avec justesse que les corps submergés sont repoussés au moyen d'une force représentée par la différence entre leur poids et celui d'un volume égal de fluide, et que tout solide perd dans l'immersion une pesanteur égale à celle du volume d'eau qu'il déplace, ce qui est la base véritable de l'hydrostatique.

En poursuivant ses études, il reconnut que les corps repoussés par un fluide montent par la perpendiculaire qui traverse

triangles rectangles arithmétiques (selon Proclus, sur la proposition XLVII du Ier livre d'Euclide); la formule dont ils se servaient pour former une infinité de triangles de cette espèce peut s'écrire algébriquement de la manière suivante :

$$a^2 + \left(\frac{a^2-1}{2}\right)^2 = \left(\frac{a^2+1}{2}\right)^2$$

Platon déterminait en nombres les triangles rectangles, d'après une méthode exprimée par cette équation :

$$a^2 + \left(\frac{a^2-1}{4}\right)^2 = \left(\frac{a^2+1}{4}\right)^2$$

Voyez aussi LIBRI, *Histoire des sciences mathématiques en Italie* Paris, 1838.

(1) Nous avons dit toutefois qu'elle avait déjà été indiquée par Aristote. (Voy. tome II, page 222.)

leur centre de gravité : il put donc déterminer, à l'aide de la géométrie, la figure la plus convenable aux corps flottants, afin qu'ils aient à se relever lorsqu'ils penchent : principe fondamental dans la construction des vaisseaux, développé depuis par Euler et Bouguer, mais qui subsiste encore en totalité tel que le posa le grand géomètre sicilien.

On lui doit aussi les premières notions scientifiques sur la barologie, au moins sur celle des solides. En effet, généralisant l'observation vulgaire, il fut le premier à établir que l'effort statique produit dans un corps par sa gravité, autrement par son poids, dépend de son volume, et non de la forme de sa superficie. Cette notion, qui doit aujourd'hui paraître des plus simples, fut pourtant le germe d'une proposition capitale, qui n'eut son complément qu'à la fin du siècle passé; à savoir, que le poids est indépendant non-seulement de la forme et des dimensions d'un corps, mais encore de la manière dont ses molécules sont agrégées. Peu après, l'école d'Alexandrie aperçut ce qui avait échappé à Archimède, c'est-à-dire que le poids ne se dirige pas d'une manière constante, mais suit la normale à la superficie du globe; découverte essentielle due à l'astronomie, qui seule offrait les termes de comparaison propres à mesurer la divergence de la verticale.

L'antiquité attribue au génie d'Archimède quarante inventions mécaniques : la théorie du plan incliné, les systèmes des poulies, une machine pour vider la sentine des navires, la vis sans fin et la vis inclinée, dont les Égyptiens tirèrent parti pour épuiser les eaux qui restaient sur le sol après le débordement du Nil. Il construisit aussi une sphère représentant les mouvements des astres (1), et il surprit singulièrement Hiéron quand il lui dit que, pourvu qu'on lui fournît un point d'appui, il soulèverait le ciel et la terre (2). Comme il recherchait la vérité

(1) *Jupiter in parvo cum cerneret æthera vitro,*
Risit, et ad Superos talia verba dedit :
Huccine mortalis progressa potentia curæ !
Jam meus in fragili luditur orbe labor.
Jura poli, rerumque fidem, legesque deorum
Ecce Syracosius transtulit arte senex...
Quid falso insontem tonitru Salmonea miror ?
Æmula naturæ parva reperta manus.

CLAUDIEN, LXVIII, 1.

(2) *Da ubi consistam, et cœlum terramque movebo.* Si ce mot que lui prête le mathématicien d'Alexandrie Pappus est en effet d'Archimède, il ne songea

pour elle-même bien plus que pour ses applications, il ne nous a pas laissé la description de ces machines : ce sont elles cependant qui lui ont valu sa renommée, l'opinion populaire ne tenant compte que des applications.

Nous avons encore à admirer l'homme dans le savant. On aime à le voir interrompre ses arides calculs pour déplorer, avec une gravité dorique, la mort de l'astronome Conon, celui qui plaça au ciel la chevelure de Bérénice, et auquel il portait une tendre amitié : on lit, dans un écrit qu'il adressait à Dosithée en réponse à ses pressantes questions sur la solution de certains théorèmes relatifs aux vis, les paroles suivantes : *J'ai différé jusqu'à présent de les mettre au jour, parce que je voulais qu'un autre, versé dans les mathématiques, eût le temps de les trouver. Si Conon eût vécu, il aurait bien su, studieux comme il l'était et admirablement habile en géométrie, étendre par cette découverte et par d'autres encore les limites de cette science.* Il fait ainsi jusqu'à un certain point hommage à son ami de ses propres découvertes. Il s'exprime ainsi dans une autre lettre : *On m'avait rapporté que Conon, le dernier ami qui me restât, avait cessé de vivre. Sachant que tu étais lié avec lui d'affection et très-habile en géométrie, dans mon chagrin pour la mort d'une personne si chère et riche d'une sagacité si profonde en mathématiques, j'en vins à la détermination de t'envoyer, comme à un autre moi-même, un théorème de géométrie* (1).

pas au levier. Pour soulever en effet, non pas le ciel, mais la terre seule, il serait besoin d'un levier tel que, lui eût-il été possible de courir avec la rapidité d'un boulet de canon et de faire quarante-huit milles à l'heure, il lui aurait fallu 44,963,540,000,000 ans pour soulever la terre d'un pouce à peine. Le calcul en a été fait par Fergusson.

Descartes avait dit de même qu'il lui suffirait d'avoir de la matière et du mouvement pour construire tout un monde : assertion que nous entendons répéter avec éloge par quelques-uns. Mais ceux qui louent Descartes pour ce mot ne s'aperçoivent pas qu'il lui manquerait encore tout ce qui se rattache à l'ordre moral et intellectuel ; avec de pareils éléments on fait une machine, non pas un monde. Nous insistons sur cela, parce que nous voyons certaines personnes se laisser prendre à l'expression littérale de quelques sentences que l'analyse prouve être des plus fausses. Ainsi il n'y aurait pas moins de fausseté que de précision à dire qu'un triangle comprend trois angles droits. Il est, au contraire, des vérités qui n'admettent pas cette concision de termes. C'est donc une erreur que de vouloir revêtir tout d'une certaine couleur géométrique ; ce qui ne saurait faire illusion qu'à des esprits superficiels, dont la prétention est de passer pour profonds.

(1) La première de ces lettres est en tête du traité des hélices ; la seconde précède celui de la quadrature des paraboles.

Archimède fit de ses talents en mécanique le meilleur usage qu'un homme puisse en faire : il les employa à la défense de sa patrie. En effet, il mit en œuvre, lors du siége de Syracuse par les Romains, tout ce que l'art lui suggéra pour défendre ses foyers contre la force matérielle rendue invincible par la discipline. Marcellus avait recours à tout ce que l'art de l'attaque des places a de plus efficace ; mais au moment de faire jouer ses machines, il voyait sans cesse de nouveaux appareils rendre leur action impuissante. Tantôt ses vaisseaux étaient défoncés, tantôt soulevés en l'air, tantôt renversés la quille en haut ; de sorte qu'il désespérait de l'entreprise, et voulait même y renoncer. Tout le monde a entendu parler de ces fameux miroirs ardents, magnifique application de la théorie de la lumière, au moyen desquels Archimède incendiait à distance les vaisseaux de Marcellus (1). Mais il ne put préserver de la trahison sa ville natale ; et l'ennemi l'avait déjà envahie, que, plongé encore dans ses calculs, il n'entendit même pas la voix du soldat romain qui venait l'inviter à se rendre auprès de Marcellus. Le guerrier brutal, se croyant insulté parce que le savant n'écoutait point ses paroles, lui donna la mort, l'année 212. Il était né vers 286.

(1) Les savants ont discuté gravement la question de savoir s'il était possible de faire un miroir capable d'incendier un vaisseau. Buffon parut résoudre le problème à l'aide de l'expérience. Il fit construire un miroir formé de cent vingt-huit fragments de glace assemblés de manière à former une surface où tous les rayons solaires se trouvassent réunis au centre comme dans le foyer d'une lentille. Il mit le feu avec cet appareil à une grosse planche de sapin à la distance de cent cinquante pieds, au mois d'avril, à une heure après midi. Le nombre des petits miroirs fut ensuite augmenté jusqu'à deux cent vingt-quatre, et des vases d'argent furent fondus en six minutes à la distance de quarante-cinq pieds ; à deux cents pieds, on fit passer un bœuf, et il tomba sous l'ardeur qui le saisit. Le fait même étant démontré comme possible, est-il croyable que les vaisseaux des Romains soient restés dans l'immobilité nécessaire pour que le feu y prît ? Pourquoi, d'ailleurs, Archimède aurait-il eu recours à un pareil expédient, quand il aurait eu tant d'autres moyens pour incendier des bâtiments qui se seraient trouvés à la portée de ses réflecteurs ? Quand Buffon donna cette explication pratique des miroirs d'Archimède, il ne connaissait pas un passage d'Isidore de Milet qui, au temps de Justinien, écrivit περὶ παραδόξων μηχανημάτων. Dans un des quatre problèmes qui nous restent de cet ouvrage, Isidore se propose de construire une machine capable d'allumer, avec les rayons du soleil, une matière combustible hors de la portée du trait. Reconnaissant l'impossibilité d'obtenir ce résultat avec les miroirs concaves, il démontre qu'Archimède put brûler les vaisseaux de Marcellus, en réunissant plusieurs miroirs plats hexagones. Le passage auquel nous faisons allusion a été publié par Dupuy dans les *Mémoires de l'Académie*, etc., t. XLII ; Paris, 1774.

Les désastres de la Sicile, déchue alors pour toujours de son ancienne splendeur, ne laissèrent pas même survivre, chez elle, la pensée d'honorer le grand citoyen. La petite colonne avec la sphère et le cylindre, qui indiquait le coin de terre où reposaient les restes d'Archimède, gisait perdue au milieu de tombes vulgaires sous des ronces et des épines, quand Cicéron (1) vint en faire la recherche et la montrer aux Syracusains oublieux.

Parmi les mécaniciens on nous a transmis les noms de Moschion, qui aida Archimède dans la construction du vaisseau donné par Hiéron à Ptolémée ; de Diognète d'Abdère, ingénieur de l'hélépole de Démétrius ; de Timée, qui éleva le lit mortuaire de Denys de Sicile, comme Hiéronyme avait construit le char funèbre d'Alexandre ; de Ctésibius, qui fit la première pompe aspirante ; de Héron, inventeur du siphon et de la fontaine qui porte encore son nom.

Géométrie. L'école de Platon n'avait pas répudié le respect que professait le maître pour la géométrie, et ce fut de cette école que sortit Euclide. Euclide. Vingt siècles et tous les progrès faits dans la science n'ont diminué en rien le mérite de ses *Éléments*, tant les démonstrations en sont naturellement enchaînées. Il répondit à Ptolémée Soter, qui se plaignait de la difficulté de sa méthode : *Il n'y a pas de route à part pour les rois*. On a maintes fois adressé à Euclide, même parmi les modernes, le reproche d'être long, contourné, difficile pour les commençants, et l'on a proposé des moyens plus simples et plus aisés ; on a cherché aussi à corriger quelques-uns de ses théorèmes particuliers, comme sa doctrine des parallèles : mais ces tentatives n'ont produit rien de satisfaisant.

Les deux derniers livres d'Euclide ont été, au surplus, composés par Hypsicle, mathématicien du deuxième siècle ; peut-être aussi les traités sur l'optique et la catoptrique ne sont-ils pas de lui.

Les géomètres de l'antiquité, comme l'a bien remarqué Bossut, visaient à donner à leurs démonstrations la plus grande rigueur possible. Ils tiraient d'un petit nombre d'axiomes ou de propositions évidentes par elles-mêmes la preuve incontestable des vérités secondaires, sans employer les suppositions assez libres que les modernes admettent parfois pour simplifier les raison-

(1) Il dit d'Archimède, dans son orgueil romain : *Humilem homunculum a pulvere et radio excitabo*. Tuscul., V, 23.

nements et les conséquences. Celle qu'ils appellent *exhaustion* d'Archimède, et qui était l'une de leurs meilleures méthodes de démonstration, consistait à substituer à la courbe la considération auxiliaire d'un polygone inscrit ou circonscrit, pour s'élever ensuite jusqu'à la courbe elle-même. Ils démontraient l'inégalité de deux grandeurs, en établissant que la différence serait plus petite que toute grandeur apparente quelconque. C'est là sans doute l'idée génératrice de notre méthode infinitésimale ; mais c'est se tromper que de la croire équivalente ; car il ne restait aux anciens aucune méthode rationnelle et générale pour déterminer ces limites, où le plus souvent gît la difficulté principale de la question. Ils n'allaient pas non plus aux solutions à l'aide de ces règles abstraites et invariables qui, appliquées uniformément, guident avec certitude à la connaissance cherchée, comme le fait notre analyse transcendantale.

Apollonius de Perga.

Si Euclide ne fit qu'ordonner la géométrie des lignes, des surfaces et des volumes (1), et une partie de l'arithmétique, comme avait fait Aristote pour la logique, Apollonius de Perga, instruit à l'école d'Alexandrie sous les successeurs d'Euclide, enrichit ces sciences de magnifiques découvertes. Quelques fragments sont tout ce qui nous est parvenu de ses nombreux ouvrages. Mais le traité des *sections coniques* suffit pour le placer au rang des maîtres. Non content d'ordonner et de déduire, il inventa véritablement. Il parla le premier de l'ellipse et de l'hyperbole : on aperçoit même dans son cinquième livre une lueur de la théorie des évolutes (2), qui a grandi depuis Huygens (3).

(1) Nous nous permettons le mot *volume* au lieu de l'expression vulgairement reçue, mais très-inexacte, de *solide*. Une portion d'espace indéfini considéré comme aériforme ne serait pas un solide ; ce terme ne peut se concilier avec l'habitude que nous avons de supposer fréquemment vide l'intérieur des volumes, pour qu'ils soient pénétrés avec plus de facilité.

(2) Sorte de lignes courbes. — Newton honorait Huygens du nom de grand (*Summus-Hugenius*).

(3) On sait que les quatre premiers livres du traité d'Apollonius ayant été apportés à Rome, Regiomontano en fit une traduction latine qui ne fut pas publiée : mais celle de Ramus fut imprimée à Venise en 1537, et celle de Comandino en 1566. Comme on désespérait de retrouver les autres livres, Viviani eut l'idée d'y suppléer, en puisant dans différents auteurs qui avaient lu dans son entier l'ouvrage d'Apollonius, et il publia la *Divinatio in quintum librum Apollonii*. Vers le même temps Golio et Navio apportèrent à Rome une version arabe des V, VI et VII[e] livres ; puis Borelli découvrit un manuscrit dans la bibliothèque de Florence, et il se trouva que Viviani avait beaucoup approché de la vérité.

La série des découvertes géométriques de l'antiquité, représentées par Archimède, Euclide. Diophante et Apollonius, est close à ce dernier. On peut dire avec assurance que, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à lui, les mathématiques conquirent plus de terrain qu'elles n'avaient fait depuis l'instant où l'on avait commencé à les étudier. Nous ne saurions ici nous abstenir d'une réflexion douloureuse au sujet de la tendance trop habituelle de notre siècle à rechercher plutôt les applications que les vérités, et à demander, à propos d'une recherche quelconque, *A quoi cela servira-t-il?* Qui n'aperçoit là quelque chose de vulgaire et d'étroit, contraire à l'étendue de l'intelligence humaine, toujours avide de l'infini? Où en serait donc la science, si elle se fût arrêtée aux seules recherches d'une utilité pratique immédiate? Si nous consultons l'histoire, nous y voyons au contraire que les applications les plus importantes naquirent plus tard des doctrines établies dans un but purement scientifique et des explorations abstraites de la vérité, cette idole de l'esprit humain. Les recherches d'Archimède et d'Apollonius étaient tout à fait théoriques; et cependant, pour n'en citer qu'un exemple, leurs merveilleuses spéculations sur les sections coniques imprimèrent, après de longs siècles, un nouvel essor à l'astronomie (1); et, comme le dit Condorcet, le marin, préservé du naufrage par l'observation exacte des longitudes, doit la vie à une doctrine conçue deux mille ans auparavant par des hommes de génie adonnés uniquement à des spéculations géométriques. Combien les sciences apparaissent-elles insignifiantes, quand on s'arrête aux faits, aux simples faits, sans s'élever jusqu'aux idées!

Astronomie. La géométrie ne tarda pas à favoriser les progrès de l'astro-

(1) Nous devons toutefois nous expliquer. La découverte fondamentale de Képler, que l'ellipse est la courbe décrite par les planètes, n'aurait pas été possible tant que l'ellipse aurait été uniquement considérée comme la section oblique d'un cône circulaire : on ne pouvait non plus employer directement la propriété la plus usuelle de l'ellipse, à savoir que la somme des distances de tous ses points, à partir de deux points fixes, est toujours constante. Le seul caractère susceptible d'être vérifié immédiatement dans le ciel, et qui peut admettre une interprétation astronomique, était celui que l'on tire du rapport entre la longueur des distances des feux et leur distance. Pour que Képler pût donc passer ainsi de l'abstrait au concret, en choisissant parmi les caractères divers celui qui pouvait se vérifier plus facilement par les orbites des planètes, il fallait que les géomètres grecs eussent étudié la génération et le propriétés des sections sous leurs aspects les plus divers.

nomie et de la géographie. La première fut réduite en système dans les écoles d'Alexandrie, où l'on put tirer parti des observations des Chaldéens, bien qu'il faille mettre au rang des fables l'assertion que Callisthène rapporta de la Chaldée des observations remontant à des milliers d'années. Aristylle et Timocharis furent les premiers, dans l'école d'Alexandrie, à diriger leurs études vers l'astronomie, en cherchant à déterminer la position des étoiles dans le ciel. Aristarque de Samos étendit les limites de la création lorsqu'il trouva, à l'aide d'une méthode graphique, à quelle distance de la lune et de la terre est placé le soleil, en mesurant le triangle formé par ces trois astres. Nous ne pouvons observer directement dans un semblable triangle que l'angle par rapport à la terre, tandis qu'il en faudrait connaître au moins deux. Cependant lorsque la lune entre dans son premier et dans son dernier quartier, cet autre angle est déjà évalué par sa nature, puisqu'il est nécessairement droit. Il suffit donc d'observer la distance angulaire de la lune et du soleil au moment précis de la quadrature, et la sécante de cet angle nous représentera le rapport entre la distance solaire et la distance lunaire. Cette méthode, qui est des plus ingénieuses, ne conduit pourtant pas à la précision, attendu l'impossibilité de saisir l'instant précis de la dichotomie et la grande différence produite par une erreur, même légère, sur le résultat final, puisque l'angle avec la terre est presque droit. En effet, Aristarque évalua que le soleil était, par rapport à nous, dix-neuf ou vingt fois plus éloigné que la lune ; ce qui est à peine un vingtième de la vérité (1). Aristarque.

Il voulut en outre déterminer le diamètre du soleil, qu'il trouva être de la sept cent vingtième partie du cercle qu'il décrit ; il soutint aussi l'opinion pythagoricienne du mouvement de la terre ; mais il fut combattu par Zénon et par Aristote, et le stoïcien Cléanthe lui fit un crime d'avoir troublé le repos de Vesta. Autolycus composa deux ouvrages sur la sphère et sur les divers phénomènes des étoiles fixes. Euclide, l'auteur des *Éléments*, chercha le premier à expliquer géométriquement les phénomènes des différentes inclinaisons de la sphère.

Hipparque laissa derrière lui tous ses prédécesseurs : né en Bithynie vers 190, élevé à Rhodes, il vécut à Alexandrie, où il mourut vers l'année 125. Hipparque

(1) On sait que HALLEY, par l'observation des passages de Mercure et de

L'ensemble des observations que les Chaldéens, les Indiens, les Égyptiens avaient faites sur le cours des astres, en partant de notions très-élevées, mystérieusement acquises, s'était prodigieusement accru : il devait en être naturellement ainsi dans des colléges sacerdotaux, où l'on travaillait de concert, et où toutes les connaissances acquises étaient conservées et transmises pour servir à la postérité. Les Grecs, au contraire, étudiaient isolément; et s'ils ne pouvaient espérer de faire ainsi de grandes conquêtes, ils gardaient plus d'indépendance et de liberté de discussion. Aussi un Grec put-il faire ce qui n'avait jamais été tenté, c'est-à-dire embrasser dans un seul cadre général et métaphysique les vérités découvertes jusque-là, et les réunir entre elles de manière à ce qu'elles cessassent d'être l'érudition des événements déjà vérifiés, et devinssent un guide sûr pour *prévoir* les faits; but de toute science véritable. C'est là ce que fit Hipparque en mettant à profit les connaissances précédemment amassées, et en repoussant toute opinion arbitraire.

Pour peu qu'on réfléchisse à ces découvertes, on pourra difficilement concevoir que soixante années de la vie d'un homme aient pu y suffire, surtout dans une science comme l'astronomie, où le génie créateur ne peut marcher à pas de géant, mais doit sans cesse procéder par le calcul et par l'expérience. Il faut pourtant rabattre de l'admiration enthousiaste de certains savants qui feraient de cet Hipparque plus qu'un homme (1), pour le considérer, non comme l'inventeur, mais seulement comme le propagateur d'un grand nombre de vérités dont on lui attribue la découverte. Il n'en a pas moins le très-grand mérite d'avoir rassemblé des notions éparses pour faire une science, et d'avoir rattaché aux lois géométriques le phénomène général du mouvement diurne.

Il vérifia donc l'obliquité de l'écliptique, et il vit la nécessité de répartir les différences sur un plus grand nombre d'années. Quand il s'aperçut que le soleil demeurait plus de temps dans la partie boréale de l'écliptique que dans la partie australe, il en attribua la cause à ce que la terre ne se trouvait pas au centre du cercle qu'il décrit autour d'elle; hypothèse voisine de

Vénus au-dessus du soleil, parvint à trouver que ce dernier est quatre cents fois plus loin de nous que la lune.

(1) L'admiration de Delambre peut avoir pour contre-poids la critique sévère de J. B. P. Marcoz, *Astronomie solaire d'Hipparque*; Paris, 1828.

la vérité, et qui lui servit de point de départ pour dresser ses tableaux presque exacts des mouvements du soleil ; de sorte que ses observations pour déterminer l'équinoxe fournirent à Lalande les éléments de ses calculs pour fixer l'année tropicale à 365 jours 5ᵉ 48′ 48″. Il proclama la précession des équinoxes, c'est-à-dire le mouvement général des astres, qui, sans altération de leur position relative, s'avancent d'occident en orient; découverte, sans laquelle il ne serait plus possible de retrouver dans le ciel les étoiles observées nombre de siècles auparavant. Il trouva aussi le calcul de la parallaxe, dont il fit usage pour mesurer la distance de la terre au soleil et à la lune; il précisa le nœud, l'apogée, l'équation du centre et l'inclinaison de l'orbite de la lune.

L'apparition inattendue d'une grande étoile inspira à Hipparque l'idée de composer un catalogue d'étoiles, où il en inscrivit beaucoup, en donnant leurs positions relatives et leurs configurations par groupes : il en compta bien cent huit, en déterminant leur situation au moyen de l'ascension droite et de la déclinaison. Puis, comparant la longitude de ces mêmes étoiles avec la longitude observée un siècle auparavant par Aristylle et Timocharis, et trouvant qu'elles avaient avancé, il évalua à 48″ par année leur progression en longitude.

Il n'avait cependant à sa disposition que des instruments grossiers (1). Mais si nous réfléchissons que la renaissance de l'astronomie date d'une époque où les instruments de précision n'étaient pas encore introduits; qu'il n'est pas un particulier qui ne veuille aujourd'hui avoir une lunette meilleure que celle de Galilée, conservée religieusement au musée de Florence; que Tycho-Brahé accomplit ses ingénieuses observations avec les seuls moyens matériels des Grecs; que Képler n'en eut pas d'autres pour déterminer les lois astronomiques; que la gravitation a été trouvée presque sans instruments de mesurage; nous reconnaîtrons que l'astronomie a été conduite à ses découvertes fondamentales par la géométrie, et depuis Galilée par la dynamique rationnelle. Le mérite d'Hipparque, qui inventa la trigonométrie linéaire et sphérique des anciens, n'en doit apparaître que plus grand.

(1) Si le génie inventif des Grecs ne s'appliqua pas à les perfectionner, la cause en est peut-être à ce qu'ils ignoraient les méthodes pour calculer les réfractions et les parallaxes. Les instruments même les plus parfaits auraient encore donné à leurs mesures angulaires une erreur habituelle de deux ou trois degrés.

Pour déterminer la position des étoiles, il fit passer certains cercles parallèles de l'orient à l'occident, et d'autres du nord au midi, qui se croisent aux deux pôles; parallèles et méridiens qui servent à déterminer la longitude et la latitude. Que les esprits étroits, qui voudraient arrêter tout développement grandiose dans les sciences en demandant une application immédiate, se rappellent ici de nouveau que, grâce à cette découverte d'Hipparque, perfectionnée depuis par les sublimes spéculations des géomètres sur la mécanique céleste, sans qu'ils y aient ajouté pourtant rien d'essentiel, le navigateur put calculer infailliblement (1) sa position au milieu des mers.

Géographie. Cette méthode transportée du ciel à la terre aida extrêmement aux progrès de la géographie. Déjà Pythéas de Marseille avait cherché à fixer la latitude de sa patrie, en observant la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été, au moyen d'un gnomon très-élevé (2) : il avait compris que plus on exhausse cet ancien instrument d'observation, plus on diminue l'incertitude produite par la pénombre (3). Ératosthène, après lui, prit l'astronomie pour base des recherches géographiques. Cet homme, dont le savoir était encyclopédique, avait dirigé ses études vers la poésie, la chronologie, la philosophie, la grammaire, les mathématiques, et quand Ptolémée Évergète lui confia la direction de la bibliothèque d'Alexandrie, il obtint de lui les armilles avec lesquelles il entreprit d'évaluer l'obliquité de l'écliptique.

Ératosthène.

Mais ce qui l'immortalise, ce fut d'avoir mesuré la circonférence de la terre. On put observer, à la naissance de l'astronomie mathématique, que, dans le spectacle général du mouvement diurne, qui varie selon les lieux, la hauteur du pôle sur chaque horizon était proportionnée à la longueur du chemin parcouru le long d'un même méridien; caractère évident de la sphère, à laquelle seule il est propre. En mesurant donc la longueur effective d'une portion de méridien quelconque, on obtiendra la circonférence entière. Tel est le raisonnement que

(1) Sauf une erreur de deux ou trois lieues au plus de longitude dans les mers équatoriales.

(2) MONTUCLA, *Histoire des mathématiques*, pag. 1, liv. III, § 52.

(3) Les anciens connaissaient l'hémisphère creux de BÉROSE, qui appliquait le gnomon au double usage auquel il est propre, c'est-à-dire à mesurer le temps et la distance angulaire du soleil au zénith. DOMIN. CASSINI fut le dernier astronome qui se servit des procédés gnomoniques pour la théorie du soleil. On ne les emploie aujourd'hui que pour décrire les méridiennes.

fit Ératosthène. Quel que fût son point de départ, il supposa que Syène en Éthiopie était sous le même méridien qu'Alexandrie (1) ; et sachant qu'au solstice d'été le soleil donnait au fond d'un puits à Syène, et que les corps n'y projetaient point d'ombre dans une circonférence de cent cinquante stades, il en conclut que ce lieu se trouvait précisément sous le tropique. Il fit son observation le même jour à Alexandrie, et il trouva que l'arc céleste compris entre ces deux villes était de $\frac{1}{50}$ de la circonférence entière du globe (2). Il ne tint compte dans cette mesure ni des déviations de chemin, ni des hauteurs comparées des deux localités au-dessus du niveau de la mer. Il s'aperçut aussi qu'en sortant du détroit de Cadix on pourrait, en suivant le même parallèle, naviguer jusque dans l'Inde pour rencontrer de nouvelles terres : pressentiment conforme à celui qui révéla le nouveau monde à Christophe Colomb.

La géographie avait eu à profiter, pratiquement, des expéditions d'Alexandre et de celles de ses successeurs, bien qu'elles eussent surtout pour objet de trouver de l'or et d'établir des relations de commerce. Le tour de l'Arabie par mer, que ne put mener à fin la flotte d'Alexandre, fut accompli sous les Lagides. Ptolémée Philadelphe chargea Timosthène de visiter et de décrire les rivages de la mer Rouge, où il établit ensuite beaucoup de points de relâche, afin de faciliter les relations de commerce, et pour la commodité de ceux qu'il envoyait à la pêche des topazes et à la chasse des éléphants. Les principales stations furent Ptolémaïs, Épithère, Adulis, Philothère, Arsinoé, Bérénice. Une fois arrivées dans ces ports, les marchandises de l'Inde étaient portées à Coptos par un chemin ouvert à cet effet, Voyages.

(1) La différence est de plus d'un degré à l'est. Il fit de même erreur en plaçant sous le même méridien Méroé, Rhodes, Byzance et le Borysthène, et sous le même parallèle Rhodes, les détroits de Gibraltar et de Sicile, le cap Sunium, le golfe d'Issus.

(2) Les anciens nous ont transmis diverses mesures de la terre. Eudoxe de Cnide évalue sa circonférence à 400,000 stades ; Archimède et Cléomède, à 300,000 ; Hermès ou les Égyptiens, à 360,000 ; Possidonius, à 240,000, ou, selon d'autres témoignages, à 180,000. Il en est qui l'ont estimée de 216,000, 270,000, 225,000 stades. Ératosthène, Hipparque et Strabon lui ont donné de 250,000 à 252,000 stades. Ces différences proviennent en partie de la différente unité de mesure, en partie de l'imperfection des instruments employés. Au surplus, c'est encore un problème de savoir par qui, quand et comment un arc du méridien a été mesuré par les anciens avec la double opération astronomique et géodésique. Ératosthène ne fit que la dernière ; Possidonius n'eut recours à aucune des deux.

et elles descendaient de là le Nil jusqu'à Alexandrie, où la Méditerranée les attendait. Comme on ne connaissait pas alors les vents périodiques, les flottes des Ptolémées ne parvinrent en côtoyant que jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Aussi de grands géographes, et Ptolémée lui-même, ne pouvaient-ils se persuader que l'Atlantique communiquât avec les Indes. Le principal commerce de l'Égypte se faisait sur les côtes de l'Éthiopie, de l'Adel moderne, et dans les ports de l'Arabie Heureuse, tandis que les caravanes continuaient à gagner l'Inde septentrionale par le nord de la Perse et de la Bactriane.

Selon Possidonius, un certain Euxode de Cyzique, chargé par sa ville natale de porter des offrandes aux jeux de Corinthe, se rendit en Égypte lorsqu'y régnait Évergète II. Il s'entretint avec le roi et ses ministres de la navigation du Nil, notamment dans sa partie supérieure, attendu qu'il aimait extrêmement à connaître les circonstances particulières de chaque pays. Le hasard voulut que, sur ces entrefaites, les gardes-côtes du golfe Arabique amenassent au roi un Indien, qu'ils avaient trouvé, disaient-ils, seul et mourant sur un navire; mais ils ne savaient qui il était ni d'où il venait, attendu qu'ils ne comprenaient pas son langage. Le roi fit enseigner à cet homme la langue grecque; et alors il raconta qu'étant parti de l'Inde en naviguant en ligne droite, il s'était égaré, et qu'après avoir vu mourir ses compagnons de faim, il était arrivé là où on l'avait rencontré. Il offrit de montrer le chemin de son pays à ceux que le roi voudrait envoyer avec lui. Eudoxe fut du nombre. Il s'embarqua avec différents dons, et rapporta des aromates et des pierres précieuses. Il y en avait, disait-il, beaucoup d'autres dans cette contrée, où les fleuves les roulaient avec les cailloux; on en tirait aussi de la terre, où elles se forment par la concrétion des eaux, comme les cristaux ailleurs. Eudoxe fut trompé dans ses espérances, car le roi lui enleva tout ce qu'il avait apporté sur son vaisseau. Après la mort d'Évergète, Cléopâtre sa veuve, qui lui succéda, envoya de nouveau Eudoxe aux mêmes lieux. Il avait fait cette fois des préparatifs considérables. Poussé par les vents sur les côtes d'Éthiopie, il y aborda, se concilia la bienveillance des habitants en leur donnant du blé, du vin et des figues sèches, dont ils manquaient; et il en obtint, en échange, de l'eau et des guides pour son voyage. Il prit note de quelques mots de leur langue, et trouva sur le rivage une proue sur laquelle était sculptée la figure

d'un cheval. Et comme on lui dit qu'elle était le débris d'un bâtiment venu de l'occident, il la prit avec lui, et revint sain et sauf en Égypte.

Le fils de Cléopâtre lui avait succédé, et Eudoxe fut de nouveau dépouillé, parce qu'on le soupçonnait de s'être approprié beaucoup de choses. La proue qu'il avait exposée dans le marché public, et fait voir à des gens de mer, devait, à leur avis, avoir appartenu à un bâtiment gaditain; attendu que si les marchands de Gadès font usage de navires très-forts, les moins riches se servent de petits bâtiments qu'ils appellent *chevaux*, à cause de la figure que porte la proue. C'est avec ces embarcations qu'ils vont pêcher sur les côtes de la Maurusie ou Mauritanie, et s'avancent jusqu'au fleuve Lixus. Quelques marins prétendirent reconnaître cette proue pour celle de l'un des navires qui avaient tenté de dépasser le Lixus, et qui n'étaient pas revenus.

Eudoxe conclut de tout cela qu'il était possible de faire par mer le tour de la Libye (l'Afrique). De retour dans sa patrie, il chargea sur un navire tout ce qu'il possédait, aborda à Dicéarchie (près de Naples), puis à Marseille; et, après avoir touché à toutes les places intermédiaires, il atteignit Gadès, en divulguant partout son projet. Ayant obtenu quelque assistance dans cette ville, et équipé un gros bâtiment avec deux canots à l'usage des pirates, il y embarqua de jeunes esclaves, instruits les uns en musique et en médecine, les autres en différents métiers; puis il se dirigea avec eux vers l'Inde, poussé par des brises continuelles. Mais ses compagnons, fatigués de la longueur de la navigation, l'obligèrent d'aborder où le portait le vent, quoiqu'on eût à craindre des résultats funestes du flux et du reflux. En effet, le navire échoua, mais non tout à coup; de sorte qu'on put, avant qu'il se brisât, porter à terre les marchandises et même une grande partie des bois du bâtiment, que l'on employa à en construire un autre dans le genre de ceux à cinquante rames. Eudoxe remit alors à la voile, et arriva chez des peuples parlant un langage semblable à celui dont nous avons dit qu'il avait noté quelques mots. Il pensa, lorsqu'il s'en aperçut, que ces gens étaient de la nation des Éthiopiens et semblables aux habitants du royaume de Bocchus (Fez). Renonçant donc au projet de naviguer vers l'Inde, il revint en arrière, et aperçut en route une île abondante en eau et en ombrages. Arrivé heureusement en Maurusie, il vendit son navire, et se rendit par

terre près de Bocchus, à qui il voulut persuader d'expédier un vaisseau dans ces parages; mais ce prince en fut détourné par ceux qui l'entouraient. Ils lui firent observer qu'il était à craindre qu'une pareille expédition ne frayât la route à une invasion d'étrangers. Comme Eudoxe fut informé qu'il serait en apparence chargé de cette expédition, dont le but réel était de l'abandonner dans une île déserte, il s'enfuit dans la province romaine voisine de la Mauritanie, et de là il se rendit en Espagne. Il y équipa de nouveau un bâtiment à quille plate et un autre navire long à cinquante rames : le premier, propre à naviguer en haute mer; le second, près de la côte. Ayant pris avec lui des instruments agricoles, des semences, et des gens habiles à construire des maisons, il partit pour entreprendre le même périple qu'auparavant, son intention étant de passer l'hiver dans l'île qu'il avait reconnue dans son précédent voyage, d'y semer, au cas où sa navigation se prolongerait trop, et, après avoir moissonné, de se remettre en route pour accomplir sa circumnavigation. Tel est le récit littéral de Possidonius, qui ajoute : « Les habitants de Gadès et de l'Ibérie sauront sans « doute ce qui sera advenu d'Eudoxe (1). »

Nous avons voulu rapporter en entier ce document, parce qu'il est beau de voir, dans la simple relation de cet étonnant voyage, le hardi et prudent navigateur préoccupé comme Colomb d'une grande pensée, lutter comme lui contre les préjugés du siècle, l'injustice des rois, l'indifférence des hommes et les obstacles de la nature.

Polybe, expédié par Scipion hors du détroit de Gadès pour dévaster les possessions de Carthage abattue, parvint jusqu'à la côte de Guinée, mais sur les traces d'Hannon. Il est à regretter que sa relation soit perdue, sauf le peu que nous en a conservé Pline (2); car ce philosophe guerrier y avait peut-être noté ce qui a été négligé dans tous les autres périples, les mœurs, les caractères, les traditions des nations qu'il avait visitées.

Histoire naturelle.

Les voyages durent fournir de nouveaux matériaux à l'histoire naturelle, dans un temps surtout où l'attention s'était reportée sur les corps, sur la matière, après s'être dirigée tout entière sur l'esprit humain dans le siècle précédent. Théophraste, auteur de l'histoire des plantes, réunit à la hauteur de vues qui est le caractère de l'intelligence des Grecs une qualité très-

Théophraste.

(1) Voy. STRABON, p. 98 et suiv.
(2) Liv. V, 1, 8.

rare chez eux, l'esprit d'observation ; et il aurait beaucoup plus de réputation s'il n'eût été éclipsé par Aristote. Il fonda dans Athènes, avec l'assistance de Démétrius de Phalère, un jardin de plantes exotiques ; mais, isolées et hors du sol natal, elles ne fournissaient pas à ses descriptions le coloris nécessaire ; ce qui est d'autant plus fâcheux que Théophraste manquait d'imagination. Il est moins heureux encore quand il se fie aux yeux d'autrui, ce qui lui arrive souvent. Hippocrate avait remarqué l'influence des lieux sur l'homme, et Aristote sur les bêtes ; Théophraste l'observa sur les plantes, et il démontra que le cyprès prospérait en Crète, la centaurée dans l'Élide, le cèdre sur le Liban, le sorbier en Arcadie, la marjolaine sur les bords du Nil, le peuplier sur les rives de l'Achéron, l'olivier sur celles de l'Asprée, le tamarin près du Méandre, le térébinthe dans les champs de Damas, le palmier dans les plaines de Babylone, le chêne dans l'île de Chypre ; il constata que le pin de Macédoine l'emporte en beauté sur tous les autres, que le palmier devient stérile en Grèce, que les arbres gardent longtemps leur verdure en Égypte, que le figuier et la vigne ne perdent jamais leurs feuilles près d'Éléphantine (1).

Sur les cent vingt mille espèces d'herbes et d'arbres que nous connaissons aujourd'hui, Théophraste en décrit à peine cinq cents ; mais il a enrichi de découvertes importantes la physiologie végétale. Il parla le premier avec fondement de la diversité du sexe dans les végétaux ; et, dans son Traité sur la cause de la végétation, il examina les organes de la nutrition et de la reproduction, en les comparant à ceux des animaux.

Dioscoride fut, en fait de botanique, la principale autorité de Pline, et ce sont ses ouvrages qui ont servi de point de départ aux Arabes pendant le moyen âge.

La zoologie put s'aider des grandes collections des Ptolémées, quoiqu'elles eussent été faites dans un simple intérêt de curiosité, et qu'elles réunissent principalement ce qui était rare ou monstrueux. Un roi d'Égypte composa même un ouvrage sur les animaux : ainsi le dernier roi de Sicile avait rédigé un traité d'agriculture, loué par Varron et par Columelle ; le dernier roi de Pergame, Attale Philométor, s'adonna à la culture d'un grand nombre de plantes, dans un intérêt scientifique ; Archélaüs, roi de Cappadoce, écrivit sur les pierres, et Mithridate,

(1) THÉOPHRASTE, *Hist. des plantes*, liv. V et VI.

roi de Pont, sur les poisons; il composa de plus un antidote fameux, dans lequel entraient cinquante-quatre ingrédients.

Minéralogie. La minéralogie était encore moins avancée que les autres sciences : le premier ouvrage où il en fut question, le livre de Théophraste, est fait sans système scientifique; l'auteur cependant cherche à expliquer la formation des minéraux par l'eau et par la terre.

Médecine. Tous les animaux et les végétaux provenant de l'Inde et de l'Éthiopie furent d'un grand secours à la médecine, et l'école d'Hippocrate fut continuée par des médecins illustres, fidèles au dogmatisme. Bien que les Ptolémées permissent la dissection des cadavres humains, Hérophile de Chalcédoine excita une telle horreur, qu'on alla jusqu'à lui imputer d'avoir ouvert des malfaiteurs lorsqu'ils vivaient encore, comme on le dit plus tard de Vésale et de Mondino, les restaurateurs de la médecine moderne. Déjà Praxagore de Cos avait distingué les veines des artères; mais Hérophile porta l'anatomie plus avant que tous les autres, à tel point qu'il a été traité d'infaillible par Fallope: il reconnut dans les nerfs les organes de la sensation, et dans le cerveau leur foyer commun. Il analysa l'œil, et en abaissa la cataracte; il distingua les vaisseaux du mésentère allant au foie, de ceux qui se dirigent vers les glandes ou veines lactées, comme on les a appelées. C'est lui qui appliqua à une partie des intestins le nom de *duodenum;* il décrivit avec précision la choroïde, l'hyoïde et le foie, indiquant en quoi le dernier diffère chez l'homme et chez la bête. Il semble qu'il ait reconnu la relation existant entre la pulsation de l'artère et la respiration. Enfin il fut l'inventeur de l'anatomie pathologique (1), et pourtant il se livrait dans la pratique à un empirisme aveugle.

Érasistrate de Céos, chef d'une autre école, apporta de nouvelles lumières à l'anatomie, surtout en ce qui concerne le lait et les fonctions du cerveau et des nerfs, en distinguant ceux qui servent aux sensations de ceux qui produisent les mouvements musculaires. Il démontra les fonctions de la trachée-artère, des oreillettes du cœur, et indiqua presque la circulation du sang; il soutint enfin que les aliments et les remèdes eux-mêmes opéraient diversement sur les différents individus. Il désapprouva dans la pratique les saignées et les purgations, se bornant à ordonner la diète, les vomitifs, les bains et l'exer-

(1) On conserve à la bibliothèque Ambroisienne de Milan un manuscrit d'Hérophile sur les Aphorismes d'Hippocrate.

cice. Il est célèbre pour avoir guéri Antiochus, fils du roi de Syrie, en s'apercevant, par l'altération de son pouls, qu'il était épris de Stratonice sa belle-mère. Il se présenta devant le roi, et lui dit qu'il avait découvert la cause de la maladie du prince et le remède nécessaire; mais que le dernier n'était pas possible. — *Qu'y a-t-il d'impossible pour sauver mon fils?* reprit le roi. — *C'est qu'il est épris de ma femme,* repartit le médecin. — *Eh bien! cède-la-lui : peux-tu faire moins pour t'assurer la faveur du souverain?* Érasistrate, feignant de s'en soucier peu, ajouta : *Vous-même qui êtes père, lui céderiez-vous la vôtre?* Quand le roi eut répondu affirmativement, Érasistrate lui déclara la vérité, et le roi, pris au mot, accorda sans hésitation à son fils l'objet de ses désirs. Ce n'est pas le moindre mérite de la médecine que de rechercher les causes morales du mal, et d'y apporter le remède qui peut le guérir (1).

Nous croyons inutile d'énumérer ses erreurs, non plus que celles des autres, puisqu'elles ne contribuèrent pas aux progrès de la médecine. Les disciples d'Érasistrate formèrent dans Alexandrie une école très-accréditée, qui s'étendit dans l'Asie Mineure. Mais de même que la littérature fut viciée par les commentateurs d'Homère, la médecine le fut par ceux d'Hippocrate, à qui l'on attribua des traités qui sont évidemment d'une autre main. Et comme les poëtes composaient des épigrammes de formes symétriques, les chirurgiens disposaient leurs bandages en dessins dont le mérite consistait à offrir les combinaisons les plus compliquées. Cependant la médecine, divisée alors en pharmaceutique, diététique et chirurgicale, fit, grâce à cette classification, plus de progrès dans chaque partie : ainsi Ammonius inventa un instrument pour briser la pierre dans la vessie (2), devançant de bien loin l'admirable lithotritie de nos jours.

Philinus de Cos et Sérapion, ennuyés des divisions absolues des dogmatiques, fondèrent une école empirique, qui, excluant tout à fait la théorie, l'anatomie et la psychologie, étudiait uniquement les symptômes, opposait au raisonnement l'observation, l'histoire et la substitution des choses semblables. Comme il arrive à ceux qu'anime l'esprit de parti, ils ne cherchaient plus de bonne foi la vérité, à laquelle l'expérience aurait pu

(1) Voy. VALÈRE-MAXIME, V, 7, 1; PLUTARQUE, *Vie de Démétrius*, 43.
(2) CELSE, VII, 26, 2; SPRENGEL, *Beyträge zur Geschichte der Medicin*, I, 465.

les conduire ; mais ils soutenaient des thèses étranges, insinuant que le sophisme et l'empirisme sont nécessaires dans la science. Cela ne les empêchait pas au surplus de se trouver, le plus souvent, dans la pratique, d'accord avec leurs antagonistes sur les moyens curatifs, résultat qui corrige fréquemment les désastreuses dissidences d'opinions.

D'autres philosophes considéraient, à la même époque, sous un aspect différent les merveilles de l'économie animale : ainsi Zénon voulait que l'on cherchât les rapports existant entre la nature de l'homme et celle de l'univers (1).

Musique. Les fêtes qui animaient la cour des Ptolémées firent aussi cultiver la musique : ce n'était plus toutefois le libre épanchement du sentiment de l'homme inspiré par l'amour de la patrie, ou du sentiment religieux tel qu'il s'exhalait sur les collines de Sion ou dans les solennités d'Olympie, mais un art et une combinaison de nombres et d'harmonies. On chercha, pour chanter le *Pæan* aux rois déifiés, une musique plus bruyante, où les instruments et les accompagnements compliqués dominassent les voix : on commença même à séparer la musique instrumentale de la musique vocale, et Aristonique d'Argos fut le premier qui joua de la cithare sans chanter. D'habiles fabricants d'instruments se formèrent sous les Ptolémées. La mode adopta alors le *trigonon* phrygien, que les Romains connurent plus tard à Alexandrie ; et, sous le règne d'Évergète, Ctésibius de Pamphylie inventa l'orgue hydraulique.

Nous nous sommes arrêté avec intérêt sur l'examen des sciences à cette époque, parce qu'elles furent redevables aux Lagides d'autant de progrès qu'aux Athéniens eux-mêmes ; et aussi parce que l'état de la culture intellectuelle, sous leur domination, marque le point extrême où arrivèrent les anciens, les Romains n'y ayant que peu ou point ajouté. Mais en Égypte même les institutions sacerdotales, promptes à reprendre vigueur au détriment du libre développement de l'esprit, donnèrent au Musée, à la Bibliothèque, aux Écoles, un aspect collégial, une teinte mystérieuse ; et l'inclination naturelle des Égyptiens pour le merveilleux venant à se mêler aux sciences, elles furent détournées du chemin où elles s'étaient d'abord engagées avec succès.

(1) CICÉRON, *de Finibus*, III, 12.

CHAPITRE XIX.

PHILOSOPHIE.

Il nous reste à examiner quel était en ce moment l'état de la philosophie; mais qu'on ne s'attende plus à voir figurer ici des noms comme ceux de Socrate, de Platon et d'Aristote. Cette science eût assumé sans doute une noble tâche, si, au milieu des générations se courbant sous les coups de la force ou prosternées lâchement aux pieds de tyrans déifiés, elle eût entrepris de ranimer dans le cœur de l'homme le sentiment de sa propre dignité, et en élevant ses regards vers le ciel, de lui faire reprendre une attitude digne de lui. Mais, découragée et sans foi dans l'avenir, celle que le fils de Sophronisque avait appelée du ciel sur la terre se rendait complice des lâchetés des sujets, de la tyrannie des oppresseurs, de la corruption de tous.

Nous avons vu des philosophes s'appliquer à étouffer dans le cœur d'Alexandre les remords qu'y avaient éveillés ses premières iniquités, puis se métamorphoser en courtisans et en satrapes pour exécuter ou pour prévenir ses désirs et ses ordres, qu'ils soient justes ou non. Ceux qui, salariés par les Lagides, vivaient dans le Musée, ou, suivant Timon (1), qu'on y engraissait comme des oiseaux dans une cage, avaient-ils autre chose à faire qu'à traiter des questions tellement oiseuses, tellement indifférentes, qu'elles n'eussent pas à troubler l'ombrageuse tranquillité du maître qui les nourrissait? Ceux qui se trouvaient disséminés en Syrie n'avaient guère envie de s'engager dans des discussions plus sérieuses; et pourtant Antiochus reprochait à son ministre Phanias de tolérer cette espèce de gens, ces corrupteurs de la jeunesse, dont il eût dû plutôt poursuivre les disciples, les faire flageller et les pendre (2). Dans le palais même de ce prince les doctrines épicuriennes étaient non-seulement pratiquées, mais professées par la courtisane Danaé. Condamnée par Laodice à être précipitée du haut d'un rocher, elle marcha intrépidement au supplice, en disant: *Je reconnais maintenant avec plus d'évidence encore qu'il n'y*

(1) ATHÉNÉE, I, 41.
(2) Id., XII, 68.

a point de dieux ; car je meurs pour avoir sauvé la vie à celui qui fut pour moi un époux, et Laodice triomphe, elle qui a assassiné le sien (1).

Tandis qu'Évhémère de Messénie, Diogène de Phrygie, Hippone, Diagoras, Sosie et les épicuriens niaient dans les écoles qu'il existât des dieux, le peuple, découragé par les désastres si nombreux dans le cours de ce siècle, ou dégradé sous la main du pouvoir, se livrait à la licence et à l'adulation, en chantant des *Pæans* à Démétrius et aux Ptolémées.

Platon, qui élève les esprits vers la région des idées, et les convie aux joies de la contemplation, ne pouvait plus avoir d'attrait pour un peuple perverti. Il s'arrangeait mieux d'Aristote, qui, portant l'attention sur le corps et sur la demeure de l'homme, ne trouble pas ses jouissances par des dogmes sévères. Aussi avons-nous vu ses disciples se signaler dans l'observation matérielle, mais rester sans aptitude aux appréciations morales. Théophraste, qui se tient au premier rang dans l'*étude des plantes*, se montre tout à fait superficiel dans la peinture des *caractères*. L'expérience, que ce siècle prit pour règle unique, fut encore une cause de décadence pour l'école de Platon. Les sectateurs de ce philosophe s'appelèrent *académiciens*, des jardins d'Académus, dans lesquels ils enseignaient. Il eut d'abord pour successeur son neveu Speusippe, puis Xénocrate, qui, non moins estimable par son esprit que par sa vertu, resta fidèle à la cause démocratique, et sut résister également à la colère et à la générosité des rois de Syrie. Polémon, Crantor, Cratès, suivirent cette école; mais déjà les doctrines du maître s'étaient altérées en se pliant, dans la morale, au bien-être des partisans d'Aristote et à la satisfaction habile de penchants égoïstes ; tout en conservant, dans la théorie, le dogmatisme, l'école s'en écartait en plusieurs points : il paraît que Xénocrate lui-même, non content des facultés intellectuelles, plaça le jugement partie en elles, partie dans le sens corporel, selon que les choses sur lesquelles il avait à s'exercer étaient intellectuelles ou sensibles.

Nouvelle Académie. 318.

Après eux parut Arcésilas de Pitane en Éolie, le plus éloquent philosophe de son temps : bon mathématicien, logicien subtil, il appliqua la pénétration de son esprit à trouver le côté faible des diverses philosophies, qu'il connaissait toutes parfai-

(1) ATHÉNÉE, XIII, 64.

tement. Il entreprit de réformer le système de Socrate, non pour déraciner l'erreur et faire triompher la vérité, selon le vœu du maître de Platon, mais en introduisant un scepticisme plus hardi et plus savant que celui de Pyrrhon. Sa doctrine était qu'on ne peut décider de rien avec certitude ; qu'il était dès lors convenable pour la tranquillité de l'esprit, but de la philosophie, de n'applaudir à rien, l'assentiment absolu étant un mal. Il combattait puissamment, avec tout le prestige de l'éloquence et toute la vigueur de la dialectique, les stoïciens, qu'il ne condamnait pourtant pas, car son scepticisme lui inspirait une rare tolérance. Tandis que Pyrrhon admettait le principe controversé, au moins comme apparence, lui soutenait qu'on ne peut acquérir sur rien une conviction intime : si le sage applaudit à une idée, il croit ; or croire n'est le propre que des fous ; le sage doit donc se garder de donner son approbation à rien. Ses disciples refusaient d'ajouter foi à quoi que ce fût, à moins qu'il ne l'eût affirmé ; singulier éloge qui était un démenti des doctrines du maître et un outrage au siècle.

Le plus illustre parmi eux fut Carnéade : la vérité, selon lui, Carnéade. 215-130.
n'avait point un caractère indélébile qui la fît reconnaître, les sensations qui fournissent la matière des connaissances étant trompeuses. Il enseignait donc que, s'il existe une vérité absolue, elle est en dehors des limites de l'intelligence humaine, et que l'homme ne peut la concevoir ; que dès lors nos pensées et nos actions se fondent uniquement sur la vraisemblance.

La lutte entre lui et Chrysippe excita plus d'intérêt qu'un événement politique. Ce dernier soutenait le stoïcisme à l'aide des mêmes armes qu'employait contre lui la nouvelle Académie, la dialectique et l'éloquence. Mais Carnéade lui demandait : *Un grain de blé est-il un monceau ? — Non ? — Et deux ? — Non. — Et trois ? — Non plus.* Il continuait ainsi, jusqu'à ce que son adversaire fût amené au point de déclarer que les grains étaient en assez grand nombre pour faire un monceau (1) : il concluait alors que les idées relatives sont vides de sens, puisqu'on ne peut préciser la limite entre ce qui est grand ou petit, peu ou beaucoup, clair et obscur. Chrysippe ne savait que répondre à cet argument ; et, pour soutenir la réalité des idées et des connaissances objectives, il ne trouvait à mettre en avant que le sens commun. Aussi Carnéade triomphant se

(1) Monceau se dit en grec σωρός, ce qui fit donner le nom de *sorite* à ce mode d'argumentation.

raillait de lui, et en concluait de plus belle qu'en toute chose il était impossible de décider.

Il fut envoyé en ambassade à Rome avec le péripatéticien Critolaüs et le stoïcien Diogène, et voulut y faire preuve de sa prodigieuse facilité à soutenir le pour et le contre. Après avoir argumenté un jour en faveur de la justice, il parla contre elle le lendemain, et soutint que l'homme est, de sa nature, égoïste, inclination qui ne s'accorde pas avec la justice; il dit que le juste et l'injuste avaient toujours été synonymes d'utile et nuisible, le vulgaire traitant le plus souvent d'insensé celui qui fait à son propre préjudice une action juste; tandis que ceux qui pourvoient, même par des moyens iniques, à leur avantage particulier, passent d'ordinaire pour des gens sages. Caton le Censeur s'effaroucha de ces doctrines, et il fit décréter par le sénat que les trois ambassadeurs sortiraient immédiatement de Rome, pour que la morale publique n'eût pas à souffrir de leurs principes. Il ne parvint pas toutefois à arracher le mauvais
129. grain : le successeur de Carnéade, le Carthaginois Asdrubal, qui prit le nom de Clitomaque, et dédia deux de ses ouvrages au poëte Lucilius et au consul Censorinus (1), introduisit dans
100. Rome le scepticisme dogmatique, et vengea sa patrie de son maître.

Philon de Larisse, son disciple, démontra que la logique ne résout aucun problème de philosophie ou de mathématique, et sert à trouver seulement la conséquence légitime de certaines prémisses, ce qui ne lui donne qu'une valeur hypothétique. Ses convictions n'étaient pourtant pas profondes et exclusives, car
Mort en 80. il tendait à l'éclectisme, et se rapprocha des stoïciens, auxquels se réunit ensuite Antiochus d'Ascalon.

Péripatéticiens. Après Théophraste, le Lycée eut pour chef Straton de Lampsaque, qui identifiait la nature avec Dieu; tant les idées immorales avaient germé rapidement dans l'école d'Aristote. Dicéarque de Messine niait l'existence de l'âme. Le musicien Aristoxène disait, en empruntant le langage de son art, que l'âme est une espèce d'harmonie résultant d'une certaine combinaison d'éléments et de mouvements du corps. Quelques-uns s'adonnèrent aussi à la politique, et Antigone envoya aux Mégalopolitains un législateur péripatéticien, qui ne réussit pas mieux qu'un autre à apaiser leurs discordes. Mithridate confia

(1) CICÉRON, *Quæst. acad.*, II, 21, 22.

au sophiste Aristion, chef des péripatéticiens, le soin d'opprimer Athènes, qui fut réduite à voir dans Sylla un libérateur.

Ce fut avec Sylla que ces doctrines passèrent à Rome, mais celles des épicuriens y eurent plus de succès et nuisirent davantage. En posant comme base de la morale le bonheur, et, pour première condition de celui-ci, la tranquillité de l'âme, comment cette philosophie aurait-elle pu se concilier avec le soin des intérêts politiques, avec un patriotisme orageux, avec les affections domestiques elles-mêmes, source de tant de tourments? Aussi la doctrine d'Épicure causa un grand mal parmi les Grecs, que les malheurs de leur patrie dégoûtaient déjà des affaires publiques : Athéniens et Béotiens, lorsqu'ils auraient eu le plus besoin de pensées fortes et d'actions généreuses, se plongeaient dans les débauches de table, s'associant, non pour la défense commune, mais pour des réunions de plaisir, et léguant une partie de leurs biens pour subvenir à la dépense de banquets annuels. Les hommes d'État reconnurent qu'il était urgent de réprimer les épicuriens : Lysimaque les chassa de la Macédoine; les Messéniens décrétèrent leur bannissement; Rome les repoussa; Athènes elle-même finit par les expulser (1). Mais le torrent des mauvaises mœurs rendait les décrets inutiles; de tous côtés reparaissaient les épicuriens, aussi nombreux que puissants. Quelques-uns même parvinrent à la tyrannie, comme Lysias à Tarse; d'autres portèrent les railleries et l'assurance de l'impiété dans les palais et à la table des princes : ce fut à côté de Pyrrhus que Fabricius, entendant pour la première fois professer de pareils principes, souhaita que les ennemis de Rome eussent à s'y conformer toujours. Épicuriens.

Le pyrrhonisme trouva un vigoureux champion dans Sextus Empiricus, qui le perfectionna à l'aide de sa vaste érudition, et démontra qu'il pouvait s'appliquer à toutes les sciences, comme à tous les systèmes antérieurs. Nous avons de lui les *Hypotyposes ou institutions pyrrhoniennes*, et le livre *contre les Mathématiciens*. Ce dernier est précieux par la notice qu'il contient sur les sciences, telles qu'elles étaient de son temps, et dont il parle avec la loyale franchise d'un homme qui les a étudiées à fond. Les armes des sceptiques n'étaient pas dirigées seulement contre le dogmatisme théorique, mais encore contre la morale, dont ils minaient ainsi les fondements. Pyrrhoniens.

(1) Voy. ATHÉNÉE, V, 2; XII, 68; XIII, 92; XV, 95.

Stoïciens. Le sentiment moral se réfugia alors chez les stoïciens; encore plaçaient-ils le sage à une telle hauteur, que le commun des hommes désespérait d'atteindre jusque-là : la plupart ne les écoutaient donc qu'au moment où ils disaient à l'homme souffrant et malheureux, *Tue-toi!* Cependant les plus grands hommes de cette époque et de celle qui suivit professèrent le stoïcisme, séduits par la dignité d'âme qu'il encourageait, par la garantie qu'il donnait aux convictions. Il fut développé et porté à sa perfection, comme doctrine, par Cléanthe et par Chrysippe. Le premier, doué d'une belle âme et d'un noble caractère, travaillait la nuit pour gagner son pain, et pour aller dans la journée entendre les leçons de son maître. Devenu le chef du Portique, il cherchait Dieu en toute chose; et son hymne magnifique de Jupiter prouve clairement qu'il déduisit du panthéisme les attributs essentiels de la Divinité.

Nous avons dit comment Chrysippe avait eu à combattre avec l'Académie nouvelle; mais s'il lui cédait en subtilité et en raisonnements compliqués, il lui était bien supérieur sur le terrain des vérités morales et pratiques. Il trouva sur la Divinité, sur le libre arbitre, sur le mal physique et moral, d'heureux éclaircissements, et rapporta tous les actes volontaires à deux mobiles, le plaisir et la vertu. Il laissa derrière lui tous ses prédécesseurs, et Aristote lui-même, dans la recherche et l'exposition des principes du droit, dans lequel il ne vit pas le résultat de conventions arbitraires, mais un effet des rapports nécessaires entre des créatures *égales et raisonnables*. Il déduisit de ces deux qualités l'origine de la propriété et des obligations sociales (1).

Antipater lutta aussi avec la nouvelle Académie, et substitua aux divinités multipliées à l'infini un seul Dieu éternel. Panétius vécut à Rome, où il jouit de l'amitié de Scipion l'Africain. Il y avait apporté le stoïcisme, après l'avoir perfectionné et éclairci dans ses voyages, en comparant les différents systèmes et en évitant tout ce qui était extrême. Ses discussions avaient moins pour objet la question de la réalité des connaissances que les devoirs de l'homme (2), sur lesquels écrivit aussi son disciple Hécaton.

(1) CICÉRON, *de Finibus*, III, 20.

(2) Cicéron déclare l'avoir suivi principalement sur ce sujet : *Panætius de officiis accuratissime disputavit, quem nos, correctione quadam adhibita, potissimum secuti sumus.* (*De Offic.*, III, 2.)

La cessation des hostilités que les stoïciens et les péripatéticiens avaient dirigées contre le pyrrhonisme n'était pas pourtant la suite d'une victoire décisive, mais l'effet d'un épuisement réciproque. Les combattants tombèrent alors dans la torpeur pour n'en plus sortir, jusqu'à ce qu'un élément nouveau vint leur infuser d'autres germes de vie.

CHAPITRE XX.

ARTS DU DESSIN.

Nous avons déjà nommé dans l'autre époque les grands artistes qui signalèrent le commencement du siècle, pour les réunir à leurs illustres devanciers. Engagés désormais dans des guerres incessantes ou plongés dans la servitude, princes et peuples étaient moins disposés à commander aux artistes des travaux dans l'exécution desquels ceux-ci pussent signaler leurs talents. Philon fut chargé par Démétrius de Phalère d'agrandir 300.
le port et l'arsenal du Pirée, et rendit compte de sa tâche au peuple, qui n'admira pas moins son éloquence que son habileté comme ingénieur. Il traça le plan de plusieurs temples, et aussi celui du théâtre d'Athènes, achevé ensuite par Ariobarzane, tout en marbre blanc, et avec des gradins appuyés en grande partie sur la roche vive de la citadelle.

Alexandrie devait être une merveille de l'art ; car elle fut une des villes, en très-petit nombre, dont Sostrate, le plus célèbre des architectes de l'antiquité, qui fit aussi les terrasses et les promenades de Cnide sa patrie, dessina entièrement le plan. Elle était remplie de temples, de palais, de théâtres, de colonnes, de tombeaux, de gymnases, d'hippodromes; monuments qui, tout grands qu'ils étaient, ne pouvaient toutefois rivaliser avec les immenses constructions de Thèbes. Séleucie et Antioche étaient riches aussi de beaux édifices. La rapidité avec laquelle se succédaient les idoles du peuple ou les triomphes des beautés faciles, multipliait les travaux : Antiochus Épiphane allait de sa personne dans les ateliers, pour s'entretenir avec les artistes sur les difficultés de l'art (1). Les Lagides

(1) Polybe, XXVI, 10.

les accueillaient en foule; Ptolémée en expédia six cents aux Rhodiens; une multitude de statues étaient promenées dans les processions, et cent animaux en basalte et en porphyre, ouvrage des premiers maîtres, étaient réunis à Alexandrie sous une tente. Les artistes n'avaient plus cependant dans cette ville, comme en Grèce, les modèles admirables de leurs devanciers, et ils prenaient de l'art égyptien quelque chose de roide et de carré, qu'ils croyaient se rapprocher du sublime des premiers temps.

Ajoutez à cela que l'excellence des chefs-d'œuvre antérieurs, ne permettant pas à la génération nouvelle l'espoir de les égaler, lui inspirait la témérité de vouloir les surpasser. De là l'exagération dans les attitudes et dans l'expression, le fini des détails sans la grandeur de l'ensemble; de là aussi, dans le dessin, la timidité de celui qui ne fait rien que d'après les règles de l'art, le soin minutieux de celui qui fait consister le beau dans l'absence des défauts : aussi Quintilien dit-il, avec raison, que beaucoup auraient exécuté les ornements du Jupiter Olympien mieux que Phidias (1); mais l'âme, mais la vie? personne. Ce sont les mêmes symptômes de décadence que nous avons signalés dans les lettres.

Si, en effet, la forme se conservait encore à un certain degré de perfection, cet esprit qui, à l'intérieur, alimente les arts allait s'évanouissant. Ce n'était plus le temps des inspirations de la croyance paternelle se combinant avec les idées de gloire nationale; c'était celui du commandement de la part des princes, des adulations de la part des peuples, et des luttes d'amour-propre de rois à rois. Déjà sous Alexandre les artistes ne travaillaient que pour obéir à ses commandements, et lui-même passait avec eux beaucoup de temps à imaginer des plans bizarres et dispendieux; et tous les artistes n'avaient pas le courage de lui dire, comme Apelle : *Taisez-vous, pour ne pas donner à rire aux garçons qui broient mes couleurs.* En effet, le bûcher d'Éphestion et son char funèbre offrent un tel mélange de trophées, de proues de navire, de lions, de guerriers, de centaures, de sirènes, que nous ne saurions concilier tous ces ornements avec un goût éclairé. On descendit plus bas encore par la suite, quand les monuments ne furent que le produit d'une ostentation onéreuse au peuple, qui y perpétuait

(1) QUINT., *Instit. orat.*, II, 3.

sa propre infamie, et devait payer du peu qu'il possédait les caprices des courtisans.

Ptolémée Philadelphe fit élever plusieurs statues à Clino, revêtue dans toutes d'une simple tunique, et tenant un vase à boire; les palais les plus splendides appartenaient à la belle Myrtium, aux courtisanes Mnésis et Pothina; et un magnifique tombeau sur le rivage de la mer reçut les cendres de Stratonice, l'une de ces malheureuses que les Alexandrins appelaient des *dictériades* (1). Harpalus érigea un temple à Tarse, non-seulement aux amis et au cheval d'Alexandre, mais encore à une courtisane; il fit élever à une autre un monument sur la route d'Athènes à Éleusis. Lamia, fameuse entre toutes, fit édifier un portique à Sicyone avec l'argent qu'elle avait amassé. Il en fut construit un à Mégalopolis avec le prix des trois mille derniers citoyens de Sparte vendus par Philopœmen; le roi de Bithynie menaça les Byzantins de sa colère, s'ils ne lui élevaient pas des statues; les Rhodiens placèrent dans le temple de Minerve un colosse de trente coudées de hauteur en l'honneur du peuple romain, hommage de la peur à la force étrangère. Athènes prodiguait les statues aux rois, aux favoris, aux devins, aux courtisans, aux bouffons; puis, comme le marbre parut trop commun, Démétrius Poliorcète et son père Antigone furent coulés en or. Que peuvent être les beaux-arts sans le sentiment moral?

La sculpture et la peinture ont moins besoin toutefois des ressources d'un grand État, car on peut les cultiver sans de puissantes protections; aussi les vit-on encore briller en Grèce d'un certain éclat. On reporte au règne des premiers successeurs d'Alexandre le groupe appelé Taureau Farnèse, ouvrage d'Apollonius et de Tauriscus; l'Hercule Farnèse, œuvre de Glycon d'Athènes, et aussi l'admirable groupe de Laocoon: ces chefs-d'œuvre, s'ils appartiennent à ce siècle (ce que beaucoup d'écrivains contestent à Winckelmann), ne furent récompensés, probablement, que de ces joies ineffables où se complaît le génie créateur. On cite aussi, parmi les sculpteurs de ce temps, Anthée, Callistrate, Polyclès, Athénée, Callixène, Pitoclès, Pythias, Timoclès, Métrodore: mais il paraît qu'ils s'éloignaient déjà de l'inspiration antique, en visant trop à l'art, à la fidélité minutieuse qui appauvrit le travail et lui fait abdi-

(1) Athénée en cite plusieurs, liv. XIII, chap. 37. Voy. aussi POLYBE, XIV, 11, 2.

quer les grandes inspirations. Lysippe lui-même, le seul artiste par qui Alexandre voulût laisser prendre sa ressemblance, était descendu de la reproduction des dieux à celle des hommes : on le vantait pour la fidélité de l'imitation.

Le colosse de Rhodes, œuvre de Charès, élève de Lysippe, devait être d'une étonnante beauté, puisque l'antiquité l'a mis au nombre des sept merveilles du monde (1). Le fils de Praxitèle exécuta à Pergame les Deux lutteurs. La Sicile produisit le groupe célèbre dans lequel Rhodes est couronnée par Syracuse ; elle conserva de plus, dans ses médailles, des coins d'une élégance extrême.

Les écoles de Corinthe et de Sicyone durent nécessairement souffrir des guerres de l'époque ; mais, avant que le bras de Rome s'appesantît sur elles, toutes deux étaient déchues de leur ancienne gloire. Les imitations serviles de la nature avaient été substituées aux grandes compositions, et le gracieux avait succédé au beau, même chez les peintres les plus en renom. Pausias de Sicyone faisait de petits tableaux, des figures d'enfant et des fleurs qui rivalisaient avec la nature. D'autres représentaient des boutiques de barbier, de cordonnier, ou des ânes, des légumes, des scènes domestiques ; le tout plein de vérité, mais bien éloigné de ces grandes conceptions de Polygnote et d'Apelle. Lorsque Athènes voulut faire peindre ses anciens législateurs, il fallut avoir recours à des artistes étrangers (2). A Pergame on ne faisait autre chose que rassembler des tableaux que l'on achetait de tous côtés, et notamment après le sac de Sicyone et des autres villes grecques. Les applaudissements prodigués à Galaton, qui avait peint Homère vomissant et les autres poëtes recueillant ses déjections, indiquent assez le goût régnant à Alexandrie (3).

Et de même que la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote ne retardèrent pas d'un jour la décadence des lettres, les livres d'Apelle, de Polémon et d'autres encore n'empêchèrent pas celle du dessin ; pas plus que les quatre cent cinquante-trois livres

(1) PHILON DE BYZANCE, *de Septem orbis spectaculis*. Θέαμα Δ. Ce colosse était une statue du Soleil, consacrée par les Rhodiens au dieu protecteur de leur île, *insula Solis*. C'est Blaise de Vigénère, écrivain du seizième siècle, qui a le premier imaginé que cette statue était placée à l'entrée du port de Rhodes, les jambes ouvertes, de manière que les vaisseaux pussent passer à pleines voiles entre ses jambes.

(2) PAUSANIAS, *Attic.*, 3.

(3) ÉLIEN, *Hist. var.*, XIII, 22.

d'Aristoxène de Tarente n'empêchèrent celle de la musique. En effet il ne restait aux compositions musicales rien d'inspiré ni d'inspirateur; on y courait après la difficulté, après les ornements superflus, ce qui ne fit qu'augmenter quand vinrent s'y mêler les modulations asiatiques, dépourvues de simplicité et de vigueur. Un gouverneur de Babylone, Annarus, ne soupait qu'au chant ou au son des instruments de cent cinquante musiciennes (1). Parménion prit à Damas trois cent vingt-neuf cantatrices, concubines de Darius (2), qui cherchaient plus à charmer par leurs attraits que par leur talent. La musique s'était alors séparée du chant et de la pantomime, qui, par leur accord avec elle, lui avaient acquis tant de puissance, et dont auparavant on ne pouvait la concevoir isolée. Le Péloponèse seul conservait l'antique sévérité du mode dorien, et l'Arcadie répétait encore les hymnes et les élégies des anciens jours. La civilisation grecque s'étant formée sous l'influence de la poésie, de la musique, de la mythologie, on peut juger combien elle dut décliner quand le chant et la pantomime cessèrent d'exercer leur empire sur la multitude. La mythologie se réduisit à des discussions et à des allégories, et la poésie ne consista plus qu'en épigrammes, dont quelques-unes sont fort belles sans doute; mais il en était d'elles comme de la sculpture donnant, en échange du Jupiter de Phidias, des vases admirables, des pierres gravées, et d'autres ouvrages exécutés avec autant d'art que de goût, mais qui avaient été faits uniquement pour le plaisir ou le faste des particuliers.

Numismatique.

Nous ne devons pas néanmoins passer sous silence un progrès de la numismatique très-important pour l'histoire. Une fois que l'usage de la monnaie frappée se fut introduit, les gouvernements se réservèrent le droit de lui donner une empreinte légale, garantissant son poids et son titre. Elle consistait d'ordinaire dans l'effigie du dieu tutélaire ou dans ses emblèmes, ou bien encore dans les symboles des peuples et des cités. On y joignait parfois la figure de quelque citoyen illustre (3), le nom du peuple lui-même, ou des magistrats sous lesquels elle était battue, ou du roi dans les pays monarchiques. Les rois perses firent frapper des pièces d'or et d'argent

(1) ATHÉNÉE, XII, 40.
(2) Id., XIII, 87.
(3) Celle de Sapho à Mitylène, celle d'Homère dans différentes villes. Les Romains firent souvent de même au temps de la République.

dans les villes grecques d'Asie (*les dariques*), avec la figure d'un archer : les Macédoniens plaçaient sur leurs monnaies une tête d'Hercule; mais la figure du dieu fit place à celle d'Alexandre, quand la gloire du conquérant se répandit dans tout l'univers. Depuis lors leurs monnaies portèrent l'effigie du prince régnant; l'exemple de la Macédoine fut ensuite imité par les rois du Bosphore, de Pont, de Thrace, d'Arménie, des Parthes, enfin par tous les pays; de sorte que les numismates purent, d'après ces empreintes, établir la série des différents souverains (1).

CHAPITRE XXI.

CULTURE INTELLECTUELLE DES ROMAINS.

Rome, occupée à se défendre et à triompher, avait peu songé jusqu'alors à la culture de l'esprit; les nobles dans leur orgueil, le peuple dans ses misères, n'avaient également que dédain pour tout ce qui n'était pas force. Lorsque les guerres amenèrent les Romains dans la Grande-Grèce, puis dans l'Achaïe, ils durent exciter chez les vaincus le même sentiment que produisirent chez les Byzantins, au temps des croisades, les grossiers Européens. Le fait de Mummius à Corinthe prouverait encore moins l'ignorance des Romains que le passage de Pline au sujet des horloges. Ils n'en avaient eu d'aucune sorte, dit-il,
263 jusqu'à l'époque où Valérius Messala rapporta, de Catane conquise, un gnomon solaire qu'il fit placer près des Rostres; c'était auparavant le héraut public qui annonçait midi et la dernière heure. La différence de longitude, et la manière dont on l'avait posé au hasard, rendirent ce cadran inutile; et un siècle s'écoula avant qu'il fût remplacé par un meilleur. Le
159. censeur Scipion Nasica introduisit ensuite l'horloge hydraulique (2).

A ce nom des Scipions s'associe l'idée des premières tenta-

(1) Les travaux de VAILLANT sur la numismatique et l'iconographie, bien qu'il ait confondu souvent les homonymes et altéré les contours, en agrandissant les petites figures des médailles, sont très-bons à consulter, et surtout ceux d'ECKHEL, l'immortel auteur du *de Doctrina nummorum veterum*.

(2) PLINE, *Hist. nat.*, VII, 60.

tives faites avec un zèle empressé pour policer les Romains, et celle d'une protection éclairée accordée aux hommes de lettres venus les premiers de la Grande-Grèce. Livius Andronicus de Tarente, amené esclave à Rome par Livius Salinator, pour faire l'éducation de ses fils, fit représenter la première action scénique, une année avant la naissance d'Ennius. Il traduisit aussi l'Odyssée, et composa un hymne que devaient chanter vingt-sept jeunes filles. Il mit en latin dix-neuf tragédies grecques dont il ne reste que des fragments. L. Andronicus. 240.

Cnéus Nævius fit une relation en vers de la première guerre punique, et l'on a dit de son poëme qu'il plaisait comme une statue de Myron. C. Nævius.

Quintus Ennius, *dont l'esprit fut grand et l'art grossier* (1), était né à Rudies en Calabre ; il servit avec le grade de centurion dans l'armée de Sardaigne. C'est là que le connut Caton l'Ancien, qui l'amena avec lui à Rome. Il y enseigna la langue grecque à de jeunes patriciens, et s'y fit aimer des citoyens les plus éminents de la république. Il fut l'ami, le confident de Scipion l'Africain, qu'il accompagnait dans ses expéditions, et de Fulvius Nobilior, qui lui fit accorder par un décret les droits de citoyen. On le citait avec grand éloge parce qu'il savait les langues grecque, latine et osque ; mais on blâmait son naturel orgueilleux et caustique. Indépendamment de l'*Hécube* et de la *Médée* d'Euripide, et d'autres tragédies, d'un poëme d'Épicharme et du livre d'Évhémère contre les dieux, qu'il traduisit du grec, il dota Rome d'un poëme intitulé *Annales romaines*, dont on continua longtemps à faire la lecture en public, et d'un autre en l'honneur de Scipion. Quintilien le compare à une forêt vénérable par son antiquité, dont les grands chênes inspirent le respect plus qu'ils ne plaisent aux yeux. Les fragments qui nous restent de lui donnent l'idée d'un républicain sévère et d'un loyal ami. Q. Ennius.

On lui attribue l'invention de la satire. La satire grecque était un drame où les satyres remplissaient les principaux rôles ; mais quand les Grecs voulaient ou mordre ou railler leurs ennemis, ils se servaient du théâtre ou de l'épopée, comme dans le *Margitès* attribué à Homère ; ou de la poésie lyrique, comme dans les *Iambes* d'Archiloque ; ou de la forme didactique, comme fit Simonide dans son poëme sur les femmes. D'ailleurs ils Satire.

(1) OVIDE, *Tristes*, II, 424 : *Ennius ingenio maximus, arte rudis.*

bafouaient plutôt les personnes que les vices et les ridicules; sauf peut-être dans les *Silles*, que nous trouvons seulement nommés, mais sans que rien nous mette à même de juger jusqu'à quel point ils se rapprochaient de la satire romaine.

Ce genre de poésie, qui avait pour but de corriger les mœurs en excitant le rire, employait des vers de toute mesure, ce qui le fit appeler *satura*, d'un mot osque indiquant un plat de toutes sortes de fruits, dont on faisait ordinairement offrande à Cérès et à Bacchus (1).

Pacuvius. Pacuvius, neveu d'Ennius, écrivit aussi des satires; mais les fragments qui ont survécu sont bien peu nombreux. Ce genre fut perfectionné par Lucilius, né à Suessa en 148, et mort à l'âge de quarante-cinq ans. Il composa trente livres de satires dans une forme plus méthodique, et avec le but bien caractérisé de flétrir les vices; mais en donnant à l'hexamètre une allure libre et dégagée, qui le fit ressembler à la prose.

Lucilius.

Pacuvius de Brindes. On cite de Pacuvius de Brindes dix-neuf tragédies, dans lesquelles Quintilien loue la profondeur des sentences, la vigueur du style et la vérité des caractères; mais le peu qui nous en reste atteste seulement l'obscurité et le défaut d'harmonie de la diction.

L. Accius. Lucius Accius, fils d'un affranchi et né à Rome, composa un grand nombre de tragédies; plusieurs étaient faites sur des sujets nationaux.

Comédie. M. Accius Plautus. La comédie, que Livius Andronicus et Cnéus Nævius avaient laissée dans l'enfance, grandit avec Marcus Accius Plautus, de Sarsine dans l'Ombrie. Après avoir gagné beaucoup d'argent à faire de la poésie, il s'engagea dans des spéculations de commerce et perdit tout, au point d'en être réduit à tourner la meule chez un meunier. Il écrivit un très-grand nombre de comédies; mais probablement il en est sur le nombre qu'il n'a fait que retoucher et qu'il laissa jouer sous son nom, comme le font encore aujourd'hui des auteurs à la mode. Toutes ses comédies, au surplus, sont traduites ou imitées du grec et se passent en

(1) On appelait, par la même raison, *lex satura*, une loi qui embrassait plusieurs titres. Il était défendu de faire voter le peuple *per saturam*, c'est-à-dire sur plusieurs propositions à la fois. Diomède définit ainsi la satire : *Satira est carmen apud Romanos, nunc quidem maledicum et ad carpenda hominum vitia archææ comœdiæ charactere compositum, quale scripserunt Lucilius, Horatius et Persius; sed olim carmen quod ex variis poematibus constabat, satira dicebatur, quale scripserunt Pacuvius et Ennius.*

Grèce ; toutefois il a su au besoin changer ses Grecs en Romains; son sel n'est pas du sel attique, il a la saveur romaine ; et en définitive il a pris aux Grecs bien moins et à son génie bien plus qu'il ne croit lui-même. Il nous reste vingt de ses pièces et de nombreux fragments.

D'autres encore composèrent des comédies (1) ; mais le Carthaginois Publius Térentius, né en 192, les effaça tous. Ayant été enlevé dans son enfance par des pirates, il fut vendu à Térentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever et instruire, et lui donna la liberté. Après avoir amassé quelque argent, il passa en Grèce, où il mourut à l'âge de trente-neuf ans. Il ne nous reste de lui que six comédies, et peut-être n'en écrivit-il pas davantage ; les cent huit pièces traduites de Ménandre, que, selon Suétone, il perdit dans un naufrage, ne devaient être que des ébauches, et rien de plus. L'*Eunuque* paraît lui appartenir en propre, bien qu'il y ait introduit les caractères de Gnathon et de Thrason, empruntés au *Flatteur* de Ménandre. Cette comédie eut tant de succès, qu'elle fut représentée deux fois dans la même journée, et lui rapporta huit mille sesterces. P. Térentius.

Plaute, rude et facétieux, laisse voir qu'il a vécu en rapports de familiarité avec le vulgaire ; Térence plus poli révèle la fréquentation de la haute société ; chez l'un la gaieté tombe dans des exagérations déplacées ; elle est modérée chez l'autre, et les caractères comme les descriptions sont tracés d'après nature. Horace reproche au premier d'avoir travaillé à la hâte, pour toucher plus promptement son salaire. Les comédies de l'autre passèrent pour avoir été faites en collaboration avec les

(1) Volcatius Sédigitus, qui vivait sous les empereurs, porte sur les comiques latins le jugement suivant :

Multos incertos certare hanc rem vidimus,
Palmam poetæ comico cui deferant.
Eum, meo judicio, errorem dissolvam tibi,
Ut, contra si quis sentiat, nil sentiat.
Cæcilio palmam Statio do comico ;
Plautus secundus facile exuperat ceteros ;
Dein Nævius, qui fervet, tertio in pretio est :
Si erit, quod quarto detur, dabitur Licinio.
Post insequi Licinium facio Attilium ;
In sexto sequitur hos loco Terentius ;
Turpilius septimum, Trabea octavum obtinet ;
Nono loco esse facile facio Lucium ;
Decimum addo caussa antiquitatis Ennium.

AULU-GELLE, XV, 24.

Romains les plus éclairés de leur temps, Scipion Émilien et Lélius. Quoi qu'il en soit, Plaute et Térence sont loin de la finesse de sentiment et d'exposition des comiques grecs. La *Courtisane*, le *Proxénète*, le *Valet* qui prête la main aux débauches de son jeune maître, le *Père avare*, le *Parasite*, le *Soldat fanfaron* (1), sont les personnages ordinaires des comédies de Plaute; et la plupart du temps ils reparaissent avec les mêmes noms, comme les Scapin, les Arlequin, les Cassandre du vieux théâtre italien. Ils se jettent mutuellement des injures à pleine bouche, ou font des monologues sans fin, ou s'adressent aux spectateurs, ne mettant malheureusement de naturel que dans des obscénités de mauvais lieux. Le vers est négligé, grossier même, et la plaisanterie licencieuse; mais tout cela plaisait à la populace, qui, dans le dialogue de la pièce, retrouvait son langage. Cet auteur doit donc être moins goûté

(1) Dans le *Miles gloriosus* de Plaute on lit ces vers :

Pectus digitis pulsat; cor, credo, evocaturu 'st foras.
Ecce autem avortit visus; lævo in femore habet lævam manum.
Dextera digitis rationem computat, feriens femur
Dexterum : ita, vehementer quod facto opus est, ægre suppetit.
Concrepuit digitis, laborat; crebro commutat status.
Eccere autem capite nutat : non placet quod repperit.
Quidquid est, incoctum non expromet, bene coctum dabit.
Ecce autem ædificat; columnam mento suffulsit suo.

Acte II, scène 2, v. 45.

On voit ici que les anciens avaient une méthode pour exprimer les nombres au moyen des mouvements de la main et des doigts.

Beda, dans l'ouvrage intitulé *de Loquela per gestum digitorum*, dit : *Veteres cum decem millia significabant, medium pectori lævam supinam admovebant, digitis ad collum erectis; cum viginti millia, eadem manu prona et tamen erecta, pollicem ad cartilaginem medii pectoris adfigebant; cum quadraginta millia, eamdem in umbilico erectam supinabant; cum quinquaginta millia, ejusdem pronæ et erectæ pollicem umbilico applicabant; cum septuaginta millia, eamdem supinam femori item lævo imponebant; cum octoginta millia, eamdem pronam femori admovebant.*

Quintilien fait allusion à cette manière de compter, quand il dit : *Nam gestum poculum poscentis aut verba minantis, aut numerum quingentorum flexo pollice efficientis, ne in rusticis quidem vidi.* (Institut. Orat., II, 3.)

Les nombres au-dessous de cent s'exprimaient par des mouvements de la gauche; au-dessus de cent, de la droite. On le voit dans cette épigramme de l'Anthologie, XI, 72 :

Ἡ φάος ἀθρήσασ' ἐλάφου πλέον, ἡ χερὶ λαιῇ
Γῆρας ἀριθμεῖσθαι δεύτερον ἀρξαμένη.

des littérateurs que des philologues. Les Italiens aiment aujourd'hui à retrouver chez lui ces idiotismes qui sont encore en usage parmi eux, et qui ne se rencontrent pas chez les écrivains d'un style plus travaillé ; ce qui nous confirme de plus en plus dans l'opinion que le langage du vulgaire était différent de celui des gens de lettres, qui jamais à Rome n'aspirèrent à la popularité. Il est probable que, l'idiome patricien venant à s'altérer dans la décadence de la littérature, le langage du vulgaire prit peu à peu le dessus ; puis les modifications apportées nécessairement par le cours des siècles et par tant de vicissitudes auront fini par former le riche et bel idiome de l'Italie actuelle.

Térence ne chercha pas ses personnages aussi bas que Plaute : les femmes qu'il mettait en scène ne pouvaient être, à la vérité, que des courtisanes, pour se montrer en public ; mais elles avaient été enlevées en bas âge, et leurs reconnaissances font le dénoûment habituel de l'intrigue : d'ailleurs il y a dans ses comédies une place pour l'homme de bien (1). La morale en est moins relâchée, la plaisanterie moins libre, le dialogue plus spontané, et il est écrit en termes plus choisis. Il est vrai qu'il y a moins de force comique et d'invention chez Térence, ce dont il s'excusait en disant qu'il n'était plus possible de faire du nouveau (2). Ni l'un ni l'autre ne connurent cet art d'*ins-*

(1) César a dit de Térence :

> *Tu quoque, tu in summis, o dimidiate Menander,*
> *Poneris, et merito, puri sermonis amator ;*
> *Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis,*
> *Comica ut æquato virtus polleret honore*
> *Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres !*
> *Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti !*

Bien que tout le monde ait accepté l'expression *vis comica*, je suis porté à croire que le troisième et le quatrième vers doivent être ponctués comme j'ai fait, en unissant *vis*, non à *comica*, mais à *virtus*.

(2) *Quod si personis iisdem uti aliis non licet,*
Qui magis licet currentes servos scribere,
Bonas matronas facere, meretrices malas,
Parasitum edacem, gloriosum militem,
Puerum supponi, falli per servum senem,
Amare, odisse, suspicari ? Denique
Nullum est jam dictum quod non dictum sit prius.

(*Prol. de l'Eunuque.*)

Voilà l'intrigue de toutes les comédies.

truire en riant, qui devait être le but de la comédie; ils avaient surtout en vue de récréer le peuple (1).

Ce dénoûment ordinaire des pièces de théâtre, qui consiste à faire reparaître un personnage qu'on a cru mort, ou à faire reconnaître soit un père, soit un fils, devait sembler moins étrange chez les anciens, à cause de l'habitude d'exposer les enfants et de réduire en esclavage les prisonniers de guerre, à cause aussi des incursions fréquentes des pirates et de la difficulté des communications d'un pays à un autre. Quant aux *aparté* et aux actions doubles, la vaste étendue du théâtre en sauvait l'invraisemblance, la scène représentant le plus souvent une place où aboutissaient plusieurs rues.

La comédie latine n'avait point admis le chœur, partie essentielle de celle des Grecs; en effet, la *caterva* ou *grex* qui paraît à la fin de quelques-unes des pièces de Plaute n'était autre chose que la foule des chanteurs, musiciens et danseurs qui avaient figuré dans les intermèdes, la musique et la danse remplissant l'intervalle des entr'actes.

Les comédies grecques qui nous restent n'ont point de prologue. Ceux que nous trouvons dans certaines tragédies sont dans la bouche de l'un des personnages, non pas dans celle du poëte lui-même, comme chez Plaute et chez Térence. Mais sommes-nous bien sûrs qu'il n'en fut pas ainsi chez les Grecs, qui nous ont transmis un si petit nombre de leurs compositions théâtrales? Pourtant ils avaient conservé, à l'époque dont nous nous occupons, le même goût passionné pour le théâtre (2), et ils le propagèrent au loin.

Les Romains voulurent par imitation avoir aussi la comédie; mais, pour eux, traduire d'une manière quelque peu libre, ce fut être original. Plaute et Térence ne firent que mettre en latin les compositions grecques de l'époque la plus récente, surtout celles de Ménandre. Térence ne se défend autrement du reproche

(1) *Poeta, cum primum animum ad scribendum appulit,*
Ad sibi negoti credidit solum dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.

(*Prol. de l'Andrienne.*)

Eum esse quæstum in animum induxi maximum,
Quam maxume servire vostris commodis.

(*Prol. de l'Héautontimoruménos.*)

(2) Voyez plus haut, p. 222.

de plagiat qu'en alléguant qu'il n'a emprunté la traduction d'aucun autre. Ils nous ont conservé de cette manière les comédies grecques dont l'original n'existe plus. Mais comme ils se permettent dans leur version libre de retrancher, d'ajouter, de transposer à leur gré, on ne peut guère se servir de cette version comme d'un authentique document pour connaître la société soit grecque, soit romaine, et l'instruction historique dont la comédie grecque nous aurait fourni une si riche moisson, se trouve ainsi perdue pour nous.

Quel sujet d'étude profitable n'eussent pas fourni, si elles avaient survécu, les comédies *togatæ, trabeatæ, tunicatæ, tabernariæ* des Romains, quand nous sommes si disposés à suivre le poëte dramatique, pour pénétrer avec lui dans l'intérieur de la vie domestique, et connaître dans leurs foyers, en déshabillé, les personnages que l'histoire nous représente couverts de l'armure ou drapés dans la toge ? Même dans les pièces de Plaute et de Térence, les seules qui nous restent, il y a de l'histoire intime ; car, bien que traduites du grec, certains détails sont empruntés aux mœurs romaines. Il en est ainsi pour celles de Plaute surtout, qui, moins instruit et d'habitudes plus vulgaires, puise souvent ses inspirations dans sa propre expérience, non dans sa mémoire et ses livres. Ce fut peut-être aussi à cela qu'il dut, malgré l'improbation de juges sévères, de continuer à plaire au peuple : celui-ci, en effet, reconnaissait dans ses copies les originaux, qu'il pouvait citer sans aller bien loin.

Ainsi nous trouvons dans le *Curculion* la description des quartiers de Rome, faite par le directeur de la caterve; il nous montre dans les comices les faux témoins et les parjures, qui vendent leur attestation pour les jugements et leur suffrage pour les élections ; les maris libertins, dont les prodigalités font scandale, rôdant derrière la Basilique et près de la maison Leucadia Oppia; dans la voie Toscane, les faiseurs de nouvelles ; les fanfarons près le temple de Cloacine; les gourmands sur le Marché aux poissons; au fond du Forum les gens riches; au-dessus du Lac les médisants (1). Il met souvent en opposition la rusticité latine dans sa simplicité, avec l'astucieuse corruption grecque, bien que déjà le luxe augmentât, et que l'usage d'un vase d'argile dans les sacrifices aux dieux passât pour un effet de

(1) *Curculion*, acte IV, 1.

l'avarice (1). Les meubles devenaient en effet plus somptueux: les chars, tout grossiers encore qu'ils étaient, et pour l'usage de la campagne, attestaient une sorte de faste (2). Les femmes, notamment, se distinguaient par leur vanité, par l'augmentation du nombre de leurs serviteurs et des ouvriers employés aux différentes parties de leur toilette (3). En dépit de la loi qui cherchait à les maintenir dans une sujétion perpétuelle, elles s'emparaient du gouvernement de la maison, surtout à cause des grosses dots qu'elles y apportaient, et tyrannisaient ceux qui leur avaient été destinés pour tyrans. La race de ces malheureuses qui font trafic de l'amour ou de la volupté s'était considérablement accrue (4). On peut surtout se faire une idée, en lisant Plaute, de la lutte engagée alors entre l'ancienne rudesse et les usages nouveaux : on y voit les citoyens étalant de la somptuosité, non de l'élégance; n'habitant Rome que dans le moment des affaires, et passant le reste de l'année dans leurs maisons des champs, au grand regret des parasites, qui mâchaient à vide en attendant leur retour (5). Mais la corruption était déjà portée à tel point, que les pères se rencontraient, en rivalité avec leurs fils, dans les maisons de débauche (6), où les jeunes gens étaient conduits non moins par le libertinage que par le désir d'y dérober ce qu'ils pourraient y trouver de précieux ou de rare (7); vice dont ils ne se corrigèrent même

(1) *Tenaxne pater est ejus? — Immo edepol pertinax :*
Quin etiam, ut magis noscas, genio suo ubi quando sacrificat,
Ad rem divinam quibus est opus, samiis vasis utitur.
(*Captivi*, II, 2, 40.)

(2) *Nunc, quoquo venias, plus plaustrorum in ædibus*
Videas, quam ruri, quando ad villam veneris.
(*Aulul.*, III, 5.)

(3) *Aulul.*, ibid.

(4) Leurs artifices sont décrits dans le *Truculentus*, I, 1.

(5) *Ubi res prolatæ sunt, cum rus homines eunt,*
Simul prolatæ res sunt nostris dentibus.....
Dum ruri rurant homines quos liguriant,
Prolatis rebus, parasiti venatici
Sumus : quando res redierunt, molossici.
(*Captivi*, I, 1.)

(6) *Ut apud lenones rivales filiis fierent patres.*
(*Bacchides*, à la fin.)

(7) .... *Quin ei*
Ut semel adveniunt ad scorta congerones,

pas aux jours les plus brillants de l'empire (1). Quelques-unes des expressions de Plaute semblent indiquer aussi que l'on avait dès lors l'usage de molester les voyageurs par mille inquisitions aux douanes (2), et d'enlever le sceau des lettres aux barrières (3). Puisque ces écrivains nous ont amené à parler du théâtre, nous en prendrons occasion pour nous occuper en général des jeux scéniques qui furent introduits dans Rome à cette époque, ou du moins y reçurent un plus grand développement. Théâtre

Il est probable que dans la saison des vendanges, à la fin de la moisson, et lors des fêtes célébrées en l'honneur de Palès, les anciens agriculteurs, hommes robustes et contents de peu, se livraient à la joie avec leurs femmes, leurs enfants et les compagnons de leurs travaux; que la musique et la danse (4) fournissaient à leur âme et à leur corps la récréation après la fatigue; qu'ils y joignirent même des chants accompagnés de gestes, et peut-être même des dialogues. Mais nous ne pensons pas que telle ait jamais été l'origine du véritable art dramatique, qui exige une action, une intrigue, un dénoûment. Aristote, Solin et les auteurs les plus recommandables veulent que l'art comique ait eu pour berceau la Sicile, et que, de là porté par Épicharme et Phormion dans Athènes, il y ait grandi jusqu'au

Unus eorum aliquis osculum amicæ usque oggerit.
Dum illi agunt quod agunt, sunt ceteri cleptæ.
(*Truculentus*, I, 2, 5.)

(1) Ovide, dans l'*Art d'aimer*, III, 441, avertit les femmes de se garder de ceux qui leur font la cour par amour pour leurs bijoux.

(2) *Rogitas, quo ego eam, quam rem agam, quid negotii geram,*
Quid petam, quid feram, quid foris egerim.
Portitorem domum duxi : ita omnem mihi
Rem necesse loqui est, quidquid egi atque ago.
(*Menæchmi*, I, 2, 7.)

(3) *Jam si obsignatas non feret, dici hoc potest :*
Apud portitorem eas resignatas sibi
Inspectasque esse.
(*Trinummus*, III, 3, 64.)

(4) *Agricolæ prisci, fortes parvoque beati,*
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus et ipsum animum, spe finis dura ferentem,
Cum sociis operum, pueris et conjuge fida,
Tellurem porco, Silvanum lacte piabant.
Horace, *Ep.* II, 1, 156.

point où nous l'avons vu. Il est donc très-vraisemblable qu'il passa de la Sicile également dans le reste de l'Italie. On y faisait d'abord des vers plutôt rhythmiques que métriques, appelés *Saturnins*, de l'âge fabuleux de Saturne, ou *Fescennins*, de Fescennie, dont les habitants étaient très-enclins à la satire ; c'étaient, du reste, des compositions informes et grossières. Quelque misérables que soient ces essais, ils démentent déjà l'origine grecque et tardive qu'Horace donne à la littérature romaine, en ne la faisant naître qu'après l'occupation de la Grèce (1). L'histoire la dément encore plus. Tite-Live, dans un passage plein de détails extrêmement remarquables (2), veut

(1) *Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
Intulit agresti Latio...
Serus enim græcis admovit acumina chartis.

HORACE, *Ep.* II, 1, 156.

(2) « Cette année et la suivante, sous le consulat de Caïus Sulpicius Péticus et de Caïus Licinius Stolon, la peste continua ; il ne fut entrepris par ce motif aucune chose digne de mémoire, sauf que, dans l'espoir d'obtenir la paix des dieux, on fit en leur honneur un *lectisterne*, pour la troisième fois depuis la fondation de Rome. Mais comme le mal ne cessait ni par les remèdes humains ni par les moyens divins, la superstition s'empara des esprits, et c'est alors qu'entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste, on imagina les jeux scéniques, chose nouvelle et inusitée pour ce peuple belliqueux, qui n'avait eu jusque-là que les jeux du cirque. Au reste, cette innovation fut dans le principe, comme presque toutes les autres, une chose de fort peu d'appareil, et qu'on avait même empruntée à l'étranger. Des bâteleurs (*ludiones*) venus d'Étrurie, sautant au son des flûtes et des fifres, exécutaient, selon l'usage toscan, des mouvements qui n'étaient pas sans grâce ; mais ils n'avaient ni chant, ni paroles, ni gestes. La jeunesse se mit ensuite à les imiter, tout en échangeant des paroles plaisantes, et même des vers dépourvus d'art, avec des gestes qui s'accordaient assez à la voix et au chant : cette innovation fut agréée et exécutée maintes fois avec faveur. *Ister*, mot toscan, signifiant bateleur, ceux qui figuraient dans ces jeux furent appelés histrions : bientôt ils récitèrent tour à tour, non plus des vers grossiers et semblables aux Fescennins, mais des satires pleines de modulations accompagnées de mouvements gracieux, avec un chant qui se mariait au son de la flûte. Quelques années après, Livius, qui, le premier, renonçant à la satire, avait osé s'élever jusqu'à des compositions dramatiques, et qui était, comme tous les auteurs de cette époque, acteur dans ses propres ouvrages, Livius, souvent redemandé, ayant fatigué sa voix, obtint, dit-on, la permission de placer un jeune garçon pour chanter devant le joueur de flûte, tandis que par ses gestes il animait le chant, avec d'autant plus d'action qu'il n'était en rien empêché par le besoin de se servir de sa voix. Dès lors l'histrion eut sous la main un chanteur, et dut réserver sa voix pour la déclamation. Cet usage, ainsi établi, la libre et folâtre gaieté des jeux disparut, et, par degrés, le divertissement devint un art. Alors, les jeunes gens, laissant le drame aux histrions, revinrent aux anciennes bouffonneries, entre-

que les Romains aient pris les jeux scéniques, comme tant d'autres choses, aux Étrusques. Il dit qu'en l'an 390 de Rome, durant une épidémie, les superstitions habituelles se trouvant impuissantes pour apaiser la colère céleste, on introduisit les représentations théâtrales; qu'elles furent exécutées par des comédiens étrusques, appelés *histrions* dans leur idiome, lesquels dansaient gracieusement au son de la flûte, et gesticulaient sans parler. Ils furent imités par les jeunes Romains, qui pour s'amuser ajoutèrent aux gestes des vers grossiers, mais joyeux. Des histrions habiles se formèrent ensuite, qui répétèrent des compositions où il y avait plus d'art, et qui s'éloignaient des vers fescennins. Ils représentèrent des satires dont les paroles s'accordaient avec le son de la flûte et avec les mouvements de l'acteur. Il continue en disant que Livius Andronicus, quelques années après, osa faire mieux, et composa des drames dont l'action était une; qu'ayant perdu la voix à force de les représenter, il obtint (qu'on fasse attention à ceci) de faire placer devant le musicien un jeune garçon qui chantait ses vers, tandis que lui faisait les gestes, d'autant plus expressifs qu'il n'était plus distrait par les soins qu'il prenait de sa voix. De là l'usage adopté par les histrions d'exprimer avec le geste ce qu'un autre chantait, et de ne parler que dans le dialogue. 364.

La jeunesse romaine abandonna la représentation des drames à ces acteurs de profession, et se contenta de jouer les Atellanes, dont les acteurs n'étaient pas notés d'infamie. Mais ces pièces étant le partage de la jeune noblesse, ce qui en elles constituait le drame ne put acquérir le ton démocratique qui fit en Grèce la puissance de la comédie. Avant leur introduction on jouait déjà des *satyres*, mélange de musique, de récit et de danse. Cent vingt-trois ans s'écoulèrent entre la première apparition des histrions étrusques et la première comédie de Livius Andronicus. Or cet auteur vivait un siècle avant que Rome, sortie victorieuse des guerres puniques, pût chercher ce

mêlées de vers, et ne permirent jamais aux histrions d'intervenir dans ce genre d'amusement, emprunté aux peuples osques. De là est venu que les acteurs d'Atellanes ne sont pas exclus de la milice, ni de la tribu, parce qu'ils n'exercent pas l'art des véritables comédiens. J'ai cru devoir, parmi les humbles commencements des institutions, rapporter aussi la première origine de ces jeux, afin que l'on voie combien fut sage, en son principe, ce divertissement, aujourd'hui si follement coûteux, et auquel suffit à peine la richesse des plus opulents royaumes. » TITE-LIVE, VII, 2.

qu'il y avait de bon à prendre dans Sophocle, Eschyle et Thespis (1), avant que Mummius rapportât de Corinthe les spectacles de la scène, comme Tacite lui en fait honneur (2). Andronicus, de même qu'Ennius, Plaute, Nævius et Térence, ne traita que des sujets grecs : cependant ce dernier est le seul qui fût né après l'entrée des Romains en Grèce.

Un certain Porcius Licinius, cité par Aulu-Gelle, qui rapporte au temps de la seconde guerre punique le premier essor de la muse à Rome (3), se rapprocherait donc plus de la vérité qu'Horace et que Tacite. Mais comme Nævius avait déjà combattu dans la première guerre contre Carthage, nous sommes porté à croire que la Grande-Grèce, plutôt que la Grèce elle-même, fit connaître à Rome ce genre de littérature. Nous savons, en effet, que plusieurs pythagoriciens avaient écrit des comédies de la Grande-Grèce (4); notamment Rhinthon de Tarente, qui servit de modèle à Lucilius, et inventa une espèce de comédie, sans que nous sachions laquelle.

Le passage de Tite-Live nous révèle toutefois la nature du théâtre chez les Romains. Ce n'était pas un simple passe-temps, mais une institution civile et religieuse. L'action dramatique n'y avait pas la même importance qu'en Grèce, mais elle était comme un appendice de ce qui formait le véritable divertissement des Romains, c'est-à-dire des jeux du cirque. Les compositions théâtrales étaient représentées à Rome dans une partie ombragée d'arbres et de feuillages (*scena*).

Plusieurs variétés de jeux scéniques furent successivement introduites à Rome. On distinguait principalement les drames élevés et les tragédies en *palliatæ* et *togatæ*, selon que le sujet était grec ou romain; en *prætextatæ*, quand on y faisait paraître des personnages de haut rang, revêtus de la *prétexte;* venaient ensuite les diverses comédies du second ordre, *tabernariæ*, *mimi* (les mimes), *atellanæ*. Ces dernières, toujours chères au peuple, qu'elles récréaient par leurs vives railleries, ne sauraient, comme le voudraient quelques-uns, être comparées à nos comédies sur un thème arrêté. La conduite en était pour-

(1) HORACE, *Ep.* II, 1, 146.

(2) *Annales*, XIV, 21.

(3) *Pœnico bello secundo, Musa pinnato gradu*
Intulit se bellicosam in Romuli gentem feram.
AULU-GELLE, XVII, 21.

(4) LYDUS, *de Magist. reip. romanæ*, I, 44.

tant méditée et régulière, et elles conservaient surtout l'ancienne gravité romaine. Aussi Tibère se plaignait-il dans le sénat que, de son temps, on les eût laissées dégénérer.

La loi régla toujours à Rome ce qui concernait les représentations théâtrales; elles ne purent dès lors acquérir l'influence et la liberté démocratique à laquelle la Grèce les vit arriver, au degré du moins où elle les toléra. La noblesse, en défiance contre cette plèbe qui se faisait de la scène un moyen d'attaque contre elle, refréna la licence de la comédie en lui appliquant la loi des Douze Tables, qui condamnait aux verges ou à mort le diffamateur (1). Bien que cette législation eût été tempérée par des dispositions plus humaines et plus équitables, nous trouvons plus d'un exemple de citations en jugement pour outrages sur le théâtre. Chaque fois que s'élevèrent des oppresseurs de la liberté publique, ces lois répressives furent aggravées. Sylla n'y manqua pas; et Cicéron écrivait à Atticus que personne n'osant, par crainte de châtiment, manifester son opinion par écrit, ni réprouver ouvertement les grands, le théâtre restait pour unique ressource, attendu qu'on y faisait répéter les vers ou les passages où l'on croyait apercevoir une allusion aux affaires publiques (2). Les pays modernes, habitués

(1) Cicéron dit, dans son traité *de la République*, IV, 10 : « Chez les Grecs les lois permirent à la comédie de tout dire et de nommer tout le monde. Aussi quel homme fut à l'abri de ses attaques, de ses persécutions, et put trouver grâce devant elle? De pervers et séditieux démagogues, un Cléon, un Cléophon, un Hyperbolus, ont été en butte à ses traits; à la bonne heure, bien qu'il vaille mieux que de pareils citoyens soient notés par le censeur que par le poëte. Mais qu'un Périclès, après avoir gouverné sa cité avec l'autorité suprême durant nombre d'années, dans la paix et dans la guerre, fût outragé dans des vers récités en plein théâtre, c'est ce qui ne fut pas moins inconvenant que si notre Plaute ou bien Nævius eussent insulté Publius et Cn. Scipion, que si Cécilius eût outragé Caton..... Au contraire, les Douze Tables, quoique ne punissant de mort qu'un très-petit nombre de délits, ont cependant prononcé la peine capitale contre ceux qui réciteraient publiquement, ou composeraient des vers injurieux ou diffamatoires. Et ce fut très-bien, parce que notre manière de vivre doit être soumise au jugement des magistrats et aux poursuites légitimes, non pas aux caprices des poëtes, et il n'est permis de nous accuser que devant un tribunal où nous puissions répondre. »

(1) Quand Cicéron fut rappelé dans sa patrie, l'acteur tragique Ésope, qui jouait dans le *Télamon* d'Accius, se fit applaudir en changeant quelques mots dans ces vers : « *Quid enim? qui rempublicam certo animo adjuverit, statuerit, steterit cum Argivis... Re dubia nec dubitarit vitam offerre, nec capiti pepercerit... Summum animum summo in bello... Summo ingenio præditum... O pater!... Hæc omnia vidi inflammari..... O ingrati-*

à la liberté de la presse, ne concevront pas, d'après cela, une idée trop large des franchises littéraires de Rome.

Les mimes étaient réputés infâmes chez les Romains, qui les privaient de toutes prérogatives civiles; les censeurs pouvaient les exclure de la tribu, et les magistrats les faire fouetter arbitrairement. La sévérité romaine trouvait qu'un homme s'avilissait à exercer un art qui ne satisfaisait à aucun besoin et n'avait pour but que l'amusement; elle réputait infâme celui qui simulait pour de l'argent des sentiments dont il n'éprouvait rien, se donnait lui-même en spectacle, et s'exposait aux insultes de la multitude.

La scène romaine, à la différence du théâtre grec, admettait les femmes, pourvu que leur vêtement ne blessât pas la décence. Mais ces femmes étaient déshonorées, et défense était faite aux sénateurs d'épouser des actrices, non plus que des filles ou petites-filles d'histrions.

Les sifflets et les battements de mains étaient l'expression du blâme ou de la louange de la part des spectateurs; et quand un acteur était sifflé, il devait ôter son masque.

Au commencement, les théâtres étaient construits pour la circonstance, et duraient au plus un mois, bien que la charpente en fût ornée avec beaucoup d'élégance, dorée même et argentée, et qu'on y plaçât les statues et autres dépouilles enlevées aux peuples vaincus. Celui qu'éleva l'opulent Scaurus pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs; il était orné de trois mille statues et de trois cent soixante colonnes de marbre, de verre et de bois doré. Pompée, après la défaite de Mithridate, fit construire le premier théâtre permanent, à l'imitation de celui de Mitylène (65). Quarante mille spectateurs pouvaient

fici Argivi, inanes Graii, immemores beneficii!.... Exulare sinitis, sinitis pelli, pulsum patimini, etc.

Dans les jeux Apollinaires, quand l'acteur eut récité ces vers :

> *Nostra miseria tu es magnus.....*
> *Tandem virtutem istam, veniet tempus, cum graviter gemes...*
> *Si neque leges, neque mores cogunt.....*

le peuple voulut y voir une allusion à Pompée, et obligea l'acteur à les répéter des milliers de fois (*millies coactus est dicere*). CICÉRON, *Lettres à Att.*, II, 19, et *Plaidoyer pour Sextius*, LVII.

Sous le règne de Néron, un acteur qui devait dire : *Adieu, mon père; adieu, ma mère*, fit tour à tour le geste de boire et de nager, par allusion à la mort de Claude et d'Agrippine. Dans une des fables atellanes, en proférant : *Orcus vobis ducet pedes*, il se tourna vers les sénateurs.

y trouver place, sur les quinze rangs de gradins qui montaient de l'orchestre à la galerie supérieure (1). Celui de Marcellus fut édifié par Auguste; il formait un hémicycle dont le diamètre inférieur était d'environ cinquante-cinq mètres, et de cent vingt-quatre celui de l'enceinte extérieure. Le plan de ces théâtres était emprunté des Grecs, sauf que, dans la Grèce, l'hémicycle du bas était destiné aux danseurs, tandis que, chez les Romains, c'était la place des sénateurs et des personnages élevés en dignité. Les premiers bancs après l'orchestre étaient occupés par les chevaliers, qu'une balustrade séparait du peuple, assis sur les gradins supérieurs.

Caïus Curion, désespérant de surpasser ses prédécesseurs en magnificence, les vainquit en bizarrerie : il fit construire pour les funérailles de son père deux théâtres en bois sur pivot, pouvant tourner avec tous les spectateurs; de telle sorte que, les représentations scéniques terminées, on imprimait à ces théâtres un mouvement de rotation qui les réunissait; on formait ainsi une seule enceinte, et les spectateurs se trouvaient dans un amphithéâtre.

Les Italiens cependant montrèrent toujours peu de dispositions pour le véritable drame, beaucoup au contraire pour le genre burlesque. Les personnages masqués sont de création antique et ne datent pas seulement du moyen âge, comme quelques-uns le croient. Le Macchus ou Sannius, père du Zanni ou Arlequin italien, était un bouffon, la tête rasée, habillé de morceaux d'étoffe de couleurs diverses. On a trouvé à Pompéi le Polichinelle, personnage masqué des fables atellanes.

Syrus et Labérius se signalèrent dans les mimes, pièces burlesques qui étaient toujours en vers, soit écrits, soit improvisés. Nous avons du premier quelques sentences dignes de Ménandre, et qui donnent une haute idée de la farce romaine. Il nous reste de Labérius un prologue dans lequel il se plaint d'avoir été contraint par César de monter sur le théâtre. Térence et Plaute écrivirent presque toujours des comédies *palliatæ*, c'est-à-dire, jouées avec l'habillement grec, imitées qu'elles étaient des comiques grecs. L'auteur le plus célèbre dans la comédie *togata* fut Afranius, dont il nous reste bien

(1) Il en reste quelques débris près du *Campo di fiori*, à l'extrémité de la *Via retta*. MONTFAUCON en donne le plan, *Antiq. expliq.*, t. III, p. 2, liv. II, pl. 142.

peu de chose. Quintilien atteste au surplus qu'on ne trouvait pas grand mérite à ces compositions, lorsqu'il dit que la littérature latine boite dans la comédie (1). Les Romains lui préférèrent la pantomime, qui, au temps d'Auguste, avait atteint sa plus grande perfection. Mais, si nous en jugeons par les noms de Bathylle et de Pylade, ce furent encore des Grecs qui excellèrent dans ce genre. Roscius, un des plus célèbres acteurs, abandonna le masque, et beaucoup imitèrent son exemple.

Horace fait peu de cas de tous les auteurs comiques de la première manière; mais on sait qu'il n'a le plus souvent égard dans ses jugements qu'à la finesse de l'expression, et sous ce rapport les vers saturnins et ceux de l'inculte Plaute devaient le faire frémir d'horreur. Au temps d'Auguste on rechercha davantage l'originalité, sans la faire consister néanmoins à tirer de son propre fonds, mais à imiter plus librement et d'une façon nouvelle. Le tragique le plus fameux fut Asinius Pollion; mais aucun de ses ouvrages ne nous a été conservé. Nous savons qu'Ovide écrivit une Médée; mais les lieux communs dont il a rempli ses héroïdes, et la malheureuse facilité de son style, ne nous permettent guère d'en regretter la perte. Les dialogues ampoulés et les déclamations stoïques de Sénèque, toujours faux et outré, méritent à peine d'être rangés parmi les tragédies.

Il manquait aux Romains cette douce humanité, ce sentiment harmonique dont les Grecs étaient doués; et un peuple habitué à des guerres continuelles, au spectacle des rois enchaînés, au meurtre des prisonniers, devait surtout se plaire à contempler des combats, à voir couler le sang, dans le cirque et l'amphithéâtre (2). La fureur des bêtes féroces s'acharnant l'une contre l'autre, et leurs efforts pour se soustraire à une mort menaçante, leurs mugissements affreux, leurs dernières convulsions, procuraient un délassement viril aux Scipions et aux Catons, à leurs femmes elles-mêmes.

Cirque. La première mention du cirque remonte au temps de Romulus, qui l'établit près du Forum. Tarquin l'Ancien en fit construire un autre, appelé le Grand cirque (*circus maximus*), entre le Palatin et l'Aventin. Il avait trois stades et demi de

(1) *In comœdia maxime claudicamus.* QUINTILIEN, X, 1, 99.

(2) Pourquoi Rome n'a pas eu de tragédies? Cette question est traitée avec un grand sens, à propos de Sénèque, par M. NISARD, *Études sur les mœurs et les poëtes de la décadence*, t. I, p. 91 de la 2e édit.

longueur (664 mètres), quatre *jugera* (280 mètres) de largeur, et pouvait contenir cent cinquante mille personnes; puis cent soixante mille, quand Jules César l'eut agrandi; enfin, trois cent quatre-vingt mille, quand Trajan l'eut fait reconstruire: il avait été presque détruit dans l'incendie ordonné par Néron. Auguste y avait placé l'obélisque que l'on voit aujourd'hui au milieu de la place *del Popolo;* Constance fit apporter celui qui s'élève maintenant sur la place de Saint-Jean de Latran. Rome ne compta pas moins de dix cirques; et celui de Caracalla, où l'obélisque de la place Navone avait été dressé, subsiste encore. Comme ils étaient destinés spécialement aux courses, ils avaient la forme d'un quadrilatère, dont une extrémité finissait en demi-cercle : l'arène était partagée au milieu par une balustrade (*spina*) ornée de statues et d'obélisques, et terminée par de petites colonnes (*metæ*) : les spectateurs s'asseyaient en cercle sur les gradins qui s'élevaient alentour.

Les amphithéâtres étaient deux théâtres réunis, formant presque un ovale, et destinés principalement aux gladiateurs. A l'entour de l'arène régnait le *podium*, place réservée aux magistrats et hauts dignitaires : derrière eux siégeaient les chevaliers, puis le peuple, comme dans les théâtres. Ce fut seulement sous Auguste que l'on construisit un amphithéâtre permanent; puis Vespasien et Titus édifièrent, en l'année 72 après Jésus-Christ, le Colisée, dont les admirables ruines subsistent encore. Son ellipse a cinq cent trente-quatre mètres de développement à l'extérieur, et deux cent trente-neuf à l'intérieur. Le mur d'enceinte, formé de quatre étages superposés, s'élevait au dehors de cinquante et un mètres, et quatre-vingt-sept mille spectateurs pouvaient y trouver place. Des voûtes pratiquées alentour recevaient les bêtes féroces. On pouvait aussi remplir d'eau l'arène, et quelquefois même on y amenait des eaux de senteur; des étoffes tendues au-dessus des spectateurs les garantissaient du soleil et de la pluie. L'arène de l'amphithéâtre de Vérone, l'un des plus grands et des mieux conservés (1), forme une ellipse de soixante-treize mètres sur quarante-trois.

(1) Indépendamment de l'amphithéâtre de Vérone et du Colisée, il existe encore des amphithéâtres dans les endroits suivants : un à Albe; — un à Otricoli en Ombrie, près le Tibre; — un en briques près du Garigliano; — à Pozzuoli; — à Sutrium, de construction étrusque; — à Capoue; — au pied du mont Cassin; — à Pæstum; — à Syracuse; — à Agrigente, — à Catane; — à Argos;

Combats de bêtes féroces.

Après la conquête de la Macédoine, Métellus conduisit à Rome cent cinquante éléphants de guerre, qui furent tués à coups de flèches dans le cirque, encombré d'une foule avide. Sylla et Scaurus, les premiers, y firent paraître des lions et des panthères. On vit Pompée, après eux, jaloux de rendre ses triomphes plus splendides et de capter la bienveillance populaire, y faire figurer, indépendamment de beaucoup d'autres animaux, quatre cent dix panthères et six cents lions; tant ces races féroces étaient encore nombreuses sur la terre, où l'espèce humaine, en gagnant toujours du terrain, les a presque anéanties aujourd'hui. César ne fit pas paraître dans ses jeux moins de quatre cents lions à l'épaisse crinière; il fit combattre quarante éléphants contre cinq cents hommes à pied, puis contre autant de cavaliers; et trente-six crocodiles furent tués dans le cirque de Flaminius, après s'être battus les uns contre les autres (1).

Ce luxe insensé s'accrut encore sous les empereurs, et Titus offrit en spectacle neuf cents animaux féroces d'espèces diverses; Trajan, onze mille, après sa victoire sur les Parthes. Probus fit courir mille autruches, et d'autres animaux en nombre proportionné, dans le cirque, que l'on avait planté d'arbres pour imiter une forêt (2).

Gladiateurs.

On peut sourire de semblables folies et les prendre en pitié, en songeant à celles de son siècle; mais on ne saurait que gémir profondément sur la dépravation d'une société offrant le spectacle d'hommes poussés à combattre contre des bêtes féroces, ou même entre eux, pour le divertissement d'une populace et d'une noblesse également impitoyables. Les sacrifices humains que les Étrusques et les Campaniens étaient dans l'usage de faire sur les tombeaux, passèrent probablement dans Rome avec les autres rites de ces deux contrées. Mais les Romains, peuple héroïque, n'étaient pas satisfaits; ils voulaient
264. voir la résistance et la victoire. Marcus et Décimus Brutus furent les premiers à faire combattre des gladiateurs sur la tombe

— à Corinthe; — un magnifique à Istria; — un très-grand à Ispella en Espagne. En France, on en rencontre à Arles, à Autun, à Fréjus, à Nîmes, à Saintes, etc.

(1) PLINE, VIII, 20.

(2) M. Mongez, dans les Mémoires de l'Académie, t. X, 1833, a énuméré et décrit tous les animaux qui combattirent dans le cirque, dans l'intervalle de six siècles, à partir de l'an 502 de Rome jusqu'à la mort de l'empereur Honorius.

de leur père. Les trois fils d'Émilius Lépidus en mirent aux prises onze couples, dans le Forum, durant trois jours; puis les fils de Valérius Lévinus, vingt-cinq : le nombre en augmenta considérablement par la suite. Jules César en fournit 201. six cent quarante; Titus, les délices du genre humain, se plut à faire durer ces luttes sanglantes pendant cent jours; elles se prolongèrent pendant cent vingt-trois jours sous le règne du bon Trajan, qui offrit au peuple, à cet effet, deux mille combattants. Ce n'étaient pas seulement des esclaves que l'on mettait aux prises. A l'époque où la dignité humaine était le plus foulée aux pieds, Néron fit combattre un jour dans l'amphithéâtre quatre cents sénateurs et cinq cents chevaliers; Commode descendit lui-même dans l'arène. Marc-Aurèle ordonna en vain que l'on se servît d'armes émoussées, le peuple voulait du sang. Il continua donc, jusqu'au temps de Constantin, à s'enivrer de ces barbares spectacles, à contempler avec délices des mercenaires faisant l'horrible métier de tuer et de mourir avec grâce, pour le plaisir d'autrui. Alors un édit impérial, et plus encore les doctrines des chrétiens, la patience héroïque avec laquelle les martyrs se résignaient à affronter la mort pour conserver leur croyance, mirent fin à ces atrocités. Que ceux qui se plaignent maintenant que les images représentant la passion de Jésus-Christ, placées dans le Colisée, défigurent ce monument, daignent se rappeler combien de sang y fut épargné par cet holocauste divin.

Des entrepreneurs spéciaux se chargeaient de dresser des hommes aux luttes périlleuses du cirque; puis ils les vendaient ou les louaient aux magistrats et aux gens riches, qui, par obligation ou de leur plein gré, avaient à donner des spectacles. Selon Pétrone (1), ces malheureux s'engageaient par la formule suivante : *Je jure de souffrir la mort dans le feu, dans les chaînes, sous le fouet ou le glaive, et de me soumettre corps et âme à toutes les volontés d'Eumolpe, comme un vrai gladiateur.*

Il y aura des dons de gladiateurs (*munus gladiatorium*). L'édile récompensera le peuple de l'avoir élu à cette dignité, en lui offrant cinquante couples d'hommes s'égorgeant à coups de couteau.— A une pareille annonce, le peuple romain frémit de joie; il oublie ce jour-là des frères qui expirent sous le

(1) PÉTRONE, *Satyricon*, 117.

glaive des Espagnols ou sous les machines meurtrières de Carthage et de Corinthe; il oublie la faim dont il a souffert hier, dont il pâtira demain; l'aube paraît à peine, qu'il se précipite en foule dans le cirque. Ses maîtres, qu'il domine au Forum et sert humblement dans leurs maisons, s'y rendent à une heure moins incommode; puis les matrones les plus belles, qui ont passé trois heures à leur toilette pour ajouter à leurs charmes en réparant les injures des ans et les traces de leurs excès. Enfin paraît celui qui donne les jeux. Alors les applaudissements éclatent avec fureur. Il peut se réjouir, car la gratitude du peuple romain le récompensera de sa libéralité par la questure et le consulat.

Mais pourquoi les gladiateurs tardent-ils? Un murmure d'impatience se fait entendre, et l'assemblée flotte dans une attente tumultueuse. Les voici enfin! Admirez la vigueur de leurs muscles, la disposition de leurs membres, l'art de leurs poses. Le peuple romain se sent gonflé d'orgueil, en pensant que la vie de tous ces hommes dépend du signe qu'il fera.

Allons, à l'œuvre! Ils commencent par se battre avec des armes inoffensives (*arma lusoria*), et, une simple latte à la main, ils font preuve, sans danger, de leur habileté à frapper et à parer. Mais qu'ils cessent ce jeu d'enfants, qui ne sied pas à la majesté du peuple romain. Déjà brille l'acier, les glaives véritables se croisent, l'âme des combattants s'irrite, les coups s'appesantissent, et le peuple contemple avec une avide anxiété les blessures, les contusions livides, le sang.

L'un des deux combattants succombe, et, se retirant en arrière, élève le doigt pour indiquer qu'il réclame merci. A-t-il montré du courage dans la lutte, a-t-il fait preuve d'un généreux mépris de la mort, le peuple romain lui accorde la vie, pour qu'il puisse l'exposer une autre fois à son plus grand plaisir; dans le cas contraire, ou bien encore si le peuple veut savoir jusqu'où il pousse la constance, et s'amuser à compter les derniers soupirs exhalés de sa poitrine, les bonds convulsifs d'un corps que l'existence abandonne dans la vigueur de l'âge, il ferme le poing en tournant le pouce vers le suppliant; il s'écrie : *Recipe ferrum!* et le vainqueur, obéissant au signe meurtrier, égorge le vaincu.

A peine la trompette annonce-t-elle la mort d'un gladiateur, qu'il est entraîné vers le *spoliarium*, où le vainqueur lui enlève ses armes, ses vêtements, et achève de le tuer; au même ins-

tant accourt quelque épileptique pour boire le sang qui coule de ses blessures, dans la persuasion que c'est là un remède assuré pour sa terrible maladie. Le vainqueur obtient une couronne de lentisque avec une branche de palmier, et quelquefois même la liberté. Pour lui et pour celui qui a donné le spectacle, les applaudissements sont l'immortalité, comme pour le vaincu, l'improbation a été la mort (1).

Quelle est donc cette société dont les vicissitudes politiques ne nous offrent que guerres, et dont les divertissements, si nous nous détournons un instant pour observer sa culture intellectuelle, ne nous présentent encore que combats et que sang ?

Un peuple dont les sanglants triomphes augmentaient sans cesse la gloire et la puissance, devait désirer d'en rendre le souvenir durable. Bien que l'incendie allumé par les Gaulois eût détruit les anciens documents, il en avait été sauvé un certain nombre dans le Capitole, comme les tables des lois et plusieurs traités. Ce qui avait été écrit dans l'ancien langage n'était pourtant compris que par un petit nombre de personnes : ainsi les actes relatifs aux premiers temps de la cité, demeurant la propriété des familles ou des prêtres, pouvaient s'altérer facilement, tandis que le peuple ignorait même leur existence. Mais il avait de son côté conservé les fastes des anciens temps, dans des chansons vulgaires, non toutefois sans altérer les événements qu'il avait embellis en y mêlant des prodiges et l'intervention de ses dieux ; ce que font toujours la tradition et la poésie. Histoire.

Cependant les faibles commencements de la cité, fondée, comme le bruit en courait, par une troupe de bandits, et s'élevant par degrés de son néant, ne flattaient que médiocrement l'orgueil d'une nation qui se voyait désormais l'arbitre de l'Italie et l'effroi des étrangers. Il est probable que Rome avait été traitée sans beaucoup d'égards par ceux de ses voisins qui les premiers écrivirent sur les origines italiques : comme Théagène de Rhégium, contemporain de Cambyse ; Hippys, son compatriote, qui vivait au temps de la guerre médique ; et Antiochus de Syracuse, fils de Xénophane, contemporain d'Hérodote. L'orgueil romain devait avoir satisfaction complète, et ce furent les Grecs qui la lui donnèrent, lorsqu'ils se trouvèrent en

(1) *Plausum immortalitatem, sibilum mortem videri necesse est.* CICÉRON, *pro Sextio.*

contact avec la nation qui habitait les bords du Tibre : le premier qui donna l'exemple fut Dioclès de Péparèthe. Les Grecs avaient alors perdu le sentiment qui leur donnait autrefois l'intelligence des anciens temps, sans avoir acquis encore la critique nécessaire pour apprécier l'âge nouveau ; d'un autre côté, ils ne cherchaient pas tant dans l'histoire le vrai que le beau, et cela dans le but de satisfaire tout à la fois la vanité de leur nation et celle des patriciens de Rome. Or, comme il existait une tradition sur des Troyens et des Grecs venus en Italie après la chute d'Ilion, ils rattachèrent à ce fait toutes les histoires, toutes les généalogies, toutes les étymologies. Chaque pays tira son nom de celui du vaisseau, du fils, du compagnon, du pilote, de la nourrice d'Énée ; chaque grande famille remonta directement jusqu'à lui, et conséquemment jusqu'aux dieux. Les Mamilius descendirent d'Ulysse, les Sergius de Sergeste, compagnon d'Énée ; les Nautius, d'un de ses guerriers ; les Lamius, de Lamus, roi des Lestrygons ; les Fabius, d'un fils d'Hercule ; et personne ne révoqua en doute ces généalogies, de même qu'en Italie, dans le seizième siècle, on crut que les Visconti descendaient des rois d'Anghiera (1), et la maison d'Este d'un paladin ou d'un croisé.

L'orgueil aristocratique se complaisait dans ces origines semi-divines, et la politique de Rome trouvait son compte à afficher une sorte de parenté avec cette Grèce si vantée qu'elle voulait embrasser comme sœur, et enchaîner comme esclave ; c'était enfin une consolation pour la Grèce de se dire que, si elle avait perdu son indépendance, celle qui l'avait vaincue était presque sa création. Il n'y a donc pas à s'étonner que, dans un pareil accord d'intérêts, les origines grecques aient prévalu, et que des faits et des noms nouveaux et altérés se soient mêlés à ce qui était la vérité et aient effacé les traditions nationales.

Le côté positif et peu poétique des traditions italiennes les fit négliger par les premiers Romains qui s'occupèrent de travaux historiques, séduits qu'ils furent par l'éclat des traditions grecques. Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Caïus Acilius, Caton, Pison, se copièrent l'un l'autre, sans se mettre jamais en peine d'interroger le peuple ou de rechercher les documents locaux. Cincius Alimentus se livra à l'étude des antiquités, et

(1) Anghiera ou Angera, ville fort ancienne, sur le bord du lac Majeur.

rédigea des annales de même qu'Acilius (1). Le premier qui écrivit une histoire en latin fut Fabius Pictor, qui, après la bataille de Cannes, fut envoyé à Delphes pour savoir de l'oracle comment on pourrait apaiser les dieux. La critique était aussi étrangère que l'érudition à ces anciens écrivains; et il fallut que Polybe vînt de la Grèce pour lire dans le Capitole les traités faits jadis entre Rome et Carthage, traités dont l'existence n'était pas même soupçonnée par ceux qui pouvaient les consulter tous les jours. Il paraît que Caton, pour traiter des origines italiques, aurait véritablement recherché les monuments : personne sans doute n'aurait pu mieux que lui nous conserver les souvenirs des anciens temps; il vivait en effet à une époque où les peuples de l'Italie primitive existaient encore, et conservaient les livres, les inscriptions où leur histoire était consignée. Ils savaient lire et interpréter les caractères osques et étrusques, qui trompent aujourd'hui la patience des érudits. L'Italie n'avait pas encore été dévastée par la guerre des Marses et par les proscriptions systématiques de Sylla, soigneux d'effacer toute trace des premières nationalités. Un désir du censeur aurait été une loi pour toutes les villes italiennes, qui lui auraient à l'envi apporté leurs annales pour servir à l'histoire qu'il préparait. Malgré tant de facilités, malgré aussi l'aversion qu'il affectait pour les lettres grecques, il se laissa entraîner par le courant; si bien que tout ce qu'il nous a transmis repose sur des idées et des étymologies étrangères. Crédules ou menteurs, Alexandre Cornélius Polyhistor, au temps de Sylla, Calpurnius Pison Frugi (2), et plus tard Julius Hyginus, réussirent encore plus mal. On ne sait même

(1) Aulu-Gelle, XVI, 4, nous a conservé un passage très-singulier de Cincius Alimentus, qui mérite d'être cité. Il dit que, lorsqu'on levait des troupes, les tribuns militaires faisaient jurer aux soldats de leur compagnie que, soit dans l'armée, soit à la distance de dix milles alentour, ils ne voleraient pas au delà de la valeur d'une pièce d'argent par jour; que, s'ils *trouvaient* quelque objet d'un grand prix, ils l'apporteraient à leurs chefs : ils pouvaient cependant s'approprier une lance, du bois, du fourrage, une outre, un soufflet, un flambeau.

(2) Aulu-Gelle, XI, 14, en voulant faire connaître ce qu'il y avait dans cet écrivain de *simplicissima et rei et orationis,* nous a laissé un curieux échantillon de sa critique. Le voici : *Eundem Romulum dicunt ad cœnam vocatum, ibi non multum bibisse, quia postridie negotium haberet. Ei dicunt : Romule, si istud omnes homines faciunt, vinum vilius sit! Is respondit : Immo vero carum, si quantum quisque volet, bibat; nam ego bibi quantum volui.*

trop quel mérite peut rester à Varron qu'on a tant vanté, si l'on songe qu'il ne savait point l'étrusque, et fort peu l'osque. Il suit pas à pas, dans les fragments que nous avons de lui, la trace des Grecs. Aussi il fourvoya étrangement ceux qui le suivirent avec trop de respect. Voilà ce qui jette tant de confusion sur l'histoire primitive de Rome, et y donne tant à deviner, ainsi que nous l'avons exposé.

De tous ceux qui à cette époque s'occupèrent d'histoire contemporaine il n'est resté que le nom et quelques fragments de peu d'étendue. Indépendamment de ses *Origines*, Caton avait composé un traité de l'art militaire (*de Re militari*), mais il a péri en entier. Il employait les loisirs que lui laissaient les affaires publiques à cultiver une propriété sur le territoire sabin, et il écrivit d'après sa propre expérience un traité d'agriculture (*de Re rustica*). C'est un ouvrage en cent soixante-douze chapitres très-courts, dans lequel il a exposé sans ordre, et à mesure qu'ils se présentaient à son esprit, un pareil nombre de préceptes, du ton dogmatique et impérieux d'un maître qui commande à des esclaves : il n'y a, du reste, ni liaison dans les idées, ni variété, ni même de correction dans le style, qu'il soigna beaucoup dans ses autres ouvrages. Quant aux choses en elles-mêmes, on y trouve une bonne quantité de formules magiques et d'observations superstitieuses, qui ne nous donnent pas une haute idée de la critique du censeur.

Le petit préambule dont il a fait précéder ce traité peint l'homme tout entier; on y trouve le passage que voici : « Il « pourrait être avantageux de chercher du bénéfice dans le « commerce, s'il n'y avait du péril, ou de faire l'usure, si « c'était chose honnête. Mais nos ancêtres ont décidé que le « larron payerait le double de la chose volée, l'usurier le qua- « druple, montrant ainsi que l'usurier est pire que le voleur. « Quand ensuite ils voulaient louer un citoyen, ils l'appelaient « bon agriculteur et sage économe; c'était le plus grand éloge « qu'ils pussent faire de quelqu'un. Le marchand applique son « esprit à gagner de l'argent, mais son état l'expose à toutes « sortes de dangers et de calamités. L'agriculture produit des « hommes robustes et d'excellents soldats, elle offre le bénéfice « le plus honnête et le plus sûr, sans exciter l'envie d'autrui; « celui qui s'y adonne n'a pas de temps de reste pour penser à « mal. »

Éloquence. Le Forum romain offrait un beau champ à l'éloquence, dans

la libre discussion des plus grands intérêts ; nous la verrons briller de tout son éclat dans l'âge suivant. Mais elle ne fut enseignée comme art qu'après la fameuse ambassade de Carnéade.

Beaux-arts.

Nous ne sommes pas habitués à compter les Romains parmi les peuples doués du génie artistique ; car il leur parut toujours plus commode et plus digne, à leur avis, d'enlever aux autres pays leurs chefs-d'œuvre dans les arts, pour en parer le leur, que d'en produire eux-mêmes. Pline cite très-peu d'artistes romains. Virgile ne fait nulle difficulté d'accorder aux étrangers la gloire de l'emporter dans la sculpture, la peinture, l'astronomie, et même dans l'éloquence (le courtisan d'Auguste devait passer sous silence la gloire de Cicéron), pourvu que Rome sût conserver sa supériorité dans l'art de dompter les peuples et de leur imposer des lois (1). Quelques citoyens, des patriciens mêmes, entre autres Fabius Pictor, cultivèrent les arts ; mais la plupart des travaux furent faits d'abord par des Étrusques ou dans la manière étrusque.

Quand les conquêtes de la république se furent étendues, les chefs-d'œuvre de l'art grec abondèrent à Rome de Syracuse et de Capoue, puis de l'Asie vaincue. L. Scipion apporta quatorze cent vingt-quatre livres de vases d'argent ciselés, et mille vingt-quatre de vases d'or ; deux cent quatre-vingts statues en bronze et deux cent trente en marbre parèrent le triomphe de Marcus Fulvius sur les Étoliens. Les Romains apprirent alors à apprécier le beau, et commandèrent de nouveaux ouvrages en Italie, bien qu'on n'y connût pas encore les marbres de Luni et de Carrare.

Paul-Émile, vainqueur de Persée, donna pour maître à ses fils un peintre et un sculpteur ; et Antiochus le Grand fit venir en 196 un Romain nommé Cossutius, pour achever le temple de Jupiter Olympien à Athènes.

Mais nous ne sommes guère redevables aux Romains en fait de beaux-arts, que de nous avoir conservé les ouvrages grecs,

(1) *Excudent alii spirantia mollius æra,*
Credo equidem : vivos ducent de marmore vultus ;
Orabunt causas melius ; cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento :
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.
(*Æneid.*, VI, 848.)

qui sans eux auraient probablement péri. Toutefois, lorsqu'on pense que ce résultat n'a été obtenu que par un abus honteux du droit de guerre, les Italiens peuvent-ils bien s'en glorifier? L'heure des réparations arrive pour les nations comme pour les individus, et les Italiens ont payé et payent encore les violences exercées par leurs ancêtres.

Philosophie romaine.

Les Romains, tout entiers à l'action et aux conquêtes, ne connurent, dit-on, la philosophie que lorsqu'elle fut introduite chez eux par les Grecs. C'est là une de ces maximes trop générales que l'histoire adopte sans examen et qu'elle propage, malgré le démenti que leur donnent les faits. Nous ignorons quelle était la philosophie enseignée par les Étrusques; mais elle dut, avec celle des pythagoriciens, composer la philosophie latine primitive. Il en fut traité dans beaucoup d'ouvrages (1); mais ils ont été perdus par la négligence de ceux qui plus tard, éblouis par la splendeur des sciences grecques, se soucièrent peu de conserver les doctrines nationales, ou les confondirent avec celles des épicuriens et des stoïciens. On a tenté toutefois d'en retrouver la trace, en recourant à deux sources : le langage et la jurisprudence. Vico le premier, dans son livre sur l'*Antichissima sapienza degli Italiani*, en observant tout ce qu'il y avait de philosophie dans les mots latins, conclut que les Italiens primitifs devaient être de profonds penseurs; et il se proposa de reconstruire, à l'aide de leurs phrases et de leurs expressions, leur système de métaphysique, de physique et de morale. Son travail n'embrassa que la métaphysique, et il démontra que, pour les anciens Latins, le *vrai* et le *fait* étaient une même chose; que Dieu savait, selon eux, les choses physiques, l'homme les choses mathématiques : doctrine opposée à celle des dogmatistes, qui prétendaient tout savoir, et des sceptiques, qui déclaraient ne rien savoir. Dieu est le *vrai* parfait, attendu que les éléments intrinsèques des choses lui sont connus; tandis que l'homme ne procède dans son intelligence que par voie de division, et tire de la science l'être et l'unité. L'âme préside à la vie de l'homme, l'esprit à l'âme, à l'esprit Dieu, qui agit par sa volonté, laquelle ne se manifeste que suivant l'ordre éternel des choses, non au hasard ni par nécessité.

(1) Cicéron parle de ceux qui *voluerunt se philosophos appellari, quorum dicebantur esse latini sane multi libri*.

Mais si la méthode de Vico peut paraître trop incertaine et conjecturale à beaucoup, elle est d'autant moins admissible pour nous, qui avons exprimé l'opinion que le langage a reçu du Créateur le dépôt des premières révélations nécessaires pour donner la lumière à l'esprit et le développement à la raison. Comme les langues en outre ne sont pas formées par des philosophes, mais par le peuple, on ne saurait y trouver la preuve du degré du savoir, mais seulement les vérités de sens commun ; et il est impossible d'y faire la distinction entre ce qu'un peuple y mit du sien, et ce qu'il reçut par tradition.

La jurisprudence peut fournir des éléments d'un plus grand poids. Ceux qui n'y voient (pour passer sous silence la fable des Douze Tables) que l'inspiration de la secte stoïcienne, sont dans une erreur évidente; car indépendamment de ce qu'elle consacre des doctrines en opposition avec les siennes, il est démontré qu'elle se fonde sur des principes bien plus anciens, rassemblés plus tard dans la législation des Douze Tables.

On peut donc en déduire ceci : L'homme est un être naturellement raisonnable et libre, et la personne est l'homme avec son état propre. L'état de l'homme est naturel ou civil, d'où il suit que l'esclave est un homme, sans être une personne (1). La liberté de l'homme consiste dans la faculté de faire ce que ne lui interdit pas la force ou le droit, et il ne peut l'aliéner par sa nature. Le droit civil des Romains admettait cependant l'esclavage, et l'esclave *diminutus capite* était considéré comme chose. A la femme la faiblesse et la soumission; la dignité au mari, seul capable d'exercer la puissance paternelle et les emplois publics. Le fils est celui qui naît de légitime mariage, d'où résulte que l'adultère, l'inceste et le concubinage sont des crimes. Tout ce qui peut être rangé dans la classe des biens, les droits compris, est considéré comme chose. Le droit n'est pas matériel, mais un par excellence, indivisible, inextinguible, survivant à l'objet sur lequel il tombe; il ne s'acquiert et ne se perd que par la volonté ou le consentement. Les jurisconsultes apportèrent en outre un grand soin à la véritable signification des mots et à la précision des formules, et ils se montrèrent d'une grande habileté dans l'appréciation des preuves et des présomptions.

Nous n'avons donc point sous les yeux une philosophie d'é-

(1) La personne est définie : *Homo cum statu quodam consideratus*; et par état l'on entend *qualitas, cujus ratione homines diverso jure utuntur.*

cole comme en Grèce et à Alexandrie ; la philosophie romaine est toute pratique et dirigée vers la science de la vie ; méthode que les Italiens avaient déjà apprise de Pythagore, et que les hommes de bien ne devaient jamais mettre en oubli.

LA CHINE.

CHAPITRE XXII.

LE PAYS ET SES HABITANTS.

Une scène tout à fait nouvelle s'ouvre désormais à nos regards. Voici un peuple différent de ceux que nous avons vus jusqu'à présent, aussi nombreux à lui seul que tous les Européens ensemble, c'est-à-dire qu'il forme le cinquième du genre humain ; il occupe presque un dixième de la terre habitable, parle une langue et emploie une écriture dont les règles et les bases sont toutes différentes des nôtres, de même qu'il ne nous ressemble ni par ses mœurs, ni par l'ordre de ses idées, ni par son organisation politique. Doué d'une habileté merveilleuse dans les arts manuels et de luxe, prodigieusement riche en littérature, sa civilisation ne marche pas parallèlement à la nôtre, dont elle méconnaît même les allures (1).

Ce peuple, chez lequel se trouvait comme un foyer de science, de civilisation et de commerce, et qui dirigea les destinées de la partie la plus reculée de l'Asie, comme le fait aujourd'hui l'Europe à l'égard du reste de la terre, remonte par son origine aux premiers temps du monde : il compte des traditions non interrompues de quarante siècles, dans lesquelles il y aurait peut-être à rechercher l'histoire des peuples orientaux et les causes des migrations qui, depuis Odin jusqu'à Gengis-kan, se déversèrent sur notre Occident. Contemporain de tous les peuples, oublié par le temps, qui ne l'a ni vieilli, ni renouvelé, il forme une chaîne vivante entre le présent et l'antiquité la plus lointaine.

(1) Les principaux ouvrages relatifs à la Chine, outre les *Mémoires des missionnaires de Pékin*, les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, sont indiqués dans un catalogue, p. 657, de la *Chine moderne*, UNIVERS PITTORESQUE, 1853.

On peut dire cependant que ce peuple étonnant resta inconnu aux anciens ; et il paraît démontré que les *Sères*, mentionnés par Horace et par Florus comme placés au dernier terme des découvertes de l'antiquité, n'étaient pas les Chinois. La preuve de cela est que, selon Pline et Méla, *les Sères habitent au milieu des régions orientales dont les Scythes et les Indiens occupent les deux extrémités*. Or l'Asie finissant, d'après eux, quelque peu à l'est du Gange, et tant soit peu au nord de la mer Caspienne, il est évident qu'ils plaçaient les Sères dans le Thibet et aux environs (1). Les indications d'autres écrivains encore nous interdisent de voir la Chine dans le pays des Sères. Il est probable que le *sericum* que l'on tirait du pays des Sères était une étoffe de soie que les Romains effilaient pour en faire de nouveaux tissus assez légers, et en parer, sans les couvrir, les charmes de la beauté ; de même que la *serica materies* était une laine très-fine et très-longue, celle précisément dont on fait aujourd'hui les tissus de cachemire.

Fut-elle connue des anciens.

Arrien parle des *Sinæ*, dont on transportait les soies crues et travaillées vers l'Occident par la Bactriane (Bokhara). Il paraît que, sous le dix-septième empereur de la dynastie de Han, l'an 94 de J. C., un envoyé serait parti de la Chine pour venir nouer des relations de commerce avec le monde occidental, et que dans le cours de son voyage il se serait arrêté en Arabie. Au temps de Trajan, les Chinois furent amenés, par leurs guerres avec les Tartares, jusqu'à la mer Caspienne ; et il y a lieu de croire que l'usage toujours croissant de la soie détermina Antonin à envoyer par mer, en l'année 161, une ambassade chez les peu-

(1) Nous avons suivi Malte-Brun ; mais Gosselin, Lelewel, d'Anville, voient ailleurs les *Sères*. Heeren les met dans la Mongolie, à l'est du désert de Cobi. Le savant naturaliste Latreille a soutenu dernièrement qu'il y avait trois Sériques : 1° la Sérique proprement dite, celle de Ptolémée dans l'Asie supérieure, embrassant la partie occidentale et septentrionale de la petite Bucharie, et ayant pour capitale *Sera Metropolis*, aujourd'hui Turfan ; 2° celle au nord de l'Inde, où émigrèrent les peuples de la première, chassée par des envahisseurs, en occupant la Sogdiane, la Bactriane, le Thibet, l'Inde ; 3° celle qui fut plus généralement connue des anciens sous cette dénomination, et qui est l'Inde au delà du Gange, aujourd'hui l'empire Birman, où se trouvent le fleuve *Serus* et la *Sera major*, mentionnés dans la table de Peutinger. Il sera bon de lire les passages relatifs aux Sères dans Strabon, XV, 10 ; dans Pausanias, VI, 26 ; dans Pline, XII, 1 et 41 ; dans Ammien Marcellin, XXIII, 6. C'est du pays des Sères, de Serinda, aujourd'hui Sirhind, ville de l'empire Anglo-Indien, au nord-ouest de Delhi, que furent apportés en Europe les vers à soie, par des moines, sous le règne de Justinien. PROCOPE, *Gothiques*, II.

ples qui la travaillaient ; mais elle revint sans avoir rien conclu. Peut-être aussi n'était-elle dirigée que vers la partie supérieure de l'Oxus et de l'Iaxarte, où se rendaient alors en foule les négociants chinois, l'empire s'étendant jusque-là et jusqu'aux montagnes de *Zung-Ling*. On croit que le christianisme y fut introduit par les nestoriens vers 635 ; on en a retrouvé en effet des traces, et même des églises.

Les Arabes nous ont donné les premières notions précises sur la Chine, quand, aux huitième et neuvième siècles, l'élan des conquêtes porta le peuple le plus enthousiaste jusqu'aux confins de la nation la plus méthodique. Un passage, traduit par Renaudot, de la relation d'un voyage entrepris par les Arabes dans cette contrée, entre les années 850 et 877, prouve que leurs navigateurs, avant la conquête du pays par les Tartares Mongols, se rendaient par mer à la Chine pour faire le commerce. Lorsque la dynastie de ces conquérants y eut été fondée par Gengis-kan, l'Arabe Ibn-Batuta visita la Chine ; et nous trouvons dans ses voyages, traduits par le professeur Lee, la description du papier-monnaie, invention des Mongols.

Dans l'intention d'opposer une digue à l'inondation dont Gengis-kan menaçait l'Europe, le saint-père, comme tuteur de la chrétienté, envoya en ambassade au conquérant plusieurs religieux, qui rapportèrent à Rome des renseignements que l'on crut fabuleux. Il en fut de même des récits du Vénitien Marco-Polo, surnommé Million par suite de la persuasion où l'on était qu'il avait singulièrement exagéré ce qu'il avait vu. Il avait visité en 1274 le royaume du conquérant mongol Coubilaï-kan, par qui même il avait été employé.

L'Arménien Hayton en fit peu après une description ; puis Jean Corvinus, envoyé par Nicolas IV, convertit à la foi un grand nombre d'habitants du pays, le gouvernement n'étant pas encore aussi ombrageux à l'égard des étrangers qu'il le devint sous les Mantchoux.

Les Portugais y pénétrèrent pour la première fois en 1516 ; et, surpris de trouver tant de richesses, de civilisation et de savoir dans une contrée lointaine, quand tous les peuples intermédiaires étaient barbares et ignorants, ils en racontèrent des merveilles avec tant d'emphase, que la Chine passa pour le pays des miracles. Mais en même temps que la soif du gain ou la manie des conquêtes attirait les Européens chez ce peu-

ple singulier, le zèle de la foi y conduisit quelque temps après, en l'année 1580, les missionnaires, qui, non moins éclairés que sincères, fournirent sur le pays les observations les plus exactes.

Kang-hi, le plus libéral des empereurs de la Chine, facilita surtout le libre accès des jésuites dans le royaume du Milieu; aussi continuèrent-ils à y propager les connaissances européennes et les doctrines catholiques, et à donner sur le pays des renseignements vrais et précis, jusqu'à l'époque où la jalousie les en fit expulser. On peut dire que depuis lors l'empire chinois fut fermé aux Européens. Les marchands s'arrêtent à Canton, où ils s'occupent plus de leurs intérêts que des matières d'érudition : les voyageurs et même les ambassadeurs y sont reçus avec défiance, y sont tenus dans l'ignorance de toutes choses, ou trompés; et bien que les relations soient chaque jour plus multipliées, l'un d'eux, plus franc que les autres, écrivait : *Nous avons été reçus comme des mendiants, traités comme des prisonniers, renvoyés comme des voleurs;* trois conditions, à coup sûr, qui ne sont guère de nature à permettre de se livrer à des explorations approfondies.

Voilà pourquoi nous connaissons moins ce peuple singulier que les autres nations anciennes; voilà pourquoi l'on n'a pu jusqu'ici interpréter les hiéroglyphes tracés sur les bandelettes de soie dont reste enveloppée cette momie d'un éternel et gracieux enfant. Mais dès que nos philologues purent appliquer la science à l'analyse de la langue et de l'écriture chinoise, l'étude des livres aida à comprendre cette nation mystérieuse.

Les Chinois appellent leur pays *Chung-kou*, c'est-à-dire centre de la terre, ou *Chung-yang*, nation du milieu; ils y ajoutent souvent des titres pompeux, comme *Tamming-ca*, royaume de grande splendeur, *Taïn-schin-ca*, royaume de la pureté, *Tien-ou-ca*, royaume contenant tout ce qui est sous le ciel; et, depuis qu'y dominent les Tartares Mantchoux, c'est le grand et pur empire. On a parfois appliqué aux Chinois le nom de la famille régnante; ainsi quand ils soumirent la partie méridionale de l'empire avec le Tonkin, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la Cochinchine, les Malais et les Indiens leurs voisins les appelèrent *Chin* ou *Sin*, de la dynastie de ce nom qui occupa le trône deux cent cinquante-six ans avant J. C. Le mot Chine vient de là; celui de Cathai, que lui donna Marco-Polo

Nomenclature.

et que les Russes lui ont conservé, dérive des Chitans, nation qui habitait les provinces septentrionales au temps de l'invasion mongole.

Chorographie. L'empire de la Chine est un immense plan incliné s'abaissant des hautes montagnes du Thibet jusqu'à la mer Jaune. Il s'étend aujourd'hui de Kasgar, à l'embouchure de l'Amour, sur une longueur de treize cent cinquante lieues, et l'on en compte huit cent cinquante des monts Saïansk à la pointe la plus méridionale qui se trouve en face de l'île d'Haïnan. Situé entre le 21° et le 41° de latitude nord, il offre deux mille lieues de côtes, et sa superficie est de six cent soixante-dix mille lieues carrées (1). La Chine proprement dite a cent quatre-vingt-quinze mille lieues de superficie; mais il est si difficile de déterminer le nombre de ses habitants, que les uns lui en donnent cent cinquante millions, les autres trois cent trente.

On y compte deux mille sept cent quatre-vingt-seize temples, onze cent quatre-vingt-treize châteaux, trois mille six cents monastères, dix mille huit cent neuf constructions anciennes, trois mille cent cinquante-huit ponts en pierres, dont quelques-uns ayant jusqu'à cent arches, sept cent soixante-cinq lacs, quatorze mille six cent sept montagnes, et seize cent cinquante-neuf villes, parmi lesquelles il en est dont les habitants sont au nombre de deux millions. On y voit partout des canaux sillonnés, comme le disent les Chinois, par neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf barques, et un labyrinthe inextricable de routes encombrées de chars et de piétons, de nombreuses armées dans des camps et de fortes garnisons dans les forteresses ; on y voit aussi, comme s'il y avait disette de terrain, une foule de gens construire leur demeure sur des radeaux, et passer ainsi, bercés par les ondes, leur éternelle enfance.

Provinces. L'empire, qui comprenait, il n'y a pas encore longtemps, quinze provinces, en embrasse aujourd'hui dix-huit. Une des plus remarquables est celle de Pé-chi-li, que la Grande muraille sépare de la Mongolie, et qui contient cent quarante villes : au Pékin. milieu d'elles s'élève Pékin, la capitale de l'empire, dont les hautes murailles en briques ont neuf lieues de tour, et où l'on entre par seize vastes portes de marbre. Elle renferme une multitude d'édifices, de cours, de jardins, plus admirables par la quantité et la bizarrerie que par la noblesse et l'élégance, l'ar-

(1) L'empire russe a 681,000 lieues de superficie; mais sa population est à peine de soixante millions d'âmes. Voy. la note B, à la fin du volume.

chitecture n'en étant rien moins que régulière. Les maisons ne consistent le plus généralement que dans un rez-de-chaussée, les Chinois trouvant très-étrange notre manière d'entasser maison sur maison, au risque, disent-ils, de les voir s'écrouler. Les leurs, en effet, ne sont pas extrêmement solides, n'étant faites que de bambou; les plus riches sont en bois de cèdre, que l'on apporte de cinq cents lieues. Dans les rues, non pavées, qui vont en droite ligne d'une extrémité de la ville à l'autre et parallèlement entre elles, des habitations dégoûtantes et près de tomber, une poussière étouffante, des puits et des mares au milieu de la voie publique, la puanteur des égouts et des immondices amoncelées, contrastent avec des constructions légères, des boutiques splendides, couvertes de dorures et de vernis brillants. L'enseigne indique les principales marchandises et le nom du négociant (1); on y ajoute toujours ces mots : *Il ne vous trompera pas* (*pou-hou*); ce qu'il faut prendre comme un avis de se tenir sur ses gardes. Des jardins riants, de petits bassins où voguent d'élégantes gondoles jaunes (*sampan*) aux voiles de natte et aux cordes d'écorce de bambou; des arcs de triomphe (*pay-leu*) en l'honneur de personnages méritants; des maisons de plaisance assez vastes pour loger tout l'entourage des plus grands seigneurs de l'Europe, avec des kiosques et des pavillons pour le repos ou l'agrément des riches qui dominent au milieu de ces deux millions d'habitants : voilà ce qui frappe encore les regards dans Pékin. Quand passe en litière un mandarin ou quelque personnage opulent, un serviteur à cheval court en avant pour faire écarter la foule de chars, de piétons, d'ânes, de chevaux, de chameaux qui encombrent les rues; tandis que les sentinelles, se promenant au milieu de cette cohue, frappent indistinctement d'un fouet flexible quiconque occasionne le moindre désordre.

Il y a un tribunal des princes pour statuer sur tout ce qui concerne la famille impériale; celui des mandarins (2), qui **Tribunaux.**

(1) Les artisans ne travaillent pas dans des boutiques; et si vous voulez un habit, le tailleur vient avec tout ce dont il a besoin le confectionner chez vous; le serrurier y vient avec ses outils, son enclume et sa forge, et ainsi des autres. Les barbiers font leur ronde avec une clochette pour avertir ceux qui ont besoin de leur ministère, portant de même avec eux savon, bouilloire, bassin, serviette, feu et pliant.

(2) De *mandar*, commander, les Portugais ont fait mandarin, pour exprimer la qualité d'employé civil ou militaire; mais ce titre n'est pas en usage chez les Chinois.

présente au roi des candidats pour les diverses fonctions civiles et militaires, et surveille leur conduite; celui des revenus publics, pour la révision des comptes; celui des rites, pour régler ce qui est relatif aux études, à la religion, aux cérémonies. Il y a encore ceux des médecins, des astronomes, des constructions publiques, de la guerre, des délits, des censeurs, de la police, qui dirigent l'empire comme il était dirigé il y a des milliers d'années. Le tribunal de l'histoire et de la littérature se compose de la réunion des corps qui président aux écoles et aux universités. Il examine ceux qui aspirent au titre de lettré, et choisit ceux qui doivent composer les discours et les vers à réciter devant l'empereur. La rhétorique est enseignée dans le collége impérial. L'observatoire astronomique, l'almanach impérial, la gazette officielle, l'imprimerie royale, la bibliothèque, d'immenses galeries d'histoire naturelle, des hospices pour les enfants trouvés et pour l'inoculation de la petite vérole, des voitures de louage, etc., sont des institutions que l'on croirait apportées d'Europe si elles n'existaient pas là depuis tant de siècles.

Dans le temple le plus magnifique, consacré à Bouddha, désigné en Chine sous le nom de *Fo*, trois cents lamas du Thibet enseignent la théologie. Il en est un autre où sont déposées les tablettes des hommes illustres et des empereurs les plus célèbres; il est si vénéré, que personne ne peut s'en approcher, soit à cheval, soit en voiture. Pékin possède aussi des théâtres où, depuis midi jusqu'au soir, sont représentées des comédies et des tragédies de la facture la plus originale.

Cette ville fut fondée en 1267, quand des raisons d'État firent reporter dans une situation plus voisine de la Tartarie le siége
Nankin. de l'empire; il était d'abord à Nankin, qui, bâtie près de l'embouchure du Kiang qui se jette dans un golfe de la mer Jaune, est encore réputée la partie la plus civilisée de la Chine. On en tire les meilleurs tissus de coton et de soie, le papier, les ouvrages en vernis et le thé.

On croit que les Chinois ont habité originairement le Schan-si, au nord de l'empire; mais les empereurs résidèrent durant plusieurs siècles dans le Schen-si, dont la capitale est Si-an-fou. C'est encore une des villes les plus grandes et les plus belles; elle est riche de monuments antiques, au nombre desquels se trouve une inscription copiée sur celle qu'on lisait sur les montagnes où l'Hoang-ho prend sa source; elle rappelle les grands

travaux exécutés par You, sous le règne d'Yao, vingt-deux siècles avant J. C., pour l'écoulement des eaux stagnantes.

Le bourg de King-té-ching, dans la province de Kian-si, où un million d'habitants est occupé à la fabrication de la porcelaine, est particulièrement remarquable. Il couvre, sur une longueur de quatre milles, le rivage d'un large fleuve; il s'y consomme dix mille charges de riz et plus de mille porcs par jour, et il n'est pas un individu qui ne soit employé à cette industrie de la porcelaine, jusqu'aux invalides et aux aveugles qui broient ces couleurs que notre science ne peut encore égaler. La fumée et les flammes qui s'élèvent de cinq cents fours donnent à ce bourg, durant la nuit, l'aspect d'une immense fournaise. King-té-ching.

L'île que les Chinois appelaient Thaï-ouan fut nommée île Formose par les Portugais à cause de sa situation favorable et de la beauté du climat; par malheur les tremblements de terre et la mauvaise qualité des eaux diminuent de si notables avantages. Elle était connue anciennement des Chinois, qui l'appelaient le pays des Barbares méridionaux (*Manty*), parce qu'elle n'envoyait ni tributs ni ambassades aux empereurs. Les Japonais l'occupèrent en 1621, puis la cédèrent aux Portugais, qui eux-mêmes en furent chassés plus tard par le pirate chinois Xoxinga (*Ching-ching-kung*). Ile Formose.

La plus importante province du midi est Kouang-tung, riche en grains et en fruits, en or, pierreries, perles, étain, ivoire, bois odorants, et en bois de fer, qui lui est particulier. Canton sa capitale a été jusqu'ici le seul port accessible aux Européens. Cette ville, où règne la plus grande activité, a été reconstruite sur un meilleur plan après 1823; elle a des rues en bon état et des boutiques extrêmement élégantes bien qu'uniformes, garnies de ces mille futilités que le luxe fait rechercher aux Européens, et dont ils ne sont pas encore parvenus à égaler le fini (1). De même que Nankin est la ville de la science, Pékin celle du pouvoir, Canton est la ville du négoce. Canton.

Le commerce tire de la Chine d'immenses trésors : la seule compagnie anglaise exporte chaque année de Canton trente-trois millions de livres de thé. Les États-Unis y font pour vingt-trois millions d'affaires en importations et vingt-cinq en exportations; les Anglais, cent six en importations et quatre-vingt-dix-sept

(1) La Place, *Voyage autour du monde et sur les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État* la Favorite, *pendant les années* 1830, 31, 32, t. II, p. 131.

en exportations. L'opium, qu'ils y introduisent par contrebande, monte à une valeur de quatre-vingt-dix millions par an, et il est devenu une cause de guerre entre la Chine et la Grande-Bretagne (1).

Macao. Macao, fondée dans le golfe de Canton par les Portugais, qui, en 1580, avaient obtenu ce coin de terre en récompense de ce qu'ils avaient délivré la Chine d'un redoutable chef de pirates, eut un accroissement rapide; mais elle déchut avec la puissance de ses fondateurs. Ceux qui sont capables de comprendre les ineffables souffrances du génie vont y visiter la grotte de Camoëns, où l'illustre chantre des Lusiades, exilé et malheureux, composa son poëme (2).

Eaux. Les deux grands fleuves Hoang-ho et Yang-tsé-kiang, ou, si

(1) L'opium fut introduit d'abord en Chine comme simple médicament; l'usage s'en étendit ensuite au point qu'il devint un besoin irrésistible. L'empereur Kia-king en 1799 en prohiba très-sévèrement l'introduction, qu'il punit de la strangulation, du bannissement ou de la prison, suivant les cas. Mais, comme il arrive d'ordinaire, la prohibition augmenta la consommation. En effet, au lieu de quelques centaines de caisses de cent *cattayes*, c'est-à-dire de six cents kilogrammes, importées annuellement jusque-là, il s'en introduisit :

Années.	Caisses.	Valeur en fr.
1827	9,535	55,252,807
1828	13,132	66,425,456
1829	14,000	63,892,923
1830	18,760	68,392,604
1831	14,225	60,938,393
1832	23,603	81,367,873
1833	21,250	58,335,006
1834	20,089	62,381,528
1835	26,017	60,926,630

Cette importation est faite presque uniquement par les Anglais; comme elle a lieu en secret et par contrebande, au lieu d'amener un échange de marchandises elle fait sortir l'argent du pays, et ne produit rien pour la douane. Cette considération avait déterminé, il y a peu de temps, l'empereur de la Chine à lever la prohibition, en la maintenant seulement pour les soldats et les lettrés.

(2) Rienzi, qui voyagea longtemps dans l'Inde, sur les côtes de la Chine et dans l'Océanie, y plaça un buste du poëte avec un éloge français et cette inscription antithétique : « Au grand Louis de Camoëns, Portugais, d'origine castillane, l'humble Louis de Rienzi, Français, d'origine romaine, 25 août 1828. » Il y ajouta une épigraphe chinoise, dont voici le sens : « Au lettré par excellence! Les dons de l'esprit et du cœur l'élevèrent au-dessus de la plupart des autres hommes. De savants docteurs le louèrent et le vénérèrent, mais l'envie le réduisit à la pauvreté. Ses vers sublimes sont répandus par tout le monde. Ce monument a été érigé pour transmettre sa mémoire à la postérité. » Un Anglais jaloux a fait enlever l'inscription.

l'on aime mieux, les fleuves Jaune et Azur, descendent des montagnes du Thibet; le cours du premier a treize fois, et celui du second quinze fois, la longueur de la Tamise. Ils se séparent à peu de distance de leur source, et se dirigent l'un vers les mers du tropique, l'autre vers les déserts glacés de la Mongolie; ils se rapprochent ensuite, et forment un grand nombre de lacs, d'où s'écoulent mille petits ruisseaux qui arrosent de tous côtés le sol chinois. L'art, venant en aide, a fait serpenter les eaux dans une infinité de canaux aux bords bâtis en pierres de taille, assez profonds pour porter de gros navires, avec des ponts admirablement construits. Le Canal impérial est de tous le plus étonnant. Il a six cents lieues de longueur, et, dans quelques endroits, quinze toises de largeur, il est bordé presque partout de maisons; on trouve de lieue en lieue un quai de débarquement, et il traverse ainsi des montagnes, des déserts, fécondant des plaines sablonneuses et desséchant des marais. Il met en communication la capitale de la Chine avec les provinces du centre et du midi, et fait passer les bâtiments de Pékin à Canton en quarante jours de navigation. Quand les navires arrivent aux écluses, ils sont enlevés par des machines et transportés de l'autre côté (1). Ce canal a été entrepris en 1181, et fini au commencement du treizième siècle, sous Khoubilaï-Kan, neveu de Gengis-Kan. **Canal impérial.**

Une autre merveille de la Chine est la Grande muraille. Elle fut élevée par Tsin-chi-hoang-ti, le premier monarque qui ait réuni toute la Chine sous sa domination, environ deux cents ans avant J. C. Elle borne tout le nord de la Chine, depuis le golfe Pé-cé jusqu'à Si-ning, sur une longueur de dix-huit degrés et demi ou quatorze cents milles (2). Elle a vingt-cinq pieds de hauteur, autant d'épaisseur à sa base, et quinze à la plate-forme, où six cavaliers peuvent courir de front; elle est crénelée partout, et flanquée de tours à chaque distance de deux portées de flèche. Elle s'élève, en suivant les inégalités du terrain, jusqu'à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa masse entière donnant quatre millions cinq cent mille pieds cubes, on a **Grande muraille.**

(1) On l'appelle aussi *Youn*, ou fleuve de transport; *Youn-liang-ho*, fleuve de transport pour les provisions; *Thsao-ho*, fleuve sur lequel les tributs sont transportés à la cour.

(2) 500 lieues environ. — Les Chinois mesurent les distances par *li*, qui équivalent à un dixième de lieue environ, c'est-à-dire, plus exactement, à cinq cent soixante-dix-sept mètres.

calculé que ses matériaux suffiraient pour construire un mur de six pieds de hauteur sur deux d'épaisseur, qui ferait deux fois le tour du globe entier (1). Cette muraille, à laquelle on dit que plusieurs millions d'hommes, sur lesquels il en périt quatre cent mille, travaillèrent pendant dix ans, et qui fut probablement abattue et relevée plusieurs fois, avait pour objet de défendre l'empire contre les excursions des Tartares ou *Iung-nou.* Précaution inutile, car la sauvegarde d'un royaume n'est pas dans une muraille. Les Thermopyles, devant lesquelles avaient reculé les innombrables soldats de Xercès, furent forcées par une poignée de croisés.

Climat. Sur une étendue aussi vaste de territoire, le climat est nécessairement très-varié; les hautes montagnes de l'Asie centrale le rendent très-rigoureux dans la partie supérieure, tandis qu'il est fort doux dans le voisinage de l'Océan. La température du Chen-si est celle de la Grèce et de l'Italie; mais les provinces septentrionales éprouvent des froids plus vifs que les pays d'Europe situés sous la même latitude, des froids pareils en intensité à ceux de la Sibérie : près du tropique, la chaleur est plus forte qu'au Bengale, bien que les vents périodiques la

(1) Duhalde fait construire cette muraille 215 ans avant Jésus-Christ par le premier empereur de la dynastie Thsin, puis ailleurs par le second en 137. Bell ne la ferait remonter qu'à 1160 après Jésus-Christ. Les géographes orientaux antérieurs à 300 n'en font pas mention; Marco Polo non plus. Les missionnaires de la compagnie de Jésus en envoyèrent en France un dessin exact sur satin, indiquant toute son étendue et ses sinuosités. Deux témoins oculaires en parlent ainsi : « La construction de cette muraille se compose de deux faces de maçonnerie ayant chacune un pied et demi d'épaisseur, et dont l'intervalle est rempli de terre jusqu'au parapet. Elle est crénélée et flanquée d'une quantité de tours. Jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds du sol, le mur est fait de grosses pierres carrées; le reste est en briques, et le ciment paraît excellent. Son élévation totale est de dix-huit à vingt pieds; mais il y a peu de tours qui n'en aient au moins quarante, sur une base de quinze à seize pieds carrés, qui diminue insensiblement à mesure qu'elle s'élève. Des marches en briques ou en pierres ont été pratiquées sur la plate-forme entre les parapets, pour monter et descendre plus facilement. » (P. Gerbillon.)

« La base en est partout en pierres de taille jusqu'à la hauteur de six pieds; le reste jusqu'à la hauteur de cinq toises est en briques, ce qui fait en tout six toises d'élévation sur environ quatre d'épaisseur. Elle est entièrement revêtue en dehors de pierres de taille, au moins du côté par lequel on arrive de Selinginsk (ville russe en Sibérie). Elle a quatre grandes portes de fer : celles de *Liaotung*, de la *Dauria*, de *Lé-ling*, du *Thibet*; et, à chaque cinq cents toises, s'élèvent de grandes tours carrées de douze toises de hauteur, qui en défendent l'approche. » (*Relation d'un voyage dans la Tartarie asiatique*, page 66.)

rendent supportable. Les ouragans et les trombes marines désolent de temps en temps les côtes, et ils engloutirent une fois une flotte innombrable destinée à conquérir le Japon. Il pleut rarement à Pékin, hors des mois de juin, juillet et août; mais le vent y est très-fort, et répand au loin une poussière jaune comme du soufre, provenant peut-être des étamines des fleurs de pins et de sapins qui sont nombreux aux environs.

Le sol, qui s'élève en terrasses, semble former de grandes éminences; il est mis en culture et disposé en pâturages avec un soin admirable, au moyen de cours d'eau que l'art fait monter jusqu'au sommet des collines. Les maisons et bâtiments d'exploitation, dispersés dans la campagne, et non pas réunis en bourgades, offrent aux yeux une distraction continuelle. Il n'y a point de portes, point de clôtures pour garantir des bêtes féroces : il n'en existe pas. Les femmes élèvent leurs enfants, filent du coton, et tissent au métier; le mari s'occupe de faire rapporter le plus possible à son champ, surtout en ne négligeant pas d'y répandre la moindre parcelle de fumier. Les Chinois, qui, durant l'année entière, habitent au milieu d'étangs aux exhalaisons putrides, où le riz mûrit dans des plaines sans fin, n'en ressentent aucune incommodité. Ils boivent sous le soleil brûlant du thé et quelques gouttes de vin, en s'abstenant absolument d'eau froide; ils mangent du riz et un peu de viande; ils chantent et se réjouissent. C'est ainsi qu'ils se conservent en parfaite santé (1), malgré des travaux qui, dans le midi de notre Europe, causent la maigreur, la maladie et la mort de tant de cultivateurs. Produits.

Ils s'entendent peu à la culture des arbres à fruits et à celle de la vigne. De même qu'il leur répugne d'introduire dans leurs usages des usages étrangers, ils se refusent à varier les végétaux en les greffant; ils ont plus de goût pour le jardinage, qui prospère notamment entre le golfe de Canton et le Kiang (30°-23°). Le bambou leur sert à élever leurs constructions légères; la canne à sucre, l'indigo, le coton, fournissent des matières premières à leur industrie et à leur commerce; le figuier, le saule pleureur et l'ancolie forment de délicieux bouquets, et ombragent les lacs où nagent des milliers de canards, où frétillent les agiles dorades, qui furent apportées de là en Europe dans l'année 1611, pour la première fois.

(1) Voy. le missionnaire Voisin, dans le *Compte rendu de la Société royale d'agriculture*, 1838.

Les empereurs favorisent l'agriculture en l'honorant comme les Perses. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, correspondant au commencement de mars, ils ouvrent en grande cérémonie un sillon dans la terre. Le monarque se rend avec solennité, suivi des princes du sang, des présidents des cinq tribunaux supérieurs, et d'une immense quantité de mandarins, dans le champ où se trouve le temple consacré à l'inventeur de l'agriculture. Les officiers et la famille de l'empereur occupent deux côtés de ce champ, divers mandarins le troisième; l'autre reste pour les cultivateurs accourus de la province. Le monarque entre seul dans le champ, où il se prosterne; et, frappant neuf fois la terre de son front, il adore le Dieu du ciel, dont il invoque la bénédiction sur son travail et sur celui de son peuple, en récitant une prière émanée du tribunal des rites; puis, comme premier pontife de l'empire, il sacrifie un bœuf à l'auteur de tout bien. Il change alors ses vêtements impériaux contre ceux d'un paysan, et on lui amène une charrue vernissée et dorée, traînée par deux bœufs magnifiquement enharnachés. Saisissant alors le manche de la charrue, il laboure durant une demi-heure, et cède la place aux premiers magistrats, qui poursuivent le travail commencé; il est ensuite terminé par les plus habiles des cultivateurs présents, auxquels on distribue des étoffes et de l'argent. Quelque temps après, la terre est ensemencée avec de nouvelles cérémonies; et, dans toutes les provinces, les vice-rois répètent le même jour une solennité semblable.

Ce sont là les usages d'aujourd'hui; et pourtant on peut les considérer comme remontant à quatre mille ans, la Chine restant immobile, comme l'Inde et l'ancienne Égypte. C'est même sa constitution forte et uniforme qui l'a mise à même de résister aux invasions des étrangers, qui tous, après l'avoir conquise, s'assimilèrent à elle, au lieu de la changer.

Les Chinois appartiennent à la race mongole; et ceux qui les font venir du centre de l'Asie (1) ne s'appuient pas sur des raisons solides. Il paraît toutefois qu'il faut aussi distinguer ici

(1) KLAPROTH, *Réfutation des recherches sur l'histoire des peuples du centre de l'Asie, par Isaac Jacob Schmidt;* Paris, 1824. Un passage du code de Manou fait peupler la Chine par des Xattryas indiens; mais ce passage a pu être interpolé plus tard, ou il fait seulement allusion à l'introduction dans le pays de la religion de Bouddha; car nous pensons que les bouddhistes sortirent précisément de la caste des Xattryas.

une race primitive d'une autre qui ne parut que plus tard. La première serait celle des Miao, qui subsiste encore en certains endroits; la plus civilisée serait venue du Chen-si.

Les traits des Chinois, leur tête quadrangulaire, leur nez court sans être écrasé, leur teint jaune et la rareté de la barbe indiquent qu'ils appartiennent réellement à la race jaune ou mongole, bien qu'ils aient de commun avec les Coréens et les Japonais la coupe oblique de l'œil, et que leurs traits soient devenus plus fins par suite d'un long séjour dans des climats plus doux. Il n'est pas douteux que, s'il nous était permis de pénétrer librement dans le pays, nous ne pussions trouver une grande différence entre les hommes du nord et ceux du midi, entre le grossier Kalmouk et le rusé Cantonnais, en les comparant entre eux et du côté où de nouvelles habitudes ne les ont pas changés. L'on sait que chez eux, aujourd'hui, l'homme appartenant à la haute classe doit faire preuve d'aisance et d'occupations sédentaires par son embonpoint, par la longueur de ses ongles, et teindre en noir sa barbe et ses cheveux. La femme, pour être belle, doit avoir les lèvres un peu grosses, les yeux demi-clos, les cheveux très-noirs et lisses, et surtout les pieds extrêmement petits. Aussi prend-on soin de comprimer dès le berceau ceux des filles, de sorte qu'à l'âge d'adolescence elles ne marchent qu'en vacillant : c'est pourquoi leurs poëtes ne cessent de les comparer au saule, souple et ondoyant comme elles. **Race.**

Les Chinois sont donc un peuple barbare, gouverné sévèrement par un pouvoir patriarcal, qui règle les moindres actions, et impose un cérémonial inviolable pour les relations les plus intimes comme pour les ambassades. Ce sont de véritables enfants en tutelle. Ils aiment le luxe dans les habits et dans les équipages, les ornements minutieux dans les maisons et dans les édifices publics, les fêtes, les illuminations, les couleurs éclatantes, la musique à grand fracas et les feux d'artifice, de même qu'il leur faut des sentences philosophiques pompeuses et ronflantes. Ponctuels dans leurs révérences comme à payer leurs dettes, ils n'ont pourtant pas, dans leur enfance, l'amour de la vérité et du naturel. L'activité leur est ordonnée, et ils vont, travaillent, se fatiguent, sans avoir jamais appris à associer le repos avec l'occupation : l'obéissance, voilà leur vertu; obéissance sans bornes, sans que les vieillards aient acquis plus que les jeunes gens, par l'expérience des ans, la liberté d'ac- **Caractère.**

tion. Nulle résistance de leur part envers un père brutal ou un mandarin arrogant, qui ont le pouvoir de mal faire dès qu'ils ne sont pas intimidés par la crainte d'une punition qu'il est facile, au reste, d'éviter. La religion n'est pas pour eux un intérêt du cœur ou une conviction de l'intelligence, mais une loi officielle; et quiconque aspire aux emplois doit suivre la religion de l'empereur. Les autres croient et adorent ce qui leur plaît. L'agriculture et l'architecture sont soumises à des règles inflexibles : les champs doivent être cultivés comme il y a trois mille ans; la charrue est encore tirée par des hommes, et le buffle pesant ne cesse pas d'être employé aux travaux de l'agriculture. Personne n'oserait, de peur d'inspirer de l'ombrage au roi, élever un peu plus ou décorer un peu mieux sa maison. La vigne était cultivée, un décret impérial la prohiba.

Tout semble chez ce peuple avoir pour but de rendre son enfance éternelle : des pieds difformes à force de compression, des ongles qui gênent le jeu des doigts, des ventres énormes, des bains continuels, des boissons toujours chaudes qui énervent le corps et l'esprit; l'obéissance cesse d'être une vertu, inspirée qu'elle est par la crainte du fouet. L'amour domestique lui-même n'est pas une vertu, car il n'est pratiqué que par l'autorité de la loi et dans la mesure déterminée. La mère, vénérée tant que vit le père, est méprisée et délaissée, dès que la mort de l'homme ne lui laisse plus que le titre de concubine.

Tandis que les grands fleuves du Tigre et de l'Euphrate guidaient à plusieurs reprises les hordes nomades dans les contrées civilisées de la Mésopotamie, sur les rives de la mer Caspienne, vers le Pont-Euxin et la Méditerranée, la Chine n'avait pour proches voisins que les Mongols, qui s'y élançaient de leurs steppes, plutôt pour s'y livrer au pillage que pour la conquérir. Si même un conquérant s'y établissait, il en trouvait la constitution si commode pour régner sans obstacle, que, loin de songer à la renverser, il s'appliquait à continuer le jeu de la machine, en ne changeant que la main qui lui imprimait le mouvement.

Comment un pays où une chose doit se faire de telle manière parce qu'elle a toujours été faite ainsi, se prêterait-il au perfectionnement, ce caractère distinctif de l'humanité? L'étranger y sera redouté, entouré d'espions et d'obstacles, parce qu'il peut introduire des innovations. La nation, privée ainsi des moyens de comparaison, et mesurant tout d'après ses céré-

monies rituelles, ses frivolités laborieuses et la complication artificielle de son organisation, verra des barbares dans tous les autres peuples; elle concevra, dans son immense égoïsme, alimenté par l'absence du besoin de produits étrangers, cette haute opinion de soi qui naît où toutes les actions sont prescrites et où l'on est exalté pour s'être conformé à la règle. Les Chinois répondraient encore aujourd'hui à ceux qui voudraient les éclairer : « Que voulez-vous nous enseigner? Nous connais-« sons tous les arts utiles; nous cultivons les céréales, les « légumes, les fruits; nous employons pour nos tissus et nos « étoffes, non-seulement la soie, le coton et le chanvre, mais « encore différentes écorces et racines. Personne n'exploite les « mines mieux que nous, n'est plus entendu dans l'art du « menuisier, du charpentier, du potier, de l'ébéniste; nous « sommes charrons et sculpteurs; nous faisons la teinture, le « papier, la porcelaine, mieux que qui que ce soit au monde. »

Il est vrai que les besoins matériels sont, depuis un laps de temps immense, satisfaits chez eux en tous points; mais non pas ceux de l'intelligence, et cet élan qui porte l'homme à s'améliorer y a été entravé par une hypocrisie systématique, non moins que par l'obéissance passive. Quand la population s'accroît à l'excès, au lieu d'envoyer au dehors, comme les Grecs, des colonies qui répandent la civilisation, les Chinois, pour qui c'est une honte que de s'éloigner des tombeaux de leurs pères, exposent les enfants par milliers. Ils ont connu, bien avant les Européens, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon; mais tandis que ces trois inventions changeaient la face du monde occidental, elles ne reçurent chez eux aucun perfectionnement, et ne furent jamais qu'un objet d'amusement. La boussole leur est inutile, attendu qu'ils ne voyagent pas; la poudre leur sert à faire des feux d'artifice; la presse doit se conformer à des préceptes inviolables, et n'a pas même contribué à simplifier leur écriture, dont le système est si compliqué. Ils cultivent les champs comme des jardins, en triomphant de la pente des montagnes par les mêmes procédés qu'ils emploient pour soutenir les rivages des fleuves et les côtes de la mer; mais ils font une énorme dépense de travail pour ce qui n'en coûte que peu à l'Européen. Ils ne se servent pas des bœufs pour tirer la charrue; de même ils n'ont pas su utiliser les autres animaux de somme ou de trait, non plus que les forces naturelles, hormis le vent pour les voiles, quoique les

barques aillent encore à la rame. L'homme porte les fardeaux, traîne les voitures, moud le grain dans chaque maison. Les ustensiles sont travaillés avec la plus grande finesse, mais à force de patience, avec des instruments grossiers, et chacun des objets que nous admirons a coûté bien des mois de labeur. Là l'unique machine est l'homme, et souvent il n'a pas plus d'intelligence que n'en aurait une machine. En veut-on la preuve? Lorsqu'ils eurent dernièrement l'occasion de prendre modèle sur un navire européen, ils imitèrent si servilement ce qu'ils eurent à exécuter, qu'ils coulèrent avec la pièce de canon le cercle mobile destiné à supporter la masse de mire. Ils ont copié dans les étoffes jusqu'aux défauts du tissu. Ils avaient construit des bateaux à vapeur avec le fourneau et la cheminée; mais les roues étaient mises en jeu à force de bras. En un mot, l'originalité futile de ce peuple manque de toute étincelle d'enthousiasme, et sa froide raison ne donne que des fruits artificiels.

Tel est le peuple que les philosophes du siècle dernier, qui avaient pris en dégoût la civilisation européenne, ou à tâche la destruction du passé à l'aide de quelques armes que ce fût, proposaient comme modèle à la future liberté de l'Europe, en proclamant que sa constitution l'emportait sur toute autre; que la religion naturelle était bien préférable à celle de Dieu, et la morale de Confucius à celle de Jésus-Christ (1). Il y eut ainsi des astronomes qui prirent pour de brillantes étoiles quelques grains de sable tombés sur leurs télescopes.

La Chine ne pourra peut-être pas résister plus longtemps à l'impulsion de ce mouvement intérieur qui agite maintenant l'humanité, et la fait marcher à pas de géant vers le progrès. Il a été question, dans ces derniers temps, d'expédier aux États-Unis d'Amérique un essaim de Chinois, destiné à mêler l'extrême Orient avec le nouveau monde. Plusieurs associations secrètes se sont formées à l'intérieur de l'empire, sans que la police ait pu parvenir jamais à connaître le chef, soit de la *Triade*, soit du *Nénuphar blanc* (2). Déjà plusieurs soulèvements partiels ont été tentés, dont les auteurs ont pris pour symbole l'expulsion des étrangers, prélude ordinaire du patriotisme. Peut-être

(1) Voy. les observations si pleines de légèreté de Paw, admirées de tous ceux qui aiment le clinquant, et les mille inexactitudes de MALTE-BRUN lui-même.

(2) Voy. le voyage de Rienzi.

aussi la Chine est-elle destinée à devenir la lice dans laquelle la Russie et l'Angleterre, dont les immenses conquêtes la touchent à l'occident et au nord, descendront pour se livrer bataille. Il est possible que la guerre avec ses désastres vienne y renouveler la civilisation, car elle a déjà ouvert six ports aux Européens (1), et elle a valu aux Anglais de s'installer en maîtres dans l'île de Hong-Kong. Le contact fera disparaître nécessairement le dédain et l'horreur pour les choses étrangères, et procurera la lumière véritable à ceux qui n'ont encore vu briller qu'une clarté artificielle.

CHAPITRE XXIII.

TEMPS ANTIQUES.

Peut-être les habitudes de la vie pastorale poussèrent-elles les fils de Sem à se répandre hors de l'Arménie. Évitant alors les pays trop élevés, de même qne les régions trop méridionales, ils seraient descendus vers les contrées situées à la hauteur du cinquante-cinquième degré (2), pour traverser successivement ce que nous appelons aujourd'hui le Tabaristan, le Korazan et la Bucharie jusqu'au Thibet. Là les montagnes à pic et la rigueur du froid les auraient contraints à se détourner, pour chercher un climat plus doux; ils seraient ainsi arrivés dans les provinces qui portent aujourd'hui les noms de Chen-si, Chan-si et Chan-toung.

Les lettrés, nom que prennent ceux qui suivent les doctrines de Confucius, laissant de côté les questions spéculatives pour les questions pratiques, ne commencent leur histoire authentique qu'à la soixante-unième année du règne de Ouang-ti, l'an 2637 avant J. C., d'où ils la conduisent, année par année, jusqu'à l'époque actuelle : mais les Tao-ssé, sectateurs de Lao-tseu, autre philosophe rival de Confucius, remontent à des temps beaucoup plus reculés. Ils placent dans ces temps plu-

(1) Canton, A-moï, Fou-tchou-fou, Ting-haë, Ning-po, Tchang-haë.

(2) Ceux qui sont curieux d'autres hypothèses trouveront dans l'*Histoire universelle par une société de gens de lettres anglais* (Paris, 1783), une longue discussion dans laquelle il est démontré que les origines des Chinois remontent à Noé en personne, lequel n'est autre que Fo-hi.

Temps fabuleux.

sieurs dynasties à commencer par Pankou, surnommé Ouentun (chaos primordial), qui ressemble de nom au Manou indien, et qui a les mêmes attributs. Il vivait ou deux ou quatre-vingt-seize millions d'années avant Confucius (peu importe, en effet, de déterminer une époque toujours également arbitraire), et son pouvoir sur la nature allait jusqu'à créer. Après lui commencent trois règnes fameux : ceux du ciel, de la terre, et de l'homme. Les *Ouangs* ou Augustes qui gouvernèrent durant ces trois périodes avaient un aspect en dehors de l'humanité. Dans la première, leur corps était celui d'un serpent ; dans la seconde, ils réunissaient le visage d'un enfant, la tête du dragon, le corps du serpent et les jambes du cheval ; dans la troisième, leur visage était d'un homme, tout le reste d'un dragon. Viennent ensuite dix *ki* ou périodes, durant lesquelles règnent des personnages à la face humaine et au corps de serpent. A la fin de la septième, les hommes cessent d'habiter les cavernes ; dans la suivante, ils commencent à se garantir du froid en se couvrant de peau ; puis ils acquièrent peu à peu la science et la pratique, et se mettent à l'abri des animaux féroces dans des maisons de bois. Tsang-ké, premier empereur de la IXe période, invente les caractères alphabétiques ; la musique est cultivée, une organisation régulière établie.

Temps incertains.

Après ces dynasties apparaît Fo-hi en l'année 3468 avant J. C. (1). C'est à lui qu'on fait le plus généralement commencer l'histoire de la Chine ; et l'on ne saurait trop dire s'il tient plus du mythe que du symbole. La fille du Seigneur, Oa-ssé (fleur attendue), en se promenant sur la rive d'un fleuve, passa sur la trace du Grand Esprit, et se sentit émue ; un arc-en-ciel l'environna, elle conçut, et, après douze ans de grossesse, elle donna le jour à Fo-hi. Comme il trouva trop restreinte l'unique écriture connue alors, c'est-à-dire celle qui se composait de cordelettes avec des nœuds, il inventa les huit symboles, consistant en trois lignes dont les diverses combinaisons donnent soixante-quatre signes ; il créa le premier des ministres d'État, tissa des filets, entoura les villes de murailles, donna de l'écoulement aux eaux, éleva les six espèces d'animaux domestiques, cheval, bœuf, porc, chien, poule et mouton ; il divisa le ciel en degrés, trouva la période de soixante ans, le calendrier, les règles de

Fo-hi.

(1) Afin de ne pas heurter les préjugés des Chinois, la cour romaine autorisa les missionnaires à établir le calcul des années d'après la version samaritaine qui ne ferait pas Fo-hi antérieur au déluge.

la musique, et inventa aussi la cithare à vingt-sept cordes de soie. Il institua le mariage pour remplacer les unions changeantes, et régla la société conjugale par des lois, dont une disposition singulière interdit d'unir ceux qui portent le même nom de famille. Or, les Chinois se donnent, entre autres titres, celui de Pé-sing, *cent familles*, ce qui indique que la première tribu venue dans le pays était composée de cent chefs de maison, desquels naquirent cinq cents mâles; il en résulte que toute la population dont ils furent les souches n'a que cinq cents noms et que les mariages entre des homonymes par millions seraient incestueux comme entre frères et sœurs. Quelle opiniâtre ténacité dans les voies du passé, que celle qui conserve encore des liens de parenté datant de six mille ans! Fo-hi raconta avoir vu ses lois écrites sur le dos d'un dragon, ce qui valut à cet animal de devenir le symbole de l'empire. Il est armé de cinq griffes sur les drapeaux et dans les armes du monarque, tandis qu'il ne peut en avoir que quatre dans les représentations faites pour les particuliers.

A Fo-hi succéda Chin-noung (laboureur divin), qui inventa 3218. la charrue et enseigna à cultiver la terre, à extraire le sel des eaux, à faire régulièrement la guerre. Il introduisit l'usage des marchés, de la médecine, du chant. Il mesura aussi la terre, à laquelle il trouva neuf cent mille *li* (1) du levant au couchant, et huit cent mille entre les pôles (2).

Après un long intervalle vient *Ouang-ti*, et c'est à la soixante- 2637. unième année de son règne que commence le temps historique pour les lettrés, ainsi que le cycle de 60 ans, de 365 jours et six heures. Le soixante-quinzième court dans ce moment, et dans cet espace de temps se sont succédé vingt-deux dynasties (3).

(1) *Li*, le 10e d'une lieue.

(2) C'est une chose bien singulière que de voir signalée ici la différence entre les deux diamètres, c'est-à-dire la figure sphéroïdale de la terre, qui n'a été démontrée mathématiquement que de nos jours.

(3) Dynasties chinoises :

		Années.		Nombre des empereurs.
I	— Hia	2207	avant Jésus-Christ.	44.
II	— Chang ou In	1766	—	64.
III	— Tchéou	1122	—	35.
IV	— Tsing	248	—	4.
V	— Han occid. ou I	206	—	25.
VI	— Han orient. ou II	238	depuis Jésus-Christ.	2.
VII	— Tsin orientaux	265	—	15.

Ouang-ti divisa ses conquêtes en dix provinces (*tcheou*), subdivisées chacune en dix départements (*tse*), chaque département renfermant dix arrondissements (*tou*), chaque arrondissement dix villes (*ye*). Ayant prix dix grains de millet, il fit de leur longueur la mesure de la ligne : dix lignes formèrent un pouce, dix pouces un pied, et ainsi de suite, avec la division décimale que nous avons adoptée plus tard. La mesure française néanmoins, empruntée à la terre et au ciel, est invariable, tandis que celle des Chinois changea avec les dynasties, selon que les grains de millet furent rangés dans leur plus grand ou dans leur plus petit diamètre.

Ce prince institua le tribunal de l'histoire et six ministres pour observer les phénomènes célestes : il enseigna les principes de l'arithmétique et de la géométrie, le cycle luni-solaire de dix-neuf ans, que Méton introduisit à Athènes deux mille trois cents ans plus tard. On fabriqua alors des chars, des barques, des flèches et des monnaies ; des mines de cuivre furent exploitées, des routes furent ouvertes au commerce, et des temples construits au Dieu suprême (*Chang-ti*), où Ouang-ti offrit des sacrifices en sa double qualité de pontife et de roi. Sa femme enseigna à élever le ver à soie, ce qui lui valut d'être mise au rang des génies, sous le nom d'Esprit des mûriers et des vers à soie.

Les cent années du règne de ce prince sont, en un mot, une accumulation de merveilles de tout genre, et des progrès auxquels suffit à peine le cours de longs siècles, s'y accomplirent en foule. Si nous réfléchissons cependant que les traditions des Chinois font venir les inventeurs des arts situés à l'occident du

		Années.		Nombre des empereurs.
VIII	— Soung	420	—	8.
IX	— Tsi	480	—	5.
X	— Li-ang	502	—	4.
XI	— Tchin	560	—	5.
XII	— Sung ou Queï ou Souï	590	—	3.
XIII	— Thang	618	—	20.
XIV	— Li-ang, IIe dynast.	911	—	2.
XV	— Thang, IIe dynast.	924	—	4.
XVI	— Tsin, IIe dynast.	947	—	2.
XVII	— Han	948	—	2.
XVIII	— Tchéou, IIe dynast.	951	—	3.
XIX	— Soung	960	—	18.
XX	— Yuen (mongols)	1280	—	9.
XXI	— Mings (chinois)	1368	—	16.
XXII	— Taï-Tsing (mantchoux)	1644	—	qui règne encore.

leur, près le Kouen-loun, c'est-à-dire le mont Mérou, considéré par les Indiens, de même que l'Olympe par les Grecs, comme le centre du monde et la demeure des dieux; si nous faisons attention au titre de *Ti* donné à l'Être suprême, et par lui transféré aux rois, qui signifie *souverain*, titre qui a le même radical que le nom de Dieu chez les peuples indo-européens, nous serons portés à regarder cette civilisation comme provenant de la même source que celle des autres peuples fameux de l'antiquité.

Durant les quatre-vingts ans que régna le fils de Ouang-ti, 2597.
Chao-hao, le morale primitive se déprava, le culte et la musique se corrompirent. Quand il monta sur le trône, on vit apparaître le *foung-uang*, oiseau fabuleux qui ne se montre que sous le règne des bons princes, et qui devint par ce motif le signe distinctif des mandarins; ces fonctionnaires le portent sur leurs vêtements, dont Chao-hao régla la forme et la couleur particulière, selon les degrés, telles qu'elles existent encore aujourd'hui (1).

Son neveu Tchouen-hio, élu pour lui succéder, l'emporta sur 2515.
lui en bonté : il purgea le culte de l'idolâtrie, et, enlevant aux chefs de famille le droit patriarcal des sacrifices domestiques, il réserva à l'empereur seul le privilége de les offrir au Seigneur. Il décida que l'année commencerait le premier jour du mois dans lequel la conjonction du soleil avec la lune tomberait plus près du quinzième degré du Verseau, époque à laquelle la nature se revêt de toute sa parure. Il fut surnommé, par ce motif, Père des éphémérides.

Son neveu et successeur, Ti-ko, porta son attention sur les 2436
mœurs; il institua des docteurs pour enseigner la morale. Cependant il épousa quatre femmes et introduisit la polygamie, qui depuis lors a toujours été en usage. Comme cette innovation entraîna la nécessité d'un harem et d'eunuques pour le garder, il s'ensuivit des intrigues et des vices, même des révolutions : les grands du royaume déposèrent son successeur 2366.
Ti-tchi, après dix ans de règne, et mirent à sa place son frère Yao.

Avec Yao commence, ainsi que nous l'avons dit, le premier Yao.
des cinq *King* ou livres sacrés, compilés par Confucius, recueil auquel les critiques accordent unanimement une haute anti-

(1) Ce sont les mandarins des lettres qui portent cet emblème; les mandarins d'armes portent des animaux, comme le dragon, le lion, le tigre, etc.

quité : suivant eux, c'est le plus ancien des documents humains (1), puisqu'ils y reconnaissent plusieurs parties antérieures à l'histoire mosaïque.

2267. On y voit d'abord Yao s'occupant de donner de l'écoulement aux eaux : il dit : « Présidents des quatre montagnes, les grandes eaux qui de toutes parts abondent à l'excès font beaucoup « souffrir. Leurs flots immenses enveloppent les monts et re« couvrent les collines. Leur masse, qui s'élève toujours, me« nace de submerger le ciel. Le peuple des plaines se tourne « vers nous en gémissant. Qui pourrait dompter et gouverner « les eaux ? » Tous répondirent : « Il y a Kou-an. » Et l'empereur reprit : « Non, non, il enfreint les ordres reçus et mal« traite ses collègues. » Les présidents des quatre montagnes ajoutèrent : « Que cela ne t'empêche pas de l'employer, pour « voir ce qu'il saura faire. » — « Eh bien ! va, dit l'empereur ; « mais prends garde. » Kou-án travailla neuf ans sans résultat (2).

(1) Le père Amiot, laborieux et docte missionnaire, conclut ainsi ses observations sur les historiens chinois (*Mémoires sur les Chinois*, II, 146) :

« 1° Les annales chinoises sont *préférables aux monuments historiques de toutes les autres nations*, parce qu'elles sont les plus dégagées de fables, les plus suivies, les plus abondantes en faits, etc.

« 2° *Elles méritent toute notre confiance*, parce qu'elles ont des époques démontrées par des observations astronomiques, qui, réunies aux monuments de toute espèce dont ces annales abondent, se servent réciproquement de preuves, s'étayent réciproquement, et concourent ensemble à attester la bonne foi des écrivains qui nous les ont transmis, etc.

« 3° *Elles sont dignes de l'attention de tous les savants*, parce qu'elles peuvent les aider à remonter sûrement jusqu'aux premiers siècles de la rénovation du monde, leur fournissant à cet effet les secours nécessaires et les guides qui peuvent les y conduire : tels sont les *cycles sexagénaires*, distribués récemment en *tricycles*, dont l'époque radicale est l'an 2637 avant l'ère chrétienne, la soixante-unième du règne d'Oang-hi ; les généalogies des premiers souverains, généalogies qui portent avec elles l'empreinte de la vérité dans les petites lacunes qui s'y trouvent, et que personne n'a osé remplir, bien qu'il eût été facile de le faire pour quiconque aurait voulu y ajouter du sien, les tables chronologiques indiquant avec exactitude la succession non interrompue de tous les empereurs qui ont régné pendant plus de 4,000 ans.

« 4° Enfin ces annales sont aussi l'ouvrage de littérature le plus authentique qu'il y ait dans l'univers, parce qu'il n'en existe pas dans le monde entier auquel on ait travaillé durant un espace de près de dix-huit siècles, qui ait été revu, corrigé, augmenté à mesure que se faisaient de nouvelles découvertes, par un nombre aussi considérable de savants réunis, autorisés, pourvus de tous les renseignements possibles. »

(2) *Chou-King*, ch. 1.

On reconnaît là la constitution d'un peuple doué d'une grande raison, qui n'emploie pas des millions de bras à construire des pyramides et des catacombes comme en Égypte, ou à creuser des cavernes en forme de temples, et à tailler des chaînes de pierres de taille comme dans l'Inde, mais qui leur donne pour tâche la culture du sol, l'assainissement des marais, ces travaux qui ont tant accru et conservent encore la prospérité agricole de la Chine. Le fait le plus certain de cette histoire des premiers âges du monde est, à coup sûr, la conquête du territoire sur les eaux, soit qu'on veuille y voir un souvenir du déluge de Noé, soit quelque cataclysme particulier, produit, comme on l'a pensé, par les convulsions de la nature qui détachèrent l'Amérique de l'Asie, et creusèrent entre elles le détroit de Behring.

Ce qu'il y a de plus étrange, ce sont les observations attribuées à Yao. Il dit à ses ministres Hi et Ho : « Allez, et observez les étoiles ; déterminez le cours du soleil ; établissez une « année de trois cent soixante-cinq jours, et qu'elle soit rendue « exacte par l'intercalation d'une lune et la détermination de « quatre saisons; et après cela, chacun remplira son devoir selon les temps et la saison, et tout marchera d'après un ordre « certain (1). » D'autres astronomes furent expédiés dans la direction des quatre points cardinaux, pour constater la durée précise du jour et la position de certains astres dans un temps donné.

Qu'on dise si les inventions se commandent à heure fixe, et si Yao ne devait pas déjà connaître toutes ces choses, pour ordonner à ses ministres d'aller les découvrir.

Ce monarque étant offert comme un modèle aux souverains de la Chine, il est bon que nous nous y arrêtions quelque peu. Il visitait souvent les provinces, rendant la justice et s'informant des besoins du peuple, s'il avait faim ou froid, si ses souffrances pouvaient être imputées au roi. Afin que la vérité parvînt jusqu'à lui, il fit apposer sur la porte extérieure de son palais une tablette où chacun pouvait écrire ses griefs ou donner ses avis. A côté était un tambour sur lequel frappait le réclamant, et aussitôt l'empereur venait lire et faire droit. Il veilla toujours au maintien des *cinq règles immuables*, c'est-à-dire des cinq devoirs entre pères et enfants, rois et sujets, Vertus de Yao.

(1) *Chou-King*, chap. *Yao-tien*.

époux, amis, jeunes gens et vieillards. Jusqu'à Yao (dit Mencho, le Socrate du pays) la Chine était inculte et presque inhabitée; des bois épais s'étendaient sur les montagnes, et les eaux sur les plaines. Yao réunit les hommes épars dans les forêts, les forma à l'existence sociale, leur enseigna à défricher les montagnes en mettant le feu aux bois, et à ouvrir des canaux pour que les eaux s'écoulassent vers la mer; il leur apprit non-seulement à se nourrir de la semence des plantes, mais encore à les multiplier par la culture. Aussi les enfants chantaient par les rues : *De tous ceux qui ont éclairé ou gouverné un peuple, il n'en est pas un qui t'égale : qui ne te connaît pas ne sait rien : que l'exemple de l'empereur soit suivi!* Un vieillard chantait en cheminant tranquillement sur la même route que l'empereur, qui l'entendait : « A peine le soleil paraît sur « l'horizon, je me lève pour travailler; à peine il disparaît, je me « livre au repos. Quand j'ai soif, je bois l'eau de mon puits; je « me nourris du grain semé dans mes champs : pourquoi l'em- « pereur s'occupe-t-il tant de nous? »

Un autre vieillard, le rencontrant un jour, s'écrie : « Saint « monarque, puisses-tu posséder de grandes richesses, vivre « de longues années, avoir de nombreux enfants!

« Je repousse tes vœux, répondit Yao : les grandes richesses « entraînent beaucoup de soins et de soucis; le grand nombre « d'enfants cause de graves inquiétudes; une longue vie fait « que nous avons à nous repentir de beaucoup d'erreurs. »

Mais le vieillard reprit : « Celui qui a beaucoup d'enfants con- « fère à chacun d'eux une part de son autorité, et se procure « du soulagement; celui qui possède de grandes richesses et « les répand dans le sein des malheureux y trouve une source « de jouissances. Si le monde est gouverné par la raison éclai- « rée, toutes choses procèdent avec ordre; s'il n'est pas régi « par la raison éclairée, il faut aller cultiver la vertu dans la « solitude. Pourquoi donc abréger sa vie? »

Jusqu'alors le roi choisissait son successeur; Yao réunit donc le conseil d'État, et dit : « Que l'on cherche un homme habile à « gouverner selon que les temps le réclament. Quand il sera « trouvé, j'en tirerai parti. »

Un ministre dit : « Houan-teou se montre capable et zélé aux « affaires. »

Mais l'empereur : « Non; Houan-teou dit beaucoup de pa- « roles inutiles; et lorsqu'une question est à discuter, il s'en

« tire mal; il affecte de la modestie, de l'attention, de la ré« serve, mais son orgueil n'a point de bornes. »

Il choisit donc, de préférence à son propre fils Yao, Choun, d'une naissance obscure, mais vénéré pour sa piété filiale. Il lui fit épouser ses deux filles; et après l'avoir éprouvé, en observant toutes ses actions pendant trois ans, il l'associa à l'empire. Choun fut législateur : en visitant les provinces de l'empire, il connut leurs besoins; il introduisit l'uniformité des poids et des mesures, et publia des lois pénales, aux termes desquelles certains châtiments pouvaient se racheter à prix d'argent; quant aux délits commis accidentellement, ils n'étaient pas punissables : il adoucit la rigueur des supplices en substituant à la peine de mort, à la marque, à la mutilation, l'exil, la confiscation, le bâton. A la mort de Yao, dont le peuple porta le deuil pendant trois ans (ce deuil passa dès lors dans les rites du pays), Choun régna seul, fit exécuter beaucoup de digues et de levées, puis associa You à l'empire. Choun. [illegible]. [illegible].

En conférant un emploi, Choun en expliquait les devoirs à celui qu'il y nommait, comme ferait un ministre dans un État constitutionnel. Bien que ses discours n'aient pas, à notre avis, plus d'authenticité que ceux dont Hérodote et Tite-Live ont rempli leurs histoires, il est bon d'en rapporter quelques fragments, pour donner une idée de l'idéal des magistrats chinois.

Choun disait donc aux *pasteurs* de ses provinces : « Il faut « traiter avec humanité ceux qui viennent de loin, instruire « ceux qui sont près, estimer les hommes d'esprit et en tirer « parti, se fier aux gens probes, ne pas fréquenter les méchants. « — Quand le prince et le ministre savent se mettre au-dessus « des difficultés de leur position, l'empire est bien gouverné, « les peuples suivent facilement le chemin de la vertu. — Ne « pas laisser inconnues les personnes sages, établir la paix dans « tous les pays, conformer ses connaissances et ses intentions à « celles d'autrui, ne pas maltraiter ni mépriser ceux qui ne sont « pas en état de faire entendre leurs doléances, ne pas aban« donner les pauvres et les malheureux : telles furent les vertus « de l'empereur Yao. » — Il adressait aux grands ces paroles : « Je mettrai à la tête des ministres celui de vous qui est ca« pable de bien gouverner la chose publique, afin que règnent « partout l'ordre et la subordination. » Il parlait ainsi à Ki : « Vois la misère et la faim des peuples : comme intendant de « l'agriculture (*heou-tsi*), fais semer des grains de toutes espè-

« ces, selon la saison. » Il disait à Sie, ministre de l'instruction (*sse-thou*) : « Il n'y a point de concorde parmi les peuples, et « les désordres se manifestent dans les sept États. Publie les « cinq instructions; sois indulgent et doux. » Au grand juge (*kao-yao*) : « Les étrangers suscitent des troubles; s'il y a parmi « les habitants de l'empire des voleurs, des homicides, des gens « mal vivants, fais usage à leur égard des cinq règles, pour « punir les délits de châtiments proportionnés. » A Pé-hi, ministre des cultes (*tchi-tsung*) : « Veille du matin au soir « avec crainte et respect : aie le cœur droit et dégagé de pas- « sion. » Et à Cuéi : « Je te nomme surintendant de la musique, « je veux que tu l'enseignes aux fils des princes et des grands; « qu'ils soient sincères, affables, indulgents, complaisants, gra- « ves; qu'ils soient fermes sans dureté ou cruauté. Inspire-leur « le discernement sans l'orgueil. Expose-leur tes pensées en « vers, et fais sur les instruments des chansons en différents « tons. Que les huit modulations soient conservées, et qu'il ne « naisse pas de confusion entre les divers accords; les hommes « et les animaux seront en paix. » Cuéi répondit : « Lorsque « je touche, ou doucement ou fort, mon instrument de pierre, « les animaux féroces sautent d'allégresse. » Choun dit encore à Lang : « J'ai les médisants en horreur; leurs discours répan- « dent la discorde, nuisent aux gens de bien en éveillant des « inquiétudes et des séditions, et bouleversent le peuple. Viens « donc, Lang : je te nomme rapporteur (*na-iau*); n'aie en vue « du matin au soir, soit en promulguant mes ordres et mes « décrets, soit en me rapportant ce que disent les autres, que « la rectitude et la vérité (1). »

Le ministre Hi lui disait : « Il faut veiller sur soi-même, ne « pas cesser de se rendre meilleur, et ne pas permettre que les « lois de l'État soient violées; il faut fuir les amusements ex- « cessifs et les plaisirs honteux. Il faut ne pas changer l'ordre « une fois donné à une personne sage, ne pas se hâter de « décider où il existe des doutes et des difficultés; il faut « rechercher les suffrages des cent familles (c'est-à-dire du « peuple), et ne pas se les aliéner pour favoriser sa propre in- « clination. »

Cette déférence est exprimée plus clairement dans les paroles d'un ministre d'Iou : « Ce que le ciel entend et voit se manifeste

(1) *Chou-King*, I, 2.

« au moyen des choses que les peuples entendent et voient. Ce « que le peuple juge digne de récompense ou de châtiment in« dique ce que le ciel veut punir ou récompenser. Le ciel est « en communication intime avec le peuple : que ceux qui gou« vernent le peuple soient donc attentifs et réservés (1). » Il ne faut pourtant pas conclure de là qu'il entrât quelque élément démocratique dans la constitution chinoise ; nous ne pouvons regarder ces doctrines que comme des fruits du principe qui, avec l'autorité paternelle, constitue le gouvernement chinois et le tempère, nous voulons parler de la science des lettrés.

Quand Choun fut mort, l'empire prit le deuil triennal, et Iou 2205.
lui succéda comme chef suprême. A lui commence la première dynastie chinoise, attendu que le droit d'élection, exercé jusque-là par les empereurs entre les sujets présentés par les grands, fut alors restreint ; ces derniers n'ayant plus à choisir les candidats que parmi les fils de l'empereur, sans égard à l'ordre de primogéniture. Ce mode de succession, qui offre plus de chances de bons règnes que la succession en ligne directe, malgré les dissensions et les guerres intestines qu'il peut occasionner, s'est conservé en Chine jusqu'à nos jours.

CHAPITRE XXIV.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ANTIQUITÉS CHINOISES.

Les Chinois, tout à fait dépourvus d'enthousiasme, n'ont pas été façonnés par la religion comme les autres peuples de l'Asie. Si pourtant les prêtres y obtinrent d'abord quelque puissance, comme régulateurs des choses du ciel, les premiers empereurs amoindrirent leur influence en réunissant dans leurs seules mains l'autorité civile et religieuse, et en se réservant le droit de sacrifier au Maître suprême.

Les premiers livres chinois offrent une idée pure et parfois élevée de la Divinité ; on y rencontre aussi ce fond de vérité commun aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Perses, aux Indiens, et à tous les peuples qui ont une histoire. « Chang-ti ou

(1) *Chou-King*, I, 4.

« Thien est l'esprit qui règne dans les cieux, parce que les cieux « sont l'œuvre la plus excellente qu'ait produite la cause pre« mière. Immense, éternel, il n'a ni matin ni soir ; son principe « est en lui-même ; et du pied du trône d'innombrables chœurs « d'esprits veillent sur l'homme et le protégent. Le plaisir su« prême du sage est de s'élever jusqu'à eux pour les contempler ; « invisibles, il les voit ; ils ne parlent pas, et il les entend ; ils sont « unis par des liens qui n'ont rien de terrestre, et que ne peut « rompre aucune chose terrestre. »

Thien est le point culminant sur lequel s'appuient toutes choses. Ce fut lui qui laissa tomber de sa main cette multitude de peuples, après leur avoir donné la force vitale et la lumière de la raison. Par lui règnent les rois, à la condition d'être son image sur la terre ; c'est-à-dire de châtier les méchants et de récompenser les bons, de procurer la paix aux hommes de bonne volonté (1). On sent dans le nom de *fils du ciel,* donné aux monarques, la dérivation du pouvoir d'en haut ; et à cause de son origine, ce pouvoir est le seul devant lequel l'homme puisse s'incliner sans s'humilier. La crainte de Dieu est considérée, dans le *Chou-King,* comme extrêmement efficace pour la répression du vice. Thien inspire les pensées saintes, et emploie sa puissance absolue sur la volonté de l'homme pour le conduire à la vertu par le ministère de ses semblables, afin de le récompenser ou de le punir, sans limiter le libre arbitre.

L'empereur seul, comme fils adoptif et héritier de la grandeur de Thien sur la terre, pourra lui offrir solennellement des sacrifices ; mais il doit se préparer au ministère pontifical par un jeûne austère et par des larmes de pénitence (2) ; tout le

(1) *Chou-King*, 4, 1, Voy. UNIVERS PITTORESQUE, *Chine*, t, I, p. 74.

(2) Voici la prière que Tao-Kuang, empereur actuel de la Chine, récita en 1832, à l'occasion d'une sécheresse :

« Moi, ministre du ciel, établi sur les hommes pour les gouverner, je suis responsable de l'ordre du monde et de la tranquillité de l'empire. L'âme affligée, pleine d'anxiété, je n'ai pu ni dormir, ni manger ; et pourtant aucune ondée abondante n'est tombée encore..... Je me demande si je fus négligent dans les sacrifices ? si l'orgueil et la prodigalité se sont introduits dans mon cœur ? si j'ai apporté peu d'attention au gouvernement ? si j'ai proféré des paroles irrévérencieuses, et mérité des reproches ? si les récompenses et les châtiments ont été répartis avec équité ? si j'ai grevé le peuple et causé préjudice aux champs, pour élever des monuments et faire des jardins ? si je n'ai pas préféré les plus capables dans le choix des employés, et si j'ai ainsi vexé le peuple ? si l'opprimé n'a pas trouvé d'appui ? si les largesses accordées aux provinces malheureuses du midi n'ont pas été distribuées convenablement ? si les indigents ont

mérite de la prière et des sacrifices consiste dans la piété de l'intention. *La vraie sagesse*, est-il écrit dans le *Ta-io*, *consiste dans la lumière de l'esprit et dans la pureté du cœur, dans l'amour de la vertu, dans le zèle à en allumer l'amour au cœur des autres; elle consiste à écarter tout empêchement à notre union avec le bien suprême, et à notre constant amour pour lui.* Cette idée élevée de la dignité de l'homme se retrouverait à peine chez les sages de la Grèce.

Les âmes des justes vont dans le séjour de *Chang-ti*, mais nous ne voyons nulle part indiquées expressément les peines réservées dans une autre vie aux fautes commises dans celle-ci. Plus tard, les Chinois adressèrent aussi leurs hommages aux cieux matériels et à l'influence céleste. De cette idolâtrie, la plus excusable de toutes, ils furent amenés, plusieurs siècles après, à révérer les esprits malins et les objets matériels, ce dont ils furent détournés par Confucius.

Ces croyances sont un reste des traditions patriarcales emportées par les hommes, lorsque se divisa la descendance de Noé. Nous pourrions en ressaisir les traces dans certaines cosmogonies chinoises qui racontent que l'homme, dans l'état d'innocence, avait pour séjour un jardin délicieux, où jaillissait une source qui alimentait quatre grands fleuves; où croissait l'arbre de vie, et dont les habitants fournissaient une longue existence dans la vertu, la justice et la sagesse; mais que le péché d'une femme donna entrée dans le monde au malheur et à tout ce qui s'y fait de mal à l'infini, et dont un rédempteur viendra délivrer l'humanité.

Confucius disait au ministre Pé : « J'ai appris que, dans les « pays d'Occident, il naîtra un homme saint, qui, sans exercer « aucune charge du gouvernement, empêchera les désordres; « sans parler, il inspirera une confiance spontanée; sans opérer « de bouleversements, il produira un océan d'actions : personne « ne peut dire son nom; mais j'ai entendu assurer que celui-là « sera le véritable saint (1). »

été laissés mourants le long des fossés? Prosterné, je supplie le Thien impérial de me pardonner mon ignorance et ma stupidité; car des milliers d'innocents périssent par la faute d'un seul homme. Mes péchés sont si grands, que je n'ose espérer me soustraire à leurs conséquences. L'été est passé, l'hiver est venu. Il n'est pas possible d'attendre plus longtemps. Prosterné, je prie le *Thien* impérial de me délivrer. »

(1) RÉMUSAT, *Notice des manuscrits de la Bibliothèque royale*, t. X, p. 407.

Les livres canoniques ajoutent que « ce saint est celui qui « sait tout, voit tout ; dont les paroles sont toute doctrine, les « pensées toute vérité ; céleste et merveilleux en tout, sans « bornes dans sa sagesse ; dont les regards embrassent l'avenir « entier, dont les paroles sont efficaces. Il est une seule et « même chose avec Thien, et le monde ne peut le connaître « sans le Thien ; lui seul peut offrir un digne holocauste à « Chang-ti. » Mencho dit de plus que « les peuples l'attendent « comme les feuilles desséchées attendent la pluie. »

Plusieurs écrivains ont comparé les trois premiers empereurs et les cinq princes aux patriarches ; Bayer et Menzélius (1), en examinant le Siao-oul-loun, ou les origines chinoises, ont trouvé de l'affinité entre Pouen-Kou et Taï-Kou, c'est-à-dire la *première* et la *plus lointaine antiquité* des Chinois, et l'immense abîme antérieur à la création. Comme la création de Moïse, celle des Chinois se termine par la masse liquide ; viennent ensuite l'auguste famille des cieux, l'auguste famille de la terre, l'auguste famille des hommes ; personnification, à leur manière, des cieux, de la terre et des hommes, succédant au *Tohu vabohu* ou chaos de l'Écriture sainte : neuf hommes de la dernière famille auguste correspondent aux neuf patriarches antédiluviens. Le nom même de Yao a tant de rapport avec celui de *Iehova*, que nous serions tentés d'y voir comme un symbole d'une colonie venue dans cette lointaine partie de l'Asie avec le nom et la connaissance du vrai Dieu.

Ces rapprochements ont été poussés fort loin par l'érudition et la subtilité des jésuites, que l'esprit systématique a pu faire tomber parfois dans l'excès. Quoi qu'il en soit, jésuites et philosophes s'accordent à attribuer une haute antiquité aux Chinois ; mais les premiers la font concorder avec les livres saints, et

Antiquité.

(1) Voyez BAYER, *Mus. Sin.*, t. I, *in præf.* MENZELIUS ap. Bayer, *Comm. orig. Sinicarum*, p. 267 ; Pétersbourg, 1730.

Pour les comparaisons entre les croyances et les traditions des Chinois et des Hébreux, on peut consulter, outre les jésuites :

HERMAN J. SCHMIDT, *Uroffenbarung, oder die grossen Lehren des Christenthums nachgewiesen in den Sagen und Urkunden der ältesten Völker, vorzüglich in den s. g. kanon. Büchern der Chinesen, etc.*; Landshut, 1834.

DE PARAVEY, *Documents hiéroglyphiques, emportés d'Assyrie et conservés en Chine et en Amérique sur le déluge, les dix générations avant le déluge, l'existence du premier homme, et celle du péché originel ;* Paris, 1838. Il déduit du *Chou-King* l'histoire d'Adam jusqu'à Noé.

FORTIA D'URBAN, *Histoire antédiluvienne de la Chine, ou histoire de la Chine dans les temps antérieurs à l'an* 2298 *avant notre ère ;* Paris, 1838.

prouvent qu'elle ne sort pas des limites de la chronologie mosaïque, selon la version samaritaine, tandis que les autres veulent en tirer un argument pour combattre l'unité de race de l'espèce humaine et la chronologie de Moïse. Il n'est pas douteux que la nation chinoise ne puisse se vanter d'une haute antiquité; mais que cette antiquité soit aussi reculée que certains érudits le prétendent, c'est ce qui, suivant nous, ne peut être prouvé. Comme on ne la déduit au surplus que de leur histoire, de leur civilisation et de leur science, examinons-les chacune à leur tour.

Historiens.

Un peuple éminemment conservateur doit avoir écrit ses annales avec la patience que mettaient les Égyptiens à polir leurs colosses de porphyre, et les Indiens à sculpter leurs grottes. Depuis un temps très-ancien, les Chinois ont fait des livres, se servant d'abord de planchettes de bambou, puis d'étoffes qu'ils couvraient de sentences, dans une longueur parfois de quarante pieds sur cinq, et suspendaient sur les tombeaux et dans les salles de leurs édifices. Ils enseignèrent à la Bucharie la fabrication du papier, et, par Samarcande, à l'Arabie, de qui nous l'avons apprise. On ne sera donc pas surpris que la seule ville de Kaï-fong-fou ait ses annales en quarante livres, divisés en huit gros volumes, où il n'est pas un mince événement, un ordre, une ineptie, qui se trouvent oubliés; ni que la migration des Torgouts soit inscrite sur un immense livre de pierre (1). Mais un chef-d'œuvre d'érudition et de typographie chinoises, ce sont les tableaux chronologiques (*Li-taï-chi-sse*) en cent volumes, que l'empereur Kien-lung a fait imprimer en 1767, par l'Académie impériale (*Ham-lin*).

Là l'histoire est honorée; elle a un tribunal spécial, et chaque empereur tient sans cesse à ses côtés deux historiens, dont l'un prend note de ses actions, l'autre de ses discours; et afin qu'ils puissent le faire en sûreté, l'histoire du souverain n'est lue qu'après sa mort, et, suivant d'autres, qu'à la fin seulement de sa dynastie. *Chaque jour*, disait un ministre, *nous offre le souvenir des faits d'hier, mais non pas l'intention de ces faits. En différant de les consigner par écrit, on court le risque de les altérer involontairement.*

On serait donc porté à croire que chez les Chinois on trouve les annales non interrompues sinon du genre humain, au moins

(1) *Mémoires sur les Chinois*, t. II, p. 375; t. I, p. 329.

du pays, et de ces milliers de siècles dont les gratifient si libéralement ceux qui inventent l'histoire, au lieu de se borner à l'écrire. Mais l'empereur Tsin-chi-hoang-ti, celui-là même qui fit construire la grande muraille, fondant une dynastie nouvelle et voulant anéantir les prétentions que les petits feudataires tiraient des souvenirs du passé, ordonna que tous les livres fussent brûlés. L'ordre ne put être exécuté dans toute son étendue, même dans un pays où l'on obéit sans raisonner ; la mémoire et ce qui échappa à l'incendie aidèrent à recomposer les documents historiques, mais leur authenticité en devint plus douteuse. Confucius lui-même se plaint du petit nombre de renseignements historiques que l'on avait de son temps. Le commentateur Yang-tseu dit : « Qui peut connaître les événe-« ments des premiers temps, si aucun récit authentique n'est « parvenu jusqu'à nous ? Celui qui lit attentivement ces narra-« tions s'aperçoit qu'elles manquent de fondement. Dans le « commencement on n'écrivait pas d'histoires ; puis, si les livres « qui les transmettaient furent brûlés par le premier empereur « de la dynastie des Tsin, pourquoi nous contenterions-nous « des fables ? »

Ma-touan-lin, le Varron chinois, dans ses profondes recherches sur les antiquités de sa patrie, rejette toutes les premières dynasties. Il place au règne de Yao les commencements de l'histoire nationale ; et c'est de ce prince que part le livre canonique du Chou-King, ainsi que les tableaux chronologiques dont nous venons de faire mention. Cela n'infirme pas peu l'authenticité que les jésuites et quelques modernes voudraient accorder à des annales antérieures de trois mille ans à J. C. Ce serait aller trop loin, d'un autre côté, que de leur refuser toute croyance, puisqu'il n'y a pas moins d'arguments à faire valoir en leur faveur que pour les plus anciens historiens de la Grèce et de Rome. Les esprits les plus modérés et les plus sages n'affirment donc la certitude de l'histoire chinoise qu'à dater de la dynastie des Tchéou, onze siècles avant l'ère chrétienne.

Un élément capital de la vie morale des Chinois put, indépendamment de la vanité commune à toutes les nations, les conduire à altérer l'histoire et à s'attribuer une antiquité très-reculée : nous voulons parler de leur vénération pour leurs ancêtres. De même que les autres législateurs recoururent à la révélation divine pour sanctionner leurs constitutions, de même il fut important pour les princes chinois de prouver que celles

qu'ils voulaient voir adoptées n'étaient pas nouvelles, et qu'elles avaient été au contraire anciennement en usage. Cela nous explique ce passage du Chou-King, dans lequel on lit : « Yao et Choun, *après avoir examiné les antiquités*, créèrent cent officiers ; » et tant d'autres passages de cet ancien livre, où il est fait mention de livres antérieurs.

Ceux qui veulent ensuite déduire l'extrême antiquité des Chinois de leur civilisation déjà avancée à une époque très-reculée, sont en défaut dès que l'on vient à contester l'authenticité des vieux documents. On découvre même dans ceux-ci certaines indications qui semblent démentir cette ancienne culture intellectuelle. Ainsi le philosophe Oaï-non-tseu décrit le palais de Yao avec un toit de paille et de boue, sur lequel les pluies d'été faisaient croître l'herbe : une cour entourée d'un mur, à laquelle on arrivait par des marches faites de mottes de gazon, était destinée aux audiences ; à l'extrémité de cette cour, une salle renfermait les poids et mesures pour les marchés qui se tenaient dans la même enceinte. Des arbres avaient été plantés alentour, pour abriter ceux qui attendaient. Culture intellectuelle.

You-Chin, qui florissait dans le premier siècle de l'ère vulgaire et compila le *Choué-ouen*, ou traité de littérature, dictionnaire étymologique chinois, qui passe pour ne contenir que les expressions pures et légitimes, affirme que tous les caractères dans lesquels entre le signe de la soie ne remontent pas au delà de la dynastie des Tchéou, commencée en 1122. Il dit qu'avant cette époque les noms des vêtements étaient tracés avec les signes du chanvre et des poils. Plusieurs écrivains assurent même que Yao ne fut vêtu que de toile en été, et d'étoffes de laine en hiver.

Rémusat a voulu tirer de ce vocabulaire, à l'aide d'une méthode ingénieuse qui n'est applicable à aucune autre langue, des renseignements sur la civilisation primitive de la Chine.

L'écriture la plus ancienne de la Chine était absolument figurative, comme nous la voyons encore ; c'est-à-dire qu'elle retraçait les objets eux-mêmes, ou leurs symboles. Celui qui, dans nos idiomes, se livre à des recherches sur l'ancienneté d'un mot, n'a d'autre secours que l'histoire et quelques règles étymologiques peu certaines. Dans la langue chinoise au contraire, les radicaux sont conservés constamment dans les dérivés depuis quarante siècles, sans diminution ni augmentation notable. En analysant donc les caractères composés, on

obtiendra les signes simples; et ceux-ci offriront le tableau, incomplet sans doute, mais curieux, des idées les plus familières à la nation chinoise dans ses commencements. Si nous reconnaissons que les Chinois durent figurer, non tous les objets dont ils étaient entourés, mais les plus importants, leur écriture nous fournira, pour ainsi dire, un inventaire de leurs habitudes et de leurs connaissances primitives.

Telle est l'analyse à laquelle se livra Rémusat. Il prit les neuf mille trois cent cinquante-trois caractères employés dans le *Choué-ouen*, ce qui nous reporte déjà à dix-huit siècles; et en examinant leurs cinq cents radicaux ou clefs, il trouva que plusieurs étaient composés. Il réduisit alors les racines véritables à environ deux cents signes primitifs, que l'on peut considérer comme les vrais éléments de tous les caractères chinois; peut-être même ces racines n'excéderaient-elles pas trois cents, en y ajoutant celles de cent cinquante mille caractères environ inventés depuis. Deux cents et quelques caractères, imaginés il y a peut-être quatre mille ans, ont donc suffi pour exprimer, au moyen de combinaisons multiples, toutes les idées que l'on acquit depuis ce moment.

En les disposant par ordre de matières, on trouve que le ciel fournit sept caractères aux anciens Chinois : un *cercle* avec une ligne au milieu, pour figurer le soleil; une *demi-lune*, pour présenter le satellite de la terre; une *lune* coupée en deux, pour l'obscurité; des *lignes en zigzag*, pour les nuages et les vapeurs; des *gouttes sous une voûte*, pour la pluie. Le vent, les météores, le firmament, les étoiles, n'avaient pas encore de signes.

Dix-sept caractères primitifs sont tirés des objets terrestres, monts, collines, eau, feu, pierres, sources, et autres semblables; parmi lesquels n'apparaissent pourtant ni les fleuves, ni la mer, ni les plaines, ni les forêts, ni les lacs; objets qu'il n'est besoin de spécifier que plus tard, et que les termes génériques suffisent d'abord à désigner.

L'habitation de l'homme contribua pour onze caractères, qui indiquent déjà quelque raffinement. Ils distinguent en effet le toit, le magasin, le grenier, les fenêtres, de deux manières, un observatoire pour regarder au loin; mais on ne trouve pas de caractères qui expriment d'une façon distincte maison, palais, tour, temple, pont, forteresse, cité, rempart.

Viennent ensuite vingt-trois figures relatives à l'homme et à

quelques actions faciles à représenter par des signes simples : de ce nombre ne se trouvent pas ceux qui expriment les degrés de parenté les moins proches, ni même roi, lettré, général et guerrier. Ces derniers termes, étant écrits en deux syllabes, annoncent une origine moins reculée. Mais on y reconnaît un artisan ; c'est un homme incliné par respect, figure qui représenta plus tard un sujet et un ministre ; pour un magicien, c'est un homme appuyé sur un bâton, signe adopté par la suite pour clef des maladies.

Des vingt-sept signes empruntés aux membres, deux seulement désignent les parties internes, le cœur et les vertèbres. Six se rapportent aux habillements, et le plus simple indique cette petite cotte qui semble avoir été le premier vêtement des peuples dégrossis, et qui, au dire de Hiou-chin, était rouge pour le roi, violette pour les vassaux, et verte pour les fonctionnaires.

Un point au milieu de la figure d'un puits, pour représenter une pierre rouge trouvée en creusant ; une figure circulaire traversée par une ligne droite, pour représenter des grains enfilés ; et un fil traversant trois perles, pour indiquer le jaspe antique, sont les seuls caractères relatifs à des minéraux précieux. Aucun signe ne figure les monnaies, les joyaux, le verre, la porcelaine : ce qui peut faire considérer ces objets comme des inventions postérieures. Ce qui semble plus étrange encore, c'est qu'aucun métal n'y est indiqué, pas même l'or : ce qui annonce qu'il y avait peu d'arts quand les Chinois commencèrent à tracer des caractères. On peut tirer la même conclusion des noms de meubles, d'ustensiles, d'armes, d'instruments, dont on compte bien une trentaine. Il est mention de vases de bois et de terre, de tables, de coffres et d'armes, probablement de pierre. Mais on y chercherait vainement la charrue, la bêche, la hache ; le signe du fil, demeuré encore aujourd'hui commun au chanvre et à la soie, ne nous aide pas à découvrir lequel des deux fût le premier en usage.

Ce genre d'écriture se prête mieux aux objets naturels. Nous y trouvons douze quadrupèdes, le chien, le bœuf, le mouton, le porc, le cheval domestique, le léopard, le cerf, la souris, deux espèces de lièvre, et, ce qui est bizarre, l'éléphant et le rhinocéros, qui pourtant ne durent jamais approcher du Chen-si, berceau de la monarchie chinoise. Quand l'écriture se rapporte aux oiseaux, elle consiste en onze caractères ; six

desquels figurent les ailes, les plumes et le vol; trois sont particuliers au corbeau et à deux variétés d'hirondelles; les deux derniers, à deux espèces d'oiseaux, l'une à longue et l'autre à courte queue. Un seul caractère indique les poissons. Les animaux inférieurs sont divisés en deux classes, en insectes et en *cuirassés*, c'est-à-dire ayant les os au dehors et la chair au dedans; mais aucun signe ne représente les animaux fabuleux que les Chinois mettent actuellement en tête de chaque classe, comme la licorne reine des quadrupèdes, le phénix roi des oiseaux, le dragon roi des reptiles; preuve que ces êtres fantastiques ont été introduits depuis, et témoignage nouveau de l'antiquité de l'écriture dont nous parlons.

Vingt-huit signes comprennent tout le règne végétal, génériques pour la plupart, comme ceux qui indiquent les grains, les arbres, les herbes, les feuilles, les fleurs, les fruits. Ils distinguent, parmi les grains, le riz et le millet; parmi les légumineux, l'ail et la citrouille; le vin y est aussi exprimé, ou, pour mieux dire, la boisson spiritueuse que les Chinois obtiennent par la fermentation du riz : parmi les arbres se trouve le bambou ; le mûrier, le thé et quelques autres n'étaient pas encore exploités.

Ce vocabulaire ne nous donne donc pas autre chose que l'idée d'un peuple composé d'un petit nombre de familles, ayant encore peu de connaissances, et à peine sur la frontière de la civilisation. Le mot de *roi* y manque, mais non pas celui de sorcier; et quant aux idées métaphysiques, on y trouve la feuille de l'arbre placée dans la *vallée lumineuse* du côté où se lève le soleil, pour exprimer le ciel; plus, un signe pour le démon et pour le sang d'une victime offerte en sacrifice. Ces idées paraissent un reste des traditions patriarcales; et leur petit nombre montre l'indifférence, professée encore aujourd'hui par les Chinois, pour tout ce qui sort du monde matériel et de la classe des êtres sensibles. Du reste, point d'idées morales, point d'observations des phénomènes célestes, point de connaissance de la division des temps, ni des relations civiles: des vêtements grossiers, des armes de sauvages, c'est tout ce que l'on rencontre. Bien que l'on puisse repousser la conséquence de ce qui précède, en disant qu'ils n'exprimaient pas en signes tous les objets connus, il faudra pourtant bien admettre que leur intention dut être d'exprimer les plus connus: et cela est d'autant plus vrai, qu'en renouvelant cette analyse

sur les autres groupes relatifs aux sciences, on en voit toujours sortir les mêmes idées primitives.

La composition des divers caractères simples ne renferme pas même je ne sais quel sentiment ingénieux des mystères de la nature, pas plus que le spiritualisme si délicat qu'on rencontre dans les hiéroglyphes égyptiens et dans les symboles indiens; loin de là, elle a son point de départ dans des idées tout à fait matérielles, quelquefois grossières : par exemple, *bonheur* s'écrit au moyen des deux signes représentant une bouche pleine de riz; le signe de *femme*, répété deux fois, exprime le bavardage et les disputes; répété trois fois, c'est le désordre et le libertinage. Il y en a pourtant d'ingénieux : *ming*, lumière, est formé par les signes du soleil et de la lune; *chou*, livre, par les deux signes de pinceau et de parole, comme pour dire parole peinte; *nou*, colère, par le caractère de cœur et par celui d'esclave, comme une passion qui asservit le cœur. C'en est assez, ce nous semble, pour ébranler l'assertion de ceux qui voudraient que la Chine eût été civilisée avant tous les temps historiques.

L'ancienne astronomie des Chinois, comme nous le verrons plus loin, nous fournit des résultats plus précis que celle des Égyptiens et des Chaldéens; mais, au lieu d'avoir à en déduire la conséquence d'une antiquité sans limites, elle nous donne une nouvelle preuve de ce que nous avons établi précédemment, à savoir, que les premiers peuples possédèrent un fonds de doctrines sans l'avoir acquis par une progression successive de découvertes; et cela ne se produisit jamais que d'une manière incomplète.

Que si l'on scrute plus à fond l'astronomie chinoise, on en trouve les combinaisons transportées (comme nous l'avons vu déjà chez les Indiens, les Chaldéens, les Égyptiens) aux événements terrestres, de manière à composer, avec des personnages humains et avec la durée de leurs règnes, des formes cabalistiques de révolutions sidérales. L'historien Lie-ou-hine fut peut-être le premier à reculer les temps, en assignant à l'époque fabuleuse cent quarante-trois mille cent vingt-sept ans. Si nous cherchons la généalogie de ce nombre, comme nous avons fait pour l'*ioga* indien et pour les dynasties égyptiennes, nous la trouverons encore dans la cabale astrologique. Confucius s'étend beaucoup sur les vertus du quatre-vingt-un, parce qu'il est le carré du carré du trois mystique. Or si l'on multiplie

par quatre-vingt-un la période de dix-neuf ans (*chang*), il en résulte une période de quinze cent trente-neuf, dite *tong;* trois de ces périodes, c'est-à-dire quatre mille six cent dix-sept ans, forment l'*yuen*, c'est-à-dire, origine ou principe; en multipliant cette dernière période par trente et un, nombre exalté par Confucius, on obtient précisément les cent quarante-trois mille cent vingt-sept ans attribués à l'âge fabuleux.

Nous pourrions suivre le père Gaubil dans d'autres rapprochements de ce genre; mais ce que nous avons déjà dit à ce sujet suffit pour montrer, et c'est notre seul but, que cette multitude de siècles doit être reléguée au rang des songes ou des cabales. Le surplus, en admettant même la mesure la plus large, ne s'écarte pas des saintes Écritures, qui, selon la version samaritaine, placent le déluge trente-cinq siècles avant Jésus-Christ.

CHAPITRE XXV.

PREMIÈRE, SECONDE ET TROISIÈME DYNASTIES.

2205-1766. La première dynastie, dite des *Hia*, commence au moment où You régna seul. Il avait déjà accompli des travaux beaucoup plus grands que ceux de l'Hercule grec. Des forêts abattues, des marais desséchés, des fleuves réglés dans leurs cours, des montagnes mesurées, des barbares ramenés au devoir, la navigation encouragée, les impôts répartis avec justice, tels avaient été ses exploits. Devenu empereur, il tenait sa cour dans le Chan-si, où se lit la copie d'une inscription qu'il avait placée sur le mont Heng-chan, au sommet duquel les empereurs avaient coutume d'offrir un sacrifice annuel au Monarque suprême. Pour peu qu'on admette son authenticité, c'est le monument le plus ancien de l'écriture chinoise. Elle est conçue en ces termes :

« Le vénérable empereur dit : O toi, mon aide et mon con« seil, qui me soulages dans l'administration des affaires! les « grandes îles et les petites, jusqu'à leur sommité, tous les nids « des oiseaux et les repaires des quadrupèdes, tous les êtres « existants, sont inondés au loin. Pourvoyez au mal, faites « écouler les eaux, et élevez des digues.

« Il y a bien longtemps que j'ai oublié ma famille; je me repose

« sur la cime de la montagne Yo-lou. Par ma prudence et par « mes travaux, j'ai ému les Esprits. Mon cœur ne connaissait « pas les heures; le travail continuel était mon repos. Les mon- « tagnes Hoa, Yo, Taï, Heng, ont été le commencement et la « fin de mes entreprises. Les travaux achevés, j'ai offert, au « milieu de l'été, un sacrifice d'actions de grâces. L'affliction a « cessé; la confusion de la nature s'est évanouie; les grands « courants qui venaient du midi se sont précipités sur la mer. « On pourra se faire des habits de toile, préparer sa nourriture; « les dix mille royaumes seront désormais en paix, et pourront « se livrer à l'allégresse (1). »

On lui donna pour successeur son fils Ki. A partir de ce prince, le titre de *Ti* (empereur) fut changé en celui de *Uang*. Il régna peu de temps; son successeur Taï-cang ne s'occupait que de ses plaisirs, et passait des mois entiers à la chasse. Affligés de cette manière d'agir, ses fils se rappelaient les vertus de leur aïeul, et, assis à l'embouchure du Lo, ils disaient : « Voici « ce qu'on lit dans les documents d'You, notre aïeul impérial: « Aimez le peuple, ne le méprisez pas. Il est le fondement « de l'État. Si la base est solide, l'empire demeure en paix. « Les plus humbles même peuvent m'être supérieurs. Si un « homme tombe souvent en faute, attendra-t-il pour se corriger « que retentissent les doléances publiques? Avant que cela soit, « il faut se tenir sur ses gardes; quand j'ai les peuples à con- « duire, je crains autant que si j'avais à diriger six coursiers « fougueux avec des rênes usées. Celui qui commande aux au- « tres ne doit-il pas toujours être en appréhension? » **Élégie des cinq princes.**

Le second frère répondit à l'aîné : « Selon l'esprit de notre « auguste aïeul, l'amour excessif des femmes, des grandes « chasses, des boissons fermentées, de la musique déshonnête, « de la construction des palais, des murailles peintes, sont six « vices dont un seul suffit pour nous perdre et nous ruiner. »

Le troisième ajouta : « A dater de Yao, les rois ont eu leur « résidence dans Chi : aujourd'hui cette ville est perdue, parce « qu'on a négligé sa doctrine et ses lois. »

Le quatrième reprit : « Notre auguste aïeul, en s'appliquant

(1) Le jésuite Amiot envoya à la Bibliothèque royale une copie fidèle de cette inscription, en gros caractères de six pouces de hauteur, avec la traduction en français. Elle a été publiée en 1802 à Paris par T. Hager, et en 1811 par Klaproth à Halle. Elle est écrite en vieux caractères chinois, appelés *ko-téou*, c'est-à-dire, à forme de têtard.

« assidûment à la vertu devint célèbre et maître des cinq pays: « il laissa des préceptes de bonne conduite et un modèle à ses « successeurs. Cependant les poids et mesures, qui doivent être « partout en usage et servir pour l'égalité, restent dans le tré- « sor. Sa doctrine et ses lois sont abandonnées. Il n'y a plus « de salle pour honorer les ancêtres, ni pour accomplir les « cérémonies et les sacrifices. »

Le dernier s'écria : « Hélas! que faire? la tristesse m'ac- « cable, je suis odieux au peuple : à qui donc recourir? J'ai « le repentir dans le cœur, la honte sur le visage ; je me suis « écarté de la vertu : mais mon repentir peut-il réparer le « passé (1)? »

Ce qu'on rapporte des premiers rois consiste précisément en chasses, en excursions contre les *Miao-tseu*, ou fils des champs incultes, comme ils appellent les tribus sauvages qui ont toujours existé et existent encore au milieu de cet empire policé. Il est question aussi de guerres contre les peuples limitrophes aux quatre points cardinaux du royaume, et qui devaient être principalement les Indiens et les Thibétains.

Taï-cang, qui se montrait indigne de ses aïeux, fut détrôné, et on lui substitua son frère Tchun-cang, celui qui fit mettre à mort ses ministres Hi et Ho, pour ne lui avoir pas prédit une éclipse. Les éclipses étant vulgairement considérées à la Chine comme de sinistre augure, et comme des avertissements du courroux céleste donnés aux rois, elles y ont toujours été observées avec une grande attention. Lorsqu'il doit en arriver une, les mandarins se rendent au palais armés d'arcs et de flèches, comme pour prêter secours au roi, qui sur terre représente le Soleil, et ils lui offrent des pièces d'étoffe en l'honneur de l'Esprit. L'aveugle chargé de la surintendance de la musique frappe sur un tambour, l'empereur et les grands se montrent vêtus simplement, et jeûnent. L'apparition inattendue d'un de ces phénomènes, sans qu'il eût été annoncé par les astronomes, pouvait donc troubler cet ordre qui, dans la Chine et ailleurs encore, est considéré comme la première condition d'un peuple bien administré; et, en effet, on ne vit plus alors régner entre le souverain et le peuple cette harmonie qui faisait leur bonheur mutuel sous les rois fabuleux; les grands étaient continuellement en lutte avec le trône, non pour étendre la liberté

(1) *Chou-King*, II, 3.

des sujets, mais dans des vues d'ambition privée, ou par suite des déportements du souverain. Les choses allèrent ainsi de mal en pis jusqu'à Kie, que sa cruauté et ses débauches rendirent odieux à tous : le sort de cette dynastie fut alors accompli; car les Chinois disent que le destin *donne l'empire à certaines races pour la félicité du peuple, puis les renverse quand elles ne peuvent plus le conserver dignement, ou lorsqu'elles ont comblé la mesure de leurs fautes, ou qu'elles cessent d'exécuter ce à quoi elles étaient destinées.*

Chang, chef d'un des petits États qui s'étaient formés à la suite de la révolte contre le roi, exhortant les siens à marcher contre Kie, leur disait : « La famille de Hia s'est souillée de « fautes graves; le roi épuise les sueurs du peuple, ruine la « ville capitale. Ses sujets, plongés dans la misère, ne lui por- « tent plus d'affection, et sont divisés entre eux. C'est en vain « qu'il dit, en montrant le soleil : Moi et vous nous ne périrons « que quand cet astre périra. Présomptueux! Venez le com- « battre : ou si vous n'exécutez pas mes ordres, je vous ferai « mourir vous et vos enfants (1). »

Après cette proclamation, rédigée dans le style de toutes celles que l'on écrit en Chine et en bien d'autres pays, la guerre éclata; Kie fut détrôné, et remplacé par Chang, qui, jugé digne IIe dynastie. 1766.
de commencer une nouvelle dynastie, prit le nom de Ching-thang. Il avait fait tracer ces mots au-dessus de sa baignoire : *Afin de te rendre meilleur, purifie-toi chaque jour, purifie-toi chaque jour, purifie-toi chaque jour.* Tous les vases à son usage portaient des maximes semblables. Une longue sécheresse ayant amené la disette, il appela sur lui seul la punition du ciel; il se rendit humblement au pied d'une montagne sainte, et là, prosterné à terre, confessa toutes ses fautes une à une. A peine avait-il fini sa confession, qu'une pluie considérable ramena l'abondance dans le royaume (2).

Après lui les rois bons et mauvais se succèdent alternativement, ainsi que les ministres fidèles et prévaricateurs qui, avec le concours des femmes, gouvernent tour à tour le monarque. Tous ces princes furent surpassés en cruauté par Chéou-sin, railleusement atroce comme Caligula. Il tua une très-belle jeune fille que son indigne père lui avait livrée, parce qu'elle résistait à ses coupables désirs, la mit en morceaux, et la servit

(1) *Chou-King*, III, 1.
(2) *Mémoires sur les Chinois*, t. III, p. 24.

ainsi à l'auteur de ses jours. Il ouvrit le ventre d'une autre, pour observer le fruit qu'elle portait. Ta-ki, sa maîtresse, réunissait dans le palais des jeunes gens des deux sexes, qu'elle excitait à des débauches brutales. Le ministre Pi-kan ne put s'en taire ; et il adressa des reproches au roi, qui repartit : *Tu as vraiment parlé en homme sage ; on dit que les sages ont sept ouvertures au cœur : voyons si cela est vrai.* Et il le fit éventrer.

Uen-uang, prince de Chéou, lui adressa aussi ses plaintes; mais comme il n'osa pas lui donner la mort à cause de sa puissance, il le jeta en prison. Des amis achetèrent sa liberté, en donnant au roi une immense quantité de joyaux et la jeune fille la plus séduisante ; puis ils se mirent à la tête d'une faction, ennemie jurée de la dynastie régnante. Vou-uang, le fils de Uen-uang, réunit une armée de sujets révoltés, et défit Chéou-sin, qui, de même que Sardanapale, se revêtit de ses habille-
1122. ments royaux, s'enferma dans une tour, et s'y brûla avec ses trésors. Vou-uang (le roi guerrier) fut proclamé roi.

IIIe dynastie. Quand il fit son entrée dans la métropole, le premier qui s'avança fut son frère Pi-kung ; à son aspect le peuple demanda à l'ancien ministre : *Est-ce là Vou-uang ?* — *Non*, répondit-il ; *celui-ci a l'aspect trop fier : le sage a l'air modeste, et montre de la crainte, quelque chose qu'il entreprenne.* Alors parut Taï-kung, premier ministre, sur un beau palefroi, avec un air redoutable ; et le peuple demanda : *Serait-ce là notre nouveau maître ? — Non,* dit le ministre ; *on prendrait celui-ci pour un tigre quand il repose, pour un aigle ou un épervier quand il se lève. S'il discute, il se laisse emporter par son caractère impétueux. Tel n'est pas le sage ; il sait à propos avancer et se retirer.* Le peuple, voyant ensuite Chéou-kung, frère cadet de Vou-uang, venir d'un air digne, il pensa que c'était le roi ; mais l'ancien ministre, *Non, celui-ci a toujours le front grave et austère, et ne pense qu'à exterminer le vice. Ce n'est pas le fils du Ciel, mais son premier ministre et gouverneur. Ainsi le sage sait se faire craindre même par les gens de bien.*

En ce moment se montra un homme majestueux et pourtant modeste, à la physionomie affable et sérieuse, entouré d'une foule d'officiers dont les manières respectueuses indiquaient qu'il était leur souverain ; et le ministre dit : *Voici véritablement le nouveau prince. Quand le sage veut faire la guerre au vice et remettre en honneur la vertu, il maîtrise ses passions de*

manière à ne manifester jamais aucun courroux contre le vice, aucune joie à l'aspect de la vertu.

Vou-uang, comme les chefs de dynasties, fut un grand homme; il changea le calendrier et la couleur nationale, selon l'habitude des Chinois à chaque changement de dynastie; il remit en vigueur les bonnes lois anciennes, et abrogea les mauvaises. Il attacha sept historiographes à sa cour. Les grands qui l'avaient secondé reçurent de lui, en fief, de petites souverainetés; ce fut là plus tard une cause de guerres civiles.

Son fils Ching-uang lui succéda. Pendant sa minorité, la 1146.
puissance fut exercée par le ministre Chéou-kung, l'un des plus grands hommes de la Chine, savant astronome qui connaissait les propriétés du triangle rectangle, celles de l'aiguille magnétique, et les enseigna aux étrangers accourus en Chine pour féliciter la nouvelle dynastie. Les annales sacrées continuent, en rapportant ses discours, ses opinions et celles de ses successeurs, qui affermirent de plus en plus l'empire chinois et l'étendirent même aux dépens des États voisins. Le plus grand roi 1001.
de cette dynastie fut Mou-uang, qui s'avança hors de ses États dans la direction du couchant, et reçut les hommages d'une reine Si-ung-mou (mère du roi occidental), qui lui chanta ces vers: « De blanches nuées sont dans le ciel; on aperçoit la cime « d'une montagne; le chemin pour y parvenir est très-long; il « y a dans l'intervalle des collines et des fleuves. Celui qui a un « fils ne meurt pas : prenez femme, et vous pourrez revenir « dans vos États. »

Le roi répondit : « Je retourne aux rivages orientaux. J'ai « réglé les neuf tons de la musique : les dix mille peuples « sont régis avec égalité. Je vous contemple avec attention. « Trois années se sont écoulées à vous voir et à comparer; je « vais retourner à mon désert. »

L'histoire est ainsi continuellement entremêlée de morale et de poésie. Confucius a conservé notamment dans son *Livre des vers* (Chi-king) une grande quantité de chansons et de satires lancées par le peuple contre les descendants dégénérés de Mou-uang. Elles sont pleines d'une vigueur que l'on n'attendrait pas d'une nation toute cérémonieuse : « Il était un mûrier tendre et « flexible, dont les feuilles et les rameaux ombrageaient au loin « la terre. Déjà tombent ses feuilles jaunies et séchées. Le peu- « ple qui vit sous ce mûrier est accablé de fatigues; il souffre « tant, qu'il ne trouve point de repos. Des chagrins amers le

« rongent, et sa douleur est à son comble. Grande est ta puis-
« sance, ô ciel auguste ! n'auras-tu pas pitié de nous?

« Des quadriges de bœufs, des couples d'ardents coursiers « se promènent. Les étendards sont déployés au vent. Tout est « désordre et confusion ; toute condition est en péril, gens de « toute sorte sont exposés à de graves misères. Ah ! douleur ! le « royaume est dans un état déplorable, il marche rapidement « à sa ruine.

« Il n'est plus d'espérance pour le royaume ; le ciel auguste « ne se soucie plus de nous, et nous abandonne. Voulons-nous « quitter ces lieux désolés ? Où aller ? Il ne convient pas à des « gens sages de conquérir une patrie par les armes. Qui est « cause de tant de maux ? qui nous a plongés dans tant de « misères ?

« Mon âme se déchire de douleur, en songeant aux calamités « qui pèsent sur ma patrie. Infortuné, faut-il me résigner à « une vie si misérable ! Nous avons encouru les colères du ciel ; « de l'orient à l'occident il n'est pas un asile où nous puissions « nous réfugier. Hélas ! hélas ! en quelle profondeur de misères « sommes-nous tombés ! les chemins pour en sortir sont hérissés « d'obstacles.

« On prépare des projets, on arrête des résolutions ; mais le « royaume va se désorganisant chaque jour davantage. Il faut « dire tout haut les infortunes que nous endurons ; il faut faire « connaître aux ministres ce qu'il convient d'exécuter. Qui ne « se hâte, après avoir saisi un fer rouge, de courir vers l'eau « pour y plonger sa main ? Mais quand tous sont poussés vers « un naufrage certain, comment pourraient-ils remédier à tant « de calamités ?

« Je les compare à un homme qui marche contre le vent, et « ne peut reprendre son souffle. Si quelqu'un veut donner un « sage conseil, tous s'écrient : Peine superflue ? songe plutôt « à tes champs. Il vaut mieux que le peuple se procure sa nour- « riture, en cultivant la terre, qu'en se mêlant des affaires pu- « bliques.

« Le ciel fait pleuvoir sur nous toutes sortes de calamités, il « prépare des désastres. Il renversera bientôt du trône le prince « que nous y avons placé ; il livre nos champs en proie aux in- « sectes, les moissons sèchent partout sur pied. O malheureux « royaume du Milieu (1) ! tous les peuples déplorent ta misère

(1) Le royaume du Milieu est un des noms de l'empire chinois.

« et ta ruine. Je voudrais implorer merci du ciel, mais le cou-
« rage et la force me manquent.

« L'espoir du peuple est dans un prince juste et bienfaisant; « tous les vœux se réunissent sur lui. Il cherche à avoir de bons « ministres, et à rendre le peuple heureux. Mais un prince inique « et cruel se croit l'unique sage, et, se confiant dans sa prudence « menteuse, il trouble le repos de l'État et s'aliène le cœur du « peuple.

« Jetez les yeux au milieu de cette forêt : vous y verrez des « biches et des faons allant deux à deux. Au milieu de nous la « confiance ne règne plus. Les amis se fuient, ou plutôt il n'y « a plus d'amitié. On entend répéter de bouche en bouche : Va-« t'en de là, reviens ici; tu ne trouveras nulle part la concorde « et la joie...

« Le peuple ne goûte plus de repos ni de tranquillité, parce « que les hommes pervers infestent le royaume et lui enlèvent « le fruit de ses sueurs. S'ils se montrent gens de bien, et dé-« clarent ne pas approuver les iniquités qu'on leur commande « et qu'ils exécutent, ils mentent. Cependant on blâme mes « vers accusateurs, et tu voudrais les supprimer; mais d'autres « t'ont déjà chanté et maudit. »

Ces manifestations et d'autres chants plus agressifs trouvaient de l'écho dans le mécontentement du peuple. Une révolte suivit, et trois cents membres de la famille royale furent exterminés; le tyran échappa seul au massacre avec son plus jeune fils (1). Après quatorze ans, durant lesquels les chefs des différentes principautés avaient gouverné féodalement, cet orphelin, arraché à la mort, fut replacé sur le trône sous le nom de Siouen-uang.

Bien que cette dynastie ait duré encore plusieurs siècles, elle ne produisit aucun homme remarquable. Les rois s'abandonnaient à la tyrannie; ils étaient gouvernés par les femmes et par les eunuques, attaqués par les Tartares; des centaines de personnes étaient tuées à leur mort. A mesure que la monarchie s'affaiblit, les princes entre lesquels le royaume était partagé prirent de nouvelles forces, et l'anarchie gagna du terrain. Au milieu de ces désordres apparurent deux grands docteurs, Lao-tseu et Cung-fou-tseu, sur lesquels il est bon que nous

(1) C'est le sujet de la tragédie chinoise de l'*Orphelin*, la première qui ait été traduite dans une langue européenne; elle a été imitée par Voltaire dans l'*Orphelin de la Chine*, puis par Métastase.

nous arrêtions longuement, comme sur les hommes qui résument en eux l'état de la civilisation d'une époque ou d'un peuple.

CHAPITRE XXVI.

LAO-TSEU.

La philosophie chinoise la plus antique se trouve dans l'*Y-king*, encyclopédie qui passe pour avoir été mise en ordre par Fo-hi. Dieu y est considéré comme la pierre angulaire sur laquelle tout repose; il est à la fois *Ly* et *Tao*, la raison et la loi, et se révèle comme tel à notre intelligence. Nous ne nous arrêterons pas ici à expliquer la bizarre théorie des nombres, qui montre pourtant que l'on rencontre toujours, dans les premières tentatives de la philosophie, ce mélange des lois mathématiques que Képler et Newton devaient plus tard reconnaître pour base des phénomènes astronomiques. La morale se réduisait à imiter la raison céleste.

Cette philosophie se développa dans les deux écoles de Lao-tseu, pour la métaphysique, et de Cung-fou-tseu pour la morale.

La vie de Lao-tseu, comme celle de tous les grands hommes ou chefs de secte, est mêlée de vrai et de faux. Les légendes le font antérieur au ciel et à la terre, pure essence céleste, appartenant à la nature des intelligences divines. Il revêtit la forme humaine et se transforma plusieurs fois, accomplissant différents destins dans ce monde de poussière et de fange. « J'étais né, lui font dire les légendes, avant qu'aucune forme « humaine se manifestât; j'apparus avant le suprême commen- « cement. J'étais présent quand se développa la grande masse « primitive, et je me tenais debout sur la superficie de l'océan « primordial, me balançant au milieu du vaste espace, vide et « ténébreux : j'entrai et je sortis par les mêmes portes de l'im- « mensité mystérieuse de l'espace (1). »

(1) Il est considéré sous cet aspect dans le *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, établie dans la Chine par Lao-Tseu; traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanscrits et du Tao-té-King de Lao-tseu; suivi des deux Upanischad des Vedas, avec le texte sanscrit et persan;* Paris, 1831.

C'est là ce que rapportent de lui, avec d'autres choses surnaturelles, les Tao-ssé, sectaires qui, avec les *lettrés* et les *bouddhistes*, se partagent encore l'empire de la Chine. Ce sont eux qui, voulant faire une religion de sa philosophie, le représentèrent comme un être parfait, une manifestation de l'intelligence suprême; mais les lettrés, qui l'ont aussi en vénération, assurent qu'il n'a jamais prétendu être plus qu'un homme.

Les historiens, et surtout Ssé-ma-tsian, nous apprennent que Lao-tseu naquit de parents pauvres, habitant le bourg de Li dans l'État féodal de Tsou, aujourd'hui province de Hou-nan, le quatrième jour du neuvième mois de l'an 604 avant Jésus-Christ. Mais nous laisserons croire à ses sectateurs que sa mère le porta quatre-vingt-un ans, et qu'il naquit avec des cheveux blancs, ce qui lui aurait valu son nom de *Lao-tseu*, vieil enfant. Les maux de sa patrie et la corruption universelle lui causèrent une si vive affection, qu'il s'éloigna pour se livrer à la vie solitaire et contemplative. Nommé par un roi de la dynastie des Tchin historiographe de la cour, il eut occasion d'étudier les doctrines antiques et les rites de la Chine. On lui confia ensuite une petite charge de mandarin. Enfin, il voyagea chez les peuples occidentaux, et c'est la première excursion au dehors, faite par un sage de ce pays, dont il ait été gardé souvenir. On ne saurait dire positivement où il alla; mais il est probable qu'il visita la Bactriane et l'Inde, qu'il y connut les doctrines brahmaniques et la grande réforme de Bouddha, dont les doctrines devaient jeter plus tard des racines si profondes dans sa patrie.

Il déposa le trésor de sa sagesse dans un livre intitulé *Tao-té-king*. *King* indique que c'est un ouvrage classique; *Tao* et *té* sont les deux mots par lesquels commencent les deux parties de son livre : il en a été de même pour le Pentateuque. Les deux titres réunis signifient Livre de la raison et de la vertu (1). Les Tao-ssé et les lettrés étant d'accord sur l'antiquité comme sur l'authenticité de ce livre, on peut le considérer comme original.

(1) On trouvera dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. VII, une dissertation d'Abel Rémusat sur ce philosophe : le savant orientaliste Pauthier a promis une traduction de son livre, et il en a donné l'analyse et des extraits dans la CHINE, première partie, p. 110 et suiv., *Univers pittoresque*, Firmin Didot, 1844. M. Stanislas Julien l'a traduit sous ce titre : *Lao-tseu-tao-te-king, le Livre de la vie et de la vertu, composé dans le VI[e] siècle avant l'ère chrétienne par le philosophe Lao-tseu;* Paris, 1842.

Le mot Tao qui ouvre ce livre, et qui y revient souvent, signifie, dans son sens matériel, un chemin, le moyen de communication d'un lieu dans un autre; d'où le sens métaphysique, qui comporte la direction des choses, la raison et la condition de leur existence, et le sens vulgaire de parler, de dire. Mais dans le langage des Tao-ssé il a acquis une signification beaucoup plus élevée, car il désigne la raison primordiale, l'intelligence qui forma le monde, et qui le régit comme l'esprit le corps, en un mot, le Λόγος ou Verbe des écoles grecques.

L'obscurité dont s'enveloppèrent non-seulement Proclus et Plotin, mais Platon lui-même, plane aussi sur Lao-tseu. Il dit en commençant : « La raison *primordiale* peut être soumise à « la raison (c'est-à-dire exprimée en paroles); mais c'est une « raison surnaturelle (1). » La force de cette expression consiste dans la triple signification du mot Tao, qui (comme λόγος) exprime en premier lieu la raison proprement dite, en second la parole, en troisième l'Être suprême. Il poursuit en ces termes :

« On peut lui donner un nom; mais son nom ne fut jamais « entendu. Sans nom, elle est le principe du ciel et de la terre; « avec un nom, elle est la mère de toutes choses. Il faut être « exempt de passions pour contempler son existence. Avec les « passions, nous n'en contemplons que la partie finie. Ces « deux choses, semblables et procédant d'un même principe, « ne diffèrent que de nom. Ce principe, nous l'appelons pro- « fondeur; mais une telle profondeur est la porte de toutes les « choses excellentes. »

Cette contradiction d'avoir un nom et de n'en pas avoir est ainsi expliquée par un commentateur : « Par elle-même et dans « son essence la raison ne saurait avoir un nom, puisqu'elle « préexiste à tout, puisqu'elle était avant tous les êtres. Mais « quand le mouvement commença et que l'être succéda au « néant, elle put recevoir un nom. »

(1) C'est ainsi que s'exprime Rémusat; mais voici la traduction littérale que Pauthier donne de ce passage : *Si Tao posset frequentari* (*viæ instar*), *non* (*foret*) *æternum Tao. Si nomen posset nominari, non foret æternum nomen. Sine nomine, cœli, terræ principium; cum nomine, omnium rerum mater. Idcirco semper* (*oportet esse*) *sine affectibus ad contemplandam ejus essentiam mirabilem : semper oportet esse cum affectibus ad contemplandam ejus essentiam corporalem producentem. Hæ duo simul exoriuntur, et tamen diverse nominantur. Simul dicuntur cærula. Cærula et adhuc cærula, omnium essentiarum mirabilium porta.*

On a pu voir qu'il s'agit simplement ici du Verbe de Platon, ordonnateur de l'univers ; de la raison universelle de Zénon, de Cléanthe et d'autres stoïciens ; en un mot, de la cause de l'univers ; notion répandue parmi les principales sectes philosophiques et religieuses de l'Égypte et de l'Orient (1).

Le paragraphe XXI offre une cosmogonie : « Les formes « matérielles de la grande puissance créatrice sont une émana-« tion du *Tao*. Le Tao produisit les êtres matériels existants. « Il n'y avait avant que confusion absolue, un chaos indéfinis-« sable, un désordre inaccessible à la pensée humaine. Au mi-« lieu de ce chaos était une image indéterminée, confuse, in-« distincte, supérieure à toute expression. Dans ce chaos « étaient les êtres, êtres en germe, êtres imperceptibles, indé-« finis. Dans ce chaos existait un principe subtil, vivifiant, qui « était la vérité suprême. Dans ce chaos existait un principe de « foi, et depuis les temps antiques jusqu'à nos jours son nom « ne s'est pas perdu. Comment connaissons-nous les vertus de « tous les êtres ? Par ce Tao, par cette raison suprême. »

On pourra facilement retrouver dans ce livre les idées philosophiques et religieuses des peuples occidentaux. Ainsi on lit au paragraphe XXV : « La confusion des choses inanimées « précède la naissance du ciel et de la terre, chose immense, « chose silencieuse qui demeure unique et immuable, opérant « alentour sans s'altérer jamais, et qu'on peut regarder comme « la mère de l'univers. Son nom, je l'ignore ; mais je l'appelle « *raison*. Contraint de lui donner un nom, je l'appelle *gran-« deur*, c'est-à-dire progression ; progression, c'est-à-dire éloi-« gnement ; éloignement, c'est-à-dire opposition. Il y a donc « quatre grandeurs dans le monde : celles de la raison, du ciel, « de la terre, du roi. L'homme se règle à la mesure de la « terre, la terre à la mesure du ciel, le ciel à la mesure de la « raison, la raison à sa propre mesure. »

Il n'est peut-être pas dans ce fragment, nous ne dirons pas une idée, mais même une expression, que l'on ne puisse retrouver dans Platon.

Un passage de ce livre est devenu fameux ; et nous le rapporterons ici plus complétement qu'on ne le fait d'ordinaire, avec ce qui le précède et le suit :

(1) Cette explication se trouve identiquement dans Mercure Trismégiste : Καὶ διὰ τοῦτο αὐτὸς ὀνόματα ἔχει ἅπαντα, ὅτι ἑνὸς ἐστὶ πατρός, καὶ διὰ τοῦτο αὐτὸς ὄνομα οὐκ ἔχει, ὅτι πάντων ἐστὶ πατρός.

« § XLI. De suprêmes docteurs obéissent à la raison, et « opèrent selon elle. Des docteurs médiocres écoutent ce « qu'enseigne la raison en conservant des doutes et en hési« tant; des docteurs infimes entendent la raison et se rient « d'elle, ou, sans en rire, ne la reconnaissent pas assez. Les « anciens ont dit pour cela : La lumière de la raison humaine « est comme les ténèbres; avancer est comme reculer; la rai« son la plus grande ressemble à des fils irréguliers. On com« pare la vertu la plus sublime à une vallée, à l'étoile du matin « voilée d'opprobre : la vertu la plus vaste est insuffisante; la « plus solide est vacillante, grand carré sans angles, grand « vase achevé lentement, grande voix qui résonne rarement, « grande image sans forme. Mais c'est uniquement la raison « cachée, qui n'a pas de nom, qui rend le bien parfait.

« § XLII. *La raison produisit l'un; un, le deux; deux, le « trois; et trois, toutes choses*. L'univers s'appuie sur un prin« cipe obscur (la matière), et il est embrassé par le principe « lucide (le ciel); un souffle tiède en produit l'harmonie. »

Les missionnaires prétendirent voir dans ces paroles une tradition du dogme de la Trinité, mais nous y trouverions plutôt une de ces formules indiennes dont Pythagore tira la science des nombres, employés comme symboles et appellations énigmatiques d'êtres sans noms, une algèbre appliquée à la métaphysique et à la théologie. Si Bruker (1) a dit que Pythagore et Platon changèrent la cosmogonie des anciens en psychogonie, le paragraphe cité nous offre le même résultat; car il explique d'une manière toute platonique que les deux principes du ciel et de la terre sont réunis par l'intervention d'un esprit qui en produit l'harmonie (2).

Quant à l'un qui produit tout, l'ἕν, la monade, plusieurs autres anciens écrivains de la Chine en ont parlé. Hoai-nan-tsée dit : « L'un est la racine de toutes choses, la raison sans égale; » et Weïkiao : « L'un est la substance de la raison, la pureté de « la vertu céleste, l'origine des corps, le principe des nom« bres. » Tous ces philosophes précédaient de beaucoup le philosophe Plotin.

A ce sujet, nous ne pouvons négliger cet autre passage de

(1) *De convenientia Pythag. numer. cum ideis Platonis.*

(2) Καὶ τὸ μὲν δὴ σῶμα ὁρατὸν οὐρανοῦ γέγονεν, αὐτὴ δὲ ἀόρατος μὲν, λογισμοῦ δὲ μετέχουσα καὶ ἁρμονίας ψυχή. TIMÉE, *apud Chalcid.*, § 101. On dirait que c'est une traduction du texte chinois.

Lao-tseu : « Ce que tu regardes et ne vois pas s'appelle I ; ce « que tu écoutes et n'entends pas s'appelle *Hi*; ce que tu « cherches de la main et ne saisis pas s'appelle *Weï* : trois « êtres qui ne peuvent se comprendre, et confondus, n'en font « qu'un. Le premier d'entre eux n'est pas plus éclatant ni plus « obscur que le dernier; se succédant l'un à l'autre sans inter« ruption, ils ne peuvent se nommer; en les tournant, ils se « réduisent au non-être. Cela s'appelle forme sans forme, « image sans image, indéfinissable. En allant au-devant, tu ne « vois pas leur principe; en les suivant, tu n'en vois pas la « conséquence. Celui qui se fait une idée vraie de l'ancien état « de la raison (le néant des êtres avant la création), pour ap« précier ce qui existe maintenant, peut connaître le principe « et tient la chaîne de la raison. »

L'idée de la Trinité est exprimée ici plus clairement que dans quelque passage que ce soit des platoniciens, parce que le philosophe chinois n'était pas entravé par les considérations qui obligeaient les Grecs à s'envelopper d'énigmes. Le trigramme *IHV* est étranger à la Chine, et il est identique avec le *IAO*, nom que les gnostiques donnaient à Dieu, dont le soleil était pour eux le symbole; il dérive du *Iéhovah* hébraïque, de même que le *Iovis* des Latins et le *Iuba* des Maures.

Croirons-nous que Lao-tseu ait eu en personne des communications avec l'Occident? ou exposa-t-il de cette manière une doctrine restée dans la science chinoise comme un débris des traditions primitives, communes à tout le genre humain? Quoi qu'il en soit, bien que beaucoup aient pensé que les passages des pythagoriciens et des platoniciens, relatifs à la triade, avaient pu subir des altérations dans les livres chrétiens par l'intermédiaire desquels ils nous sont parvenus, voici que cette doctrine de la triade s'offre à nous chez un philosophe qui échappe à tout soupçon d'altération.

Si l'on veut rapprocher Lao-tseu des philosophes grecs, nous trouvons qu'il fut contemporain de Pythagore; qu'il voyagea comme lui; que comme lui il déclara avoir subi plusieurs transformations; qu'il crut comme lui que les âmes émanent de l'éther, et s'y réunissent après la mort; qu'il rattache comme lui la chaîne des êtres à la monade, à l'être nécessaire et absolu : puis, de même que les platoniciens et les stoïciens, il admet comme principe de toutes choses la raison, être sublime, indéfinissable, n'ayant d'autre type que soi-même. Avec Pla-

ton, il aperçoit dans le monde et dans l'homme une copie de l'archétype divin. Il oppose l'état de l'intelligence divine avant la naissance du monde, à son état lorsque le monde fut sorti du chaos, lorsque l'intelligence eut pensé et créé l'univers. Il compose une triade mystique et suprême, représentant, soit les trois temps de Dieu, soit ses principaux modes d'action ; et il la désigne par un mot tiré des livres saints et dont la racine est hébraïque. Conformité surprenante !

Morale de Lao-tseu.

Voilà pour la métaphysique; mais l'histoire doit considérer ces doctrines par rapport à leur action sur le pays où elles ont pris naissance, et sur l'humanité. En voyant les malheurs de sa patrie, divisée et en proie à de vives agitations, au lieu de songer à une réforme comme Confucius, Lao-tseu s'isola; il exhorta l'homme à chercher le bonheur dans la solitude ascétique, et à le faire consister dans le calme. « L'homme doit « s'efforcer d'atteindre au dernier degré de l'*incorporéité*, « pour se conserver le plus qu'il peut inaltérable. Les êtres « apparaissent dans la vie, ils accomplissent leurs destins; « nous en contemplons les renouvellements successifs; chacun « d'eux retourne à son origine : retourner à son origine signi- « fie se mettre en repos; se mettre en repos signifie restituer « son mandat; restituer son mandat signifie devenir éternel. « Celui qui sait devenir éternel est illuminé; celui qui ne le sait « est la proie de l'erreur et de toutes les calamités. »

Sa morale n'est donc point active, bien que très-pure et respirant une grande mansuétude. « L'homme saint n'a pas le « cœur inexorable. Que l'homme vertueux soit traité comme « vertueux, le vicieux comme vertueux; c'est là sagesse et « vertu. Agissons avec l'homme sincère et fidèle comme on le « doit avec celui qui est sincère et fidèle; avec le fourbe et « l'infidèle, comme avec celui qui est sincère et fidèle; c'est là « sagesse et vertu. L'homme saint vit tranquille dans le monde : « son cœur seul s'inquiète pour le monde, pour le bien des « hommes. Si même ceux-ci ne pensent qu'à satisfaire les « oreilles et les yeux, les saints les traiteront comme un père « traite ses enfants. »

Dans ces temps d'agitations, il prêchait la raison suprême absolue, rabaissant la force matérielle, proclamant que celui-là seul pouvait se dire sage qui se connaît lui-même, seul fort celui qui se dompte lui-même, seul riche celui qui sait ce qui lui suffit. Il ne taisait pas aux puissants les vérités désagréables.

« Un roi qui se gouverne d'après la raison n'a pas besoin d'ar-
« mées pour tenir l'empire dans la soumission. Des afflictions
« et des épines croissent où résident de grandes armées. Les
« choses violentes ne durent qu'un matin. Le peuple endure
« la faim, parce que les impôts pèsent sur lui : il est difficile à
« gouverner, parce qu'il est surchargé de labeur. Il voit avec
« indifférence la mort s'approcher, parce qu'il a trop de péni-
« bles efforts à faire pour gagner sa vie (1). »

Les sectateurs de Lao-tseu reçurent le glorieux titre de *Tao-ssé*, docteurs célestes; mais ils s'égarèrent par la suite dans les arts cabalistiques et divinatoires, et adoptèrent une morale relâchée, ce qui fit que les jésuites donnèrent à Lao-tseu le nom d'Épicure chinois.

Deux sectes naquirent de celle-ci : celle des *Yang*, qui posait pour principe moral des actions un égoïsme destructeur de toute vertu et de toute bienveillance; et celle des *Mé*, qui prétendait anéantir l'amour de soi-même et l'intérêt personnel, voulant que les hommes s'aimassent sans distinction d'amitié, de parenté ou de rang. Les Tao-ssé se mêlèrent ensuite avec les bouddhistes; ils introduisirent des pratiques superstitieuses et divinatoires (2), et le cynisme dans les doctrines et dans la manière de vivre. Ils ne comptent plus maintenant dans leurs rangs que des gens pauvres, ignorants et méprisés.

CHAPITRE XXVII.

LE DOCTEUR CONFUCIUS.

Cung-fou-tseu naquit dans le royaume feudataire de Lou, aujourd'hui province de Chang-tung, cinquante-quatre ans après Lao-tseu, cinq cent cinquante-un ans avant J. C., la onzième lune de la vingt et unième année de Ling-uang. Sa généalogie ne remonte pas jusqu'au ciel et s'arrête à l'empe-

(1) Sections 30 et 75.

(2) L'art principal des devins en Chine consiste à interpréter les soixante-quatre figures de l'*Y-king*. Ils tracent les trigrammes de ce livre sur des dés qu'ils jettent au hasard, sans qu'il soit besoin, pour réussir, des sciences occultes ou de l'intervention des puissances supérieures; attendu que ceux qui croient en cet art y voient une opération toute naturelle, où la difficulté consiste uniquement à interpréter les résultats.

reur Vang-Ti. Ses aïeux et son père furent des personnages illustres. Des prodiges accompagnèrent sa naissance : enfant, il vénéra sa mère veuve et tous les vieillards; il ne manqua pas à une seule des cérémonies faites en l'honneur des vivants et des morts; ses amusements consistèrent à disposer ses jouets à la manière d'un sacrifice, ou à faire avec ses compagnons les révérences et les politesses en usage envers des supérieurs (1). Il se fit bientôt remarquer à l'école publique par sa douceur, son application et ses progrès, et son maître le choisit pour l'aider dans l'enseignement; puis à dix-sept ans il accepta une charge de mandarin, en vertu de laquelle il était préposé à la vente des grains. Il ne voulut pas laisser le fardeau de cet emploi, quelque peu important qu'il fût, à un agent salarié, comme il était d'usage; mais il voulut voir et entendre tout par lui-même, interroger les gens expérimentés, substituer la bonne foi et l'ordre aux fraudes et aux désordres qui avaient lieu auparavant, et mériter ainsi l'estime de tous ceux qui le connaîtraient. Le bruit en étant venu au gouvernement, le ministre le nomma inspecteur général des champs et des troupeaux, avec pleins pouvoirs pour réformer et innover où et comme il le jugerait convenable. Il porta dans ce poste élevé le même zèle que dans son humble emploi; il améliora la culture, fit disparaître du milieu des paysans la malpropreté, la misère, la paresse, et montra aux propriétaires ce qui leur était profitable.

Il jouissait déjà d'une belle réputation à vingt-quatre ans, lorsque mourut sa mère. Remettant alors en vigueur les usages oubliés, il lui fit des obsèques conformément aux anciens rites : il prit soin qu'elle fût inhumée à côté de son père, tous deux renfermés dans des coffres épais, le mari à l'orient, la femme à l'occident, les pieds au midi et la tête au nord; il observa ensuite durant trois ans un deuil sévère, s'abstenant de tout emploi public, et restant enfermé chez lui. Il employa ce temps de retraite à fortifier son âme par l'étude, à examiner les *King* ou livres canoniques, à s'instruire dans les arts libéraux, que ne doit ignorer aucun magistrat, dans la musique, dans le cérémonial religieux et civil, dans l'arithmétique, l'écriture,

(1) La vie la plus complète de Confucius est celle qui a été insérée par le père Amiot dans le t. XII des *Mémoires concernant les Chinois*, faits sur les documents originaux. Voy. aussi la CHINE de M. Pauthier, p. 120 et suivantes, *Univers pittoresque*.

l'escrime, dans la manière de guider un char traîné par des bœufs ou par des chevaux; et l'étude lui procura tant de satisfaction, qu'il voulut continuer à s'y livrer même après son deuil. Il resta donc dans une condition privée; mais son respect pour les anciens usages et sa sagesse l'avaient mis en si grand crédit, que de tous côtés on accourait vers lui pour le consulter. Ce fut au point qu'un prince qui s'était fait roi de Yen envoya lui demander des règles pour bien gouverner ses sujets; et Confucius (plus prudent que Locke et Rousseau) répondit aux ambassadeurs : *Je ne connais ni votre maître ni ses sujets; comment pourrais-je lui suggérer une règle de conduite? S'il voulait savoir de moi comment agissaient les monarques en certains cas donnés, et comment ils gouvernaient l'empire, ce serait pour moi un agréable devoir de le satisfaire, n'ayant alors à l'entretenir que de ce que je saurais.*

Le roi d'Yen appela donc près de lui Confucius, qui donna des lois au pays, puis s'en alla en disant : *J'ai fait mon devoir en venant ici; je fais mon devoir en partant, quand je puis être utile ailleurs.*

Convaincu par ce voyage de l'avantage qu'il trouverait à connaître d'autres peuples, il parcourut depuis lors, sur un char tiré par un bœuf et guidé par un de ses élèves, les petits États entre lesquels la Chine était encore partagée; puis il revint, à l'âge de trente ans, se fixer dans sa patrie, où il refusa tout emploi, pour travailler exclusivement à réformer ses concitoyens. Il ouvrit alors dans sa maison un lieu de rendez-vous pour tous ceux qui, jeunes ou vieux, pauvres ou riches, guerriers ou lettrés, et désireux de leçons, de bonne conduite, d'anciens exemples, voulaient apprendre à devenir utiles à la société. Sa vie n'est qu'une longue série d'enseignements et de réformes qu'il accomplissait, tout en allant d'un lieu dans un autre, suivi de douze de ses disciples choisis parmi les soixante-douze qu'il avait formés; c'étaient ceux dont il avait été le mieux compris.

Aussi éloigné de la crédulité que de la tromperie, il n'eut pas recours aux fictions. Il se confiait dans le Seigneur, disant : *Si le Thien n'est pas contraire aux doctrines que j'enseigne, les hommes ne pourront ni les détruire, ni leur faire du tort.* Il n'eut pas la prétention d'introduire des innovations, mais seulement de rassembler la science des anciens, de coordonner les inventions antérieures, de fixer ce qui était vague et incertain,

de restituer, comme le dit le jésuite Duhalde (1), à la nature humaine, ce premier lustre qu'elle avait reçu du ciel, et qu'avaient obscurci ensuite les brouillards de l'ignorance et la contagion du vice. Afin d'atteindre ce but, il conseillait d'obéir au Seigneur du ciel, de l'honorer et de le craindre; d'aimer le prochain comme soi-même, de dompter ses penchants, de ne se laisser jamais diriger par les passions, mais de les soumettre à la raison; d'écouter celle-ci en toute occasion, sans faire, ni dire, ni penser rien qui lui fût contraire. « Ce que je vous en« seigne, disait-il, vous l'apprendrez de vous-mêmes, en faisant « un usage légitime des facultés de votre esprit : rien n'est si « naturel et si simple que les principes de la morale, dont je « cherche à vous inculquer les maximes salutaires. Tout ce « que je vous enseigne, vos anciens sages l'ont pratiqué long« temps auparavant; et cette pratique se réduisait à trois lois « fondamentales de relation entre sujets et gouvernants, entre « père et fils, entre mari et femme; à l'exercice des cinq vertus « capitales : l'humanité, c'est-à-dire, l'amour de tous sans dis« tinction; la justice, qui rend à chacun ce qui lui appartient; « l'observation des cérémonies et des usages établis, afin que « tous ceux qui vivent ensemble suivent une même règle et « participent aux mêmes avantages comme aux mêmes incom« modités; la rectitude d'esprit et de cœur, qui fait rechercher « et désirer le vrai en toutes choses, sans faire illusion à soi ni « aux autres; la sincérité, c'est-à-dire un cœur ouvert, qui « exclut la feinte et la dissimulation tant dans les faits que « dans les paroles. Ces vertus ont rendu vénérables les premiers « instituteurs du genre humain, tant qu'ils ont vécu, et leur ont « valu ensuite l'immortalité : prenons-les pour modèles, et « mettons tous nos efforts à les imiter (2). »

Telle est en substance la morale de Confucius; son caractère distinctif est de faire dériver tous les devoirs de ceux de la famille, et de réduire toutes les vertus à une seule, la piété filiale. Son disciple bien-aimé Seng-tseu, qui mit par écrit toutes ses paroles, comme Xénophon celles de Socrate, étant un jour assis près de lui, il lui demanda : « Sais-tu quelle était la su« prême vertu, la vertu, la doctrine capitale que nos anciens « empereurs enseignèrent à tout le royaume du Milieu, pour

(1) L'auteur de la *Description historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine*, etc.; Paris, 1735, 4 vol. in-fol.

(2) Mémoires sur les Chinois, t. XII.

« entretenir la concorde entre leurs sujets, et pour bannir « toute dissension entre supérieurs et inférieurs? »

« Comment pourrais-je le savoir, répondit Seng-tseu, moi « qui sais si peu? »

« La piété filiale, reprit Confucius, est la racine de toutes les « vertus, la source de toute doctrine (1). »

Comme il avait surtout en vue d'extirper tout principe d'irritation entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, il recommandait la piété filiale, attendu que la famille, l'État, l'univers, sont façonnés sur le même type, et ont pour chefs le père, le roi, Dieu. Il disait donc : « Les plus sages de nos « anciens empereurs servaient leur père avec une véritable « piété filiale, et par ce motif ils servaient le Thien avec intel- « ligence; ils servaient leur mère avec une véritable piété « filiale : c'est pourquoi ils servaient le Li avec religion. Ils « avaient de la condescendance pour les vieux et pour les jeu- « nes, de sorte que supérieurs et inférieurs étaient contents. « Le prince est le père et la mère des peuples. Ayez pour « votre père l'amour que vous portez à votre mère, et le res- « pect que vous nourrissez pour le prince; et vous servirez le « prince avec piété filiale, et vous serez des sujets fidèles, et « vous serez soumis envers vos supérieurs, et des citoyens « dociles. Celui qui se révolte contre le roi pèche, parce que « son cœur ne possède pas la piété filiale, qui rend facile « l'obéissance. »

Ici Seng-tseu l'interrompant : « J'ose te demander si un fils « qui obéit à son père remplit tous les devoirs de la piété « filiale? »

« Que dis-tu? répondit le maître : anciennement l'empereur « avait pour censeurs sept sages; et, quels que fussent ses « excès, ils n'allaient jamais jusqu'à ruiner l'empire. Un prince « avait cinq sages pour le reprendre; et, quelques erreurs « qu'il commît, elles n'allaient jamais jusqu'à causer la ruine « de l'État. Un grand avait trois sages pour le reprendre; et, à « quelques fautes qu'il se laissât entraîner, elles n'étaient pas « poussées au point de ruiner sa maison. Un lettré avait un « ami pour le reprendre, et jamais il ne déshonorait son titre; « un père avait son fils pour le reprendre, et il ne s'égarait « jamais jusqu'au désordre. Quand une chose est reconnue

(1) Mémoires sur les Chinois, t. IV.

« mauvaise, un fils ne peut s'exempter d'en reprendre son « père, ni un sujet le souverain. Si donc un fils doit reprendre « son père chaque fois qu'il fait mal, comment satisferait-il à « la piété filiale, s'il se bornait à obéir? Il existe donc une règle « supérieure, et c'est la loi divine. »

Seng-tseu s'écrie alors : « O admirable immensité de l'amour « filial! tu fais pour les peuples ce que la fertilité des champs « fait pour la terre, la régularité des astres pour le ciel. Le ciel « et la terre ne mentent pas : que les peuples les imitent, et « l'harmonie du monde durera éternellement, comme la lumière « du ciel et la production de la terre. Ainsi la piété filiale « n'a pas besoin de réprimandes pour corriger, ni la politique « de menaces pour gouverner (1). »

Nous admirons aussi ce génie universel; mais, exempts de l'idolâtrie d'un prosélyte, nous ne laisserons pas de penser que, dans cette confusion de la société politique avec la société domestique, toutes les propriétés reviennent au chef, toutes les volontés se confondent dans la sienne; de sorte que la liberté individuelle fait place à l'obéissance, et il en résulte une stabilité telle, qu'elle exclut toute activité progressive : condition sociale entièrement opposée à celle que l'on trouve en Grèce, où il y avait plus de liberté individuelle que d'obéissance. En effet, bien que Confucius soit de beaucoup supérieur à ses compatriotes, il laisse apercevoir l'empreinte du joug qu'il a porté; et ce joug, avec les intentions les plus droites, il l'a fait peser sur le peuple, chez lequel il arrêta tout progrès, par un mécanisme compliqué de morale cérémonieuse et de politique servile.

Mais tandis que l'apparition de tout grand réformateur imprima chez les autres peuples une forte impulsion, comme il advint après Moïse, Solon, Lycurgue, Mahomet et Luther, les Chinois continuèrent à marcher dans le sillon tracé par le pas uniforme de leurs ancêtres, et Confucius ne fit que rendre ce sillon plus profond. Il eut certainement l'intelligence de l'unité et de la fraternité humaine; mais, au lieu de faire entrer cette idée dans sa théologie, et de prendre pour base de la morale l'amour divin, il ne vit en Dieu que la raison pure. L'homme n'aura donc autre chose à faire, pour lui ressembler, que de perfectionner sa raison : théorème stérile, qui ne permit plus

(1) Voy. Cibot, Paraphrase de l'*Hiao-king*.

de faire dériver la morale de la nécessité de se perfectionner dans les autres, et de perfectionner les autres en soi; mais qui la réduisit à des préceptes fondés sur l'expérience, et qui n'avaient ni lien ni sanction.

Les discours du réformateur chinois sont beaux, la morale en est précise, à tel point que, selon lui, elle ne serait plus telle si l'on en déviait d'une ligne; ses maximes sont simples, pleines de finesse; l'expression en est même parfois poétique; elles peuvent soutenir la comparaison avec celles de Socrate et des autres sages de la Grèce, ou avec celles, aussi naïves que profondes, de Franklin : mais l'enthousiasme et l'onction y manquent tout à fait; toute chose y est disposée à l'équerre et au compas; la vertu inflexible y est commandée avec des formes inflexibles, comme s'il s'agissait d'ajuster des pierres, et de les étager l'une au-dessus de l'autre, dans la construction d'une pyramide où l'on monte au moyen de degrés successifs, les hommes pesant les uns sur les autres jusqu'au roi, qui pèse sur tous. La justice et l'humanité devaient en être les architectes; mais la première, purement négative, gouverne les hommes, et ne les améliore pas; la seconde n'a pas d'entrailles, et commande l'amour comme une convenance, une nécessité sociale. Comment en effet la morale peut-elle exister sans la métaphysique? Comment celui-là peut-il observer l'humanité, qui ne s'élève pas au-dessus du niveau de la terre et n'a pas calculé ses rapports avec l'Être infini? Confucius parla si vaguement de Dieu et de la vie future, que, de ses paroles, ses disciples purent déduire le panthéisme, et jusqu'à l'athéisme; mais plus communément elles les conduisirent à une indifférence qui se borna à accepter la religion officielle, religion indéterminée, qui ne réclame ni images, ni culte, ni sacerdoce (1).

(1) Dans une relation manuscrite d'un père Pedranzini de Bormio, que j'ai entre les mains, un mandarin dit à ce missionnaire : « Nous nous gardons de décider en fait de choses qui ne sont pas évidentes, et que les anciens sages tenaient pour incertaines. L'axiome des hommes saints consiste dans la particule *si*. Ils disent : S'il y a un paradis, les hommes vertueux y goûteront mille délices; s'il y a un enfer, les lâches et les méchants y seront précipités. Mais qui peut affirmer qu'il en soit ou qu'il n'en soit pas ainsi? S'abstenir du mal, faire le bien, voilà le point important. Le livre de Taï-hio dit : Le principal est la vertu, les richesses et le bonheur sont l'accessoire. Le livre Lioun-in dit : Ce que tu ne veux pas pour toi, ne le fais pas à autrui. Tout gît là. Qu'on agisse ainsi, et cela

Déplorable conséquence! Le peuple en effet, réduit à un déisme qui touche à l'athéisme, n'eut pas même un coin du ciel où il pût lever les yeux, pour se délasser des travaux de la terre. Les lettrés ne cherchèrent plus que la raison. A quoi bon s'inquiéter dès lors de la multitude? Il valait bien mieux s'efforcer d'atteindre isolément les sommités de la science, que d'exposer ses opinions à la grande épreuve du consentement général. Si quelque homme d'un esprit supérieur sort de la foule, il se hâte d'oublier son origine, pour s'associer aux doctes; le peuple reste dès lors abandonné aux instincts matériels, privé de toute lumière, et à peine quelque lueur vient-elle de temps à autre sillonner sa nuit.

La doctrine de Confucius n'en a pas moins triomphé, et, depuis vingt-deux siècles, elle se trouve associée à la législation d'un grand peuple, dont il détermina la vie intellectuelle tant par la collection des anciens écrits que par les siens propres. Il était bien loin d'espérer un succès aussi éclatant, exposé qu'il fut à toutes les attaques de l'envie et à tous les découragements du génie. Persécuté longtemps, réduit même à souffrir de la faim et à manquer de lit, il disait: *Je suis fidèle comme un chien, et traité comme un chien! Mais qu'importe la reconnaissance des hommes? Je ne cesserai pas pour cela de faire le bien que je peux.* Un roi philosophe parut adopter ses maximes, mais ce fut pour peu de temps; il continua à s'en aller de pays en pays, prêchant les cinq vertus, les trois relations, et recommandant surtout les cérémonies funèbres: il les regardait comme le meilleur témoignage que l'on pût rendre à la dignité de l'homme, comme le nœud qui réunit tous les liens sociaux.

Qu'aurait-il dit d'un siècle où les cendres des braves tombés dans la bataille la plus décisive furent vendues à des spéculateurs, pour amender des terres et servir d'engrais?

Mais il gémissait dès lors en voyant les rois si dégénérés, et oublieux des vertus de leurs ancêtres. *Aucun d'eux n'a*

suffit; les félicités du paradis, s'il y en a un, suivront comme accessoire.» Un autre, plus épicurien, lui disait: « O docteur moderne, ces choses que tu prêches, les as-tu vues? Qui t'a dit que l'âme des bêtes va en bas, et celle des hommes en haut? Les unes et les autres naissent et meurent de même, et retournent à la terre, dont elles sont faites. Le bonheur consiste à avoir trois sortes de chairs à sa disposition, pour la table, pour les voyages et pour le lit: un porc, un mulet, une femme; cela suffit. »

accepté la doctrine que j'ai prêchée; c'est là ce qui désole mon cœur.

Lorsqu'il sentit sa carrière terminée, il réunit ses disciples les plus chers; et les ayant conduits à la cime d'un mont révéré, il leur commanda d'y dresser un autel; puis il déposa dessus les cinq *King* ou livres canoniques qu'il avait rédigés. Il se mit ensuite à genoux, le visage tourné vers le nord, et adora le ciel, en le remerciant d'avoir assez prolongé sa vie pour qu'il pût corriger ces livres; il le pria enfin de ne pas permettre que son œuvre demeurât vaine. Il s'était préparé à la pieuse cérémonie par le jeûne et la purification; il la termina en offrant dans leur intégrité les fruits de ses travaux.

Mort de Confucius.

Sa mort précéda de neuf ans la naissance de Socrate, et l'arbre que ses disciples plantèrent sur sa tombe y est encore vénéré. On lui dédia des temples, où sont inscrits, sur des tablettes, les noms de ceux qui se sont signalés dans les provinces de l'empire par leurs vertus et de bonnes actions; hommage moral qui sied bien à celui dont les études eurent pour but, non des spéculations abstraites, mais bien la pratique de la vie.

Parallèle avec Lao-tseu.

Confucius et Lao-tseu virent également les maux de leur patrie, et tous deux eurent à cœur d'y remédier; mais l'un rechercha des vérités abstraites, et arriva à un ascétisme inactif, tandis que l'autre fut tout entier un homme d'application. On dit que Confucius, attiré par la réputation de Lao-tseu, alla le visiter, et l'interrogea sur l'essence de sa doctrine; mais que, au lieu d'en obtenir une réponse, il l'entendit lui reprocher de se répandre trop en public, de montrer du faste et de la vanité en propageant sa doctrine. « Le sage aime l'obscurité; loin « d'ambitionner les emplois, il les fuit, assuré de ne laisser à « la fin de sa vie que ses bonnes maximes, enseignées par lui « à ceux qui pouvaient les retenir et les pratiquer. Il ne s'ou- « vre pas à tous, mais il étudie les temps et les lieux : s'ils « sont bons, il parle; s'ils sont mauvais, il se tait. Celui qui « possède un trésor le cache, pour qu'on ne le lui vole pas. « L'homme vraiment vertueux ne fait pas parade de la sagesse. « Faites votre profit de ce que je vous dis. »

Le conseil du solitaire ne pouvait aller à l'homme politique. Celui-là enseignait à fuir les charges publiques, celui-ci à s'en bien acquitter; l'un à se soustraire aux honneurs, l'autre à les rechercher et à les mériter. Le premier voulut établir une idée sociale, indépendante de l'expérience, fondée sur une intelli-

gence absolue, et absolue comme elle ; le second ne cessa de proposer pour exemple les premiers empereurs, et, l'histoire à la main, il montra les bons et les mauvais résultats des vices et des vertus. C'est pourquoi les disciples de Confucius prouvent la vérité d'un fait ou la justesse d'une sentence par l'autorité des livres, ou par celle des anciens philosophes ; tandis que ceux de Lao-tseu tirent leurs preuves de la nature des choses et de celle du cœur humain. On comprend facilement lequel des deux systèmes devait prévaloir chez les Chinois. La doctrine de Lao-tseu fut bientôt restreinte à une secte, honorée un moment, pour tomber ensuite dans l'oubli et le mépris. Elle devint le refuge des opprimés et des malheureux, qui cherchent la paix dans la solitude et dans l'inaction méditative. Celle de Confucius devint, au contraire, la doctrine de tous les hommes pratiques, ou, comme ils disent, des lettrés, qui aujourd'hui encore parviennent par elle aux magistratures, et les exercent d'après ses principes (1). En 1713, l'empereur de la Chine disait aux ambassadeurs envoyés par la Russie : *Si l'on vous demande ce que nous estimons et honorons le plus, répondez : En Chine, la fidélité, la piété filiale, la charité, la justice, la sincérité, sont prisées au-dessus de tout. S'il en était autrement, comment nos prières auraient-elles de l'efficacité? Notre vénération pour Confucius est le meilleur hommage que nous puissions rendre à l'excellence de ses doctrines.*

Les disciples les plus célèbres de Confucius furent Seng-tseu, dont nous avons déjà parlé, Sen-ssé et Meng-tseu, dont le nom
Mencius. Mort en 314. a été latinisé en celui de Mencius (2). Ce dernier surtout fut jugé digne de prendre place immédiatement après le maître, et déclaré saint de second ordre (*Ya-king*) : son livre, réuni aux trois livres d'apophthegmes de Confucius, doit être appris par ceux qui aspirent aux emplois. Affligé de voir triompher la secte de Iang, qui prêchait l'égoïsme comme principe régulateur des actions humaines, et celle de Mé, qui soutenait que l'affection devait s'étendre sur tous également, sans distinction de parenté, il chercha à propager une philanthropie généreuse. *Celui-là sert bien le ciel, qui suit la droite raison.* Tel est le

(1) Ed. Biot, *Essai sur l'histoire de l'instruction en Chine, et de la corporation des lettrés, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours;* Paris, 1845.

(2) Meng-tseu *vel* Mencium, *inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit latina interpretatione* Stanislaus Julien ; Paris, 1824.

résumé de sa doctrine; et, comme Confucius, il alla la prêchant dans divers États, ayant des entretiens avec les rois, et leur enseignant une politique plus hardie; car il les exhortait à écouter le vœu des peuples, et ne laissait passer aucun acte injuste sans le blâmer.

Sa manière d'argumenter tenait de celle de Socrate, ironique parfois, toujours pressante, et propre à amener ses adversaires à avouer qu'ils se trompaient. Un des petits princes qui ne cessaient de troubler la Chine de leurs ambitions voulait, à l'aide de paroles flatteuses, persuader à Mencius de lui prêter l'appui de sa popularité : « Celui qui saura vraiment aimer le peuple, lui dit « Mencius, pourra rétablir l'ordre et régner sur tout l'empire.

« Croyez-vous, lui demanda le roi, que j'aie en moi ce qu'il « faut pour aimer le peuple?

« Vous l'avez. J'ai appris d'un de vos ministres qu'un jour, « assis dans votre palais, vous vîtes passer au pied de votre « trône des gens traînant un bœuf lié. Vous avez demandé où « ils conduisaient l'animal, et ils vous ont répondu qu'ils al- « laient l'immoler, pour arroser de son sang une cloche neuve. « Touché que vous étiez de ses terreurs, semblables à celles « d'un innocent conduit au supplice, n'avez-vous pas ordonné « de le laisser, n'avez-vous pas proposé de prendre une brebis « en place? L'émotion que vous éprouvâtes alors suffit pour « vous montrer digne de régner. Il est vrai que vos sujets sup- « posèrent que vous aviez agi par avarice; mais je suis persuadé « que vous aviez cédé à la compassion. La brebis n'était pas « plus coupable que le bœuf, c'était un subterfuge de l'huma- « nité. Vous aviez un de ces animaux sous les yeux, vous ne « voyiez pas l'autre. Le sage ne peut voir égorger les animaux « que ses regards ont rencontrés vivants. Quand il a entendu « leurs cris lamentables, il ne peut se nourrir de leur chair; « c'est pour cela que le sage place les cuisines loin de ses ha- « bitations. »

Le roi s'écria : « Maître, vous exprimez une chose dont j'avais « peine à me rendre compte à moi-même. Mais, dites-moi, cet « attendrissement que j'éprouvai est-il vraiment propre à me « faire bien régner? »

Mencius reprit : « Si un homme venait dire à Votre Majesté : « Je puis soutenir un poids de trois milliers, et je ne puis por- « ter une plume; mes yeux voient la laine croître, et ne distin- « guent pas un char plein de bois : le croiriez-vous? »

« Non assurément, » repartit le roi.

« Et pourtant, ajouta le philosophe, votre humanité s'étend « sur les animaux, et ne s'arrête pas sur vos sujets. Comme « celui qui ne pourrait porter une plume et prétendrait sou« lever un char de bois, vous avez en vous ce qu'il faut pour « régner, et vous n'en faites pas usage. »

« Soyez le bienvenu, lui dit le roi de Veï. Si un chemin de « mille *li* ne vous a pas paru trop long, sans doute que vous « avez de grands avantages à procurer à mon royaume. »

« Que dites-vous? répondit Mencius; l'avantage est de pos« séder l'humanité, la bienveillance pour tous, et la justice. « N'intervenez pas dans les affaires des laboureurs en les en« levant, par des corvées, aux travaux de chaque saison, et la « récolte abondera. Si l'on ne jette pas dans les viviers des filets « aux mailles trop serrées, tous les poissons et toutes les tor« tues ne seront pas servis sur votre table; ne mettez pas la « hache avant le temps dans les forêts, et le bois ne manquera « pas. Le peuple pourra ainsi nourrir les vivants, et faire des « sacrifices aux morts; alors il ne murmurera pas. Voilà le « point fondamental d'un bon gouvernement.

« Faites planter les champs de mûriers, et les hommes de « cinquante ans pourront se vêtir de soie. Faites élever des « poulets, des chiens (1) et des porcs; et les hommes de « soixante-dix ans pourront se nourrir de chair. Faites que « dans les écoles et les colléges on enseigne la piété filiale et « le respect pour les vieillards, et l'on ne verra plus les hom« mes en cheveux blancs porter des fardeaux par les rues. Au « lieu de cela, vos chiens et vos porcs dévorent la nourriture « du peuple, et vous n'y remédiez pas : le peuple meurt dans « les rues, et vous n'ouvrez pas vos greniers; et en voyant vos « sujets périr d'inanition, vous vous écriez : « Ce n'est pas ma « faute, c'est celle de la stérilité. » Cela diffère-t-il d'un homme « qui, ayant percé un autre homme de son glaive, dirait : Ce « n'est pas moi, c'est mon épée? Or, je vous prie, y a-t-il quel« que différence entre tuer par le bâton ou par l'épée? » — « Aucune, » répondit le roi. — « Et entre tuer quelqu'un par « l'épée ou par une mauvaise administration? » — « Aucune, » répondit encore le roi. Une autre fois il disait : « Aimez le « peuple, et vous ne trouverez pas d'obstacles à bien gouver-

(1) Le chien est le mets de prédilection des Chinois, dont la cuisine est très-raffinée, mais insupportable pour les Européens.

« ner. Si l'on disait à quelqu'un de prendre une montagne sous « son bras pour la porter dans l'océan septentrional, et qu'il « répondît, Je ne puis pas, on le croirait. Mais si on lui disait « d'y porter une petite branche, et qu'il répondît, Je ne puis « pas, le croirait-on? Le roi qui ne gouverne pas bien n'est pas « à comparer au premier, mais au second; le pouvoir ne lui « manque pas, mais la volonté lui manque. »

Sivan-vang, roi de Thsi, lui demanda : « Est-il vrai que le « parc du roi de Ven-vang eût soixante-dix *li* de tour? — « Très-vrai, répondit Mencius; et le peuple le trouvait trop « resserré. — Le mien en a quarante, et le peuple le trouve « trop vaste. Pourquoi cette différence? — C'est, repartit le « philosophe, que dans le parc de Ven-vang entrait qui voulait « faire de l'herbe, du bois, prendre des lièvres et des faisans. « Le peuple ne devait-il pas le trouver petit? J'ai entendu dire « que tuer un cerf dans le vôtre serait un crime puni de mort « comme l'homicide. Le peuple, qui le trouve trop grand, « a-t-il tort? »

Ne sent-on pas comme un parfum socratique dans ces dialogues de Mencius?

Le même roi lui adressa cette question : « J'ai ouï dire que « Ching-tang avait détrôné Kie, et que Vou-vang avait mis à « mort le roi Chéou : est-ce vrai? — L'histoire le dit. — « Il est donc permis aux sujets de déposer et de condamner « leurs souverains? » — Mencius repartit alors : « Celui qui « commet un larcin s'appelle voleur; celui qui fait un vol « à la justice s'appelle tyran. Le voleur et le tyran sont des « hommes, et l'on ne doit pas faire de différence entre eux. « J'ai toujours compris que Chéou avait été condamné à mort, « non que Vou-vang eût tué son prince. »

Les Chinois admirent la clarté de ses controverses et la vivacité naturelle de son dialogue. Lorsqu'ils veulent recommander un ouvrage d'un bon style, ils disent : *Lisez Meng-tseu.*

Telle est la liste complète des philosophes de la Chine, à moins qu'on ne veuille y ajouter Tsioud-hi, qui écrivit, dans le douzième siècle après J. C., un traité de philosophie naturelle, dans lequel il se proposa de comparer les sentences de tous les classiques, interprétées contradictoirement, et d'en montrer l'identité primitive. Rien ne devant se présenter comme nouveau en Chine, il entreprit aussi d'expliquer l'*Y-king*, en disant que la ligne continue est le principe actif de la nature, la

ligne brisée le principe passif; et où Confucius voyait morale et politique, il trouva, lui, physique et physiologie. Il fonda ainsi une doctrine atomiste et moléculaire qui eut beaucoup de sectateurs.

CHAPITRE XXVIII.

CONSTITUTION DE LA CHINE.

Ce que nous avons exposé précédemment nous aidera à nous former avec plus de facilité une idée exacte de l'édifice politique de la Chine, que Confucius et Mencius contribuèrent beaucoup à élever, bien que les agitations intestines survenues au commencement de l'ère vulgaire aient empêché de l'achever entièrement. On peut, avec une exactitude presque rigoureuse, considérer la Chine comme une famille patriarcale devenue, en se développant, un immense empire, dont toute l'organisation dérive du principe primitif de la piété filiale. Ce principe s'étend du foyer jusqu'au trône. Chaque maison est un petit État, et l'État n'est qu'une maison extrêmement vaste, réglée par les mêmes principes de sociabilité et soumise aux mêmes devoirs. L'individu est toujours perdu dans la famille, la famille dans le royaume, sans que ni priviléges de castes ni droits de sacerdoce viennent décomposer cette unité, plus absolue et plus entière qu'en aucun autre État du monde. Facile est le passage de l'autorité paternelle à la tyrannie, alors que, s'étendant davantage, elle n'est plus refrénée par ce sentiment d'amour qui nous fait regarder nos enfants comme nous-mêmes. Dans la Chine, en effet, tout l'intervalle entre le ciel et la terre est rempli par le roi; le roi peut ce qu'il veut, et lui désobéir n'est pas seulement un acte de rébellion, mais une impiété. Aussi quelques empereurs s'abandonnèrent-ils à tous les excès, enlevant les champs de leurs sujets pour agrandir leurs jardins; les faisant tuer par caprice ou par plaisir; se vantant d'être dans l'empire ce que le soleil est dans le monde, et indestructibles comme lui.

Famille.

Les Chinois comprennent tellement que leur constitution repose entièrement sur le respect filial, qu'ils cherchent à le raviver toutes les fois qu'ils veulent la ramener vers son principe. Confucius travailla dans ce sens; et dernièrement, un

fils ayant manqué aux égards dus à sa mère, la cour de Pékin en prit occasion de rendre de la vigueur à ce sentiment vital par une expiation solennelle. Le lieu où l'impiété avait été commise fut frappé d'anathème; le coupable fut mis à mort avec sa femme, soupçonnée d'avoir été sa complice; la mère de celle-ci fut condamnée à la bastonnade et exilée, comme ayant pu contribuer aux égarements de sa fille par l'éducation qu'elle lui avait donnée; les examens publics restèrent suspendus pendant trois ans; les magistrats de la contrée furent destitués et bannis. Enfin, un édit de l'empereur déclara qu'il serait fait justice de la même manière de tout fils rebelle envers ses parents.

Lettrés.

C'est pourtant une erreur que d'attribuer uniquement au despotisme paternel la durée de ce grand empire; il aurait au contraire causé sa ruine sans l'institution des lettrés, c'est-à-dire de la doctrine qui ouvre l'accès à toutes les grandeurs. S'il y a un pays où l'on s'élève par le mérite, c'est assurément la Chine. L'enfant le plus obscur peut, en étudiant, se rendre capable de subir les examens annuels dans son pays natal, et ceux qui ont lieu tous les trois ans dans les grandes villes où l'on obtient le premier degré. Le grade qui sert de titre pour certains emplois s'acquiert au chef-lieu de la province; mais c'est seulement dans la métropole de l'empire et sous les yeux du monarque qu'on accorde le troisième degré, au moyen duquel *on monte sur le coursier d'or* et *l'on s'assied dans la salle de jaspe*, c'est-à-dire qu'on entre dans l'Académie, et qu'on peut aspirer aux plus hautes dignités. Ces examens, but auquel tend tout jeune homme intelligent, sont annoncés longtemps à l'avance avec une grande solennité. A peine l'un d'eux a-t-il cueilli le *rameau d'olivier odorant*, il trouve des pères pour lui donner à l'envi leurs filles en mariage, et des ministres pour l'appeler aux emplois. La vénération des Chinois pour les lettrés est extrêmement ancienne et tellement enracinée, que malheur à qui foulerait aux pieds un manuscrit; mais cette admirable institution des concours ne fut régulièrement introduite que dans le septième siècle. Il en résulta cette aristocratie littéraire, unique au monde, qui résista à l'invasion des Tartares, et devint le contre-poids de l'autorité royale: il en fut ainsi dans l'Inde, en Égypte et en Chaldée. Le fils du ciel, devant lequel personne ne se présente sans frapper neuf fois la terre de son front, ne peut conférer de son chef aucun pouvoir, au-

cune dignité, à qui ne lui a pas été désigné à cet effet par les lettrés. Ils sont investis par la loi du droit d'écrire la vérité; de sorte qu'ils savent parfois relever la tête, et atteindre d'un blâme le despotisme avec toutes les formalités du cérémonial, en invoquant les traditions des premiers temps et les doctrines écrites. Or celles-ci prescrivent au roi de semer de fleurs le chemin par lequel le sage vient le rappeler à son devoir et à la réparation de ses fautes; elles lui disent que l'amour du peuple donne le sceptre, que sa haine le brise; que celui qui élève un homme odieux à tous, ou néglige celui que le vœu public appelle, agit contre la justice, provoque les plaintes, et entre dans le nuage où dort la foudre qui le réduira en cendres (1).

Il est vrai que ces conseils et ces préceptes sont généralement adressés, non à la personne céleste du roi, mais à ses ministres; car les Chinois pratiquent depuis des siècles cette invention dont les Européens modernes tirent tant de vanité, celle qui donne aux constitutions une fiction pour base, en réputant les rois infaillibles et les ministres responsables.

Nous avons vu succéder à la monarchie, première forme du gouvernement chinois, une espèce d'organisation féodale, embrassant un certain nombre de principautés, plus ou moins dépendantes à proportion de la force du chef, et souvent en guerre l'une contre l'autre. Deux siècles seulement avant Jésus-Christ, ces petits souverains ayant été successivement domptés, la monarchie fut rétablie, dans le sens le plus entier et le plus absolu du mot. Le roi, *fils du ciel, unique gouverneur de la terre, grand-père de son peuple*, est adoré, et l'on ne saurait imaginer que deux empereurs puissent coexister sur la surface de la terre; ce qui fait que toute ambassade est considérée comme un hommage de vassal à suzerain. Quand l'empereur adresse la parole aux seigneurs de la cour, ils doivent se prosterner pour recevoir ses ordres : lorsqu'il sort, on ferme tou es les maisons; et quiconque le rencontre sur son chemin doit ou tourner le dos ou se jeter à terre, sinon il est mis à mort : deux mille soldats le précèdent avec des chaînes, des haches et d'autres instruments, pour châtier *ses enfants* : c'est, en un mot, une véritable idolâtrie politique de l'État, personnifié dans le roi. Cela ne l'empêche pas d'être souvent dominé dans son palais par des femmes et par des eunuques.

(1) *Ta-hio* ou la grande science du petit-fils de Confucius.

Comme les inférieurs ne manquent jamais de se modeler sur le chef, les mandarins se montrent non moins despotes dans leurs gouvernements, où leur autorité est d'autant plus à charge qu'ils sont plus rapprochés. Ils font leur tournée précédés des hurlements de bourreaux qui, au moindre signe, battent jusqu'à laisser pour mort quiconque a le malheur de déplaire, ou tarde à se ranger contre la muraille. Fonctionnaires.

De même que l'empereur, au dire des Chinois, n'est pas seulement pontife pour sacrifier et roi pour gouverner, mais encore maître pour instruire, ainsi les mandarins qui le représentent doivent, au commencement et à la moitié du mois, rassembler leurs subordonnés et leur faire une instruction morale sur un des points suivants, que la loi détermine, comme toute autre chose :

1° Pratiquer attentivement les devoirs de la piété filiale ; obligation pour les jeunes frères d'être soumis à l'aîné, ce qui apprend à tenir compte des obligations essentielles imposées aux hommes par la nature.

2° Conserver perpétuellement un souvenir respectueux des ancêtres ; ce qui maintient l'union et la concorde, la paix.

3° Que l'accord règne dans les villages, pour en bannir les querelles et les procès.

4° Honneur à l'agriculture et à ceux qui cultivent le mûrier ! Ainsi ne manqueront jamais le grain ni le vêtement.

5° S'habituer à une prudente économie par la tempérance, la frugalité et la modestie.

6° Faire fleurir les écoles publiques, pour élever les jeunes gens dans les bonnes mœurs.

7° Remplir les devoirs de son état, moyen infaillible d'avoir l'esprit et le cœur en repos.

8° Extirper les sectes et les erreurs à leur naissance, pour conserver la véritable doctrine dans sa pureté.

9° Inculquer fréquemment au peuple les lois pénales établies par l'autorité souveraine, afin que la crainte maintienne dans le devoir les indociles et les gens grossiers.

10° Que les lois de la civilité et de la bienséance soient connues à fond.

11° Qu'on s'applique fortement à bien élever ses enfants et ses jeunes frères, ce qui les empêchera de s'adonner aux vices et aux passions désordonnées.

12° Éviter toute calomnie, pour que l'innocence et la simplicité soient en sûreté.

13° Ne donnez pas asile aux criminels, contraints par le crime à mener une vie errante et vagabonde, si vous ne voulez être enveloppés dans leur disgrâce.

14° Que les contributions établies par le prince soient payées ponctuellement, afin d'éviter les vexations des exacteurs.

15° Prêter main-forte aux chefs de quartier institués dans chaque ville, ce qui est un moyen de prévenir les larcins, et de ne pas laisser les coupables impunis.

16° Réprimer les élans de la colère, afin d'éviter les dangers.

Ce sont là de beaux préceptes à lire écrits et à entendre proclamer ; mais malheur au peuple dont les chefs se contentent d'ordonner le bien! Les mandarins, livrés à l'arbitraire et à l'avarice, ne connaissent d'autre frein que la crainte du roi. Il peut en effet sur le plus léger soupçon, sur un rapport défavorable, par un caprice, les faire enchaîner et fustiger.

L'empereur Tchang-ti de la dynastie de Taï-tsing (1643 — 1661), s'étant éloigné de sa suite, rencontra un vieillard qui pleurait à chaudes larmes, et apprit de lui que le mandarin lui avait enlevé son fils unique, la joie et le soutien de la famille, et qu'il désespérait d'en obtenir justice. L'empereur, sans être reconnu, le prend en croupe, le porte à la demeure du magistrat, lui fait avouer son crime, et le condamne immédiatement au supplice. Il donne ensuite son poste à l'offensé, à titre de réparation, en lui disant : *Que l'exemple te profite, et fais en sorte de n'avoir pas à ton tour à servir d'exemple à d'autres.*

Les mandarins ont en outre un frein dans la gazette, où sont publiés chaque jour les noms des fonctionnaires destitués, avec la faute dont ils se sont rendus coupables. Celui-ci a négligé la perception de l'impôt, celui-là a été trop sévère dans les châtiments, un troisième a commis des concussions, un quatrième a fait preuve d'ignorance. D'un autre côté, les vertus sont mentionnées ainsi que les récompenses. Mais l'art des magistrats consiste à prévenir les accusations, et à pécher impunément. Comme ils sont d'ailleurs très-médiocrement payés, ils sont réduits à s'aider de vexations, et toute la philosophie de leur maître ne suffit pas à les retenir.

Aucun emploi n'est du reste héréditaire, aucun titre non plus, sauf celui des princes du sang et des descendants de Confucius. L'empereur confère parfois la noblesse non à un individu, mais à ses aïeux. Les Chinois sont donc bien éloignés du

système des castes que nous avons trouvé ailleurs, et tout le peuple est divisé en six classes : mandarins, guerriers, lettrés, agriculteurs, artisans, marchands.

La justice est rendue gratuitement; les affaires sont discutées publiquement, et chacun plaide sa propre cause sans l'assistance des avocats, dont la profession est inconnue dans le pays. La procédure est très-expéditive en matière civile, et se résout le plus souvent en bastonnade, parfois pour les deux parties. Les procès criminels sont portés d'un tribunal à un autre; et, dans les cas entraînant la peine capitale, la condamnation doit être approuvée par l'empereur. Les jugements sont exécutés tous à la fois, à la saison d'automne. Justice.

L'histoire de la législation chinoise remonte de dynastie en dynastie jusqu'à la première, et comprend soixante-quatorze volumes. Les missionnaires ont donné l'analyse d'un code chinois qui embrasse toutes les matières (1), et qui est important comme renseignement sur le caractère de cette nation. L'ordre en est très-clair. Une division contient les définitions; les six autres concernent les six conseils suprêmes ou ministères de Pékin. La première des six, qui correspond au *conseil des nominations officielles*, traite du système de gouvernement et des obligations de l'employé. La seconde embrasse les lois fiscales et statistiques; elle correspond au conseil des revenus publics, qui est préposé aux rôles, aux terres et domaines, à la propriété, aux ventes et aux marchés. La troisième comprend les lois relatives aux rites et à diverses observances; la quatrième a rapport aux lois militaires : il y est question de la défense du palais impérial et des frontières, des chevaux et des bêtes de somme, des soldats, des courriers et des postes; la cinquième contient les lois faites sur le crime de trahison, de vol, de pillage, de meurtre, ainsi que la procédure criminelle : la dernière concerne les travaux publics.

On ne dirait pas que ce code extrêmement clair, simple, d'un style modéré, est un ouvrage oriental. Il est vrai que, ne s'écartant pas en cela de l'esprit qui préside à toutes les institutions chinoises, il descend à des détails puérils et aux exceptions les plus rares. Il tend trop à tout régler, à faire intervenir la loi dans tout, à rabaisser la vertu elle-même en la commandant. Il punit le Chinois qui ne visite pas de temps à autre les

(1) *Mémoires sur les Chinois*, t. VIII, p. 220.

tombes de ses aïeux; il déclare qu'un mâle a droit à part entière dans un héritage, une femme à la moitié, un hermaphrodite à moitié de la part de l'un et de l'autre. Les termes en sont parfois aussi des plus vagues. Celui qui se conduit *d'une manière inconvenante* et *contre l'esprit des lois*, sans pourtant en violer aucun article spécial, est passible de quarante coups de bâton.

Le crime de haute trahison est puni avec la plus grande sévérité. Celui qui en est accusé n'a droit à aucun avantage, à aucun égard, pas même à la protection comme homme; et ses parents sont déclarés infâmes jusqu'à la neuvième génération. En 1803, un malheureux, coupable d'attentat contre la vie du roi, fut condamné aux angoisses d'une mort aussi lente que possible, et ses enfants en bas âge furent étranglés.

La peine la plus ordinaire et la plus prodiguée est celle du bambou. Le *kia*, camisole de bois qui laisse dépasser la tête et les mains, se porte quelquefois pendant un mois; il y a ensuite le bannissement à moins de cinquante lieues, enfin l'exil. La gradation des châtiments décrétés en Chine vers la fin de 1837 contre ceux qui fument l'opium indique combien l'exil y est une peine grave. Le coupable sera pour la première fois marqué au front avec un fer rouge; il aura pour la seconde fois cent coups de bambou sur les épaules nues, et trois années d'exil; il sera décapité à la troisième. L'exil est donc une peine plus rigoureuse qu'une marque indélébile sur le front.

Ajoutez à ces peines les soufflets, le carcan, le halage des bateaux; puis, pour peines capitales, la strangulation et la décapitation, qui sont réservées aux plus grands crimes. Les accusés subissent des détentions très-longues dans des prisons appelées *enfers*, et qui méritent ce nom. Les femmes sont confiées à la garde de leurs parents les plus proches. Le serment n'est pas admis dans les jugements, mais bien la torture, qui consiste à presser les ongles du patient dans un triangle. Une fois arrêté, le prévenu est soumis à un interrogatoire; et si, malgré toutes les suggestions, il refuse de s'avouer coupable, il est appliqué immédiatement à la torture, dont la rigueur s'accroît jusqu'à ce que le misérable écrive ou signe la confession du crime. On en dresse un procès-verbal, et on l'envoie à l'empereur, qui ordonne de poursuivre. Si parfois, ce qui est rare, les tribunaux reconnaissent qu'un accusé est innocent, il succombe bientôt aux tourments qu'il a soufferts. Tous les châtiments sont aggravés pour les esclaves.

Les parents du souverain sont au contraire privilégiés, hormis le cas de crimes d'État. Le mineur de quinze ans et le septuagénaire peuvent se racheter, à prix d'argent, des peines non capitales. Le père peut cacher les délits de son fils, et le fils ceux du père, Confucius ayant déclaré que c'était justice d'en agir ainsi. Mais la facilité des mandarins à se laisser corrompre fait que tous ceux qui sont en état de payer échappent au châtiment.

Le vol simple est puni par le bâton ou par le bannissement, à proportion de la gravité. Le *ling-chi*, c'est-à-dire l'ignominie d'être coupé par morceaux, est infligé au traître, au parricide et au sacrilége. Le père qui tue son fils n'est passible que de la peine du bambou. L'homicide simple s'expie à prix d'argent; s'il est commis dans une sédition, le coupable est étranglé : tout désordre étant puni avec la plus grande sévérité. Aussi les Chinois se querellent-ils durant des heures sans porter la main l'un sur l'autre, parce que le moindre coup de la main ou du pied est un cas grave : les paroles injurieuses sont aussi punies, parce qu'elles peuvent troubler la tranquillité, but principal de cette législation.

On peut voir que ce dont la loi s'occupe le moins, c'est de faire tourner au profit du bien public la liberté individuelle. On pourrait la définir exactement un bon système de police, avec accompagnement de belles prédications morales. A entendre les maximes dont il est fait étalage, ce devrait être un bonheur de vivre dans un pareil pays. Le *Chou-king* (1) recommande aux juges la justice, le désintéressement, la recherche scrupuleuse de la vérité. « Après que les deux parties ont produit « leurs pièces probantes, les juges écoutent ce qu'ils disent. « S'il n'y a pas de doute, ils appliquent un des cinq supplices (2). « En cas de doute, il faut recourir aux cinq modes de rachat. « Dans le cas où l'on pourrait hésiter sur l'opportunité du ra« chat, il convient de juger selon les cinq sortes de fautes. Ces « dernières ont pour causes la crainte d'un homme en place, « la vengeance ou la reconnaissance, la séduction des femmes, « l'amour de l'argent, les recommandations. Les fautes peuvent « se trouver commises par les juges et par les parties : songez-y « bien; et s'il y a doute, il faut pardonner. Quand se présentent

(1) Liv. IV, ch. 27, *Liou-ing*.

(2) La marque sur le visage, l'amputation du nez, des pieds, l'éviration, la mort.

« des accusations, il faut prendre garde aux circonstances et « aux motifs. Ce qui ne peut être vérifié ne saurait être la ma« tière d'un procès. Il convient d'être ou sévère ou indulgent, « selon les cas. Ceux qui savent faire des discours étudiés ne « valent rien pour terminer les procès ; il y faut des personnes « douces, sincères, droites, d'une modération constante. Ex« pliquez et publiez le code des lois. Que dans les procès on « n'ait point égard à l'intérêt. Les richesses acquises ainsi sont « un trésor de fautes qui attirent des malheurs ; puis on dira « que le ciel n'est pas juste, quand les hommes se seront attiré « des châtiments mérités. »

C'est ainsi que le code même est rempli de maximes bien sonnantes et belles dans leur conception ; mais elles sont malheureusement méconnues dans l'application, par l'effet soit de l'ignorance des interprètes, soit de la vénalité des magistrats chargés de veiller à leur exécution.

Il y a un intendant par province, et un vice-roi pour deux au plus. Chacune a en outre un surintendant pour les lettrés, un directeur des finances, un juge criminel, deux inspecteurs, l'un pour les salines, l'autre pour les grains ; d'autres magistrats particuliers sont préposés en sous-ordre, dans chaque subdivision inférieure, à l'administration et à la justice. L'*Almanach impérial* publie, deux fois l'an, les noms de tous ces employés ; et le *Messager de la capitale*, les actes officiels administratifs : complication inextricable, bien éloignée de contribuer à l'avantage du plus grand nombre.

Religion. Nous parlerons encore ici de la religion, puisqu'elle est considérée simplement comme un règlement d'État et de discipline. Trois doctrines religieuses existent à la Chine, l'une à côté de l'autre, avec une tolérance qu'il conviendrait mieux de nommer apathie. Celle de Confucius, suivie par les savants, se réduit en somme au scepticisme et à l'indifférence. La mort, selon eux, a pour effet ou de faire passer l'âme dans d'autres corps, ou de la décomposer en air, sans qu'il reste rien de l'homme que son sang dans ses enfants, et son nom dans sa patrie. Dieu seul est immortel. Les Tao-ssé suivent la religion des esprits, ainsi que nous l'avons déjà dit. Comme Confucius déclarait ne vouloir que rétablir la doctrine primitive, et n'être que le précurseur d'un illustre personnage qui viendrait de l'Occident, le roi *Ming-ti* envoya une flotte dans cette direction, pour chercher ce grand réformateur. Ces navires allèrent assez loin, mais ils n'osèrent

pas prolonger le voyage; ils abordèrent dans une île où l'on trouva la statue de Bouddha, qui fut rapportée en Chine, 65 ans après Jésus-Christ. Depuis lors Bouddha y fut adoré sous le nom de Fo, et son culte donna à la religion une impulsion nouvelle que nous verrons en son temps.

Les Chinois sont donc libres dans le choix de leurs opinions religieuses; mais la loi, comme en tout le reste, sans s'occuper des choses intérieures, règle minutieusement les formes extérieures, les rites, les cérémonies.

Cette loi subsiste depuis des siècles. L'empereur n'a pas d'intérêt à la changer, puisqu'elle le laisse maître d'agir à son gré. Les grands ont d'un côté un pouvoir arbitraire sur la foule, et de l'autre ils entendent sans cesse siffler à leurs oreilles la verge du Fils du ciel. Si une nation forte envahit le pays, quel intérêt le peuple a-t-il à se défendre? Il mourra de faim sous le nouveau maître comme sous l'ancien, et voilà tout. Il se laisse donc vaincre, et les conquérants trouvent les traditions despotiques de l'empire on ne peut plus commodes. Ils prennent pour eux les richesses, et partagent le pouvoir avec les lettrés, afin que ceux-ci les aident à maintenir la multitude dans l'obéissance, destinée qu'elle est à travailler pour les enrichir, et accessoirement pour subsister.

Il y a des tribunaux ouverts pour recevoir les réclamations de quiconque se croit lésé; mais celui qui se plaint est assuré d'un châtiment. Le peuple, énervé qu'il est, ne saurait opposer de résistance à l'oppression. Mais, avec l'esprit de ruse qu'il possède, il sait mille supercheries pour éluder les lois, sans mettre en péril sa chère tranquillité et son argent, qui lui est plus cher encore. Êtes-vous riche, payez la justice, et faites à votre gré. Êtes-vous marchand, payez, et enrichissez-vous en fraudant sur le poids et la mesure. Êtes-vous lettré, flattez, courbez-vous pour monter; et tous d'accord réunissez-vous pour tenir en bride la multitude divisée, molle et fatiguée. Que si cette populace mourant de faim s'attroupe par bandes et attaque les voyageurs sur les grands chemins, l'empereur lancera contre elle des escadrons : ceux qui seront pris seront pendus; mais si les brigands sont les plus forts, on traitera avec eux, et on les laissera maîtres dans leurs repaires, s'ils consentent à payer.

Comment donc attendre des améliorations chez un peuple de cette nature; chez un peuple habitué dès l'enfance à ne se diri-

ger que par l'exemple et d'après des règles invariables ; ne disant pas une parole qui ne soit dictée par le cérémonial, et dont le premier soin est de donner de l'importance aux choses frivoles ? Il ne nous offrira donc pas cette progression vers le bien qui se manifeste ailleurs, insensible, il est vrai, comme celle de la lumière, mais incessante comme elle. Toutefois, comme il n'est pas dans la nature humaine de rester immobile, des révolutions violentes viendront de temps à autre troubler ce calme profond ; l'anarchie, l'usurpation, les changements de dynasties, des religions nouvelles, des écrits novateurs, ébranleront le pays. Le peuple, qui n'y sera pour rien, n'en tirera aucun profit. La force lui aura imposé un certain ordre de choses, ou un souverain le lui aura commandé. Toutes ces vicissitudes n'auront eu pour résultat que de changer le fardeau sous lequel reste courbée une nation qui, plus que toute autre, est là pour démentir ceux qui font consister le bien de la société dans une tranquillité sans gloire, dans un ordre sans amélioration.

CHAPITRE XXIX.

LANGUE ET ÉCRITURE CHINOISES.

On a cru, dans un temps, que la langue chinoise, qui est loin d'être à dédaigner, puisqu'elle est parlée ou du moins comprise dans son expression écrite par un tiers du monde, ne pouvait être apprise. Cependant elle fut rangée sur la même ligne que les autres langues, une fois que les orientalistes européens lui eurent appliqué leur méthode analytique. La différence essentielle qui se manifeste entre elle et les langues classiques consiste en ce que, pour indiquer le lien entre les paroles et entre les phrases, elle n'emploie pas de catégories grammaticales et ne classe pas les mots, en ce qu'elle fonde les rapports des parties du discours sur l'enchaînement de la pensée. Elle n'a donc pas, comme les autres idiomes, une partie d'étymologie et une de syntaxe ; tout s'y réduit à cette dernière : le même mot est tantôt nom, tantôt adjectif, tantôt verbe, quelquefois préposition. Tandis que, dans les autres langues, le sens de la phrase s'aide de la grammaire, ou ne fait que servir d'appui à ses règles, il est au contraire, dans le

chinois, la base de son intelligence, et c'est du sens d'une phrase que doit être déduite sa construction grammaticale. On ne peut donc commencer par chercher les mots dans le dictionnaire, pour se rendre compte de la construction; mais il faut partir de la signification de l'ensemble des paroles.

Une autre particularité de la langue chinoise, c'est qu'elle consiste plus encore dans ce qui s'écrit que dans ce qui se parle. La langue parlée, en effet, est composée d'environ quatre cent cinquante monosyllabes commençant par l'articulation, et finissant par des voyelles ou des diphthongues soit pures, soit nasales. Mais le changement des accents et de l'intonation, qui n'est guère sensible qu'à l'oreille très-exercée des Chinois, porte le nombre de ces mots à douze cents, et c'est là tout leur vocabulaire (1). Or, tandis que la parole est reine dans nos idiomes, elle est esclave chez les Chinois, qui souvent, au milieu d'une conversation, ne peuvent ou ne savent soit exprimer, soit préciser une idée, qu'en prenant le roseau et en l'écrivant.

Accoutumés, comme nous le sommes, à voir chez tous les autres peuples la pensée, la parole et l'écriture associées d'une manière intime, de sorte que celle-ci ne représente la première qu'à l'aide de la seconde, il est curieux de trouver une nation qui fait du langage et de l'écriture deux représentations isolées et distinctes de la pensée (2). En recherchant le développement historique de l'écriture, nous remarquerons que des cordelettes nouées, des morceaux de bois en échiquier, huit trigrammes, et autres procédés semblables, furent employés d'abord pour fixer la pensée. A ces signes trop incertains et trop vagues furent ensuite substitués des caractères purement figuratifs, et représentant les objets eux-mêmes. Les lettrés apportèrent le plus grand soin à redonner quelques-uns des plus anciens livres échappés à l'incendie, et l'on réussit à en avoir des copies exactes, qui restèrent comme témoignage de l'ancienne méthode d'écriture. On conserva en outre des vases, des trépieds,

(1) Le plus léger changement dans la prononciation des mots en change le sens. *Chou*, en traînant l'*ou*, signifie *seigneur*; en le prononçant sans l'accentuer, *porc*; légèrement et avec rapidité, *cuisine*; avec force, mais en baissant le ton, *colonne*. *Po* signifie, selon la diversité d'accentuation, *pourceau*, *bouillie*, *cribler le riz*, *sage*, *préparer*, *vieille*, *rompre*, *incliné un peu*, *arroser*, et *esclave*. Les articulations *b*, *d*, *r*, *x*, *z*, manquent à cette langue.

(2) ABEL RÉMUSAT, *Recherches sur les langues tartares*. — *Recherches sur l'origine et la formation de l'écriture chinoise*; Paris, 1820.

des miroirs, des inscriptions, d'une antiquité presque incroyable ; de sorte que les Chinois en possèdent du temps de la dynastie des Chang, plus de douze siècles avant Jésus-Christ, et même de celle des Hia.

Ces caractères changèrent et s'altérèrent ; si bien que, s'étant accrus jusqu'au nombre de cent mille, ils produiraient un véritable chaos, si les lettrés n'avaient pris soin de les classer. La littérature se relevait à peine, un siècle après Jésus-Christ, quand Hiu-chin, comme nous l'avons dit précédemment, écrivit le Choué-ven, ou traité de littérature, fruit d'immenses recherches, qui actuellement encore est la base de la science des caractères, de leur orthographe exacte et des acceptions primitives. Après avoir recueilli tous les caractères en usage de son temps, ceux surtout avec lesquels étaient écrits les livres classiques, il en discuta l'étymologie, l'orthographe et le sens. Il en choisit alors neuf mille trois cent cinquante-trois qu'il considéra comme fondamentaux, et en donna l'explication
121 de J. C. dans un commentaire qui contient cent trois mille quatre cent quarante et un mots. Il fait encore règle aujourd'hui, et constitue le fond des meilleurs dictionnaires.

Ce savant personnage imagina de placer tous les caractères sous cent cinquante-quatre radicaux ou clefs, en disposant à la suite de chacun tous les mots qui en dérivent. Il distingua aussi les caractères en six classes, qui n'ont plus varié, et qui sont les suivantes :

1° Ceux qui offrent des images ou des dessins grossiers des objets corporels (*figuratifs*), et qui s'altérèrent par la suite dans la transcription, surtout depuis l'invention du papier et l'usage du pinceau pour écrire.

2° Ceux qui indiquent ce qu'il y a de plus remarquable dans les objets sans figure, comme les abstractions numériques, les rapports de position, les mouvements (*indicatifs*) ; ainsi, par exemple, les nombres 一 二 三, 1, 2, 3, ou les signes 上 *en haut*; 下 *en bas*; 中 *au milieu*.

3° Ceux qui expriment les idées au moyen de la combinaison de plusieurs images (*combinés*) : ainsi trois figures d'hommes l'une derrière l'autre signifient *suivre*; deux femmes, *procès*; un soleil derrière un arbre, *l'orient*; un oiseau sur son nid, *l'occident*; une main, *les artisans*.

4° Ceux qui retracent les idées morales à l'aide d'un objet physique employé métaphoriquement (*empruntés*).

5° Il place dans la cinquième classe les signes choisis dans une des précédentes, et tracés à l'envers pour exprimer une idée inverse ou antithétique (*inverses*).

6° Dans la dernière enfin, ceux composés d'une image, à côté de laquelle s'écrit le signe d'un son.

A tout prendre, ces différentes classes peuvent se réduire à deux : l'une comprenant les caractères simples, c'est-à-dire les images et les signes indicatifs indivisibles; l'autre, les caractères composés, ou ceux dans lesquels soit plusieurs images, soit plusieurs signes, contribuent à exprimer une idée unique. Les signes *empruntés* équivalent aux expressions abstraites et métaphysiques des autres langues, dans lesquelles un mot est pris dans un sens différent de celui qu'il exprime, et s'écrit toutefois de la même manière; quant aux signes *inverses*, c'est un pur jeu d'esprit.

Les caractères chinois de la première catégorie sont des images ou symboles destinés à représenter directement les objets matériels par une imitation plus ou moins exacte, et les choses idéales par des métaphores plus ou moins ingénieuses. Ils peignent l'idée, non le son; de sorte qu'ils peuvent s'appliquer indifféremment à toute prononciation, comme, dans notre monde, les signes mathématiques, que chaque peuple entend de même et prononce différemment. Comme il faut pourtant que les livres puissent être lus, on rattache conventionnellement à chaque caractère une syllabe simple ou complexe, qui dans la langue parlée rappelle la même idée que le caractère dans l'écriture. Il n'y a pourtant rien dans le caractère qui figure le son ou la syllabe, et l'on peut bien entendre l'un sans connaître l'autre, et réciproquement.

Il est cependant nécessaire quelquefois d'écrire des articulations, et non des images; quand il s'agit par exemple d'indiquer des noms d'individus ou de pays étrangers, ou quand il faut spécifier avec précision des êtres matériels. Les Chinois peuvent y parvenir en prenant un symbole de son déjà convenu, et sans s'occuper de sa signification, en le restreignant à exprimer ce son. Les noms propres ont en Chine cette propriété; et on y ajoute parfois la figure *bouche*, pour annoncer qu'il s'agit du signe d'un son. La prononciation des noms mantchoux s'exprime en chinois avec des caractères réduits à l'office de lettres et de syllabes : on fait de même pour écrire les titres des princes étrangers, les mots tartares et sanscrits.

Pour les mots ralatifs au culte de Bouddha, on a rédigé un tableau de trente-six consonnes et de cent huit voyelles et diphthongues, en appropriant chacune d'elles à un caractère chinois de prononciation semblable. Plus tard, un empereur de la dynastie régnante décréta que les noms de lieux et de peuples de la Mongolie et du reste de l'empire, en dehors de la Grande muraille, s'écriraient en chinois d'une manière uniforme, en destinant à cet usage certains caractères suffisant pour toutes les nuances de la prononciation tartare.

On peut encore prendre un symbole comme signe d'un son générique, et placer à côté l'image qui le spécifie. Les Chinois ont fait un grand usage de ce système, de sorte que la plupart des objets naturels sont représentés par des caractères constitués de deux parties : une fixant le genre par une figure, l'autre l'espèce par un caractère qui est uniquement le signe d'un son. Ainsi l'âme est exprimée par la figure *cheval* et le son *lu*; le loup, par le *chien* et la syllabe *lang*; la carpe, par le *poisson* et le son *li*, tous mots de la langue parlée : système conforme, comme on le voit, à la nomenclature binaire de Linné. Si le nombre des groupes syllabiques ainsi employés avait été déterminé, et que l'on eût toujours eu soin d'exprimer la même syllabe à l'aide du même signe, cette méthode aurait été très-utile pour concilier les avantages opposés de l'écriture figurée et des caractères alphabétiques.

Le nombre des symboles étant demeuré beaucoup plus considérable que celui des syllabes, chacune de celles-ci se trouve correspondre à une grande quantité de ces signes représentatifs. Des gens peu versés dans la connaissance des caractères confondirent ceux qui se prononçaient de même; et l'usage consacra parmi les lettrés une foule de ces impropriétés non d'expression, mais d'orthographe. Aujourd'hui ceux qui écrivent non par goût pour les lettres, mais par besoin, se contentent de savoir un seul caractère pour chaque son, et l'emploient dans toutes les acceptions de la même syllabe; tandis que les personnes instruites ont autant de caractères différents (1).

(1) En 1839, M. Julien, professeur de chinois à Paris, voyant les graves difficultés que rencontrent les Européens pour apprendre cette langue, songea, pour les diminuer, à vaincre d'abord l'embarras résultant de l'impression des livres avec les caractères nationaux. Il fit donc écrire, par l'intermédiaire des Missions étrangères, aux missionnaires de la Chine. Les révérends pères trouvèrent moyen de faire graver les 85,000 caractères, et de les soustraire à la vi-

Dans ces différents cas l'écriture chinoise, de symbolique qu'elle était, se convertit en syllabique. Mais la Chine n'a jamais fait le pas nécessaire pour la rendre alphabétique. Il en a été autrement dans les pays voisins.

Les premiers missionnaires, et après eux la plupart des géographes et des auteurs de relations, ont dit que l'écriture chinoise était lue par tous les peuples limitrophes, de même que tous les peuples d'Europe lisent les chiffres arabes, bien qu'ils les prononcent diversement ; de sorte qu'elle offre le modèle d'une écriture universelle. Pour que le fait fût entièrement exact, il faudrait que les langues des nations voisines eussent une extrême analogie avec celle de la Chine, des constructions pareilles, le même ordre dans les mots et dans les inversions, des métaphores identiques, des particules et des signes de rapports employés dans le même cas et placés identiquement : toutes choses qui constituent un accord trop étonnant et trop inaccoutumé dans le génie de deux langues.

Il est bien vrai que les livres de Confucius et les autres ouvrages canoniques dont l'intelligence est indispensable à quiconque remplit un emploi civil, l'Almanach impérial, et quelques autres livres de ce genre, sont généralement compris et lus par tous ceux qui, parmi les vassaux du Céleste Empire, prétendent au titre de lettré : ils ne les lisent pas dans l'ori-

gilance des nombreux postes de douanes, et parvinrent à les faire embarquer à Macao pour la France. La dépense fut minime, et M. Julien les céda à l'Imprimerie royale. Il se propose d'en faire usage pour la publication d'un *dictionnaire*, plus commode que celui de de Guignes, d'une *grammaire* plus accessible que celle de Rémusat, ou mieux, du père Prémare : il fera paraître ensuite une édition de tous les livres classiques et canoniques des Chinois, faite en Chine même, qui, rendue en Europe, coûtera moins que les volumes français. Il joindra à cette édition une traduction en regard, d'après une méthode nouvelle ; c'est-à dire qu'il donnera d'abord l'interprétation de chaque caractère chinois, sans liaison, ni cas, ni temps, comme dans l'original ; puis la version selon la syntaxe européenne avec des commentaires justificatifs de cette liaison. Son intention est de commencer par le *Chou-king*.

On forme en ce moment à Paris, dans le collége des Missions étrangères, dont nous avons parlé plus haut, un musée chinois-indien, où sont déjà exposés plusieurs livres imprimés et manuscrits, des vêtements et autres objets curieux. J'ai visité à Londres, au printemps de 1843, un magnifique musée chinois, fruit de la dernière expédition, dans lequel on pouvait réellement observer presque en action la manière de vivre de ce peuple.

M. Callery a publié un très-riche *Spécimen d'un dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise*, 1845.

ginal, mais dans un idiome savant de convention, connu seulement de ceux qui en ont fait une étude spéciale (1).

Ainsi donc, outre l'idiome savant, il y a dans le Japon, dans le Tonkin, dans la Corée, une langue indigène qui ressemble, il est vrai, en plusieurs points, à cet idiome, mais qui en diffère beaucoup aussi. On voulut combiner l'un et l'autre dans l'écriture. Ainsi, par exemple, loup se dit en chinois *lang*, et s'écrit avec le caractère indicatif des animaux carnivores, plus le signe de la prononciation *lang*. Les Tonkinois, qui appellent cet animal *soï*, prirent le caractère *lang* des Chinois, en y ajoutant un groupe de signes qui représente pour eux le son *soï*; de sorte que le nouveau caractère se trouva composé de deux parties, l'une chinoise, l'autre annamite. Les combinaisons figuratives et syllabiques de ce genre sont innombrables et amenées nécessairement par le passage d'une écriture figurative d'un peuple chez un autre.

Les Japonais, dont le langage diffère encore plus de celui des Chinois, adoptèrent avec les arts et les institutions de ce peuple, le seul du continent qu'ils pussent imiter, ses caractères et sa littérature. Ils conservèrent néanmoins dans les mots, dans le système grammatical, et par conséquent dans la manière d'écrire, certains signes d'origines diverses; c'est là, au milieu de tant d'autres, une des particularités qui distinguent cette nation singulière et son gouvernement, tout à la fois théocratique et féodal. Les lettrés japonais lisent et écrivent les caractères chinois, avec la seule différence produite par la diversité de prononciation. Ainsi le même signe prononcé *ri* par les Japonais est articulé *li* par les Chinois, qui n'ont point l'*r*. Ces derniers disent *ho* pour feu, quand les autres disent *fo*, et ainsi du reste. Comme les Japonais demeuraient dans le doute sur la prononciation, ils firent un choix de certains mots destinés à être employés comme expressions de sons. Mais, au lieu d'en arrêter un pour chaque prononciation, ils en désignèrent six, sept, et même plus; et, d'autre part, ils prirent le même caractère pour représenter deux ou trois articulations différentes. Il en résulta que le nombre des caractères chinois choisis à cet effet en vint à dépasser de beaucoup celui des syllabes simples que les Japonais avaient besoin d'exprimer.

Quand ils s'aperçurent de l'imperfection de ce syllabaire, ils

(1) Rémusat ne put se faire comprendre de vive voix aux Chinois venus à Paris sous Charles X, mais seulement par écrit.

y substituèrent deux autres *irofa* ou alphabets, qui ne valaient guère mieux. Le premier (*firo-kana*) est emprunté à cette espèce de tachygraphie cursive dont les Chinois font usage pour écrire négligemment leurs caractères, ce qui les rend très-difficiles à déchiffrer. Les Japonais en adoptèrent certains signes, mais en les variant sans fin; aussi paraissent-ils inintelligibles, et s'étonne-t-on de les voir employés de préférence, et compris par tous. L'autre (*kata-kana*), simple et régulier, est aussi tiré des caractères chinois; mais on peut aisément en apprendre les quarante-huit signes, attendu qu'ils sont invariables. Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'ils mélangent dans l'écriture et dans l'impression ces caractères divers; et l'on peut juger dès lors de l'embarras qu'ils doivent causer à la lecture. S'il s'agit en outre de vers, dans lesquels la rime et le nombre exigent une prononciation exacte, cette confusion de caractères chinois et japonais, de symboles figuratifs et de groupes syllabiques, produit des amphibologies, des allusions et des jeux de mots, où les nationaux qui y sont exercés peuvent se plaire, mais où les étrangers ne trouvent qu'obscurité.

Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que les deux écritures japonaises sont réellement syllabiques; non pas comme les écritures éthiopienne, indienne et tartare, qui offrent des groupes de signes alphabétiques, mais elles renferment de véritables représentations de syllabes indépendantes les unes des autres, et alors indécomposables. Et cependant les Japonais, possesseurs depuis tant de siècles de l'unique système proprement syllabique qui existe, n'ont pas su pousser l'analyse jusqu'à détacher la consonne de la voyelle.

Quant à la Corée, son alphabet est celui qu'inventèrent les *Khitan*, en décomposant les caractères chinois, et que perfectionnèrent les *Jou-chi;* il est formé de sept signes pour les voyelles et de quinze pour les consonnes, dont la combinaison produit un syllabaire de plusieurs centaines de signes.

Nous avons déjà exprimé nos idées au sujet de la formation de l'alphabet : on peut donc juger si les faits qui précèdent suffisent pour étayer une opinion contraire à la nôtre, et pour soutenir qu'il est dérivé pas à pas de l'écriture figurative. Si nous pouvons nous flatter d'avoir, non pas avec une clarté absolue, mais avec le moins d'obscurité possible, fait comprendre un système bizarre et qui n'a point encore été discuté, nous nous contenterons d'ajouter que l'écriture chinoise, quelle que

soit la manière dont elle s'est formée, ayant été inventée de très-bonne heure, n'a pas peu influé sur la civilisation progressive du pays. Quand le système alphabétique se plie à toutes les variations, à toutes les inflexions, à toutes les combinaisons nouvelles de la parole, la méthode idéographique, au contraire, ne s'occupant pas de la parole, résiste à ces transformations, et y met dès lors obstacle. Les mots, en effet, auxquels un signe fut d'abord affecté restent perpétuellement; et l'on ne pourra leur en adjoindre de nouveaux, faute de moyens pour les retracer, faute aussi de pouvoir combiner les éléments de la parole que l'écriture n'aura point analysés. La langue demeurera donc monosyllabique, pauvre, inflexible; et la pensée, dont elle est le principal sinon l'unique instrument, restera enchaînée avec elle.

CHAPITRE XXX.

ARTS ET SCIENCES.

La sculpture et la peinture, dans le sens le plus élevé de ces mots, sont inconnues aux Chinois. Tout le monde a pu juger de la vivacité de leurs couleurs, du style des dessins dont ils ornent leurs vases, leurs étoffes, leurs ustensiles, et de celui de leurs statuettes de porcelaine : or, on peut dire que là se borne leur habileté. Ils imitent les oiseaux et les fleurs dans toute leur variété, dans toute la beauté dont les a parés la main de la nature; ils représentent chaque objet avec une exactitude minutieuse qui peut défier le naturaliste le plus scrupuleux de signaler une feuille, une plume hors de sa place; mais ils ne sauraient aller plus loin, et l'imagination sommeille toujours chez eux. Si parfois elle se réveille, c'est pour enfanter des formes étranges et grotesques, et en affubler homme ou dieu, sans jamais s'élever à l'expression ennoblie des passions et de la puissance. La partie intelligente de l'art, qui donne pour tâche à la peinture de suppléer à l'histoire, n'apparaît
[illegible] avant J. C. qu'une fois dans leurs annales : c'est quand l'empereur *Siven-ti*, après la défaite des *Hiung-nou*, fait placer dans une salle les portraits des grands personnages de son royaume.

Les beaux-arts, qui dans leur élément, à savoir la liberté, prirent en Grèce un essor si hardi, ne peuvent que languir en

Chine, comme l'enfant comprimé dans ses langes par une mère trop soigneuse. Le collége des lettrés, véritable tyrannie de la pensée, décorée du nom de protection, ne se borne pas à s'acquitter du rôle ordinaire des corps académiques, qui est de conserver; il défend ou empêche tout progrès. On n'est lettré qu'avec son approbation; aucun livre n'est imprimé sans avoir subi son examen. Le tribunal des mathématiques a pour dogme inviolable que la terre est au centre de l'univers; celui des bâtiments a déterminé les proportions de l'architecture, de sorte qu'une colonne ayant deux pieds de diamètre à sa base doit en avoir invariablement quatorze de hauteur. Ils ont ainsi des modèles fixes et obligatoires pour tous les édifices, pour la maison d'un prince de première, de seconde, de troisième classe, pour celles d'un ministre, d'un mandarin. Quant à celui qui n'est pas gradué, possédât-il des millions, il ne peut bâtir et décorer, soit au dedans, soit au dehors, que comme simple particulier.

Kien-lung, qui régna de 1736 à 1796 de notre ère, fit publier, en quarante-deux volumes in-folio (1), la description et les dessins de tous les vases antiques du Musée impérial, qui sont au nombre de quatorze cent quarante-quatre. Les critiques prétendent que plusieurs d'entre eux remontent aux premières dynasties; ils prouveraient alors une grande habileté dans l'art de fondre le bronze dix-sept siècles avant J. C. (2).

La distribution générale des palais et des temples est particulièrement digne d'éloges. Les architectes chinois, s'écartant, dans la construction des monuments publics, de leur mesquinerie affectée, ont en outre exécuté avec des briques polies par un procédé à eux, ou même avec des marbres, des ouvrages immortels. Nous avons déjà parlé de la Grande muraille et du Canal, travaux qui, tout en rabattant de l'admiration des naturels et des voyageurs, n'ont pas leurs pareils au monde. Si nous nous en rapportons à certaines relations, les Chinois ont, dans quelques endroits, taillé des montagnes de manière à leur donner l'aspect de têtes de chevaux, d'hommes, d'oiseaux, avec une patience si laborieuse, qu'eux-mêmes ne savent l'attribuer qu'à des démons et à des magiciens fameux.

(1) *Si-tsing-cou-chien*, c'est-à-dire Souvenirs des antiquités de la pureté occidentale. La Bibliothèque royale de Paris en possède un exemplaire.

(2) Il est curieux d'y trouver à profusion cet ornement que nous appelons méandre ou grecque , qui, reproduit souvent sur les vases grecs et étrusques, ne peut être suggéré dans la nature par aucun objet.

Si ces tours de force étaient bien attestés, ils démentiraient le caractère d'utilité dont sont généralement empreintes leurs constructions. Leurs routes, entre autres, leur font honneur; car elles franchissent les montagnes les plus élevées, sont parfois creusées à travers des masses de rochers, bien pavées, souvent ombragées d'arbres, et rendent les communications faciles. On y rencontre fréquemment des ponts, les uns suspendus sur de vastes précipices, comme ceux qui ont été depuis peu de temps introduits en Europe; les autres, en pierres de taille, jetés sur des gouffres et sur les fleuves les plus larges. Celui de *Lou-ko-kiao*, à quelques milles de Pékin, construit tout en marbre blanc, avec soixante-dix colonnes de chaque côté, entremêlées de guirlandes de feuillage, d'oiseaux et d'ornements bizarres, exécutés avec beaucoup de délicatesse, a été détruit en partie par une inondation. Plusieurs n'ont pas moins de soixante pas géométriques de longueur sur six ou sept de largeur. Il en est même dont le développement est de cent soixante toises sur cent arches, comme celui d'Oxou, dans la province de Fo-kien. On traverse d'autres fleuves sur des ponts de cent trente bateaux enchaînés. Il part de Hang-choug-fou, dans le Chen-si, une route pour la capitale de l'empire, à laquelle travaillèrent cent mille hommes, aplanissant des montagnes, ou jetant de l'une à l'autre des ponts si élevés, que l'œil se fatigue à mesurer l'abîme au-dessous. Il y a dans le Souen-tchéou-fou, sur un bras de mer, un pont en pierres de quinze cent vingt pieds chinois de longueur sur vingt de largeur, soutenu par deux cent cinquante-deux énormes piles, assez élevées pour laisser passer les gros bâtiments; les arches ne sont pourtant formées que par des traverses jetées d'une pile à l'autre.

Routes.

Arcs de triomphe.

Un sentiment estimable, sinon une utilité aussi immédiate, a fait construire aux Chinois une immense quantité d'arcs de triomphe en l'honneur des hommes que leur vertu, leur piété, leur valeur ou leur science ont rendus célèbres. Les villes, les collines, les routes en sont remplies. Ils se composent le plus souvent d'une porte, et parfois de trois. Les uns sont tout en marbre, d'autres n'ont que le socle en marbre; le reste est en bambou : le travail en est très-délicat, surtout dans les anciens ouvrages; et l'apparence en est gracieuse, sinon belle. En effet, les Chinois ne connaissent ni les chapiteaux ni les corniches, et ils élèvent la frise à perte de vue, afin de laisser plus d'espace aux découpures à jour, aux ornements et aux inscriptions.

Ils honorent aussi la mémoire des hommes et des femmes illustres (1), en leur érigeant des tombeaux magnifiques; et ils savent les placer, de même que les arcs de triomphe, sur les points où ils peuvent le mieux attirer les regards. Tombeaux.

Ils élèvent surtout des tours, pour lesquelles ils ont un mode de construction qui leur est tout à fait propre. On en voit une aux portes de Nankin, de forme octogone, incrustée en porcelaine, et couverte en tuiles vertes vernissées; sa hauteur est de deux cents pieds et son diamètre de quarante. On y monte par un escalier étroit, et à chacun de ses neuf étages s'ouvrent huit fenêtres qui, comme l'édifice, vont en se rétrécissant. Un toit en saillie s'avance à chaque étage, et va de même en diminuant. Le tout est couronné par un énorme globe doré, qui, avec le brillant de la tour entière, avec les petites idoles dont elle est chargée, et avec ses autres ornements, compose l'édifice le plus magnifique, comme le plus solide, de toute l'Asie orientale : il paraît remonter à huit siècles. Tours.

Quelques-unes de ces tours servent de monuments; d'autres sont destinées à offrir une perspective plus étendue; il en est qui soutiennent d'énormes cloches, sur lesquelles on frappe avec des masses de bois de fer pour annoncer les heures de la nuit. Ces édifices et les temples excitent l'étonnement, mais non ce doux sentiment que fait naître l'aspect de la beauté calme et de la force appropriée à un but déterminé. L'abus des charpentes, la minutie du travail des frises, la proportion des ornements, révèlent un peuple qui s'est élevé à force d'art et non de génie, sans pourtant parvenir jamais à atteindre le beau véritable dans les compositions écrites, le naturel dans la peinture, la solidité régulière dans l'architecture.

Les Chinois n'ont eu, au contraire, qu'à imiter la nature de leur pays pour créer leurs jardins. Aussi offrent-ils un heureux mélange tout à la fois agréable et sévère, qui leur mériterait même parmi nous d'être admirés.

La musique, expression et image de l'union de la terre avec le ciel, comme dit Li-ki, est cultivée de temps immémorial dans la Chine; et l'on y fait honneur aux premiers empereurs de l'invention de divers instruments. Musique.

(1) On compte trois mille six cents personnages illustres dans l'histoire de la Chine, et environ deux cents femmes dignes du souvenir de la postérité par leurs actions ou par leurs vertus. On peut voir un résumé de leur histoire dans le recueil des jésuites.

Ce peuple, minutieux et attentif comme il l'est, aurait pu sans doute faire de grands progrès dans les sciences d'observation; mais une foule de préjugés l'a retenu bien en deçà de la perfection. Ses livres canoniques mettent au nombre des cinq béatitudes la santé et une longue vie, et il y a quatre mille ans qu'un empereur a écrit le premier ouvrage de médecine. Jamais cependant les Chinois n'ont fondé sur des raisonnements sages une théorie de cette science. Ils ont recueilli avec soin une multitude de cas spéciaux, et en ont déduit quelques règles générales purement empiriques : leur pharmacopée est extrêmement riche; ils ont une grande pratique du pouls, qu'ils étudient des heures entières avec la patience propre à leur nation; et ils se livrent avec beaucoup de finesse et de sagacité à l'observation de tous les symptômes. Le moxa et l'acuponcture sont appliqués par eux de manière à leur faire honneur. Ils emploient depuis des siècles l'inoculation comme préservatif de la petite vérole; il paraît même qu'ils connaissent la circulation du sang, et qu'ils auraient trouvé des rapports entre elle et le mouvement du soleil; mais ce serait une impiété chez eux que de disséquer un cadavre : leurs recettes, très-compliquées, perdraient toute efficacité pour peu qu'on omît certaines formules en les exécutant. Leurs calendriers indiquent d'une manière précise le temps favorable ponr la saignée, pour les purgations; et leurs médecins, après avoir tiré, chimériquement peut-être, le diagnostic avec toute la subtilité possible, agissent aussi follement dans les applications que pourrait le faire l'empirique le plus ignorant.

Médecine.

Histoire naturelle.

Leur écriture, étant figurative, est par cela même très-apte à fournir les éléments d'une classification régulière, et à fixer dans l'esprit quelques-uns des caractères distinctifs des corps. Ils ont adopté en effet, comme nous l'avons déjà dit, un certain nombre de types auxquels se rapportent tous les autres, d'après les analogies; les classes et les familles qui résultèrent en quelque sorte de cette méthode offrirent donc comme une ébauche de classification pour l'histoire naturelle. En effet, les différents êtres y sont rapportés aux familles naturelles que leur ont assignées nos naturalistes les plus modernes. Ainsi, le loup, le renard, la belette et les autres carnivores sont rattachés au chien; le daim, le chevreuil, le musc, au cerf; les ruminants au bœuf; les rongeurs au rat; les pachydermes au porc; les solipèdes au cheval. Ils appellent les insectes (parmi

lesquels ils rangent les crustacés) des animaux ayant les os à l'extérieur du corps; définition qui s'accorde avec les idées récentes de l'anatomie comparée (1). Mais, après avoir observé minutieusement les apparences extérieures, sans rechercher ni la structure intérieure ni l'organisme, ils s'arrêtèrent là. Aussi, les idées les plus extravagantes ont-elles cours parmi eux sur la génération des animaux, sur la transformation des étoiles en pierres, de la glace en cristal de roche, des rats en cailles, des êtres insensibles en êtres sensitifs. La philosophie atomistique de Tchou-hi vint en outre mettre obstacle à des découvertes nouvelles, en voulant rendre compte de tous les phénomènes possibles par le mouvement et le repos, la dilatation et la contraction; en expliquant au moyen de l'éther et de la matière fixe la création du soleil, la différence des sexes, en quoi consistent les éléments, quelles sont les propriétés des corps, et d'où proviennent les maladies.

Les Chinois connurent très-anciennement la numération décimale; mais le chiffre particulier qu'ils avaient pour le 10 dut singulièrement embarrasser leurs opérations arithmétiques. Il est vrai qu'ils suppléèrent à ce défaut par des procédés mécaniques, fonctionnant avec une rapidité prodigieuse, à l'aide de jetons et de cordelettes (*suan-pon*). Nous en avons vu les applications merveilleuses faites par Oang-ti, vingt-six siècles avant J. C., tant pour la division de l'empire que pour la détermination des mesures. Mathématiques.

Les Chinois étant réunis en nation depuis si longtemps, et régis par des lois et des coutumes immuables, qui prescrivent l'étude des astres comme faisant partie des cérémonies religieuses, il semblerait que l'on dût trouver chez eux les plus grandes connaissances en astronomie, si cette science partait de l'ignorance, et s'élevait graduellement par la seule contemplation. Les ouvrages des missionnaires, aussi savants que scrupuleux, et qui avaient vécu longtemps au milieu de ce peuple, nous ont révélé beaucoup de choses. Quelque peu versé en astronomie que se montre l'auteur du *Chou-king*, il prouve que les premiers rois s'occupaient de la science des astres, puisque Chung-kang fit mettre à mort ses ministres Hi Astronomie.

(1) En 1846, M. Julien a fait connaître un de leurs traités d'histoire naturelle qui porte le titre d'*Herbier*. C'est une œuvre antérieure au quinzième siècle, revue en 1628, et qui contient la description de 414 plantes, dont les feuilles, l'écorce, les racines, peuvent servir d'aliment en cas de disette.

et Ho, pour ne lui avoir pas prédit une éclipse. Ces annales font mention d'une éclipse de soleil en l'an 2128 (1), et d'une conjonction de cinq planètes en 2459, qui, pour être supputée ainsi en arrière, exigerait les plus grands raffinements de la science. Cassini lui-même s'y trompa. Delambre a prétendu trouver dans leurs annales une suite d'éclipses de soleil non interrompue durant 3858 ans. Ce ne sont pourtant que de simples indications, qui ne donnent pas même à connaître, comme celles des Chaldéens, le degré d'obscuration. Comment cependant pourra-t-on jamais, sans cela, argumenter de leur science astronomique ? Il suffit de la comparaison de quelques éclipses et des solstices, à des époques éloignées, pour connaître les mouvements moyens du soleil et de la lune. Mais la science seule peut calculer les variations produites par leurs mouvements et les parallaxes, qui changent l'aspect sous lequel un astre se présente. Les Chinois n'en sont jamais parvenus là, contents qu'ils sont des notions qu'ils peuvent acquérir par l'observation. L'originalité de leur astronomie est la preuve qu'ils ne l'ont point empruntée à d'autres; elle rapporte toujours en effet à l'équateur les mouvements du soleil, de la lune, des planètes, par ascension directe et distance polaire, non à l'écliptique, comme l'astronomie des Égyptiens; de sorte que l'extension angulaire et les limites des vingt-huit constellations du zodiaque durent varier successivement, à mesure que changea la position du pôle de l'équateur par rapport à celui de l'écliptique.

L'obliquité de l'écliptique fut calculée onze cents ans avant Jésus-Christ par Chéu-kung, frère de l'empereur Wou-ouang, au moyen des longueurs méridiennes des ombres solsticiales.

Au quatrième siècle commence une série non interrompue d'observations des solstices, des éclipses, des comètes : un traité d'astronomie fut publié vers le commencement de l'ère vulgaire; puis, en 164, un catalogue de trois mille cinq cents étoiles. Les Chinois observent déjà en 173 l'ombre du gnomon

(1) Il y a entre les astronomes une discussion sur le temps précis de cette éclipse, attendu que le Chou-king dit seulement qu'elle eut lieu dans la constellation *Tang*, qui est βδπρ du Scorpion, le premier jour de la troisième lune d'automne. Rothman a lu à la Société astronomique de Londres un mémoire dans lequel il prouve que ce fut le 13 octobre 2128. Voy. les actes de cette Société, séance du 8 octobre 1837. Le père Mailla la plaçait en 2159; le père Gaubil, en 2155.

à des temps d'égale distance avant et après le solstice ; moyen de préciser celui-ci par interpolation, avec une plus grande exactitude qu'en considérant immédiatement l'ombre solsticiale. Dans le troisième siècle, You-hi découvre le mouvement équinoxial, en le déterminant à un degré tous les cinquante ans. En 461 enfin, l'habile astronome Tsou-chang en déduit la durée de l'année tropicale en trois cent soixante-cinq jours et vingt-quatre mille deux cent quatre-vingt-deux millièmes; appréciation beaucoup plus exacte que celle des Grecs et des Arabes, et presque identique avec celle de Copernic.

Depuis lors l'astronomie alla se perfectionnant jusqu'à la moitié du treizième siècle, époque à laquelle parut Coschenking, observateur expérimenté, qui introduisit des méthodes et des instruments exacts; il allongea le gnomon de huit à quarante pieds; il le termina non pas en pointe, mais par un disque percé d'un petit trou au centre : allant ainsi plus loin que Tycho-Brahé, il obtint une évaluation de l'année identique avec celle de notre calendrier grégorien, et fixa la position du solstice d'hiver par rapport aux étoiles en 1280. Il est vrai néanmoins qu'il put profiter de la science des Arabes. L'astronomie déchut après lui, au point que, lors de l'arrivée des jésuites, les Chinois ne savaient pas seulement trouver la déclinaison du soleil et en déduire la longueur de l'ombre, c'est-à-dire calculer un triangle rectangle. Il est curieux de voir l'étonnement excité chez l'empereur et chez les mandarins par le jésuite Verbiest et par ses collègues, quand ils précisèrent le point où arriverait l'ombre de l'aiguille à midi d'un jour donné. Le tribunal d'astronomie doit présenter au roi tous les quarante-cinq jours un aperçu du ciel et des changements les plus importants qui doivent s'effectuer; ce travail contient aussi des prédictions, non-seulement sur le temps, mais encore sur les maladies, la sécheresse, la disette, les jours prospères et sinistres; mélange d'idées astrologiques qui ne nuit pas peu à la science véritable. Aussi les jésuites purent-ils, dans l'état d'imperfection des connaissances au dix-septième siècle, se montrer tellement supérieurs aux Chinois, que le soin des observations astronomiques leur fut confié jusqu'à l'époque de leur expulsion.

Tout le savoir des Chinois a été recueilli dans une immense encyclopédie, dont l'impression a duré près d'un siècle. Nous en donnons ci-dessous les divisions (1), pour prouver combien

(1) Astronomie.— Calendrier. — Chronologie. — Divination. — Terre. —

Encyclopédie. ils sont malheureux dans la généralisation des idées. C'est un de ces essais de l'enfance, qui croit tout savoir et pouvoir tout dire. Cet ouvrage n'a pas moins une grande importance, attendu qu'il porte sur toutes les branches de la science et de l'industrie humaines.

On sait, du reste, que les Chinois connaissent, depuis une époque qui se perd dans la nuit des temps, la boussole, les puits artésiens (1) et les maisons en fer; qu'ils faisaient usage de la stéréotypie dès l'an 952 de notre ère. Ils avaient certainement du papier-monnaie en 1154, et se servaient des cartes à jouer au commencement du douzième siècle : au dixième, ils faisaient usage des *chars à foudre*, c'est-à-dire de canons, qu'ils appellent *pao* par onomatopée. Le neveu du Mongol Coubilaï avait un corps d'artilleurs chinois en 1255, un siècle avant que les Anglais ne défissent les Français à Crécy, à l'aide de l'artillerie (2).

Mais toutes ces inventions, dont peut-être le hasard eut seul le mérite, restèrent immobiles, sans faire de progrès et sans application; il n'en fut pas ainsi en Europe, où elles continuent à se perfectionner. En cela se trouve la différence essentielle entre l'esprit européen et celui des Orientaux.

Indépendamment des entraves qu'imposent au génie le bâton des mandarins et les palmes de l'Académie, la relation que les Chinois établissent entre les idées et les signes qui les représentent s'oppose singulièrement chez eux au développement et au progrès. Cette relation est aussi importante dans leur manière de voir, qu'elle est bizarre et difficile à expliquer. Nous essayerons cependant de la faire comprendre.

Leur raison, libre de tout enthousiasme, a tout réduit en chiffres; elle a dénombré les éléments, les vertus, les vices,

Divisions militaires. — Fleuves et montagnes. — Frontières et géographie étrangère. — Empereur. — Cour. — Fonctionnaires du gouvernement. — Instruction domestique. — Lois sur la vie sociale. — Familles et généalogies. — Occupations humaines. — Femmes. — Art magique. — Esprits et miracles. — Êtres vivants. — Plantes. — Livres et littérature. — Commentateurs. — Éloquence. — Science des caractères. — Promotions. — Poids et mesures. — Vivres et marchandises. — Cérémonies et coutumes. — Musique. — Art militaire. — Lois pénales. — Travaux publics. (*Journal asiat.*, IX, 59.)

(1) M. Arago, *Sur les sondages chinois*, 1837.

(2) Il est curieux de voir, dans la relation des missionnaires, l'embarras où se trouva le jésuite Verbiest, lorsque, après avoir fabriqué divers instruments d'optique et de physique, l'empereur lui ordonna (1681) de fondre trois cent vingt canons; les moyens astucieux qu'employèrent les eunuques pour empêcher son opération, et l'étonnement causé par la première réussite.

les qualités physiques et morales, en logeant chaque classe d'objets, nous dirions presque dans autant de cases numérotées et marquées, comme pour un catalogue de bibliothèque. Sous le 2 vous trouverez les deux principes de la nature, le ciel et la terre, le vide et le plein; sous le 3, les vertus cardinales et les vices qui leur sont opposés, les trois premiers rois, le ciel, la terre et l'homme. Au 4 appartiennent les quatre mers, les quatre montagnes, les quatre saisons, les quatre peuples barbares; au 5, les relations sociales, les éléments, les cinq couleurs, les cinq planètes, les cinq degrés, les cinq espèces de grains, les cinq viscères; au 6 se rattachent les six métiers, les six infortunes; et ainsi de suite jusqu'à 100, nombre des familles chinoises, et jusqu'à 10,000, qui indique l'universalité des choses. On lit, dans les instructions sur le gouvernement d'un ministre de You : « Comme les *cinq* documents ou les « cinq devoirs proviennent du ciel, nous les prenons pour rè« gles de nos actions, et tenons compte de la distinction des « cinq états. Comme le ciel place au-dessus des autres ceux qui « se sont signalés par leurs vertus, il veut qu'ils soient distin« gués par cinq sortes de vêtements. Comme le ciel punit les « coupables, on emploie les cinq supplices. »

Comment amener un pareil peuple à changer l'ordre et le numéro de ces idées-là? Allez lui dire qu'il y a un troisième principe, une quatrième vertu, un cinquième peuple, une sixième couleur, il se moquera de vous comme d'un ignorant, et continuera à dire les cinq viscères, les quatre montagnes. Il se gardera bien d'admettre un sixième degré; ou si la force des choses amène un changement quelconque, il ne l'avouera pas, du moins en paroles; et il persistera, comme aujourd'hui encore, à parler des cent familles de l'empire, comme il y a quarante siècles.

On voit quelle influence doit exercer sur la pensée et sur la manière d'être des Chinois cette classification capricieuse et obstinée. Mais ce que l'on ne saurait imaginer, ce sont ses effets sur la science. Il s'établit dans ces têtes si singulières une correspondance, nous dirions presque une équation, entre les objets et les notions comprises sous la même catégorie numérique. Comme il y a deux principes, l'un mâle, l'autre femelle, l'un actif, l'autre passif, il y aura de même dans chaque dualité un terme mâle et l'autre femelle, un patient et un agent; chacun des trois premiers empereurs représentera la pratique d'une

des trois vertus et la répression d'un des trois vices. Ils mêleront ou plutôt ils confondront les cinq couleurs avec les cinq planètes, avec les cinq éléments et les cinq relations sociales; chaque élément aura sa couleur, ce qui forme une physique *à priori*; chaque relation sociale dépendra d'une planète, ce qui créera une astronomie pouvant aller de pair avec la physique. A chaque idée morale en correspondront plusieurs autres politiques, physiologiques ou astronomiques; et toutes se rangeront par compartiments réguliers, à l'aide du style symétrique dans lequel elles sont exprimées.

Mais, au lieu de produire une précision mathématique, ces accouplements contre nature engendrent la confusion, attendu que chacun peut interpréter les mêmes formules à sa manière. Se forme-t-il une secte nouvelle, comme elle ferait frémir en annonçant quelque chose de nouveau, elle adopte les expressions communes, les catégories déjà admises, et se contente de les traîner dans une nouvelle direction.

On voit donc la difficulté qu'il y aurait à développer la pensée sur laquelle pèse cette nullité fatigante de combinaisons irrationnelles, fausses et arbitraires; on comprend comment tout progrès doit être à jamais enchaîné. Aussi, en contemplant ce qui se passe dans cette contrée lointaine, on se rappelle involontairement ces fils d'Agar dont parle l'Écriture, *qui cherchent la science matérielle, négociants, industrieux, parleurs, courant après l'habileté et l'intelligence, mais ignorant la route qui conduit au vrai savoir* (1).

CHAPITRE XXXI.

LITTÉRATURE.

L'empereur Kien-loung ordonna, en 1773, de faire un recueil des ouvrages chinois les plus estimés; et la collection que l'on entreprit alors se compose de cent soixante mille volumes. Assurément il y a là une grande littérature, qui a ses beautés et son intérêt pour quiconque veut se dépouiller des préjugés d'école. Il faut reconnaître néanmoins que trop de bon sens com-

(1) *Filii quoque Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra est, negotiatores..., et fabulatores, et exquisitores prudentiæ et intelligentiæ, viam autem sapientiæ nescierunt.* BARUCH., III, 23.

prime, dans cette littérature, les élans de l'enthousiasme, et qu'en général elle cherche plus à briller par les subtilités de l'esprit qu'à exciter les émotions du cœur.

Livres canoniques.

Les *King* ou livres canoniques, dont nous avons déjà fait mention plusieurs fois, sont le plus ancien monument littéraire de la Chine. L'ouvrage le plus important de Confucius fut précisément la compilation des cinq King, empruntés à la tradition et à divers fragments manuscrits. Le *Chou-king* (printemps-automne) est un recueil des discours et des actions des personnages primitifs, ou, comme nous dirions, des anciens patriarches, en commençant par Yao. Quelques orientalistes, comme le père Régis et Abel Rémusat, pensent que plusieurs parties du Chou-king sont antérieures aux livres de Moïse, et remontent à vingt-trois siècles avant J. C. Les Chinois, qui n'ont pas pour ce livre moins de vénération que les Arabes pour le Koran, le regardent comme inimitable pour l'énergique concision du style, ainsi que pour la sublimité des questions qui y sont agitées, et sur lesquelles roule toute leur philosophie (1) : ils l'admirent aussi pour ses pensées calmes et bienveillantes, qui offrent une consolation aux âmes affligées.

Chou-king.

Y-king.

L'*Y-king* (2) est consacré tout entier aux combinaisons de six lignes horizontales, trois entières et trois brisées, qui forment soixante-quatre figures, espèce d'algèbre transcendante inventée par Fo-hi, mais si compliquée qu'elle est accessible à bien peu d'intelligences (3). Peut-être qu'en devenant d'un usage vulgaire, les soixante-quatre figures avaient pris une signification cabalistique, et servaient à jeter les sorts. Toujours est-il que, lors de l'avénement au trône de la troisième dynastie, Uen-uang en tira parti pour colorer son usurpation, en attachant à chacun de ces signes un sens énigmatique faisant allusion à sa poli-

(1) Il a été traduit en français par GAUBIL; Paris, 1770, in-4°.

(2) Il a été traduit en français par Régis; Stuttgard, 1835.

(3) Nous en donnerons un échantillon, pour qu'on puisse s'en faire une idée. Les deux premiers principes sont :

PARFAIT. IMPARFAIT.

De ces deux principes naissent quatre images :

PLUS PARFAIT : MOINS IMPARFAIT : MOINS PARFAIT : PLUS IMPARFAIT.

De ces quatre images résultent huit figures :

CIEL : EAU DE MONTAGNES : FEU : FOUDRE : VENT : EAUX : MONTS : TERRE.

Ainsi de suite.

tique, oracles d'autant plus vénérés qu'ils étaient plus obscurs. Confucius voulut les adapter à ses vues politiques ; et au lieu de les donner comme le fruit de ses réflexions, ce qui les eût fait repousser immanquablement, il les présenta comme des explications des figures mystérieuses de Fo-hi et des phrases tronquées de Uen-uang. Il médita si assidûment sur ce livre, qu'il usa trois fois les cordons des tablettes sur lesquelles il était écrit, et il en fit un commentaire dont il est maintenant accompagné.

Li-ki. Le *Li-ki* traite des cérémonies, qui tiennent une si large place dans l'éducation chinoise. Le *Yo-king* était un recueil des prières et des cantiques des anciens Chinois, mais il est perdu. Le *Chi-king* est le plus estimé de tous les livres. « Quelqu'un demande « comment le Chi-king se forma. Je réponds : L'homme en nais« sant reçut du ciel le calme du cœur ; ses affections, excitées « par les objets, se changent en désirs ; le désir enfante la pen« sée ; la pensée, la parole ; la parole, trop insuffisante, éclate « en ardents soupirs, en exclamations plaintives, qui, naturel« lement et sans le vouloir, forment des sons cadencés, chants « pleins d'harmonie ; et ce fut ainsi que se trouva composé le « Chi-king (1). » Ainsi s'exprime un commentateur. Il y a en effet dans ce livre cent onze chants populaires recueillis par les empereurs, en voyageant dans leurs États, persuadés (ce qui est vrai) que ces chants fournissaient un excellent moyen de connaître les dispositions du peuple. Tout ce que l'homme peut éprouver d'émotions, soit en contemplant la nature, soit dans les relations sociales, les vertus qu'il importe de lui inculquer, les sentiments d'amour ou de haine qui peuvent germer dans son cœur, se trouvent exprimés dans ces odes d'une haute antiquité. Il y a des chants de guerre, de triomphe, de joie, de compassion ; il y a des panégyriques et des satires sur les empereurs et sur leurs ministres : l'élégie notamment y revêt les formes les plus variées, et se module en refrains, d'un effet étonnant. Tantôt c'est une nouvelle mariée qui, au milieu des réjouissances d'une noce, regrette la maison paternelle et les insouciants plaisirs d'une jeunesse qui s'envole. Tantôt c'est une jeune fille en âge de prendre un époux, qui gémit de ce que seule, quand toute chose est entraînée à aimer, elle demeure isolée et négligée. Ailleurs une épouse délaissée déplore l'in-

(1) J. Mohl : *Confutii Sci-king sive liber carminum* ; Paris, 1830 ; *Y-king antiquissimus Sinarum liber* ; Paris, 1834.

gratitude d'un inconstant. C'est encore un poëte qui s'attendrit en voyant vieillir un arbre sous lequel venait s'asseoir un roi populaire, pour rendre la justice; ou bien un partisan du bon vieux temps, qui regrette que le deuil triennal soit tombé en désuétude; ou bien encore c'est un exilé qui chante en gravissant la montagne du haut de laquelle il pourra apercevoir sa patrie. Parfois la poésie prend un ton plus sévère : un débiteur du fisc porte envie aux arbres que n'atteint pas le poids des impôts dont le peuple est écrasé; ou un sage s'afflige à l'aspect des misères du peuple, et les reproche à ceux qui les causent; ou bien c'est un mandarin qui déplore la ruine d'une cité royale (1).

Les rois eux-mêmes, si nous en croyons Confucius, composaient anciennement des hymnes pour les sacrifices, et des chansons pour soulager la fatigue des cultivateurs; d'autres, semblables aux poëtes gnomiques de la Grèce, prêchaient la morale dans leurs vers, qui peut-être se chantaient à table, la musique étant un élément essentiel de l'éducation de ce peuple.

Après ces livres canoniques du premier ordre viennent ceux du second : les œuvres de Confucius, de Mencius; le Milieu immobile; le *Ta-hio,* ou école des adultes; le *Lun-you*, ou livre des sentences; le *Hiao-king*, ou livre du respect filial; et le *Siao-hio,* ou école des enfants.

Confucius demanda un jour à son fils : *Eh bien! fais-tu des progrès dans la poésie?* — Je ne m'en occupe pas, répondit-il. Alors le philosophe reprit : *Si tu n'apprends pas la poésie, si tu ne t'exerces pas à écrire en vers, tu ne sauras jamais bien parler.* Poésie

Ces exhortations et les exemples qu'il donna lui-même firent que beaucoup se livrèrent à ce genre d'étude; ou plutôt il n'est pas de lettré qui ne compose des vers : celui qui n'en fait pas est comparé à une de leurs fleurs qui est belle, mais inodore. Le nombre des poëtes s'accrut surtout sous la cinquième dynastie, vers le temps de J. C. Mais alors leurs Aristarques commencèrent à poser des règles : au lieu de lignes rimées dont le rhythme consistait uniquement dans le retour périodique des mêmes sons, ils eurent une prosodie régulière, dans laquelle il est tenu compte de la nature des sons qui constituent la lan- Poétique.

(1) Le père DUHALDE a traduit quelques-uns de ces chants, dans la Description de la Chine, t. II, p. 376. Voy. la note C, à la fin de ce volume.

gue (1), de leurs propriétés dans les compositions métriques, de la différence des accents selon les cas, de la mesure, de la césure qui se place vers le milieu de chaque vers, de la rime, de l'effet rhythmique produit par le parallélisme des sons et des idées dans une ou plusieurs stances. On pense bien que l'extrême quantité des monosyllabes doit nuire à l'harmonie du vers. La mesure en est variée depuis le vers monosyllabique jusqu'à celui de sept pieds, qui est le plus long. Chacun d'eux doit renfermer un sens complet, comme la strophe chez nous; et la phrase ne peut jamais finir au milieu d'un vers. Il faut que la césure ne tombe pas sur un mot composé, qu'elle ne sépare pas le nom de l'adjectif, le verbe de l'adverbe, et ne divise pas deux substantifs. Le parallélisme, semblable à celui que nous avons remarqué dans la poésie hébraïque, est ou *littéral*, ou *antithétique*, ou *synthétique* : le premier est produit par le rapport d'un mot avec un autre dans l'ordre de l'énonciation, le second par une opposition de termes et par des idées inverses, le dernier par des expressions ou des phrases ne correspondant pas exactement quant au sens, mais ne se trouvant pas moins en symétrie, noms avec noms, verbes avec verbes, de même que les particules négatives, les interrogations et tous les membres de la phrase.

Chaque strophe de l'ode doit être classée dans l'un des trois genres, figuratif, comparatif ou direct. Dans le premier, le poëte prélude à l'aide d'éléments puisés dans la nature, en relation plus ou moins grande avec son sujet. Dans le second, il procède par allégorie; il s'exprime directement dans le troisième, et il est de règle d'indiquer en tête de chaque strophe à quel genre elle appartient.

Avec les règles s'accrut, comme d'habitude, le nombre des mauvais vers : pleins de subtilités, d'allusions, de symboles, ils fatiguent ceux qui les lisent; c'est une énigme à deviner. Les songes de printemps, les nuages d'automne, signifient les félicités trompeuses et les malheurs réels; la lune réfléchie par les flots est un bien qu'on ne peut atteindre; les herbes dans lesquelles les pieds s'embarrassent sont la difficulté d'agir, les fleurs sont l'emblème de la beauté, le printemps celui de la joie, l'automne celui des plaisirs; une fleur épanouie exprime le contentement; une génisse blanche, un cristal pur, un verre

(1) J. F. Dawis a inséré une poétique chinoise dans les *Transactions of the royal asiatic Society*, t. II; Londres, 1829.

transparent, indiquent la vertu immaculée d'une héroïne; la floraison du pêcher, le temps du mariage; l'abeille et le papillon sur les fleurs, l'homme qui ne songe qu'aux jouissances. Le roman des *Deux Cousines* représente une jeune fille la plume à la main, s'apprêtant à improviser : *Un nuage noir chargé de pluie arrive très-rapide. Les dragons, poursuivis par le démon du poing s'envolent en un instant. Qui pourrait compter les bourgeons qui éclosent en sept pas? Déjà les fils de soie noire sont remplis de perles et de pierres précieuses.* Or le *nuage noir* est la plume, la *pluie* l'encre, les *dragons* les caractères tracés par une main si légère qu'elle semble un *démon;* les *sept pas* sont les sept syllabes du vers; la *soie noire* est le papier rayé, et les *perles* indiquent la beauté de la poésie.

Les Chinois n'ont pas de poëmes épiques proprement dits, ni de poésies pastorales ou de satires dans le sens restreint du mot, mais bien des chansons dans le genre de celles du Chi-king, dont nous avons parlé, et des poésies irrégulières et dithyrambiques (*Kio*).

Les livres canoniques sont devenus chez eux le texte de l'instruction primaire comme de l'enseignement le plus élevé. Déjà du temps de Confucius il y avait un collége dans chaque principauté, une école dans chaque village, quelque petit qu'il fût, un cabinet d'étude dans chaque maison. Plus tard fut fondé le collége impérial, qui contient deux cent quarante salles et peut recevoir trente mille élèves. Aujourd'hui encore tout artisan sait lire au moins les caractères les plus usuels, et se servir des livres relatifs à sa profession : car les Chinois possèdent sur chaque partie du savoir humain et de ses applications des ouvrages très-variés; ils en traduisent aussi beaucoup, surtout de la langue indienne. Éducation.

Ce que l'on ne croirait pas si l'on n'en avait la preuve sous les yeux, c'est que l'éloquence ait fleuri chez un pareil peuple. L'institution des censeurs, dont les attributions ont quelque rapport avec celles des tribuns à Rome, est antérieure au temps où vécut Confucius : ils furent établis pour s'opposer à l'arbitraire des rois, et plus on remonte en arrière, plus on admire le courage qu'ils déployèrent, ainsi que les philosophes, envers la tyrannie, soit lorsqu'ils eurent à lui reprocher ses excès, soit lorsqu'ils furent punis par elle. L'un d'eux, voulant se plaindre au roi d'un grief dont il était défendu de lui Éloquence.

parler sous peine de mort, se rendit au palais avec son cercueil, et revint étendu dedans. D'autres, frappés mortellement, traçaient à terre avec leur sang les paroles qu'ils n'avaient plus la force de prononcer. Quand Chi-uang-ti fit livrer au feu tous les livres, une foule de lettrés se leva pour lui adresser des représentations, et quatre cents d'entre eux tombèrent martyrs de leur hardiesse.

Dans des temps plus calmes, l'éloquence s'exerça à jeter le blâme sur le relâchement des mœurs, l'abandon des anciens usages, l'excès des impôts; les discours de l'historien Sé-ma-kuang, qui fut, au onzième siècle, ministre sous quatre rois, sans les flatter, enlevèrent particulièrement les suffrages (1). Les astronomes avaient prédit qu'en 1061 le soleil s'éclipserait de six dixièmes, tandis qu'il ne fut obscurci que de quatre. Il en résulta que dans ce pays, où l'on croit tout possible au roi non-seulement sur la société, mais encore sur l'ordre général de l'univers, les grands accoururent féliciter l'empereur de ce que le ciel avait en sa faveur dérogé à ses lois, comme pour approuver la sagesse de son gouvernement. Mais Sé-ma-kuang interrompit ces louanges, en déclarant en présence du monarque qu'il n'y avait là nullement sujet à félicitations, et que si l'éclipse avait été moindre qu'on ne l'avait annoncé, le roi n'y était pour rien; que c'était une erreur qu'il fallait attribuer à l'ignorance des astronomes.

Pour l'éloquence encore les préceptes vinrent après les exemples. Il fut établi que tout discours devait avoir un exorde, une division, une conclusion et un nœud. L'éloquence fut ainsi gâtée; et dans les concours les applications des *bouches d'or* et des *langues d'or*, comme les adversaires des rhéteurs les appelaient, l'emportèrent sur le véritable mérite.

Histoire. L'histoire se ressentit moins que les autres branches de la littérature de la funeste influence des faiseurs de préceptes et de la protection royale. Destinée à recueillir les impressions de chaque moment, pour ne les publier qu'après que celui qui peut punir la sincérité a cessé de vivre, elle remplit les hautes fonctions de juge des morts, et peut réellement faire entendre la voix de la conscience. Un empereur, au mépris de la loi qui interdit aux princes de connaître ce que l'on écrit d'eux pendant leur règne, voulut savoir comment on le jugeait.

(1) On les trouve dans le père DUHALDE, t. II, p. 648.

Lorsqu'il eut vu avec quelle franchise étaient rapportées ses erreurs et ses faiblesses, il s'en plaignit à l'historiographe; mais celui-ci : *Il est vrai, j'écris tout cela pour l'instruction de la postérité. Je vais même, en quittant Votre Majesté, mettre par écrit les plaintes et les menaces qu'elle vient de m'adresser.* Le fils du ciel demeura frappé d'étonnement, puis : *Va,* dit-il, *et écris ce que tu voudras; je ferai en sorte qu'à partir d'aujourd'hui la postérité n'ait rien à me reprocher.*

Confucius est encore un modèle en ce genre. Nous ne voulons pas parler du Chou-king, qu'il faut plutôt ranger parmi les ouvrages didactiques; en effet, bien qu'on y trouve tout à la fois des dialogues et des récits à l'appui de sentences morales, il a moins pour but de raconter le passé comme fait, que de l'offrir comme leçon. Nous faisons seulement allusion à son histoire du règne de Lou. Ce livre est un chef-d'œuvre pour la composition, et pour le style concis que requiert le genre; il est simple, exempt d'ornements superflus et de détails minutieux; l'auteur voit en toutes choses l'ordre de la Providence.

Quelque rigoureux que fût le décret de l'empereur Chi-uang-ti pour faire livrer au feu tous les livres; quelque difficulté qu'il y eût à les cacher, écrits comme ils l'étaient sur des tablettes de bambou, on put en soustraire quelques-uns aux recherches. A peine le fléau eut-il cessé, que les Chinois appliquèrent tout leur enthousiasme, ou pour dire mieux toute la patience dont ils sont susceptibles, à la recherche des monuments qui avaient été sauvés. On fouilla les tombeaux et les ruines pour y retrouver inscriptions antiques, vases, épitaphes et catalogues. Un vieux lettré fut en état (ce qui n'est pas extraordinaire parmi les Chinois) de réciter de mémoire tout le Chou-king; les traditions furent renouées; et un siècle environ après le dévastateur, l'empereur Vou-ti ordonna à son historiographe de mettre en ordre ces matériaux, et de tracer le récit des temps passés.

Il n'avait fait que réunir ces documents lorsqu'il vint à mourir. Au moment d'expirer il fit approcher son fils Sé-ma-thsian, et lui fit promettre de continuer son ouvrage sans jamais trahir la vérité. « Le grand prince de l'histoire (tel est le récit de Sé-« ma-thsian) prit mes mains dans les siennes, et non sans ver-« ser des larmes me parla ainsi : Nos ancêtres, à partir de la « troisième dynastie, ont acquis de la célébrité dans le tribunal « de l'histoire : que cette honorable succession ne finisse pas

« avec moi. Le fils du ciel m'avait appelé pour assister aux « cérémonies solennelles qu'il accomplira sur la montagne sa- « crée ; je n'ai pu obéir à ses ordres, et tu seras destiné à les « exécuter. Rappelle-toi bien alors mes vœux. La piété filiale « se montre d'abord dans les devoirs rendus aux parents, puis « dans les services envers le prince ; enfin, dans le soin de sa « propre gloire. Le comble de la piété est de faire remonter à « son père et à sa mère le mérite de sa bonne renommée. »

Les paroles de son père mourant confirmèrent Sé-ma-thsian dans les bons principes de son éducation. Il passa les trois années de son deuil à revoir tous les matériaux réunis par son père, et se montra si grand historien, que les missionnaires l'ont appelé l'Hérodote de la Chine ; ce qui est tout dire dans un temps où le respect pour les classiques était porté jusqu'à l'idolâtrie. Comme Hérodote, il voyagea pour observer le théâtre des événements historiques, pour y puiser ces inspirations que les lieux seuls peuvent donner. Il vérifia les traditions en les comparant, puis ayant entrepris son récit, il ne se borna pas à rendre compte des guerres et des actions des rois, mais il constata tous les progrès de l'esprit humain, et à côté des princes il fit mention de quiconque avait bien mérité dans la science ou dans l'administration. Il indiqua les variations dans les rites ou dans la musique, dans l'astronomie, dans les poids et mesures ; sépara les fictions de la vérité positive, et distingua les faits douteux de ceux qui étaient avérés. L'empereur Vou-ti, qui protégeait la secte des Tao-tsée, voulait qu'il insérât dans son ouvrage des fables favorables à cette croyance ; mais Sé-ma-thsian s'y refusa. Plus tard il mérita les honneurs de la persécution, et subit l'infortune d'Abélard pour avoir cherché à défendre, contre le courroux inpérial, Li-ling, général accusé d'avoir trahi l'armée.

Son livre intitulé modestement Mémoires historiques (*Sse-ki*) va de 2697 à 122 avant Jésus-Christ, et il est devenu un modèle pour les annalistes qui ont suivi ; mais comme il ne suffit pas de l'imitation des formes, aucun d'eux n'a approché de lui. Dans le XI[e] siècle seulement et dans les deux suivants parurent Sou-ché, qui écrivit l'histoire des Song, alors régnants ; Sé-ma-kuang, dont nous avons fait déjà l'éloge comme orateur, et qui distribua par années la série des traditions de seize siècles et demi ; Tehou-hi, qui abrégea ou termina l'ouvrage de Sé-ma-thsian ; Ma-tuan-lin, qui rassembla dans une encyclopédie en

cent volumes toutes les parties de l'érudition chinoise, et les traita avec autant d'étendue que de profondeur. Les travaux des écrivains précédents et de leurs successeurs forment un ensemble dit des vingt-deux histoires, dont le récit, en soixante gros volumes, est conduit jusqu'à la moitié du XVII[e] siècle, époque à laquelle monta sur le trône la dynastie des *Mantchoux*, qui règne aujourd'hui. Ces historiens, comme le dit très-justement Prémare, ne sont pas traduits dans les langues européennes, non parce qu'ils manquent de mérite, mais parce que personne ne se soucie de ce qu'ils rapportent. Si en effet partout ailleurs les historiens sont déjà assez disposés à n'observer que les sommités et à négliger la foule pour s'arrêter sur les princes, qu'on juge de ce que ce doit être en Chine, où l'individu n'est rien, où le roi est tout; où il n'est pas un acte, une invention, une amélioration qui ne soit attribuée au monarque. Une telle méthode non-seulement nous a ravi le nom d'hommes très-méritants, mais elle a encore effacé toutes traces des rapports qui purent s'établir, sans parler des rois, avec des peuples éloignés, et probablement avec l'Amérique.

Chaque ville a en outre son histoire particulière, divisée en cinq parties : la première contient la description du pays; la seconde traite des impôts; viennent ensuite les anciens monuments, et enfin les éloges d'hommes et de femmes illustres; ces éloges le plus souvent ne se rapportent qu'à des vertus privées.

Si l'on veut chercher à connaître les mœurs des Chinois par leur littérature, rien ne saurait mieux y aider que leurs romans et leurs comédies : ces deux genres en effet, étant considérés comme appartenant au dernier rang, sont abandonnés à l'inspiration individuelle, et ne sont altérés ni par l'imitation étrangère, ni par les conventions d'école.

Il y a des siècles que les Chinois composent des romans historiques et de mœurs. Ils ne s'y abandonnent pas à leur imagination comme les Indiens et les Persans, mais ils examinent et peignent avec le secours de leur raison; ce qui rend leurs productions d'autant plus intéressantes, sinon à qui veut s'amuser, du moins à qui cherche à s'instruire. Des abîmes sous-marins, des montagnes prodigieuses, des palais enchantés, des espaces fantastiques, des géants, des génies, des talismans et des métamorphoses n'en forment pas le fond, mais bien l'homme, tel qu'il vit au milieu de ses semblables, avec ses passions et ses Romans.

souffrances, avec les luttes perpétuelles que chez le flegmatique Chinois, comme dans les pays où il y a le plus de fougue, le juste soutient contre le méchant; on y voit figurer l'ambition inquiète, la sombre envie, les haines opiniâtres, et l'amour, cette source féconde de dissensions.

De même que dans leurs autres compositions, ils brillent plus par le fini des détails que par la conception de l'ensemble; les caractères sont achevés et développés sous tous leurs aspects; les portraits sont minutieux, les descriptions poétiques; et pour en faire une ils interrompent parfois le récit au moment le plus intéressant, sans songer que la première condition de l'art, c'est de dissimuler l'art.

Les personnages les plus ordinaires du roman chinois sont pris dans la classe moyenne; ce sont des gouverneurs de villes et de provinces, des employés, des lettrés. Un épicier enrichi, qui à force d'or est parvenu aux emplois publics, est le héros d'un roman en cent volumes. Les romanciers chinois font parler leurs personnages selon la classe à laquelle ils appartiennent. En même temps que le vulgaire s'exprime d'une façon triviale, les conversations de lettrés sont très-soignées : les belles phrases, les figures, les traits d'esprit, les subtilités, les tournures poétiques y abondent. C'est un amas confus d'histoire ancienne et moderne, d'allusions à des traditions locales, aux propriétés des plantes, aux habitudes des animaux. On dirait des énigmes proposées par l'un dans un style ampoulé et prétentieux, pour que les autres aient à les expliquer, en ajoutant chacun dans sa réponse quelque chose de plus subtil encore et de plus alambiqué.

Malgré tout ce fracas de paroles, le fond est généralement fort simple; et, à l'exception de certains romans historiques et de quelques autres dans le genre fantastique, on prendrait ces compositions pour les souvenirs privés d'une famille. On pourrait s'en faire une idée en se rappelant la vie de Tobie. Les visites de cérémonie, les soins de toilette indispensables, les repas, cette existence flegmatique, ces mouvements réguliers qui ressemblent à ceux des figurines de porcelaine, voilà les particularités qui se reproduisent sans cesse; ajoutez-y les jeux de société, les promenades, les concours particuliers à la Chine, et les mariages, qui sont communs à tous les peuples. Un tout jeune homme d'un caractère doux, plongé dans l'étude des anciens, n'ayant pour distraction que ses fleurs, la poésie et

quelques gouttes de vin, et travaillant pour mériter le grade qui doit lui ouvrir la carrière des honneurs et du pouvoir, puis, une fois ce grade obtenu, se mariant avec une ou deux belles et riches héritières, voilà l'intrigue ordinaire d'un roman chinois, comme chez nous un amour contrarié. Parfois aussi c'est un magistrat qui promet ses deux charmantes filles à celui qui entendra et expliquera le mieux les classiques. Dans le roman des *Deux Cousines*, traduit par Rémusat, le lettré Ssé-yeupe de Nankin s'est tiré si glorieusement du concours, que tous les pères veulent à l'envi lui faire épouser leurs filles. La fille du lettré Pé brille entre toutes par sa beauté, son instruction et sa richesse; mais son père ne veut lui donner pour mari que celui qui saura interpréter parfaitement les classiques; il s'est même fait des ennemis pour avoir refusé plusieurs partis. Ssé-yeupe voit par hasard cette jeune personne; il s'en éprend, et lui adresse des vers qui lui font partager son amour. Il cherche alors à se rendre digne d'elle en se signalant dans de nouveaux concours et en recherchant la protection des grands. Mais dans le cours de ses voyages il devient amoureux d'une autre jeune personne, qui se trouve ensuite être la cousine de la fille de Pé, et qui l'amène à lui promettre de l'épouser. Comment un romancier européen dénouerait-il une pareille intrigue? C'est ce qu'il est fort inutile de chercher, les mœurs chinoises ne répugnant en rien à voir se répartir sur deux objets différents une affection dont tout le prix consiste chez nous à être exclusive. En effet, Ssé-yeupe les épouse toutes les deux. C'est que l'union de trois personnes liées par une douce conformité de goûts, de caractère et d'habitudes, constitue pour les Chinois le comble du bonheur, récompense réservée à la vertu et à la culture de l'esprit. Ainsi, dans leur mythologie, les charmantes Ouang et Nining rendirent heureux le seul Schoum.

Dans l'*Union fortunée*, apparaissent des sentiments que nous appellerions chevaleresques. Il s'agit d'un jeune homme qui prend la défense des beautés persécutées; il enlève à un ravisseur puissant une jeune fille de basse condition; puis il sauve l'héroïne du roman des piéges que lui avaient tendus un jeune débauché et un magistrat prévaricateur. Il se fait ainsi aimer d'elle, et tout s'apprête pour leur union, quand une susceptibilité toute particulière aux mœurs chinoises vient y mettre obstacle. Le jeune homme s'est attiré l'inimitié du magistrat pervers, et celui-ci cherche à le faire empoisonner. La jeune

fille, afin de lui sauver la vie, lui donne asile dans sa maison en l'absence de son père. Ils y gardent les bienséances les plus sévères, ne s'adressant la parole qu'à travers un rideau; mais ils refusent de passer outre au mariage, dans la crainte que les méchants ne fassent courir le bruit qu'ils se sont vus avant de s'épouser. Il faut que l'empereur et l'impératrice interviennent pour lever leurs scrupules, comme chez les Grecs le dieu se chargeait de donner le mot de l'énigme ou de dompter la toute-puissance de la fatalité.

Art dramatique.

Les Chinois n'ont pas de véritables théâtres; une table remplace la scène; trois lambeaux d'étoffes de coton soutenus par quelques bambous, voilà les décorations. Quant aux moyens d'exécution, ils sont ce qu'on peut imaginer de plus grossier. L'auteur se présente en disant: *Je suis le mandarin ou le lettré un tel*. L'action exige-t-elle qu'ils entrent dans une maison, ils font un pas comme pour passer le seuil, et cela suffit. Celui qui doit faire un voyage se met à galoper sur la scène en faisant claquer son fouet, puis il dit aux spectateurs : *Je suis arrivé à tel endroit*.

Les comédiens ne jouissent pas chez eux de plus de considération que les ombres chinoises, les marionnettes et les danseurs de corde. Le plus grand honneur auquel ils puissent aspirer est d'être appelés par les gens riches, qui, pour la plupart, ont une salle destinée aux spectacles; il en est ainsi généralement à l'occasion des festins ou du dîner de cérémonie donné par les mandarins. Quand les convives sont à table, les acteurs entrent richement habillés, saluent la compagnie en s'inclinant profondément, et en frappant quatre fois le sol avec le front. Ils se relèvent alors, et leur chef s'approche du convive du plus haut rang, auquel il présente la liste de leurs drames, en caractères d'or, en le priant de choisir celui qu'il préfère. Celui-ci refuse, et la liste passe à d'autres, qui tous refusent également, jusqu'à ce qu'elle revienne au premier, qui alors décide. Le chef de la troupe est obligé d'avertir quand il y a par hasard quelque inconvenance dans la pièce. C'en serait une très-grande si l'on y retrouvait le nom de quelqu'un des invités. Ceux-ci doivent annoncer par un signe de tête leur assentiment au choix qui a été fait.

La représentation commence immédiatement par un concert de tambours, flûtes, fifres et trompettes. On étend ensuite un tapis, et les acteurs arrivent sur cette scène improvisée de

quelque chambre contiguë. Les dames, placées en dehors de la salle derrière un grillage de bambou et un rideau de soie, voient sans être vues. Le même acteur remplit parfois plusieurs rôles dans la même comédie, et chacun d'eux décline son nom en paraissant pour la première fois.

Dawis a pris connaissance de près de cinq cents drames; la Compagnie des Indes compte parmi les livres de sa bibliothèque, qui ne sont pas très-nombreux, plus de deux mille volumes de pièces de théâtre chinoises. Bien qu'elles pèchent contre les unités de temps et de lieu, on y trouve généralement l'unité d'action, la plus importante de toutes. Elles sont distribuées en actes et en scènes; les sentiments y sont exprimés avec assez de naturel, mais sans beaucoup de pathétique. Le dialogue est d'ailleurs entremêlé de morceaux lyriques qui ressemblent aux chœurs grecs, ou plutôt aux ariettes de nos opéras-comiques, dans lesquels on passe du ton familier de la conversation au style élégant et recherché, rempli des allusions habituelles, à la portée seulement des auditeurs les plus cultivés.

Il paraît qu'une restauration du théâtre s'opéra vers le septième siècle de l'ère vulgaire, et que depuis tous les poëtes qui s'adonnèrent à ce genre de littérature acquirent plus ou moins de considération. Parmi les quatre-vingt-un auteurs de quatre cent quarante-huit drames, on compte plusieurs courtisanes; car à la Chine comme dans Athènes la courtisane lettrée doit être versée dans la musique vocale, l'histoire, la philosophie et la poésie, sans parler du talent qu'elle doit montrer sur la flûte, la guitare, et dans l'art de la danse. La représentation de certains drames dure plusieurs jours. Ils sont souvent souillés d'inconvenances et d'obscénités, dont ne s'effarouche pas la politesse chinoise.

Le premier que l'Europe ait pu lire est l'*Orphelin de la Chine*, dont une exacte et bonne traduction a paru dernièrement (1). Ce drame, dit Voltaire, apprend mieux que toutes les relations possibles, faites ou à faire, à connaître le caractère chinois. Nous en donnerons l'analyse; mais, pour la bien comprendre, il est nécessaire de fixer l'attention sur un détail de mœurs qui n'a pas été suffisamment observé : c'est que le suicide n'est puni ni blâmé par les lois religieuses ou civiles. Suicide.
Dans certains cas même, c'est un devoir de renoncer à la vie,

(1) *Tchao-chi-Kou-eul*, ou l'Orphelin de la Chine, drame en prose et en vers, traduit du chinois, par STANISLAS JULIEN; Paris, 1834.

comme chez nous de se démettre d'une fonction, lorsque l'honneur ou la conscience ne peuvent se concilier avec elle. Si un homme est condamné à une mort lente et douloureuse, l'empereur peut, par grâce spéciale, lui accorder de trancher lui-même son existence. On raconte à ce sujet diverses anecdotes, soit véritables, soit ayant un fond de vérité. Certains brigands, se donnant pour mariniers, dépouillaient les voyageurs qui se confiaient à eux; ils assassinèrent le père et la mère de la belle *Sui-ung*, et le pilote s'apprêtant à lui faire violence, elle résolut de se tuer : mais elle réfléchit qu'il ne resterait personne pour venger ses parents, et elle se résigna à être victime de sa brutalité. Le cœur plein du désir de la vengeance, elle consentit à devenir la seconde femme du licencié Chou-iung, qui la rendit mère; puis étant parvenu à des fonctions plus élevées, il réussit à découvrir et à punir les assassins. La famille de sa femme en fut on ne peut plus satisfaite. Quant à *Sui-ung*, elle se retira cette nuit même dans son appartement, se baigna, se revêtit d'habillements neufs, écrivit à son mari pour le remercier, puis se donna la mort, ayant juré de ne pas survivre à sa vengeance. *Sui-ung* fut proclamée un modèle de chasteté et d'amour filial; et l'empereur, pour éterniser sa mémoire, lui fit ériger un arc de triomphe (1).

Chi-ung-tou, époux de la vertueuse King-ching-kou, voulut éprouver jusqu'à quel point elle saurait résister aux flatteries et à la force, et tiendrait la promesse qu'elle avait faite de se tuer, plutôt que de laisser porter atteinte à son honneur. Après l'avoir trouvée inébranlable aux séductions les plus adroites de gens apostés, il envoya trois hommes qui l'assaillirent dans sa chambre à l'improviste. Elle se défendit avec une telle énergie, qu'il y en eut un de tué dans la lutte, et que les deux autres prirent la fuite. Mais l'un d'eux ayant arraché un lambeau de sa robe, la jeune femme craignit que cette déchirure ne fît croire qu'elle avait été déshonorée, et elle se donna la mort. Le fait porté devant le tribunal, et la vérité constatée, la mari fut décapité, et un arc triomphal élevé à King-ching-kou, avec cette inscription : *A la gloire de la chasteté* (2).

(1) *Contes chinois*, par ABEL REMUSAT; t. I, 1827.

(2) Extrait de l'*Eong-tou-hon-ougun*, ou Revue historique des tribunaux chinois. Voltaire fait dire au contraire à Idamé, dans l'*Orphelin de la Chine*, par allusion aux Anglais :

De nos voisins altiers imitons la constance.

Dans l'*Orphelin de la Chine*, tiré, comme nous l'avons dit, de l'histoire de Ssé-ma-thsian, le jeune enfant, unique rejeton de la maison royale, est dérobé aux regards des meurtriers de sa famille. Un général, de garde au palais, s'aperçoit qu'on l'enlève; et, ne voulant ni violer sa consigne, ni trahir l'innocent, il se tue, et le laisse fuir. Le médecin qui a sauvé le jeune prince livre en sa place son propre fils au massacre, et un vieillard se donne lui-même la mort pour mieux assurer le secret. Le médecin se met ensuite dans les bonnes grâces du ministre en feignant d'être un espion; il élève à la cour même le royal orphelin, qui à force d'études parvient, après vingt années, aux emplois et aux dignités; instruit alors de sa naissance, il prépare et accomplit sa vengeance.

CHAPITRE XXXII.

MOEURS.

L'art dramatique nous révèle en Chine comme en Grèce les mœurs du peuple; car cet art y est éminemment national : il nous fait entrer dans l'intérieur des habitations, où les missionnaires eux-mêmes ne purent pénétrer, et nous initie aux moindres intérêts de famille. On y passe en revue l'existence compassée et invariable, l'interminable hiérarchie, l'amour du beau plutôt puéril que grand, les cérémonies, la science et l'importance des lettrés, leur pédanterie dans son assurance imperturbable; on y aperçoit enfin le grand vide que recouvre une élégance mesquine, et tout cet ensemble de mœurs qui a su résister à tant de siècles et s'assimiler des conquérants barbares. La vivacité grecque et méridionale est entièrement bannie de ce pays, où l'on affecte de faire tout avec calme, temps et mesure. Les Chinois tirent très-adroitement parti de la promptitude des Européens, pour les faire tomber dans les piéges qu'ils savent leur tendre avec une merveilleuse habileté. Aussi n'est-il pas de marchand, même le plus adroit, qui réussisse à déjouer entièrement les fourberies de ces hommes rusés. Ils

Le hardi Japonais n'attend pas, etc.
Nous avons enseigné ces braves insulaires :
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

savent cacher sous un air tout pacifique la haine et la colère la plus violente. Offensez-les, et ils paraîtront ne pas s'en apercevoir; mais tôt ou tard, quand vous vous y attendrez le moins, leur vengeance vous atteindra.

Le jeu, cette passion dont les émotions fortes conviennent si bien à des gens grossiers, est la seule chose pour laquelle ils montrent de l'enthousiasme. Riches et pauvres s'y livrent avec ardeur, malgré les prohibitions rigoureuses de la loi, et exposent sur un coup de dès leurs biens, leurs maisons, même leurs enfants et leurs femmes.

Nous lisons, dans une compilation faite sous la dynastie des Ming (après 1368) : « Quelques-uns ont dit que le jeu d'échecs « vient de l'empereur Yao, et qu'il l'inventa pour instruire son « fils dans l'art de gouverner les peuples et de faire la guerre. « Rien n'est moins vraisemblable. Le grand art de Yao consistait « dans la pratique des cinq vertus cardinales, dont l'exercice « lui était aussi familier qu'à tous les hommes l'usage des pieds « et des mains. Il employa la vertu et non les armes pour « réduire les peuples les plus barbares.

« L'art de la guerre, dont le jeu d'échecs offre l'image, est l'art « de se nuire l'un à l'autre; Yao était bien loin de donner à son « fils de pareilles leçons. Le jeu des échecs ne dut commencer « qu'après les temps malheureux, quand tout l'empire fut dé« solé par les guerres. C'est une invention peu digne de Yao. »

Et ailleurs : « Hélas! dans notre siècle, quelques-uns, dé« laissant l'étude des *King*, s'occupent des échecs. Ils s'y adon« nent avec passion, jusqu'à négliger tout le reste, même le « boire et le manger. Le jour leur manque-t-il, on allume des « flambeaux, et l'on continue; parfois l'aube arrive avant que « le jeu soit fini. Ils épuisent à cet amusement le corps et l'es« prit, sans penser à autre chose. A-t-on des affaires, on les « néglige. Des hôtes se présentent-ils, on les renvoie. Vous « n'obtiendriez pas que de pareils joueurs interrompissent leurs « frivoles combats pour la musique la plus solennelle, pour le « plus grand repas de cérémonie. On peut enfin perdre à ce jeu, « comme à tout autre, jusqu'à ses habits; s'il ne reste plus « autre chose, on est pris de rage, de douleur, de désespoir; « et pourquoi? Pour demeurer maître d'un champ de bataille « qui n'est au fond qu'un morceau de planche, et remporter « une espèce de victoire qui n'a jamais valu au vainqueur ni « titre, ni pensions, ni terres.

« Il y a de l'habileté, je ne le nie pas, mais une habileté inu-
« tile à l'État en général et aux familles en particulier. C'est
« un chemin qui ne mène à rien. Si j'examine en effet ce jeu
« dans ses rapports avec l'art de la guerre, je n'y trouve aucune
« conformité avec les leçons que nous ont laissées les maîtres les
« plus célèbres ; si je l'étudie dans ses rapports avec le gouver-
« nement civil, j'y découvre encore moins les maximes de nos
« sages. L'habileté dans ce jeu consiste à surprendre son ad-
« versaire, à lui tendre des piéges, à profiter de ses fautes.
« Est-ce ainsi qu'on inspire la bonne foi et la probité? »

Comme les peuples ignorants, les Chinois sont fatalistes. Des incendies fréquents dévorent leurs villes, sans qu'ils cessent pour cela de brûler du papier et de l'encens, de fumer et de tirer des feux d'artifice au milieu de maisons de bois et de paille. Le feu une fois allumé, ils pensent que leur demeure est destinée à brûler, et ils ne se donnent pas la peine de l'éteindre. Ils ont bien quelques livres qui réfutent cette croyance ; mais le peuple ne les lit pas, et les gens instruits n'en profitent pas. Les talismans et les amulettes suspendus à profusion dans les habitations prouvent leur superstition. Ils attribuent notamment une grande vertu aux *sabres de monnaies* qu'ils façonnent en enfilant sur une tringle de fer en forme d'épée à la poignée en croix de vieilles pièces de monnaie de cuivre ; et ils suspendent le tout à la tête de leur lit, afin que les souverains dont ces pièces portent l'effigie éloignent d'eux les esprits malins ou *koneï*; ceux-ci sont, selon eux, les spectres des personnes mortes de mort violente, qui reviennent dans les maisons pour en épouvanter les habitants. A la première apparition des Européens avec des cheveux tirant sur le roux et des nez saillants, ce qui s'éloigne tant de leur idéal en fait de beauté, les mères les montraient à leurs enfants comme des ogres et des démons ; de là le nom de *Fan-Koneï* (démons étrangers) qui leur fut donné.

Un autre talisman est la *serrure des cent familles*. Un père va trouver tous ses amis et tous ceux avec lesquels il a quelques relations, pour obtenir d'eux quelques vieilles pièces de monnaie. Il les emploie alors à l'acquisition d'un ornement en forme de serrure, qu'il suspend au cou de son fils ; il lui semble que les cent personnes auxquelles il s'est adressé sont ainsi intéressées à ce que l'enfant parvienne à l'âge mûr. Bienheureux qui peut recevoir écrit de la main de l'empereur le mot *chéou* (longue vie) !

Les Chinois sont du reste très-économes, et même avares. Ils vivent simplement, dans leur intérieur, de riz, de chats, de serpents, de rats, et d'autres mets qui ne nous inspirent que du dégoût. Ils ne faisaient pas usage de vin avant la première invasion des Tartares, mais ils buvaient d'autres boissons spiritueuses extraites du riz. En général, ils n'ont pas un goût trop prononcé pour les liqueurs, préférant le thé dont ils font un usage continu et universel. Le thé de choix est réservé pour la cour et les grands. Les qualités inférieures sont consommées par le peuple; et c'est ainsi qu'il peut corriger les mauvaises eaux, réparer ses forces et se procurer du bien-être (1).

Fêtes. Quand viennent les fêtes et les solennités publiques ou privées, aux noces, aux funérailles, lors de la naissance d'un enfant, ils se mettent en frais et font de grandes dépenses. Leurs banquets sont servis avec beaucoup de magnificence; chaque convive, assis à terre, a sa petite table, et deux baguettes d'ivoire et d'ébène, dont les Chinois font usage en guise de fourchette; ils s'en servent avec une adresse étonnante pour porter à la bouche les mets qu'on offre tout découpés dans de très-beaux plats de porcelaine. Tout cela se fait avec des révérences interminables et une gravité taciturne. Ils boivent à petites gorgées jusqu'à ce que les liqueurs aient commencé à les échauffer; ils perdent alors toute retenue et se livrent à mille excès. Il n'y a pas de réjouissance sans chanteurs, musiciens et danseurs de corde; et ceux qui en ont à peine le moyen y ajoutent la comédie.

Indépendamment des fêtes de famille, chaque pays a les siennes propres, et il en est de générales pour tout l'empire. Telle est celle de Confucius au printemps et en automne. La plus fameuse est celle du commencement de l'année, qui dure du premier au vingtième jour de la première lune. Les tribunaux sont alors en vacances; ce n'est partout que visites, danses, banquets, divertissements. Au quinzième jour, le canon et l'énorme cloche de Pékin, les tambours et les trompettes dans les autres villes, annoncent la fête des lanternes. Les boutiques sont fermées, les rues se remplissent de processions; l'encens fume, la musique se fait entendre de tous côtés, des feux d'artifice d'une incomparable beauté sont tirés à l'envi. On voit s'allumer une multitude de lanternes et de lampions, au nombre de deux cents millions peut-être, dans les formes les plus variées et les

(1) Voyez, à la fin de la note C, des vers de l'empereur Kian-loung, sur le thé.

plus étranges; certaines de ces lanternes coûtent, dit-on, jusqu'à douze mille francs. Il en est d'une grandeur démesurée, couvertes d'une étoffe de soie très-fine, dans lesquelles on fait quelquefois se mouvoir à l'aide de fils de petites figures qui représentent une action; c'est ce que nous appelons les ombres chinoises. Au milieu de tout cela, les cris de joie, se mêlant au bruit incessant des cloches et au son des instruments, produisent un fracas plus étourdissant que celui d'une bataille. Tout le monde circule par les rues à cette époque; les dames elles-mêmes, qui vivent retirées le reste de l'année, sortent alors revêtues d'ornements bizarres, montées sur des ânes ou dans des voitures; on chante, on joue, on fait de la musique; toutes les pipes sont allumées; partout règne une joie délirante.

Les maisons sont bâties en briques ou en bois, et le bambou, aussi léger que solide, fournit le moyen d'en faire de très-élégantes; mais on y recherche plus la commodité que la beauté. L'éclat de leur vernis fait ressortir avec avantage leurs meubles, leurs guéridons, leurs vases, si recherchés par le luxe européen. Maisons.

La polygamie est permise aux grands et aux mandarins; mais une seule femme a la prééminence comme épouse: les autres lui sont assujetties, et ne particicipent point à l'administration domestique. Les mariages sont arrangés entre les parents, sans que les époux se soient même vus auparavant. Mais les parents du futur ont soin d'examiner la jeune fille quand elle n'est pas voilée, et même dans le bain, pour s'assurer qu'elle n'a point de difformités. Ils l'achètent ensuite de ses parents en leur comptant la dot convenue, et en y joignant des présents plus ou moins considérables. Le jour des noces venu, une cavalcade magnifique de parents, d'amis, de serviteurs, la conduit à la maison de son mari au son des instruments, à la lueur des torches, en portant des parfums et des présents. La mariée est amenée dans un riche palanquin fermé à clef, que le mari ouvre à son arrivée. Il voit alors pour la première fois celle avec laquelle il doit passer sa vie. Si elle ne lui plaît pas, il peut se faire qu'il la renvoie; au cas contraire, il l'introduit dans la salle, où, lorsqu'elle a fait quelques révérences au *Tien*, puis à ses nouveaux parents, il la remet aux dames invitées. Les fêtes sont en proportion de la richesse ou de la vanité. C'est ainsi qu'on en use dans les familles opulentes; les autres font moins de cérémonies; mais la formalité de la réception est indispensable, dans quelque condition que ce soit. Mariage.

Souvent, pour s'épargner la dépense de l'achat d'une femme, on s'adresse à l'hospice des enfants trouvés, qui ne refuse jamais une jeune fille à un homme honnête et industrieux. C'est là aussi que ceux qui n'ont point d'enfants vont en chercher un, après avoir fait simuler une grossesse à leur femme, pour éviter les procédures aussi longues que coûteuses de l'adoption. Les concubines sont reçues au logis sans aucune des cérémonies nuptiales : seulement les parents de celles-ci reçoivent la somme convenue, et on leur promet de ne pas les maltraiter. Les enfants qui naissent d'elles sont considérés comme ceux de la femme légitime, à laquelle seule ils donnent le nom de mère et rendent les honneurs dus à ce titre; ils prennent part à la succession paternelle par portions égales. Les veuves de bonne maison ne se remarient pas; les autres y sont contraintes par leurs parents, qui tiennent à en tirer un nouveau bénéfice. L'homme resté veuf peut choisir une nouvelle femme, soit parmi ses concubines, soit parmi d'autres d'un rang même inférieur, et sans trop de formalités.

Le mari doit habiter avec sa femme dans la maison paternelle, sans se relâcher le moins du monde de sa soumission première envers ses parents; et le *Li-King* assure que chaque dizaine de jours de parfaite harmonie dans la famille fait gagner dix degrés de mérite.

Les motifs de divorce sont la désobéissance habituelle, la stérilité, l'adultère, la jalousie (ce qui s'entend de la femme qui ne veut pas que son mari en épouse une autre), les maladies dégoûtantes et contagieuses, la verbosité querelleuse, le vol fait à l'époux pour enrichir sa propre famille : on peut même faire valoir pour prétexte la seule antipathie du mari.

Femmes. Les femmes sont toujours dans un état de servage, et les lois s'occupent fort peu d'elles. Vendues par l'avarice à un mari qu'elles ne connaissent pas, renfermées et gardées par la jalousie, qui ne leur permet pas même de voir leurs parents les plus proches, il leur faut souffrir le contact mortifiant de rivales qui partagent la couche et les affections de leur époux. Elles acquièrent en s'enivrant trois degrés de démérite, cinq en jouant aux cartes, dix en manquant de propreté, ou en assistant à des spectacles un jour de fête. La femme qui maltraite son mari encourt cent coups de bambou; et lui n'est pas puni, quelques mauvais traitements qu'il exerce à son égard. Le paysan accouple à sa charrue sa femme et

son âne (1); et tout mari peut vendre sa femme, ou la jouer, ainsi que ses enfants.

Les Chinoises sont cependant vives, aimables, belles même, à leur manière; elles ont des yeux noirs, un petit nez, une physionomie douce; mais l'art vient gâter leurs beautés naturelles. La mode exige que leurs pieds soient rapetissés jusqu'à la difformité; de sorte qu'elles ne marchent que sur le talon en chancelant, comme si elles avaient besoin de béquilles. Un teint rosé leur serait imputé à immodestie, ce qui fait qu'elles se fardent le visage d'un blanc qui leur ride la peau. Ne s'occupant ni de leur sein ni de leurs hanches, elles s'enveloppent de la tête aux pieds, et jusqu'aux mains, dans des vêtements d'une extrême finesse, mais qui ne dessinent aucune forme. Elles passent les matinées entières devant leur miroir à se peigner et à se parer d'étoffes et de pierres précieuses, pour n'être vues que des personnes de la maison; car une femme riche ne sort jamais que bien close dans sa litière. Leur beauté.

La corpulence est un mérite chez les hommes : quant à leurs traits, la grande étendue du pays fait qu'ils varient dans les diverses provinces; mais leur teint est généralement olivâtre et hâlé. Ils se rasent les cheveux, à l'exception d'une tresse sur le sommet de la tête, qu'ils couvrent d'un bonnet de forme conique; et ils ont toujours à la main un éventail pour se garantir du soleil. Une sorte de simarre ouverte descendant jusqu'aux talons, dont les côtés s'attachent avec des boutons d'or; un second vêtement qui recouvre le premier, et un troisième pour les cas de réception; à la ceinture un étui qui renferme la pipe, un mouchoir et les petites baguettes pour manger : tel est l'ensemble du costume actuel des Chinois : mais leurs savants assurent qu'il n'a été adopté par eux que lorsqu'ils y furent contraints par leurs conquérants tartares (2). Hommes.

Les lois punissent parfois les pères des torts de leurs enfants, afin de les obliger à prendre soin de leur éducation. Cette éducation consiste à leur inspirer l'amour de la vertu et la haine du vice, puis à les former aux sciences ou aux arts; et dans les Enfants.

(1) MORISSON, *Dictionnaire chinois*, NEUHOFF, *Ambassade*, II, p. 50.

(1) Les mandarins, *Kouang*, sont partagés en neuf classes, dans chacune desquelles se trouvent des militaires et des lettrés. Les militaires portent pour signe distinctif des oiseaux, les lettrés des quadrupèdes : chaque classe a des quadrupèdes et des oiseaux différents; en outre, il y a le bouton qui, suivant les classes, varie de forme et de couleur.

lois, comme dans les livres, on trouve à cet égard, ainsi qu'en toute autre matière, les plus belles choses ; il y est dit qu'il faut préférer les moyens de douceur à une trop grande sévérité ; que les réprimandes doivent ressembler aux pluies de printemps qui rendent la vie aux plantes, non aux ouragans qui les déracinent. Les jeunes filles sont élevées par les mères. A la mort du père, son autorité passe au fils aîné, ainsi que la propriété de tous les biens, tant que les frères restent unis. Lorsqu'il y a séparation, il est obligé de donner à tous une part égale à celle qu'il se réserve pour lui-même. Les lois et les livres recommandent aux mandarins de veiller particulièrement à ce que la paix et l'ordre règnent dans les familles.

Pour un peuple aussi insoucieux d'une vie future, et parmi lequel bien peu se demandent si une partie d'eux-mêmes survivra à leur dernier soupir, il est étonnant de voir l'horreur qu'inspire la pensée de rester privé d'honneurs funèbres, de ceux surtout que le fils ou le petit-fils rend, à certaines époques de l'année, à une tablette sur laquelle est inscrit le nom du défunt. De là une aversion générale pour le célibat, de là une compassion profonde pour celui qui meurt sans héritiers mâles (1). On a vu certains condamnés à mort obtenir par grande faveur d'avoir quelque temps leur femme avec eux, et, oubliant leur fin prochaine, se consoler dans leur cachot par l'espérance d'avoir fécondé son sein. Ceux qui n'ont point d'enfants mâles (et l'on ne fait cas que de ceux-là, attendu qu'ils conservent le nom, tandis que les filles l'échangent contre un autre) se hâtent d'en adopter.

Obsèques. C'est ce même sentiment qui fait que, dans toutes les classes, les honneurs funèbres sont là plus pompeux que partout ailleurs. Le deuil d'un père ou d'une mère se porte trois ans, ou au moins vingt-sept mois. Le fils doit non-seulement prendre les vêtements blancs, mais encore renoncer à toute espèce d'affaires, fût-il ministre de l'empereur, vivre retiré dans sa maison, sans voir ni ami ni femmes durant un an, et ne pas entrer dans un lit pendant cent jours. Il en est de même pour la veuve, et à proportion pour les autres parents. On renouvelle tous les ans sur la tombe les cérémonies funèbres, accompagnées d'offrandes en mets et en liqueurs. Les sépultures

(1) « Parmi les trois péchés d'inobservations envers les parents, le plus grave est de ne pas prendre femme, et de n'avoir pas de fils et d'héritiers. » MENG-TSEU.

se font sur des hauteurs stériles et dans des landes, afin que jamais la charrue n'ait à y passer. Le mort, vêtu magnifiquement, est porté dans le cercueil qu'il s'est préparé durant sa vie, pour être certain de sa solidité; il est accompagné de tous ses parents couverts de sacs et de haillons, de ses femmes dans des litières drapées de blanc; on voit aussi paraître à la cérémonie les pleureurs et les musiciens (1). Un repas est préparé sur la tombe, et l'on sert des mets aux assistants, au milieu des hurlements qui retentissent, et de manifestations de douleurs si excessives, que celui qui n'y est pas habitué ne saurait guère y ajouter foi. Il y a ensuite dans chaque maison la salle des ancêtres, où se réunissent à certaines époques tous les membres de la famille, dont le nombre va quelquefois jusqu'à sept ou huit mille : là, sans autre distinction que celle de l'âge, tous prennent part à un banquet dont les plus riches font les frais.

Quand le père commun, l'empereur, vient à mourir, tout l'empire est en deuil : la couleur rouge est prohibée; les tribunaux sont fermés et les affaires suspendues durant cinquante jours; les mandarins passent la journée à la cour, pleurant ou feignant de pleurer.

La politesse artificielle des Chinois se montre dans tous leurs actes, dans leurs visites réglées, dans leur manière de se placer selon le grade, dans leur démarche, dans leurs interminables cérémonies. Jamais ils ne s'exprimeraient à la première personne *je* ou *moi*, mais ils disent *votre serviteur*, ou, si le rang le comporte, *votre très-humble et indigne esclave*. Ils n'adressent jamais la parole autrement à quelqu'un qu'en le traitant de *seigneur;* leur pays est *vil, pauvre, abject;* il en est de même de leurs présents, quelque riches qu'ils soient, tandis que tout ce qui appartient au *seigneur* à qui ils parlent est *noble* et *digne de considération*. Dans leurs visites, dont quelques-unes sont indispensables en certains temps, tout est déterminé par un code d'étiquette qui a force de loi; quiconque négligerait la moindre de ces démonstrations commettrait une insulte, et en serait atteint dans son honneur, ou puni. Les ambassadeurs européens sont soumis à quarante jours d'apprentissage pour s'in-

Cérémonies.

(1) En 1826, quand le choléra-morbus désola la Chine, le trésor impérial dut, en outre des dépenses ordinaires en pareille occurrence, employer des millions à fournir des cercueils aux cadavres et à payer quelque apparence d'obsèques.

struire de ce qu'ils doivent faire en se présentant devant l'empereur, et pour être examinés par le tribunal des rites. La moindre erreur de leur part attirerait un châtiment sur leur instituteur. Un duc de Moscovie pria l'empereur, dans ses lettres de créance, d'excuser son ambassadeur s'il manquait à quelque convenance, vu son peu d'habitude ; et le fils du ciel, en congédiant l'envoyé, dicta une réponse à son maître en ce sens : *Legatus tuus multa fecit rustice.*

Mais il n'en est pas ainsi seulement à la cour : celui qui va faire une visite, qu'il soit lettré ou marchand, fait présenter par le portier un billet (*tietsée*) rouge et doré, plié en éventail, avec son nom et ses compliments. Il y est dit, par exemple : L'ami tendre et sincère de votre seigneurie, ou le disciple perpétuel de votre doctrine, se présente pour faire sa révérence jusqu'à terre. S'il est reçu, la chaise à porteurs entre à travers les cours jusqu'à la salle de réception. Arrivé là, le cérémonial indique un à un les saluts, les tours à droite et à gauche, les compliments muets (1), la prière et le refus de passer le premier, le salut que le maître de maison doit faire au siége destiné à son hôte, en l'époussetant d'abord avec le bord de son habit. On s'assied alors dans le plus grand sérieux et la tête couverte, se découvrir étant une impolitesse, et le visiteur expose le motif de sa venue. Il lui est répondu gravement ; on apporte ensuite le thé, et il y a aussi une manière déterminée de l'offrir, de l'accepter, de le porter à la bouche, de rendre la tasse au domestique : minauderies qu'il faut recommencer à chaque nouvelle offre, et sur lesquelles il faut renchérir d'autant plus qu'on a affaire à quelqu'un d'un rang plus élevé. Qu'on juge par là combien de salutations et de grimaces doivent se faire pour un plat envoyé de la part du roi ! Au départ, une demi-heure se passe pour prendre congé en compliments doucereux (2). Le maître de maison sort, pour vous voir mon-

(1) La révérence des femmes se fait comme chez nous, et s'appelle *van-fo*, c'est-à-dire *mille félicités*, du mot dont on l'accompagnait autrefois, et qui fut ensuite supprimé, comme n'étant pas assez bienséant.

(2) Tout Chinois en a une provision. Au moindre petit plaisir que vous leur faites, *Fei sin*, vous disent-ils ; c'est-à-dire : Vous prodiguez votre cœur. Le moindre service vous vaut un *Sie-pou-tsin* (mes remercîments ne peuvent avoir de fin). Pour peu qu'ils vous dérangent, *Te tsoui* (c'est un grand péché que d'avoir pris tant de liberté). Si vous les louez, *Ki-can* (comment oserais-je) ? en sous-entendant *croire*. S'ils vous donnent à dîner : *Yeou man*, *Tai-man* (nous vous avons mal reçu, nous vous avons bien mal traité).

ter à cheval ; vous protestez de n'en rien faire en sa noble présence, et, après un échange d'instances et de refus, il se retire un peu à l'écart : vous montez, et il revient aussitôt vous souhaiter bon voyage. Vous lui rendez ses politesses, et ne voulez pas partir qu'il ne soit rentré ; lui n'en veut rien faire tant qu'il vous voit : cependant il est de bon ton et de courtoisie qu'il se rende après quelques difficultés et s'éloigne. Mais à peine avez-vous fait deux pas, qu'il sort pour vous crier un adieu, auquel vous avez à répondre en vous inclinant et par gestes. Vous êtes à peine rentré chez vous, qu'un serviteur vient s'informer de vos nouvelles, et vous apporter les remercîments de son maître avec des vœux pour votre retour. Malheur à celui qui en Chine a ses instants comptés ! Ce que nous venons de dire s'étend à tous les actes de la vie ; et ce n'est pas seulement affaire de convenance, mais de devoir strict. Celui, par exemple, qui, ayant à écrire le nom du roi, ne le placerait pas en haut de la colonne et à la distance voulue, aurait à s'en repentir.

La moitié de la vie d'un homme se passe à apprendre, à pratiquer et à calculer toutes ces importantes futilités. On fera consister le perfectionnement commandé par la religion et par la philosophie à raffiner de plus en plus dans ces misères. Celui qui les possède le mieux se considérera comme un grand personnage, et méprisera ceux qui ne les connaissent ou ne les pratiquent pas.

De là provient l'orgueil des Chinois et leur dédain pour les étrangers. Il n'est pas vrai qu'ils soient restés toujours isolés ; les petits vases chinois trouvés dans les tombeaux égyptiens et toscans prouvent que cette extrémité de l'Asie eut très-anciennement des communications avec les pays situés sur la Méditerranée (1). Mais ce peuple n'a jamais cherché dans le contact des étrangers ni instruction, ni sympathie. Tout voyageur est considéré comme un mendiant qui vient chercher une aumône. Ses usages sont d'un barbare, parce qu'ils ne sont pas conformes à ceux du pays. On ne saurait croire à la possibilité d'apprendre quelque chose de gens nés hors du Céleste Étrangers.

(1) Rosellini assure avoir trouvé dans les tombeaux égyptiens de petits vases chinois en faïence vernie, et avoir vu dans les collections égyptiennes de Salt des miroirs métalliques identiquement pareils à ceux qui sont en usage en Chine. Voy. *Lettre à F. Dawis, du 9 avril 1837*, dans les *Annales de correspondance archéologique*.

Empire. Il ne manque pourtant pas à ce sujet même de maximes excellentes, en contradiction avec les faits. On lit en effet dans Confucius : « Il faut accueillir avec courtoisie les hommes « des royaumes lointains et étrangers; car des peuples, des « richesses et des biens afflueront alors des quatre parties de « la terre. » Et dans Meng-tseu : « Si les Chinois aiment le « bien et la vertu, tout ce qu'il y a d'hommes illustres et ver« tueux entre les quatre mers, ne comptant pour rien les mil« liers de lieues, viendront annoncer aux Chinois tous les « biens, et leur enseigner ce qu'il y a de mieux. Sinon, les « étrangers diront: *Ah! ah! les Chinois se croient un grand « peuple!* et ce mot suffira pour arrêter à des milliers de lieues « les gens vertueux, animés du désir de venir ici pour ensei« gner. A leur place viendront des intrigants et des flatteurs: « et comment faire pour bien gouverner le royaume lorsqu'ils « seront admis? »

Comme il s'agissait d'un peuple dont tous les mouvements sont extrêmement lents, et de plus mal déterminés par l'histoire, nous avons cru pouvoir sans inconvénient exposer ici tout ce qui le concernait en général, sans tenir compte des dates et du temps où nous nous sommes arrêtés dans la série de ses événements politiques (1).

Japon. Vers l'époque où la Chine fut réunie sous un seul monarque, il paraît qu'elle réduisit à l'état de colonie l'île importante du

(1) Le savant sinologue Stanislas Julien, en 1847, a communiqué à l'Académie des sciences de Paris la date certaine de magnifiques découvertes des Chinois. Les recherches qu'il a faites dans les livres de la Chine lui ont donné les résultats suivants : 2700 ans avant Jésus-Christ, art d'élever les vers à soie; 1000 ans avant notre ère, la boussole employée aux voyages de terre et de mer; 400 ans avant notre ère, construction de bâtiments tout en fer; 200 ans avant notre ère, l'encre et le papier de chiffons; un siècle avant Jésus-Christ, la poudre à canon; entre les années 581 et 593 de notre ère, l'imprimerie tabellaire; en 904, la gravure et le dessin sur pierre; entre 1041 et 1049 l'imprimerie en caractères mobiles; dans le huitième siècle, la porcelaine, les puits artésiens, l'éclairage et le chauffage au gaz inflammable, puisé au sein de la terre et conduit à de grandes distances, les ponts suspendus de bambous ou en chaînes de fer, les pompes à incendie; en 1120, les cartes à jouer; le papier-monnaie entre les années 1260 et 1341, etc. En outre, les Chinois guérissent empiriquement beaucoup de maladies déclarées incurables en Europe. Ils peuvent, avec une alimentation particulière, modifier la couleur des cheveux et leur donner une teinte noire qui se maintient jusqu'à la plus extrême vieillesse. Ils savent changer la couleur des fleurs sur tige, en accélérer la floraison et les fruits, et créer dans les végétaux des transformations qui nous procureraient non moins d'étonnement que de plaisir.

Japon. Il se fit alors un mélange de la civilisation primitive de ces insulaires avec celle qui leur fut apportée par les Chinois, de leur fierté courageuse avec la mansuétude de leurs voisins, de leur langue polysyllabique avec la langue monosyllabique de la Chine, de la construction de celle-ci et des déclinaisons tartares avec les expressions indigènes. Cette bigarrure rendit plus étrange encore ce peuple, déjà très-singulier sous plusieurs rapports, par ses deux langages : l'un réservé à la politique, aux lois, à la religion, à la littérature, aux sciences ; l'autre aux différents métiers, aux habitudes populaires ; par sa double constitution, qui place le pouvoir spirituel à côté de l'autorité temporelle ; et par le point d'honneur, qui, bien plus vif que celui de nos duellistes, fait qu'un Japonais outragé défie son ennemi, non pour se battre, mais pour se fendre le ventre en même temps que lui.

Nous aurons ultérieurement à arrêter nos regards sur ce pays, ainsi que sur le Thibet, qui s'est trouvé si souvent mêlé aux affaires de la Chine : c'est au reste à cette dernière contrée que nous avons dû de pouvoir connaître le caractère, l'histoire, l'idiome à demi barbare de ces montagnards longtemps isolés au milieu de plaines couvertes de neige, et leur civilisation, modifiée très-tardivement par les Indiens et par le bouddhisme ; ce qui a renversé les théories professées avec assurance, sinon avec effronterie, par ceux qui prétendaient placer dans cette contrée centrale de l'Asie le foyer de toutes les connaissances humaines.

ÉPILOGUE.

Avec la Chine nous quittons le monde oriental ; et, comme celui qui vient de traverser une mer orageuse et non encore bien connue, nous reportons sur lui nos regards pour mieux constater les progrès que réalisa l'humanité en passant de l'Orient à l'Occident.

Si nous croyons que les individus doivent se trouver bien ou mal principalement en vertu du libre développement de leur

personnalité, nous n'avons pas beaucoup de louanges à donner à l'Orient, qui, vivant dans l'espace et non dans le temps, l'image et l'histoire de la nature, repose immobile dans une unité indéfinie, laquelle absorbe et contient religion, coutumes, lois, constitution, sans jamais laisser de place à la liberté individuelle.

On ne saurait dire qu'il existe des droits en Orient; car si en Europe ceux-ci subsistent par eux-mêmes et ont une valeur entièrement propre, quelle valeur peuvent avoir les délits, les peines, les contrats, la propriété, la famille, l'État, dans une contrée où le droit de l'individu est absorbé dans celui de la famille, celui-ci dans le droit de l'État, et celui de l'État dans l'omnipotence du prince (1)? L'homme y est tout à fait sans défense contre l'État; il n'est pas non plus protégé par les usages domestiques, qui ne sont inviolables qu'à la condition d'être inaperçus.

L'État lui-même est dominé par la religion, qui le sanctionne, l'appuie, et fait la loi. C'est pour cela qu'en Asie les formes du droit sont si pauvres et si dépourvues d'intelligence. Nous les avons vues telles dans l'Inde et dans l'Égypte, mais plus encore dans la Chine, où la législation ne s'appuie sur aucune grande théorie civile, et se perd dans une foule de minuties insignifiantes, soit de police, soit de simples convenances, pour n'aboutir qu'à un code pénal qui prescrit la moindre action de la vie, en menaçant de peines atroces, sans établir d'autre distinction que celle du grand et du petit bâton.

Dans le peuple que nous pouvons le mieux étudier, parce qu'il vit encore de la même manière, les trois pouvoirs, domestique, civil et religieux, se trouvent réunis dans un seul, et toute chose s'y rapporte à la famille; de sorte que cet abrégé de l'État peut nous donner la mesure des degrés de sa civilisation. Le monarque est le chef d'une grande famille; le père est le roi d'un petit empire; et de la position la plus élevée, jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, un despotisme sans génie pèse sur les hommes. Il n'est pas limité par les priviléges des castes. La raison même qui en forme le caractère, loin de protéger, n'exerce pas son indépendance. Les beaux-arts, devenus les esclaves de l'industrie, ne jouissent point de la liberté. La morale n'est représentée que par la loi; et la loi est une pénalité continuelle, où manque cette affection qui ne

(1) GANS, *das Erbrecht in Weltgeschichtlicher Entwickelung*; Berlin, 1824-25.

s'attache plus au titre de père dès qu'il s'étend à une famille trop vaste.

Si nous pénétrons au sein de la famille, le mariage nous apparaît sous la forme d'une vente dont les conditions sont arrêtées au gré des parents, sans le consentement des parties intéressées. La femme est confinée dans la maison, moins en qualité de compagne que comme une servante et un amusement, et les causes de divorce sont multipliées. Le père jouit du pouvoir absolu; il peut même adopter les enfants d'autrui; à sa mort, le fils aîné est substitué à l'autorité paternelle comme à la possession des biens ab intestat. Il n'est pas certain que le testament, cette manifestation énergique de la volonté individuelle, soit permis en Chine, du moins comme nous l'entendons; car il n'y sert qu'à régler la succession.

Nous avons vu, non sans surprise, une nation aussi matérielle et aussi peu soucieuse d'une seconde vie, se préoccuper des sacrifices mortuaires presque autant que les Indiens, et souhaitant, comme ceux-ci, des enfants et la perpétuation des familles.

Si nous passons en Grèce, nous y reconnaissons la fille de l'Orient; mais, semblable à un rejeton qui s'est détaché de sa souche, elle a eu sa vie propre et s'est développée par elle-même, sans que sa ressemblance l'empêche d'être originale. Chez elle n'existent plus déjà ni la nécessité, ni l'unité indéfinie et universelle; mais le progrès libre et varié, bien réglé par un accord précis et déterminé.

Le droit, qui tout d'abord était dérivé de la religion, comme en Orient, s'en détache bientôt; mais il reste encore tout à fait public, et ne fait qu'un avec le droit civil. La vie publique ne pouvait être en effet bien distincte de l'existence privée dans la civilisation grecque, tout extérieure et à ciel ouvert, quand les juges étaient pris dans toutes les classes de citoyens, et quand les discours des orateurs offraient la source la plus abondante où l'on pût puiser la connaissance du droit. De cette association du droit public et du droit privé, il résulte que le mariage n'est autorisé qu'entre citoyens. La puissance paternelle (dans Athènes du moins, plus connue que les autres villes et moins orientale) ne constituait pas tant une autorité morale pour réprimer et punir, qu'une propriété sur la descendance : le père mécontent de son fils déclare au magistrat qu'il le méconnaît, le bannit de sa maison, et tous ses droits sur lui ont cessé.

Enfin apparaît le génie romain, mélange de l'esprit grec et de l'esprit oriental, qui se combattent obstinément, sous la personnification de plébéiens et de patriciens. Ces derniers se vantent de descendre des dieux, placent leurs chefs de races parmi les astres, et, majestueux et sévères comme l'Orient, ils s'attachent opiniâtrément au passé. Mais à leurs pieds s'agite sans repos le principe actif qui engendre la démocratie et la liberté. La lutte commence avec l'expulsion des rois : de ce moment le peuple n'attendant plus d'amélioration de la volonté du monarque ou de l'amour d'un père, il les réclame unanimement d'une voix terrible, qu'animent le sentiment des maux présents et la confiance dans un meilleur avenir. La querelle dure autant que la république, les faibles demandant des lois, les forts les refusant, et les ambitieux les proposant; puis la paix et l'unité renaissent avec les empereurs, sous lesquels les deux éléments aristocratique et démocratique ne se confondent pas, mais languissent ensemble, également épuisés.

Les traces de cette lutte restent empreintes dans le droit romain. Le principe aristocratique de l'immobile nécessité y dicte le *strictum jus*, qui sacrifie tout à l'usage ou à la lettre de la loi; celui de la libre personnalité subjective se manifeste dans le *bonum et æquum arbitrium*. Le premier a les *jugements de droit précis*, l'autre les *actions de bonne foi*.

Passez-vous de la cité dans la famille, vous y retrouvez encore cette opposition. Le mariage tout d'abord entraîne une dépendance absolue; la femme y tombe dans la main du mari (*in manum convenit*), non comme compagne, mais comme sujette, sans être plus qu'une fille, qu'une sœur de ses propres enfants, et n'acquérant que par le père de famille, en qui seul réside entièrement la personnalité. Mais vient ensuite le mariage nouveau dans lequel la liberté se fait jour, et la femme a une existence personnelle; elle *est associée à l'existence du mari, et participe au droit divin et humain* (1); non pas encore en communauté de biens et d'avantages comme parmi les modernes, mais avec la dignité de mère et d'épouse, *matrone* là où l'homme est *patron*.

De la tyrannie paternelle qui vend, cède, tue, on passe de même à l'émancipation, qui, au moyen d'un contrat simulé,

(1) Selon l'élégante définition de Modestinus : *Nuptiæ sunt conjunctio maris et fœminæ, consortium omnis vitæ, divini et humani juris communicatio.* § de Ritu nupt.

rend le fils maître de lui-même. Le père ne peut plus disposer de lui sans l'intervention de l'autorité publique, et le fils peut de son chef acquérir des biens. Vous rencontrerez jusque dans la propriété le contraste et l'accord dans la distinction des choses qui sont ou ne sont pas libres.

En somme, le droit ne revêt pas dans l'Orient de formes précises et individuelles. Il est mieux déterminé en Grèce, mais il ne sait pas encore se rendre indépendant de la religion et de l'État. C'est à Rome qu'il se sépare pour la première fois de tout élément étranger, et devient individuel et puissant. L'essence de la civilisation grecque étant le beau, l'harmonieux, le sentiment de l'art, le droit devait ressentir l'influence de cette civilisation. Une puissance fondée uniquement sur l'art et sur l'esprit ne saurait se conserver longtemps. Aussi à peine la puissance grecque eut-elle été entraînée hors de ses limites par les conquêtes, qui, en étendant ses proportions, en altérèrent l'harmonie, elle dut se déformer et périr, faute de vigueur suffisante pour gouverner le monde.

Rome, au contraire, n'était pas le monde de l'art; et même l'amour dont elle s'éprit pour la science des Grecs fut le signal de sa décadence. Elle n'était pas davantage le domaine de la religion; car elle était préoccupée d'abord de l'État, du citoyen, du droit. Ce dernier conserva sous les rois l'aspect mystique qu'il tenait de son origine, il manqua de profondeur et de philosophie : il fut entièrement politique et public durant la république, et la lutte entre les plébéiens et les patriciens. Lors de l'établissement de l'empire, l'existence politique fit place à la vie privée, et le droit civil acquit sa plénitude.

Les croyances et les usages nationaux avaient été conservés dans leur originalité dans les Douze Tables, qui par ce motif demeurèrent, jusqu'à Justinien, le fondement du droit civil; mais elles furent modifiées par les édits prétoriens, dont l'importance alla d'autant plus en augmentant sous les empereurs, que le caractère national s'effaçait davantage, et que diminuait peu à peu le respect religieux pour l'antiquité.

Quiconque a le sentiment de ce qui est véritablement bien comprendra de quelle importance fut, pour le bonheur de l'individu et de la société, le progrès accompli par l'humanité en passant de l'Orient en Occident : comment dès lors cette admiration que l'on accorde d'ordinaire aux exploits sanglants des héros de Rome et à tous ceux que l'événement favorise, ne se

changerait-elle pas en gratitude envers le peuple qui sut acquérir pour l'avenir la justice et l'égalité du droit, en préparant à la société moderne son berceau dans cette belle et malheureuse Italie?

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

NOTES ADDITIONNELLES.

A.

POÉSIES DIFFICILES. — PAGE 224.

La littérature grecque était en décadence, lorsque la munificence des Ptolémées fonda l'école d'Alexandrie. Sous l'influence de cette institution, le sentiment du beau ne se ranima pas, et ses meilleurs écrivains s'y distinguèrent moins par le génie que par l'érudition. Le goût dominant fut la science, la critique, et aussi un singulier besoin d'innovations. Quelquefois même le beau fut remplacé par des tours de force, par des extravagances très-difficiles, *difficiles nugæ*, comme dit Martial. La difficulté vaincue passa pour le comble de l'art. Sans parler des anagrammes et des acrostiches qui sont encore en usage, on eut l'idée de disposer des vers de manière à représenter une figure quelconque. Parmi les vers figurés dont Simmias de Rhodes passe pour être l'inventeur (324 avant Jésus-Christ), l'Anthologie grecque a recueilli les *ailes*, l'*œuf* et la *hache* de ce poëte, les deux *autels* de Dosiadas et la *Syrinx* de Théocrite. Nous citerons la Syrinx et la Hache comme spécimen du genre.

ΣΥΡΙΓΞ.

Οὐδενὸς εὐνάτειρα, μακροπτολέμοιο δὲ μάτηρ,
μαίας ἀντιπέτροιο θοὸν τέκεν ἰθυντῆρα,
οὐχὶ κεράσταν, ὅν ποτ' ἐθρέψατο ταυροπάτωρ,
ἀλλ' οὗ πιλιπὲς αἶθε πάρος φρένα θέρμα σάκους
οὔνομ' ὅλον, δίζωον, ὃς τὰς μέροπος πόθον
κούρας γηρυγόνας ἔχε τᾶς ἀνεμώκεος·
ὃς μούσᾳ λιγὺ πᾶξεν ἰοστεφάνῳ
ἕλκος, ἄγαλμα πόθοιο πυρισμαράγου·
ὃς σβέσεν ἀνορέαν ἰσαυδέα
παπποφόνου, Τυρίαν τ' ἐῤῥύσσατο·
ᾧ τόδε τυφλοφόρων ἐρατὸν
πᾶμα πάρις θέτο Σιμαχίδας.
ψυχὰν ἀεὶ, βροτοβάμων,
στήτας οἶστρε σαέττας,
κλοποπάτωρ, ἀπάτωρ,
λαρνακόγυιε, χάροις·
ἁδὺ μελίσδοις
ἔλλοπι κούρᾳ,
καλλιόπᾳ,
νηλεύστῳ.

(TRADUCTION.) Théocrite, ayant terminé ses poésies bucoliques, offre et consacre à Pan, roi des bergers, sa flûte pastorale. — « L'épouse d'Ulysse, la mère de Télémaque, a mis au monde l'agile conducteur de la nourrice de Jupiter,

non Comatas qu'un jour nourrirent des abeilles, mais celui dont Pitys brûla le cœur, Olos de son nom, à la double nature; celui qui eut l'amour d'Écho, la jeune fille qui s'éveille à la voix, aussi rapide que le vent; celui qui assembla, pour la muse couronnée de violettes, d'harmonieux roseaux, souvenir d'un ardent amour; qui étouffa l'insolence du peuple homonyme du meurtrier d'un père, et délivra l'Europe colonisée par une Tyrienne. C'est à lui que Théocrite, fils de Symmique, offre ce don cher aux bergers. O toi, qui erres sur les rochers, passion d'une femme de Lydie, fruit d'amours cachés, sans père connu, aux pieds de bouc, que l'offrande de cette Syringe réjouisse ton âme, et puisses-tu sur ses tuyaux chanter harmonieusement la jeune Écho à la voix languissante et belle, la fille mystérieuse qu'on ne voit pas. »

(NOTES.) V. 1. Οὐδενός pour οὔτινος, Ulysse qui, dans la caverne de Polyphème, se donne le nom de Οὖτις. — Μακροπτολέμοιο, composé comme τηλεμάχου. — V. 2. Μαίας, la chèvre Amalthée. — Ἀντιπέτροιο, Jupiter, au lieu duquel ἀντί fut dévorée par Saturne une pierre, πέτρος. — V. 3. Κεράσταν pour Κομήταν, κέρας et κόμη signifiant chevelure. Ce Comatas, un des bergers de Théocrite, enfermé dans un coffre, avait été nourri par des abeilles. — Ταυροπάτωρ, les abeilles naissaient des flancs des taureaux. Voy. Virg. Géorg. IV. — V. 4. Τέρμα σάκους, le bord du bouclier se disait ἴτυς. Ajoutez le π qui manque, πιλιπές, vous aurez Πίτυς, le nom de la nymphe aimée de Pan. — V. 5. Ὅλον, syn. de πᾶν. — Δίζωον, parce que Pan tient de l'homme et du bouc. — Μέροπος, Écho qui n'a qu'une partie de la voix, μέρος ὀπός, et comme dit une épigramme, φωνῆς τρύγα, ῥήματος οὐράν. — V. 8. Ἕλκος, avec un double sens, comme en latin *fistula*. — Παπποφόνου, Persée qui tua Acrisius et qui donna son nom aux Perses. — Τυρίαν, Europe fut enlevée de Tyr par Jupiter. — Πάρις, Théocrite s'appelle ici Pâris, parce que Pâris fut θεόκριτος, juge des déesses. — V. 13. Ψυχάν à joindre avec χάροις. — V. 14. Σαέττας, de Σαέτται, ville de Lydie, patrie d'Omphale. — V. 15. Κλοποπάτωρ, le père de Pan était Mercure, Κλοπεύς, ou l'un des prétendants, *dulcia furta*. — V. 19. Ἔλλοπι, comme μέροπος, de εἴλλω et ὄψ.

ΠΕΛΕΚΥΣ.

Ἀνδροθέᾳ δῶρον ὁ Φωκεὺς κρατερᾶς μηδοσύνας ἦρα τίνων Ἀθάνᾳ
τᾶμος ἐπεὶ τὰν ἱερὰν κηρὶ πυρίπνῳ πόλιν ᾐθάλωσεν
οὐκ ἐνάριθμος γεγαὼς ἐν προμάχοις Ἀχαιῶν
νῦν δ' ἐς Ὁμήρειον ἔβα κέλευθον
τρὶς μάκαρ ὃν σὺ θυμῷ
ὅδ' ὄλβος

ἀεὶ πνεῖ
ἵλαος ἀμφιδερχθῇς
σὰν χάριν ἁγνὰ πολύβουλε Παλλάς
ἀλλ' ἀπὸ κρανᾶν ἰθαρᾶν νᾶμα κόμιζε δυσκλὴς
Δαρδανιδᾶν χρυσοβαφεῖς τ' ἐστυφέλιξ' ἐκ θεμέθλων ἄνακτας
ὤπασ' Ἐπειὸς πέλεκυν τῷ ποκὰ πύργων θεοτεύκτων κατέριψεν αἶπος

(TRADUCTION.) C'est le fabricant du cheval de Troie, Épéus, qui parle. Simmias le suppose traçant une inscription sur sa hache, qu'il consacre à Minerve. — « Le Phocéen Épéus, en reconnaissance d'une puissante inspiration, consacre à la vaillante déesse Minerve la hache qui a renversé les hautes tours construites par les dieux, maintenant qu'il a réduit en cendres la ville sacrée

des Dardanides et chassé de leurs palais les princes aux manteaux de pourpre. Il n'était pas au nombre des principaux héros de la Grèce, et sans honneur il apportait au camp l'eau des sources; mais maintenant il est entré dans les poëmes d'Homère, grâce à toi, chaste et ingénieuse Pallas. Trois fois heureux celui que tu as regardé d'un œil propice! sa gloire et son bonheur sont impérissables. »

(NOTES.) Ces vers, qui, par leur diminution graduelle, expriment la figure d'une hache à deux côtés, doivent être lus, pour être compris, en allant du premier au dernier, du second à l'avant-dernier, du troisième à l'antépénultième, et ainsi de suite jusqu'aux vers du milieu ; en un mot, dans l'ordre suivant :

Ἀνδροθέᾳ δῶρον ὁ Φοκεὺς κρατερᾶς μηδοσύνας ἦρα τίνων Ἀθάνᾳ
ὤπασ' Ἐπειὸς πέλεκυν, τῷ ποκὰ πύργων θεοτεύκτων κατέριψεν αἶπος,
τᾶμος ἐπεὶ τὰν ἱερὰν κηρὶ πυρίπνῳ πόλιν ἠθάλωσεν
Δαρδανιδᾶν, χρυσοβαφεῖς τ' ἐστυφέλιξ' ἐκ θεμέθλων ἄνακτας,
οὐκ ἐνάριθμος γεγαὼς ἐν προμάχοις Ἀχαιῶν,
ἀλλ' ἀπὸ κρανᾶν ἰθαρᾶν νᾶμα κόμιζε δυσκλής.
Νῦν δ' ἐς Ὁμήρειον ἔβα κέλευθον,
σὰν χάριν, ἁγνὰ πολύβουλε Παλλάς.
τρὶς μάκαρ ὃν σὺ θυμῷ
ἵλαος ἀμφιδερχθῇς.
ὅδ' ὄλβος
ἀεὶ πνεῖ.

V. 3. Ἠθάλωσεν, en construisant le cheval de bois d'où sont sortis les Grecs qui ont incendié Troie. — V. 6. Νᾶμα. Il était chargé d'approvisionner d'eau l'armée, ὑδροφόρος τοῖς Ἀτρείδαις, dit Stésichore. — 7. Ὁμήρειον, voy. Iliade Ψ, 689, 694 ; Odyssée Θ, 493.

Les auteurs de ces poésies bizarres et ridicules vivaient à une époque de décadence sans doute ; mais, même alors et surtout depuis, la littérature grecque a produit encore des chefs-d'œuvre. Chez les Romains, dont le caractère et l'esprit avaient toujours plus de grandeur et de dignité, ce n'est qu'au temps de leur entière décadence qu'on trouve des poëtes occupés de ces laborieuses bagatelles, telles que les acrostiches, les serpentins, les anacycliques.

Les acrostiches sont assez connus, attendu qu'on ne laisse pas que d'y attacher une sorte de mérite (1). On appelle anacycliques les vers qui présentent le même sens, qu'on les lise à droite ou à gauche. Tels sont ceux-ci :

Roma, tibi subito motibus ibit amor.
Signa te signa temere me tangis et angis.
Milis ero, retine leniter ore sitim.

Ou bien encore ceux dont les mots lus dans un ordre inverse donnent le même vers, soit avec le même sens, soit avec un sens tout à fait opposé. Voici un exemple de la première manière :

Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,
Tempore consumptum jam cito deficiet.

Ceux-ci donnent un sens contraire :

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum,
Scandere te fecit hoc decus eximium

(1) Voy. la note de la page 224 du présent volume.

car on lit :

Eximium decus hoc fecit te scandere, rerum
Copia, non virtus, fraus tua, non tua laus.

Nous avons une élégie tout entière faite ainsi; elle est attribuée par quelques-uns à Rufin, et par d'autres à Optatianus Porphyre, tous deux du sixième siècle. Elle commence ainsi :

Blanditias fera mors Veneris persensit amando,
Permisit solitæ nec Styga tristitiæ.

Voici un autre exemple de vers anacycliques d'Optatianus, susceptibles aussi d'être lus à rebours :

Perpetuis bene sic partiri munera seclis
Sidera dant patriæ et patris imperium.

On appelait *ophites* ou *serpentins* certains distiques dont le pentamètre finissait par les mêmes paroles qui commençaient l'hexamètre. Nous en avons quelques exemples dès le bon siècle. Ainsi Ovide dit :

Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido;
Attice, crede mihi, militat omnis amans.

Et ailleurs :

Qui bibit, inde furit; procul hinc discedite, queis est
Cura bonæ mentis : qui bibit, inde furit.

Martial aussi :

Rumpitur invidia quidam, dulcissime Juli,
Quod me Roma legit; rumpitur invidia.

L'épigramme continue de même.

On fit, dans les derniers temps, des compositions entières en ce genre. Nous avons notamment de Pentadius une élégie sur le retour du printemps, et une à la Fortune; plus quelques épigrammes. En voici une sur Narcisse :

Cui pater amnis erat, fontes puer ille colebat,
Laudabatque undas, cui pater amnis erat.
Si puer ipse videt, patrem dum quærit, in amne,
Perspicuoque lacu se puer ipse videt.
Quod Dryas igne calet, puer hunc irridet amorem;
Nec putat esse decus, quod Dryas igne calet.
Stat, stupet, hæret, amat, rogat, innuit, aspicit, ardet,
Blanditur, queritur, stat, stupet, hæret, amat;
Quodque amat, ipse facit, vultu, prece, lumine, fletu;
Oscula dat fonti; quodque amat, ipse facit.

L'élégie sur le retour du printemps commence ainsi :

Sentio, fugit hiems, zephyrisque animantibus orbem
Jam tepet Eurus aquis; sentio, fugit hiems.

Celle sur la Fortune :

Res eadem assidue momento volvitur uno,
Atque redit dispar res eadem assidue.

On peut rapporter à ce genre les vers *corrélatifs*, comme dans l'épitaphe de

Virgile par Pentadius, où les mots correspondent entre eux quatre par quatre :

Pastor, arator, eques, pavi, colui, superavi,
Capras, rus, hostes, fronde, ligone, manu.

c'est-à-dire : *Pastor pavi capras fronde;* et ainsi du reste, deux mots de l'hexamètre se rapportant à deux mots du pentamètre.

Tels sont encore ces vers sur une machine :

Instruit, inducit, jacit, admovet, extimet, urget,
Classica, telà, faces, tormenta, tonitrua, classes.

Ce qui nous rappelle un distique fait par Carlo Ceresoli, curé de Verdello, pour la grosse cloche de Bergame :

Convoco, signo, noto, depello, concino, ploro,
Arma, dies, horas, nubila, læta, rogos.

Voici encore une pièce qu'on lit à Somasca, village du territoire de Bergame, dont la difficulté consiste dans la rime obligée de chacun des mots correspondants de l'un et de l'autre vers :

Quos anguis tristi dirus mulcedine pavit,
Hos sanguis Christi mirus dulcedine lavit.

La décrépitude de la littérature latine ramena les mêmes essais laborieux dont s'était amusé l'âge mûr de la littérature grecque. Sédulius a composé en effet une longue élégie dans laquelle il compare les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament (*collatio Veteris et Novi Testamenti*), et dont tous les pentamètres finissent par le commencement de l'hexamètre. Vénantius Fortunatus écrivit des compositions dont la forme représentait différents objets : mais le chef-d'œuvre en ce genre est l'éloge de Constantin le Grand par Publilius Optatianus Porphyre, dont nous avons déjà parlé. C'est une série de poésies dont l'une figure un autel, l'autre une flûte, la troisième un orgue, et ainsi de suite; dans une de ces pièces, le premier vers est tout en mots de deux syllabes, le second de trois syllabes, les suivants de quatre et de cinq; dans une autre, les mots d'une, de deux, de trois, de quatre, de cinq syllabes se succèdent : quelques hexamètres peuvent être lus à rebours. Il est un morceau de vingt vers dont toutes les initiales réunies forment les paroles *fortissimus imperator*, toutes les finales *Constantinus invictus*, et toutes les quatorzièmes lettres *clementissimus rector*.

Velser a bien raison de s'écrier : *Carmina patientiæ miserrimæ, temeritatis pæne incredibilis, certe, quod constet, nullius ante se exempli; quibus quod reditum impetravit exsul, satis eo superque pœnarum expendisse, nec inimicis quidem invidiam ultra debere videtur; nam nulla crux unquam conferenda cum hac cruce* (1).

Nous citerons ici son *autel*, peut-être supérieur, dans son genre, à ce qu'ont fait les Grecs. Ceux-ci avaient employé des mètres inusités et divers, tandis que l'auteur latin a fait usage de vers de la même mesure, et n'est arrivé à leur donner la forme voulue que par le nombre plus ou moins grand des lettres contenues dans ses vingt-quatre ïambiques.

(1) Ad calcem operum Marci Velseri, edit. Norimbergæ, 1682.

ARA PYTHIA.

Vides ut ara stem dicata Pythio
Fabre polita vatis arte musica
Sic pulchra sacratissima gens Phœbo docet
His apta templis quis litant vatum chori
Tot compta sertis et Camœnæ floribus
Heliconiis locanda lucis carminum
Non caute dura me polivit artifex
Excisa non sum rupe montis albidi
Luna e nitente nec pari de vertice
Non cæsa duro nec coacta spiculo
Arctare primos eminentes angulos
Et mox secundos propagare latius
Eosque caute singulos subducere
Gradu minuto per recurvas lineas
Normata ubique sic deinde regula
Ut ora quadræ sit rigente limite
Vel inde ad imum fusa rursum linea
Tendatur arte latior per ordinem
Me metra pangunt de Camœnarum modis
Mutato nunquam numero duntaxat pedum
Quæ docta servat dum præceptis regula
Elementa crescunt et decrescunt carminum
Has Phœbe supplex dans metrorum imagines
Templis chorisque lætus intersit sacris.

Un certain Hannardus Gamerius Mosæus, professeur de grec à Ingolstadt, a fait aussi une composition en forme d'autel, contre ceux qui ont en mépris la sainte messe. Elle a été publiée à Anvers en 1568, in-8°.

Luigi Crotto est auteur d'un sonnet en vers sotadiques ou récursifs, dont voici les premiers vers :

Fortezza e senno amor dona, non toglie,
Giova, non nuoce, al ben non al mal chiama.

Il dit le contraire, lu en sens opposé.

Toutes les lettres peuvent être prises à rebours et produire le même vers dans celui-ci :

Sole medere pede, ede, perede melos.

Servius cite ces vers :

Quæso somnia vites mala, rus si cupis ire.
Micant nitore tecta sublimi aurea.

Il en est qui changent l'hexamètre en pentamètre :

Sacrum pingue dabo, nec macrum sacrificabo.

On dit des démons :

In girum imus nocte, et consumimur igni ;

ce qui peut être lu de gauche comme de droite.

Un jésuite a fait ce vers :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo,

qui est susceptible de 3312 changements, en conservant toujours l'hexamètre. Ericius Putéanus a employé quarante-huit pages à faire de ces combinaisons. Balthazar Bonifacio a publié : *Musarum liber* XXV, *Urania, ad Dominicum Molinum* (Venise, Pinelli, in-4°), composé de 26 pages imprimées, 22 gravées. La première planche est double ; les autres contiennent, en vers figurés : *Turris, Clypeus, Columna, Talaria, Clepsydra, Fusus, Organum, Securis, Scala, Cor, Tripus, Cochlea, Pileus, Spathalion, Rostrum, Amphora, Calix, Cubus, Serra, Ara.*

Le recueil de Caramuel, *Metametrica*, est beaucoup plus riche (Rome, Falconi, 1663, in-fol.). Il contient 834 pages; son titre est : *Primus calamus ob oculos ponens Metametricam, quæ variis currentium, recurrentium, adscendentium, descendentium, necnon circumvolantium versuum ductibus, aut æri incisos, aut buxo insculptos, aut plumbo infusos, multiformes labyrinthos exornat.* Il est divisé en huit parties : *Prodromus, Apollo arithmeticus, Apollo centricus, anagrammaticus, analexicus, centonarius, polyglottus, sepulchralis.*

B.

STATISTIQUE DE LA CHINE. — PAGE 304.

Lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre en 1795 à la cour de Pékin, obtint du mandarin Tchiou-ta-tsin ce relevé statistique de la Chine proprement dite :

Provinces.	Milles carrés.	Acres.
Pé-tchi-li	58,949	37,727,360
Kiang-nan (deux provinces)	98,961	59,495,040
Kiang-si	72,176	46,192,640
Tsée-kiang	39,150	25,056,000
Fou-kiang	53,480	34,227,200
Hou-kouang { Hou-pé, Hou-noun }	144,770	92,652,800
Ho-nan	65,104	41,666,560
Sian-toung	65,104	41,666,560
Chan-si	55,268	35,171,520
Chen-si et Kan-sou	154,008	98,565,120
Szu-tchouan	166,800	106,752,000
Kouang-toung	79,456	50,851,840
Kouang-si	78,250	50,080,000
Youn-nan	107,969	69,100,160
Koueï-tcheou	64,554	41,314,560
Milles carrés	1,297,999	830,529,360
Lieues carrées	144,222	

Si l'on s'en rapporte à Rienzi, l'empire chinois aurait aujourd'hui la population suivante :

Chine proprement dite	Sur terre.............	145,471,000
	Sur eau.............	2,418,000
	Mandarins de 9 classes et employés inférieurs	102,000
	Armée de terre et de mer	906,000

Total................	148,897,000
Corée..	8,463,000
Thibet et Boutan..	6,800,000
Mantchourie, Mongolie, Dzoungarie, Turkestan chinois et autres pays tributaires..	9,000,000
Colonies..	10,000,000
Total général..........	183,160,000

ANCIEN DÉNOMBREMENT DE LA CHINE.

	Familles.		Individus.
Dans le Ier siècle de l'ère chrétienne............	13,233,062	—	59,594,978
Dans l'année 740, sous la dynastie des Tang....	8,412,800	—	48,143,600
1393, sous le règne de Hung-Vou...	16,052,860	—	60,545,812
1491 Hiao-Tsong..	9,113,446	—	52,281,158
1578 Van-Li......	10,621,436	—	60,692,856
1790, d'après la Grande géographie publiée en Chine....................			141,840,091
1795, d'après Macartney.....................			333,000,000
1815, d'après le recensement général fait dans la 18e année du règne de Kia-King, père de l'empereur actuel.....			361,221,248

Ces derniers chiffres paraissent exagérés par la vanité chinoise. A un Anglais qui racontait que le roi d'Angleterre faisait atteler 8 chevaux, un Chinois s'empressa de dire que l'empereur de la Chine en faisait atteler 24.

Voici les revenus annuels du trésor chinois :

Taxes et droits, en argent..........		279,838,736 fr.
Taxes en blés et riz................	758,407,725 livres.	
Grains et riz conservés dans les greniers publics..................	5,605,587,875	
Total.......	6,363,995,600	
Dont la valeur approximative est de....................		590,161,264
Impôt sur les étrangers à Kanton, que Rienzi évalue à....		6,000,000
Impôt sur les tissus, à..............................		50,000,000
Total des revenus.....		926,000,000

Voici, selon le même Rienzi, les populations de différentes villes ;

Pé-king....................................	1,700,000
Nan-king....................................	514,000
Hang-tchéou....................................	700,000
Ou-chang....................................	580,000
King-tchin....................................	500,000
Fok-han....................................	920,000

Nang-chang	300,000
Sou-tchéou-fou	214,017
Kouang-tchéou-fou (Canton)	845,729
Macao	32,268

Effectif de l'armée :

Infanterie régulière	300,108
Cavalerie régulière	227,000
Artillerie	17,000
Réserve de l'armée régulière	30,000
Officiers *id.*	6,892
Infanterie irrégulière	400,000
Cavalerie irrégulière	273,000
Officiers de l'armée irrégulière	5,200
Marine	32,440
Total général	1,291,640

Quelques-uns ont porté jusqu'à un million huit cent mille le nombre des soldats; mais il faut distinguer entre l'effectif et les hommes qui figurent seulement dans les cadres. En effet, les officiers les portent comme présents au corps pour toucher la paye; et lors des revues ils mettent en ligne leurs nombreux serviteurs, trompant ainsi le gouvernement et faisant un profit considérable. Cette réflexion est de Klaproth.

La Chine, toujours d'après Rienzi, dépense pour l'administration civile 28,919,224 fr. en traitements de neuf mille deux cent vingt-deux employés; pour l'administration militaire, 166,498,728 fr., solde de un million deux cent cinquante-neuf mille deux cents hommes; on ne parle pas ici des dépenses de la marine, qui sont trop incertaines. Si l'on ajoute 16,000,000 pour les réparations annuelles aux rives de l'Hoang-ho et 8,000,000 pour celles des jardins Yuen-ming et Gi-hou, on aura une somme de 219,417,952 fr. pour les dépenses, qui, déduite de celle du revenu, laisse un excédant de 60,420,784.

C.

LITTÉRATURE CHINOISE. — CHAP. XXX, PAGE 384.

L'édition italienne de cet ouvrage est accompagnée d'un volume dans lequel on trouve des analyses et des exemples empruntés aux diverses littératures, toujours dans leurs rapports avec le caractère des peuples. Nous avons cru inutile de reproduire ce qui concerne les littératures classiques, connues de tout le monde; mais il n'en est pas de même de celles de l'Orient, étudiées depuis peu de temps et pour nous si nouvelles. Nous en citerons donc quelque chose de temps en temps, et nous commencerons ici par la littérature chinoise, qui donne une idée très-vraie de ce peuple compassé et phraseur.

ART DRAMATIQUE.

Voltaire a dit : « L'ORPHELIN DE TCHAO est un monument précieux qui fait « mieux connaître le caractère de la Chine que toutes les relations possibles « faites ou à faire au sujet de ce vaste empire. » Il pourra donc être à propos

de donner une esquisse de ce drame, qui, bien que connu depuis longtemps en Europe, ne l'est généralement que défiguré par Voltaire, et plus encore par Métastase.

Le fond en est tiré de l'histoire de Ssé-ma-thsian, qui raconte ce qui suit, sous l'année 607 avant J. C. :

« Régnait alors Ling-kong, prince bizarre et cruel, qui ordonna à Tsoun d'aller tuer Tchao-toun, son ministre. L'envoyé trouva Tchao-toun dormant, et, au moment de le frapper, il réfléchit que ce serait un crime de tuer un ministre si vertueux, un crime de ne pas exécuter l'ordre du roi. Pour sortir d'embarras, il se tua lui-même. Le ministre s'enfuit. Ling-kong fut ensuite tué; et après plusieurs autres révolutions, Tou-an-kou, sans attendre les ordres de l'empereur, attaqua la famille de Tchao, tua Tchao-so et les trois frères de Tchao-toun, et extermina toute la parenté. La femme de Tchao-toun, sœur de l'ancien roi Tching-kong, était enceinte. Elle accoucha d'un fils, qui fut sauvé par deux fidèles serviteurs de sa maison. L'un d'eux, Tsing-ing, proposa de trahir l'orphelin; et, moyennant mille onces d'argent, il indiqua où il était caché. L'autre, qui avait avec lui le prétendu orphelin, se voyant poursuivi, le pressait contre son sein, en s'écriant : Oh ! qu'a donc fait l'orphelin de Tchao? Je vous en conjure, tuez-moi, et laissez-lui la vie. Les bourreaux égorgèrent lui et l'enfant; mais le véritable orphelin était caché près de Tching-ing.

« Le roi étant malade, on lui fit entendre que le ciel le punissait pour son injustice à l'égard de la famille de Tchao. Il fit chercher s'il en restait quelque rejeton, et l'on découvrit alors que l'orphelin vivait. Il fut rappelé, reconnu héritier de la famille de Tchao, et réintégré dans ses droits sous le nom de Tchao-wou. Alors Tching-ing, satisfait d'avoir si bien réussi, résolut de finir ses jours, pour aller dans l'autre monde annoncer à Tchao-toun le succès qu'il avait obtenu. Tchao-wou voulait l'en dissuader, mais il lui répondit: Tchao-toun et Kong-soun m'ont cru capable de vous rétablir dans vos droits, et à cause de cela ils ont voulu mourir les premiers. Si je ne leur annonce pas la réalisation de leurs désirs, ils croiront que je n'ai pas exécuté mon projet. Et il se tua. »

C'est sur ce fait que roule le drame dont nous parlons.

Dans le prologue les personnages se font connaître eux-mêmes : « L'homme ne songe pas à faire du mal au tigre, mais le tigre songe toujours à faire du mal à l'homme. Qui ne se contente pas à temps se repent. Je suis Tou-gan-kou, premier ministre de la guerre dans le royaume de Tsin. Le roi Ling-kang, mon maître, avait deux hommes en qui il se confiait entièrement, Tchao-toun pour gouverner le peuple, et moi pour commander l'armée. Nos emplois nous rendirent ennemis; j'eus toujours le désir de ruiner Tchao, mais je ne pus en venir à bout. Tchao-so, fils de Toun, avait épousé la fille du roi. J'avais envoyé un assassin pour lui donner la mort; mais celui-ci tomba et se tua. Un jour Tchao-toun, étant sorti pour encourager les agriculteurs au travail, trouva sous un mûrier un homme à moitié mort de faim; il lui donna à boire et à manger, et lui sauva la vie. »

Il continue ainsi à raconter les faits antérieurs, d'où résulte que Tou-gan-kou est parvenu à faire périr son collègue avec trois cents de sa famille, dont il ne reste que Tchao-so, son fils. Celui-ci avait épousé la fille du roi; le ministre contrefait un décret royal de mort; Tchao-so en le voyant se donne la mort, après avoir recommandé à sa femme, si elle met au monde un enfant mâle,

de le nommer Tchao-éoikou-coul, l'orphelin de la famille de Tchao, afin qu'une fois grand il puisse venger ses parents.

Acte I. La femme de Tchao-so, prisonnière dans un palais, donne le jour à un fils. Le ministre Tou-gan-kou ordonne au général Kan-kioué de garder très-soigneusement la demeure royale : s'il en laisse sortir l'enfant, il verra sa famille exterminée jusqu'au neuvième degré. Tching-ing, médecin au service de Tchao-so, échappé à la proscription, s'introduit près de la princesse, qui lui fait promettre d'emporter son enfant ; lorsqu'elle en a reçu l'assurance, elle se tue. Le général de garde, qui déteste le ministre, plaint ses victimes ; et quand le médecin sort, il demande :

Que portes-tu dans cette boîte ?

Le méd. Des herbes médicinales.

Le gén. Et rien autre chose de caché ?

Le méd. Rien autre chose.

Le gén. Alors tu peux passer. (*Tching-ing s'enfuit en courant, et Kan-kioué le rappelle.*) Reviens ici ; qu'as-tu dans ce coffre ?

Le méd. Rien que des simples.

Le gén. N'y aurait-il pas quelque fourberie ?

Le méd. Aucunement.

Le gén. Va-t'en donc. (*Tching-ing part avec le même empressement, et est encore rappelé.*)

Le gén. Il y a quelque chose là-dessous. Quand je te dis : Va, tu voles comme la flèche ; quand je te dis : Reviens, on te prendrait pour un ver se traînant sur un tapis de laine. Réponds, Tching-ing. Crois-tu que je ne te connaisse pas ? Tu es un ancien commensal de la maison Tchao-toun. Je suis, moi, au service de Tou-gan-kou. Je sais bien que tu as caché l'enfant de Ki-lin, qui n'a pas encore un mois..... Je crois que tu as reçu de grandes faveurs de la maison de Tchao.

Le méd. Quiconque a reçu des bienfaits doit en être reconnaissant. »

Ici se fait la confidence ; et le général s'écrie : « Si je lui portais cet enfant, je serais comblé de richesses et d'honneurs ; mais Han-kiné est renommé non moins pour sa générosité que pour sa valeur, jamais il ne descendra à tant d'infamie..... Tching-ing, emporte avec toi ce nouveau-né ; si Tou-gan-kou m'interroge, je répondrai pour toi.

Le méd. Merci, général.

Il prend la boîte, puis revient sur ses pas et se jette aux pieds de Han-kiné, qui l'exhorte à partir ; ce qu'il fait, mais pour revenir de nouveau.

Le gén. Pourquoi reviens-tu encore ? Eh quoi ! oses-tu me soupçonner d'imposture ? douterais-tu de ma loyauté ?

Le méd. Général, si je sors du palais et que vous alliez me dénoncer, il est mille fois possible que cet orphelin soit égorgé. Eh bien ! oui, général, arrêtez Tching-ing, allez vanter vos services et en demander le prix. Pour moi, je m'estimerai heureux de mourir avec l'orphelin de la maison de Tchao.

Le gén. Tu peux te sauver, et pourtant tu montres toujours de l'hésitation et de la défiance. Tu veux conserver le rejeton de la race de Tchao : eh bien ! moi aussi je veux montrer de nobles sentiments, je veux laisser mon exemple à toute l'armée, et rivaliser avec toi en héroïsme et en grandeur. Tu es un serviteur dévoué, je veux être fidèle à moi-même. Pars vite, et bannis toute frayeur ; si l'on me demande la vérité, je ne consentirai jamais à te

trahir. Mais ce monstre pourrait m'arracher mon secret dans les tourments? Eh bien, je me tuerai. Toi, veille nuit et jour sur cet orphelin; prends-en toujours grand soin : puisse-t-il faire revivre la maison de Tchao! Et quand il sera grand, raconte-lui tout ce qui est arrivé; apprends-lui à venger ses parents, et qu'il n'oublie pas ce que j'ai fait pour lui. »

En effet, le général se tue. Nous avons rapporté toute cette scène, parce qu'elle nous a paru conduite avec art. Voici maintenant le résumé de ce qui suit.

Dans le IIe acte, le ministre, informé de la mort de la princesse et du général, ne doute pas que l'orphelin n'ait été soustrait; il simule donc un ordre de l'empereur pour que tous les enfants d'un mois à six lui soient apportés; il les fait égorger, et espère que l'enfant proscrit a été immolé dans le nombre.

Le vieux Kung-soun-tchou-kien, ancien serviteur du roi, retiré à la campagne, où il déplore les maux causés par le ministre pervers, reçoit l'orphelin, pour le garder, des mains du médecin, qui se propose de livrer à sa place son propre fils et lui-même. Mais le vieillard, calculant qu'il ne saurait vivre assez pour élever l'orphelin à la vengeance, s'offre pour périr avec le fils du médecin, qui se fera son dénonciateur.

Au IIIe acte, le médecin, feignant d'être un espion, se présente chez le ministre, qui accourt à la demeure du vieillard. Il exige que l'enfant lui soit remis, mais il n'obtient que des refus; il insiste et a recours aux mauvais traitements, sans plus de résultats; enfin, un soldat découvre un enfant (celui du médecin), et le ministre l'égorge. Scélérat! lui crie le vieillard, regarde là-haut : il est une Providence. A ces mots, il se précipite du haut d'un escalier et se tue.

Le ministre récompense le médecin, adopte son fils supposé, qui n'est autre que l'orphelin, et veut que son père habite avec lui dans le palais.

Acte IV. Vingt ans se sont écoulés, l'orphelin s'est élevé à la cour, où il occupe une haute fonction, et étudie sous Tching-ing, son père putatif. Quand celui-ci pense que le temps est venu de lui révéler son secret, il laisse sur un guéridon une peinture représentant ce qui est arrivé autrefois à la famille de Tchao. Cette scène est vraiment faite avec habileté. Quand le médecin raconte au jeune homme comment l'orphelin fut emporté par un médecin du nom de Tching-ing, son élève lui demande : « Est-ce vous, mon père? »

« Il y a dans le monde beaucoup de personnes portant le même nom, » répond Tching-ing. Il poursuit et termine ainsi : « Il y a vingt ans que ces faits se sont passés. L'orphelin a maintenant vingt ans; s'il ne peut venger la mort de son père et de sa mère, à quoi est-il bon? » Il se met alors à chanter : « Il est d'une taille élevée, son visage respire une majesté imposante; il s'est fait remarquer dans les lettres et dans les arts de la guerre : qu'attend-il pour agir? Toute sa famille a été exterminée sans distinction de degré; sa mère s'est étranglée dans un palais isolé, son père s'est percé sur le lieu du supplice, et ces injures mortelles sont encore sans vengeance. C'est en vain que ce fils passe dans le monde pour un héros. »

L'orph. Vous me parlez depuis longtemps, et votre fils est encore comme un homme qui sommeille ou qui rêve. En vérité, je ne comprends rien à tout ce récit.

Tching-ing. Quoi! tu ne comprends rien? Écoute donc. L'homme vêtu de

rouge est l'infâme ministre Tou-gan-kou ; Tchao est ton père, et la princesse est ta mère. (*Il chante.*) Je t'ai raconté de point en point cette lugubre histoire. Si tu ne la comprends pas entièrement, eh bien ! je suis le vieux Tching-ing, qui sacrifiait mon fils pour sauver l'orphelin ; et toi, tu es l'orphelin de la famille de *Tchao*.

Acte V. Après avoir obtenu un ordre de l'empereur, l'orphelin, résolu à venger les siens, arrête Tou-gan-kou, qui est condamné à mort pour ses forfaits. L'empereur autorise l'orphelin à reprendre son nom de famille, et le fait succéder à la dignité de son père. Des honneurs posthumes sont rendus à Han-ing, un tombeau est érigé au vénérable Kong-soun, et Tching-ing est récompensé.

Voici l'analyse d'un autre drame : L'HÉRITIER DANS LA VIEILLESSE. Il a pour sujet le chagrin de ne pas avoir d'enfants mâles, l'un des plus grands chagrins en Chine, parce qu'il fait craindre à un homme d'être privé d'honneurs funèbres.

Les personnages de cette pièce sont les membres d'une famille appartenant à la classe moyenne de la société; savoir : un vieillard dans l'aisance, sa femme, sa concubine, son neveu, sa fille, son gendre. Le vieux négociant Liéou-tsung, n'ayant pas d'enfant mâle qui puisse faire le bonheur du reste de ses jours, ni faire les offrandes rituelles sur sa tombe, a pris une concubine, qui dès le commencement du drame est dite enceinte. Afin d'obtenir du ciel un fils, il fait le sacrifice de plusieurs sommes d'argent qui lui sont dues, en brûlant les obligations de ses débiteurs. Il confie le soin de ses affaires à sa femme et à sa fille mariée, et donne à son neveu, qui était maltraité chez lui par sa femme, deux cents pièces d'argent pour qu'il aille chercher fortune où il lui plaira. Ces dispositions prises, le vieillard se retire à la campagne, en recommandant à la bienveillance des siens la mère du fils qu'il attend. Le brave homme est dominé par sa femme, tracassière et intrigante. Il voudrait la disposer à traiter avec douceur celle qu'il laisse enceinte; mais il n'ose trop entamer ce sujet, et s'y prend de la manière la plus comique.

Liéou-tsung. J'ai à te dire un mot, ma femme : puis-je m'y risquer ?

La femme. Parlez.

Liéou-tsung. Avec quelle impatience j'attendrai de toi une lettre de félicitations ! Liao-meï est enceinte; qu'elle mette au monde un garçon ou une fille, son enfant sera ta propriété. Tu pourras alors tirer profit de ses services, ou la vendre selon qu'il te conviendra mieux. Tu en seras dame et maîtresse.

La femme. C'est bien dit, mon mari.

Liéou-tsung. Ma femme.....

La femme. Qu'avez-vous ?

Liéou-tsung. Cette jeune Liao-meï t'a causé parfois quelques contrariétés, et je crains qu'elle ne continue à t'impatienter. Quand elle méritera un châtiment, punis-la par amour pour moi. Ne te contente pas de la gronder.....

Et il finit par implorer pour elle des traitements plus doux. Le gendre manifeste alors à sa femme le déplaisir que lui cause la grossesse de la concubine, attendu que, si elle met au monde une fille, ils perdront tous deux moitié des biens qui leur seraient revenus autrement, et la totalité si c'est un garçon. Sa femme le tranquillise en lui disant qu'il est facile de se débarrasser de la concubine, et de dire au vieillard qu'elle s'est enfuie. Tandis que celui-ci attend au milieu de la plus vive anxiété le résultat de cette grossesse, sa famille vient

lui apporter des consolations au sujet de la perte de ses espérances. En apprenant que sa concubine est disparue, il s'abandonne à la plus grande douleur. Comme il craint que son ancienne cupidité ne lui ait valu cette disgrâce, il prend la résolution de jeûner sept jours, et de distribuer publiquement des aumônes dans un temple voisin. Les mendiants lui font le récit lamentable de leurs misères; mais ce qui l'émeut davantage, c'est d'entendre un homme qui dit à un autre : « Malheureux qui n'a pas de fils ! » Il retrouve au milieu de ces misérables son neveu, qui a dissipé les deux cents pièces d'argent, et qui, maintenant couvert de haillons, est obligé de chercher un abri près d'un four à poteries. Le jeune infortuné est insulté par le gendre de Liéou-tsung ; mais celui-ci, touché de compassion, après avoir éloigné sa femme en feignant de vouloir faire une réprimande au coupable, lui donne quelque argent, et lui conseille de visiter au printemps prochain les tombeaux de ses ancêtres, en l'assurant que l'exact accomplissement de ce devoir lui portera bonheur. Quand sa femme rentre, elle lui dit : Eh quoi ! vous pleurez ?

Liéou-tsung. Quand ai-je pleuré ?

La femme. Des larmes coulent de vos yeux.

Liéou-tsung. Hélas ! à mon âge, comment ne seraient-ils pas humides ?

Tout le drame roule sur l'importance attachée aux rites funèbres. Le neveu ruiné se rend à l'époque indiquée dans le lieu consacré à la sépulture des membres de sa famille. Il s'est procuré en chantant quelques morceaux de papier doré, un pain et une tasse de vin ; il a emprunté une bêche, et, arrivé près des tombeaux, il brûle le papier, nettoie la terre qui couvre les morts, et fait les offrandes de pain et de vin en invoquant la protection de ses aïeux. Tandis qu'il parle, surviennent le vieillard et sa femme, irrités tous deux de ce que leur fille et leur gendre ne sont pas venus apporter les offrandes habituelles. Ils s'aperçoivent alors que leur neveu les a précédés. Le vieillard et sa femme commencent un dialogue mélancolique sur le malheur de leur sort ; car ils ne laisseront pas d'héritiers de leur nom pour venir leur rendre les honneurs funéraires. Le neveu se montre sur ces entrefaites : Liéou feint de vouloir le gronder de ce qu'il n'a pas fait les choses plus honorablement ; mais la femme elle-même dit : « Il est pauvre, il n'a pu faire davantage. » Et elle se repent de l'avoir traité si rudement ; la réconciliation s'ensuit, et le neveu est reçu dans la maison. Quand la fille et le gendre arrivent à leur tour avec un vêtement peu convenable, suivis d'un cortége nombreux, ils sont accueillis par le vieillard et par sa femme avec d'amers reproches, pour leur piété tardive ; la femme reprend la clef, signe de propriété, à la fille, et la donne au neveu, en défendant aux deux époux de reparaître devant eux. Cependant le jour anniversaire de la naissance du vieillard étant venu, ils sollicitent et obtiennent la permission de lui offrir leurs devoirs. Quel est l'étonnement du brave homme en voyant sa fille lui présenter sa concubine perdue, tenant son fils par la main ! Dans l'excès de sa joie, il fait trois parts de ses biens, pour que sa fille, son neveu et son fils en aient chacun une. Le drame finit par les manifestations de joie et de gratitude de tous les membres de la famille, enchantés de ce que leur vénérable chef a obtenu *un héritier dans sa vieillesse.*

Cette comédie est en cinq actes, comme les autres pièces dramatiques du recueil dont elle fait partie. Les événements se succèdent avec tant de naturel, que l'on ne s'apercevrait même pas qu'il s'est passé trois ans depuis le commencement de l'action, si l'âge de l'enfant amené sur la scène à la fin du dernier acte n'en faisait souvenir.

On peut véritablement considérer comme une tragédie LA TRISTESSE DE HAN, ou L'AUTOMNE DANS LE PALAIS DE HAN, bien que la tragédie ne forme pas chez les Chinois un genre distinct. Le sujet est tiré de cette époque des annales chinoises où les empereurs, pour arrêter les attaques des Tartares, étaient obligés de leur donner leurs filles en mariage. Or, dans les idées chinoises, c'est un très-grand malheur que de *sortir de dessous* le ciel, c'est-à-dire d'abandonner le sol sacré de l'empire. La tragédie commence par le monologue du khan des Tartares, qui dans cette pièce tient lieu de prologue.

« Le vent d'automne souffle impétueux à travers les herbes, parmi nos tentes de feutre; et la lune, qui brille dans la nuit sur nos huttes sauvages, écoute les gémissements du flexible roseau. Nous nous dirigeons vers le sud en nous rapprochant de la frontière, pour solliciter une alliance avec la famille impériale. J'ai expédié hier un ambassadeur avec un tribut de présents, pour demander une princesse en mariage; mais je ne sais si l'empereur acceptera le traité. La belle saison a invité nos chefs à faire une excursion dans les landes sablonneuses pour y chasser. Qu'ils aient bonne chance! Puisque nous autres Tartares nous ne possédons point de champs, les arcs et les flèches sont nos biens. » (*Il part.*)

Paraît ensuite le ministre favori de l'empereur, qui, dans un autre monologue, fait connaître la manière de gouverner de son maître, prince que l'on amène facilement à rejeter les conseils des sages, pour chercher les plaisirs dans la société des femmes de son palais. L'empereur, entrant en ce moment, le charge de réunir les jeunes personnes les plus belles de toutes les provinces, et de lui envoyer leurs portraits, pour qu'il choisisse parmi elles. Le ministre se met en route, et abuse de son mandat pour extorquer des sommes d'argent de ceux auxquels il fait espérer une alliance avec le monarque. Il voit enfin la jeune Tchao-kuen, qui surpasse toutes les autres en beauté; c'est la fille d'un pauvre cultivateur. Celui-ci n'a pu satisfaire la cupidité du ministre, qui s'en est vengé en envoyant à l'empereur un portrait très-peu flatté de la jeune fille. Le hasard veut que l'empereur lui-même vienne à la rencontrer dans ses jardins; frappé de tant de charmes, il s'aperçoit aussitôt qu'il a été trompé par son ministre : « Gardien de la porte jaune, dit-il, apportez-nous ce portrait, pour que nous puissions l'examiner. (*Il regarde le portrait.*) Ah! combien il a altéré la pureté de ce joyau qui brille comme les ondes en automne! (*Au serviteur du palais.*) Dites à l'officier de garde que notre plaisir est qu'il tranche la tête à Mao-yen-tchéou et vienne nous rendre compte de sa mort. »

Mais le traître prend la fuite, et gagne sain et sauf le camp des Tartares. Il montre au khan un portrait, ressemblant cette fois, de la fille du cultivateur, et lui persuade perfidement de la demander à l'empereur. Le khan envoie un exprès au monarque chinois et le menace d'envahir ses États en cas de refus. L'empereur, qui s'est plus fortement épris de la jeune personne, ne sait quel parti prendre. Mais ses conseilliers, mécontents de le voir préoccupé et distrait, au lieu de se livrer aux affaires, le pressent si vivement de ne pas écouter sa passion, et de songer de préférence au salut de l'empire, que l'infortuné monarque se résout au douloureux sacrifice. Il accompagne une partie du chemin celle qu'il avait déjà élevée au rang de princesse, et leur séparation est pour tous deux une douloureuse épreuve. Cette scène est du plus vif intérêt; les paroles de l'empereur sont pleines de passion, la jeune fille montre de la générosité et une résignation gracieuse. « Aujourd'hui, dit-elle, dans le palais de Han; demain, l'épouse d'un barbare! » Elle pleure la civilisation

qu'elle laisse derrière elle, et les beaux habits qui ne l'orneront plus aux yeux des hommes. La catastrophe approche. Le Tartare s'éloigne avec sa proie, et gagne les rives du fleuve Amour ou Sakhalien, qui se jette dans la mer d'Okhotsk.

La princesse. En quel lieu sommes-nous ?

Le khan. Sur les bords du fleuve du Dragon noir (1), qui sépare notre territoire de celui de la Chine. Le rivage au midi est la limite de l'empire ; nos domaines commencent sur le rivage au nord.

La princesse. Grand roi, je voudrais faire la libation d'une coupe de vin vers le sud, et adresser un dernier adieu à l'empereur... (*Elle fait la libation.*) Souverain de Han, cette vie est finie : je t'attends dans l'autre !

En prononçant ces mots, elle se précipite dans le fleuve.

La tragédie pourrait se terminer là. Le khan, accablé de tristesse, élève un tombeau à l'infortunée princesse sur le rivage. Plus généreux qu'on ne pouvait s'y attendre, il renonce à toute prétention contre l'empereur, et lui fait savoir qu'il lui livrera l'auteur de leurs douleurs communes, pour qu'il soit puni de sa trahison et de sa perfidie. Dans l'acte suivant, le monarque chinois s'endort, et la princesse lui apparaît en songe pour l'informer de son sort. « Livrée comme une captive pour apaiser les barbares, ils voulaient m'emporter dans une région boréale ; mais j'ai saisi le moment de leur échapper. N'est-ce pas là l'empereur, mon souverain ? Seigneur, je vous suis rendue. » Mais l'ombre d'un guerrier tartare, venant se placer entre elle et l'empereur, la fait disparaître, et détruit ainsi le doux songe dont il se berçait. Il se réveille, entend le cri d'une oie sauvage, emblème des amants séparés, et se remet à pleurer la perte de la princesse. Le drame finit par l'arrivée d'un envoyé du khan des Tartares, qui renouvelle la paix avec l'empereur et livre Mao-yen-tchéou à sa vengeance.

Abandonner sa patrie est pour les Chinois une telle infortune, que l'aventure de la belle Tchao-kuen a exercé maintes fois la verve des poëtes et les pinceaux des peintres. Suivant une tradition populaire, la tombe de l'infortunée demeure toute l'année verdoyante au milieu des sables, comme si la fertilité de son pays natal la suivait au désert pour y consoler son ombre.

Aidés par l'étude approfondie de la langue chinoise, M. Stanislas Julien, puis M. Bazin (2), ont donné à l'Europe différents drames, et lui ont procuré une connaissance plus étendue de ce théâtre. Postérieurement au septième siècle de notre ère, époque à laquelle il paraît avoir subi une restauration, les poëtes qui se livrèrent à ce genre de littérature furent plus ou moins considérés. On connaît quatre-vingt-un auteurs de quatre cent quarante-huit drames, et l'on compte parmi eux quelques courtisanes.

Indépendamment de ce théâtre que l'on pourrait appeler aristocratique, il y en a un populaire, à grand spectacle et tout à fait étrange. Par exemple, un voyageur vit paraître sur la scène, pour solenniser l'anniversaire de la nais-

(1) Les Chinois ont traduit ainsi le nom tartare de Sakhalien-oula, fleuve à l'eau noire. On aperçoit là une nouvelle ressemblance entre les mythologies chinoise et grecque :

.... πυρὸς
Δράκοντ' ἀναβλέποντα φοινίαν φλόγα.

Le dragon chinois n'a qu'une seule tête, et il faut voir dans la queue ondoyante du monstre, et dans le cours *tortueux* des fleuves, l'origine commune de l'hydre en Chine et en Grèce.

(2) Notamment dans la *Chine moderne* ; Firmin Didot, 1853.

sance de l'empereur, la Terre et l'Océan, suivis l'une et l'autre d'un cortége de diverses productions marines et terrestres, baleines, dauphins, rochers, etc.; tous parlaient. Ces singuliers personnages étaient représentés par des acteurs masqués. Après nombre de tours et de détours, une baleine vint se placer devant la loge impériale, et vomit plusieurs tonnes d'eau. Un autre drame représentait la dernière éclipse, à la manière dont l'entendent les Chinois, c'est-à-dire la lutte entre la lune et le grand dragon.

Ces deux genres de pièces sont souvent souillés d'obscénités et de bouffonneries peu en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la politesse chinoise. De Guignes a assisté à une représentation populaire, dans laquelle l'héroïne devenait grosse et accouchait sur la scène.

Il est des drames dont la représentation dure plusieurs jours. Un caractère particulier à tous, c'est d'offrir un mélange de prose et de vers : la prose, qui est récitée, imite le ton familier de la conversation, et les vers, que l'on chante, sont d'un style recherché et pleins d'allusions qui ont besoin, pour être comprises, d'un auditoire très-cultivé. Ils remplissent en quelque sorte le rôle élevé du chœur grec, chargé d'exprimer les sentiments de terreur, de piété, d'attendrissement, excités par l'événement, et calmant par le langage d'une sage modération la tempête soulevée par des catastrophes douloureuses. Les Chinois, avec un art bien inférieur, ont compris ce besoin d'associer la poésie lyrique à la tragédie, et d'exprimer en vers, dans les moments d'émotion, les sentiments que la situation fait naître.

Un drame intitulé LE CERCLE DE CRAIE est basé sur un fait semblable au jugement de Salomon (1). Le seigneur Ma a deux femmes : l'une stérile ; l'autre nommée Haï-tang, dont la jeunesse n'a pas été des plus exemplaires. Celle-ci lui a donné un fils qui accomplit sa cinquième année. La première, d'accord avec le greffier Tchao son amant, empoisonne son époux ; puis ayant besoin du titre de mère pour hériter, elle emmène le jeune enfant qu'elle dit lui appartenir, et accuse Haï-tang de l'assassinat. Le juge, circonvenu par son greffier, condamne Haï-tang. Mais la sentence doit être confirmée par le gouverneur de la province, qui, après avoir entendu les deux parties, fait tracer avec de la craie un cercle, au centre duquel on place l'enfant. Les deux femmes doivent le tirer chacune de son côté. « Dès que sa propre mère l'aura saisi, il lui sera facile de le faire sortir du cercle ; mais la fausse mère ne pourra l'amener à elle. »

Cette épreuve superstitieuse tourne en faveur de la femme perverse, car elle entraîne l'enfant, et Haï-tang est condamnée aux verges. Elle s'écrie alors : « Quand votre servante fut mariée au seigneur Ma, elle eut bientôt ce jeune enfant. Après l'avoir porté dans mon sein pendant neuf mois, je le nourris pendant trois ans de mon lait, et je lui prodiguai tous les soins que suggère l'amour maternel. Lorsqu'il avait froid, je réchauffais doucement ses membres délicats. Hélas ! combien il m'a fallu de peine et de fatigue pour l'élever jusqu'à l'âge de cinq ans ! Faible et tendre encore comme il est, on ne pourrait, sans le blesser grièvement, le tirer avec effort des deux côtés opposés. Si je ne devais,

(1) Un vieux fabliau raconte ce qui suit : « Deux chevaliers se disputaient l'héritage d'un baron que tous deux disaient leur père. Salomon, voulant découvrir lequel est le véritable fils, ordonne que le corps du défunt soit tiré de la tombe, et que les deux prétendants, pour montrer lequel est le plus habile au maniement des armes, se précipitent vers lui au galop de leurs chevaux, et le percent de leur lance. L'imposteur n'hésite pas ; mais le véritable fils se refuse obstinément à accomplir cet exploit sacrilége. »

seigneur, obtenir mon fils qu'en déboîtant ou brisant ses bras, j'aimerais mieux périr sous les coups, que de faire le moindre effort pour le tirer du cercle. »

Les mœurs chinoises ne se montrent pas dans cette pièce sous leur beau côté. Haï-tang désigne l'infâme métier auquel elle se livrait dans sa jeunesse, en disant : « Je vivais parmi les saules et les fleurs. Je reconduisais l'un pour aller au-devant de l'autre, et mon occupation habituelle était le chant et la danse. » Elle repousse un frère qui, réduit à la mendicité, vient implorer son secours, et, plus tard le frère, trouvant sa sœur malheureuse à son tour, l'accable d'outrages et de coups. L'autre femme exprime sa passion adultère pour le greffier Tchao avec une véhémence et une grossièreté d'expressions qu'on ne voudrait traduire dans aucune langue. Son galant est le coquin le plus éhonté. Quand il est accusé, il rejette sur sa complice le crime dans lequel il l'a secondée. « Seigneur, dit-il au juge, ne voyez-vous pas que cette femme a toute la figure couverte d'une couche de fard ? Si on enlevait avec de l'eau ses couleurs d'emprunt, ce ne serait plus qu'un masque hideux, que pas un ne voudrait ramasser s'il le trouvait sur son chemin. Comment aurait-elle pu séduire votre serviteur, et l'entraîner dans un commerce criminel? »

Quand la torture l'a forcé à convenir d'une partie de ses crimes, il dispute encore contre la loi, qu'il connaît sur le bout de son doigt : « Selon les lois, je ne suis coupable que d'adultère, crime qui n'entraîne pas la peine de mort. »

Ce qui révolte le plus dans les discours des différents personnages, c'est un sang-froid dans l'immoralité qui révèle une extrême corruption. C'est une mère qui, faisant allusion à l'infâme métier de sa fille, dit crûment : « Je ne puis me passer des habits et des aliments que me procure son industrie. » C'est un juge qui s'exprime en ces termes : « Quoique je sois magistrat, je ne rends aucun arrêt : qu'il s'agisse de fustiger quelqu'un ou de le mettre en liberté, j'abandonne cela à la volonté du greffier Tchao... Je ne demande qu'une chose : de l'argent, et toujours de l'argent, dont je fais deux parts, une pour moi et l'autre pour lui. »

Si cette sincérité brutale révèle un manque d'art chez le poëte, elle atteste aussi une dépravation profonde dans la nation (1).

Le Hollandais Van-Braam vit représenter un drame dans lequel se trouvaient développés des sentiments délicats susceptibles de sacrifices généreux, et dont les caractères appartenaient à une société plus policée. Les deux femmes d'un lettré qui a été appelé à la cour, lasses d'attendre son retour depuis quatre ou cinq ans, quittent sa maison pour courir les aventures. Elles y laissent un jeune enfant, dont se chargent un vieux domestique et une vieille servante, qui travaillent à l'envi l'un de l'autre pour subvenir à son entretien et lui faire donner de l'éducation. Au lever du rideau, on voit le vieux Ataï tressant des sandales de paille, unique métier qu'il sache. Aouana est assise près d'une petite table, et coud très-activement. Le vieux domestique chante, en travaillant, la mélancolique histoire de son maître, et avec tant de sensibilité qu'à la fin ses yeux se mouillent et ses larmes coulent sur ses joues ; pour montrer du courage, il essuie ses pleurs et affecte de rire, comme pour se reprocher sa pusillanimité.

Cependant le jeune Siéou-yé, objet de leurs soins, a atteint l'adolescence ; il se livre à l'étude, encouragé et aidé par les deux bons vieillards. Ataï échange les sandales qu'il a tissées contre l'huile qui doit éclairer la veillée laborieuse

(1) AMPÈRE, *du Théâtre chinois*. Ce drame a été traduit par M. Stanislas Julien.

de Siéou-yé. Cependant l'étudiant a cédé au sommeil. La bonne Aouana, après l'avoir regardé longtemps avec tendresse et lui avoir adressé les paroles les plus affectueuses, entrecoupées de larmes, pense qu'il faut pourtant le réveiller pour qu'il poursuive son travail. Et prenant sur la table une petite lanière, elle lui en donne un léger coup sur la joue.

Il se réveille irrité, et demande à Aouana qui l'a rendue si hardie que d'oser le frapper; elle n'est pas sa mère, mais seulement l'esclave de son père.

Aouana le laisse exhaler sa colère, puis lui en fait sentir l'injustice. « Votre mère, où est-elle? qui l'a remplacée?... N'est-ce pas moi, ingrat? Et vous me méprisez! Eh bien non, je ne suis pas votre mère; je renonce à vous tenir lieu d'elle. »

Siéou-yé, ramené à lui-même par ce tendre reproche, tombe aux pieds d'Aouana et lui demande pardon en pleurant.

Enfin le lettré revient chez lui. En route, il aperçoit au bord d'un fleuve deux pauvres femmes de l'aspect le plus misérable, occupées à laver du linge. Ce sont les deux fugitives. Bientôt, rentré dans sa maison, il apprend leur histoire, et comprend que ce sont celles qu'il a vues réduites à une si triste extrémité. La fidèle Aouana est élevée à la dignité d'épouse; elle ne dit rien, et se soumet en silence à son bonheur. Ataï est fait mandarin. A la fin, le fils du lettré arrive en habit de licencié.

Van-Braam, à qui nous devons l'analyse de cette pièce, en avait été fort touché dans un précédent voyage; il désira la revoir; mais on eut beaucoup de peine à lui procurer ce plaisir, parce qu'on ne pouvait trouver d'acteurs qui se rappelassent un ouvrage ayant vingt ans de date.

L'Esclave des richesses qu'il garde offre la peinture d'un avare, avec les exagérations qui font rire dans Plaute et dans Molière. L'avare, presque mourant, dit à son fils adoptif : « Mon fils, je sens que ma fin approche. Dis-moi, dans quelle espèce de cercueil me mettras-tu?

Le fils. Si j'ai le malheur de perdre mon père, je lui achèterai le plus beau cercueil de sapin que je pourrai trouver.

L'avare. Ne va pas faire cette folie-là! le bois de sapin coûte trop cher. Une fois qu'on est mort, on ne distingue plus le bois de sapin du bois de saule. N'y a-t-il pas derrière la maison une vieille auge d'écurie? elle sera excellente pour me faire un cercueil.

Le fils. Y pensez-vous? cette auge est plus large que longue; jamais votre corps n'y pourra entrer, vous êtes d'une trop grande taille.

L'avare. Eh bien! si l'auge est trop courte, rien n'est plus facile que de raccourcir mon corps : prends une hache, et coupe-le en deux. Tu mettras les deux moitiés l'une sur l'autre, et le tout entrera facilement. J'ai encore une chose importante à te recommander : ne va pas te servir de ma bonne hache pour me couper en deux! Tu emprunteras celle du voisin. » (M. Naudet, dans son excellente traduction de Plaute, a donné l'analyse de cette comédie à la suite de l'*Aulularia*, comme terme de comparaison.)

M. Bazin a publié dernièrement (Paris, 1838, un vol. in-8°) quatre pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols, habilement choisies dans des genres différents. Celle qui est intitulée *les Intrigues d'une soubrette* est la plus gracieuse non seulement de cette collection, mais de toutes celles qui ont été traduites jusqu'à présent. Cette soubrette, nommée Fan-sou, est aussi adroite qu'éveillée; elle fait des vers, sait parler le beau langage, et commente avec sa jeune maîtresse le philosophe Mencius. Le beau Pé-ming-tchong, ba-

chelier d'un grand savoir, qui cite à propos les classiques, et dont l'examen a fait quelque bruit, a gagné le cœur de la jeune Siao-man. Celle-ci a même brodé en cachette un petit sac parfumé sur lequel on lit un quatrain ; et ce quatrain, par diverses allusions pleines de finesse, exprime son affection pour le charmant bachelier.

Elle forme le projet de jeter en passant le sachet sur le seuil du pavillon dans lequel Pé-ming-tchong se livre à l'étude, ou plutôt pense à elle. Mais pour cela il faut aller dans le jardin où est le pavillon. Siao-man en meurt d'envie ; mais elle ne veut pas l'avouer à la soubrette, avec laquelle elle parle au contraire du fleuve Ho et du fleuve Lo, de Fo-hi, de Confucius, de Mencius, de l'extase qui s'empare d'elle quand elle lit un livre.

Mais la maligne soubrette lui vante les charmes d'une promenade par une belle soirée, au milieu des fleurs ; et les deux jeunes filles s'en vont folâtrer dans le jardin. Fan-sou chante :

« Les pierres de nos ceintures s'agitent avec un bruit harmonieux ; nos petits pieds, semblables au nénuphar d'or, effleurent mollement la terre (*bis*). La lune brille sur nos têtes pendant que nous foulons la mousse verdoyante (*bis*). La fraîcheur de la nuit pénètre nos légers vêtements. »

Pé-ming-tchong les a entendues, et il répond en chantant ses amours, en s'accompagnant de la guitare. Siao-man soupire en l'écoutant, et dit avec mélancolie : « Les paroles de ce jeune homme m'attristent le cœur. » Mais la soubrette, tantôt effrayée, tantôt rieuse, laisse malicieusement sa maîtresse un instant seule ; celle-ci en profite pour jeter le sachet parfumé et s'enfuir.

Pé-ming-tchong le trouve, lit le quatrain, et aucune des intentions de Siao-man n'est perdue pour un si fin connaisseur en poésie. Les nénuphars brodés par la jeune personne lui font comprendre qu'elle désire l'épouser. Le pauvre bachelier tombe malade d'amour. La soubrette va le trouver, et lui fait de la morale : « N'avez-vous pas entendu dire aux bouddhistes : L'apparence est le vide, et le vide n'est autre chose que l'apparence ? Vous ne connaissez pas cette pensée de Lao-tseu : Les cinq couleurs font que les hommes ont des yeux et ne voient pas ; les cinq sons font que les hommes ont des oreilles et n'entendent pas ? Confucius lui-même n'a-t-il pas dit : Mettez-vous en garde contre la volupté ? »

Mais Pé-ming-tchong l'attendrit en sa faveur : « Ayez pitié de moi ; si vous réalisez ce mariage, je veux transmigrer dans le corps d'un chien ou d'un cheval, pour vous servir dans une autre vie. »

La soubrette, ne pouvant résister à des arguments aussi forts, se charge d'une lettre pour sa maîtresse, qui en la recevant affecte une grande colère. Elle la lit pourtant, puis menace Fan-sou de la faire fustiger. La suivante la laisse dire, et finit par lui montrer le sachet aux nénuphars. C'est elle alors qui s'amuse à menacer et à effrayer sa maîtresse. Changeant enfin de ton, elle plaide la cause de l'amoureux bachelier, et conclut, avec les philosophes, « qu'il vaut mieux sauver la vie d'un homme que d'élever une pagode à sept étages. »

Siao-man se décide à écrire une réponse en vers qui promet un rendez-vous pour la nuit.

Pé-ming-tchong, hors de lui, chante, en attendant la belle, une chanson bizarre : « Dans le temps de l'empereur Yao, il y avait dix soleils ; neuf tombèrent sous les coups de flèches que Y-eu sut adroitement lancer du haut du mont Kouen-lun. Il n'en resta qu'un seul, et ce fut vous, vous qui venez le

matin et disparaissez le soir... Si vous vous irritez, soudain vous faites naître des nuages à l'orient et au midi, d'épais brouillards à l'occident et au nord... Perfide soleil, que je ne suis-je Eu-tsi, pour percer votre disque étincelant et vous faire tomber sur la terre! »

Tandis qu'il s'abandonne, dans son chant, à ces singulières imaginations, la belle Siao-man arrive au rendez-vous, tout en grondant et même en battant un peu la pauvre soubrette qui l'y a entraînée. Mais voici la mère de Siao-man qui survient et se fâche, tance sa fille, la soubrette et le jeune lettré. Celui-ci, pour rétablir ses affaires, prend le parti d'aller au concours ; s'il revient avec le grade de licencié, quelle beauté rebelle, quelle mère intraitable pourra lui résister? C'est la soubrette qui l'y décide, car elle sait parler raison au besoin.

Inspiré par son amour, le jeune homme a composé un morceau dont l'éclat ne peut se comparer qu'aux rayons du soleil. Le président du conseil de magistrature en est si frappé, qu'il fait venir l'*entremetteuse des magistrats*, vénérable matrone dont l'office est respecté en Chine, où tous les mariages se font par intermédiaire. Le président lui ordonne d'arranger l'union de Siao-man avec le premier sur la liste des licenciés, et la soubrette triomphe de voir les deux amants parvenus au comble de leurs vœux par la volonté impériale et l'influence toute-puissante des honneurs académiques.

Dans LA TUNIQUE CONFRONTÉE, nous voyons d'abord un riche particulier, sa femme et son fils, assis tranquillement dans leur demeure, occupés à boire du vin chaud, en faisant des vers et des plaisanteries sur la neige qui tombe à flocons pressés. Dans l'enthousiasme poétique qu'inspirent d'ordinaire aux Chinois tous les accidents de la nature, le père se croit au printemps. « S'il en était autrement, comment les fleurs du poirier tomberaient-elles une à une? comment les feuilles du saule voleraient-elles en tourbillon? Les fleurs de poirier s'entassent, et forment un sol argenté ; les feuilles de saule s'élèvent au ciel comme une parure ondoyante, et retombent sur la terre, etc. »

Ces plaisirs domestiques, cette exaltation pacifique, paradis des Chinois, sont troublés par l'arrivée d'un nommé Tchin-ou, que la famille recueille engourdi par le froid. Le fils reconnaît en lui son frère adoptif, et le présente à sa femme, qui ne plaît que trop à l'étranger.

A quelque temps de là, cette charitable famille donne des secours à un malheureux exilé qui se rend avec un archer au lieu de sa destination. Tchin-ou, qui trouve très-déplacée la bienfaisance dont il n'est pas l'objet, arrache à ce pauvre diable l'argent et les billets de banque qu'il a reçus. Il prend ensuite en haine celui qui l'a adopté pour frère, et il convoite sa femme. Il les décide par ses artifices à délaisser leurs vieux parents et à fuir avec lui dans son pays natal. Les vieillards rejoignent les fugitifs sur les bords du fleuve Jaune, et après avoir tenté en vain de les retenir, coupent une tunique en deux morceaux, et leur en donnent la moitié en leur disant : « Mes enfants, prenez cette moitié ; nous garderons l'autre. Vous penserez à nous quand vous regarderez cette tunique, il vous semblera que vous voyez votre père et votre mère. Nous deux, lorsque, à force de penser à vous, nous en aurons la tête malade et le front brûlant, en voyant cette tunique, ce sera comme si nous vous voyions vous-mêmes. »

Lorsqu'ils se sont séparés, un nouveau malheur vient fondre sur les vieillards délaissés. Leur maison brûle, et avec elle tout ce qu'ils possèdent. Ils sont réduits à demander l'aumôme en chantant. Ici les événements se multi-

plient. Leur petit-fils, devenu un personnage important, les retrouve dans la misère à la porte d'un couvent de bonzes, où il fait distribuer des aliments aux pauvres. Le banni qu'ils ont soulagé est devenu le chef d'un village, et les deux mendiants arrêtés sont conduits devant lui. Leur fils, que Tchin-ou croyait avoir noyé dans le fleuve Jaune, reparaît sous le costume d'un prêtre de Bouddha. C'est lui qui, dans la pagode du *Sable d'or*, reçoit ses vieux parents sans en être reconnu. Ceux-ci, toujours occupés de leur fils qu'ils croient avoir perdu, demandent en le nommant qu'on récite pour lui des prières expiatoires, « afin qu'il passe du purgatoire dans le séjour des Immortels. »

En entendant son nom, le prétendu prêtre de Bouddha reconnaît ses parents, et bientôt après retrouve son épouse, qu'une tendre piété amenait aussi dans la pagode. Puis son fils, devenu mandarin, arrive au même lieu, conduisant prisonnier le criminel Tchin-ou, qui reçoit son châtiment.

Ainsi ce drame, inspiré par le sentiment religieux, se termine comme d'habitude par la punition des méchants; et il est remarquable que ce soit l'ouvrage d'une courtisane. C'est aussi une courtisane qui est l'héroïne d'un autre drame qui de son nom est intitulé *Tchang-iou-ngo*. Un riche négociant est au moment de la prendre pour seconde femme, à la grande mortification de la première. Il est fortement embarrassé pour mettre d'accord les prétentions de ces deux dames. Thang-iou-ngo s'exprime en ces termes : « Je veux maintenant présenter mes hommages à votre femme légitime; je lui témoignerai mon respect par quatre salutations. Elle devra recevoir la première, se lever à la seconde, et me rendre la troisième et la quatrième. »

Nous avons dit quelle importance les Chinois attachent à ces futilités. L'épouse légitime, s'en tenant à ses exigences, reste sur sa chaise. De là des injures et des coups ; enfin, la bonne dame suffoque de colère et expire. La courtisane s'enfuit avec un misérable qui croit avoir noyé le mari. Un général achète l'enfant de celui-ci à la nourrice qui l'a sauvé, moyennant une once d'argent (7 fr. 30 c.). Au bout de treize ans, son père adoptif lui découvre son origine, et le jeune homme retrouve son véritable père au moyen d'une romance que chante sa nourrice, et qui contient les aventures de sa famille. Les deux coupables, reconnus, sont sur le point d'être punis, mais ils se poignardent.

Des cérémonies, deux femmes dans un ménage, des enfants vendus, des suicides, voilà les moyens les plus ordinaires d'un drame chinois.

Le Ressentiment de Téou-ngo présente quelque intérêt. Cette infortunée est condamnée à mort pour un crime dont elle n'est point coupable. Au moment de son supplice elle s'adresse au procureur criminel : « Seigneur, j'ai une grâce à demander à votre excellence; si elle daigne me l'accorder, je mourrai sans regret. »

Le proc. Quelle grâce avez-vous à demander?

Téou-ngo. Je demande que l'on étale une natte blanche, et que l'on me permette de me tenir debout sur cette natte; je demande en outre que l'on suspende à la lance du drapeau deux morceaux de soie blanche de dix pieds de haut : si je meurs victime d'une fausse accusation, quand le glaive de l'exécuteur tranchera ma tête, quand mon sang bouillonnant s'élancera de mon corps, ne croyez pas qu'une seule goutte de sang tombe sur la terre, car il ira rougir les morceaux de soie blanche.

Le proc. crim. Je puis vous accorder cette faveur, cela ne souffre pas de difficulté.

Téou-ngo. Seigneur, nous sommes maintenant dans cette saison de l'année où les hommes supportent avec peine le poids d'une chaleur excessive. Eh bien ! si je suis innocente, le ciel fera tomber par gros flocons, dès que j'aurai cessé de vivre, une neige épaisse et froide qui couvrira le cadavre de Téou-ngo..... (*Elle chante.*) Vous dites que la chaleur est étouffante, et que le ciel enflammé ne saurait laisser tomber un seul flocon. Mais n'avez-vous pas entendu parler de la neige que En-yeu fit voler dans le sixième mois? Si réellement je suis remplie d'une indignation qui bouillonne comme le feu, je veux qu'elle fasse voler dans l'air comme de légers flocons les fleurs de l'eau glacée. Je veux que ces fleurs enveloppent mon cadavre, afin qu'on n'ait pas besoin d'un char couvert d'une étoffe unie, ni de chevaux blancs, pour le transporter dans une sépulture déserte.

L'exécuteur élevant l'étendard. Quelle étrange coïncidence ! Le ciel s'obscurcit. (*On entend le vent qui souffle.*) Voilà un vent glacial !

Téou-ngo chante. Nuages qui flottez dans l'air, à cause de moi obscurcissez le ciel ! vents puissants, à cause de moi descendez en tourbillons ! Oh ! fasse le ciel que mes trois prédictions s'accomplissent ! (*L'exécuteur frappe Téou-ngo.*)

Le proc. criminel saisi d'épouvante. O ciel ! la neige commence à tomber. Quel événement extraordinaire !

Si l'on se rappelle la part que, selon les idées indiennes, la nature entière est censée prendre, ainsi que nous l'avons dit, à un grand forfait, on reconnaîtra ici l'influence du bouddhisme sur l'esprit des Chinois, qui pensent que la nature physique est dans la dépendance de la nature morale.

Le vieux père de Téou-ngo, magistrat chargé de la révision des sentences, est assis la nuit devant une table couverte de papiers ; dans le nombre, la sentence qui a condamné Téou-ngo lui tombe sous la main. Le jugement étant rendu et exécuté, il la place sous les autres, et continue son examen comme ses fonctions le lui commandent. Cependant il pense à sa jeune fille, dont il n'a pas eu de nouvelles depuis sept ans, et qui alors portait un autre nom. Bientôt une ombre vient voltiger autour de la lampe, dont elle obscurcit la clarté. Chaque fois que le magistrat cherche à ranimer cette lampe, l'ombre retourne les pièces officielles, et remet par-dessus les autres l'arrêt de condamnation de la jeune Téou-ngo. Le magistrat s'épouvante en voyant cette sentence reparaître obstinément, comme une plainte muette, comme un appel silencieux.

L'ombre elle-même se montre enfin, et le magistrat, avec toute la dignité de son office, lui adresse un interrogatoire en forme. Convaincu de l'identité et de l'innocence de la plaignante, il va s'asseoir sur son tribunal. On amène devant lui les véritables coupables ; l'ombre paraît, et vient les accuser. En vain les meurtriers invoquent le puissant *Lao-tseu* : l'ombre insiste, et les contraint à avouer leur crime. Les derniers mots qu'elle prononce sont adressés à son père, auquel elle demande d'effacer de la sentence le nom de Téou-ngo.

ROMANS.

Voici l'analyse que Davis a faite de l'UNION FORTUNÉE. (Voy. le présent volume, page 403.)

L'*Union fortunée* peut être considérée comme un excellent essai dans le

genre des tableaux de mœurs. L'intérêt et la vivacité de l'intrigue, la couleur du dialogue, le caractère des personnages bien développé et bien soutenu, l'excellente morale qui y respire, tout contribue à nous donner une idée favorable du goût des Chinois.

Les noms des personnages font allusion à la nature de leurs dispositions. Le héros se nomme *homme de fer*, l'héroïne *Ping-sin* (cœur de glace), ce qui veut dire chaste, non pas indifférente ou froide, comme nous l'entendrions. Ti-tchong-yu est un jeune étudiant, dont la famille habite une ville à deux cent cinquante milles de la capitale. Beau de sa personne, mais d'un naturel très-irritable, ses défauts sont compensés par une grande générosité, un extrême empressement à faire le bien, à secourir ses semblables. Son père est censeur, il se fait remarquer par son intégrité et par la franchise avec laquelle il parle à l'empereur. Comme il connaît le caractère irritable de son fils, il ne le laisse pas habiter Pékin. Il avait voulu le marier à seize ans, mais il a différé à sa prière. Ti-tchong-yu a donc continué jusqu'à l'âge de vingt ans de s'occuper de ses études. Ses yeux tombent, dans une de ses lectures, sur l'histoire d'un ministre célèbre dans les annales chinoises, qui devint victime de sa vertueuse franchise à reprendre le souverain. En réfléchissant à cet événement, il conçoit la crainte qu'il n'en arrive autant à son père, et se décide dans son inquiétude à partir pour la capitale. Dans un village où il s'était arrêté sur la route pour y passer la nuit, on lui raconte que la fiancée d'un étudiant a été enlevée par un seigneur puissant. Aussitôt, comme si c'eût été sa propre affaire, il s'est chargé de présenter lui-même à l'empereur une pétition à ce sujet. Quand notre héros arrive à Pékin, il trouve toutes ses craintes réalisées. L'empereur avait vu avec déplaisir le zèle avec lequel le censeur avait plaidé la cause de ce même étudiant, dans la persuasion qu'elle était juste. L'affaire ayant été portée au conseil criminel, le coupable avait tant fait par ses richesses et par son influence, qu'il avait été absous, et que l'empereur était resté convaincu que le censeur l'avait abusé. Le père de Ti-tchong-yu a été déposé, et mis en prison. Le héros entre dans le cachot de l'auteur de ses jours, et lui cause une agréable surprise en lui présentant un mémoire de l'étudiant qui justifie sa conduite. Il trouve le moyen de faire parvenir ce document à l'empereur, qui lui en sait gré, et lui envoie, selon sa demande, l'ordre secret d'arrêter le seigneur. Armé d'une massue de cuivre, Ti-tchong-yu se rend au palais du coupable, parvient à l'arrêter après une longue résistance, et délivre la fiancée de l'étudiant. Le censeur est rétabli dans sa charge, il obtient même un poste plus élevé; l'empereur punit le seigneur, et donne de grandes louanges au courage ainsi qu'au zèle avec lequel le jeune homme a conduit toute cette affaire; mais afin que les éloges qui lui ont été prodigués de toutes parts n'aient pas à l'enorgueillir, son père l'envoie faire un voyage d'instruction dans l'intérieur de l'empire.

Dans un district de la province de Chan-tong habite un membre du tribunal de Pékin. Il n'a qu'une fille, nommée Chui-ping-sin, douée d'une rare beauté et d'admirables qualités morales. Son père, étant veuf, lui confie le soin de ses propriétés toutes les fois que les devoirs de sa place l'appellent dans la capitale. Chou-yun, frère indigne de ce mandarin, ayant trois fils et une fille très-laide, convoitait depuis longtemps ses biens, qui lui seraient revenus un jour si sa nièce se fût mariée. Aussi avait-il fait tout pour arriver à ce résultat. Par suite d'une faute commise dans l'exercice de ses fonctions, le mandarin a été exilé en Tartarie. Encouragé par son absence, Chou-yun s'entend

avec un jeune libertin de famille noble, qui désire épouser Chui-ping-sin. Celle-ci a d'abord cherché à gagner du temps, puis elle réussit à persuader à son imbécile d'oncle de donner sa propre fille en mariage au jeune seigneur. Celui-ci est furieux de se voir joué ainsi. Chou-yun parvient cependant à le calmer, en lui faisant une proposition qui révèle toute la bassesse de son caractère. Il lui indique le moyen de posséder Chui-ping-sin, en la prenant pour femme, et en réduisant celle qu'il a déjà épousée à la condition de concubine. Le tout est si bien concerté, qu'il paraît impossible que la jeune personne ne tombe pas dans la *gueule du dragon*. Ici l'intérêt devient saisissant, et l'on ne peut qu'admirer l'adresse avec laquelle Chui-ping-sin sait déjouer toutes les ruses de ses deux persécuteurs. Cependant ceux-ci ne se lassent pas; ils forment le projet de s'emparer d'elle au moment où elle reviendra du tombeau de sa mère, où elle est allée accomplir les rites de la saison d'automne. Avertie à temps, elle change de vêtements, entre dans la litière d'une de ses compagnes, remplit la sienne de pierres, la ferme et part. Le jeune seigneur arrive, il ouvre la litière en présence de ceux qui l'accompagnent, et qui rient aux éclats en le voyant joué ainsi. Cette seconde déception, au lieu de décourager l'incorrigible libertin, ne fait qu'accroître son audace. Chui-ping-sin, renfermée dans sa demeure, ne recevait aucun étranger, et il ne pouvait espérer de s'emparer d'elle de vive force. Il a donc eu recours à la ruse : en faisant remettre à l'objet aimé un faux décret rappelant son père de l'exil, il est parvenu à pénétrer dans la maison, accompagné d'une troupe nombreuse de serviteurs. La jeune fille, en se voyant sa prisonnière, a demandé à être conduite devant le magistrat : celui-ci, étant parent et ami du jeune seigneur, s'est prêté facilement à ce qu'il désirait.

Ti-tchong-yu, que nous avons laissé en voyage, entrait en ce moment dans la ville. Il rencontre le cortége au détour d'une rue, et les porteurs de la litière dans laquelle est Chui-ping-sin le heurtent en passant. Irrité de leur maladresse, il les traite rudement; mais ceux-ci lui ayant fait leurs excuses, il est prêt à s'éloigner, quand il entend une voix de femme lui dire, douce et plaintive : « On me fait violence : que votre courage vienne à mon secours! »

En véritable chevalier errant, Ti-tchong-yu fait toute la troupe prisonnière, et la conduit devant le magistrat qui déjà a donné gain de cause à son parent. Après avoir frappé sur le tambour placé à la porte, il pénètre dans le tribunal, et s'adresse au juge d'égal à égal. Celui-ci néanmoins adjuge Chui-ping-sin à son ravisseur. Notre héros indigné se fait alors connaître, et le magistrat est contraint d'ordonner que la fille du mandarin soit mise en liberté. Ti-tchong-yu est fortement épris de la beauté extraordinaire de celle qu'il a sauvée, et Chui-ping-sin de son côté lui est sincèrement attachée par le lien de la reconnaissance. Cependant le ravisseur forme le projet de se venger. Il séduit quelques méchants prêtres du monastère bouddhiste dans lequel, selon l'usage, notre héros avait reçu momentanément l'hospitalité, et leur persuade de mettre du poison dans les mets qu'ils lui serviront. Chui-ping-sin, qui savait de quoi ce libertin était capable, avait des émissaires chargés de l'informer de tout ce qui se passait. Instruite par eux que son libérateur est malade, elle prend aussitôt la résolution de le recevoir dans sa demeure, comme le seul moyen de lui sauver la vie. Notre héros n'accepte son offre qu'avec beaucoup de peine, dans la crainte de la compromettre. Sa santé ne tarde pas à se rétablir, et il s'apprête à quitter la maison sans avoir entrevu sa jeune hôtesse,

attendu que le décorum chinois a été très-rigoureusement observé entre eux, quand son rival, plus furieux que jamais, envoie Chou-yun faire des remontrances à sa nièce sur l'inconvenance qu'elle a commise. Chui-ping-sin invoque pour son excuse ce que la circonstance avait d'urgent, et la reconnaissance qu'elle doit à son libérateur. L'oncle part, après avoir chargé un homme à lui d'épier tout ce qui se passe au logis : mais ne recevant de lui sur la conduite de sa nièce que les renseignements les plus favorables, et ne pouvant l'inquiéter de ce côté, il médite d'autres stratagèmes.

Ti-tchong-yu, parfaitement guéri, prend congé de celle qu'il peut maintenant appeler à son tour sa libératrice, et retourne dans sa province pour se préparer au prochain examen public des candidats aux grades littéraires. L'infatigable persécuteur de Chui-ping-sin profite de l'éloignement de son défenseur pour mettre dans son parti un commissaire impérial nouvellement arrivé, et qui se trouve un protégé de son père. Ce magistrat prévaricateur lui accorde l'autorisation par écrit d'épouser la jeune personne dans sa propre demeure, en vertu d'une disposition particulière des lois chinoises. Sur ces entrefaites, Chui-ping-sin, ayant expédié secrètement un mémoire à l'empereur, réclame la protection du commissaire pour être délivrée du libertin qui la poursuit ; sur son refus, elle lui montre une copie de la plainte qu'elle a envoyée contre lui au monarque. Le commissaire effrayé met alors opposition à la célébration du mariage, et elle envoie un exprès pour rappeler le messager. Ti-tchong-yu ne tarde pas à être instruit de ce que souffre celle qu'il aime ; il se hâte en conséquence de revenir dans la province de Chan-tong, pour la protéger. Les deux pervers, l'ayant vu arriver, lui envoient un jeune homme rusé, porteur d'un prétendu billet de Chui-ping-sin, pour lui demander un rendez-vous. Un message si manifestement contraire au caractère de la jeune personne éveille ses soupçons, et ses menaces amènent le messager à lui révéler le tour perfide préparé par ses ennemis. Ceux-ci ne se découragent pourtant pas, et leur esprit inventif leur suggère une nouvelle fourberie. Le jeune libertin se présente à la maison de Ti-tchong-yu, et l'entrée lui en étant refusée comme il s'y attendait, il laisse un billet de visite. Ti-tchong-yu se croit dans l'obligation de lui rendre sa visite ; il est introduit, et trouve réunie une nombreuse société, à laquelle il est obligé de se mêler malgré lui. Le maître était convenu avec ses amis de faire naître une querelle, afin d'avoir occasion, au milieu du tumulte, de se jeter sur l'amant de Chui-ping-sin et de le maltraiter. Mais celui-ci se comporte avec tant de convenance et de courage, qu'il échappe à ce nouveau piége.

Plus tard il trouve le moyen de rendre un service signalé au père de celle qu'il aime ; il le fait rappeler de l'exil et rétablir dans ses fonctions. Les deux familles prennent alors la résolution de s'allier entre elles en mariant les deux amants ; mais la susceptibilité de l'école de Confucius, dont Chui-ping-sin et Ti-tchong-yu professent les principes, leur inspire des scrupules réciproques, et ils refusent d'abord de se marier, de peur que quelqu'un n'ait à élever des doutes sur la pureté et le désintéressement qui président à leurs actions. Enfin les scrupules sont levés. Mais, au moment où l'on va conclure le mariage, Chou-yun et son digne ami viennent y apporter de nouveaux obstacles. Le rang élevé des deux parties fait que la cause est portée devant l'empereur, qui punit les coupables, donne des éloges à l'heureux couple, et sanctionne lui-même leur union.

D.

POÉSIE LYRIQUE.

ODES DU CHI-KING. (Voyez p. 396 du présent volume.)

Misères du genre humain.

Quand il tombe beaucoup de grêle en cette saison, c'est un prodige. La douleur déchire mon âme quand je vois les œuvres des pécheurs. Peuvent-ils commettre plus d'excès ? Voyez à quelle triste condition je suis réduit. Ma douleur s'accroît à chaque instant. Ayez quelques égards aux soucis qui me dévorent, pour la tâche que j'entreprends. La mélancolie me tue, et je suis obligé de la cacher.

J'ai reçu la vie de mes parents : me l'ont-ils donnée seulement pour qu'elle fût accablée de tant de maux ? Je ne puis aller ni en avant ni en arrière. Les hommes exercent leur langue à se flatter ou à se déchirer ; et si je m'en montre affligé, je suis exposé à leurs railleries.

Mon cœur est plein d'amertume en voyant une telle misère. Les plus innocents sont les plus à plaindre. D'où espéreront-ils du secours ? Où ces corbeaux s'arrêteront-ils ? Qui est destiné à devenir leur proie ?

Voyez cette grande forêt remplie de bois qui n'est bon qu'à brûler. Le peuple, accablé de tant de maux, regarde le ciel et semble douter de la Providence. Mais quand viendra l'heure d'exécuter ses commandements, personne ne pourra s'y opposer. L'Être suprême est l'unique souverain ; quand il punit, il est juste, et nul ne peut l'accuser d'agir par colère.

Mais les impies considèrent comme bas ce qui est élevé, et comme élevé ce qui est bas. Quand donc finiront leurs excès ? Ils appellent les vieux sages et leur disent en riant : « Racontez-nous vos songes. » Ils sont couverts de péchés et se croient sans tache. Parmi les corbeaux, comment distinguer la femelle du mâle ?

Quand je pense au Seigneur de l'univers, à sa grandeur et à sa justice, je me prosterne devant lui, et je tremble qu'il ne me réprouve. Cependant toutes mes paroles partent du fond de mon cœur et sont conformes à la raison. Les méchants ont des langues de serpent pour nuire aux hommes de bien, et pourtant ils sont tranquilles.

Voyez cette vaste campagne couverte seulement de mauvaises herbes qui ont germé dans son sein. Le ciel semble se railler de moi, comme si je n'étais rien ; et il exige un compte exact, comme si j'avais encore quelque chose à exposer à l'envie de mes ennemis. Ai-je assez de force pour m'en délivrer ?

Mon cœur est plongé dans la tristesse, torturé par la douleur. D'où viennent donc les maux de notre temps ? L'incendie s'étend de plus en plus, et il est impossible de l'éteindre. Malheureusement Pao-ssée (1), tu as allumé le feu qui nous dévore.

(1) Pao-ssée, fille d'Yeng-vang, fut cause de grands désastres, dont la nature n'est pas expliquée bien clairement dans les livres sacrés. C'est peut-être un débris de la tradition d'Ève. Le début de cette ode est assez élevé ; le reste est d'un ton plus humble et qui tient plus parfois de la prédication que de la poésie. La richesse des images n'y manque pourtant pas, et elle se maintient bien dans le style moyen, par exemple, de l'ode d'Horace, *Rectius vives, Licini*.

Pensez sans cesse à la dernière heure. Le chemin que vous suivez est obscur, glissant, dangereux. Vous traînez un char richement chargé. Que faites-vous? Hélas! vous laissez se briser les ridelles du char, vous laissez périr vos richesses; et quand tout est perdu vous criez au secours.

Ne rompez pas les ridelles du char; ayez l'œil sur les roues, veillez sur vos gens; ne laissez pas se perdre un trésor si précieux; ne vous exposez pas là où il y a du danger. Mais, hélas! mes paroles sont jetées au vent. On ne songe même pas à ce que je dis.

Les méchants croient être bien cachés; mais ils sont comme les poissons renfermés dans un vivier. Ils ont beau plonger sous l'eau, on les voit comme sur le rivage. Mon affliction est au comble en voyant leur misère.

Ils passent les jours dans la joie, ils se font servir des vins exquis et des mets délicats; leurs banquets sont sans fin : ils réunissent des compagnons de débauche, ne parlent que de noces et de plaisirs. Considérez que je suis resté seul et contraint de cacher jusqu'à mes larmes.

Le plus petit vermisseau a son trou; le plus vil insecte trouve la nourriture; et le peuple se meurt aujourd'hui de faim et de misère. O ciel, qui nous envoies justement ces maux, vois comme les pervers nagent dans l'abondance, et prends pitié du juste, réduit à l'extrême nécessité!

Éloge de Ven-vang.

Le ciel a fait cette montagne élevée, et Taï-vang l'a rendue déserte. Ce dommage fut causé par sa faute; mais Ven-vang lui rendit son antique honneur. Le chemin dans lequel le premier s'était engagé est plein de périls; la voie de Ven-vang est droite et facile. Postérité d'un roi sage, conserve précieusement la félicité qu'il t'a procurée.

A la louange du même.

Celui qui seul est roi et maître suprême abaisse sa majesté jusqu'à prendre souci des choses d'ici-bas (1). Toujours attentif au bien véritable du monde, il promène ses regards sur la face de la terre. Il voit deux peuples qui ont abandonné ses lois, et le Très-Haut ne les abandonne pourtant pas. Il examine, il attend, il cherche partout un homme selon son cœur, et veut lui-même étendre son empire. Dans cette idée, il fixe avec amour ses yeux vers l'Occident. Il doit habiter là et y régner avec ce nouveau roi.

Il en arrache d'abord les mauvaises herbes et nourrit soigneusement les bonnes; il émonde l'orgueil superflu des arbres, et les dispose en un bel ordre; il arrache les roseaux et cultive le mûrier (1). Le Seigneur veut rendre

(1) Ce début vaut mieux que le

Cœlo tonantem credidimus Jovem, etc.,

par lequel Horace prélude aux louanges d'Auguste.

(2) L'Écriture est pleine de semblables images allégoriques, et Manzoni en a fait heureusement usage en décrivant la naissance du Christ.

Dalle magioni eteree
Sgorga una fonte e scende,
E nel burron de' triboli
Vivida si distende;
Stillano mele i tronchi,
Ove copriano i bronchi
Ivi germoglia il fior.

aux hommes leur vertu première; tous ses ennemis fuiront devant lui. Le ciel veut se choisir un égal (1); jamais volonté ne fut plus absolue.

Le Seigneur observe cette sainte montagne, séjour de paix; il n'y croît aucun des bois dont on fait des armes; royaume éternel où l'on ne voit que des arbres dont les feuilles ne tombent jamais. C'est l'ouvrage du Très-Haut. Il a mis le plus jeune à la place de l'aîné (2); seul, Ven-vang sait aimer de cœur ses frères; il met là son bonheur et sa gloire. Le Seigneur l'a comblé de ses biens et lui a donné l'univers pour récompense.

Le Seigneur pénètre dans le cœur de Ven-vang et y découvre une vertu secrète et inexplicable, dont le parfum se répand partout. O réunion merveilleuse des dons les plus précieux! L'intelligence pour tout régler, la sagesse pour tout éclaircir, la science pour instruire, le conseil pour gouverner, la piété et la douceur pour se faire aimer, la force et la majesté pour se faire craindre; une grâce en outre qui lui concilie les cœurs; vertus toujours constantes et qui ne peuvent changer; dons qu'il reçut du Très-Haut; bonheur qu'il répandit sur sa postérité.

Le Seigneur a dit à Ven-vang : Quand le cœur n'est pas droit, les désirs sont irréguliers, et l'univers ne peut se sauver. De tels défauts ne peuvent entrer en toi; monte donc le premier sur la montagne pour entraîner à ta suite toute la nation. Vois les rebelles, indociles à leur maître : se croyant supérieurs aux hommes, ils les tyrannisent. Arme-toi de ma colère, déploie tes étendards, lève des armées, rétablis partout la paix, et consolide le bonheur de ton empire; accomplis ce que le monde attend de toi.

Aussitôt Ven-vang, sans quitter la cour, gravit sur le sommet de la montagne. — Retournez dans vos cavernes, esprits rebelles : ceci est la montagne du Seigneur; vous ne pouvez y venir. Ces sources vives sont les eaux où s'abreuveront les sujets de Ven-vang; ces plaisirs ne sont pas pour vous. Ven-vang a choisi cette montagne. Lui-même a ouvert ces limpides ruisseaux; là doivent se réunir tous les peuples fidèles, là les rois.

Le Seigneur a dit à Ven-vang : J'aime une vertu pure et simple comme la tienne. Elle ne fait pas un grand fracas, elle ne jette pas un grand éclat au dehors; elle n'est ni soucieuse, ni altière; on dirait que tu n'as la science et l'esprit que pour te conformer à mes ordres. Tu connais ton ennemi, réunis contre lui toutes tes forces, prépare tes machines de guerre, attelle tes chars, va et détruis le tyran; chasse-le du trône qu'il usurpa. Chars armés, ne vous pressez pas en foule; hautes murailles, ne craignez pas; Ven-vang ne va pas avec une rapidité furieuse; sa colère ne respire que paix. Il prend le ciel à témoin de la bonté de son cœur; il voudrait les voir se rendre sans combattre, et il est prêt à pardonner aux plus coupables. Loin que tant de bonté lui attire le mépris, il ne parut jamais plus digne d'amour. Mais si l'on ne croit pas à tant de générosité, ses chars arrivent avec fracas; en vain le tyran se confie dans la force et l'élévation de ses murailles. Ven-vang l'attaque, le combat, en triomphe, et détruit son cruel empire. Un tel acte de justice ne le rend pas odieux : au contraire, jamais le monde ne se soumit plus volontiers à ses lois.

Avis au roi.

Grand et suprême Seigneur, tu es le maître du monde; mais combien ta

(1) Horace dit aussi à Jupiter : *Tu secundo Cæsare regnes.*
(2) *Et erunt novissimi primi.*

majesté est sévère et tes ordres rigoureux! Le ciel donne à tous les peuples la vie et l'être; mais il ne faut trop se fier à sa libéralité et à sa clémence. Je sais qu'il commence toujours en père, mais je ne sais s'il finira en juge.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, vous êtes cruels, et vos ministres sont des tigres et des loups; vous êtes avares, et vos ministres sont des sangsues. Vous souffrez près de vous de telles gens; vous les élevez aux premiers postes; et parce que vous avez contraint le ciel à faire tomber en vous un esprit de vertige, vous placez ces scélérats sur la tête de vos sujets.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, à peine avez-vous attiré près de vous quelque sage, les méchants jurent sa ruine et répandent mille bruits mensongers pour couvrir leur haine de prétextes spécieux. Vous les écoutez, vous les aimez. Comment avez-vous logé dans votre palais une bande de brigands? Voilà pourquoi pleuvent de toutes parts les imprécations de votre peuple.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, vous agissez avec vos sujets comme des bêtes féroces affamées; vous mettez toute votre habileté à chercher des conseillers plus méchants encore que vous; comme vous ne vous appliquez pas à la vertu, vous restez sans appui; et votre vie n'étant que mensonge, vous n'avez pour favoris que des gens trompeurs.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, les murmures de vos peuples sont comme les cris des cigales, et la colère fermente au fond de leur cœur. Vous êtes près de la dernière infortune, et vous ne craignez point. La peste est au sein de l'empire et se propage jusque chez les barbares les plus lointains.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, vous ne devez pas accuser le ciel de vos maux, mais vous-mêmes. Vous n'avez pas voulu écouter les vieillards prudents, vous les avez écartés; mais bien que vous n'ayez plus près de vous ces hommes respectables, vous avez encore les lois. Pourquoi ne les suivez-vous pas pour détourner les fléaux qui vous menacent?

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, on dit, et cela n'est que trop vrai : Ce qui a fait mourir cet arbre, ce n'est ni d'avoir émondé ses rameaux et fait tomber ses feuilles; c'est que sa racine est gâtée et pourrie. De même que vous devez vous contempler dans les rois vos prédécesseurs, qui vous ressemblaient, de même vous servirez d'exemple à ceux qui viendront. Plus le monde vieillit, plus il a d'exemples fameux pour s'instruire, et pourtant il n'en devient pas meilleur.

Conseils à un roi.

Un extérieur grave et majestueux est comme le palais où la vertu réside. Mais on dit, et l'on dit vrai : Aujourd'hui les plus ignorants en voient assez pour voir les défauts d'autrui, et les plus savants sont aveugles pour leurs propres défauts.

Celui qui n'exige pas d'un autre des choses au-dessus de ses forces peut instruire l'univers, et le vrai sage fait du cœur de l'homme ce qu'il veut. Ne formez pas de projets où il entre le moindre intérêt. Donnez des ordres justes que vous ne soyez pas obligé de changer. Montrez de la probité et de la vertu, pour que ces deux choses vous fassent servir de modèle au peuple.

Mais hélas! de telles leçons ne sont plus pratiquées : tout va en sens inverse; nous sommes comme ensevelis dans une honteuse ivresse; et parce que l'ivresse plaît, on ne pense plus au bon ordre; on n'étudie plus les maximes des anciens rois pour faire revivre leurs sages lois.

Vous dites que l'auguste ciel ne vous protége plus; mais il aime ceux qui suivent ouvertement la vertu. Vous êtes au milieu du courant; craignez qu'il ne vous entraîne. Veillez continuellement sur les plus petites choses, en observant exactement l'heure du lever et celle du coucher, et en prenant soin que votre maison soit toujours propre. Vous rendrez le peuple soigneux par votre exemple. En tenant les chars, les chevaux, les soldats, les armes en bon état, vous éviterez la guerre, et vous éloignerez les barbares.

Perfectionnez votre peuple, et observez le premier les lois que vous faites; vous vous épargnerez ainsi beaucoup d'amertumes. Pesez bien surtout vos ordres, et ayez un soin extrême de votre extérieur; alors tout sera tranquille, tout ira bien. On peut enlever une tache à un diamant à force de le frotter; mais, si par vos paroles une faute est commise, il n'y a pas moyen de l'effacer.

Parlez donc toujours avec réserve, et ne dites pas : Ce n'est qu'un mot! Pensez que l'on ne peut pas faire revenir la langue sur elle-même; et que, si vous ne la retenez vous-même, vous commettrez mille fautes. Les paroles pleines de sagesse sont comme la vertu; elles ne restent pas sans récompense. Par la vertu vous aidez vos amis, et tous les peuples qui sont vos enfants deviennent vertueux en suivant vos maximes d'âge en âge.

Quand vous êtes avec de sages amis, composez votre maintien de manière qu'il n'apparaisse dans votre personne rien que de doux et d'aimable; que dans la familiarité il ne vous échappe rien d'irrégulier. Même quand vous êtes dans la partie la plus secrète de votre demeure, ne vous livrez à rien de honteux; ne dites pas : Personne ne me voit! puisqu'il est un esprit intelligent qui aperçoit tout; il vient quand on y pense le moins; et cela nous doit tenir continuellement en garde avec nous-mêmes.

Votre vertu ne doit pas être commune, mais arriver à la plus haute perfection. Réglez si bien vos mouvements, que jamais vous ne sortiez du droit chemin. Ne dépassez pas les limites que la vertu vous prescrit, et fuyez tout ce qui pourrait l'offenser. Offrez-vous comme un modèle que l'on puisse imiter sans crainte. Le proverbe dit : *On rend une pomme pour une pêche.* Vous ne recueillerez que selon ce que vous aurez semé. Celui qui vous dit le contraire vous trompe. C'est chercher une corne au front d'un agneau nouveau-né.

Un rameau d'arbre simple et flexible prend la forme qu'on veut lui donner; un sage possède l'humilité, fondement de toutes les vertus. Parlez-lui des belles maximes de l'antiquité, il est prêt à s'y soumettre, et cherche à les mettre en pratique. Le sot, au contraire, s'imagine qu'on le prend comme instrument, et ne veut croire à rien. Chacun suit ainsi son penchant.

Mon fils, vous dites que vous ignorez le bien et le mal; je ne veux pas vous traîner par force à la vertu véritable, mais en vous donnant des preuves sensibles de tout ce que je vous dis. Ce n'est pas simplement en écoutant mes leçons que vous deviendrez sage, mais en les pratiquant de cœur. Reconnaître comme vous le faites votre incapacité est une excellente disposition pour vous trouver bientôt en état d'instruire les autres; car du moment qu'on n'est plus plein de soi, ni gonflé d'un vain orgueil, ce qu'on apprend le matin, on le met en pratique avant que le jour finisse.

Le suprême Tien distingue clairement le bien et le mal. Il hait les superbes et aime les humbles. Il n'est pas un instant où je ne puisse offenser le Tien; comment donc avoir un moment de joie dans cette misérable vie? Elle passe

comme un songe, et la mort arrive avant qu'on s'éveille. De là naît ma douleur. Je ne néglige rien pour vous instruire, et à peine si vous m'écoutez. Au lieu d'aimer mes leçons, elles vous paraissent peut-être trop rudes. Vous dites que vous n'êtes pas en âge d'être si sage; mais si vous n'embrassez pas maintenant la vertu, comment y arriverez-vous dans la caduque vieillesse?

O mon fils! je ne vous adresse que les grandes vérités des anciens rois. Si vous suivez mes conseils, vous n'aurez jamais à vous en repentir. Le ciel est irrité, craignez qu'il n'éclate contre vous et votre peuple.

Vous avez dans les siècles passés des exemples fameux de la manière dont il agit. Jamais le Seigneur ne s'écarte de ses voies. Soyez bien persuadé que ne pas entrer de suite dans le chemin de la vertu que je vous ai montré, c'est attirer sur vous et votre empire les plus grands malheurs.

Nous choisirons maintenant quelques exemples d'un genre différent.

« Il vint sans bonnet ni parasol; il repart en char, avec des chevaux et une suite: il est toujours le même; mais quelle différence dans son accueil! »

« Le vin réjouit quand on le boit avec des amis; les vers font le charme d'une société intime : mais, avec d'autres que des amis, le vin et les vers sont une source d'amertumes. »

« Ne me dites pas qu'un grand homme ne pleure jamais. Un grand homme pleure, mais ses larmes sont furtives. »

(Extrait du roman des *Deux Cousines*.)

« Heureux le sage qui, dans la vallée où il vit solitaire, se plaît à entendre le son des cymbales; seul dans son lit, en s'éveillant, il s'écrie : « Jamais, je le jure, je n'oublierai le bonheur que j'éprouve! »

« Heureux le sage qui, sur le penchant d'une montagne, se plaît aux sons des cymbales; seul dans son lit, en s'éveillant, il chante : « Jamais, je le jure, mes désirs n'iront au delà de ce que je possède! »

« Heureux le sage qui, sur la colline où il habite, se plaît à entendre le son des cymbales; seul dans son lit, en se réveillant, il demeure en repos, et jure que jamais il ne révélera au vulgaire le motif de sa joie. »

(*Livre des vers*, V. 2.)

Voici un morceau de Kaokiti, poëte très-ancien.

« Le givre a humecté les fleurs : qui étendra un pavillon pour garantir leur tissu délicat et parfumé? Mes vers errent bien loin, cherchant le règne du printemps; mon âme attristée courtise à minuit la lune suspendue sur le village. Dans ma mélancolie, je demande aux nuées une compagne; dans mon abandon, je cherche une âme à qui révéler la mienne. Au printemps, je parcourrai les délicieux pays Lo-ieu; à la chute des feuilles, je me renfermerai pour me livrer entièrement à l'étude. »

« Rubis dignes d'orner un trône, qui vous sème de toutes parts dans le pays de Nan-king? Tandis que le sage repose au milieu des monts couverts de neige, une belle vient ici errer aux rayons de la lune. Dans la saison rigoureuse, la flûte est ma seule consolation. Au printemps, je foule le vaste tapis de mousse parfumée. Quel amant ne se plaît à faire raisonner des chants gracieux, quand le vent d'orient vient se jouer dans cette solitude mélancolique? »

Il ne faut pas perdre de vue que le vent, le soleil, l'hôte, l'appartement à l'orient, indiquent toujours l'amour et le mariage.

« Voici le temps où le zéphyr est plus léger, où la pluie est plus douce. Une matinée change en rameaux les bourgeons éclos sur un arbuste. Mes sentiments volent en vers légers comme ce brouillard qui colore les arbres du pont, comme ces rameaux dont l'ombre tremble au souffle du printemps. Oh! malheureux qui s'épuise à tirer l'or du sein de la terre! La neige naguère remplissait le ciel; beau sujet à méditer! Si la colombe voyageuse demande le nombre de mes pensées, qu'elle sache que l'on compterait plus promptement les touffes de soie suspendues à cette plante. »

(*Les Deux Cousines.*)

La pièce suivante est sur une jeune fille à marier.

« Le printemps revient joncher nos chemins de fleurs empourprées, et de jeunes fillettes courent en foule les contempler. Chaque année voit les fleurs éclore et se faner. Mais une jeune fille se tait en les regardant. Elle se tait à cause d'une pensée que les fleurs font naître en elle; une pensée qui, cachée à tous, lui trouble le cœur. Elle se rappelle que la fauvette soupire après la nouvelle lune. Déjà les cheveux de ses tempes rivalisent avec l'éclat des fleurs; elle se plaignait jadis de la rigueur précoce du vent d'automne; maintenant son corps n'est plus si délicat. Hélas! ce jupon d'un rouge vif comme la grenade ne lutte plus de fraîcheur avec la fleur du pêcher. Elle passe les mois, les années à gémir toute seule. Combien de fois revient-elle au miroir pour y chercher l'image qu'elle y voyait d'abord? Les jeunes filles voisines évitent sa compagnie; seule, abandonnée à elle-même, elle n'excite plus que la pitié. »

(*Les Deux Cousines.*)

Adieu aux hirondelles.

Le cytise aux pousses dorées attend le nid qui doit recevoir un couple fortuné : un sentier parsemé de cailloux vous conduira par des détours sinueux. Le feuillage mourant unit son ombre à l'épaisseur du treillage. Mais déjà le zéphyr ardent sème la terre de fleurs. Oiseau vêtu de noir, rien ne console ta douleur; mais, hélas! ne gémis pas tant en songeant à ton pays natal. Quand même on voudrait t'entourer d'un double mur, du haut de la galerie parfumée par ces arbustes, porté par le désir, tu t'élancerais vers le mystérieux asile où t'attend ta compagne.

Vers de Khian-Loung sur le thé.

Ces vers furent composés par l'empereur dans une des parties de chasse qu'il avait coutume de faire pendant l'automne, en Tartarie, au delà de la Grande muraille.

Le sujet des vers de l'empereur est représenté au fond d'une tasse à thé; on y voit trois espèces d'arbres qu'on ne laisse guère croître qu'en arbrisseau dans des vases de médiocre grandeur, afin qu'ils n'embarrassent pas dans une chambre.

« La couleur de la fleur *meï-hoa* n'est pas brillante, mais elle est gracieuse; la bonne odeur et la propreté distinguent surtout le *fo-cheou;* le fruit du pin est aromatique et d'une odeur attrayante; rien n'est au-dessus de ces trois choses pour flatter agréablement la vue, l'odorat et le goût. En même temps mettre sur un feu modéré un vase à trois pieds, dont la couleur et la forme

indiquent de longs services; le remplir d'une eau limpide de neige fondue; faire chauffer cette eau jusqu'au degré qui suffit pour blanchir le poisson ou rougir le crabe; la verser aussitôt dans une tasse faite de terre de *yué*, sur de tendres feuilles d'un thé choisi; l'y laisser en repos jusqu'à ce que les vapeurs, qui s'élèvent d'abord en abondance, forment des nuages épais, puis viennent à s'affaiblir peu à peu, et ne sont plus enfin que quelques légers brouillards sur la superficie; alors humer sans précipitation cette liqueur délicieuse, c'est travailler efficacement à écarter les cinq sujets d'inquiétude qui viennent ordinairement nous assaillir. — On peut goûter, on peut sentir; mais on ne saurait exprimer cette douce tranquillité dont on est redevable à une boisson ainsi préparée.

« Soustrait pour quelque temps au tumulte des affaires, je me trouve enfin seul dans ma tente, en état d'y jouir de moi-même en liberté. D'une main je prends un *fo-cheou*, que j'éloigne ou que j'approche à volonté; de l'autre, je tiens la tasse au-dessus de laquelle se forment encore de légères vapeurs agréablement nuancées; je goûte par intervalles quelques traits de la liqueur qu'elle contient, je jette de temps en temps des regards sur le *meï-hoa*, je donne un léger essor à mon esprit, et mes pensées se tournent sans efforts vers les sages de l'antiquité. Je me représente le fameux Ou-Tsiouan ne se nourrissant que du fruit que porte le pin; il jouissait en paix de lui-même dans le sein de cette austère frugalité; je lui porte envie et je voudrais l'imiter. Je mets quelques pignons dans ma bouche et je les trouve délicieux. Tantôt je crois voir le vertueux Lin-fou façonner de ses propres mains les branches de l'arbre *meï-hoa*. C'est ainsi, dis-je en moi-même, qu'il donnait quelque relâche à son esprit, déjà fatigué par de profondes méditations sur les objets les plus intéressants. Je regarde alors mon arbrisseau, et il me semble qu'avec Lin-fou j'en arrange les branches pour leur donner une nouvelle forme. Je passe de chez Lin-fou chez Tchao-tcheou ou chez Yu-tchouan. Je vois le premier entouré d'un grand nombre de petits vases dans lesquels sont toutes espèces de thé, en prendre tantôt de l'une, tantôt de l'autre, et varier ainsi sa boisson; je vois le second boire avec une profonde indifférence le thé le plus exquis et le distinguer à peine de la plus vile boisson. Leur goût n'est pas le mien, comment voudrais-je les imiter (1)?

« Mais j'entends qu'on bat déjà les veilles; la nuit augmente sa fraîcheur; déjà les rayons de la lune pénètrent à travers les fentes de ma tente et frappent de leur éclat le petit nombre de meubles qui la décorent. Je me trouve sans inquiétude et sans fatigue; mon estomac est dégagé, et je puis sans crainte me livrer au repos. C'est ainsi que, suivant ma petite capacité, j'ai fait ces vers au petit printemps de la dixième lune de l'année *ping-yn* (1746) de mon règne, KHIAN-LOUNG. »

Nous ajouterons, comme corollaire, le commencement de la relation qu'un Chinois a faite de son voyage à Londres en 1813 :

Au delà de la mer, à l'extrémité nord-ouest, est un royaume appelé *Ying-lun*. Le pays est froid; on s'y plaît à s'approcher du feu. Les maisons sont si hautes, que l'on en peut toucher les étoiles. Les esprits sont droits, observateurs des rites et respectueux : les cœurs portés à l'étude des livres sacrés. Ils y

(1) Il veut dire qu'il blâme la trop grande délicatesse de l'un et le peu de goût de l'autre.

ont une inimitié particulière pour les *Fo-lang-ssé*, et le bouclier et la lance ne reposent jamais entre eux.

Les collines et les champs sont riches de végétation. Ils sont divisés en plateaux ressemblant à un sourcil peint. Les hommes montrent de la déférence envers les femmes. Celles-ci sont dignes du pays par la beauté de leurs traits. Les jeunes filles ont un visage coloré comme l'incarnat des fleurs. Les charmes de celles qui sont belles ressemblent au jaspe blanc. L'amour y fait naître en tout temps de vives passions : les époux aiment à se prêter un mutuel appui.

E.

ÉLOQUENCE.

(Voyez p. 399 du présent volume.)

L'empereur Cang-hi fit faire un recueil des ordonnances et instructions des différents empereurs, relatives à la manière de gouverner et de réprimer les abus, ainsi que des discours des meilleurs ministres : à chaque morceau il ajouta quelques mots de réflexion avec le pinceau rouge, c'est-à-dire de sa propre main. Le missionnaire Herview en a fait une traduction, et elle suffit pour convaincre que l'éloquence ne manque pas en Chine. Il est vrai que la différence des usages et l'étrangeté des expressions, en nous arrêtant tour à tour et en nous obligeant à réfléchir pour les entendre, font perdre de l'effet à la pensée; nous avons choisi celles qui offrent le moins de choses spéciales, et qui en même temps viennent à l'appui de ce qui a été dit dans le récit.

I.

Peu après que Tsin-chi-hoang, *roi de* Tsin, *se fut fait empereur, on prétendit exclure des emplois quiconque n'était pas de* Tsin. Li-ssée, *du pays de* Tsu, *qui avait aidé* Tsin-chi-hoang *à devenir empereur, lui adressa cette remontrance en faveur des étrangers.*

Grand prince, votre sujet a appris qu'il avait été préparé, dans les tribunaux suprêmes, un ordre à l'effet d'écarter des emplois les étrangers. Qu'il me soit permis de vous faire sur cela une très-humble remontrance. Un de vos aïeux en a agi autrement. Soigneux de rechercher des hommes de mérite, il accueillit tous ceux qu'il put trouver, de quelque côté qu'ils vinssent...... Et ils le servirent si bien, que, maître de vingt États, il finit son règne glorieux par la conquête de Si-yong.

Hiao-kong vit sous son règne un changement prodigieux ; les mœurs se réformèrent ; le royaume se peupla, etc.

(Suit une série d'exemples, attendu que tout argument se réduit pour les Chinois, ainsi que nous le verrons constamment, à démontrer que leurs ancêtres ont agi de la même manière.)

Ce qu'ont fait les quatre princes vos prédécesseurs, ils l'ont accompli par la main des étrangers.

Après cela, qu'il me soit permis de demander quel tort a reçu l'État des étrangers dont il s'est servi. N'est-il pas évident, au contraire, que si les princes dont j'ai parlé avaient exclu les étrangers, comme on les veut exclure aujourd'hui, leur État ne serait pas parvenu à une aussi grande prospérité, ni le nom

de Tsin en si grande renommée? Quand je considère en outre ce qui sert à Votre Majesté, je vois des pierres précieuses du mont Kuan, des bijouteries de Sui et de Ho, des diamants de Lung. Les armes que vous portez, les chevaux que vous montez, vos bannières elles-mêmes et vos tambours ont pour ornement ou pour matière des choses venues du dehors. Pourquoi vous en servir?

S'il suffit de ne pas être né dans le Tsin pour en être exclu, quelque mérite et quelque fidélité qu'on ait, il me semble qu'il faudrait par la même raison jeter hors du palais les diamants qui y sont, les meubles d'ivoire, les objets d'or; éloigner de votre palais les beautés de Tcing et de Uei. Si rien d'étranger ne doit trouver place à votre cour, pourquoi vous offrir chaque jour des rangées de perles et d'autres ornements qui parent le front de la reine? Pourquoi ces gens ennemis de tout ce qui est étranger ne commencent-ils pas la réforme par bannir de votre cour ce qui en fait la beauté, et la reine Tchiao elle-même? etc.

L'empereur Cang-hi ajouta la note suivante :

Dans l'ancien temps, quiconque avait de la prudence et de l'esprit était estimé. Les princes attiraient de pareilles gens par des présents, et leur donnaient toujours des emplois quand ils consentaient à les accepter. Ils se gardaient bien de les chasser et de les repousser parce qu'ils n'étaient pas nés dans le pays. Profiter des esprits qui peuvent se trouver partout est une maxime du sage. Li-ssée, auteur de cet écrit, était au fond peu recommandable; il ne faut pas pour cela dédaigner ce qu'il a dit de bon.

II.

L'empereur Ven-ti, *de la dynastie des* Han, déroge à la loi qui défendait de censurer le gouvernement.

. . . .
. . . .

III.

Le même empereur Ven-ti *ordonne que les personnes de mérite et d'une probité certaine lui soient présentées.*

Le grand Yu mit un soin extrême à se procurer des personnes de vertu et de mérite qui l'aidassent à bien gouverner. Les ordres qu'il donna à cet effet non-seulement furent publiés dans tout l'empire, mais encore ils furent connus au loin; et l'on peut dire qu'ils ne furent ignorés que dans les pays où il ne va ni barques, ni chars, ni hommes. Chacun, de près ou de loin, se faisait un plaisir de lui communiquer ses connaissances. Aussi le prince ne manqua jamais à lui-même, et fonda une dynastie qui fut longtemps florissante.

Kao-ti, dans ces derniers temps, agit presque de la même manière pour fonder notre dynastie. Après avoir délivré l'empire des maux dont il souffrait, son premier soin fut de s'entourer autant qu'il le put de personnes de mérite. Il leur confia les premières places, en les priant de l'aider à bien gouverner. Aussi, par le puissant secours de Tien et de la fortune de sa maison, tranquille possesseur de ce vaste État, il fit éprouver à toutes les nations voisines les effets de ses bontés. C'est de lui, vous le savez, que me vient cet empire. Vous n'ignorez pas non plus (je vous en ai averti souvent) que, pour en soutenir le poids, je n'ai ni assez de vertu ni assez de savoir.

Cela me détermine à publier aujourd'hui cette nouvelle déclaration, pour

enjoindre à quiconque est dans les fonctions publiques, depuis les princes jusqu'aux simples magistrats, de rechercher avec attention les personnes de mérite : les unes ayant beaucoup de pratique du monde, d'autres qui soient habiles dans les affaires d'État, mais en qui se rencontrent surtout la rectitude et la fermeté nécessaires pour m'avertir librement de ce qu'ils croiront répréhensible. J'en voudrais un bon nombre dans chaque genre pour suppléer à mon défaut de capacité. En attendant, vous qui avez déjà le rang de Ta-fu (une des plus grandes charges de l'empire), aidez-moi du mieux que vous pourrez.

Ce qu'il importe surtout d'examiner, ce sont : 1° mes erreurs journalières et mes défauts personnels; 2° les défauts du gouvernement actuel; 3° les injustices des magistrats; 4° les besoins du peuple. Expliquez votre opinion sur ces divers points dans un rapport spécial; je le lirai, et je verrai, en le lisant, si votre zèle à me seconder va jusqu'où il doit. Je reconnaîtrai la sincérité de votre zèle, si dans la teneur et jusqu'à la fin de votre rapport vous parlez au prince avec liberté sans épargner ma personne. Prenez-y bien garde, Ta-fu; il ne s'agit pas de chose peu importante; l'affaire est sérieuse. Apportez toute l'attention possible à vous acquitter, comme vous le devez, de ce que je vous recommande.

IV.

Des plaintes parvenaient souvent à Vou-ti sur l'excès du luxe et sur l'abandon de l'agriculture. S'adressant un jour à Tong-fang-so, il lui dit : « Je voudrais réformer mes peuples : suggère-m'en les moyens. Apprends-moi comment il faut se conduire. » Tong-fang-so répondit par écrit : « Prince, je pourrais vous proposer les exemples de Yao, de Choun, de Yu, de Tang, etc. Mais ces règnes heureux sont passés depuis longtemps. A quoi bon remonter si haut? Je m'arrête à des temps plus voisins, à des exemples domestiques. Je vous propose ceux de Ven-ti. Son règne est si rapproché de cette époque, que certains de nos vieillards ont eu le bonheur de le voir. Eh bien, Ven-ti, élevé à la haute dignité de Tien-tsé (fils du ciel), comme vous, possédant ce vaste empire que vous possédez, portait des habits simples, sans ornements et d'un tissu grossier; sa chaussure était d'un cuir mal préparé, et une courroie ordinaire lui servait de ceinturon. Ses armes n'avaient rien de recherché; il s'asseyait sur une natte commune; point de meubles précieux dans ses appartements; des sacs pleins d'écrits utiles qu'on lui présentait en faisaient l'ornement et les richesses : sa personne était ornée de sagesse et de vertu. La justice et la bienveillance étaient les règles de sa conduite. Tout l'empire, séduit par de si beaux exemples, s'efforçait de s'y conformer.

C'est tout autre chose aujourd'hui. Votre Majesté se trouve à l'étroit dans la vaste enceinte d'un palais qui est une grande cité. Elle entreprend sans cesse de nouvelles constructions dont le nombre est infini; elle donne à chacun des noms particuliers. A gauche c'est le palais de Yong-oang, à droite celui de Ching-ming; en général, c'est le palais des mille ou des dix mille portes. Dans les appartements intérieurs, les femmes sont chargées de diamants, de perles et d'autres ornements précieux. Les chevaux ont de magnifiques harnais, les chiens des colliers d'une grande valeur. Vous faites couvrir d'enjolivements jusqu'au bois et à l'argile; témoin ces chars de comédie dans les évolutions desquels vous vous plaisez, et dont tout brille, tout est riche et recherché. Ici vous faites fondre et élever des cloches de cent mille livres, là ce sont des tambours dont le ton va diminuant graduellement, et tout se passe en co-

médie, en symphonies, en danses des filles de Tching. Agir ainsi franchement, pousser le luxe à ce point, et vouloir en même temps inspirer à ses sujets la frugalité, la modestie, la tempérance, le goût de l'agriculture, c'est vouloir l'impossible.

Si donc Votre Majesté me consulte sérieusement, si elle veut réellement suivre mon conseil ou du moins savoir mon opinion, je serais d'avis que V. M. réunît tout cet attirail de vains ornements, qu'elle l'exposât dans un carrefour, ou qu'elle y mît le feu, pour donner à connaître à l'empire qu'elle en est désabusée. Si elle commence ainsi, elle pourra devenir un autre Yao, un autre Choun. Il est certains points essentiels, dit l'Y-King, qui font, quand ils sont observés pleinement, que le reste vient de soi-même.

V.

Discours de Vang-heng *à* Ven-ti *pour l'exciter à la modération et à la frugalité.*

Dans l'ancien temps tout était réglé d'après certaines prescriptions. Dans le palais de l'empereur il n'y avait pas plus de neuf femmes. Les chevaux ne dépassaient pas le nombre de huit. Les murs étaient propres et bien enduits, mais sans ornements. Le bois en était luisant et poli, mais sans sculptures. La même simplicité s'observait dans les chars et dans tous les meubles. Le parc n'avait que quelques *li* d'étendue, et toute espèce de personnes pouvait y entrer. La dîme des terres était l'unique revenu des monarques; chaque famille leur fournissait trois journées d'homme par an, sans autre service. Cent lieues de pays formaient le domaine de l'empereur, et il recevait la dîme du reste. Toutes les familles étaient dans l'aisance, et l'on célébrait à l'envi par de belles odes ce temps heureux.

Dans des temps très-voisins des nôtres, on vit nos aïeux Kao-tseu, Hiao-uen et Hiao-king imiter de près l'antiquité. Ils n'avaient pas plus de dix femmes, ni plus de cent chevaux dans leurs écuries. L'empereur Hiao-uen approcha plus que les autres de l'antique simplicité. Il portait des habits d'étoffe unie et grossière, une chaussure de cuir mal apprêté. Jamais d'or, ni d'argent, ni de ciselures ne se firent voir dans ses meubles. Depuis lors, les choses ont bien changé; non-seulement chaque empereur a surpassé en dépenses ses prédécesseurs, mais le luxe s'est étendu à toutes les classes de l'empire. C'est à qui s'habillera magnifiquement, aura la chaussure la plus élégante, l'épée et le sabre les plus beaux. Chacun, en un mot, fait librement ce qui était seulement le partage du prince. L'empereur se montre-t-il pour donner audience, ou sort-il pour quelque cérémonie, on a peine à le distinguer. C'est un grand désordre en vérité; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on n'y fait pas encore attention.

Autrefois Tchao-king, prince de Lu, disait, quand on lui parlait des devoirs de l'empereur pour lui inspirer le respect dû au souverain : Que fais-je de contraire à cela? Lui seul était aveugle sur sa conduite. Combien y en a-t-il aujourd'hui qui l'imitent! Chaque magistrat a la présomption d'égaler son supérieur, et l'empereur lui-même va au delà de ce qui est raisonnable. Le mal est grand et peut passer déjà pour invétéré. S'il y a un remède à une si grande plaie, vous seul, ô prince, pouvez l'appliquer. Si l'ancien temps peut revivre, ce sera par vos exemples. Je dis, Si l'ancien temps peut revivre, car,

selon mes faibles connaissances, il me paraît presque impossible de remettre les choses sur l'ancien pied; mais au moins convient-il d'en approcher.

Quant à votre palais, c'est une chose faite, et vous n'avez pas à y toucher; mais vous trouverez, si cela vous convient, à supprimer bien d'autres choses. Autrefois les étoffes et les habits pour la cour se faisaient dans le royaume de Tsi; trois officiers y étaient envoyés à cet effet, et ils suffisaient, parce que les étoffes et les vêtements faisaient à peine dix balles. Ces mêmes objets occupent aujourd'hui dans le même royaume des officiers et des ouvriers sans nombre. Cette seule dépense s'élève chaque année à quelques dizaines de *uan* (un uan est dix mille onces d'argent). On fabrique à Chou, à Chang-han, des ustensiles d'or et d'argent pour la cour, et l'on y dépense, de compte fait, cinquante *uan* dans l'année. Il faut annuellement cinq mille *uan* pour entretenir à la cour votre intendant des travaux et les ouvriers qu'on emploie pour vous ou pour la reine. Vous nourrissez dans vos écuries près de deux mille chevaux qui consomment beaucoup de grain. Il sort souvent de chez la reine (je l'ai vu maintes fois) des tables non-seulement riches et bien servies, mais chargées de vaisselle d'or et d'argent, dont elle fait cadeau aux personnes les plus diverses, et souvent à des gens qui ne méritent pas cet honneur.

A combien montent les dépenses que fait la reine? Je ne saurais le dire précisément; mais à coup sûr elles sont énormes. Cependant le peuple est dans la misère. Un grand nombre de vos pauvres sujets pâtissent de la faim : beaucoup d'entre eux, restés sans sépulture, sont la proie des chiens; tandis que vos écuries sont remplies de chevaux nourris de grain, gras et fringants au possible, au point que, pour diminuer leur embonpoint ou pour les dompter, il est nécessaire de les fatiguer chaque jour un peu. Est-ce ainsi que les choses doivent aller sous un prince que Tien, en le mettant sur le trône, a constitué le père et la mère du peuple? Ce Tien est-il donc aveugle?

C'est sous Vou-ti réellement que commencèrent les dépenses excessives (dans la dynastie des Han). Il réunit tout ce qu'il put dans l'empire entier de jeunes filles attrayantes, et il en remplit le palais. On en compta jusqu'à mille. Sous Tchao-ti, jeune et faible, Ho-cang avait pleine autorité. Ho-cang ne connaissait ni raison ni convenances. Après avoir rassemblé dans le palais un amas inutile d'or, d'argent, de bijouteries, il fit une collection curieuse d'oiseaux, de poissons, de tortues, de bœufs, de chevaux monstrueux, de tigres, même de léopards et d'autres bêtes féroces; le tout pour peupler des viviers et une ménagerie dans le palais, afin de divertir les femmes. Ce fut là une chose indécente s'il en fut jamais, contraire à la volonté de Tien, et, à mon sens, quoi qu'en ait dit Ho-cang, peu conforme aux ordres que Vou-ti lui avait laissés en mourant.

Depuis lors le mal alla croissant. Sous Suen-ti ce fut à qui aurait le plus de femmes : un Tchou-éou en eut par centaines : ainsi firent tous les riches. A l'intérieur, c'était une troupe de femmes, occupées presque uniquement à déplorer leur sort et à faire mille imprécations; au dehors, une foule d'hommes tout à fait inutiles. Par exemple, un officier d'une fortune médiocre entretenait pour son amusement quelques dizaines de comédiens. Et le peuple souffrait, beaucoup mouraient; on aurait dit que l'on cherchait à la fois à peupler les sépultures et à dépeupler l'univers. Le mal commença par la cour; mais il devint général. Chacun se fait une loi de suivre ce qui a été de mode sous plusieurs règnes. Les choses en sont là aujourd'hui, et je ne puis y songer sans un vif regret.

Je conjure Votre Majesté de remonter un peu au delà des dix derniers règnes, d'examiner avec attention et d'imiter la louable économie de quelques-uns de ses aïeux, de retrancher deux tiers des dépenses de la cour en meubles, en vêtements et en équipages. Le nombre des fils que vous pouvez espérer ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous pouvez choisir parmi celles-ci une vingtaine des plus vertueuses, et renvoyer les autres chercher un mari. Quarante chevaux nourris dans vos écuries peuvent vous suffire. Réservez, si vous le voulez, un de ces parcs si vastes, et donnez les autres à cultiver au pauvre peuple. Dans un temps de misère et de stérilité comme celui-ci, les économies que je réclame ne sont-elles pas indispensables? Pouvez-vous ne pas gémir de ce que souffrent vos peuples, et ne pas songer efficacement à les soulager? Répondez-vous aux desseins de Tien sur vous? Quand Tien fait les rois, c'est pour le bien des peuples. Son intention n'est pas de mettre un homme en position de se divertir comme il lui plaît. « Ne présumez pas trop, dit le Chou-king, de ce que Tien a fait en votre faveur. De terribles changements peuvent arriver. Régner comme on le doit n'est pas chose facile. Chang-ti (l'empereur suprême) vous observe de près. Ne divisez pas votre cœur. »

VI.

Yuen-ching, *étant censeur en exercice, présenta ce discours à l'empereur.*

Nos anciens rois, en instituant pour le bien commun plusieurs emplois, prétendaient que chacun exerçât le sien avec exactitude et fidélité; que celui qui y manquerait fût privé de sa place, et même puni de mort. Aujourd'hui, parmi tous les officiers de votre empire, nous sommes, nous censeurs, sans aucun doute, ceux qui occupons le plus inutilement un poste à votre cour et en recevons le plus gratuitement le salaire. Il n'en était pas ainsi sous Taï-tsong. Ce prince, homme de votre maison, avait pour censeurs Ouang-kueï et Oeï-ching : il les avait presque toujours à son côté, même en temps de récréation : il les avait tellement en estime, qu'il ne projetait aucune entreprise, et ne donnait aucun ordre sans prendre leur avis. Aussi à quoi ne parvenait pas la pénétration de ce prince, secondé par la sagesse de deux si grands hommes? Rien de mieux combiné que les mesures prises sous ce règne glorieux; rien de mieux conçu que les déclarations et les ordres qui se publiaient. Taï-tsong, en travaillant avec ses censeurs, craignait encore de faire peu. Les trois premiers ordres étaient-ils appelés pour délibérer sur les choses de la guerre, il voulait qu'un censeur assistât à la délibération et lui en rendît compte. Les grands officiers, qui sont les yeux, les oreilles et les bras du souverain, avaient alors dans Taï-tsong, non-seulement un chef attentif, mais un bon père qui s'en faisait aimer par sa tendresse bienveillante et les encourageait à le servir par une entière confiance. Rejetant librement dans les conseils ce qui s'y proposait de mauvais, fût-ce par le prince lui-même, on y embrassait avec ardeur ce qui paraissait vraiment bon. Cette manière d'agir eut un excellent résultat; on vit, en moins de quatre ans, un ordre admirable dans tout l'empire, et les chefs des barbares, nos voisins, vinrent d'eux-mêmes avec leurs armes escorter notre empereur. Et cette prospérité si prompte, quelle en fut la cause? La force des armes? Non; mais le facile accès accordé par le prince, la manière dont il recevait les conseils, et le zèle de ses officiers, surtout de ses censeurs, à lui en donner de bons.

Combien les choses sont changées aujourd'hui! La fonction des censeurs se réduit à figurer dans certaines cérémonies. Mais leur devoir, quel est-il selon l'institution? D'observer attentivement le prince et de l'avertir de ce qui peut lui échapper, soit dans sa conduite personnelle, soit dans le gouvernement; de lui exposer ouvertement, en pleine audience, les points capitaux et essentiels, et quelques autres en particulier, par écrit et sous cachet. Depuis quelques années il n'est plus d'audience ni de conseils comme précédemment; la conduite n'est plus réglée par les écrits.

A quoi se borne l'emploi de censeur? Si quelque ordonnance nouvelle est publiée, s'il est fait quelque établissement extraordinaire, et que les censeurs y trouvent à redire, ils peuvent en représenter par écrit et sous le cachet les inconvénients et proposer leur avis. Hélas! je me récrie quand j'y pense : au temps même où l'on avait la liberté de discuter avec le prince sur les affaires, et de lui suggérer des précautions contre les dangers futurs; quand dans les conseils et dans les assemblées particulières on travaillait avec le prince pour le bon gouvernement de l'État, il arrivait pourtant que l'on n'amenait qu'avec peine son autorité suprême à abandonner une idée prise, à se soutenir près de lui contre l'artifice et la calomnie. Comment, aujourd'hui, par une simple remontrance et quelques avis donnés sous cachet, faire révoquer des ordonnances publiques, faire abroger des choses établies, et s'attirer de la part du prince une de ces déclarations honorables dont il y avait tant d'exemples autrefois et qui sont si rares de notre temps? Non, il n'y a rien à espérer. Cela semble aujourd'hui si peu praticable, que quiconque fait des remontrances ou donne des avis sur le gouvernement, est regardé comme un aventurier ou comme un intrigant. Les choses étant ainsi, malgré mon faible mérite, je ne puis m'empêcher de rougir d'occuper le poste que remplissaient, sous Taï-tsong, Ouang-kueï et Oéï-ching. Si Votre Majesté nous regarde, moi et mes collègues, comme des gens incapables de la seconder et de l'approcher, nous sommes conséquemment indignes d'occuper à la cour le rang que nous y tenons; il faut nous destituer et nous bannir.

Que si Votre Majesté m'a placé dans ce poste afin que je puisse lui être utile, si elle me continue à cet effet le traitement et les honneurs de cet office, je la supplie de me donner occasion d'en remplir les fonctions les plus essentielles. Anciennement les premiers censeurs avaient entrée au conseil privé, comme les premiers ministres. Souvent, en outre, les premiers censeurs étaient auprès du prince; il les appelait de temps en temps, par un ordre exprès, les recevait toujours avec un air de bonté, de manière à les assurer que leurs avis seraient bien reçus. S'il plaît à Votre Majesté de remettre les choses sur ce pied, je ne négligerai rien de mon côté pour répondre à sa bonté et pour remplir dignement les fonctions de mon emploi. Je lui soumettrai mes faibles observations, et peut-être serai-je assez heureux pour lui en adresser quelqu'une qu'elle jugera bonne. Si Votre Majesté, après en avoir fait l'expérience, ne trouve que des choses frivoles et de peu d'importance dans ce que je proposerai, qu'elle me punisse et me fasse périr dans les supplices. Il me sera moins dur d'abandonner ainsi le poste de censeur, que de l'occuper comme je fais.

VII.

Discours de Ché-Kié.

Sous cette dynastie tout est impôts, douanes, prohibitions. Il y en a sur

les montagnes et dans les vallées, sur les fleuves et sur les mers, sur le sel et sur le fer, sur le vin et sur le thé, sur les toiles et sur les soies, sur les passages et sur les marchés, sur les ruisseaux et sur les ponts. Je vois partout sur ces choses et sur bien d'autres : *Il est défendu*, etc. Tandis que l'on veille avec soin et rigueur à faire observer ces défenses, je vois d'un autre côté les fils négliger leur père, le peuple se soustraire à l'autorité du prince, les hommes laisser la bêche et la charrue, les femmes abandonner les manufactures d'étoffes, le luxe augmenter chez les artisans, les marchands vendre des perles et autres inutilités, les personnes de cabinet négliger l'étude des anciens livres, dont la doctrine est en somme la justice et la charité. Je vois les superstitions et les abus devenir coutumes; la corruption passer jusque dans le style; un vain clinquant devenir de mode; une infinité de personnes courir par les rues et mener une vie oisive; beaucoup de magistrats perdre leur temps en fêtes; une foule de personnes porter des vêtements au-dessus de leur condition; les constructions devenir chaque jour plus somptueuses; la force et le pouvoir opprimer la faiblesse et l'innocence; les grands officiers se laisser corrompre par des dons, et leurs subalternes exploiter le peuple. Je vois tout cela, et je ne vois pas qu'on songe à le défendre et à l'empêcher efficacement.

Et cependant, selon l'idée de nos vieillards, idée saine et vraie, un fils qui abandonne son père commet un délit personnel, ou même un trouble général, et toujours un grand désordre. Se soustraire à l'autorité du souverain est une révolte; abandonner la culture des champs, et cesser de travailler à la fabrication des étoffes, c'est s'affamer soi-même et les autres. Raffiner de vains ornements pour les artisans, trafiquer d'objets inutiles pour les marchands, négliger la charité et la justice pour les lettrés, c'est délaisser, chacun dans son genre, ce qui est essentiel et le plus important. Établir la superstition dans la Chine, c'est introduire la barbarie dans l'empire. Donner la vogue au style fleuri équivaut à ensevelir nos *King*. Que tant d'oisifs battent les rues, que les magistrats perdent le temps en fêtes, c'est abandonner les affaires privées et publiques. Si le luxe règne dans les édifices et dans les habits, les diverses conditions seront bientôt confondues. Si la force et le pouvoir ne sont pas suffisamment réprimés, voilà les faibles et les pauvres dans l'oppression. Si les grands officiers se laissent corrompre par des dons et que les agents inférieurs vivent de rapines, il n'y a plus d'équité, plus de justice. Ne pas défendre ou plutôt ne pas empêcher efficacement des maux si graves, et faire observer à la rigueur je ne sais combien de prohibitions sur ce qu'il y a de plus nécessaire aux hommes, est-ce sagesse? Est-ce là le gouvernement de nos ancêtres? Si l'on me demande ce qu'il faut faire pour rétablir ce sage gouvernement, voici ma réponse en deux mots : Empêcher ce qu'on laisse faire, laisser faire ce qu'on empêche; c'est ainsi que gouvernaient nos aïeux.

VIII.

Discours de Sé-ma-kouang, *le célèbre historien, à l'empereur* Ing-tsong, *à l'occasion de calamités publiques.*

Depuis que Votre Majesté est sur le trône, combien de phénomènes extraordinaires et de calamités publiques! Des taches noires sont apparues dans le soleil. Des inondations et des sécheresses se sont succédé. L'été passé, com-

mencèrent des pluies à torrents pour ne finir qu'après l'automne. Au sud-est de votre cour, on a vu dans le territoire de plus de dix cités les maisons grandes et petites submergées par les eaux ou portées sur les cimes des arbres (1). Combien de familles furent ruinées! De là des malheureux partout et de tout âge; le fils séparé du père, l'un et l'autre accablés sous le poids de leur misère. Les parents vendent leurs enfants; les maris leurs femmes, et ils les donnent à plus bas prix que les plus vils animaux. A Hin et à Ping, la famine fut si grande, que l'on vit les plus proches parents se manger les uns les autres (2).

A un automne pluvieux succéda un hiver, non pas froid et sec, comme il eût fallu, mais humide et tempéré comme l'est d'ordinaire le printemps. Les plantes et les arbres donnèrent feuilles et fleurs hors de saison; puis survinrent, au printemps, des vents très-âpres. Enfin, cet été, les maladies contagieuses ont semé la mort en plus de cent villes. Il n'y avait dans les maisons que des malades, dans les chemins que des enterrements. Dans les premiers jours de l'automne les grains étaient les plus beaux du monde, le peuple commençait à respirer dans l'espoir d'une abondante récolte; mais au moment de la moisson, il tomba une pluie si extraordinaire, que dans l'espace d'un jour et d'une nuit les rivières et les ruisseaux débordèrent et firent remonter les fleuves vers leur source: des torrents impétueux emportèrent les ponts les plus élevés, couvrirent de hautes collines, firent de la campagne une vaste mer, et ravagèrent toute la moisson.

La désolation ne fut pas moindre dans votre capitale: l'inondation emporta toutes les barrières, démolit les portes et les murailles: les tribunaux des magistrats, les greniers publics, les habitations du peuple et des soldats, tout souffrit. Beaucoup périrent, soit écrasés sous les ruines des maisons, soit engloutis par les eaux. De telles calamités sont véritablement extraordinaires, et je ne sache pas que depuis plusieurs siècles on en ait vu de semblables. Comment Votre Majesté n'en a-t-elle pas été effrayée? Comment ne pense-t-elle pas à examiner sérieusement ce qui peut avoir contribué à attirer de si grands maux? Mon zèle m'y fait réfléchir, et je crois que, de votre part, trois causes y ont contribué.

D'abord votre conduite envers l'impératrice mère. Cette princesse, que personnifient la bonté, la sagesse et la vertu, devint votre mère en vous adoptant, en vous destinant à l'empire, d'accord avec Gin-tsong. A peine fûtes-vous entré dans le palais, qu'elle eut toujours pour vous les soins d'une mère. Gin-tsong étant mort et vous malade, on vit cette princesse, agenouillée devant l'appartement de l'empereur, battre la terre de son front jusqu'à se blesser, en priant de cœur pour votre guérison.

Après cela comment avez-vous pu jamais vous laisser persuader, sur des rapports mensongers, préparés pour vous aigrir contre elle, que cette princesse n'a pas toujours eu pour vous des sentiments de bonne mère? Quand cela serait vrai en quelque partie, est-il permis à un fils de s'élever contre père et mère, et de n'avoir pour eux de tendresse et de respect qu'à proportion de ce qu'il juge lui avoir été fait en bien ou en mal? Qui jamais a entendu pareilles maximes?

Il en est une toute contraire, bien mieux établie et communément reçue: la

(1) Attendu qu'elles sont de bois de bambou.

(2) Il faut se rappeler que toutes les calamités passent, à la Chine, pour provenir de la faute des gouvernants.

tradition dit : « Un grand bienfait doit faire oublier les petites injures. » Or l'empereur défunt vous a tiré du gouvernement d'une province, dont vous lui étiez encore redevable, pour vous élever au trône et vous faire maître de tout l'empire. Qu'a-t-il exigé de vous pour un si grand don? que vous prissiez soin, à sa prière, de l'impératrice son épouse et des princesses ses filles. Mais ce prince fut à peine dans le cercueil, avant même qu'il fût enseveli, que vous affligeâtes l'impératrice. Vous avez relégué les princesses dans des appartements éloignés, où vous ne paraissez presque jamais; vous avez abandonné votre mère et les princesses ses filles, à la discrétion, ou pour dire mieux à la négligence de bas employés.

Permettez que sur ce fait je raisonne du petit au grand. Imaginez-vous un homme vulgaire vivant sur quelques perches de terre avec sa femme et plusieurs filles qu'il a eues d'elle. Lorsqu'il se voit avancé en âge et sans enfants mâles, il adopte un jeune homme de sa famille, et le constitue son héritier. Celui-ci, devenu maître de la propriété aussitôt que le père a fermé les yeux, dispose arbitrairement des biens selon qu'il lui plaît, sans égard pour la mère et sans s'occuper de ses sœurs. Elles ont beau souffrir, soupirer, gémir, se plaindre, il est insensible à tout. Quelle idée pensez-vous que le voisinage se fasse d'un fils de ce caractère? qu'en pensera-t-il? qu'en dira-t-il? Une pareille manière d'agir décréditerait un paysan dans son village : que devra attendre d'une conduite beaucoup plus injuste un empereur sur qui sont fixés les regards de tous ses sujets? Comment en pourra-t-il être aimé?

En second lieu, l'empereur défunt, facile et bon de sa nature, eut toujours de la répugnance à contredire ses employés. Dans les dernières années de son règne, tourmenté d'une maladie de poitrine, il se déchargea du soin du gouvernement, et s'en reposa presque entièrement sur quelques-uns de ses officiers. Malheureusement le choix ne fut pas toujours ce qu'il devait être ; on vit souvent la brigue et l'intérêt l'emporter sur le mérite et la vertu. Quelque précaution que les auteurs de ces injustices aient prise pour se mettre à couvert, ils n'ont abusé que le vulgaire, peu attentif et moins bien informé. Les personnes éclairées gémirent; mais ne sachant à qui avoir recours, à cause de la maladie du roi, elles gardèrent le silence. Leur consolation était de penser qu'un jeune prince comme vous, en montant sur le trône, examinerait tout par ses propres yeux, s'instruirait de tout avec soin, et maintiendrait avec vigueur l'autorité suprême. Ils espéraient qu'alors les personnes incapables seraient écartées; que les hommes de mérite seraient avancés; que la pure équité réglerait les punitions et les récompenses : en un mot, que, grâce à la sage conduite du souverain, la cour et l'empire changeraient d'aspect.

C'est là ce qu'on espérait et ce que l'on n'a pas encore vu. Déjà, au commencement de votre règne, vous semblez fatigué du poids des affaires, comme Gin-tsong accablé par la maladie dans les dernières années du sien : vous abandonnez plus que lui à certains officiers la décision des affaires, et l'on dirait presque que vous craignez de connaître leur manière d'agir. On vous a présenté quantité de mémoires, dont quelques-uns de grande importance, et vous n'en avez point fait de cas. Sous prétexte de laisser aller les choses comme par le passé, vous n'examinez rien à fond, et tandis que l'on apporte la plus grande attention à veiller à des bagatelles, on néglige entièrement le point principal du gouvernement.

Il y a dans les emplois des officiers tout à fait indignes, des personnes sans

mérite ni vertu; vous les connaissez, et n'ayant pas le courage de les éloigner, vous les laissez en place. Il ne manque pas dans l'empire de gens chez qui de grands talents s'associent à beaucoup de sagesse et de probité; vous le savez bien, et vous les reconnaissez pour tels : cependant vous ne vous en occupez pas. Un parti était dangereux, et sujet à de grands inconvénients; on vous le démontra. Vous en convîntes, et pourtant vous le laissâtes prendre. Un autre était bon; vous le saviez, on vous en fit toucher au doigt les avantages, et pourtant vous n'osâtes vous déclarer ni dire : Je veux qu'on le prenne. Ceux dont vous vous servez sentent tant de faiblesse, et ils en profitent, ou plutôt ils en abusent. Plus despotiques qu'ils n'avaient pu l'être sur la fin du dernier règne, ils sont plus hardis encore. Leur caprice ou leur intérêt décide de tout. Mettre en place les gens les plus incapables et absoudre les plus coupables ne les fait pas rougir. En un mot, ils osent tout et ne gardent aucune mesure. C'est ainsi que vous gouvernez l'empire! Est-ce là répondre dignement à ce qu'on attendait de vous?

En troisième lieu, vous avez réellement d'excellentes qualités naturelles; mais en êtes-vous plus riche que Yo, Choun, Yu et Ching-tong? A leur exemple, il conviendrait de chercher à accroître un si beau fond en profitant de la prudence des sages. Or c'est ce que vous ne faites pas. Loin de là, avez-vous quelques desseins? avez-vous pris une résolution? Quoi que l'on dise pour vous faire sentir le mal, vous ne vous en départez pas. Non : les soldats les plus braves ne défendent pas avec plus d'obstination un poste où l'ennemi les assiége, que vous ne défendez votre opinion. Rien de ce qu'on peut vous dire, au contraire, ne trouve accès dans votre esprit. Agir ainsi, selon les maximes de nos sages, ce n'est pas réunir plusieurs ruisseaux pour en former une grande mer. Un prince sage écoute tout, pèse tout sans prévention. Lorsqu'il a diverses propositions à examiner, il ne dit pas : Celle-ci est la mienne, celle-là est d'un autre; celle-ci m'a été suggérée la première, celle-là est venue après. De telles distinctions ne le font pas pencher d'un côté ou de l'autre; il cherche la meilleure opinion, et cela suffit. Or comment discerner la meilleure, si l'on se laisse préoccuper par de pareilles préventions?

Le *Chou-king* dit : « Si quelqu'un manifeste un avis contraire à vos inclinations et à vos idées, c'est pour vous un motif de le présumer bon, et d'en peser avec plus de soin l'utilité et l'avantage. Si un autre abonde dans vos intentions, il faut donner d'autant plus d'attention aux raisons en sens opposé. » Que si contrairement à de telles maximes, n'écoutant avec plaisir et n'embrassant avec joie que ce qui s'accorde avec vos idées, vous rejetez tout le reste, si même vous vous en irritez, il en résulte naturellement que les flatteurs affluent autour de vous, et que les gens probes se retirent. Est-ce là le moyen de faire le bonheur de vos sujets et d'illustrer votre règne?

Votre dynastie, à l'exemple des précédentes, a établi des censeurs pour être les oreilles et les yeux du prince, afin que ni les ministres ni d'autres n'osassent rien lui cacher de ce qu'il importe de connaître. Toutes les affaires qui viennent à la cour passent par les mains des ministres : ils en délibèrent, ils décident; et s'il plaît au prince, ils en promulguent la décision. S'il arrive qu'un censeur, selon le devoir de sa charge, vous adresse des remontrances sur ce qu'ils décident et vous soumette ses motifs, Votre Majesté, au lieu d'examiner elle-même son mémoire, le remet de suite à ceux-là même dont la décision est attaquée, et s'en rapporte à leur jugement. Où sont ceux qui

ont assez de rectitude d'esprit pour reconnaître que ce que d'autres proposent est mieux que ce qu'ils ont déjà résolu? On trouve encore moins des gens pour avouer qu'ils ont tort, et que la censure est juste. En agissant ainsi, Votre Majesté ne gagne autre chose que la réputation d'un prince qui n'aime pas les avis et qui cherche à s'en débarrasser; vos officiers y gagnent d'être les maîtres absolus et les tranquilles dépositaires de l'autorité suprême.

Les trois points que j'ai touchés ne sont pas des choses secrètes; il n'est pas d'employé fidèle et dévoué qui n'en gémisse. Mais on craint un mouvement de colère de votre part, et de celle des parties intéressées un ressentiment presque aussi redoutable. En conséquence, personne n'ose dire mot : et la tristesse, le découragement, l'indignation, règnent dans le cœur de vos fidèles sujets. Plus ces sentiments sont comprimés, plus ils deviennent violents ; et je ne m'étonne pas qu'ils attirent ces intempéries des saisons. J'ose parler ainsi pour vous supplier de faire attention que, si les hommes sont au-dessous de vous, le Tien est au-dessus, et pour vous conjurer de répondre aux desseins du ciel et aux désirs de vos sujets. Vous ne pouvez mieux y réussir qu'en remédiant efficacement aux trois points que j'ai signalés. Remplissez envers l'impératrice les devoirs d'un bon fils; occupez-vous de lui faire plaisir, et de la rendre contente et heureuse. Montrez de la bonté aux princesses vos sœurs, en ayant égard à ce qui leur est nécessaire, et mariez-les quand le moment en sera venu. N'abandonnez pas à autrui l'autorité suprême, qui n'appartient qu'à vous. Dans le choix des officiers, distinguez le vrai mérite. Dans les récompenses et les châtiments, ne considérez que l'étendue des services et la gravité des fautes. Fermez désormais la porte aux flatteurs, éloignez ceux qui ont obtenu des emplois. Ouvrez un libre avis aux conseils, écoutez tous ceux qui vous seront donnés, suivez avec constance et courage ceux qui seront les plus salutaires.

Du reste, il ne faut pas vous contenter de dire que vous voulez dorénavant changer de conduite; il faut le montrer par vos actions ; il faut aussi que ces actions proviennent d'une résolution ferme et sincère. Rien ne résiste à une pareille sincérité quand elle est parfaite ; elle a dompté maintes fois jusqu'aux pierres et aux métaux : comment des hommes lui résisteraient-ils ? Mais si elle vous manque, les apparences ne produiront rien. Non, vous ne feriez pas mouvoir le moindre de vos sujets : à plus forte raison ne pourriez-vous toucher Tien. Ne vous faites pas illusion, voici les paroles du *Chou-king :* « Il est trop au-dessus de nous. » Mais, quelque élevé que soit Tien, il nous entend et nous voit de près. Nos sentiments germent à peine au fond de nos cœurs, que Tien en est déjà informé. Faut-il qu'il se montre à vos yeux sous une figure humaine, ou qu'il touche vos oreilles par le son d'une voix sensible? Je sais le peu que je vaux, et combien peu je vous suis utile; mais je ne me crois pas pour cela dispensé de vous exposer mes sentiments et de vous soumettre mes faibles observations. C'est à Votre Majesté de les examiner à son aise, et d'en apprécier la valeur.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LA CHINE.

NOTES ADDITIONNELLES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

